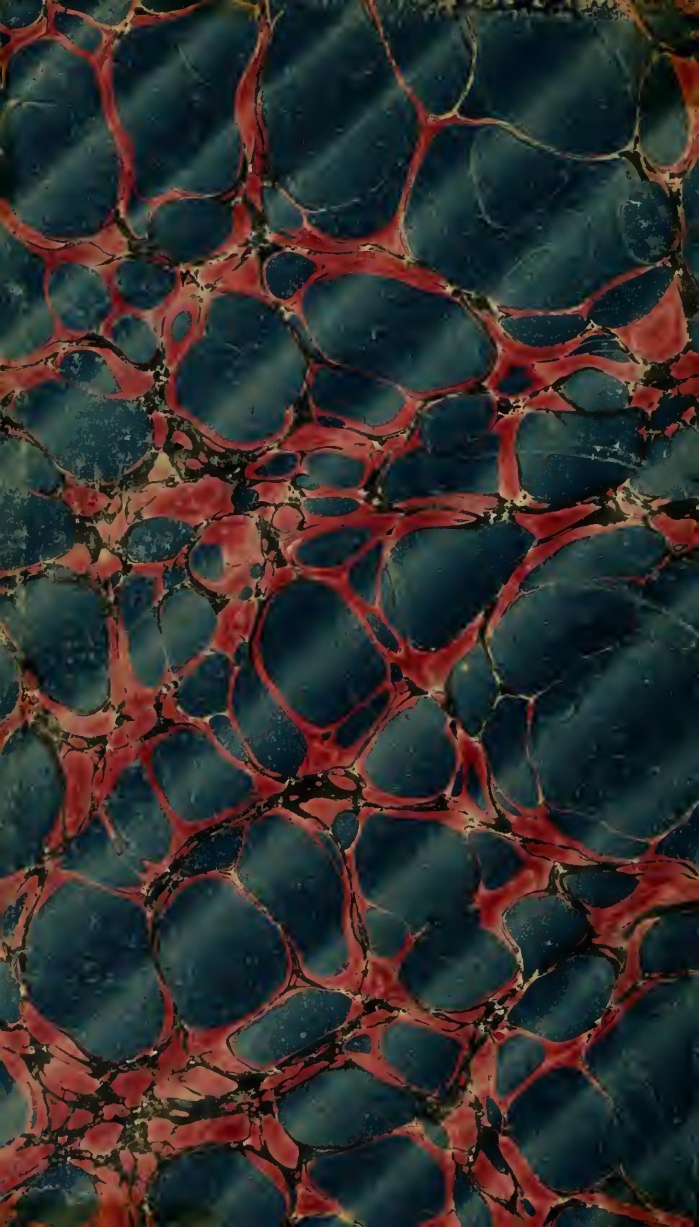
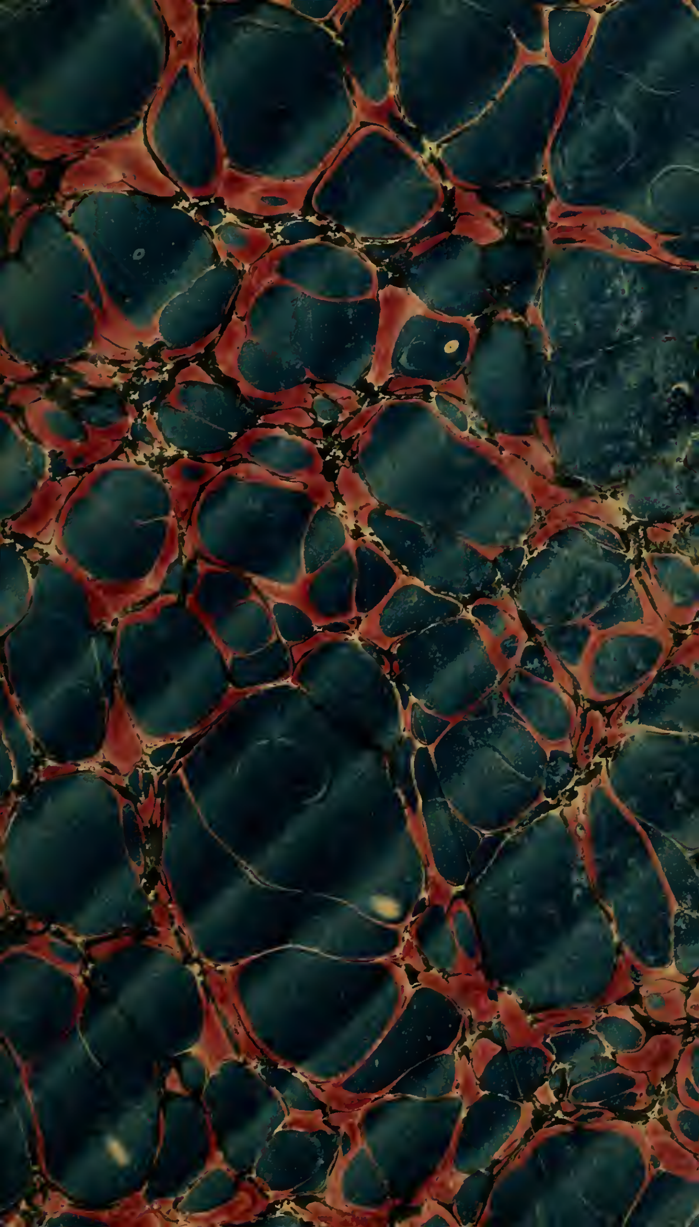






Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplete01leon

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE SAINT

LÉONARD DE PORT-MAURICE.

1

Imprimatur.

Tornaci, 27 octobris 1857.

A.-P.-V. DESCAMPS, Vic.-Gen.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE SAINT

LÉONARD DE PORT-MAURICE

Missionnaire apostolique de l'ordre des frères Mineurs Récollets

publiées d'après les originaux conservés dans les archives du couvent
de Saint-Bonaventure, à Rome

ET PRÉCÉDÉES DE SA VIE

Par le R. P. Salvator d'Orméa
du même Ordre

TRADUITES DE L'ITALIEN

Par F.-I.-J. LABIS
Docteur en théologie, chanoine honoraire de la cathédrale de Tournai.

NOUVELLE ÉDITION



TOME I.

VIE DE S. LEONARD. — SA CORRESPONDANCE.

PARIS
LIBR. INTERNATIONALE-CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG
L.-A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34

V^VE H. CASTERMAN
EDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVECHÉ.
TOURNAI
1885

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

Tous droits réservés.

LETTRE DE L'ÉDITEUR ITALIEN AU TRADUCTEUR.

RMO SIGNORE,

Già gli feci manifestare a voce la mia piena approvazione per la traduzione dall' italiano in francese delle Opere del B. Leonardo da Porto Maurizio, Missionario apostolico del nostro Ritiro di S. Bonaventura di Roma, da me fatte dare alle stampe in tredici volumi, per la tipographia del Sig. Clemente Puccinelli, e Tiberina, dal 1853 al 1854, e che sono state ricavate fedelmente dagli originali esistenti nell' archivio della Postulazione del medesimo Beato in detto Ritiro di S. Bonaventura.

*Ora non solo gliele confermo, ma a maggior gloria di Dio, del lodato Beato, et per vantaggio spirituale delle anime, La prego di condurla a fine conforme all'avviso, che si trova nel-*Prospectus-Specimen, *e che la Signoria vostra Rma premette a questa traduzione, data in Tournai addi 19 giugno 1857.*

Gradisca intanto le mie congralulazioni, e ringraziamenti con cui mi pregio di dichiararmi,
Di Vra Sig^a. R^{mo},

Umo obbligmo servitore,

FR. SALVATORE D'ORMEA,
M. R. Postulatore delle cause dei Servi di Dio del Ritiro di s. Bonav.

Roma, S. Bonaventura al Palatino, 10 Agosto 1857.

Al Rmo Signore F. LABIS.

VERSION DE LA LETTRE CI-CONTRE.

Monsieur,

Je vous ai déjà fait connaître de vive voix la pleine et entière approbation que je donne à votre traduction française des Œuvres du bienheureux Léonard de Port-Maurice, missionnaire apostolique de notre Institut de Saint-Bonaventure, à Rome, que j'ai fait imprimer en treize volumes, par les presses du sieur Clément Puccinelli et de l'imprimerie Tibérine, en 1853 et 1854, et qui ont été fidèlement reproduites d'après les originaux existant dans les archives du procès de canonisation du Bienheureux, au couvent de Saint-Bonaventure.

*Je me plais maintenant à confirmer par écrit l'approbation déjà donnée, et en outre, pour la plus grande gloire de Dieu, pour celle de son bienheureux Serviteur, et pour l'avantage spirituel des fidèles, je vous prie de mener votre entreprise à bonne fin, conformément à l'*Avis *que* vous *avez placé en tête de votre traduction, en date du 19 juin 1857.*

Entre temps, veuillez agréer, Monsieur, mes félicitations et mes remercîments ; je m'estime heureux de pouvoir me dire,

Votre très humble et très obligé serviteur,

FR. SALVATOR D'ORMEA,
M. R. Postulateur dans les causes des Serviteurs de Dieu de l'Institut.

Rome, S. Bonaventure au Mont-Palatin, 10 août 1857.

A *Monsieur F. LABIS.*

AVIS DU TRADUCTEUR.

Lors de la première édition des *Œuvres complètes* de saint Léonard de Port-Maurice, tant en italien qu'en français, le grand serviteur de Dieu n'était encore que béatifié. Il a été canonisé depuis, c'est-à-dire en 1866. Nous reproduirons les deux décrets de Béatification et de Canonisation à la suite de sa Vie, et dans cette nouvelle édition, nous substituons la qualification de Saint à celle de Bienheureux.

Léonard de Port-Maurice, né en 1676, entra, à l'âge de vingt-deux ans, dans l'ordre austère des frères Mineurs Observantins Récollets, de la famille de saint François. Pour l'intelligence de ces dénominations, il faut savoir que l'ordre de saint François se divise en plusieurs branches. Sans parler du Tiers-Ordre et des Clarisses, on distingue les Capucins, les Conventuels ou Cordeliers, les Observantins et les frères Mineurs *Réformés* ou de *la plus stricte observance,* appelés en Espagne frères *Mineurs déchaussés,* et en France, comme en Belgique, *Récollets.* Ce nom leur a été donné parce que leurs couvents, dès le principe, n'étaient que des couvents de *récollection,* établis dans diverses provinces de Mineurs Observantins. Ce ne fut qu'en 1639 qu'ils eurent leurs propres provinciaux, tout en restant soumis au supérieur général des Observantins, qui peut être aussi choisi parmi eux. — Plus tard le vénérable Bonaventure de

Barcelone, simple frère laïque, enchérit encore sur cette réforme, en Italie, et forma des couvents dits de *Retraite*, ou *Ritiri*, dans les provinces mêmes des frères Mineurs Observantins réformés; ces couvents, les plus austères de l'ordre, quoique soumis aux supérieurs Récollets, ont cependant des règlements particuliers qui en font un Institut distinct. Or c'est dans cet Institut qu'entra saint Léonard. Toutefois, pour éviter des qualifications compliquées ou même équivoques et inusitées parmi nous, nous l'appellerons simplement Récollet, quoiqu'en italien il se désigne souvent lui-même, par exemple au bas de ses lettres, sous le titre de *Missionnaire de l'ordre des Frères Mineurs Observantins Réformés de la Retraite.* — Cette observation une fois faite suffira, croyons-nous, pour prévenir dans la suite toute ambiguité.

Le Saint mourut en 1751, à la maison de Retraite de Saint-Bonaventure, le couvent le plus pauvre de la ville de Rome, bâti au milieu des ruines du palais des Césars, au haut du mont Palatin. Il consacra la plus grande partie de sa vie à l'apostolat des missions, qu'il exerça avec un succès prodigieux dans presque toutes les contrées de l'Italie; aussi fut-il appelé à juste titre, par saint Alphonse de Liguori, son contemporain, *le grand missionnaire de son époque*. Il réunissait en effet tout ce qui fait le missionnaire accompli : une profonde science des choses saintes, une connaissance très pratique du cœur humain, une éminente sainteté et un zèle infatigable.

« Il est peu de serviteurs de Dieu, dit Mgr Malou, plus populaires en Italie que le bienheureux Léonard de Port-Maurice, vénérable et saint missionnaire qui, à l'exemple de saint François de Hieronymo et de saint Alphonse de Liguori, éprouvait une immense charité envers les grands pécheurs, et opérait des prodiges par

ses prédications apostoliques... Saint Léonard était tout à la fois un prédicateur éloquent et un écrivain habile. Depuis peu d'années, on a publié en Italie trois ou quatre éditions de ses œuvres.[1] » La vogue même dont les écrits du Saint n'ont cessé de jouir en Italie, nous dispense de rapporter ici les éloges qui en ont été faits par les hommes les plus éminents, depuis saint Alphonse jusqu'au savant et pieux évêque de Bruges. Nous nous contenterons de citer le trait suivant qui montre mieux que tout le reste, selon nous, le cas qu'on doit en faire. Le Saint revenait de ses dernières missions, et il avait hâte d'arriver à son couvent de Saint-Bonaventure, pour y rendre le dernier soupir au milieu de ses confrères. Comme il approchait de la ville, il dit à son compagnon, le frère Diégo : « Voici une recommandation que j'ai à vous faire : quand nous serons arrivés au couvent de Saint-Bonaventure, vous remettrez cette cassette contenant mes sermons, au père gardien ; vous lui direz que je m'en dépouille de bon cœur et que je n'ai plus que faire de mes manuscrits. Je l'invite cependant à les confier à des religieux capables d'exercer utilement le saint ministère de la prédication, et s'il ne le fait pas, il en rendra à Dieu un compte rigoureux... » Si le Saint paraissait attacher tant de prix à ses écrits, c'est qu'il les regardait bien moins comme le produit de son propre génie, que comme le fruit des inspirations qu'il avait puisées au pied du crucifix et dans un commerce intime avec Dieu.

Et en effet, outre qu'on y reconnaît l'œuvre d'un saint, ces ouvrages sont d'une utilité incontestable et manifeste. C'est là le premier motif qui nous a porté à en entreprendre la traduction. A ce motif déjà suffisant

(1) *L'Immaculée Conception de la B. V. M.*, etc., par Mgr Malou, évêque de Bruges. T. 2, p. 331.

par lui-même, à le bien prendre, il s'en est joint un autre; ce sont les invitations et les encouragements honorables et décisifs qui nous sont venus de divers côtés, et spécialement de la part des membres de l'illustre famille franciscaine, à laquelle appartenait saint Léonard. La lettre du R. P. Salvator, que nous avons reproduite en tête de cet avertissement, en est une preuve. Nous aimons à signaler ce concours que nous regardons comme indispensable, et sans lequel nous n'oserions nous donner la mission d'une pareille entreprise.

Quelques opuscules qui ne forment qu'une minime partie des Œuvres du Saint, ont été publiés dans notre langue; mais ces traductions, faites apparemment sur ces éditions italiennes profondément altérées, que signale le père Salvator dans sa préface, fourmillent elles-mêmes, et à plus forte raison, d'inexactitudes et d'infidélités. Pour ne point retomber dans les mêmes défauts, quoique nous ne puissions nous flatter d'atteindre à la perfection, nous reprenons le travail à neuf, en suivant l'édition du R. P. Salvator, postulateur dans la cause de la canonisation du Serviteur de Dieu; ce savant religieux, ayant à sa disposition tous les manuscrits de l'auteur, n'a épargné aucune peine pour reproduire le texte original dans toute sa pureté. Nous nous attachons à conserver dans la traduction la simplicité, la clarté, l'onction et la force qui caractérisent le style de saint Léonard.

L'édition italienne comprend treize volumes, que nous croyons pouvoir réduire commodément à huit, dont voici l'ordre et le contenu :

I. VIE DE SAINT LÉONARD, suivie de sa CORRESPONDANCE.

II. LA VOIE DU PARADIS. Méditations et exercices de

PIÉTÉ. — TRÉSOR CACHÉ. — PETIT JARDIN DE DÉVOTION. — VOIE SACRÉE, ou le chemin de la croix expliqué et mis en pratique.

III. LES EXERCICES SPIRITUELS.

IV. MANUEL SACRÉ à l'usage des personnes religieuses, suivi des RÉSOLUTIONS et de quelques autres opuscules. — Pensées salutaires sur la mort. — Instructions et Règles pour la congrégation des Amants de Jésus et de Marie. — Règles pour la petite couronne de l'Immaculée Conception.

V. VI. SERMONS POUR LE CARÊME.

VII. MISSIONS ET CONFESSION. SERMONS POUR LES MISSIONS. — SERMONS DIVERS. — Maximes et règlements pour les missions. — INSTRUCTION POUR LES CONFESSEURS. — DIRECTOIRE POUR LA CONFESSION GÉNÉRALE.

VIII. EXHORTATIONS ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES. — Dévotion au TRÈS SAINT-SACREMENT. — Dévotion à LA TRÈS SAINTE VIERGE. — Motifs de PÉNITENCE. — INSTRUCTIONS CATÉCHÉTIQUES.

Nous commençons par la Vie du saint auteur ; l'ordre naturel l'exige, et à sa Vie nous joignons sa Correspondance, qui en est en quelque sorte le complément. — Les volumes IIe et IIIe comprennent divers ouvrages propres à éclairer, à nourrir et à fortifier la piété des fidèles ; ce sont des pratiques de dévotion, des sujets de lectures spirituelles, de méditations et d'examens, en rapport avec tous les besoins de la vie chrétienne. — Le IVe volume regarde proprement l'état religieux ; mais il serait lu très utilement aussi par les personnes qui veulent pratiquer la piété chrétienne dans le monde. — Les volumes V^e^, VIe et VIIe s'adressent spécialement, surtout à raison de la forme, aux ecclésiastiques ; mais on conçoit aisément que des sermons, composés pour des personnes de toute condition et qui ont servi déjà à éclairer et à convertir une infinité d'âmes, sont encore

les lectures les plus excellentes et les mieux appropriées aux besoins de tous les fidèles. — C'est ce qu'on peut dire particulièrement du VIII[e] et dernier volume ; ici ce ne sont plus des sermons, mais plutôt des considérations et instructions courtes et pratiques, enrichies de traits édifiants et d'exemples frappants.

Nous avertissons ici, une fois pour toutes, que les Notes et les Appendices contenus dans la présente édition nous appartiennent, sauf indication contraire.

Daigne le saint auteur bénir notre entreprise, et donner encore à ses écrits cette efficacité toujours victorieuse dont jouissait sa parole pour toucher et convertir les cœurs !

AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE

VÉNANCE DE CÉLANO,

De l'ordre des Frères Mineurs de la plus stricte observance de N. P. S. François, lecteur émérite de théologie, ex-ministre provincial de la province de saint Bernard dans les Abruzzes, ex-secrétaire général de l'Ordre, ex-procureur général des Récollets, théologien du congrès royal de Madrid, membre honoraire de l'académie de l'Immaculée Conception, à Rome, consulteur de la S. Congrégation des évêques et réguliers, examinateur des évêques en présence du Souverain Pontife, ministre général de tout l'ordre des Frères Mineurs, commissaire, visiteur, réformateur apostolique, etc., etc., etc.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Du moment où je formai le dessein de publier les Œuvres complètes du bienheureux LÉONARD DE PORT-MAURICE, *dont les originaux, pour la plus grande partie, sont conservés dans les archives de notre couvent de Saint-Bonaventure, j'eus aussi la pensée, Très Révérend Père, de vous en faire la dédicace.*

Et en effet, à combien de titres ne vous est-elle pas due! Qu'il me suffise d'en indiquer deux seulement. Le premier, ce sont les traits de ressemblance que vous avez avec notre bienheureux, quant au zèle pour la discipline régulière et le salut des âmes. Personne n'ignore les peines que s'est données le bienheureux Léonard dans le but de maintenir la ferveur et toute la rigueur de l'observance régulière, non seulement dans les couvents de son Institut, mais même dans l'Ordre Séraphi-

que tout entier ; il savait que la prospérité et l'accroissement d'un Ordre dépend précisément de l'exact accomplissement des devoirs dont on fait profession. Et vous-même, Très Révérend Père, que n'avez-vous pas fait et que ne faites-vous pas encore pour atteindre le même but? Dès que vous fûtes élevé au gouvernement suprême de l'Ordre des Frères Mineurs, brûlant de zèle, vous fîtes entendre avec une sainte liberté votre voix paternelle à vos enfants bien-aimés, pour les encourager et les exciter à l'étude infatigable, à la connaissance approfondie des devoirs sacrés et indispensables de leur état. Et vous le fîtes avec d'autant plus d'autorité, que tout le monde admirait en vous ces vertus rares et solides dont vous êtes si abondamment pourvu. Non content de tout cela, dans le court espace de trois années, vous avez parcouru, non sans beaucoup de peines, une grande partie de l'Italie, et visité la plupart de ses couvents, recueillant partout les plus douces consolations en voyant refleurir l'esprit de notre Séraphique Fondateur.

Pénétré d'ailleurs de l'obligation qui incombe aux membres de notre Institut de ne pas vivre pour eux seuls, mais de se dévouer aux besoins spirituels du prochain, en retour des choses nécessaires à la vie que nous tenons uniquement de la charité des fidèles, vous avez songé, dans votre sagesse, à faire refleurir les études indispensables à cet effet. C'est pourquoi vous vous êtes mis en devoir d'instituer de nouvelles chaires de droit canon et d'histoire ecclésiastique, afin de compléter par là les cours du scolasticat et de procurer aux futurs ouvriers évangéliques cette instruction étendue et solide qui leur est si utile ; vous avez prescrit avec une sage discrétion le choix des auteurs à adopter dans les écoles, afin d'y maintenir l'unité d'enseignement, toujours très avantageuse ; vous avez introduit de nouveaux moyens d'exciter une noble et précieuse émulation entre les esprits. Mais que dirai-je d'une autre institution vraiment grande et digne d'éloges? Je veux parler du Collège des missions indigènes dans chaque province. Si la malice des hommes

ou les vicissitudes des temps n'entravent pas son action, dans peu d'années l'Ordre Séraphique se glorifiera d'avoir des hommes qui le soutiendront et lui feront honneur, non moins par l'empire de la science que par l'ascendant de la vertu, et l'Eglise de Jésus-Christ y trouvera toujours à sa disposition un contingent de valeureux combattants, prêts à livrer la guerre au vice, à déraciner les scandales, et à sanctifier les peuples, aussi bien qu'à remplir de l'esprit sacerdotal les jeunes lévites qui sont l'espérance du sanctuaire ; capables, en un mot, de se mettre en rapport avec tous les besoins de la société et de les soulager. C'est donc avec raison que vous pouvez dire comme notre bienheureux : « Le zèle de votre maison, Seigneur, m'a dévoré : » Zelus domus tuæ comedit me.[1]

Enfin, Très Révérend Père, vous avez procuré un autre bienfait signalé à l'Ordre Séraphique, et spécialement aux Collèges des missions récemment établis, en leur choisissant pour protecteur céleste le BIENHEUREUX LÉONARD *: à ce titre encore il est évident que c'est à vous seul qu'était due ma dédicace. Car, en effet, qui veut la fin doit vouloir les moyens ; or, quel moyen plus propre que les Œuvres de ce saint missionnaire à former les jeunes élèves du sanctuaire, soit à l'esprit de l'Institut, soit à la prédication de l'Evangile ? Ceux qui puiseront leurs inspirations à ces sources pures y trouveront de précieux modèles à imiter, des exemples éclatants à suivre ; c'est là qu'ils apprendront l'art véritable de se rendre habiles dans le ministère apostolique ; s'ils en font l'objet de leur étude, ils remporteront des fruits certains et abondants quand ils annonceront la parole de Dieu ; on ne les verra point profaner leur divine mission, comme le font parfois ceux qui montent dans la chaire de vérité : les uns, ou dépourvus de la science sacrée, ou enflés de connaissances vaines et superficielles, au lieu de donner à la parole divine ce caractère de majesté, de dignité sévère qui lui convient,*

(1) Psalm 68, v. 12.

sont trop prodigues des pompes et des fleurs de l'éloquence, les autres s'engagent dans des raisonnements subtils et des théories plus ingénieuses que solides, ne recourant à l'Ecriture et aux saints Pères, que pour leur emprunter de brillantes images, ou de stériles ornements, mais non pour en pénétrer l'esprit, et aplanir aux fidèles les sentiers ardus de la vertu, afin de les sauver. En sorte que, loin de prêcher Jésus-Christ crucifié, l'orateur se prêche lui-même, et tire vanité de ce qui devrait précisément le rendre humble. C'est un reproche que le Dante faisait déjà à certains déclamateurs de son temps : « Chacun, dit-il, à paraître s'ingénie, le prédicateur produit ses inventions et s'y complaît, et l'Evangile est passé sous silence.[1] »

Mais revenons à notre sujet. Certes, je serais trop long si je voulais énumérer toutes les raisons qui me font une douce nécessité de vous payer ici, Très Révérend Père, le faible hommage de mon dévouement. Je devrais parler des rares qualités de l'esprit et du cœur qui se trouvent si admirablement réunies dans votre personne; je devrais vanter ce caractère plein d'aménité et rehaussé par une douce piété, cette fermeté sans raideur, cette condescendance sans faiblesse, et pour couronner le portrait, cet attachement profond au bien-être de vos sujets et de votre Ordre : prérogatives qui vous ont mérité d'être à la tête de cette nombreuse Famille, dont chaque membre se plaît à vous prouver son estime et son affection. Mais célébrer vos mérites, c'est jeter mes paroles au vent ; j'aime donc mieux me taire, connaissant par expérience la délicatesse de votre modestie, ainsi que l'horreur que vous professez pour les louanges. A Dieu ne plaise que j'afflige votre cœur, tandis que je n'ai d'autre désir que de le consoler et de le réjouir ! C'est à vous que je dois de pouvoir publier les Œuvres complètes de l'illustre

(1) Per apparer ciascun s'ingegna, e face
Sue invenzioni, e quelle son trascorse
Da predicanti, e 'l Vangelo si tace.

Div. Com. Parad. cant. 29.

missionnaire de Port-Maurice, qui offrent à tous ceux qui les étudieront assiduement un moyen efficace et infaillible de procurer leur propre sanctification et de travailler avec succès, dans quelque position qu'ils se trouvent, à la gloire de Dieu, à l'édification de l'Eglise et au salut du prochain.

Daignez donc accueillir avec bienveillance, Très Révérend Père, ce tribut de soumission et d'attachement, et tout en implorant avec le plus profond respect votre bénédiction, je vous souhaite dans l'effusion de mon cœur la constante et puissante protection de notre BIENHEUREUX LÉONARD.

J'ai l'honneur d'être,

Très Révérend Père,

Votre très humble, très dévoué et très obéissant serviteur et sujet,

FR. SALVATOR D'ORMÉA,
Min. Réc. de S. Bonaventure, Postulateur dans les causes des Serviteurs de Dieu du même Institut.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR ITALIEN.

Si, en mettant au jour les ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE, j'étais obligé, pour accréditer mon entreprise, de rapporter tout ce qui en a été dit, même à ne m'en tenir qu'aux témoignages des hommes qui font autorité par leur science et leur piété, j'aurais à écrire, non pas une préface, mais un livre ; et je paraîtrais, pour ainsi dire, vouloir m'appuyer sur des suffrages étrangers. Mais, grâce à Dieu, je puis m'en passer, quelque honorables qu'ils soient ; car il n'est personne aujourd'hui, parmi ceux qui sont tant soit peu versés dans les études religieuses et morales, qui n'ait goûté quelque chose des précieuses productions du génie de notre Saint. Je crois donc qu'il vaut mieux indiquer tout de suite la marche que j'ai suivie dans cette édition, et les motifs qui m'ont déterminé à l'entreprendre.

Pour commencer par ces motifs, je dirai d'abord que chacun sentait le besoin de trouver réunis sous un même format tous les écrits du saint missionnaire : quoique plusieurs en effet aient été maintes

fois réimprimées dans diverses villes d'Italie, il n'en existait pas jusqu'ici de collection complète, qui permît au moins d'apprécier toutes les ressources et toute la fécondité du Saint. J'ai donc eu soin de recueillir absolument toutes ses œuvres morales, ascétiques, instructives, ainsi que ses sermons. Et je ne me suis pas contenté de m'en rapporter aux éditions les plus authentiques; par exemple, à celles qui ont été faites du vivant de l'auteur : je me suis imposé la tâche, assez pénible, de les collationner avec les manuscrits originaux, religieusement conservés aux archives du procès de canonisation, dans notre couvent de Saint-Bonaventure sur le mont Palatin à Rome ; j'ai apporté à cette révision l'attention la plus scrupuleuse, afin de reproduire les écrits du Saint tels qu'ils sont sortis de sa plume, et non pas altérés comme ils l'ont été par certains éditeurs, dans quel but, je ne saurais le dire. Cette indication doit suffire pour faire comprendre combien la présente édition est supérieure aux précédentes.

On y trouvera d'ailleurs plusieurs ouvrages qui n'ont jamais vu le jour; entre autres beaucoup de lettres intéressantes, adressées par le Saint en diverses circonstances et à diverses époques, soit à des personnages distingués, soit à des personnes adonnées à la vie spirituelle, soit à ses confrères. Cette édition, en un mot, renfermera tout ce qu'a produit la plume de saint Léonard. J'ai cru en outre faire chose agréable au lecteur en insérant dans la Correspondance de l'auteur les lettres qui lui ont été écrites par le pape Benoît XIV,

afin que l'on puisse juger de la haute considération dont il jouissait, de son vivant même, auprès de cet illustre pontife, si grand sous tous les rapports. Enfin, pour que la présente édition ne laisse rien à désirer, j'ai fait précéder les Œuvres de l'auteur, de l'histoire de sa vie ; je n'ai pas craint de donner à cette biographie une certaine étendue, en considérant l'utilité et l'édification qu'en retireront tous ceux qui pourront consacrer un peu de temps à étudier la vie et les actions de ce saint missionnaire.

Comme d'ailleurs mon intention a été, non seulement de populariser la gloire du Saint, mais surtout d'être utile au prochain, j'ai disposé la collection de manière à ce qu'on puisse souscrire aux Œuvres complètes, ou acheter chaque partie séparément, comme on voudra.

Avant de finir, j'aime à donner à mes bienveillants lecteurs l'assurance que je n'ai rien négligé pour que cette édition soit nette et correcte, autant que complète. Si l'on y trouvait quelque chose à reprendre, qu'on veuille bien l'imputer à mon insuffisance, mais que l'on ne suppose pas que j'aie épargné les soins et les peines ; je n'ai certes rien à me reprocher sous ce rapport, bien que je me sois vu souvent distrait de mon objet par de graves occupations et spécialement par les devoirs du saint ministère.

VIE

DE

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

Missionnaire apostolique de l'ordre des frères Mineurs Récollets

EXTRAITE DES PIÈCES DU PROCÈS DE CANONISATION ET D'AUTRES DOCUMENTS AUTHENTIQUES.

VIE

DE

S. LÉONARD DE PORT-MAURICE

La vie des justes, comme nous l'enseigne l'Esprit saint au livre des Proverbes, est semblable au soleil, qui brille dès qu'il paraît à l'horizon, puis s'élève et va croissant jusqu'au jour parfait, jusqu'à son midi. Telle fut la carrière de l'homme juste dont j'entreprends d'écrire la vie. Saint Léonard donna, en effet, dès ses plus tendres années, des indices manifestes de l'héroïque sainteté à laquelle il devait parvenir ; de bonne heure, il fit voir que Dieu l'avait prévenu des bénédictions de sa grâce et choisi pour de grandes choses ; ses progrès dans la vertu furent constants et rapides : à peine sorti de l'enfance, il en donna des preuves éclatantes, et il arriva bientôt à une sublime perfection. C'est ce qui ressortira de l'histoire de sa vie.

Cette histoire est divisée en deux parties : la première contiendra le récit des principales actions de notre Saint, ou la suite de sa vie selon l'ordre chronologique, depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; la seconde traitera

des vertus qui ornèrent son âme et se manifestèrent par leurs fruits; on parlera en finissant des dons extraordinaires dont il plut à Dieu de l'enrichir si abondamment.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

Naissance et patrie de saint Léonard ; — ses parents ; comment il passa son enfance.

Port-Maurice, ville du diocèse d'Albenga, située sur la Rivière du Ponent, faisant partie autrefois de la république de Gênes, aujourd'hui des Etats Sardes, fut le lieu de naissance de saint Léonard[1]. Il naquit le 20 décembre de l'année 1676 ; le même jour il fut baptisé dans l'église collégiale de Saint-Maurice, et reçut les noms de Paul-Jérôme. Ses parents, Dominique Casanuova et Anne-Marie Benza, y jouissaient d'une honnête fortune ; mais ils étaient surtout recommandables par leur vertu et leur piété. Le père se distinguait particulièrement sous ce rapport ; comme il était capitaine de vaisseau, il avait fait vœu, pour n'être point exposé au danger de perdre la chasteté, de n'admettre jamais aucune femme parmi ses passagers ; et ce vœu, il l'observa si scrupuleusement, qu'un jour s'étant vu forcé après de vives instances d'en recevoir une, bien qu'elle fût de mœurs irréprochables, il laissa pour cette fois la conduite du navire à ses matelots, sans vouloir être de la traversée,

(1) Voyez l'appendice I.

et prit le parti de s'en retourner à pied dans son pays, distant de Gênes de l'espace de quatre-vingts milles[1]; bien qu'on fût alors dans une saison rigoureuse et qu'il fallût parcourir des routes difficiles et des montagnes presque impraticables.

Il perdit sa première femme, qui était mère de notre Saint, lorsque celui-ci n'avait encore que deux ans, et épousa en secondes noces Marie Riolfo, native d'Artallo; il en eut quatre enfants, trois garçons et une fille. Le premier des trois, après s'être appliqué quelque temps à la médecine, voulut imiter saint Léonard, déjà religieux, comme on le dira, dans le couvent de Saint-Bonaventure à Rome; il embrassa le même institut sous le nom de frère Antoine, et y mourut prêtre, après une vie longue et exemplaire. Le second resta dans le monde, et le troisième prit aussi l'habit des frères Mineurs Récollets[2], dans la province de Toscane; il en fut revêtu au couvent de Saint-François du Palco, près de Prato, par le Saint lui-même, son frère, alors gardien de cette maison. La jeune fille, renonçant également au monde, se fit religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, dans le monastère de Sainte-Catherine de Sienne, à Taggia, et prit le nom de sœur Marie-Madeleine. Cinq enfants, dont quatre se consacrèrent à Dieu, tels furent les fruits par lesquels Dieu bénit les deux mariages successifs de Dominique Casanuova.

Cet homme vertueux passa à une vie meilleure le 18 mai 1721, après s'être acquis, par ses bonnes œuvres, la réputation d'un parfait chrétien et d'un homme de bien. S'il fut le modèle des maîtres par le soin qu'il prenait de rappeler à ses subalternes leurs devoirs envers Dieu et de leur en donner l'exemple, l'objet principal de sa sollicitude fut cependant l'éducation de ses enfants, et en par-

(1) Voyez l'appendice IV. (2) Voyez l'avis ci-dessus, pag. VII.

ticulier de Paul-Jérôme. Il remarqua de bonne heure en lui certains indices qui lui donnèrent la douce persuasion que cet enfant était doué d'une âme privilégiée et créée pour le ciel. Dominique, en effet, jouissait de le voir dès ses premières années déjà tout enclin à la piété; il eût désiré cultiver par lui-même cette tendre plante, en se chargeant de son éducation; mais considérant qu'il ne pouvait y songer, à cause de sa profession qui l'obligeait à de longues et fréquentes absences, il le confia à son propre père, aïeul par conséquent de l'enfant, Jean-Paul Casanuova, qui était un homme fort religieux, d'une conduite et d'une probité exemplaires. Il ne se dispensait pas cependant, dans l'intervalle de ses voyages, de remplir par lui-même les devoirs d'un bon père à l'égard de son fils, en encourageant son amour pour le bien et pour les choses de Dieu, auxquelles il le voyait de plus en plus porté.

Paul-Jérôme montra, dès l'âge le plus tendre, un grand éloignement pour les divertissements et les jeux de l'enfance; son plus grand plaisir était de construire de petits autels, et de faire des processions, auxquelles il invitait ses camarades; et après avoir récité avec eux diverses prières, ou chanté des cantiques, il leur faisait souvent de petits sermons, à la façon d'un prédicateur. On était émerveillé de voir ce jeune enfant réciter soir et matin, avec une ferveur extraordinaire, son rosaire et d'autres prières, pour rendre à la très sainte Vierge son tribut d'hommage et de vénération. Sa belle-mère s'en réjouissait comme les autres, et elle a mérité que le Saint lui rendît plus tard ce témoignage, que, pendant les dix ans entiers qu'il vécut sous son autorité, en aucune circonstance, pas même en l'absence de son père, elle ne l'avait contristé. Quand il parlait de son propre père, il avait coutume de dire que, sans la bonne éducation qu'il en avait reçue, il ne savait ce qu'il fût devenu; aussi rendait-

il grâces à Dieu de lui avoir donné un tel père. L'obéissance exacte, du reste, qu'il pratiquait envers tout le monde, les signes indubitables de piété et de dévotion qu'il ne cessait de donner, lui avaient concilié l'affection et l'estime, non seulement de son père et de sa belle-mère, mais encore de tous ceux qui l'approchaient.

Dès ses plus tendres années, il professa envers la très sainte Vierge une dévotion singulière, qui alla toujours croissant dans la suite ; il ne se contentait pas de dresser de petits autels en son honneur, de lui adresser diverses prières, de réciter le Rosaire chaque soir en commun avec la famille; il faisait en outre à pieds nus, en compagnie de ses jeunes camarades, de fréquents pèlerinages à l'église de Notre-Dame-de-la-Plaine, située à deux milles environ de Port-Maurice : là, il donnait un libre cours à sa dévotion ; c'est là surtout que, dans le temps où des tremblements de terre affligeaient la ville de Naples et portaient partout la frayeur, il allait conjurer ardemment la puissante Mère de Dieu de délivrer son pays de ce terrible fléau. Il visitait encore d'autres églises, toujours accompagné de ses mêmes condisciples ; il excitait leur dévotion envers la sainte Vierge, récitait avec eux diverses prières, les instruisait le mieux qu'il pouvait de la doctrine chrétienne, et tâchait, de cette façon, de les tenir éloignés des occasions du péché.

Un jour qu'il revenait d'Oneille en côtoyant la mer, il rencontra un capitaine de navire qui avait pris terre ; celui-ci, en apercevant notre Saint, qui était alors dans la dixième année de son âge, et ses jeunes compagnons, tâcha d'abord de les attirer à lui par des paroles insinuantes, des caresses et de petits présents qu'il leur fit ; puis dévoilant les desseins criminels qu'il couvait dans son cœur, il tenta de les séduire et de les porter au mal. Ces innocents enfants, surpris d'une conduite si imprévue, furent saisis d'une juste crainte en se voyant comme

de faibles agneaux sous la dent d'un loup féroce, dans un lieu solitaire où ils ne pouvaient espérer de secours que de Dieu seul, et ils se mirent tous à prendre la fuite; c'est le moyen le plus sûr de vaincre en pareilles rencontres. Le premier à fuir, après avoir donné aux autres le signal, fut notre Saint, il fut promptement obéi de la petite troupe; tous le suivirent dans sa course précipitée. Furieux de se voir trompé dans son attente, l'infâme capitaine se mit à les poursuivre, l'épée à la main; mais il eut beau faire, il ne put en atteindre aucun, en sorte qu'ils arrivèrent tous hors d'haleine, mais sains et saufs, au faubourg de la marine de Port-Maurice. Ayant ainsi échappé au danger, l'excellent enfant se rendit directement à l'église pour remercier le Seigneur de l'en avoir préservé, puis il fit un pèlerinage nu-pieds à Notre-Dame-de-la-Plaine, à deux milles, comme on l'a déjà dit, de la ville, pour témoigner à Marie sa reconnaissance du bienfait qu'il croyait dû à son intercession.

En un mot, il était encore enfant, qu'il était déjà tellement adonné à la piété et à la dévotion, qu'on pouvait le proposer pour modèle à ses condisciples; son plus grand souci étant d'éviter le péché et de conserver son innocence.

Il ne faut pas croire cependant que ses premières années furent exclusivement consacrées à des exercices de religion; il fréquenta aussi l'école publique de sa ville natale et s'appliqua aux études qui convenaient à son âge, et il le fit avec tant de diligence et de succès que souvent, au rapport de son maître, il remportait les prix et les éloges. En faisant ainsi marcher de pair, dès le premier âge, l'amour et la pratique des vertus avec l'étude des premiers rudiments des lettres humaines, il laissait clairement apercevoir à quiconque l'observait, que Dieu le disposait à de grandes choses et le destinait à un degré

éminent de perfection. Il faut, en effet, que le Seigneur ait enrichi son serviteur d'une grâce bien spéciale de piété et de pureté dès l'âge le plus tendre, puisque dès lors, tant sous le rapport de l'obéissance à ses supérieurs, que pour ses progrès dans les sciences et dans la vertu, il s'est acquis l'estime de tous ses concitoyens de Port-Maurice, et surtout de ceux qui le connurent particulièrement.

CHAPITRE II.

Arrivé à Rome de saint Léonard ; — son séjour en qualité d'étudiant dans cette capitale.

Notre Saint avait atteint l'âge de douze ou treize ans environ, lorsque la renommée de sa grande pureté de mœurs, de ses rares talents et de son excellent naturel, arriva jusqu'aux oreilles de son oncle paternel, Augustin Casanuova. Cet homme, qui jouissait d'une belle fortune, habitait Rome. Il fit venir son neveu auprès de lui, afin de le faire jouir des ressources que la capitale du monde chrétien offrirait à sa piété et à ses études. Il ne fut point trompé dans son attente; il le confia à un maître habile, doué de toutes les qualités requises chez ceux qui sont chargés d'instruire la jeunesse, et il lui trouva un pieux confesseur dans la personne du père Grifonelli, de la Chiesa Nuova[1]. Sous une telle direction, le jeune Paul fit en peu de temps de si grands pro-

(1) Ou *Neuve-Eglise;* c'est ainsi qu'on nomme vulgairement l'église de Sainte-Marie-en-Valicella, desservie par les prêtres de l'Oratoire de saint Philippe de Néri.

grès dans les études et dans la vertu, qu'il captiva complètement le cœur de son oncle. En effet, quoique celui-ci eût deux fils, d'un caractère à la vérité tout différent de celui de leur cousin, il ne put s'empêcher d'être si touché de la conduite édifiante de ce dernier, de son attachement à ses devoirs, de sa réserve, de son éloignement de toute dissipation, de sa modestie, de sa dévotion, et de toutes les autres qualités qui le rendaient aimable, qu'il commença à le traiter avec plus d'affection que ses propres enfants. Le neveu répondait à l'amour de son oncle par la plus parfaite soumission, obéissant exactement à tout ce qu'il lui commandait, et mettant à profit les avis que cet homme sage et vraiment vertueux lui donnait de temps en temps.

Au bout de trois ans d'études privées, Augustin jugea bon de lui faire suivre les leçons publiques du Collège Romain.[1] Il y eut pour maître le père Tolommei, jésuite, que son savoir ainsi que ses vertus ont rendu célèbre, et qui fut depuis créé cardinal. Il suivit quelque temps les leçons d'un si digne maître, puis celles d'autres professeurs du même Institut. Les fruits qu'il en recueillit furent tels qu'on le jugea capable d'enseigner publiquement à l'église la doctrine chrétienne.

Il était âgé d'environ seize ans, quand, de l'école privée du prêtre Don Francois Santoléri, qui lui enseigna la grammaire, il passa au Collège Romain, où il étudia pendant deux ans les humanités et la rhétorique ; il fréquenta ensuite la Minerve,[2] où lui furent dictés les éléments de la physique et de la logique ; puis il revint au College Romain, et y acheva son cours de philoso-

(1) C'est ainsi qu'on nomme communément l'*Université Grégorienne*, dirigée par les Pères de la Compagnie de Jésus.

(2) C'est-à dire le *collège de saint Thomas d'Aquin*, au couvent des Dominicains de Sainte-Marie, sur la place de la Minerve. L'enseignement y est donné par les Dominicains ou Frères Prêcheurs.

phie : la partie morale était expliquée par le père Tolommei dont nous avons parlé. Tandis qu'il étudiait la logique, il commença à fréquenter l'oratoire du père Caravita[1] ; il fut bientôt inscrit dans la division *des douze apôtres ;* on donne ce nom à douze membres de la congrégation qui, à raison de leur piété et de leur zèle pour le salut des âmes, sont chargés de faire le catéchisme dans les églises, de rechercher les ignorants qui traînent dans les rues, les jours de fêtes, et de les conduire aux sermons et aux missions.

Dès lors il s'adonna d'une manière spéciale à une vie tout intérieure et spirituelle ; il s'approchait des sacrements dans l'oratoire même tous les jours de fête et il prit l'habitude de recommander chaque jour son âme à Dieu, soir et matin, comme s'il eût dû mourir le jour même ou la nuit suivante. Il était modeste, humble, pieux, studieux et vigilant sur lui-même, au point que jamais il ne dit une parole, ni ne fit la moindre action qu'on pût regarder comme un péché, ou qui fût de nature à causer du scandale et de l'étonnement ; tous ses entretiens avec ses compagnons roulaient sur des sujets de piété ou d'étude, si bien que sa vertu et sa vie exemplaire en faisaient le miroir de toute la jeunesse qui fréquentait le Collège Romain ; il était pour chacun un objet d'édification et un modèle accompli.

Aimant la solitude et la retraite, il eut peu d'amis, mais il n'en eut que de vertueux, comme cela doit être : quiconque veut se maintenir dans l'innocence et rester étranger au vice, doit fuir les mauvais compagnons ; c'est ce que fit notre Saint ; aussi, parlant plus tard des années de sa jeunesse qu'il avait passées dans le siècle, il ren-

(1) Oratoire où se réunit, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, une congrégation d'hommes qui ont pour but de s'exercer à la pratique de la vertu et de la piété chrétienne.

dait grâces au Seigneur de n'avoir eu à cette époque de sa vie, pour maîtres, pour confesseurs et pour compagnons, que des personnes distinguées par leurs talents et par leurs vertus.

Un de ses compagnons pour lequel il avait une prédilection marquée, était un certain Louis Foggia, doreur de profession; le Serviteur de Dieu en racontait des choses admirables; il se félicitait de l'avoir eu pour ami et assurait n'avoir jamais entendu sortir de sa bouche que des discours édifiants. C'est de lui qu'il avait appris la grande maxime que, pour ne pas se laisser aller à l'impatience ou à d'autres défauts, il faut marcher constamment en la présence de Dieu. Ce vertueux ami, qui, au témoignage du Serviteur de Dieu, fit dans la suite une mort vraiment digne d'envie, lui proposa un jour de le mener au sermon, et le conduisit sur une place où l'on voyait encore suspendu au gibet le corps d'un criminel, qui venait d'être exécuté; se tournant alors vers son jeune ami, Louis lui dit : « Mon cher, voilà le sermon : quiconque vit mal est tôt ou tard atteint par la justice divine; car, lorsqu'un homme n'a pas la crainte de Dieu, il est capable de commettre tous les crimes. » Ces paroles et ce spectacle émurent vivement le Serviteur de Dieu, qui en conçut encore une plus grande horreur du péché.

Un autre compagnon que ses excellentes qualités lièrent aussi d'amitié avec saint Léonard, fut le jeune Pierre Miré, autrefois son condisciple au Collège Romain et ensuite prêtre exemplaire. Dans la déposition qu'il a faite touchant le Serviteur de Dieu, Pierre mentionne plusieurs faits déjà rapportés plus haut et il ajoute que, lorsque le Saint le conduisait, les jours de congé, à la campagne de son oncle Augustin, sur la voie Salara, il voulait qu'on récitât en chemin soit le rosaire, soit la couronne de la sainte Vierge, afin de commencer la

récréation par un exercice de piété. Cette liaison dura l'espace de cinq ans. Pierre assure encore que le Saint, inscrit, comme nous l'avons dit, à l'oratoire du père Caravita, et choisi pour faire partie de la section qu'on appelait des « douze apôtres, » procurait la plus grande édification à tous ses condisciples et même aux confrères de sa section, de sorte que plusieurs s'adressaient à lui pour être instruits dans l'observance des règles de la congrégation ; il les pratiquait lui-même avec une exactitude parfaite, tout en fixant les yeux sur les vertus de ses camarades les plus exemplaires, afin de les imiter et de les surpasser, s'il était possible ; il faisait toutes ses actions avec une pureté d'intention et une ferveur qui tenait de l'héroïsme. Pour s'acquitter de l'office qui lui avait été confié par la congrégation, il s'en allait, les jours de fête, par les rues et les places publiques de Rome, exhortant tout le monde à se rendre aux sermons ou aux missions que les pères jésuites ont coutume de prêcher, à diverses époques de l'année, dans certaines églises déterminées de la ville. Il n'avait que dix-sept ans quand il fut inscrit dans ce petit cercle, et il remplissait la mission d'apôtre avec tant d'humilité, de zèle et de modestie, qu'il réussissait admirablement. Il entraînait chaque fois beaucoup de monde dans les églises ; les paroles inconvenantes, les dédains, les injures qu'il avait souvent à essuyer de la part des libertins et des personnes irréligieuses, rien ne pouvait l'inquiéter, ni ralentir son zèle. Sa grande dévotion n'étant pas encore satisfaite des nombreux exercices de piété qui se pratiquaient dans l'oratoire du père Caravita, il voulut de plus s'inscrire dans celui de saint Philippe de Néri à la Chiesa Nuova, où, comme on l'a déjà dit, il avait son confesseur, le père Grifonelli. En outre, comme il était surtout attentif à pratiquer les vertus les plus appropriées à son âge, il faisait assidue-

ment sa lecture spirituelle, particulièrement dans l'*Introduction à la vie dévote,* de saint François de Sales, qu'il portait toujours sur lui, professant pour le saint auteur une dévotion spéciale. Il s'approchait souvent des sacrements et trouvait ses délices à visiter les églises et à entendre des sermons; il les retenait en partie de mémoire et les débitait ensuite aux personnes de sa maison. D'après tout cela, il est aisé de comprendre que, dès lors, il fut communément regardé comme un jeune homme d'une piété solide et d'une éminente vertu. Il racontait lui-même, dans un âge plus avancé, qu'ayant fait, lorsqu'il était encore séculier, sa confession générale au père Grifonelli, dans la cellule même jadis occupée par saint Philippe de Néri, Dieu daigna lui donner une si vive contrition, que, changé en un autre homme, il sentit s'accroître dans son cœur l'amour des austérités et des pénitences; il ajoutait ensuite, par humilité, qu'alors il avait un peu de ferveur, mais que depuis il l'avait totalement perdue.

Prêchant à Rome, en 1749, et exhortant les fidèles à conserver et à accroître en eux la grâce de Dieu, entre autres moyens qu'il leur inculqua pour obtenir ce résultat, il leur conseilla de s'affilier à quelque pieuse congrégation, les assurant qu'il parlait d'expérience et ajoutant que s'il avait fait quelque bien et surtout évité le mal dans sa jeunesse, il s'en croyait redevable à la faveur qu'il avait eue d'être agrégé à l'oratoire du père Caravita et à celui de la Chiesa Nuova.

Dans les pieuses réunions de ces congrégations, il s'enflammait d'un tel amour pour la vertu, d'un tel désir de souffrir et de mortifier son corps, qu'en rentrant chez son oncle, il ne pouvait s'empêcher de laisser transpirer la ferveur dont il était rempli ; il ne parlait que des choses de Dieu, racontait la vie des saints dont on faisait mémoire ce jour-là, ou débitait les sermons et les

instructions qu'il avait entendus, soit dans les oratoires, soit dans les églises. Il se livrait souvent à ces pieux discours le soir pendant le souper, et il était si préoccupé de son sujet qu'il oubliait même de manger. Son oncle, s'apercevant parfois que le repas allait finir sans qu'il eût pris la moindre chose, lui ordonnait de se taire et de manger, ajoutant que ses auditeurs auraient soin d'imiter la vie des saints dont il avait parlé. Cependant quelques-uns auguraient de là que ce vertueux jeune homme deviendrait un jour un grand prédicateur ; d'autres remarquèrent qu'il passait à dessein l'heure du souper dans ces pieux entretiens, afin qu'entre temps, les mets dont il voulait se priver se refroidissant, il eût un prétexte de s'en passer, et pût dissimuler ainsi son esprit de mortification. Il usait de mille industries pour cacher de même les autres pénitences par lesquelles il châtiait son corps, afin de l'assujettir à l'esprit ; toutefois il ne put empêcher que diverses personnes de la maison ne s'aperçussent clairement qu'il laissait son lit la nuit, pour se coucher sur le pavement nu de sa chambre, reposant sa tête sur une planche, ou sur une pierre qu'il tenait cachée dans sa chambre même ; on trouva encore d'autres instruments de pénitence, tels que disciplines et cilices, dont on remarqua très bien qu'il faisait usage.

Tel était enfin le genre de vie du Serviteur de Dieu, que son oncle Augustin, le voyant si adonné à la mortification, si retiré, si étranger à toute espèce de délassements, et presque toujours renfermé dans sa chambre, en vint à craindre pour lui une phthisie, et il écrivit même à son père pour lui faire part de ses appréhensions. Par cette vie exemplaire, innocente et mortifiée, il faisait chez son oncle l'édification de tout le monde ; et beaucoup de personnes, en admirant ses vertus et les dispositions extraordinaires qu'il manifestait pour le

ministère apostolique, s'en formèrent la plus haute idée; il y en eut même qui allèrent jusqu'à dire que c'était un saint et qu'il parlait comme un saint. Néanmoins, quelque progrès qu'il fît dans la voie du salut, même en vivant au milieu du monde, il résolut de servir Dieu plus parfaitement et de correspondre à la voix intérieure qui, depuis quelque temps, l'appelait à l'état religieux, en lui manifestant sa vocation.

CHAPITRE III.

Il manifeste sa vocation pour l'état religieux — Difficultés qu'il rencontre à ce sujet

Il y avait déjà un certain temps que saint Léonard se sentait intérieurement appelé à embrasser la vie religieuse, sans être toutefois déterminé en faveur d'aucun institut en particulier ; à la suite des ferventes oraisons et des pénitences diverses, qu'il faisait pour s'assurer des desseins de Dieu sur lui, il sentait ce désir s'accroître de jour en jour dans son cœur ; c'est pourquoi il se décida à en parler. Il était dans la dix-neuvième année de son âge. Le premier auquel il fit part de sa vocation fut le père Grifonelli, son confesseur; celui-ci, connaissant le caractère et les bonnes qualités de son pénitent, jugea aussitôt qu'elle venait de Dieu, et commença à lui faire subir diverses épreuves; il l'exerçait tantôt à une vertu, tantôt à une autre, et le pieux jeune homme montrait en toute circonstance la plus prompte obéissance. Un jour, son père spirituel lui ordonna de passer chez les libraires de Rome, pour acheter un livre qui renfermât, réunies en un seul

volume bien relié, les fables d'Esope, de Bertoldo et de Bertoldino. Quoique le jeune homme prévit à l'instant même l'impossibilité de trouver un pareil livre, et les moqueries auxquelles ses démarches allaient l'exposer, il se mit aussitôt en course pour exécuter cet ordre singulier, et il fit le tour des libraires, sans se rebuter, quoiqu'il ne recueillit de ses recherches que ce qu'il avait prévu. Enfin, comme si rien n'était, il revint gaîment à la Chiesa Nuova, pour dire au père Grifonelli qu'il n'avait pu trouver le livre en question, mais qu'il était disposé à recommencer et à faire de plus diligentes recherches, s'il le jugeait bon; celui-ci lui répondit qu'il était persuadé que sa stupidité ne lui permettrait pas de trouver une chose aussi facile; le jeune homme se tut et ne dit pas un mot pour se défendre ou se disculper.

C'est ainsi que ce prudent directeur s'assurait de plus en plus de la vocation de notre Saint, qu'il avait du reste reconnue dès le principe pour véritable : mais s'abstenant encore de lui manifester son sentiment, il l'exhortait à demander à Dieu de nouvelles lumières, afin de ne pas prendre le change dans une affaire de cette importance; c'est ce qu'il faisait, ne priant que pour cette fin et redoublant les pénitences et les mortifications, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.

Un jour qu'il traversait la place du Gésu, dans le temps même où il songeait à l'institut qu'il devait embrasser, il vit passer deux religieux, d'un extérieur pauvre, et d'un maintien fort modeste; il fut édifié et frappé à leur aspect, et, comme il le racontait dans la suite en parlant de sa vocation, il lui sembla voir deux anges descendus du ciel; en même temps il se sentit enflammé du désir d'embrasser leur genre de vie. Mais ne sachant pas à quel ordre ils appartenaient, ni quel couvent ils habitaient, il se mit à les suivre jusqu'à ce

qu'il les vit entrer dans le couvent ou Retraite de Saint-Bonaventure, situé sur le Palatin, et habité par les frères Mineurs Réformés de Saint-François. Il entra dans l'église du couvent au moment précis où les religieux commençaient la récitation des complies, et il en entendit les premiers mots : *Converte nos, Deus, salutaris noster :* « Convertissez-nous, ô Dieu, notre Sauveur. » Il se sentit incontinent frappé au cœur par ces paroles, et éclairé d'une lumière d'en haut, il se détermina sur-le-champ à embrasser ce rigoureux institut, se disant à lui-même : *Hæc requies mea ;* « c'est ici le lieu de mon repos. » Tout joyeux de cet heureux concours de circonstances, il alla aussitôt trouver le père Grifonelli, et après lui avoir fidèlement exposé les faits, il s'en remit à sa décision, attendant qu'il lui dit clairement si c'était la volonté de Dieu qu'il prît ce parti. Le sage directeur, qui jusque-là n'avait jamais donné une réponse définitive aux consultations du pieux jeune homme touchant sa vocation, réfléchissant à ce qu'il venait de raconter, et remarquant la ferveur extraordinaire dont il était embrasé, lui répondit que sa vocation était véritable, et l'assura que c'était la volonté de Dieu qu'il entrât au couvent de Saint-Bonaventure. Le père Grifonelli, qui fréquentait cette maison, connaissait parfaitement l'exacte régularité qui y régnait.

Toutes ces particularités sont parvenues à notre connaissance par les dépositions qui furent faites dans le procès de la béatification, par ceux qui assurent les avoir entendues, en diverses circonstances, de la bouche même du Saint ; il avait coutume d'ajouter en outre que le père Grifonelli, après l'avoir confirmé dans sa vocation, afin de l'encourager et de l'y disposer de mieux en mieux, l'envoyait souvent à Saint-Bonaventure, et qu'il lui ordonna aussi d'exposer son intérieur à quelques personnes instruites et prudentes, afin d'être plus cer-

tain de ne pas se tromper en suivant leurs conseils.

Le jeune homme, toujours soumis, s'adressa à trois religieux qui jouissaient alors d'une grande réputation à Rome, savoir : le père Boldigiani, jésuite, le père Pie de Santa Colomba, gardien, cette année-là, du couvent même de Saint-Bonaventure, et un père dominicain, demeurant à Sainte-Sabine, dont on n'a pas pu savoir le nom. Il leur exposa ingénûment son désir et tout ce qui lui était arrivé, et tous trois lui répondirent que sa vocation venait de Dieu, et que le Ciel l'appelait à se faire franciscain dans le couvent indiqué plus haut; dès lors il forma le ferme propos d'exécuter la résolution déjà prise, en dépit de tous les obstacles et de toutes les contradictions qu'il pouvait fort bien prévoir.

En effet, il raconta lui-même, dans la suite, qu'il rencontra aussitôt une violente opposition de la part de son oncle Augustin ; celui-ci n'eut pas plus tôt connaissance du dessein de son neveu, qu'il s'abandonna à un accès de colère, lui en fit d'amers reproches, et chercha à l'en détourner : il lui dit que son père apprendrait sa détermination avec la plus grande peine, puisqu'il ne l'avait envoyé à Rome que pour faire ses études et s'appliquer à la médecine, comme il avait déjà commencé à le faire, ce que voulait aussi Augustin. Il tâcha, en outre, de l'entraver de toutes manières; tantôt il lui remettait devant les yeux la rigueur de l'institut qu'il voulait embrasser, tantôt il le traitait d'hypocrite, lui parlait avec dureté, avec hauteur, avec mépris. Mais le trouvant inébranlable dans sa résolution, il fit une dernière tentative : ce fut de le chasser de sa maison, et de l'obliger par conséquent à se procurer un asile chez un autre de ses parents, Léonard Ponzetti; le bon jeune homme pria ce dernier de s'interposer auprès de son oncle, pour en obtenir la permission qu'il désirait; on ne sache pas qu'il l'ait accordée; car, dans la suite, il

refusa même de lui fournir le peu d'argent nécessaire pour les frais de sa vêture, en sorte qu'il dut le mendier auprès de ses autres parents qui habitaient Rome. La conduite de son oncle fut loin d'être imitée par son vertueux père : à la vérité, Dominique Casanuova, en lisant les lettres qui lui étaient écrites en même temps par son fils et par son frère, se sentit comme arracher le cœur de la poitrine et ne put s'empêcher d'éclater en sanglots ; il perdait un fils tendrement aimé et sur lequel il avait fondé toutes ses espérances ; néanmoins, ces lettres à la main, il se transporta à l'église, et là, prosterné en face de l'autel, il offrit son fils au Seigneur et lui en fit le sacrifice ; puis il lui répondit en envoyant son consentement et en lui disant d'accomplir la volonté de Dieu, qui l'appelait à son service.

Content en partie, après avoir eu l'agrément de son père, il demeurait très affligé de l'opposition de son oncle, qui persistait à ne vouloir absolument pas que son neveu se fît religieux, et repoussait avec indignation les témoignages de respect et de soumission qu'il en recevait. Il continua donc à habiter sous le toit de Léonard Ponzetti, aïeul paternel de don Hyacinthe Ponzetti, chapelain secret honoraire du pape Pie VI, de sainte mémoire ; c'est par lui qu'il avait été accueilli, ainsi qu'il a été dit, lorsqu'il fut chassé par son oncle ; il supplia donc son hôte de l'aider dans l'exécution de sa résolution, et il en reçut en effet de si bons services, qu'arrivé au terme après lequel il avait tant soupiré, pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, il prit de lui, comme on le dira, le nom de Léonard.

A l'opposition de son oncle se joignit un autre obstacle, suscité par ses compagnons et ses condisciples. Ceux-ci, lui étant très attachés, lui représentaient sa complexion délicate et son état maladif : ils lui faisaient observer que si, en vivant dans le monde, bien nourri,

bien vêtu, il était cependant si débile et si maigre, il n'aurait pas la force de soutenir en religion une vie aussi austère et aussi rigoureuse que l'était celle du couvent où il voulait entrer. Ces discours lui causaient de vives inquiétudes; il appréhendait qu'après avoir revêtu l'habit religieux, il ne dût le déposer et abandonner le noviciat; il dit même un jour à son ami Pierre Mirè, que, s'il ne pouvait supporter la rigueur de l'institut, et se voyait contraint d'y renoncer pour défaut de santé, il se retirerait dans son pays pour instruire et former à la piété les enfants pauvres.

Ainsi, toujours persuadé que Dieu le voulait dans cet état, il surmontait toutes les difficultés, en recourant à lui par la prière; afin de s'habituer d'avance aux austérités du cloître, il restreignit de plus en plus son genre de vie; il demandait aussi à Dieu des forces suffisantes pour exécuter son généreux dessein. Il en fut exaucé; car, s'étant senti porté à omettre pendant quelque temps ses pénitences accoutumées, il devint bientôt fort et robuste, au point qu'il tirait parti de la vigueur de sa santé pour engager ses compagnons à bénir et à remercier le Seigneur, qui ne manque jamais de secourir ceux qui se confient en lui, et donne la vigueur à qui la lui demande avec humilité et persévérance, pour l'employer à son service.

Tous les obstacles une fois levés, il se rendit au couvent de Saint-Bonaventure et se présenta au supérieur, le père Pie de Santa Colomba, religieux d'un grand mérite, qui fonda dans la suite la Retraite de Florence et y mourut avec la réputation d'une vertu consommée; prosterné à ses pieds, il le supplia de l'admettre dans son ordre. Le père gardien hésita d'autant moins d'accéder à ses desirs, que, dès la première entrevue qu'il avait eue avec lui, remarquant son caractère angélique, ses discours modestes et sensés, sa

sincérité et sa droiture de cœur, il l'avait jugé digne d'entrer dans cette sainte retraite; il lui promit donc qu'à la première réception de novices qui aurait lieu, il serait admis, pourvu qu'il persévérât dans sa résolution et continuât à prier Dieu.

A peine eut-il reçu cette réponse si consolante pour lui, qu'il se transporta à la Chiesa Nuova, afin d'informer son confesseur du bon accueil qui avait été fait à sa requête, et de l'espoir qu'on lui avait donné d'être reçu sans tarder dans l'ordre de Saint-François. Tandis qu'il priait pour l'heureuse issue de son affaire, on arriva au mois de septembre de l'année 1697, où les Pères du Définitoire des Mineurs Récollets de la province de Rome, à qui il appartenait de recevoir les novices, l'admirent et le reçurent au couvent de Saint-François-à-Ripa, comme un des sujets destinés à la Retraite de Saint-Bonaventure. Il était alors dans sa vingt et unième année, qui fut accomplie le vingt décembre suivant. Se trouvant pourvu de toutes les choses nécessaires, ainsi que des autorisations requises pour recevoir l'habit religieux, le cœur inondé de joie, il partit de Rome, en disant adieu à ses parents, à ses amis, au monde entier, et s'en alla au couvent de Sainte-Marie, à Ponticelli, dans la Sabine, où se trouvait le noviciat des couvents de l'institut.

Il ne se préoccupa que d'une seule chose avant de quitter Rome, ce fut de recommander son plus jeune frère à son ami Pierre Mirè; il confia aussi à cet excellent jeune homme tous ses cahiers, en le priant de les donner plus tard à son frère, quand celui-ci serait en état d'en faire usage; c'est ce même frère qui, après s'être appliqué pendant quelque temps à Rome à l'étude de la médecine, comme on l'a indiqué ailleurs, se fit religieux à son tour dans le même institut, sous le nom de frère Antoine.

Arrivé au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, le jeune postulant fut accueilli par le père gardien avec amour et bienveillance, et fit aussitôt les exercices spirituels en usage avant la prise d'habit, dont la cérémonie eut lieu le 2 octobre 1697 ; il changea son nom de Paul-Jérôme en celui de frère Léonard, pour la raison que nous avons déjà fait connaître ci-dessus.

CHAPITRE IV.

Conduite de saint Léonard en qualité de novice et d'étudiant, jusqu'à l'époque où il fut nommé professeur de philosophie.

Revêtu de l'habit de Saint-François, le fervent jeune homme commença son année de noviciat à Sainte-Marie-des-Grâces, sous la direction du père Bernardin de Calenzana, religieux fort zélé et d'une vie austère ; il l'eut pour maître durant l'espace de six mois, après lesquels, des mutations ayant eu lieu entre les religieux de divers couvents de l'ordre, au père de Calenzana succéda le père Christin d'Oneille, homme également très apte à la charge de maître des novices. C'est par ces deux sujets distingués que notre Saint fut formé à l'observance des règles de l'institut, comme à tout ce qui regarde la vie religieuse et l'avancement spirituel ; il passa par les épreuves et les mortifications auxquelles on assujettit spécialement les novices, afin de découvrir si c'est vraiment l'esprit de Dieu qui les a fait entrer en religion. Bien qu'à cause de la mort de ceux qui furent à cette époque ou ses maîtres ou ses compagnons, on n'ait que peu de détails sur les vertus qu'il fit particulièrement éclater pendant son noviciat, on voit néan-

moins qu'il le commença et le poursuivit avec une grande ferveur, qu'il fut très fidèle observateur des règles et des constitutions de l'ordre, et que, par sa modestie et la pratique de toutes les autres vertus, il surpassait ses compagnons, même les plus fervents; aussi faisait-il l'admiration et l'édification des religieux déjà consommés dans la perfection, qui prévirent dès lors que ce jeune novice serait un jour la gloire de la religion. Lui-même, dans un âge plus avancé, quand il lui arrivait de parler de cette heureuse époque, appelait le jour où il avait revêtu l'habit religieux, le jour de sa conversion, et l'année de son noviciat, l'année sainte; il se plaignait par humilité d'avoir perdu la ferveur qu'il avait alors, et de n'avoir fait que reculer au lieu d'avancer dans le chemin de la vertu. On peut de là inférer légitimement avec quelle ferveur et quel zèle extraordinaire il s'appliqua cette année-là à la pratique de toutes les vertus, puisqu'il regrettait les dispositions qu'il disait avoir eues pendant son noviciat, alors même que sa vie n'était qu'un progrès continuel dans la plus haute perfection. En réalité, tous les religieux, édifiés et satisfaits, l'admirent d'une voix unanime à la profession solennelle. Il la fit, après s'y être préparé par beaucoup de prières, le 2 octobre 1698, dans le même couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, et se consacra entièrement au Seigneur par les trois vœux de religion.

Il s'était fait antérieurement une règle d'employer tout son temps, soit à l'étude de la perfection religieuse, soit à la lecture des livres spirituels ou à l'oraison, soit à remplir fidèlement les devoirs de son état ; il confirma cette résolution et la maintint en réalité sans jamais s'en écarter. Il se proposa en outre d'observer ses vœux avec toute la perfection possible; aussi fut-il très jaloux de s'acquitter avec exactitude, non seulement des points les plus importants prescrits par la règle de Saint-

François et par les statuts de la Réforme, mais même de ceux qui sont réputés les plus secondaires, sachant bien que l'observance des uns facilite celle des autres.

Il sortit donc du noviciat et se rendit à Rome pour suivre, au couvent de Saint-Bonaventure, les cours de philosophie et de théologie. Tout en se livrant à ces études, il mit une diligence et une attention continuelle à remplir ses engagements ; il exhortait même ses compagnons à être fidèles jusque dans les plus petites choses, et exacts à garder les pieuses pratiques de l'ordre, par la raison qu'il ne faut pas regarder comme peu de chose, ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu. « Si, pendant que nous sommes jeunes, ajoutait-il quelquefois, nous ne faisons pas cas des petites choses et si nous y manquons avec advertance, nous nous permettrons de manquer aux points les plus importants, lorsque nous serons plus avancés en âge et que nous aurons plus de liberté. » Si par sa conduite il servait de modèle, par de tels discours il animait les autres religieux à la pratique de toutes les vertus ; aussi la communauté était-elle émerveillée de voir avec quelle rapidité il tendait à la sainteté la plus sublime. Cette pensée le suivait même pendant les heures de récréation, lorsqu'il se promenait au jardin avec ses confrères : « Espérons en Dieu, avait-il coutume de dire, et avec le secours de sa grâce, qui ne manque jamais, surtout lorsqu'on la demande avec humilité et confiance, nous pouvons non seulement être bons, mais même devenir des saints » Il les porta à se choisir chaque semaine une vertu, dont chacun devait produire entre temps le plus d'actes possible ; cette vertu et les moyens de l'acquérir devaient faire le sujet des conversations. Il établit encore que si quelqu'un venait à commettre une faute, il fût obligé, dans la conférence qu'ils avaient entre eux, de se mettre à genoux devant un de ses condisciples, de le prier d'avoir la

charité de l'avertir des manquements qu'on avait remarqués en lui, et de promettre, avec l'aide de Dieu, de s'amender.

Il produisit de grands fruits parmi ses condisciples par ces saintes industries ; il était parvenu à convertir le temps des récréations en pieux colloques, et en une école de perfection ; au lieu de passer ce temps-là en discours vains ou inutiles, on ne s'entretenait que de choses spirituelles, particulièrement de la dévotien à la très sainte Vierge, qui croissait de jour en jour, conjointement avec l'amour de la vertu, dans son cœur et dans celui des autres novices.

Très souvent aussi il laissait percer avec complaisance, dans ses discours, le vif désir qu'il nourrissait d'aller parmi les infidèles gagner des âmes à Jésus-Christ, et de lui sacrifier son sang et sa vie. Ce désir le pressait tellement que parfois, se figurant qu'il se trouvait au milieu des peuples barbares, il se représentait ce qu'il leur dirait pour les porter à embrasser l'Evangile, comment il se serait comporté si on l'avait pris et jeté en prison, quel genre de martyre ils lui auraient fait subir, et comment il se serait préparé à mourir pour la foi. Il arriva qu'en ce temps-là, monseigneur de Tournon, qui fut depuis cardinal, se disposant à partir pour la Chine, cherchait à emmener avec lui des ouvriers évangéliques, fervents et zélés, capables de réussir dans une entreprise aussi pénible que difficile. Léonard en eut connaissance, et quoiqu'il ne fût encore qu'étudiant, il lui sembla que c'était une occasion favorable de réaliser son vœu le plus cher ; il s'offrit donc pour cette grande entreprise, et les supérieurs, après avoir conféré entre eux et avec quelques cardinaux, résolurent qu'il partirait pour la Chine avec le père Pierre de Vicovaro, son condisciple dans le même couvent de Saint-Bonaventure. Ce projet n'eut pas de suite à cause de quelques empêche-

ments survenus à l'improviste; le Saint en eut un vif déplaisir, et souvent, dans le cours de sa vie, on lui entendait dire qu'il n'avait pas été jugé digne de répandre son sang pour l'amour de Jésus-Christ. Et quand, dans la suite, il apprenait que la persécution sévissait contre les chrétiens dans ce vaste empire, levant les yeux au ciel : « Moi aussi, s'écriait-il, je devais en être; mais mes péchés ont été la cause que je n'y suis pas allé. » Ces paroles peignaient bien le désir ardent qu'il conservait toujours de propager la foi catholique, et de mourir pour elle.

Ayant perdu l'espoir de passer en Chine, il tâcha d'être chargé des missions de la vallée de Lucerne, et il en parla au cardinal Colloredo, qui pouvait l'aider beaucoup; mais celui-ci lui répondit que ce n'était pas la volonté de Dieu qu'il allât chez les infidèles, parce qu'il était destiné aux missions d'Italie. L'événement prouva dans la suite que cette réponse n'avait pas été faite sans une inspiration spéciale de Dieu; saint Léonard la reçut aussi comme venant du ciel; il ne demanda plus d'être envoyé dans les pays lointains, mais il s'appliqua à l'étude de la théologie, qui était enseignée au couvent de Saint-Bonaventure par le père Thomas de Gênes, mineur observantin; et son cours achevé, il s'adonna aux missions, qu'il prêcha avec des fruits extraordinaires, dans les diverses contrées de l'Italie, ainsi qu'on le rapportera en détail ci-après.

Cependant le père gardien fut prié de désigner un de ses religieux pour prêcher, pendant le carême, aux jeunes filles du conservatoire de Saint-Jean-de-Latran, qui se trouvaient alors au nombre de trois cents, et dont la direction spirituelle était confiée aux religieux du couvent de Saint-Bonaventure[1]. Ce supérieur se

(1) On nomme CONSERVATOIRES, en Italie, des refuges, asiles ou pensionnats de jeunes filles et même de femmes, érigés dans le but soit

décida aussitôt à confier cette charge à notre Saint; car, quoiqu'il ne fût que diacre et simple étudiant, par les sermons prêchés au réfectoire, il avait donné des preuves certaines de son talent et de son habileté pour la chaire. Ayant donc reçu cet ordre, il s'y soumit humblement, et se mit en devoir de l'exécuter; toujours accompagné d'un religieux plus ancien, quand il se rendait de son couvent au conservatoire, il entreprit et acheva ce carême avec tant de zèle et d'édification, que longtemps après on parlait encore des fruits salutaires et abondants qu'avait produits sa parole. Le recteur du conservatoire, qui prenait plaisir à l'écouter et à voir les effets qu'opérait l'efficacité de ses prédications, animées d'un esprit vraiment apostolique, s'écria, plein d'admiration : « Ce jeune homme sera un jour une trompette éclatante de l'évangile, qui ramènera beaucoup de pécheurs dans la voie du salut ! »

Peu après, il fut ordonné prêtre à Rome, et dès ce moment il s'adonna à un genre de vie plus parfait encore que celui qu'il avait suivi jusque-là ; il commença alors et continua jusqu'à la fin de sa vie à se confesser chaque matin avant de monter à l'autel; souvent même il se confessait le soir et le matin, afin d'être mieux préparé à cette grande action ; et dans la célébration de la sainte messe, il observait toujours avec une scrupuleuse exactitude les cérémonies établies par l'Église.

Aux disciplines, aux jeûnes et aux mortifications prescrites par les règles de son austère institut, il ajoutait beaucoup d'autres pénitences ; en outre, non content

de les soustraire au libertinage ou de les en préserver, soit de leur procurer une instruction et une éducation en harmonie avec leur condition. Il en existe à Rome un grand nombre pour toutes les classes de la société : pour les nobles, les jeunes personnes d'honnête condition, les pauvres, les orphelines, les enfants abandonnés, les néophytes, les filles repenties, etc.

de satisfaire avec exactitude aux obligations de sa profession, il s'exerçait encore à diverses pratiques de piété auxquelles il n'était pas tenu, et il faisait tout avec tant de perfection, que ses confrères ne purent jamais découvrir le moindre défaut dans ses paroles ni dans ses actions.

Il termina le cours de ses études avec un succès merveilleux, qui était dû à ses talents naturels aussi bien qu'à l'application sérieuse qu'il y avait apportée. Il avait, en effet, tant d'amour pour l'étude, qu'il l'inculquait même aux autres; ainsi, dans les diverses conférences qu'il fit aux religieux sur les vertus qu'ils doivent pratiquer, il revenait souvent sur la nécessité de ne jamais cesser d'étudier, afin d'acquérir de nouvelles connaissances pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce qu'on n'acquiert pas sans étude. Il ajoutait quelquefois qu'il avait toujours étudié et qu'il étudiait encore continuellement dans ce but. C'est parce que, dans tout le cours de sa vie, il avait joint ensemble l'étude de la perfection et celle des sciences, qu'il s'acquit la réputation d'un savant et d'un saint; tout le monde vantait et admirait sa sainteté et son savoir.

CHAPITRE V.

Il est nommé professeur de philosophie. — Sa maladie; — son séjour à Naples et à Port-Maurice pour le rétablissement de sa santé.

Les supérieurs qui connaissaient le talent et les précieuses qualités de saint Léonard, le destinèrent à l'enseignement de la philosophie dans le couvent de

Saint-Bonaventure, persuadés que la jeunesse, sous sa discipline, ne ferait pas moins de progrès dans la science que dans la piété. Il accepta la charge de professeur, et l'on espérait généralement qu'il s'en acquitterait avec beaucoup de succès. Cependant la Providence qui l'avait destiné, non pas à enseigner dans les écoles, mais à annoncer la parole de Dieu en chaire, disposa les choses de telle sorte que, dès la première année, il fut contraint de renoncer à son emploi. Comme il était d'une constitution délicate, et qu'il joignait à de rigoureuses pénitences une application infatigable à l'étude, il s'affaiblit au point qu'il devint comme un squelette, n'ayant plus que la peau sur les os. Il fut aussitôt déchargé de sa classe, et pendant quelque temps on lui fit garder l'infirmerie, où on lui procura tous les remèdes jugés propres à rétablir sa santé. Malgré ces soins, le malade ne faisait qu'empirer, au point qu'après l'essai de divers médicaments il vomissait une grande quantité de sang; les médecins d'ailleurs déclaraient qu'il était étique et que sa guérison était désespérée. Les religieux, très affectés de son état, songèrent, d'après le conseil des hommes de l'art, à l'envoyer à Naples, pour essayer si ce climat ne lui apporterait pas quelque soulagement. Avec la permission du Ministre-Général de l'ordre, il partit en effet pour cette capitale et y demeura quelques mois; mais les crachats sanguinolents devenant de plus en plus abondants, le père gardien du couvent de Saint-Bonaventure en ayant eu connaissance, lui écrivit de revenir à Rome : il se mit aussitôt en marche dans cette direction.

Dans son voyage, il passa par le territoire de Vallecorsa, où l'on jouit d'un air salubre et bienfaisant, et avec l'autorisation des supérieurs, il s'y arrêta encore quelques mois, sans toutefois en ressentir aucun avantage pour sa santé. Malgré cela, afin de ne pas rester oisif,

quoique infirme et en si triste état, il allait prêcher les jours de fête à l'oratoire de Saint-Antoine, dans le même endroit ; et, comme on était occupé alors à construire l'église et le couvent des Mineurs Réformés, à la suite du sermon il exhortait les fidèles à transporter les pierres et les autres matériaux nécessaires à la construction ; afin même de les animer davantage, il prenait aussi sa charge et marchait en avant, et tous le suivaient comme en procession. Cependant, dès qu'on sut à Rome que le climat de Vallecorsa ne lui était pas plus salutaire que celui de Naples, on le fit revenir à l'infirmerie de son couvent, où son état ne s'améliora pas davantage ; les remèdes et les soins les plus empressés, tout était inutile. Les médecins, ne sachant plus à quel moyen recourir, suggérèrent l'idée de lui faire respirer l'air natal; le père Gardien lui obtint donc du Ministre-Général la faculté d'aller à Port-Maurice. Il partit de Rome l'an 1704 ; arrivé dans sa patrie, il y fut reçu et soigné, mais sans plus de succès, dans le couvent de l'Annonciade des frères mineurs Observantins.

Après avoir expérimenté l'impuissance des remèdes humains, il s'adressa avec confiance à la sainte Vierge, la suppliant de lui obtenir la santé, de son divin Fils, et promettant, s'il la recouvrait, de se dévouer aux missions, c'est-à-dire de travailler de toutes ses forces à procurer la gloire de Dieu et la conversion des pécheurs. Sa prière fut exaucée : en peu de temps, il fut si complètement délivré de l'infirmité dont il avait souffert l'espace de cinq ans, qu'il put entreprendre et continuer sans relâche les travaux que nous aurons à raconter dans le cours de cette histoire.

Ne pouvant se livrer immédiatement à la prédication, comme il le désirait, parce qu'il n'en avait pas encore reçu la faculté des supérieurs de l'Ordre, il composa divers panégyriques, dans lesquels il montra jusqu'à

quel point il était doué du don de l'éloquence ; pourtant, quand il eut occasion d'en parler dans la suite, il avoua qu'il les avait brûlés, et en faisant cet aveu, il se frappait la poitrine, s'accusant d'y avoir perdu le temps inutilement. Il composa aussi des méditations sur la passion de Jésus-Christ, à laquelle il était très dévot ; et afin de promouvoir cette dévotion parmi les fidèles, il introduisit pour la première fois, dans ces contrées, le pieux exercice du *Chemin de la Croix*, pour lequel il montra jusqu'à sa mort un zèle tout particulier ; il fit connaître le trésor presque infini des indulgences que l'on peut gagner en le pratiquant, et il s'employa auprès des Souverains Pontifes Benoît XIII, Clément XII et Benoît XIV, afin que ces indulgences fussent étendues à tous les lieux. C'est pourquoi, tandis qu'il continuait à séjourner chez les frères mineurs Observantins de Port-Maurice, il fit ériger, avec les aumônes des fidèles, sur la place qui est en face du couvent, quatorze petites chapelles où furent représentées les stations, et en dessous des images peintes, il traça de sa propre main les versets qui en expriment le sujet, afin d'en faciliter au peuple la méditation. La construction des petites chapelles achevée, il fit l'ouverture du pieux exercice, que l'on continua ensuite à pratiquer solennellement le second dimanche de chaque mois ; un prêtre en chape présidait la cérémonie, qui se terminait par la bénédiction du très saint Sacrement et un discours plein d'onction du Serviteur de Dieu ; c'est aussi grâce à lui que le Chemin de la Croix fut érigé dans le jardin du même couvent.

Saint Léonard avait trente ans lorsqu'il fut approuvé pour entendre les confessions, par monseigneur Georges Spinola, évêque d'Albenga, qui, connaissant parfaitement son zèle pour le salut des âmes, lui donna les plus amples pouvoirs à l'effet de travailler dans son diocèse.

Encouragé par la bienveillance de ce digne prélat, il commença à entendre les confessions et à prêcher dans tous les lieux circonvoisins avec tant d'ardeur, qu'il produisit des fruits merveilleux. Il donna en 1708 sa première mission, qui fut celle d'Artallo, lieu distant de deux milles seulement de Port-Maurice : il partait chaque matin de ce dernier endroit et y revenait le soir; les exercices de cette mission le fatiguèrent extraordinairement, parce qu'il dut la faire sans le secours d'aucun collaborateur; il était donc seul pour prêcher, instruire, confesser, et remplir, en un mot, les fonctions si laborieuses du missionnaire. Quoiqu'on fût en plein hiver, il allait et revenait toujours nu-pieds, pratique qu'il continua, malgré ses fatigues, jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie.

Il s'était préparé à ce début en adressant à Dieu les prières les plus ferventes, afin qu'il lui donnât le courage et la force de commencer et de poursuivre son ministère apostolique, pour sa plus grande gloire et pour l'avantage spirituel du prochain : sa mission fut en effet couronnée des succès les plus abondants. Dès qu'il l'eut terminée, on le pria d'en commencer une autre dans l'église de Notre-Dame-de-la-Plaine, dont nous avons déjà fait mention, et elle ne fut pas moins fructueuse que la première. Un jour qu'il revenait assez tard, selon sa coutume, au couvent des mineurs Observantins, où il séjournait, il s'aperçut qu'un homme le suivait, en poussant de profonds soupirs ; il se retourne, l'attend, engage la conversation avec lui sur un sujet spirituel, et lui demande s'il pouvait lui être utile en quelque chose, l'assurant qu'il était prêt à l'aider. Le pauvre homme, se mettant à genoux, lui dit en pleurant : « Mon père, vous avez à vos pieds le plus grand pécheur qui soit sur la terre. » Le Saint, attendri par ses paroles et par ses larmes, lui répond aussitôt : « Et

vous, mon fils, vous avez trouvé en moi, tout misérable que je suis, un père qui sera pour vous plein de tendresse. » Il encourage ce pécheur à se réconcilier avec Dieu, le conduit au couvent, entend sa longue confession, et le congédie, plein de joie de se voir déchargé d'un fardeau de péchés dont il n'avait jamais pu jusque-là se déterminer à faire l'aveu.

A l'occasion de la fête de saint Barthélemi, apôtre, qui devait se célébrer à Caramagna, il fut invité à y faire un sermon : ayant été averti d'un abus qui se reproduisait chaque année à pareil jour, et qui consistait en ce que les hommes et les femmes dansaient ensemble publiquement, et faisaient d'un jour de fête un véritable carnaval, il s'éleva avec force contre un tel désordre, montrant, par les plus fortes raisons, que le démon a tout à gagner dans les bals. Malgré cela, la plupart de ses auditeurs, à peine sortis de l'église, se rendaient comme les autres années au lieu où l'on dansait. Léonard, en étant informé, prend en main un crucifix, et, accompagné de deux hommes qui portaient des cierges allumés, il se transporte lui-même sur les lieux. A son aspect, les joueurs d'instruments et les autres prennent la fuite, mais il les invite à s'arrêter, leur adresse la parole, et fait une si vive impression sur les assistants, que toute la foule fondant en larmes offre le spectacle du repentir le plus sincère et le plus universel. Il arriva que, tandis qu'il parlait, un bras du crucifix se détacha de la croix ; le peuple, à cette vue, plus ému que jamais. poussait des cris en demandant à Dieu miséricorde ; l'homme de Dieu profita de cette circonstance pour condamner avec plus d'énergie l'usage coupable de profaner par des bals les fêtes consacrées aux Saints, ajoutant que le Seigneur avait voulu faire comprendre par ce signe, qu'il était prêt à lancer sa foudre, s'ils ne promettaient pas de ne plus commettre ces sortes de profa-

nations. Le peuple, saisi d'une sainte frayeur, le promit sur-le-champ, et tint depuis fidèlement sa promesse. Le nouveau missionnaire, voyant que le ciel bénissait ses travaux, en fut encouragé à remplir l'engagement qu'il avait pris de travailler, par la prédication, au bien spirituel du prochain, en sorte qu'il courait partout où il était appelé, sans s'inquiéter des fatigues ni des difficultés.

Non content de ces œuvres apostoliques, réfléchissant à la vie austère de l'institut qu'il avait embrassé, il était constamment préoccupé du désir de correspondre pleinement à sa vocation. Il arriva, sur ces entrefaites, que le père Thomas fut élu ministre des frères mineurs Observantins de la province de Gênes ; c'était un homme distingué par sa piété et par sa science, alors théologien de la République, et le même qui avait été professeur de théologie au couvent de Saint-Bonaventure à Rome, lorsque le Saint y faisait ses études. Celui-ci jugea que, par ce choix, Dieu avait ouvert la voie à l'accomplissement de ses desseins ; il méditait le projet d'établir dans cette province un couvent de retraite, en faveur des religieux qui voudraient mener une vie plus retirée et plus adonnée aux pratiques de la piété. Il communiqua ses vues au nouveau Provincial, qui, les approuvant bien volontiers, lui offrit aussitôt le couvent qu'il croirait le plus propre à être converti en maison de retraite. Heureux d'avoir obtenu cette faveur, et ayant rencontré quelques zélés religieux disposés à l'accompagner, il choisit le couvent de Saint-Bernardin qui, étant éloigné d'un mille de la ville d'Albenga, lui parut plus approprié à la vie solitaire qu'on devait y mener. Il se retira donc dans ce couvent en 1708, accompagné de quelques autres religieux, qui étaient animés du même esprit que lui ; tout le monde était édifié de la sainteté de leur vie, en même temps qu'on recueillait les plus grands

avantages spirituels de leur assiduité au confessionnal et de leur zèle à annoncer la parole de Dieu. L'évêque même se réjouissait de voir le changement qui s'opérait parmi ses ouailles, grâce aux travaux de ces ouvriers évangéliques, et il regardait la Retraite d'Albenga comme un sanctuaire et une perle pour son diocèse ; il se servait de notre Saint pour la prédication, pour les exercices spirituels à donner à toute sorte de personnes, et pour d'autres œuvres de piété, dans lesquelles cet homme apostolique faisait éclater de plus en plus le talent qu'il avait de ramener les pécheurs à Dieu.

Cependant l'été arriva, et tant à cause de l'insalubrité de l'endroit où le couvent était situé, qu'à cause de la vie austère que ses habitants y menaient, tous tombèrent malades ; il ne resta sur pied que deux religieux de chœur avec le Serviteur de Dieu ; ils furent donc accablés de fatigues, n'étant que trois pour réciter l'office en chœur, pour entendre les confessions, et pour assister jour et nuit les infirmes. Les chaleurs de la saison ayant cessé, tous recouvrèrent la santé et reprirent leurs premières austérités avec tant d'ardeur, qu'ils allèrent jusqu'à passer tout le temps de l'avent en ne se nourrissant que d'herbes et de châtaignes. Mais ce régime ne dura pas longtemps ; bientôt ils se trouvèrent de nouveau tous malades ; on reconnut clairement alors que l'air malsain du lieu ne comportait pas une vie aussi pénitente, et l'on songea à demander au père provincial un couvent mieux situé. Ce supérieur voulut bien condescendre à cette nouvelle demande, et comme, dans le chapitre général célébré peu de temps auparavant à Rome, il avait été décidé que dans chaque province il y aurait une maison de Récollection, il désigna pour cette fin le couvent de Port-Maurice, où saint Léonard avait demeuré avec les Frères Mineurs de

l'Observance pendant l'espace de quatre à cinq ans; de plus, il était natif de l'endroit et il y avait beaucoup travaillé pour le bien des âmes; tout cela faisait espérer que l'affaire réussirait, qu'elle serait approuvée et vue de bon œil par tous les habitants.

L'événement ne répondit point à cette attente. Le démon, qui avait commencé à faire l'épreuve du préjudice que lui causaient dans ces contrées les travaux de l'homme de Dieu et qui en prévoyait un plus grand pour l'avenir, s'il venait à s'y fixer, mit tout en œuvre pour l'entraver. D'abord ce fut le peuple soulevé, puis quelques-uns des notables de l'endroit qui s'opposèrent à la nouvelle fondation. L'irritation des esprits en vint à tel point que, le premier janvier de l'an 1709, saint Léonard ayant envoyé deux religieux d'Albenga à Port-Maurice, pour prendre possession du couvent, ils en furent chassés violemment par un rassemblement tumultueux; le Saint s'étant rendu en personne sur les lieux quelques jours après, ne fut pas mieux accueilli. En voyant cela, il adora les jugements impénétrables de Dieu, et sans se rebuter ni perdre courage, il continua à exercer son zèle dans le diocèse d'Albenga, jusqu'au mois de mai; il donna des missions par ordre de l'évêque, à Ortovero et à Rezzo, où son souvenir se conserva très longtemps; les hommes de ces endroits-là continuèrent pendant plusieurs années l'usage pieux qui s'introduisit à l'époque de ces missions, de se rendre en pèlerinage, nu-pieds, et en habit de pénitence, à une église dédiée à la sainte Vierge, et située à un mille de distance des habitations. Le vertueux prélat aurait bien voulu que le serviteur de Dieu ne quittât point son diocèse; il avait même déterminé déjà les lieux où il prêcherait l'automne suivant; mais saint Léonard ne put satisfaire son désir; car, après avoir parcouru l'été plusieurs bourgs et villages, il reçut l'ordre de

ses supérieurs de passer ailleurs, comme on va le rapporter.

CHAPITRE VI.

Il passe de Port-Maurice à Florence. — Diverses œuvres de piété auxquelles il se livre. — Ses missions dans la Toscane.

Le grand-duc de Toscane, Cosme III, ayant été informé de la vie exemplaire que menaient à Rome les religieux de la retraite de Saint-Bonaventure, et du bien qu'ils faisaient parmi le peuple, demanda et obtint du Souverain-Pontife Clément XI qu'on fondât une maison semblable à Florence, et désigna à cet effet le couvent de Saint-François-du-Mont, occupé par les Mineurs Observantins. Le supérieur du couvent de Rome choisit pour la nouvelle fondation quatre prêtres fort capables, au nombre desquels fut saint Léonard, dont la réputation de zèle et de prudence était déjà répandue partout[1]. Muni de la faculté du Ministre-Général, le Serviteur de Dieu quitta son pays natal le 8 septembre 1709 et se dirigea vers la Toscane, où Dieu, par l'établissement de cette nouvelle Retraite, lui avait préparé un vaste champ à cultiver, et aussi des fruits abondants de pénitence à recueillir par ses travaux apostoliques.

Mais, comme les œuvres de Dieu ont coutume de rencontrer dans le principe des contradictions et des

(1) Le Saint nous a laissé une relation écrite de sa main de l'histoire de cette fondation. Elle sera reproduite à la suite de cette Vie.

obstacles, il ne put en être autrement de l'ouverture de la maison de retraite. En effet, autant les religieux arrivés là pour s'y établir étaient agréables au Prince qui les avait appelés, autant ils étaient mal vus d'une bonne partie de la noblesse et même de quelques courtisans. Outre les propos désagréables qu'ils entendaient de leurs propres oreilles, quelque part qu'ils se présentassent, souvent quand ils allaient faire la quête, ils se voyaient fermer la porte en face, et recevaient des insultes qui mettaient sans cesse leur patience et leur douceur aux plus rudes épreuves. Leurs adversaires ne pouvant souffrir que le grand-duc, malgré tout, leur continuât son estime et sa protection, tentèrent de les perdre dans son esprit; c'est pourquoi on répandit le bruit en ville que les religieux venus du dehors voulaient supprimer les stations du Chemin de la Croix, qui avaient été des premières érigées en Italie; elles étaient espacées le long de la route qui va de Florence au couvent de Saint-François, et étaient très fréquentées par les Florentins, spécialement pendant le carême.

Troublé par la rumeur que cette calomnie occasionnait en ville, le grand-duc se rendit en personne au Mont, et en conversant avec les religieux, il acquit l'assurance que non seulement tout était faux, mais que même ils avaient décidé de faire le pieux exercice processionnellement et avec la plus grande solennité possible; ils avaient même déjà chargé le père Léonard de prêcher. Le prince sortit très satisfait de son entrevue. Dans un entretien particulier qu'il eut avec le Saint, il lui recommanda d'exciter la ferveur du peuple pour l'exercice du Chemin de la Croix; l'homme de Dieu lui promit de le faire, mais en ajoutant qu'il était nécessaire que Son Altesse fît aussi ce qui dépendait d'elle pour rendre cet exercice salutaire, savoir, qu'elle extirpât les abus et les désordres nombreux qui se commettaient,

surtout les vendredis du mois de mars, alors que le concours des fidèles était le plus considérable. Le religieux prince promit de faire ce qui serait expédient, et ayant appris qu'aux jours indiqués on ouvrait, le long de la route de Saint-François-du-Mont, des tavernes et des guinguettes où l'on mangeait et l'on buvait, sans égard pour les lois de la tempérance et du jeûne, il fit aussitôt publier un édit sévère, pour proscrire sous des peines graves ces sortes d'abus; il fut défendu d'étaler sur la route des liqueurs ou des comestibles à l'occasion de l'exercice du Chemin de la Croix; il fut défendu également aux filles de mauvaise vie de sortir de la ville en cette circonstance, pour aller au Mont, afin qu'elles ne fussent plus, comme par le passé, un piège et un scandale pour ceux qui assistaient à la pieuse cérémonie.

Le Serviteur de Dieu continua ensuite, pendant quelque temps, à prêcher dans diverses églises de Florence, dans les lieux voisins du couvent, et dans le diocèse de Fiésole[1], et le grand-duc se félicitait de voir la réforme des mœurs s'opérer, comme il le désirait, dans toutes les classes de la société; souvent il allait lui faire visite pour conférer avec lui sur des choses qui regardaient sa propre conscience ou le bon ordre de l'Etat.

Mgr Panciatici, évêque de Fiésole, conçut aussi une haute idée de saint Léonard, au point que, quand le Serviteur de Dieu faisait le Chemin de la Croix, il se rendait en compagnie de plusieurs ecclésiastiques au couvent de Saint-François-du-Mont, et nu-pieds, une croix sur les épaules, il pratiquait le pieux exercice de la manière la plus édifiante; tous les vendredis de

(1) Fiésole, cité antique, qui ne conserve de ville que le nom, est située à trois milles seulement de Florence.

mars, afin de demeurer avec le père Léonard, il mangeait par terre dans le réfectoire commun, et se contentait, comme les religieux, de pain et d'eau. Un jour que le père Ségneri-le-Jeune prêchait, en temps de mission, sur la place de Sainte-Croix à Florence, ce pieux évêque, apercevant notre Saint dans la foule des auditeurs, dit à quelques-uns : « Quant à celui-là, il n'a pas besoin d'écouter les autres, il est bien capable d'en remontrer à tout le monde sur la manière de donner des missions. » Aussi l'employa-t-il dans son diocèse à prêcher, à faire les exercices spirituels dans divers monastères de femmes, dont plusieurs furent ramenés à l'exacte observance de la vie commune, à donner des retraites et des missions dans le couvent des filles converties, dans le conservatoire de Porta à Pinti, et dans d'autres établissements religieux ou églises de la ville et des environs.

Cosme III se félicitait de plus en plus d'avoir introduit dans ses Etats des ouvriers si laborieux et si utiles ; c'est pourquoi, outre le couvent de Saint-François-du-Mont, à Florence, il leur assigna encore, en 1712, celui de Saint-François de Sales, situé à un mille de Prato, également occupé par les Mineurs de l'Observance. Les nouveaux religieux allèrent en prendre possession dans le mois d'août de la même année ; mais là aussi ils rencontrèrent tant d'opposition de la part des habitants de Prato, que le grand-duc, pour calmer les esprits, jugea bon que le père Léonard donnât une mission dans cette ville ; ce qui eut lieu en effet l'année suivante, comme on le dira bientôt ; mais auparavant, reprenons le cours des travaux apostoliques du Saint.

Ce fut en l'année 1710, à l'occasion de l'exercice du Chemin de la Croix, qu'il commença à prêcher dans la Toscane ; il débuta au couvent de Saint-François-du-

Mont avec tant d'éclat, qu'immédiatement le bruit s'en répandit dans toute la ville de Florence, de sorte qu'en peu de temps, le concours de ceux qui venaient pour l'entendre fut tel, que l'église, toute spacieuse qu'elle est, se trouva beaucoup trop étroite pour contenir tout le monde. En voyant ce succès admirable accompagné des fruits les plus salutaires, le grand-duc le chargea de prêcher aux deux octaves qui se célébraient, pour les besoins de l'Etat, dans les églises de Saint-Laurent et de Sainte-Félicité, et auxquelles il assistait lui-même avec sa famille et toute la cour. Afin d'étendre davantage encore les fruits de son zèle, il le pria de donner des missions dans tout le grand-duché, lui offrant assistance et protection, tant pour lui-même que pour ses compagnons. Le Serviteur de Dieu remercia ce bon prince de sa générosité, et lui dit avec une sainte liberté qu'il se chargeait bien volontiers de travailler à la vigne du Seigneur, mais que, pour ce qui est de son entretien, il avait un Maître plus riche que Son Altesse qui y avait toujours pourvu par le passé et ne manquerait certainement pas de le faire à l'avenir. Le grand-duc lui demanda quel était ce maître, et il répondit que c'était Dieu même, sur la providence duquel il se reposait, ne voulant vivre que d'aumônes, persuadé que ce divin Maître ne l'oublierait pas, tandis qu'il travaillerait pour sa gloire. On conçoit combien ce prince, qui était très religieux, fut édifié d'une telle réponse. Ce fut à cette époque que notre Saint, après de longues et ferventes prières, dressa pour le temps des missions un règlement qu'il observa ensuite avec ses compagnons dans tout le cours de sa vie.

Il se mit donc en campagne dans l'année 1712, et fit sa première mission de Toscane à Pitigliano, diocèse de Soana, patrie de l'illustre et saint Pontife Grégoire VII. On se fera une idée de ses résultats par

l'extrait suivant d'une lettre écrite sur les lieux, par celui qui eut ordre du prince de pourvoir aux besoins du missionnaire ; voici en quels termes il écrit à son frère qui demeurait à Florence : « Je ne puis m'empê-
» cher de vous donner avis, dans les sentiments de la
» joie la plus vive, du bonheur qu'a eu Pitigliano de
» posséder ce grand Serviteur de Dieu qui y termine
» la mission, pour aller ensuite à Sorano, et sanctifier
» cet endroit-là à son tour : car ce n'est pas seulement
» convertir, c'est *sanctifier,* qu'il fait. Le père Léonard
» est un instrument de l'Esprit saint, qui, par ses bonnes
» manières, attire à lui tous ceux qui l'entendent, même
» les plus endurcis. J'ai l'honneur d'avoir été chargé
» par Son Altesse Royale de le servir et de lui faire
» apprêter tout ce dont il a besoin ; mais j'ai eu peu
» d'occasions de lui être utile ainsi qu'à ses compa-
» gnons; car le peu qu'ils prennent pour leur nourri-
» ture, ils vont le quêter. Je lui avais fait préparer un
» petit appartement composé de cinq chambres, avec
» un lit pour lui, fourni de matelas et de tout ce qui
» convient : à peine arrivé, il fit tout emporter, pour
» mettre à la place quelques planches sur lesquelles il
» prend son repos la nuit. Je crois que Dieu lui con-
» serve la vie par une assistance spéciale, car il n'est
» pas possible de se soutenir naturellement, au milieu
» de si grandes fatigues, avec de si rudes pénitences. »
Il donna encore d'autres missions en divers endroits du comté de Pitigliano, toujours avec le même fruit, et en suivant le même genre de vie : on accourait de tous côtés pour l'entendre, quoique ce fût en hiver. La nouvelle étant parvenue aux oreilles du grand-duc, qu'on parlait dans ces contrées-là du père Léonard comme d'un apôtre envoyé de Dieu pour convertir le monde, il voulut un compte rendu exact de ses travaux, et après l'avoir lu, il le consigna entre les mains du père

gardien de Saint-François-du-Mont, pour qu'on le conservât comme un monument dans les archives du couvent.

En 1713, la peste faisant de grands ravages parmi les animaux dans les provinces voisines du grand-duché, on eut peur qu'à cause de la sécheresse, la famine ne se joignît bientôt à la peste; pour conjurer ces fléaux, le grand-duc ordonna que l'infatigable ouvrier fît un triduum dans la métropole de Florence : les fruits de pénitence furent si abondants, que, quoique la mission n'eût duré que trois jours, il en fallut plusieurs pour entendre les confessions de tous ceux qui avaient été touchés et convertis. Toutes les craintes d'épidémie ayant disparu, Cosme III, qui attribuait ce bienfait à l'intercession de la sainte Vierge, à qui il avait fait adresser beaucoup de prières, supplia le Saint de célébrer en action de grâces un second triduum dans l'église paroissiale de l'Imprunéta, à cinq milles de Florence, où se trouve une antique image miraculeuse de la sainte Vierge. Cette image vénérée fut exposée pendant les fêtes de Noël, et le dernier jour elle fut portée avec pompe sur la colline de Sainte-Marie. Le grand-duc publia un édit par lequel il invitait tous ses sujets à prendre part à cette auguste cérémonie, en sorte que le concours des fidèles fut si considérable qu'on en fait monter le nombre à cent mille et plus; on y remarquait le prince Jean Gaston, les sérénissimes princesses et le nonce apostolique. La procession arrivée au sommet de la délicieuse colline, le Saint prononça un discours chaleureux qui fut clairement entendu par toute la multitude, sans que les plus éloignés, qui étaient bien à un mille de distance du prédicateur, perdissent une seule parole. Ce discours fut suivi de la bénédiction, et, en même temps, des canons, placés à dessein sur des lieux élevés de distance en distance dans toute l'étendue du pays, firent une

décharge générale, afin qu'on fût averti par toute la Toscane du moment précis de la bénédiction, et que chacun, en quelque lieu qu'il se trouvât, pût se prosterner pour la recevoir. L'émotion était à son comble; tout le peuple fondait en larmes. On termina la cérémonie en reportant processionnellement la sainte image à l'église de l'Imprunéta.

CHAPITRE VII.

Ses missions en divers endroits du grand-duché. — Il est nommé Gardien du couvent de Saint-François-du-Mont, à Florence.

Nous avons déjà dit que le grand-duc, pour calmer les esprits des habitants de Prato, exaspérés contre les religieux qu'il avait introduits au couvent de Saint-François-du-Palco, voulait que le Serviteur de Dieu y donnât une mission, persuadé que, par l'efficacité de sa parole et l'ascendant de ses vertus, il se concilierait tous les cœurs. Dès le mois de mai de 1713, le père Léonard se mit à l'œuvre; le dimanche, vingt et un du mois, il partit du couvent après les vêpres pour se rendre à Prato, où il fut reçu par tout le clergé, ayant à sa tête le vicaire-général de Mgr Visdomini Cortigiani, évêque de Pistoie et Prato. Le vicaire-général présenta à saint Léonard le crucifix et adressa au peuple une courte allocution sur les paroles de l'épître du jour, tirée de l'apôtre saint Jacques : *Estote factores verbi et non auditores tantum, fallentes vosmetipsos*[1].

(1) Ayez soin de mettre la parole de Dieu en pratique, et ne vous contentez pas de l'écouter, en vous trompant vous-même. *Jacob. 1, 22.*

Le zélé missionnaire lui répondit, avec saint Paul, qu'il n'entendait prêcher *que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié,* et qu'il aurait volontiers donné son sang et sa vie pour que tous se convertissent pendant la mission, et revinssent à Dieu par une sincère pénitence. Après quoi, on se dirigea en procession vers la cathédrale. Au premier sermon que fit le Saint, l'émotion fut si grande qu'on poussa de hauts cris en demandant à Dieu miséricorde; le missionnaire eut peine à terminer la cérémonie, interrompu qu'il était par les clameurs et par les sanglots universels des assistants; on conçut de lui une si haute estime que plusieurs entreprirent de noter jour par jour tout ce qu'il disait et tout ce qu'il faisait, jusqu'aux moindres circonstances. Dieu bénit abondamment cette mission; les fruits qu'elle produisit surpassèrent l'attente de tout le monde; la ville était pour ainsi dire convertie en une école de vertu. Ceux qui avaient été jusque-là les plus opposés à la maison de retraite en devinrent les partisans, et commencèrent à regarder les nouveaux religieux comme des hommes envoyés de Dieu pour leur faciliter la voie du salut.

La renommée du missionnaire apostolique se répandit rapidemeut par toute la Toscane, et beaucoup d'évêques firent des instances pour l'avoir dans leurs diocèses respectifs. Le Serviteur de Dieu, qui n'avait rien de plus à cœur que de procurer la gloire de Dieu et le bien spirituel du prochain, accueillit leurs demandes. C'est ainsi qu'il parcourut les diocèses de Massa, d'Arezzo, de Volterra et les campagnes de Sienne, recueillant partout d'abondantes moissons : on n'admirait pas moins le zèle et la force de sa parole que son genre de vie austère et exemplaire, et il semblait que les cœurs même les plus durs, brisés par son éloquence, animés par l'exemple d'une vie sainte et touchés intérieurement par la grâce, ne pussent s'empêcher de

se convertir et de revenir à Dieu. Il était donc vénéré de tous, non seulement comme un fervent missionnaire, mais encore comme un religieux d'une sainteté accomplie, observant constamment dans le cours des missions son train de vie régulier, joint à la pratique des plus hautes vertus.

En 1714 et 1715, il exerça son ministère apostolique dans les diocèses de Pescia, de Chiusi, de Colle, de San-Miniato et de Pistoie, toujours avec un succès admirable pour ses auditeurs, qu'il édifiait et qu'il convertissait par la parole et par l'exemple tout à la fois. C'est ce qui ressort d'une lettre écrite, en septembre 1714, par l'évêque de San-Miniato au père gardien de Saint-François-du-Mont, ainsi que d'une autre lettre adressée au même, dans le mois de juin 1715, par le curé de l'église de Saint-Roch, située à un mille de Pistoie.

L'évêque, remerciant le supérieur de lui avoir envoyé pour le bien de ses ouailles un ouvrier si zélé, s'exprime en ces termes : « Le père Léonard rentre dans sa sainte retraite chargé de mérites ; il a travaillé avec un zèle admirable pendant quinze jours, et je pourrais dire aussi, pendant quinze nuits, au salut de mon bien-aimé troupeau. Rien ne surpasse son dévouement, si ce n'est, j'ose l'espérer, les fruits qu'il produit. Pour moi, je dis que la grâce divine triomphe en lui, car il ne me semble pas possible que, sans un secours tout spécial de Dieu, un homme puisse faire tant. »

Voici maintenant ce qu'écrivit le curé de Saint-Roch, près Pistoie, lorsque notre Saint y eut terminé la mission : « Bénie soit l'heure où me vint la pensée de vous importuner, mon révérend Père, pour obtenir le père Léonard. Tout ce que Dieu a daigné opérer par le moyen de son serviteur, Dieu seul pourrait le faire connaître, parce que lui seul le sait. Toute la ville

vénère le père Léonard comme un saint, comme un prédicateur savant, comme un fervent missionnaire, et toutes les âmes ont été comme enchaînées à sa parole de feu. Il brise les cœurs, même les plus indifférents, qui *ne prêtent l'oreille qu'à ce qui les flatte, et la ferment à la vérité*[1]. Nul n'a pu résister que celui qui n'est pas venu l'entendre. Son auditoire a été des plus nombreux ; à la seconde procession de pénitence, on juge qu'il y avait bien quinze mille personnes, et à la bénédiction papale, environ vingt mille. Tous les confesseurs de la ville ont eu beaucoup à faire, et l'on remarquait chez tous les pénitents des dispositions extraordinaires, une préoccupation très vive des besoins de leur âme et un profond oubli de toute autre chose. Il a emporté avec lui les regrets universels, manifestés par les larmes des fidèles qui ne le laissaient point partir. Aussi, la ville tout spécialement attend-elle avec anxiété le bonheur de le posséder de nouveau. Les habitants les plus notables de Pistoie, hommes et femmes, venaient à Saint-Roch à des heures très incommodes et au fort de la chaleur, pour pouvoir l'entendre et se confesser à lui. Beaucoup de personnes passaient la nuit sous le portique de l'église. Dieu soit béni, qui daigne visiter son Eglise en lui envoyant de tels serviteurs ! On peut juger du fruit de la mission, rien qu'à voir la dévotion avec laquelle on pratique l'exercice du Chemin de la Croix. C'est une chose tout à fait étrange que de voir les hommes et les dames de qualité de Pistoie, si ennemis des démonstrations extérieures de piété, faire le Chemin de la Croix avec tant de recueillement et de ferveur, qu'ils ne rougissent pas de baiser la terre, et cela même depuis que la mission est terminée. »

(1) *Coacervabunt sibi magistros prurientes auribus, et a veritate quidem auditum avertent...* II Tim. 4. 3. et suiv.

En 1715, tandis qu'il travaillait de la sorte en Toscane, et précisément après les missions que nous venons de décrire, il fut nommé gardien et directeur du couvent de Saint-François-du-Mont, à Florence. Les supérieurs étaient persuadés que, par ses qualités éminentes, et beaucoup plus encore par la sainteté de sa vie, il assurerait la prospérité de cette maison au dedans et au dehors. Cependant il avait un grand éloignement pour la supériorité, tant par la raison qu'il connaissait les dangers qui s'y rencontrent que parce qu'elle l'empêcherait de vaquer aux missions, auxquelles il avait promis de se livrer jusqu'à la mort ; aussi, ne se détermina-t-il à accepter la charge qui lui était conférée qu'avec beaucoup de difficulté, et par crainte de s'opposer aux desseins de la Providence, de qui il croyait la tenir. Dès qu'il l'eut acceptée, il s'appliqua à exciter de plus en plus parmi ses inférieurs le zèle pour leur propre perfection et pour l'édification des fidèles, soit par le bon exemple, soit par l'assiduité au confessionnal et par l'empressement à les aider dans tous leurs besoins spirituels ; il fit ensuite imprimer des constitutions semblables à celles du couvent de Rome, et développa quelques points concernant le bon ordre des actions de la journée, afin qu'il y eût plus de régularité, et que chacun sût ce qu'il avait à faire à chaque heure du jour. Ces règles étaient conçues dans un esprit tel, que non seulement le supérieur général les approuva volontiers, et en permit l'impression, mais que même le Souverain Pontife Clément XI, les ayant vues, loua la ferveur et la piété de saint Léonard qui les avait tracées. Le 15 novembre 1716, il lui fit adresser une lettre par le cardinal Paolucci, secrétaire d'Etat, pour lui exprimer la satisfaction et l'édification qu'il avait éprouvées, en voyant tous les pieux exercices auxquels les religieux de cette retraite s'étaient journellement obligés, afin de

devenir parfaits; et comme l'auteur, avant de faire la moindre démarche, eut la prudence de s'assurer du vœu et de l'approbation de chacun, la forme de vie qu'il voulait introduire fut embrassée par tous les religieux avec une sainte joie. On était émerveillé des progrès qu'ils faisaient dans la vie spirituelle sous la conduite de leur saint directeur, qui les précédait dans l'exercice de toutes les vertus et dans l'accomplissement exact des moindres choses prescrites par les règles et les constitutions du lieu.

Outre que son exemple était une leçon et un stimulant continuel à l'observance de la règle, il insistait souvent sur ce point dans ses discours ; et non content des exhortations particulières, tous les dimanches soir il adressait, au réfectoire, une conférence à la communauté sur le même sujet, ou sur l'obligation qu'ont tous les religieux de tendre à la perfection et à leur avancement spirituel. Il parlait avec tant de feu et d'énergie, que quiconque l'entendait se sentait excité intérieurement, non seulement à être bon, mais même à devenir saint. Quelques réguliers du dehors, même des plus distingués, ayant su ce qui se pratiquait, se transportaient au couvent du Mont pour l'entendre, et l'écoutaient à travers la porte du réfectoire, afin de n'en être pas aperçus. Tous s'étonnaient de la force avec laquelle il parlait, et surtout de l'émotion intérieure qu'ils éprouvaient eux-mêmes en l'écoutant, en sorte qu'ils s'en retournaient pleins d'édification et de vénération pour le Serviteur de Dieu. Mais ses propres religieux étaient bien plus étonnés en voyant que, non content d'observer avec une parfaite exactitude tout ce qui était prescrit, il se livrait en outre à de grandes austérités en dehors de la règle ; il ne prenait qu'un court repos sur des planches nues et n'avait pour oreiller qu'un morceau de bois ; il ne prenait qu'une seule nourriture

le jour, et c'était un simple légume; il marchait nu-pieds, même par les froids les plus rigoureux; il ne portait en toute saison qu'un seul vêtement tout déchiré et rapiécé; sans parler de bien d'autres mortifications qu'on aura occasion de mentionner dans la suite. On ne pouvait assez admirer la charité qu'il mettait en toute rencontre à aider ses religieux ainsi que les personnes séculières, ne s'épargnant aucune fatigue pour amener les uns à une parfaite observance, et pour secourir les autres dans leurs besoins quelconques.

En l'année 1716, le bruit se répandit dans Florence que Dieu avait révélé à une sainte âme que cette ville était menacée d'un grand châtiment. Cosme III ordonna que des missions fussent prêchées par des sujets distingués en sept églises différentes, et il laissa au Saint la faculté de choisir celle qui lui conviendrait le mieux. Lui, par humilité, laissant les principales, fit choix de l'église de Saint-Nicolas, située dans un quartier de la ville qui n'est habité que par la classe pauvre, et y donna sa mission dans le mois de janvier. Les fruits, comme toujours, répondirent à son zèle. Pendant tout le temps que durèrent les exercices, il retournait chaque soir, malgré la distance, au couvent du Mont, dont il était gardien.

CHAPITRE VIII.

Il fonde la solitude de Sainte-Marie-de-l'Incontro.

Les rigoureuses observances que le Saint pratiquait en commun et en particulier, dans son couvent, ne satisfaisaient pas encore sa ferveur, et il était à la

recherche des moyens qui auraient pu lui faciliter à lui-même, ainsi qu'à ses religieux, l'acquisition de la perfection la plus consommée. L'exemple du séraphique saint François lui vint à l'esprit ; cet illustre Patriarche se retirait de temps en temps dans quelque lieu solitaire, où, uniquement occupé de Dieu et de son âme, il puisait d'abondantes lumières et une vigueur d'esprit toute nouvelle. Il voulut donc trouver un lieu écarté où il pût vaquer exclusivement à la contemplation des choses célestes et divines. Les prières continuelles qu'il adressait au Seigneur pour cet objet, ne tardèrent pas à être exaucées ; en 1715, on lui offrit ce qu'il cherchait : c'était un ermitage situé sur une montagne, à six milles de Florence, portant le nom de Sainte-Marie-de-l'Incontro, jadis sanctifié par la présence du bienheureux Gérard, un des premiers tierçaires de l'ordre de Saint-François[1].

Le Saint, étant allé le voir, en fut enchanté, et tandis qu'il traitait avec les supérieurs de l'Ordre pour y établir une solitude en faveur des religieux qui, par une inspiration particulière de Dieu, voudraient s'y retirer de temps en temps, il dressa les constitutions qu'on devrait y observer, et les présenta aux religieux des deux couvents du Mont et du Palco, qui les acceptèrent par un vote secret, le 28 novembre 1715 ; le 29 juin de l'année suivante, elles furent approuvées par le père Jacques de Verruchio, alors vice-commissaire général des Mineurs Réformés. Celui-ci fut si édifié de la ferveur extraordinaire que montraient le père Léonard et les religieux qui lui étaient attachés, qu'il formula son approbation en ces termes : *Præmissas supplicationes cum benedictione Dei, et Seraphici S. P. Francisci,*

(1) Voyez à la suite de cette Vie, une relation de la fondation de cette solitude, écrite par le Saint lui-même.

quantum in me est, ore, manu, et corde confirmo. Elles furent ensuite imprimées à Florence, en 1716.

Après que le Serviteur de Dieu eut obtenu de Rome toutes les autres facultés nécessaires, il fut mis en possession de l'ermitage par l'évêque de Fiésole, le jour de l'Annonciation. Il partit avec quelques autres religieux du couvent du Mont, dont il était toujours gardien ; ils se dirigèrent vers l'Incontro en marchant tous nu-pieds, quoique la route fût couverte de neige, et en chantant des psaumes et des cantiques. Y étant arrivés, ils y célébrèrent la messe. Bientôt après, avec les aumônes recueillies par un pieux florentin, on construisit l'habitation des solitaires, qui s'y installèrent le 23 mai 1717. Pendant que la modeste construction s'élevait, notre fervent pénitent ne songeait qu'à une chose, c'était qu'on observât les règles de la plus stricte pauvreté ; aussi ne fit-on que huit petites cellules pour les solitaires, et quatre pour les religieux du dehors ou les supérieurs quand ils devraient s'y rendre pour la visite. Les huit cellules n'avaient que cinq palmes en largeur, huit en longueur et neuf en hauteur, de sorte qu'en étendant les bras on pouvait facilement atteindre les deux extrémités, et, en les élevant, toucher la voûte, qui n'était formée que de simples roseaux. Toutes les murailles, même à l'intérieur des cellules, furent laissées brutes, sans le moindre crépi, afin que tout respirât une austère pauvreté. Les portes n'avaient pas plus de deux palmes de largeur et six de hauteur ; les fenêtres étaient larges d'une palme seulement, et hautes d'une palme et demie ; toutes les pièces de service étaient en harmonie avec les cellules, pour les proportions et la rusticité.

Quant à la nourriture, il établit qu'on ne mangerait ni viande, ni œufs, ni laitage, ni poissons, et qu'on y observerait les neuf carêmes, à l'exemple de saint François ; de sorte qu'excepté quinze ou seize jours par

an, où il était permis de faire usage d'œufs et de laitage, on observait un jeûne si rigoureux que la nourriture pouvait être regardée comme une pénitence continuelle; on n'avait à midi qu'un plat d'herbes et un plat de légumes avec quelques fruits, et le soir, la simple collation qui est permise les jours de jeûnes prescrits par l'Eglise. Il ordonna de plus qu'on coucherait sur la dure, et que chacun s'exercerait encore à d'autres mortifications. Les pieux solitaires embrassaient toutes ces austérités avec tant de joie et d'empressement, qu'ils étaient l'un pour l'autre l'objet d'une sainte émulation, et qu'ils aspiraient toujours à faire davantage.

Saint Léonard, en sa qualité de Fondateur de cette solitude, pour donner l'exemple aux siens, voulut être le premier à s'y retirer, et à exécuter rigoureusement tous les points de sa règle, faisant de plus tout ce que son amour des souffrances et la ferveur de son esprit pouvait lui suggérer. Il continua dans la suite à la fréquenter; il s'y rendait régulièrement deux fois l'an, et y passait même des mois pour faire les exercices spirituels; il y allait en outre à l'approche d'une solennité pour se mieux préparer à la célébrer, et quand il revenait des missions, auxquelles, par ordre de Clément XI, il dut s'employer même pendant le temps qu'il était gardien. C'était là son repos à la suite de ses travaux apostoliques; il consistait à vivre dans un désert, à y mener la vie la plus austère, une vie plus pénitente et plus mortifiée que celle qu'il menait dans les missions elles-mêmes et tout le reste de l'année. Il observait aussi ce continuel et rigoureux silence qui était prescrit; il assistait de jour et de nuit, sans jamais y manquer, à l'oraison vocale et mentale que l'on faisait en commun; il pratiquait cette sévère retraite qui ne permettait à personne, excepté le supérieur, d'administrer les sacrements, ni d'écrire, ni de recevoir des lettres, si ce n'est

de personnages haut placés; il se donnait la discipline, comme la règle l'indiquait, chaque nuit après matines, et le jour après vêpres, il s'appliquait comme les autres, pendant une heure, à des travaux manuels.

Il aurait voulu n'en sortir jamais : il avait coutume d'appeler cette solitude le lieu de ses délices, et en s'y rendant, il disait qu'il allait faire le noviciat du paradis, que sa plus grande consolation aurait été de vivre et de mourir dans ce désert d'où rien ne pouvait l'arracher, si ce n'est l'obéissance et son zèle ardent pour la conversion des pécheurs. C'est là qu'en 1717, dans le temps qu'il faisait ses exercices spirituels, il conçut et mit par écrit, afin de les avoir toujours présentes, ses soixante-cinq Résolutions, qu'il renouvela plusieurs fois dans la suite, et sur lesquelles il s'examinait fréquemment pour voir s'il les avait ponctuellement exécutées. Ces résolutions étant comme un miroir où reluit clairement la marche que suivit le Saint dans le chemin de la vertu, et le degré sublime de perfection auquel il atteignit, il serait utile de les reproduire ici; elles suffiraient seules pour nous donner une idée de la vie intérieure de notre héros chrétien. Mais, pour ne pas interrompre le fil de la narration, nous les renverrons dans le corps de ses Œuvres, et nous continuerons à suivre le cours de ses travaux et de ses pieuses entreprises.

Il obtint réellement la fin qu'il avait eue en vue par la fondation de sa chère solitude de Sainte-Marie de l'Incontro, je veux dire son propre avancement spirituel et celui de ses religieux. Ceux-ci faisaient de continuelles instances pour avoir la faculté de s'y retirer, et ils en sortaient enflammés d'un saint zèle pour l'acquisition et la pratique de toutes les vertus, pour l'observance régulière et pour le salut des âmes. Beaucoup, en effet, après s'être enfermés quelque temps dans cette

école de la perfection, se mettaient ensuite à parcourir, en vrais apôtres, la Toscane et d'autres provinces, donnant des missions, et ramenant les pécheurs en foule à la pénitence. Plusieurs, après avoir goûté le repos intérieur qu'on y trouvait, ne pouvaient plus s'en détacher, et ils en vinrent à y passer jusqu'à huit années consécutives, d'autres dix, quelques-uns même jusqu'à quinze, sans se relâcher en rien des austérités qu'on y pratiquait ; ils y seraient demeurés jusqu'à la mort, si les supérieurs ne les eussent contraints d'en sortir, pour remplir des charges ou des emplois dans l'intérêt de l'Ordre.

La bonne odeur de la vie tout angélique qu'on menait dans ce sanctuaire se répandit au dehors. Des réguliers de divers instituts demandèrent d'y être admis pour y faire les exercices spirituels, et après y avoir séjourné quelques jours, ils s'en retournaient profondément touchés et édifiés. Beaucoup d'hommes du monde même, mus par le désir de s'amender, regardaient comme une faveur singulière de pouvoir y passer une semaine avec ces solitaires ; ils prenaient part à leurs pieux et austères exercices de jour et de nuit, et voulaient même revêtir leur grossière tunique durant ces jours de retraite ; et quand le moment du départ arrivait, ils protestaient en versant des larmes qu'ils quittaient un paradis. D'autres personnages distingués, tant ecclésiastiques que séculiers, voulurent visiter ce saint lieu ; et en remarquant la pauvreté et l'austérité qui y régnaient, ainsi que la ferveur avec laquelle on se livrait à l'exercice de la perfection chrétienne, ils s'en retournaient pleins d'étonnement et d'édification, en louant Dieu, qui ne manque pas d'envoyer à son Eglise des serviteurs fidèles, uniquement attentifs à le servir et à le glorifier. Le grand-duc lui-même, Cosme III, ayant entendu qu'on parlait beaucoup à Florence de cette solitude et des religieux

qui l'habitaient, s'y rendit en personne avec sa cour, et en visita en détail les moindres parties; plus tard, elle reçut aussi la visite de la sérénissime princesse Electrice, sa fille, en compagnie de monseigneur Conti della Gherardesca, archevêque de Florence; tout le monde fut émerveillé et saisi d'une sainte horreur à l'aspect du lieu, autant que d'admiration pour ses habitants. Le Souverain Pontife, Clément XI, en lisant les constitutions et ce qu'elles prescrivaient, ne put retenir ses larmes, et s'écria qu'elles réalisaient l'idée la plus parfaite d'un frère mineur.

Ce fut là une des œuvres les plus éclatantes de notre Saint, lorsqu'il était gardien pour la première fois de Saint-François-du-Mont. Nous ajouterons que, lorsqu'il devait se rendre à sa chère solitude, la veille de son départ au soir, il se prosternait au milieu du réfectoire, une pierre suspendue au cou, et s'accusant d'être un homme d'une vie tiède et négligente, ayant besoin de l'assistance de Dieu pour ranimer sa ferveur et s'amender; il demandait pardon en conséquence à la communauté religieuse et la suppliait de lui obtenir de Dieu, par ses prières, la grâce de changer de vie. C'est dans ces sentiments qu'il se retirait pour travailler à sa sanctification, et il sortait de sa retraite plein d'une ferveur qu'on ne saurait rendre.

CHAPITRE IX.

Il sauve une innocente condamnée à mort; — donne des missions dans le diocèse de Pise; — est élu de nouveau Gardien, et prêche d'autres missions à Florence.

Le Saint, à la suite de ses missions, aimait à se retirer soit à la solitude de l'Incontro, soit au couvent de Saint-François-du-Mont, près de Florence, pour rentrer en lui-même, ranimer sa ferveur dans le silence du cloître, et établir solidement les observances qu'il avait introduites. Dans une de ces circonstances où il se trouvait au couvent du Mont, il arriva qu'une jeune personne fut incarcérée comme prévenue d'infanticide, et condamnée à mort, après un procès en forme. La sentence ayant été publiée, on en parlait beaucoup en ville; on prétendait que le crime n'était pas suffisamment prouvé et que la malheureuse ne devait pas être exécutée. Quoique ce langage et ces sentiments fussent ceux d'un grand nombre, il ne se trouvait personne qui eût le courage d'entreprendre de la sauver, attendu que la condamnation était déjà prononcée et qu'on n'était plus qu'à deux jours de l'exécution. Un des premiers avocats, touché de compassion pour cette pauvre fille, connaissant d'ailleurs la considération que le grand-duc portait à saint Léonard, et le crédit dont celui-ci jouissait auprès du prince, se rendit au couvent pour informer le Serviteur de Dieu de ce qui se passait; il le pria d'obtenir en grâce du souverain que l'exécution fût suspendue et le procès révisé, s'offrant lui-même à prendre la défense de la condamnée. Le charitable Père,

en entendant cela, se détermina sur-le-champ à faire la démarche; le grand-duc l'accueillit avec bienveillance; mais il répondit que le procès était terminé, la sentence prononcée, et qu'elle ne pouvait être annulée; l'officieux intercesseur répliqua humblement qu'on ne demandait pas d'empêcher le cours de la justice, mais seulement de revoir le procès, qu'il pouvait y avoir eu méprise, comme le bruit en courait en ville. Sur ces instances, le prince, aussi juste que pieux, levant les yeux au ciel, reprit, après un instant de silence : « C'est vrai, il n'est pas impossible qu'il y ait eu méprise. J'accorde donc qu'on suspende l'exécution, et qu'entre temps on revoie la procédure avec soin. » C'est ce qui eut lieu avec le concours de l'avocat dont nous avons parlé; l'innocence de la jeune fille fut mise en évidence, et elle se trouva arrachée à la mort, au grand contentement de toute la ville, qui exaltait en même temps la généreuse intervention du Serviteur de Dieu. Ce fait contribua à rendre son nom de plus en plus populaire dans toute la Toscane.

Le père Léonard se transporta ensuite dans le diocèse de Pise, pour y donner des missions, en commençant par les campagnes et les petites villes. Partout il recueillit des fruits abondants sur son passage. A Vico-Pisano, il produisit une émotion extraordinaire sur son auditoire en prêchant sur le scandale; tandis qu'il se donnait publiquement la discipline, selon l'usage qui se pratique en Italie, pendant les missions, le curé du lieu montant sur l'estrade, saisit l'instrument de pénitence et commença à se flageller rudement les épaules nues, en confessant à haute voix qu'il était lui-même le scandaleux; le peuple, qui déjà fondait en larmes, fut encore plus ému en voyant son digne pasteur, prêtre vertueux et édifiant, lui donner cette marque éclatante d'humilité. Mgr Frosini, archevêque de Pise, ayant entendu parler des merveilles que cet ouvrier évangé-

lique opérait dans son diocèse, voulut l'entendre en personne. Il se rendit par conséquent à Pontédéra, à six milles de Pise, où se trouvait alors l'homme de Dieu ; il arriva au milieu du sermon sur le jugement dernier, et en voyant l'émotion du peuple qui sanglotait et demandait misércorde à grands cris, au point d'interrompre souvent le prédicateur, il avoua qu'il n'avait jamais vu tant de larmes et de sanglots. Il pria ensuite le père Léonard d'aller aussi donner la mission à Pise, où il espérait une abondante moisson ; l'infatigable missionnaire ne se fit pas prier, et après avoir parcouru quelques autres lieux, il se rendit à la demande de l'archevêque de Pise. Il y fit sa première mission dans l'église de Saint-Augustin; Cosme III y assista avec toute la cour, et comme cette église, quelque spacieuse qu'elle fût, n'était pas suffisante pour contenir la multitude qui s'y pressait, il fut résolu que la seconde mission aurait lieu dans le Dôme. Ce magnifique édifice, quoique beaucoup plus vaste, ne fut pas encore capable de contenir tout le monde ; en sorte que beaucoup de fidèles devaient rester en dehors, et en entendant les cris et les gémissements de ceux qui étaient à l'intérieur, ils ne pouvaient eux-mêmes retenir leurs sanglots.

Les missions terminées, il donna les exercices spirituels aux étudiants de l'université ; il imprima si vivement dans leurs cœurs les maximes éternelles, et le désir de sauver leur âme, qu'à partir de cette époque, on les vit s'appliquer à l'étude des vertus chrétiennes autant que des sciences profanes.

Peu après, le grand-duc l'envoya à Livourne. Il se trouve dans cette ville, comme on sait, un grand nombre de Juifs, qui y jouissent d'une liberté d'autant plus grande qu'ils sont fort riches ; ils tenaient alors les principales maisons de commerce ; il leur était

permis de se faire servir par des chrétiens, et de prendre même les nourrices de leurs enfants parmi les femmes chrétiennes : on s'imagine facilement les désordres qui devaient résulter d'une pareille confusion. Ajoutez à cela que, le port de Livourne recevant continuellement des vaisseaux montés par des Turcs ou des hérétiques, le libertinage s'était accru à tel point, par suite du commerce avec ces étrangers de toute religion, que cette ville semblait être la sentine de tous les vices. Le ministre de Dieu accepta de fort bon cœur la charge de cultiver une vigne qui en avait si grand besoin, et, plein d'ardeur, il se dirigea vers Livourne aux approches du carnaval. A peine arrivé, il voulut ouvrir la mission, et il mit tant de feu dans ses prédications que le branle fut bientôt universel; on versait des larmes à chaque sermon et on donnait publiquement les signes les plus manifestes de repentir : Livourne ressemblait à une autre Ninive convertie. On ne parla plus de carnaval, et quoiqu'on eût fait beaucoup de préparatifs et de grands frais, les mascarades, d'un commun accord, furent prohibées; quant aux théâtres, ils restèrent fermés faute de spectateurs. La foule se précipitait aux pieds des ministres de la pénitence, et quoique tous les confesseurs de la ville fussent occupés, il fallut mettre des gardes à la porte des missionnaires, pour prévenir les désordres que la multitude des pénitents, qui l'assiégeaient jour et nuit, aurait pu occasionner.

Entre autres conversions qui firent du bruit, on peut signaler celle d'un assez grand nombre de filles publiques, qui ne s'étaient portées d'abord à aller entendre le missionnaire que par curiosité; elles se rendirent au sermon au nombre de plus de quarante, afin d'être témoins par elles-mêmes des choses merveilleuses que tout le monde racontait en ville, du reste sans même songer à changer de vie. Mais en entendant les menaces

terribles du prédicateur contre ceux qui haïssent leur âme jusqu'à lui préférer un vil plaisir, et qui craignent si peu de la perdre éternellement, elles conçurent une telle douleur de leurs péchés, elles furent si effrayées de leur état, que toutes ensemble éclatèrent en sanglots et se mirent à crier miséricorde, et à demander pardon à Dieu et à la ville du scandale qu'elles avaient donné jusqu'alors. La conversion inattendue de ces femmes fut un sujet d'admiration et de joie pour tout le monde. Le pieux missionnaire les recueillit et les plaça dans une maison particulière, d'où, les jours suivants, on les voyait sortir, vêtues d'un habit de pénitence, couvertes, de la tête aux pieds, d'un grand manteau, pour se rendre processionnellement au sermon; le peuple n'était pas moins touché qu'édifié de ce spectacle, et il bénissait le Seigneur de ce que, par le moyen de son Serviteur, il avait converti en sujet d'édification ce qui avait fait le scandale de la ville. L'admiration fut bien plus grande lorsqu'on sut que, quatre jours après leur conversion, trois d'entre elles étaient passées à une autre vie avec les signes d'une vraie contrition; on glorifiait à l'envi la divine miséricorde qui les avait retirées à temps de leurs désordres, et on exaltait le mérite de celui dont Dieu s'était servi pour les sauver. Le prudent missionnaire ne voulut point partir sans avoir assuré le sort de ces pauvres filles, sachant bien que la nécessité aurait pu les faire retourner à leur ancienne vie : il les recommanda chaleureusement à la charité des fidèles, et la quête qui suivit ses paroles fut si abondante qu'elle permit de pourvoir d'une manière honnête et convenable à l'entretien de chacune d'elles.

Riche de nouveaux et si glorieux mérites, saint Léonard revint à son couvent de Saint-François-du-Mont, pour se retirer de là, comme il le fit en effet, à sa chère solitude de l'Incontro. Peu après, il fut élu pour

la seconde fois gardien et directeur du même couvent ; les religieux qui lui étaient soumis savaient, par leur expérience, combien il était vigilant pour l'observance exacte des règles et des constitutions de la réforme, et ils le regardaient de plus comme leur règle vivante, comme leur maître dans les voies de la perfection, et leur principal soutien après Dieu.

Quoiqu'il fût toujours le premier aux exercices de la communauté, et qu'il veillât constamment sur la conduite de ses inférieurs, il ne laissait pas de mettre aussi ses talents au service des personnes du dehors ; ainsi, il était assidu au confessionnal, dirigeait dans le chemin du salut un grand nombre de personnes dont quelques-unes parvinrent à une éminente vertu, et de plus il allait souvent dans divers monastères de religieuses, soit pour entendre leurs confessions, soit pour les instruire dans la perfection religieuse et les encourager à y faire de continuels progrès, particulièrement en leur donnant les exercices spirituels.

Le grand-duc Cosme III, qui était malade depuis quelque temps, se préoccupait jusque sur son lit de mort, de faire fleurir la piété dans ses Etats. Le père Léonard étant allé lui faire visite, il en reçut ordre de donner deux missions à Florence, la première dans l'église de Saint-Fridien, et la seconde dans celle de Sainte-Catherine-aux-Roues. Le peuple, par son empressement et par les signes publics de son repentir, répondit aux vues religieuses de son souverain ainsi qu'au zèle du missionnaire. Le grand-duc mourut peu de temps après, et il eut pour successeur Jean-Gaston, son fils, qui sut également apprécier le mérite de notre Saint et en tirer parti pour la réforme des mœurs dans ses Etats.

Il se passa vers la même époque, au couvent de Saint-François, un fait qui mérite d'être mentionné entre bien

d'autres, parce qu'il est propre à donner une idée du zèle qui animait le serviteur de Dieu pour l'observance de la règle, même dans les plus petites choses, et de la manière dont il s'y prenait pour corriger ceux qui étaient en défaut. Par suite de la canonisation solennelle de saint Jacques de la Marche et de saint François Solano, qui eut lieu en 1726, on célébrait des octaves en leur honneur dans tous les couvents de l'Ordre ; on voulut donc en faire autant à Saint-François-du-Mont. Saint Léonard, alors gardien de ce couvent, devant partir pour une mission, ordonna à tous ses religieux assemblés de donner à l'octave la plus grande solennité possible, mais il leur défendit expressément trois choses, savoir de pavoiser l'église avec des draperies de soie, de faire des feux d'artifice, et enfin de carillonner : il voulait que, selon les règles de l'Institut, on ne sonnât qu'une seule cloche. Après avoir donné ces ordres, il partit ; mais à son retour, il trouva que le dernier point n'avait pas été observé; il chercha à découvrir les transgresseurs et il ne put y parvenir. Cependant il ne voulait pas laisser une désobéissance impunie ; un soir donc, comme tous les religieux étaient réunis au réfectoire : « Mes frères, leur dit-il, nos règles ont été transgressées, la désobéissance a été commise, et on ne trouve pas le coupable. Je m'étais déjà douté que ce serait à moi à en porter la peine. » Cela dit et après avoir défendu que personne bougeât de place pour l'en empêcher, il s'en alla au milieu du réfectoire et là se donna la plus rude discipline avec des lames de fer, pendant l'espace de trois *miserere,* récités à haute voix. Les religieux étaient émus jusqu'aux larmes de voir leur supérieur se flageller si cruellement pour la faute d'autrui, et le conjuraient de s'arrêter. Les trois *miserere* finis, il se leva et, étant retourné à sa place, il fit un discours très fort pour montrer combien l'obéissance

doit être ponctuelle chez des religieux, et quel cas on doit faire des saintes coutumes de l'Institut, ajoutant que toute faute, si légère qu'elle soit, doit être punie. Dieu confirma cette vérité par le châtiment qu'il fit essuyer à l'un des auteurs de la faute dont nous venons de parler; au moment même où il la commettait, ce religieux étant monté au clocher pour carillonner, et ayant mis les cloches en branle, reçut précisément de celle qui n'aurait pas dû sonner, un coup si violent à la tête, que, s'il n'en mourut pas sur-le-champ, il en conserva au moins, tant qu'il vécut, la cicatrice visible sur le front, comme pour rappeler sa désobéissance.

Ce fait et bien d'autres que nous pourrions rapporter, font voir jusqu'à quel point saint Léonard tenait, en sa qualité de gardien, à l'observance de tout ce qui était prescrit dans les couvents de Retraite, et s'en montrait lui-même observateur rigide.

CHAPITRE X.

Il donne la mission à Lucques, — puis à Rome, — d'où il retourne à Florence, — et exerce le même ministère en d'autres lieux.

Les habitants de la ville de Lucques, dont plusieurs avaient déjà entendu saint Léonard, désiraient le posséder chez eux pour quelque temps ; ils lui députèrent donc le chanoine Zucchesini, qui se rendit à Florence pour l'inviter de leur part. Le Serviteur de Dieu qui, entre autres résolutions, avait pris celle de ne jamais refuser de travailler pour le salut des âmes, lorsqu'il en serait requis, accepta l'invitation et se dirigea vers

Lucques; il parlait toujours avantageusement de cette ville dans la suite, louant la docilité des habitants, et rendant grâces à Dieu des fruits salutaires qu'il y avait recueillis à diverses époques.

Arrivé là, il commença la mission dans l'église de Saint-Fridien, qui est très vaste. Néanmoins la multitude qui affluait de toutes les parties de la ville et des lieux voisins était si considérable, que, pour prévenir les accidents, on crut devoir fermer les portes de l'église, dès qu'elle était remplie. Durant cette mission, il fut prié par un malheureux, condamné au dernier supplice à cause de ses crimes, de vouloir bien l'aider à mourir; le Saint qui avait le cœur tendre et compatissant, malgré la répugnance qu'il avait à voir mourir quelqu'un de mort violente, se rendit à son désir; il s'anima d'un saint courage, accompagna le condamné sur le lieu du supplice et l'assista jusqu'au dernier soupir. Voyant la multitude qui était accourue à ce triste spectacle, il monta sur l'échafaud, et de là lui adressa une allocution si pathétique que tout le monde fondait en larmes et demandait à Dieu à haute voix pardon de ses péchés.

De Lucques, il passa en d'autres endroits de l'archevêché; arrivé en vue d'un village situé sur un monticule, il dit à son compagnon qu'il se sentait inspiré de s'y rendre; mais, comme il ne savait quel pays c'était, ni à quel diocèse il appartenait, il expédia en avant ses compagnons pour s'assurer s'il pourrait y exercer son ministère apostolique. Ils virent le curé, qu'ils trouvèrent très disposé, ainsi que la population, à recevoir les missionnaires, pourvu qu'on eût la permission de l'Ordinaire. On la demanda et on l'obtint avec facilité. La mission commença aussitôt, et une circonstance fit connaître évidemment que c'était Dieu qui avait inspiré à saint Léonard de se rendre en cet endroit. Une

femme vint se prosterner à ses pieds, et lui dit : « Mon père, cette mission, c'est pour moi que Dieu l'a envoyée. » Elle lui raconta ensuite que, dans sa tendre enfance, elle avait commis un péché grave qu'elle n'avait jamais osé déclarer en confession, tant parce que la honte n'avait fait qu'augmenter avec l'âge, que parce que, l'endroit étant peu considérable, il s'y trouvait peu de confesseurs, et que tous étaient parents ou amis. Elle ajouta que, pendant l'espace de trente ans, elle n'avait fait que des sacrilèges en s'approchant des sacrements, tout en éprouvant des remords continuels de conscience; toutefois, dans ses prières, auxquelles elle joignait diverses pénitences, elle s'était recommandée à la très sainte Vierge, afin qu'elle lui fournît l'occasion favorable de faire une bonne confession, et peu de temps avant l'arrivée des missionnaires, elle lui était apparue et lui avait promis de lui envoyer dans quatre jours un religieux, qui, après avoir entendu sa confession, lui donnerait l'absolution, et la retirerait de son triste état. Le bon père fut attendri en entendant ce récit de la pauvre femme qui, toute en larmes, rendait grâces à Dieu de l'heureuse conjoncture qu'il lui avait ménagée : il l'encouragea à faire une confession générale, qu'il écouta avec patience et avec bonté, et la laissa remplie de joie et de consolation.

Instruit par ces sortes d'expériences, il avait coutume de dire que Dieu procure parfois le bienfait d'une mission à un endroit en faveur d'une seule âme ; et que, quand même les missionnaires ne recueilleraient d'autre fruit de leurs sueurs que d'en gagner une seule, ou d'empêcher un seul péché, ils doivent se persuader que leurs peines ont été bien employées et que Dieu les a largement récompensées.

Il y avait vingt-deux ans que notre Saint avait entrepris son ministère apostolique, illustrant par ses prédi-

cations toute la Toscane, y compris l'île de Giglio, et plusieurs endroits de la république de Gênes, quand, de la manière que nous allons rapporter, il plut à Dieu de l'appeler à Rome.

Le cardinal François Barberini, doyen du sacré collége et évêque d'Ostie, qui connaissait de réputation le zèle et les vertus du père Léonard, lui écrivit pour lui exprimer le désir qu'il fît une mission à Vellétri, dans son diocèse ; il lui envoyait en même temps les pouvoirs nécessaires à cet effet, et le priait de passer par Rome pour y recevoir de plus amples instructions. Le Serviteur de Dieu était occupé dans l'île de Gorgona, diocèse de Pise, quand il reçut cette lettre. Il partit de là pour Florence afin de prendre congé du grand-duc Jean-Gaston et de la princesse Violante de Bavière, qui lui remit des lettres pour le pape Clément XII, et le 7 de septembre 1730, il se mit en route pour Rome. Dans le cours de ce voyage, qu'il faisait, comme toujours, en marchant pieds nus, il visita les sanctuaires d'Assise, de Monteluco et de la vallée de Riéti, et le 25 du même mois il arriva au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces de Ponticelli, où, trente ans auparavant, il avait pris l'habit, fait son noviciat et prononcé ses vœux. Après s'y être arrêté quelques jours, il reprit sa marche vers Rome, et en y arrivant il alla immédiatement présenter ses hommages aux supérieurs de l'Ordre, qui le reçurent avec bonté ; le 4 octobre, il alla se prosterner aux pieds du Saint-Père et lui remit les lettres de la princesse Violante, qui lui recommandait le couvent établi par le Saint. Le Pape prit plaisir à entendre de la bouche même du missionnaire, le grand bien qui avait été fait par lui en Toscane ; il lui promit son assistance pour le maintien de tout ce qu'il avait établi, et le congédia après lui avoir donné sa bénédiction apostolique. Le Saint rentra fort satisfait à son couvent de Saint-Bonaventure.

Cependant le cardinal Barberini étant absent, il accepta de donner une mission aux pauvres qui sont hébergés en assez grand nombre à l'hospice de Sainte-Galla; il rencontra dans le principe quelque opposition suscitée par le démon, qui prévoyait tout le bien qui se ferait à Rome dans la suite; mais bientôt, ayant surmonté tous les obstacles, il commença ses travaux apostoliques le 28 octobre de la même année 1730. Notre Saint était alors dans la cinquante-quatrième année de son âge. Il entreprit et poursuivit ses premières missions à Rome avec un zèle si ardent que le bruit s'en répandit rapidement dans toute la ville : un grand nombre de personnes de toute condition, des nobles, des ecclésiastiques, accouraient pour l'entendre, en sorte que, l'église de Sainte-Galla étant trop restreinte, il dut prêcher dans la cour de l'hospice, et malgré l'étendue de cette cour, beaucoup devaient se tenir aux balcons, aux fenêtres et dans les corridors contigus. Tous étaient frappés de la force et de la sainte liberté avec laquelle il reprenait le vice, en faisait ressortir la laideur, exhortait tout le monde à le détester; ses paroles étaient accompagnées d'une rude discipline qu'il se donnait sur les épaules nues avec un instrument de fer, jusqu'à faire jaillir le sang en abondance. Le peuple n'était pas moins édifié de le voir marcher nu-pieds, et vêtu pauvrement; le spectacle de sa vie exemplaire et pénitente, joint à la puissance de sa parole, produisait une si vive émotion sur ses auditeurs, qu'à chaque sermon on n'entendait que gémissements et cris de repentir; on ne parlait plus à Rome que du missionnaire et de ses missions. Le pape en étant informé, lui ordonna que lorsqu'il aurait fini celle de Sainte-Galla, il en commençât d'autres dans les églises de Saint-Jean des Florentins, de Saint-Charles au Corso, de Saint-Pierre-aux-Liens, et de Sainte-

Marie dans le Transtévère; il obéit avec joie, et prêcha successivement dans chacune de ces églises; des conversions nombreuses et une affluence extraordinaire de pénitents à tous les confessionnaux de Rome attestèrent l'efficacité de ses travaux.

Pendant qu'il donnait la mission à Saint-Charles, on vit entrer dans l'église une jeune personne qu'à son extérieur, on eût prise pour une dame de qualité; s'adressant à un des compagnons du Serviteur de Dieu, elle demande à parler à ce dernier, déclarant ouvertement qu'elle était une fille publique. Le Saint était occupé à dire la messe; quand il eut fini, on l'en avertit, et incontinent il se rendit à son confessionnal pour l'entendre. Il s'opéra un changement tel dans le cœur de cette courtisane qu'en rentrant chez elle, elle déposa tous ses vains ornements, et, mise d'une manière simple et modeste, elle continua à suivre tous les exercices de la mission pendant les douze jours qu'elle dura encore. Malgré les sollicitations et les menaces des anciens complices de ses désordres, elle demeura ferme et inébranlable dans sa résolution, et dans la suite, avec une dot de cinq cents écus que lui procura le pieux missionnaire, elle se retira dans un monastère pour y passer le reste de sa vie.

Dans le cours de la même mission et tandis qu'il prêchait sur l'impureté, survint une autre fille de la même trempe que la première, avec cette circonstance de plus que sa propre mère lui servait de courtier. Elle conçut une si vive douleur de ses péchés, que, versant un torrent de larmes, elle fit le ferme propos de renoncer, à tout prix, à sa vie déréglée. C'est ce qu'elle exécuta, malgré les luttes qu'elle eut à supporter. Un de ces misérables qui l'avaient séduite, voyant qu'il ne pouvait plus l'amener à consentir à ses desseins criminels, se mit en embuscade dans le voisinage de sa

demeure, et y demeura jusqu'à ce que, l'ayant vue avancer la tête à la fenêtre, il lui déchargea un coup de pistolet qui l'atteignit; la pauvre fille expira après s'être confessée, emportant avec elle les sympathies de toute la ville, qui la considéra comme une victime de sa fidélité à Dieu.

Saint Léonard avait assez l'habitude, dans ses missions, de faire un sermon sur les âmes du purgatoire, suivi d'une quête dont le produit était employé en leur faveur. Voyant donc le concours prodigieux de personnes de tout rang, de toute condition, qui se pressaient à Saint-Charles, il se décida à y faire ce sermon. Son auditoire, en l'entendant, fut touché d'une si vive compassion pour les âmes du purgatoire, qu'on recueillit ce soir-là dans l'église seule, au delà de sept cents écus romains (près de quatre mille francs); il y en eut qui déposèrent leurs bagues et même leur épée. Il ne voulut, en cette circonstance non plus qu'en aucune autre, se charger lui-même de l'emploi de cet argent ; il laissa à d'autres le soin de le distribuer entre les différentes églises de Rome pour y faire dire des messes en faveur des âmes des trépassés.

Le pape, entendant parler des merveilles qu'opérait le saint missionnaire, afin de mieux savoir à quoi s'en tenir, envoya à un de ses sermons le père Barberini, alors prédicateur du palais apostolique et dans la suite archevêque de Ferrare. Le père Barberini alla l'entendre, et dans la relation qu'il fit au Saint-Père de ce dont il avait été témoin, il ne crut pouvoir mieux exprimer l'effet que produisait la parole du missionnaire, qu'en assurant à Sa Sainteté qu'il l'avait fait pleurer lui-même, quoiqu'il fût du métier et qu'il eût vieilli dans le ministère.

De Saint-Charles au Corso il passa à Saint-Pierre-aux-Liens. Or, comme parmi les conversions extraor-

dinaires qui avaient eu lieu, se remarquaient celles d'un grand nombre de courtisanes, puisqu'on en comptait jusqu'à vingt pour Saint-Charles seulement, le Cardinal-Vicaire le chargea de recommander une quête qui se ferait en leur faveur; le serviteur de Dieu la fit et on recueillit en une seule quête, à la suite de son sermon, quatre cents écus (plus de deux mille francs); avec cette somme, jointe à d'autres aumônes qu'on trouva ensuite, ces pauvres pénitentes furent placées en lieu sûr. Il y aurait bien d'autres particularités à citer touchant ces missions et les personnes qui y assistèrent; je me contenterai de rapporter que le père Galluzzi, jésuite fort connu par sa piété, ne se contentait pas de les suivre lui-même, mais qu'il faisait un devoir aux personnes qu'il dirigeait de ne manquer aucun sermon, disant que le père Léonard était l'apôtre de son temps.

Cependant le cardinal Barberini étant revenu à Rome, notre Saint sur sa demande partit pour aller donner la mission à Vellétri; il prêcha la pénitence dans cette ville pendant quelques jours avec un merveilleux succès; afin d'extirper le blasphème qui régnait alors, et faire concevoir toute l'horreur que cet affreux péché doit inspirer, il porta les habitants à tracer au-dessus de leurs portes le monogramme du très saint Nom de Jésus, usité jadis par saint Bernardin de Sienne; c'est une pratique qu'il recommandait partout, afin de faire honorer ce divin Nom. Le peuple l'avait tellement pris en affection qu'il voulait le reconduire en triomphe; mais pour se soustraire à cette démonstration, il partit un jour de grand matin et retourna à Rome. Il s'y remit aussitôt à l'œuvre en commençant la mission à Sainte-Marie dans le Transtévère. Quoique cette église soit très spacieuse, il fallut, à cause de la foule, prêcher sur la place, qui elle-même ne suffisait pas pour contenir la multitude; les rues avoisinantes et jusqu'aux toits des

maisons, tout était couvert de monde, et de toutes parts, dans cet immense auditoire, on n'entendait que des cris de repentir.

Cependant le grand-duc et la princesse Violante, qui supportaient avec peine l'absence prolongée de saint Léonard, lui envoyèrent jusqu'à Rome une felouque, sorte de petit bâtiment à voiles et à rames dont on fait usage sur la Méditerranée, pour l'inviter à revenir. Il alla donc recevoir la bénédiction du pape, et avec la permission de ses supérieurs, il se dirigea vers la Toscane. A son arrivée à Florence, il fut accueilli avec de vives démonstrations de joie par toute la population, aussi bien que par les souverains. La princesse voulut être instruite de tout ce qui avait signalé les missions de Rome; le Serviteur de Dieu satisfit à son désir; après quoi il se retira pour plusieurs jours dans la solitude de l'Incontro. Dès qu'il se fut suffisamment retrempé par ce commerce intime avec Dieu seul, il se transporta à Camajore, territoire de la république et du diocèse de Lucques. En faisant l'ouverture de cette mission, il déclara à l'auditoire avec une assurance extraordinaire, qu'il y avait là un obstiné, décidé à persévérer dans ses désordres et à ne pas changer de vie ; que si sa voix et ses forces n'étaient pas capables de l'ébranler, il priait Dieu de faire éclater sa foudre pour briser sa dureté. A peine eut-il proféré ces paroles, qu'un coup de tonnerre épouvantable se fit entendre par un ciel serein, tandis que des éclairs sillonnaient l'église en tout sens et, sans toucher les corps, portaient la frayeur et la la consternation dans les âmes. Le peuple, ému au delà de toute expression, en voyant que Dieu confirmait par des signes aussi éclatants les efforts de son ministre pour la conversion des pécheurs, répondit avec l'empressement le plus unanime à l'appel de la grâce. Le Saint aurait voulu visiter encore d'autres lieux voisins ;

mais après avoir donné les exercices spirituels aux religieuses de divers monastères dans la ville de Lucques, il fut obligé de se transporter ailleurs.

CHAPITRE XI.

Il donne des missions dans les alentours de Rome, — puis à Rome même, — retourne à Florence, — passe à Viterbe et en d'autres lieux des Etats Pontificaux.

Tandis que le Serviteur de Dieu était occupé en Toscane, quelques cardinaux évêques, qui, à la suite de ses premières missions à Rome, avaient décidé de l'envoyer prêcher la pénitence dans leurs diocèses respectifs, l'obligèrent, par l'entremise des supérieurs de l'Ordre, de revenir de nouveau dans cette capitale. Pour leur obéir, il partit de Lucques au mois de novembre, et après un voyage très fatigant, à cause des rigueurs de la saison, il arriva à Rome le vingt-neuf du même mois. Quelques jours après, il quitta cette ville pour aller exercer son ministère apostolique dans les diocèses d'Albano, de Palestrina, de Vellétri, de Sezze, de Piperno, de Ségni, de Férentino, d'Alatri et dans quelques endroits de la Sabine. Il obtint de pouvoir interrompre le cours de ces missions pour se retirer pendant un mois dans le religieux couvent de Saint-Ange de Montorio Romano, dans la Sabine, lieu fort cher au Serviteur de Dieu, qui aimait à y séjourner, parce qu'il est situé sous un rocher, au milieu de montagnes escarpées, à une distance de trois milles de toute habitation, et qu'il a été sanctifié jadis par le séjour du bienheureux Amédée, qui y reçut beaucoup de faveurs célestes.

Etant sorti de cette retraite, comme un autre Jean-Baptiste de son désert, il continua son apostolat. L'esprit qui l'animait éclatait tellement dans tout son extérieur, que les peuples n'avaient qu'à le voir sur son estrade[1], pour être pénétrés de componction et touchés jusqu'aux larmes; d'ailleurs Dieu prenait soin d'accompagner souvent sa parole de signes frappants.

Voici un de ces terribles exemples de la justice divine qui doivent servir à notre instruction. Dans la mission de Sezze, le Serviteur de Dieu s'éleva avec force contre l'infernale habitude du blasphème qui dominait en cet endroit. Un jeune débauché, grand blasphémateur, se riait de ces menaces; un jour qu'il traversait la ville à cheval, au moment du sermon, il tomba subitement par terre, et mourut misérablement, la langue lui pendant hors de la bouche d'une manière affreuse, et noire comme un charbon. Ce fait fut envisagé par tout le monde comme un châtiment manifeste du ciel, et fit concevoir une salutaire frayeur des jugements de Dieu, qui a un temps pour punir ceux qui, au lieu d'ouvrir l'oreille à ses avertissements, les méprisent et s'en moquent.

Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons à citer. Le Saint donnait la mission dans un endroit du diocèse de Vellétri pendant le carnaval de 1732, et il avait fortement exhorté le peuple à s'abstenir de bals et de mascarades. Quelques personnes qui étaient venues l'écouter d'un village voisin, à peine de retour chez elles, acceptèrent une invitation pour une fête, sans tenir compte des exhortations pressantes du mission-

(1) On sait que les prédicateurs, surtout les missionnaires, en Italie, se placent sur une estrade, en sorte qu'ils sont vus de pied en cap et qu'ils ont leurs évolutions tout à fait libres. Cette position n'est-elle pas plus avantageuse pour un orateur que d'être renfermé dans les étroites tribunes ou chaires qui se voient dans nos églises ?

naire; elles s'y rendirent en effet, mais bientôt la joie se changea en deuil, car au beau milieu du bal, le plancher de la salle où l'on était réuni s'écroula tout à coup, et tout le monde fut plus ou moins grièvement blessé. On remarqua même que ceux qui avaient été les promoteurs de la fête, furent tous réduits à l'extrémité. Le seigneur du lieu voulait les punir sévèrement; mais réflexion faite, il jugea bon de leur infliger un châtiment qui devînt salutaire pour leurs âmes : ce fut de les obliger tous à se rendre processionnellement aux exercices de la mission que le père Léonard donnait à Segni. Ils obéirent dans les sentiments d'un vrai repentir et furent un sujet d'édification générale.

Pendant qu'il exerçait le même ministère à Nettuno, un soir qu'il retournait très fatigué à son logement, un homme vint se jeter à ses pieds, et le tenant étroitement serré, il le priait avec larmes d'écouter sa confession au lieu même où il se trouvait. Quelques notables de l'endroit, qui accompagnaient le Serviteur de Dieu, cherchaient à tranquilliser ce pénitent, lui faisant observer que ce n'était ni le lieu ni le moment de fatiguer ce bon missionnaire, qui était fort épuisé, tout en transpiration, et qui par conséquent aurait pu contracter quelque indisposition grave en s'arrêtant; ils concluaient donc qu'il n'avait qu'à remettre sa confession au lendemain. Voilà ce que disaient ces honnêtes gens; mais le bon père, ayant ordonné au malheureux de se lever, le conduisit à son logement, et là, le soir même, il l'entendit avec une tendre charité, faisant connaître, par cet exemple, qu'il ne faut jamais laisser passer l'occasion d'accueillir les pécheurs et de les réconcilier avec Dieu, bien que leurs démarches paraissent parfois indiscrètes et importunes.

Après les missions de Sezze et de Piperno, il se transporta dans un endroit de la Sabine où, à raison de la

foire qui devait y avoir lieu prochainement, c'est-à-dire le premier mai, il trouva beaucoup de répugnance de la part du peuple à accepter la mission. Le saint homme s'efforça de les y disposer, en leur représentant que la mission, loin de nuire à leurs affaires, leur procurerait un avantage réel, parce qu'elle attirerait une plus grande affluence d'étrangers, qui viendraient aussi pour entendre les sermons; enfin il ajouta qu'ayant reçu de leur éminentissime évêque l'ordre de prêcher, il ne pouvait se dispenser de le faire. Les opposants se rendirent à cette dernière raison, et il commença ses travaux apostoliques. Il eut peu de monde les premiers jours; tous couraient voir les jeux et les spectacles qui se donnaient vis-à-vis du palais où les missionnaires étaient logés, ce qui leur causait une peine incroyable. Le concours devint assez nombreux dans les derniers jours; néanmoins, en terminant la mission, l'homme de Dieu reprocha aux habitants de cette ville d'avoir négligé l'occasion que le Seigneur leur avait envoyée de s'occuper de leur salut, et il ajouta qu'ils en seraient bientôt châtiés d'une manière exemplaire. L'événement vérifia bientôt sa prédiction; car quelques jours après, une grêle affreuse, sans causer aucun dommage aux campagnes voisines, ravagea tout leur territoire.

Mais si ceux-là montrèrent peu d'empressement pour entendre l'apôtre de la pénitence, il n'en fut pas de même des Romains. Dès qu'ils surent que le Souverain Pontife lui avait ordonné de revenir à Rome pour y donner une mission, ils en témoignèrent la plus vive satisfaction. On lui assigna à cet effet l'église de Sainte-Marie-ad-Martyres, communément appelée la Rotonde, où se réunit un auditoire nombreux et distingué. Outre la réforme des mœurs qui était le fruit ordinaire de ses prédications, il en produisit un autre, ce fut de mettre en honneur la confrérie de l'adoration perpétuelle du

tres saint Sacrement, qui avait son siège dans cette église ; il publia et appliqua les indulgences accordées par le Souverain Pontife aux membres de cette association, qui s'engagent à faire chaque année une heure d'adoration en présence du Saint-Sacrement. Il s'y fit inscrire lui-même, et dans la suite, en qualité de confrère, il s'attachait à l'introduire partout où il prêchait, en sorte qu'il parvint à l'établir en cent trente localités.

Ces missions terminées, il se retira au couvent de Saint-Ange de Montorio Romano, et à l'entrée du carême (comme il s'abstenait de donner des missions à cette époque de l'année de peur de gêner les autres prédicateurs), il retourna à Rome afin de donner les exercices spirituels dans le palais du prince Rospigliosi, ce qu'il fit plusieurs fois à diverses époques. Ces exercices, qui étaient publics, n'étaient pas moins profitables que les missions ; par les instructions et les méditations pratiques qu'il faisait soir et matin, il savait si bien insinuer les maximes éternelles dans l'esprit de ses auditeurs, que la noblesse et généralement tous ceux qui y assistaient se distinguaient par une solide piété et une vie vraiment chrétienne.

Au milieu des travaux auxquels cet infatigable ouvrier se livrait sans relâche pour gagner des âmes à Dieu, il ne laissait pas de penser à son couvent de Florence : l'élection des supérieurs devant y avoir lieu bientôt, il résolut de s'y transporter, pour prévenir les dissentiments qui auraient pu surgir à cette occasion. Après avoir reçu la bénédiction du Pape et la permission du chef de l'Ordre, il partit pour la Toscane. A commencer à Campagnano, distant de vingt milles de Rome, il eut beaucoup à souffrir pendant ce voyage ; ayant pris en cet endroit des herbes crues au souper, il fut saisi de douleurs si aigües, qu'on pensa qu'il avait avalé du poison. Il voulut, malgré cela, continuer sa route ; mais il

dut s'arrêter un jour à Viterbe, et prendre des médicaments, sans trouver cependant aucun adoucissement à ses douleurs. Marchant toujours en avant, il arriva dans le voisinage d'un lieu nommé Salci, où il s'égara; la nuit le surprit, et après avoir longtemps erré à travers les champs et les bois, il se trouva enfin engagé dans un marais, sans savoir comment en sortir ni où se retirer. La fatigue d'une pareille course faite nu-pieds, avait accru ses douleurs à tel point que son compagnon craignit de le perdre et le pleurait déjà comme mort. Ils parvinrent néanmoins à sortir de ce bourbier, et se trouvant près d'une cabane, ils y allumèrent un feu avec des broussailles, résolus d'y passer le reste de la nuit, sans savoir où ils étaient. Mais les maîtres de la cabane, voyant ce feu, et le croyant allumé par des brigands, s'adjoignirent d'autres personnes et coururent en armes pour les mettre en fuite. Ils furent bien surpris de trouver notre Saint, qui, tout défait et couvert de boue, était assis sur ses talons et tâchait de se réchauffer; pénétrés d'un sentiment de vénération, ils lui demandèrent pardon, le conduisirent chez eux et le soignèrent convenablement. Dès le matin, il se dirigea vers le couvent de Cetona des Franciscains récollets, et il fut obligé d'y demeurer huit jours entiers, tant ses douleurs étaient devenues intenses; il en fut complétement délivré au moyen de quelques remèdes. Il poursuivit ensuite sa route jusqu'à Florence, y mit ordre aux affaires du couvent, puis retourna sur ses pas jusqu'à Viterbe, pour y donner la mission.

Les peuples qui venaient en foule à sa rencontre le long de la route, le priaient de vouloir bien leur adresser la parole, et le bon père, dans son extrême charité, se faisait un plaisir de les contenter. C'est ce qui arriva spécialement à Montefiascone, où, à la prière de la princesse de Piombino, qui l'attendait, il s'arrêta pour

célébrer un triduum afin d'obtenir le beau temps ; car des pluies continuelles inondaient les campagnes. De là passant à Viterbe, il y fut reçu avec des démonstrations extraordinaires : dans une seule procession de pénitence, on fit brûler autour d'un Christ, jusqu'à dix mille cierges. « Quand je rapporterai ces faits à Rome, disait la princesse de Piombino, on ne me croira pas, quoique je l'aie vu de mes propres yeux. »

Je ne dois pas passer sous silence deux faits qui arrivèrent dans le cours de cette mission, et dont voici le premier. Quelques Juifs, entre autres un jeune homme, qui se trouvaient en ce moment à Viterbe, allèrent écouter le missionnaire un soir qu'il prêchait sur l'éternité. Le jeune israélite fut si vivement ému que, la grâce divine opérant dans son cœur, il prit sur-le-champ la résolution de se faire chrétien en arrivant à Rome. Il sortit du sermon avec cette résolution bien arrêtée, et après avoir chargé quelques marchandises qu'il devait aller vendre à Montéfiascone, il prit cette direction. Mais arrivé à la porte de Viterbe, il se sentit repoussé en arrière par une force invisible. Surpris d'un accident si étrange, il fit des efforts pour avancer et poursuivre son chemin, mais ce fut en vain; une seconde, une troisième tentative ne furent pas plus heureuses; il demeurait immobile sans pouvoir faire un pas en avant, retenu et repoussé qu'il était par cette force mystérieuse ; il fut même privé en cet instant de l'usage de ses yeux. Revenant donc sur ses pas et s'étant fait conduire à la maison du missionnaire, il raconta ce qui venait de lui arriver et demanda instamment le baptême. On l'instruisit aussitôt des mystères de la foi, et le baptême lui fut conféré dans la cathédrale de Viterbe, au milieu de l'allégresse de tous les habitants.

L'autre fait produisit une impression bien différente. Le ministre de Dieu s'était élevé avec force dans ses

sermons, contre ceux qui osent profaner les jours de fêtes par le travail, et il avait menacé d'un châtiment sévère les transgresseurs de ce divin précepte. Le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, fête d'obligatión à cette époque en Italie, qui était le dernier jour de la mission et où le saint devait donner la bénédiction accoutumée, une jeune fille, sans se soucier des menaces du prédicateur, ni même de la défense expresse de sa mère, voulut aller tirer le lin dans un champ, et entraîna avec elle deux de ses compagnes. Tandis qu'elle se livrait à ce travail, elle se sentit prise tout à coup de douleurs d'entrailles violentes, comme si un feu invisible l'eût consumée intérieurement, et elle se mit à crier : « Je brûle, je brûle! » Ses compagnes la portèrent sous un arbre, et l'y ayant laissée un instant seule pour aller reprendre des objets qui étaient restés au milieu du champ, elles furent effrayées en revenant de la trouver noire comme un charbon et sans vie. On regarda ce fait comme un châtiment de Dieu ; on en conçut une plus haute idée de son ministre et un plus ferme propos d'observer fidèlement tout ce qu'il avait recommandé.

Il parcourut ensuite le diocèse d'Orte, où était évêque le Vénérable Tenderini. La vertu du Saint fut mise à l'épreuve par celle de ce digne prélat, de la manière suivante. Après son sermon pour l'ouverture de la mission qu'il devait donner à Orte, l'homme de Dieu fut conduit avec ses compagnons au palais épiscopal, qui lui était assigné pour logement. En y entrant, il trouva préparés dans une salle, un siège, un bassin rempli d'eau chaude, et tout ce qu'il fallait pour se laver les pieds. Notre Saint fut étonné d'abord de tous ces apprêts ; mais il fut bien plus confus et humilié quand ce vénérable évêque l'invita à s'asseoir, voulant lui-même lui laver les pieds. Après une sainte contestation, le pieux prélat voyant qu'il ne pouvait rien gagner par ses

prières, lui ordonna au nom de l'obéissance, de souffrir qu'il lui rendît cet office. Au seul mot d'obéissance, saint Léonard s'assit tout couvert de confusion, et l'humble prélat, les genoux en terre, s'acquitta religieusement de son office, lavant les pieds d'abord au Serviteur de Dieu, puis successivement à ses compagnons. Ce fait, qui ne tarda pas à être connu, augmenta parmi le peuple la vénération qu'il professait pour son évêque, et le disposa à recevoir avec plus d'empressement la semence de la parole de Dieu.

Pendant que notre infatigable apôtre exerçait son ministère à Vicovaro, dans le diocèse de Tivoli, la comtesse Flavia Bolognetti, baronne de ce lieu, lui fit présent d'un cadre de grande valeur, devant servir à renfermer l'image de la sainte Vierge qu'il portait avec lui et qu'il exposait dans ses missions. Le Serviteur de Dieu le refusa constamment, jugeant qu'il ne pouvait en faire usage sans violer la pauvreté dont il avait fait vœu, et qu'il observa toujours avec la plus parfaite exactitude; il renvoya donc le présent à la pieuse dame, et la remercia de sa générosité.

Il évangélisa ensuite plusieurs autres villes et villages; particulièrement de la Marche et de la Toscane, marchant en toute saison déchaussé, selon sa coutume, et conformément à ce qu'il prescrit lui-même dans son règlement pour les missions, quoiqu'il eût souvent les pieds en plaies et fort mal arrangés. Aussi s'étonnait-on qu'il pût résister si longtemps à une vie si austère et si fatigante. Dans le mois de février 1735, il se transporta avec une peine extrême du diocèse de Jési à Rome, et de là, après avoir baisé la mule du Saint-Père, à sa chère retraite de Montorio Romano, où il passa tout le carême, en s'occupant de bonnes œuvres et d'exercices de piété. Pendant son séjour dans cette solitude, un religieux du couvent de Saint-Bonaventure lui écrivit

pour savoir si, après Pâques, il reviendrait à Rome : « J'ai bien des motifs, lui répondit le Saint, de ne pas aller à Rome; voici les deux principaux : d'abord l'illusion du monde à mon sujet : il me regarde comme un religieux de quelque mérite, tandis que je suis très misérable; or cette illusion me fait beaucoup de peine; ensuite la perte de temps et la dissipation d'esprit à laquelle je suis infailliblement exposé, si je vais à Rome. Grâce à Dieu, je ne demande rien au monde; à quoi bon, par conséquent, perdre mon temps avec lui? De même que je suis crucifié au monde et que je lui tourne le dos, ainsi voudrais-je que le monde fût crucifié pour moi, et que me tournant le dos à son tour, il ne pensât point à moi. Ma vocation, pour autant que je puis en juger, c'est la mission et la solitude : la mission, afin d'être toujours occupé pour Dieu, et la solitude, afin d'être toujours occupé en Dieu. Tout le reste n'est que vanité[1]. » Tels étaient les sentiments que saint Léonard nourrissait dans son cœur et qu'il tâchait de perfectionner de plus en plus par la méditation, qui faisait ses délices dans la solitude.

Comme il devait donner une suite de missions après Pâques dans le diocèse de Frascati, selon le désir du cardinal Corradini, qui en était évêque, il partit de Montorio le vendredi saint, pour cette destination. Le démon chercha à entraver l'exercice de son ministère ; mais l'autorité de celui qui l'avait envoyé sut vaincre tous les obstacles, et elles eurent lieu en effet, sur tous les points du diocèse. Le cardinal Corradini, accompagné de l'éminentissime Guadagni et d'autres personnages illustres, se rendit, pour entendre le missionnaire, dans un endroit où l'on avait d'abord repoussé la mission; elle s'y fit avec un succès prodigieux. A Rocca di Papa,

(1) Voyez lettre 2, ci-après, avec la note.

village situé sur un rocher assez escarpé, on manquait de matériaux pour terminer une église qui était en construction. Le jour même où il y fit l'ouverture de la mission, il représenta vivement aux habitants la gloire qui reviendrait à Dieu de l'achèvement de cet édifice ; puis, le sermon fini, il se dirigea immédiatement avec ses compagnons vers un monticule à quelque distance, où se trouvait la carrière de pierres. Tout le monde, ecclésiastiques et séculiers, en le voyant s'avancer dans cette direction, le suivit comme en procession, et chacun emporta sa pierre, à l'imitation du missionnnaire, qui, quoique très fatigué pour avoir prêché plusieurs fois le même jour en divers endroits, fut le premier à charger la sienne sur ses épaules. Les habitants s'étant mis dès ce moment à transporter les matériaux et ayant continué les jours suivants, avant que la mission ne fût terminée, on en avait réuni une si grande quantité qu'il y en eut beaucoup de reste après l'achèvement de l'église.

De là l'homme de Dieu se transporta à Frascati. Le cardinal Corradini, le voyant extrêmement fatigué, lui disait qu'il pouvait se reposer : « Mon repos, répondit-il, je ne le désire, ni ne le veux sur la terre, mais je le désire et je le veux en paradis. » Le cardinal lui ordonna cependant d'interrompre ses travaux au moins pendant un jour; contraint par l'obéissance, il prit un moment de relâche, mais voici comment il s'exprimait à ce sujet, en écrivant à un de ses confrères : « Il faut que je me repose un jour entier à Frascati, et ce repos m'est une mortification plus grande que toutes les disciplines d'une année. Que la volonté de Dieu soit faite! Je supporterai ce court purgatoire. » Tel était son désir de travailler et de souffrir sans relâche pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

CHAPITRE XII.

Il se rend deux fois à Florence, — et donne des missions dans plusieurs villes et diocèses des Etats de l'Eglise.

En 1735, quelques dissentiments s'étant élevés parmi les religieux du couvent de Florence touchant certains points de la règle, saint Léonard, qui était ami de l'ordre et de la paix, s'y transporta pour calmer les esprits et apaiser les difficultés. Il fit éclater en cette occasion sa grande vertu ; car ayant eu à essuyer des contradictions et même des affronts, il souffrit tout, supporta tout avec un calme et un courage admirables, et, après s'être retiré quelques jours dans la solitude de l'Incontro, pour demander à Dieu ses lumières et son assistance, il trouva moyen d'arranger les choses. Cela fait, il partit dans le mois d'octobre pour aller prêcher la pénitence à Orviéto.

Ayant reçu avis que la passion du jeu régnait dans ce diocèse, il lui fit une guerre à outrance, menaçant les joueurs des châtiments du ciel, s'ils ne renonçaient à cette détestable habitude, source féconde de désordres et de péchés. Dans un endroit où ce vice dominait peut-être plus que partout ailleurs, on s'en abstint tant que dura la mission, à cause de la salutaire frayeur causée par la parole du prédicateur ; mais dès le lendemain de son départ, un aubergiste, malgré les menaces du ministre de Dieu, se remit au jeu. En vain sa femme le supplia, et lui remit devant les yeux les châtiments auxquels il s'exposait, rien ne put le retenir : « Le missionnaire a beau dire, répondit-il, ses épouvantails ne

m'empêcheront pas de jouer. » A peine le misérable eut-il proféré ces paroles, qu'il tomba par terre, frappé d'un accident subit, qui lui ôta tout à coup l'usage de la parole, et bientôt après la vie.

Du diocèse d'Orviéto, notre Saint passa à Civita-Vecchia. Il serait impossible de dire les fatigues qu'il s'imposa pendant cette mission, particulièrement pour prêcher aux galériens et aux matelots disséminés dans les divers bâtiments de ce port. C'est dans le mois de janvier 1736, qu'étant monté sur le galère dite la Capitane, autour de laquelle étaient rangés les autres vaisseaux, il fit l'ouverture de la mission, qui dura vingt-quatre jours consécutifs. Les fruits qu'il produisit parmi les galériens, les forçats, les soldats, les matelots et autres furent extraordinaires; là où auparavant l'on n'entendait que blasphèmes et paroles obscènes, on était édifié de voir la componction éclater en larmes et en sanglots; en sorte que, pour entendre leurs confessions, il fallut non seulement des jours entiers, mais même une bonne partie des nuits; car les galériens, pour se confesser, avaient la liberté d'aller de leurs galères à l'hospice des chapelains où logeaient les missionnaires. Presque toute la population de Civita-Vecchia, montée sur des barques, assista au sermon de clôture où devait se donner la bénédiction; on y remarqua trois cardinaux et plusieurs princes et princesses. De retour à Rome, le père Léonard s'occupa, durant le carême, à donner les exercices spirituels aux religieuses de divers monastères, et se livra à d'autres bonnes œuvres ayant pour objet la sanctification du prochain. Pendant les fêtes de Pâques, il alla par ordre du pape donner une mission à Pérouse.

Le démon, qui craignait sans doute de se voir arracher bien des âmes qu'il retenait dans ses filets, lui suscita dans cette ville différents obstacles. Son premier

sermon fut déjà l'occasion de violents murmures; beaucoup censurèrent la proposition qu'il avait émise : *Ou la pénitence, ou l'enfer*. Ses contradicteurs se plaisaient à répéter qu'il suffit, quand on a commis quelque péché mortel, de s'en confesser et d'en recevoir l'absolution, pour en obtenir la rémission et échapper à la peine éternelle, que la pénitence n'est donc pas nécessaire. Ils ne réfléchissaient pas que la pénitence dont parlait le zélé et savant missionnaire était précisément cette sincère conversion du cœur, qui fait que, détestant ses égarements passés, on commence une vie toute nouvelle, conforme aux préceptes et aux maximes de l'évangile, conversion sans laquelle il est impossible de se soustraire à la damnation. Confus de voir leur ignorance et leur malice dévoilées, ils eurent recours à d'autres armes, et cherchèrent à empêcher le résultat pratique de ses sermons. L'exemple suivant montre ce dont ils étaient capables. Il avait persuadé aux fidèles de mettre le monogramme du Christ, imaginé par saint Bernardin de Sienne, sur les portes de leurs maisons, et déjà presque tous l'avaient fait. Dans une nuit, on eut l'impiété d'effacer ce signe religieux ou de le défigurer indignement sur toutes les maisons d'une rue assez longue. Tous ceux qui s'en aperçurent le matin furent saisis d'horreur, sans qu'on sût quel était l'auteur de cette tentative sacrilège. Ces efforts de l'enfer, bien loin de diminuer le zèle de l'infatigable ouvrier du Seigneur, ne faisaient que le stimuler; et vers le milieu de la mission, il eut la consolation de voir cette population tellement changée, tellement pénétrée, que l'église ne suffisant plus pour contenir la foule de ses auditeurs, il fut obligé de prêcher sur la place publique; sa parole fut accompagnée de conversions éclatantes; les deux suivantes méritent une mention spéciale.

La ville était affligée depuis longtemps d'un scandale

auquel personne n'avait encore pu remédier ; c'était un concubinage public entre un des principaux habitants de Pérouse et une jeune personne. Celle-ci, s'étant rendue un jour au sermon, fut tellement frappée des paroles du missionnaire, que, dès qu'il fut descendu de l'estrade, elle se jeta à ses pieds, fondant en larmes et le conjurant de vouloir bien entendre sa confession ; elle protestait qu'elle voulait mettre fin à ses scandales, commencer une vie nouvelle, et réparer le passé par une sincère pénitence. Le Saint la confessa, et la pénitente fut si ferme dans sa résolution, que, pour se mettre plus sûrement en garde contre le danger de rechute, comme elle était fort jeune et douée d'un extérieur très avantageux, elle voulut quitter sa patrie et se rendre à Rome, où elle revêtit l'habit religieux sous la règle austère des Converties de Saint-Jacques. Le noble chevalier, en la voyant s'échapper de ses mains, fit d'abord quelque bruit; mais ensuite, touché à son tour par la parole de l'homme de Dieu, il rentra en lui-même, se jeta à ses pieds, et confessa entre autres qu'il avait été un des plus opposés à la mission : il demanda avec larmes pardon à Dieu de ce péché et de tous les autres, et promit d'embrasser une vie chrétienne et d'y persévérer. Ce changement inespéré causa une vive allégresse dans toute la ville, qui rendit grâces à Dieu d'avoir ainsi converti un grand sujet de scandale en exemple de pénitence. Lorsque la mission fut terminée, les habitants de Pérouse firent de grandes démonstrations pour témoigner leur reconnaissance à l'homme apostolique qui les avait tant édifiés. Celui-ci, après avoir vénéré l'anneau de la très sainte Vierge, que l'on conserve dans la cathédrale de cette ville, partit pour Foligno.

Les habitants de Foligno accueillirent la mission et en suivirent les exercices avec un empressement una-

nime, depuis le commencement jusqu'à la fin; ils avaient conçu une si grande vénération pour l'homme de Dieu, qu'ils voulaient absolument conserver, comme souvenir, quelque objet qui eût été à son usage. Mais sachant qu'il pratiquait une pauvreté telle qu'il n'avait pas même une image à donner, et que d'ailleurs il ne pouvait souffrir qu'on attachât du prix à ce qui lui avait servi, disant souvent que le monde se trompait à son sujet en lui supposant quelque vertu, ils formèrent le projet de s'emparer de la bannière qu'il portait dans les missions, et sur laquelle étaient représentés les saints noms de Jésus et de Marie. Pour atteindre leur but, ils en firent faire une semblable; puis, s'étant rendus processionnellement, la nouvelle bannière déployée, à Spello, où le Saint donnait une mission, ils allèrent droit à l'église, et là, au beau milieu du sermon, en présence de tout le monde, ils placèrent la nouvelle bannière sur l'estrade et emportèrent l'ancienne, sans que le missionnaire, surpris de cette substitution, eût le temps de dire un seul mot pour l'empêcher. La procession de la sainte Vierge qui se fit dans le cours de la mission de Spello, excita des sentiments de componction extraordinaires et attira une affluence prodigieuse; presque toute la ville de Foligno y prit part, outre les fidèles d'autres localités voisines qui y assistaient en portant des instruments de pénitence. De Spello, le père Léonard alla exercer son ministère apostolique dans les diocèses de Città della Pieve, d'Albano (pour la seconde fois) et de Tivoli.

Après avoir terminé la mission avec beaucoup de succès à Poli, dans ce dernier diocèse, il rentra au couvent de Saint-Bonaventure, vers la fin de septembre 1736. Le mois suivant, les religieux s'assemblèrent pour élire le nouveau gardien, qui réunissait à cette charge celle de recteur de tous les couvents de retraite, et

notre Saint fut élu d'un consentement unanime. Son éloignement pour les distinctions, son désir d'être plus libre dans l'exercice des missions, le firent recourir à tous les moyens pour éviter cet emploi; mais il fut forcé par le Saint-Père lui-même de l'accepter.

Il ne laissa pas pour cela de poursuivre sa carrière apostolique, et il fit d'amples moissons dans les missions qu'il donna à Vellétri, à Zagarolo, petite bourgade du diocèse de Palestrina. En outre, il se donna cette année plus de peine que jamais pour promouvoir l'exacte observance de toutes les lois de l'Institut, animant chacun par ses ferventes exhortations, soutenues de l'exemple d'une vie sainte, à parcourir le laborieux sentier de la perfection religieuse. Il remplit la charge de gardien jusqu'à la fin d'octobre 1737. Le chapitre provincial ayant eu lieu à cette époque, il fut remplacé par le père Jérome de Pompejana, qui fut son confesseur et le compagnon de ses travaux pendant plusieurs années.

Se voyant ainsi déchargé du poids de toute supériorité, il se remit à l'œuvre des missions avec son ardeur accoutumée. Sur l'invitation du cardinal Aldovrandi, évêque de Montéfiascone, il se rendit dans cette ville pour y prêcher la pénitence. Ce prélat voulait pourvoir à l'entretien des missionnaires à ses propres frais; mais le Serviteur de Dieu, dans son amour pour la pauvreté, fut si éloquent qu'il persuada le cardinal de le laisser vivre d'aumônes, lui et ses compagnons, comme il avait coutume de faire en tout lieu, conformément à ses résolutions. Cet éminent dignitaire de l'Eglise assista à tous les exercices de la mission, tant le matin que le soir, et comme le premier jour les chanoines avaient manqué à l'instruction du matin, il les en reprit sévèrement. C'était un usage du Saint, dans le sermon sur la sainte Vierge, de baiser les pieds à tous les prêtres

présents; cet acte d'humilité toucha si vivement le cardinal-évêque, que le matin suivant, il se rendit à la sacristie et y attendit que le saint missionnaire, occupé à dire la messe, revînt de l'autel, pour se mettre à genoux devant lui et lui baiser les pieds à son tour. L'humble Serviteur de Dieu, s'en étant aperçu, se jeta lui-même à genoux, tout couvert de confusion, afin de l'en empêcher; mais après une pieuse lutte de modestie, le cardinal lui ayant ordonné d'obéir, l'humilité du père Léonard fut obligée de céder et de souffrir que ce prince de l'Eglise lui baisât les pieds, ce qui fut un grand sujet d'édification pour tous ceux qui en furent témoins ou qui entendirent raconter le fait.

Plusieurs localités de ce diocèse auraient désiré de l'entendre; mais les Florentins faisant de vives instances pour le posséder de nouveau, il dut se rendre à leurs désirs, et se mit en marche dans le mois de décembre, pour retourner à Florence. Il fut successivement incommodé pendant ce voyage par les pluies, les neiges et la gelée; ajoutez à cela que, n'ayant pas coutume de se munir de provisions, et se mettant toujours en route à jeûn le matin, en se confiant uniquement dans la Providence, il lui arriva par deux fois de marcher toute la journée sans pouvoir trouver la moindre chose à manger, et de prolonger forcément son jeûne jusqu'au soir; partout où il se présentait, succombant de lassitude et de faim, il était rebuté, chacun s'excusant par le motif qu'on n'avait rien à leur donner en cette saison; ce véritable apôtre se réjouissait de ces affronts, et invitait ses compagnons à remercier Dieu avec lui de ce qu'il leur faisait goûter les fruits de la pauvreté. Il arriva enfin fort mal arrangé à Florence; néanmoins il commença, le même mois, le cours de ses missions dans l'église de Saint-Nicolas. Afin que les paysans et autres qui habitaient hors des murs pussent assister

aux exercices, le prince de Créon, commandant de la place, ordonna qu'on ouvrît de grand matin les deux portes de la ville les plus voisines de l'église. Cette permission causa une grande surprise aux habitants qui ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu laisser les portes de Florence ouvertes à pareille heure; ils s'en étonnaient d'autant plus qu'à cause des changements survenus récemment dans le gouvernement, celui-ci usait alors d'une grande défiance.

Après avoir fait une abondante moisson à Saint-Nicolas, pour la plus grande commodité de la noblesse et du reste de la population, il fit une seconde mission dans l'église de Saint-Laurent. Quelque vaste que soit cet édifice, il ne put contenir la multitude qui couvrait même toute la place; aussi fallut-il placer des pelotons de militaires aux abords de la place aussi bien qu'aux portes de l'église. Il arriva, dans le cours de cette mission, un fait très remarquable. Le Saint n'était encore qu'au milieu de son sermon sur le pécheur obstiné, que tout l'auditoire, éclatant en sanglots, criait à haute voix et demandait à Dieu miséricorde. Ne pouvant plus se faire entendre au milieu des cris et des gémissements, il prit en main le crucifix et se mit à se promener sur l'estrade en le montrant au peuple, ce qui accrut de plus en plus l'émotion et les larmes. Dieu voulut en même temps confirmer par un prodige les paroles de son Serviteur; on vit apparaître par toute l'église des ombres et des globes de feu qui jetèrent l'épouvante et la consternation dans le cœur des pécheurs même les plus endurcis; si bien que les prêtres durent, le soir même, se mettre au confessionnal et y passer une bonne partie de la nuit à entendre les confessions d'un grand nombre de pécheurs, qui n'auraient osé sortir de l'église tels qu'ils y étaient entrés.

Après cette mission si salutaire, il se retira à la

solitude de l'Incontro pour vaquer aux exercices spirituels et se remplir d'une nouvelle ferveur; après quoi il alla exercer son ministère apostolique à Pesaro, à Fano, à Fossombrone, à Camérino et ailleurs.

Dans la dernière de ces villes, il existait beaucoup d'inimitiés et de discordes; notre Saint parvint à rétablir complètement la paix, l'union et la concorde. De là il alla donner une mission dans la cathédrale d'Assises, ce qu'il fit avec un bonheur extrême, tant à cause que cette ville est la patrie de son bienheureux Père, le séraphique saint François, qu'à cause de l'avidité que montraient les habitants, même les principaux de la ville, à entendre sa parole. Ils se rendaient, longtemps avant le jour, à la porte de l'église, quoiqu'on fût au mois de novembre, et y attendaient qu'on ouvrît pour prendre leur place. D'Assises, l'homme de Dieu se rendit à Riéti. La nouvelle de son arrivée dans cette ville l'ayant précédé, une dame tout adonnée à la vanité, afin de se dispenser de suivre les exercices de la mission, s'enfuit à sa maison de campagne avec un certain personnage. Le soir même où se fit l'ouverture de la mission, le feu prit à son casino et y causa un vaste incendie; la dame effrayée fut obligée de revenir en ville avec son compagnon. Mais apprenant que le missionaire avait déterminé les habitants à ne pas faire le carnaval cette année-là, elle en eut du dépit, et, sans s'inquiéter des représentations de plusieurs autres dames qui lui rappelaient l'incendie de sa campagne, comme un avertissement du ciel, elle voulut quitter Riéti et se transporter à Rome, pour y jouir des divertissements du carnaval qui était proche. Mais Dieu ne souffre pas qu'on ferme l'oreille aux exhortations de ses ministres, et si déjà il avait fait briller l'éclair dans l'incendie du casino, il se réservait de faire éclater la foudre à Rome. Un soir que la jeune dame, ornée d'une

parure immodeste, assistait à un bal, elle fut subitement atteinte de douleurs si violentes, qu'elle expira sous les yeux de sa propre mère, laquelle, loin de le céder à sa fille pour la vanité, lui avait au contraire servi de maîtresse.

Parmi les conversions nombreuses que Dieu opéra à Riéti par le moyen de son ministre, celle de Geneviève Léoni fut surtout merveilleuse. Détournée par sa mère de l'état religieux qu'elle voulait embrasser, cette jeune personne avait été mariée à l'âge de seize ans à un magistrat qui lui était aussi disproportionné sous le rapport des années que du caractère. Geneviève était vive, gaie, enjouée; le magistrat était sérieux, austère et mélancolique; aussi naissait-il souvent entre eux des troubles et des querelles, même au point d'en venir aux mains. Elle tenait chez elle des réunions de jeu, et bien qu'elle en fût réprimandée par son mari qui ne voyait pas cela volontiers, elle ne l'écoutait non plus que d'autres. Elle continua ce train de vie pendant cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1738, où saint Léonard se rendit à Riéti pour y prêcher la pénitence. Le soir même qui précéda l'ouverture de la mission, Geneviève se trouvant réunie avec ses amis accoutumés, la conversation tomba sur la mission, et un d'entre eux émit la réflexion que le missionnaire, avec ses épouvantails, ferait tourner la tête à plus d'une femme, qu'elle prît bien garde, par conséquent, d'être de ce nombre; il ajouta que, d'ailleurs, il s'étonnait fort qu'on l'eût envoyé à Riéti; que les missions sont bonnes pour les petits endroits où l'instruction fait défaut, mais qu'on s'en passe bien dans les villes où chacun sait ce qu'il a à faire pour se sauver. Malgré cette perfide leçon, elle voulut aller entendre l'homme de Dieu ; mais au moment de sortir le matin de bonne heure, voyant qu'il commençait à pleuvoir, elle changea d'avis; une de ses

amies lui en fit des reproches, observant qu'elle ne craignait ni les vents, ni la pluie quand il s'agissait d'aller la nuit à la comédie, tandis que pour quelques gouttes d'eau elle s'abstiendrait de suivre la mission d'où dépendait peut-être son salut éternel. Cette réflexion la changea; elle se décida à aller au sermon et continua les jours suivants à fréquenter les exercices. S'étant trouvée un soir au sermon sur la mort, dans lequel le missionnaire représenta au naturel l'état d'un moribond, il lui sembla, comme elle l'écrivit plus tard elle-même, qu'elle était déjà étendue sur son lit, le crucifix en main, le cierge bénit allumé, le prêtre à ses côtés, le démon à ses pieds, et la multitude de ses péchés se dressant devant ses yeux; en même temps elle se sentit vivement touchée intérieurement, et le cœur totalement converti. Elle résolut sur-le-champ de changer de vie, et rentrée chez elle, elle jeta au feu tous les instruments de sa vanité; son mari étant venu à mourir peu de temps après, elle revêtit, quoique jeune encore, l'habit du tiers-ordre de Saint-François, mena une vie austère et exemplaire, et mourut en 1749 avec la réputation d'une vertu consommée.

De Riéti, le Saint alla prêcher la pénitence dans les villes de Cornéto et de Toscanella; puis il traversa l'Italie pour se rendre à Ascoli dans la Marche, malgré la rigueur de la saison qui le fit beaucoup souffrir; on était alors au mois de janvier. Dans le dernier sermon qu'il fit à Cornéto, il s'évanouit en chaire, ce qui lui arriva plusieurs fois et en différents endroits, à cause de l'excès de ses fatigues; mais après s'être reposé un instant sur son siège, il reprit et continua son sermon avec une telle vigueur, qu'il excita l'admiration de tout son auditoire, qui l'avait cru presque mort. Il n'excita pas moins d'étonnement à Ascoli, où, à la suite d'un voyage long et désastreux, le soir même de son arrivée, il fit l'ou-

verture de la mission et prêcha avec une force merveilleuse. Cette mission fit une telle impression que les confessionnaux étaient constamment assiégés par la foule des pénitents, au point que, pour prévenir les désordres, il fallut aposter des gardes au confessionnal du Serviteur de Dieu et à ceux de ses compagnons; et comme l'église ne pouvait contenir son nombreux auditoire, il dut prêcher sur la place publique. Nous ne pouvons passer sous silence deux faits qui émurent vivement les fidèles. Tandis que le Serviteur de Dieu prêchait sur le saint nom de Jésus, tout le monde vit une colombe passer plusieurs fois, en voltigeant, au-dessus et au-dessous de l'abat-voix de l'estrade, et disparaître, sans qu'on pût dire comment, dès que le sermon fut terminé. On jugea de là que le Saint-Esprit, sous ce symbole, avait voulu faire comprendre qu'il assistait lui-même son ministre, et donnait à ses paroles leur force et leur vertu. L'autre fait arriva sur la même place, également pendant le sermon. Trois colonnes de marbre qui ornaient la façade de l'église, sous laquelle se trouvait beaucoup de monde, se détachèrent de leurs chapiteaux; elles auraient dû, en tombant, en écraser plusieurs; mais elles restèrent comme suspendues en l'air, au grand étonnement de tout le monde, et partant ne causèrent aucun dommage.

Il parcourut ensuite d'autres évêchés de la Marche, et entre autres ceux de Macérata, d'Osimo et d'Ancône. Un fait qui tient du prodige, c'est qu'ayant exposé dans cette dernière ville, pendant cinq jours consécutifs, l'image de la très sainte Vierge qu'il avait coutume de porter avec lui dans les missions, sur les cent trente cierges qu'on fit brûler plusieurs fois pendant cet espace de temps devant l'image, on trouva à la fin qu'il n'avait été brûlé que six livres de cire, c'est-à-dire exactement la quantité dont une personne bienfaisante avait fait don, et rien de plus.

CHAPITRE XIII.

De la Marche, il retourne dans les environs de Rome, pour y donner des missions, et s'avance jusque dans le royaume de Naples.

Tandis que l'infatigable ouvrier travaillait avec tant de fruit dans quelques diocèses de la Marche d'Ancône, ses supérieurs lui ordonnèrent d'aller prêcher de nouveau dans les environs de Rome. N'envisageant dans leur volonté que celle de Dieu, il se dirigea aussitôt où l'obéissance l'appelait. Il parcourut donc les diocèses de Tivoli, de Véroli et de Fondi, prêchant partout la pénitence avec le même zèle, la même vigueur et aussi le même succès : dans tous les lieux où il passait, il apaisait les inimitiés et les dissensions, extirpait les vices, opérait la réforme des mœurs et ramenait une multitude de pécheurs dans la voie du salut.

De Fondi, il fut invité à passer à San-Germano, ville dépendante de l'abbaye du Mont-Cassin. Il s'y rendit d'autant plus volontiers qu'il était convaincu des besoins spirituels de cette population, et qu'il désirait lui venir en aide par ses paroles et par ses sueurs. Il y arriva dans le mois de janvier de l'année 1740, et il aurait immédiatement commencé la mission, si l'abbé du Mont-Cassin, le voyant exténué et abattu par les fatigues du voyage, aussi bien que par ses austérités, ne lui eût ordonné de s'accorder au moins deux jours de repos. Le saint homme obéit; et le terme écoulé, il se mit à l'œuvre avec sa ferveur accoutumée. On ne saurait dire le bien qu'il fit dans les âmes pendant cette mission; tous, même ceux qui s'y étaient montrés opposés dans le

principe, ouvrirent les yeux et en suivirent les exercices avec empressement. Le fait suivant contribua puissamment à cet heureux résultat.

Parmi les pieuses industries que saint Léonard avait coutume d'employer pour secouer les pécheurs de leur léthargie et les exciter à la pénitence, il en est une qui consistait tout simplement à faire sonner la grosse cloche le soir, tous les jours que durait la mission; il voulait qu'en même temps on récitât trois *pater* et trois *ave* pour les plus endurcis, afin que ceux-ci, pressés par la grâce en vertu de ces prières, et réfléchissant que cette cloche les invitait à la pénitence, finissent par se laisser toucher et se convertissent à Dieu; on vit cet heureux effet se produire en plusieurs endroits. Or, il avait ordonné qu'on employât ce moyen à San-Germano; cependant certaines personnes qui, à raison de leur caractère, auraient dû favoriser la mission, faisaient tout le contraire : elles critiquaient le prédicateur et s'en moquaient, en disant qu'il prétendait les épouvanter par le son des cloches. Mais Dieu, qui en maintes occasions avait pris la défense de son fidèle ministre, voulut montrer encore en cette circonstance qu'il était son appui. Le sacristain de la cathédrale, ne pouvant mettre seul la cloche en branle, à cause de sa pesanteur, s'adjoignit quelques hommes, et à l'heure indiquée se rendit avec eux au clocher; mais en entrant il voit que la corde est remontée tellement qu'il n'est pas possible d'y atteindre, et en même temps il entend la cloche sonner à pleine volée. Il s'imagina, ainsi que ses compagnons, qu'il y avait quelqu'un au clocher qui avait retiré la corde, et mettait la cloche en branle, quoiqu'il sût que l'église avait été fermée à clef, et que par conséquent il ne pût comprendre comment on avait su y pénétrer et monter au clocher. Enfin, après diverses réflexions, voyant que la cloche continuait à sonner avec violence

depuis une demi-heure, il se mit à crier d'en-bas que c'était assez, que si l'on poursuivait de ce train, la cloche se briserait. Mais la cloche n'en poursuivait pas moins à sonner de plus en plus fort ; il prit de la lumière et monta avec ses compagnons. Arrivés auprès de la cloche, ils sont tout stupéfaits de voir qu'elle n'est mise en branle par personne et qu'elle sonne d'elle-même, ou plutôt qu'elle est mue par une force invisible et mystérieuse. Après l'avoir observée quelque temps tout hors d'eux-mêmes, ils s'efforcèrent de l'arrêter, ce qu'ils firent non sans beaucoup de peine, d'autant plus que la corde s'était enroulée de telle sorte, qu'on aurait eu beau la tirer, on n'aurait pu imprimer le moindre mouvement à la cloche. Ce fait constaté par un acte juridique, écrit de la main du notaire, fit une telle impression sur ceux-là même qui jusqu'alors n'avaient montré que du mauvais vouloir, qu'ils rentrèrent en eux-mêmes et rendirent grâce à Dieu de leur avoir envoyé un si zélé missionnaire.

De San-Germano il alla à Nocéra et à Gubbio. Dans la dernière de ces villes, l'évêque ne pouvant faire lui-même la procession solennelle de la Fête-Dieu, qui tomba pendant la mission, le père Léonard fut prié de prendre sa place. Il se refusa d'abord à un pareil honneur ; mais les personnages les plus notables, ecclésiastiques et séculiers, lui ayant fait une douce violence, il dut céder, et porta en effet le Saint-Sacrement avec pompe à travers la ville, assisté de tous les officiers qui auraient formé le cortège du prélat, si celui-ci eût présidé la cérémonie en personne. La modestie du Serviteur de Dieu, visiblement mortifié d'occuper ce poste d'honneur, fit la plus vive impression sur les fidèles, qui en conçurent une grande vénération pour sa personne. Il y eut même plusieurs gentilshommes de l'endroit qui, vêtus en pèlerins, voulurent le suivre à pied dans les missions qu'il fit ensuite dans les diocèses de

Camérino, de San-Séverino, de Fermo et de Lorette.

A San-Séverino, l'évêque du lieu, dans l'allocution qu'il fit en lui présentant la croix au début de la mission, lui dit, en jouant sur son nom, qu'il était un lion suscité contre l'enfer, et qu'il le priait de rugir avec force autour de son troupeau, ce que le Saint ne manqua pas de faire ; aussi parvint-il à déraciner les vices dans cette ville et à y faire fleurir la vertu sur les ruines de l'empire de Satan, vérifiant ainsi le présage du zélé pasteur. Il arriva dans le cours de cette mission qu'une pauvre femme, désirant vivement d'aller écouter le catéchisme que faisaient les missionnaires, laissa au lit son enfant à peine âgé de deux ans, et après l'avoir recommandé à la sainte Vierge, se rendit à l'église. Rentrée chez elle, et ne voyant plus le petit, elle commença à le chercher tout en pleurs, et elle reconnut qu'il s'était précipité par une ouverture de la hauteur de deux étages, et qu'il était resté suspendu en l'air par ses vêtements, sans se faire aucun mal ; ce qui étonna tous ceux qui furent témoins du fait ou qui en eurent connaissance.

Après avoir terminé les missions que nous venons d'indiquer, il se dirigea de Lorette vers Rome. En arrivant, il alla se jeter aux pieds de Benoît XIV, élevé depuis deux mois au souverain pontificat. Il le pria humblement de lui dire si c'était la volonté de Dieu qu'il continuât sa vie de missionnaire, ou s'il aurait mieux fait de rester renfermé dans son couvent pour s'occuper de son âme, vu qu'il était temps qu'il se préparât à la mort. Le sage Pontife lui répondit que Dieu voulait qu'il s'employât aux missions aussi longtemps qu'il vivrait, et que, comme un vaillant soldat, il devait mourir les armes à la main, en combattant contre l'enfer. Cette prédiction se vérifia exactement, comme on le verra plus bas. Sa Sainteté lui manda en outre qu'ayant intention de publier le jubilé qui a coutume

d'être accordé à l'avènement d'un nouveau pape, il avait jeté les yeux sur lui pour prêcher la mission dans cinq églises de Rome, savoir : aux Douze-Apôtres, à Saint-Charles au Corso, à Sainte-Marie dans le Transtévère, à Saint-Pierre-aux-liens et à Saint-Jean des Florentins. Ayant reçu cet ordre, il voulut se préparer à l'exécuter, en se retirant au couvent de Saint-Bonaventure, pour y faire les exercices spirituels, afin de s'enflammer de plus en plus du feu céleste et de le communiquer avec plus d'énergie aux cœurs de ses auditeurs.

Le 30 de novembre 1740, il ouvrit donc la mission dans l'église des Douze-Apôtres, d'où il passa successivement dans les autres églises qui lui avaient été assignées. Il attira partout un concours très nombreux de personnes de toute condition, et partout aussi il gagna beaucoup d'âmes à Dieu. Dans l'église de Saint-Charles, il convertit dix femmes de mauvaise vie, qui furent aussitôt renfermées dans le Conservatoire dit du Père Bussi, et dont le sort fut ensuite assuré au moyen des aumônes qu'on recueillit en leur faveur.

Ayant terminé ses travaux apostoliques à Rome, il se dirigea, dans le mois de janvier 1741, vers Terracine. Nous ne pourrions mieux faire connaître les fruits de sa mission dans cette ville, et l'estime qu'il se concilia par ses vertus, qu'en rapportant ici une lettre écrite par l'évêque du lieu, monseigneur Oldi, en date du 24 janvier, et adressée au père Jean de Monte-Santo, gardien du couvent de Saint-Bonaventure. Voici donc comment s'exprime ce digne prélat : « La mission est terminée dans cette ville à la plus grande gloire de Dieu ; le succès en a été tel que, de mémoire d'homme, on n'a rien vu de semblable, non seulement à raison du concours des fidèles, mais surtout de la contrition profonde que chacun a conçu de ses péchés. Soir et matin, les maisons se dépeuplaient pour envoyer leurs habitants au ser-

mon, et chacun s'appliquant à lui-même ce qu'il entendait, craignait de résister à l'appel de la grâce qui était peut-être le dernier; aussi n'entendait-on parler que de confessions générales, de réconciliations et de restitutions. Au moment de son départ, on a tiré le canon de la forteresse, comme on a coutume de le faire pour les cardinaux et les Grands d'Espagne. Il a confirmé ici la renommée dont il jouissait déjà d'être un bon Serviteur de Dieu, et, ceci soit dit *ad majorem Dei gloriam*, on le regarde communément comme un Saint *viator*; moi-même, je le crois tel et je ne crains pas d'en signer la déclaration, *in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen.* Par deux fois, je lui ai demandé la bénédiction à genoux en présence de ses compagnons. Vous pourriez, mon révérend Père, faire légaliser ma lettre pour la conserver *ad perpetuam*.....; car on ne sait ce que Dieu a disposé pour l'avenir. Certes, des Serviteurs de Dieu de cette force, on n'en voit pas si fréquemment. ».

Par ordre de Benoît XIV, le Saint passa de Terracine à Gaëte, qui le désirait depuis longtemps. Le corps des officiers de la place vit cependant avec déplaisir l'arrivée des missionnaires à cette époque de l'année : on approchait du carnaval, pour lequel ils avaient fait de grandes dépenses et beaucoup de préparatifs, et ils ne prévoyaient que trop qu'ils en seraient pour leurs frais. C'est pourquoi les officiers et les soldats firent quelque tapage dans le principe. Mais le prudent religieux ne voulant point céder le pas au démon, leur fit entendre qu'il n'était pas venu pour empêcher leurs divertissements et qu'il les priait uniquement d'assister aux sermons. Par ce ménagement il réussit à rétablir le calme et put faire l'ouverture de la mission. Dès les premiers jours l'émotion fut si grande dans le peuple, et la multitude des pécheurs repentants si considérable,

qu'il fallut poster bon nombre de soldats, tant dans l'église même, autour des confessionnaux, qu'aux abords de la maison où logeaient les missionnaires, afin d'empêcher le désordre qu'aurait pu occasionner la foule des pénitents qui s'y pressaient pour se confesser. Le troisième jour après l'ouverture de la mission, les officiers voulurent qu'il y eût spectacle, et ils envoyèrent des invitations aux dames de la ville ; mais en voyant que trois seulement s'étaient rendues à l'appel, ils comprirent qu'il fallait renoncer à toute idée de carnaval et de comédie, et ils prirent le parti d'aller eux-mêmes entendre le prédicateur et de suivre tous les exercices de la mission, à la grande édification des habitants. Un des principaux chefs, personnage très considéré, alla même trouver le missionnaire, pour lui faire ses excuses avec beaucoup d'humilité, tant en son nom qu'au nom de ses officiers, d'avoir fait opposition dans le principe à l'œuvre de Dieu.

L'émotion fut universelle et des plus fortes, aussi bien dans la garnison que dans le peuple, au point qu'à chaque sermon on n'entendait que sanglots et gémissements. Il y eut néanmoins un pécheur qui fut sourd aux appels de la grâce et voulut persévérer dans son malheureux état ; mais Dieu le châtia d'une manière exemplaire et le fit servir malgré lui à inspirer aux autres une salutaire frayeur de ses jugements. Dans le sermon sur le pécheur obstiné, le Saint, d'un ton extraordinairement animé, prononça, contre sa coutume, ces paroles : « Mon cœur me dit qu'il y a ici un pécheur obstiné. S'il ne rentre pas en lui-même, c'en est fait de lui ; cette nuit même il recevra son châtiment. » En effet, il s'en trouvait un dans l'auditoire qui entretenait une liaison scandaleuse ; ni les admonitions, ni les menaces de son évêque n'avaient pu l'en détourner, et il la continuait même pendant le temps de la mission.

Ce malheureux soupait, le soir même, avec deux ecclésiastiques; tandis qu'il mangeait un œuf, il fut subitement atteint d'un accident violent, et tomba raide mort, sans qu'aucun des deux prêtres eût le temps de proférer la formule de l'absolution. Il devint noir, contrefait, hideux et effrayant à voir. Toute la ville fut vivement émue de ce funeste accident; elle en conçut une plus haute idée du missionnaire et prit plus que jamais ses paroles pour autant d'oracles. Dans le sermon sur la sainte Vierge, il recommanda spécialement de pardonner les offenses reçues et de se réconcilier avec ses ennemis; le major de la place, qui depuis longtemps ne saluait même plus son évêque, touché en entendant l'exhortation du Serviteur de Dieu, se détacha immédiatement du corps des officiers, et, en présence de tout le monde, alla baiser la main du prélat sur son trône, ce qui arracha des larmes d'attendrissement des yeux de l'évêque et de la majeure partie des assistants.

L'évêque et les officiers désiraient que, la mission finie, le Saint prolongeât son séjour à Gaëte pour y donner les exercices spirituels; ce vœu, auquel il ne put satisfaire, montre bien quel changement s'était opéré dans les esprits; la lettre suivante nous le dira plus en détail; voici en quels termes l'archidiacre Conca écrivait, le 5 mars 1744, à l'évêque de Terracine : « Votre Grandeur ne peut se faire une idée des fruits qu'a portés la mission prêchée par ce grand Serviteur de Dieu, le père Léonard de Port-Maurice; on peut dire avec vérité qu'il a sanctifié la ville de Gaëte. Chacun a reconnu dans cet admirable missionnaire une assistance particulière de l'Esprit saint, avec un zèle vraiment apostolique; aussi professe-t-on pour lui la plus profonde vénération; c'est au point qu'il fallait constamment le protéger par une garde contre les démonstrations indiscrètes du peuple. L'église était

toujours tellement pleine que beaucoup étouffaient et tombaient faibles, tant la foule était compacte. Son départ a été un signal de deuil pour toute la ville. Je n'entre pas dans de plus longues explications, me réservant, lorsque je passerai, de vous entretenir de vive voix des prodiges que la grâce divine a opérés par le moyen de son Serviteur. »

Le 17 février, il partit de Gaëte pour Rome, où il passa le carême. Pendant la semaine de la Passion, il donna les exercices spirituels dans le palais Rospigliosi, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois antérieurement. Il en résulta un grand bien pour les personnes qui y assistèrent en grand nombre, principalement de la noblesse. A la suite du temps pascal, il alla exercer son ministère apostolique dans le diocèse de Terracine pour la seconde fois, dans celui de Pontécorvo et en d'autres lieux. A Cavi, diocèse de Palestrina, le chevalier Conca lui fit présent d'une toile qu'il avait peinte à cette fin, et qui représentait la sainte Vierge avec son divin Fils entre les bras. Ce don fut très agréable au pieux missionnaire, et les traits de la Vierge lui parurent si empreints de douceur et d'amabilité qu'il lui donna le nom de Notre-Dame du Bel-Amour ; dans la suite, il la porta constamment avec lui dans ses missions.

Les fatigues que ce généreux ouvrier s'imposa pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes dans la Campagne Romaine furent si grandes, qu'étant passé de là sur le territoire de l'abbaye de Farfa, au premier sermon qu'il fit à Bocchignano, il succomba d'épuisement, s'évanouit et resta à demi mort sur son estrade ; il fallut l'emporter à bras à son logis et l'on eut des craintes sérieuses sur son état ; mais étant revenu de cette défaillance, il voulut dès le lendemain reprendre son ministère, et, en remontant sur l'estrade, il dit agréablement à ses auditeurs : « Mon âne s'est jeté par

terre; mais j'aurai soin de le châtier pour qu'il ne s'avise plus de recommencer, et qu'il tienne ferme sur ses pieds. » Il ne tenait en effet aucun compte de ces faiblesses qui lui arrivaient souvent, par suite de ses énormes fatigues et des austérités continuelles dont il affligeait son corps. Entre autres faits que nous pourrions citer en preuve, en voici un arrivé à Civitaducale. Il avait voulu y ouvrir la mission le soir même de son arrivée, quoique épuisé par un long voyage qu'il avait fait, selon sa coutume, pieds nus et marchant sur des brisées très raboteuses. Arrivé au milieu du sermon, il dut s'arrêter et tomba sur son siège aussi mort que vif. Tout le monde crut qu'il en resterait là pour ce soir; mais ayant repris ses sens, il poursuivit son discours d'un ton plein de vigueur; puis s'étant mis une chaîne au cou, sur la tête une couronne d'épines, comme il le faisait souvent, il saisit sa discipline et il allait commencer à se frapper, si le vicaire-général ne se fût élancé sur l'estrade pour le contraindre de la déposer. C'étaient là les soulagements qu'il donnait à la nature, appelant son corps, à l'imitation de saint François, sa bête de somme, et ne le traitant guère mieux, même dans les voyages les plus pénibles et au milieu des plus rudes travaux.

Il alla ensuite donner la mission au faubourg de Riéti, et le jour même où il en fit l'ouverture, c'est-à-dire, le 8 juillet 1742, une femme obsédée du démon se présenta à lui, et l'esprit malin lui déclara qu'il ferait tous ses efforts pour troubler son ministère. En effet, dans le principe il arriva chaque jour quelque nouvel accident propre à distraire l'auditoire. Pendant le premier sermon, un chat, qu'on crut être le démon lui-même, se jeta d'une fenêtre très élevée sur la tête d'une religieuse Oblate qui se trouvait dans l'auditoire, et lui enleva son voile; ce qui occasionna un trouble et un

murmure général. Le soir suivant, un châssis de fenêtre vint à tomber au milieu de l'assistance; il aurait dû blesser beaucoup de monde, mais il n'en résulta pas la moindre égratignure. Les autres jours, ce fut tantôt une pierre, tantôt une pièce de bois qui se détachèrent de la voûte et tombèrent, sans jamais causer aucun mal à personne, quoique l'église fût pleine de monde. Enfin, un matin, pendant l'instruction qui se faisait sur la place, voilà que deux jeunes taureaux prennent la fuite et se précipitent sur le nombreux et compacte auditoire; ce fut un désordre et un tumulte sans pareil; mais de dommage, aucun. Tandis que ce dernier accident avait lieu, l'obsédée riait aux éclats, et le démon se vantait par sa bouche d'être l'auteur de ces troubles, et de vouloir en causer de plus grands encore. On pria le Serviteur de Dieu de lui ordonner de mettre fin à ses tentatives; il le fit, et l'instruction se termina tranquillement et avec beaucoup de fruit pour les auditeurs.

Parmi les faits qui signalèrent le passage de saint Léonard au faubourg de Riéti, un de ceux qui intéressent le plus la gloire de Dieu, fut la défense qu'il prit ouvertement de quelques pieux ecclésiastiques, contre lesquels l'enfer avait suscité une violente persécution. De vertueux prêtres, animés d'un saint zèle pour le salut du prochain, avaient formé une association composée de prêtres et de clercs, dans le but de s'employer plus activement, chacun selon ses moyens, à procurer la gloire de Dieu et le bien spirituel des âmes. Ils catéchisaient les enfants, instruisaient les prisonniers, visitaient les infirmes, et ne s'épargnaient aucune peine pour faire rentrer dans la bonne voie ceux qui s'en étaient écartés. A une heure déterminée, ils se réunissaient chez l'un ou l'autre membre, et après une lecture de piété et une conférence spirituelle, ils faisaient ensemble une bonne méditation qui terminait la réunion.

En peu de temps, cette pieuse association compta jusqu'à soixante-dix membres, qui, outre leur profit spirituel, procuraient aussi celui des autres par les instructions, les catéchismes et le bon exemple qu'ils donnaient à toute la ville.

Le démon, jaloux sans doute du bien qui se faisait et qui ne pouvait manquer de se faire de plus en plus, suscita une furieuse tempête contre cette réunion d'ecclésiastiques, afin de la dissoudre et de la perdre. Il commença par faire naître de sinistres soupçons dans l'esprit de quelques-uns ; bientôt les soupçons se changèrent en murmures et en censures publiques ; toute la ville fut en rumeur. Les ecclésiastiques qui composaient l'association étaient taxés par les uns d'ignorance, par les autres de témérité et de présomption ; il y en eut même qui en vinrent jusqu'à les traiter de sectaires et d'amateurs de nouveautés. Mgr Camarda, alors évêque de Riéti, fort bien au courant de tout ce qui se passait, ordonna, pour fermer la bouche aux médisants, et mettre en sûreté l'honneur et la tranquillité de ces pieux ouvriers, que la conférence et toutes les autres assemblées se tinssent dans une église publique, et non plus dans des maisons particulières. Bien que ce sage prélat assistât de temps en temps à ces réunions, et y proposât lui-même des cas et des doutes à discuter, comme le firent aussi d'autres ecclésiastiques des plus sensés et des plus recommandables, le mécontentement, loin de cesser en ville, allait croissant de jour en jour ; en sorte que les membres de la fervente association, craignant de braver trop longtemps les dangers, songèrent à se retirer et à abandonner leur entreprise.

Tout cela arriva, tandis que saint Léonard donnait la mission, comme on l'a dit, à Civitaducale, qui n'est éloignée de Riéti que de l'espace de quatre milles. Ayant donc été informé du fait, il envoya dire à ces

ecclésiastiques intimidés de ne pas se désister de l'entreprise qu'ils avaient si heureusement commencée, parce que c'était vraiment l'œuvre de Dieu. Puis, quelques jours après, étant allé prêcher la pénitence au faubourg de Riéti, comme on l'a également rapporté, il loua en public et en particulier ces pieux ecclésiastiques, qu'il voulut même employer dans les fonctions de la mission, et il exhorta tout le monde à fréquenter leurs saintes réunions. C'est lui qui donna à leur association le titre de Congrégation des amants de Dieu. Il voulut être présent lui-même à leur conférence et, en terminant la mission, il en proposa la fréquentation comme un des moyens de persévérer dans le bien. Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber tous les faux bruits et fermer la bouche aux contradicteurs. Car, en voyant cet homme de Dieu, non seulement approuver, mais même recommander l'œuvre, ceux qui d'abord l'avaient condamnée et flétrie en vinrent avec les autres à la fréquenter et en recueillirent un grand profit spirituel. Dès lors, cette pieuse Congrégation se consolida si bien, que l'évêque, voyant les grands avantages qui en résultaient pour le bien des âmes, sollicita et obtint un bref apostolique qui l'érigea canoniquement en Congrégation de prêtres séculiers, sous le titre, indiqué plus haut, des Amants de Dieu. Il leur assigna en même temps une église située au milieu de la ville, où ils étaient assidus au confessionnal, distribuaient chaque jour aux fidèles le pain de la parole de Dieu et vaquaient à d'autres pieux exercices ; c'était comme une école de perfection toujours ouverte aux habitants de Riéti et des lieux voisins, et où chacun pouvait aller s'instruire dans la crainte de Dieu et la science du salut.

Les vertueux ecclésiastiques qui composent cette Congrégation ont dressé, de tout ce que je viens de rapporter, un acte authentique, signé par eux et par

l'évêque, et dans lequel ils reconnaissent qu'ils doivent le maintien de leur association au zèle et à l'ardeur que notre Saint a mis à les soutenir et à les défendre. Puis ils concluent en ces termes : « Tous ceux qui parviendront au salut, grâce à ces moyens de sanctification, devront reconnaître qu'ils en sont redevables, après Dieu, au père Léonard ; car en soutenant l'œuvre avec autant d'énergie qu'il l'a fait, au moment où elle allait succomber, il a mérité d'en être appelé le Fondateur. »

Notre Saint continua ensuite ses travaux apostoliques dans le diocèse de Riéti et dans les paroisses dépendantes de l'abbaye de Saint-Sauveur-Majeur. A Belmonte, la sainte Vierge voulut montrer publiquement, par un signe sensible, combien elle agréait la dévotion qu'avait son fidèle serviteur, d'exposer son image à la vénération des fidèles, afin de propager son culte. Comme on portait solennellement cette image en procession pour la clôture de la mission, on vit une étoile qui brillait à une certaine élévation au-dessus de l'image et qui la suivit pendant tout le parcours ; ce spectacle fit couler des larmes d'attendrissement des yeux de tous les assistants. De Belmonte, il passa à Riofreddo, dans le diocèse de Tivoli, et tandis qu'il y travaillait au salut des âmes, il reçut l'ordre de se transporter à Rome, où le pape voulait qu'il fît de nouvelles missions. L'apôtre de la pénitence se rendit donc dans cette capitale, au mois de novembre 1742. Il déploya un zèle et une énergie admirables dans les missions qu'il prêcha, d'abord, à l'église des Douze-Apôtres, où beaucoup de cardinaux, et même le pape une fois se rendirent pour l'entendre, puis, à l'église de Saint-Laurent hors des murs. Il assista ensuite, sur son lit de mort, le marquis Vincent Nunez, qui, après lui avoir fait sa confession générale, sentant sa fin prochaine, le supplia de ne pas l'abandonner à ce moment redoutable. Le Serviteur de

Dieu se rendit bien volontiers à son désir, et le pieux gentilhomme réduit à la dernière extrémité lui ayant dit : « Père Léonard, je remets mon âme entre vos mains ; » celui-ci répondit aussitôt : « Et moi, je la remets entre les mains de Dieu. » Et à ces mots le malade rendit paisiblement son âme à son Créateur.

CHAPITRE XIV.

Il est appelé à donner des missions dans la république de Gênes ; — de là il passe sur le territoire de Lucques, — puis il est envoyé dans l'île de Corse.

Il y avait longtemps que la sérénissime république de Gênes désirait posséder son missionnaire ; celui-ci, ayant reçu l'ordre de s'y transporter, partit de Rome pour se rendre à Florence et de là à Livourne, où il s'embarqua pour Gênes. On ne saurait peindre la joie que firent éclater les habitants de cette ville en le revoyant, tant ils l'avaient attendu avec impatience. Le lendemain de son arrivée, qui était un dimanche, le supérieur des Récollets du couvent de la Paix, l'invita à prêcher ; le Serviteur de Dieu aurait bien voulu demeurer caché pendant quelques jours, mais son obéissance et son humilité lui faisaient prendre cette invitation pour un ordre ; il courba la tête et se soumit sans dire un seul mot. A peine le bruit se fut-il répandu dans la ville, que notre Saint devait prêcher, qu'on vit accourir une affluence de monde extraordinaire, de tout rang et de toute condition ; non seulement l'église, qui est très spacieuse, mais le couvent même et la place qui se trouve en face, tout était encombré.

Chacun, comme on s'exprimait, voulait entendre prêcher un apôtre. Monté sur son estrade, il prit pour sujet de son sermon la malice du péché mortel, et il en parla avec tant de force et d'un ton si pénétrant, que, dès le début, tous ses auditeurs éclatèrent en sanglots ; ces sentiments de componction allant toujours croissant à mesure qu'il développait ses considérations, on eût dit à la fin, pour nous servir des expressions d'un témoin oculaire, à entendre les cris et les gémissements, qu'on assistait au jugement dernier. Ce ne fut pas là le seul indice des fruits que produisit ce sermon : on put en juger aussi par l'affluence des pénitents qui, le jour suivant, assiégèrent les confessionnaux, et forcèrent les prêtres à y demeurer toute la journée pour entendre l'aveu de leurs fautes.

Les sérénissimes Collèges de la république[1], reconnaissant, par leur propre expérience, la vérité de ce que la renommée leur avait appris du zèle et de la puissance de notre missionnaire, lui donnèrent les plus amples pouvoirs à l'effet d'exercer son ministère apostolique dans tous les lieux de la Rivière du Ponent. Dans un endroit des plus considérables, il s'en rencontra qui ne voulaient en aucune façon de la mission, et qui négligèrent de prendre part aux exercices religieux. Mais Dieu ne tarda pas à les châtier d'une manière exemplaire, comme le prouvent les faits suivants, que nous choisissons entre beaucoup d'autres. Un des principaux personnages du lieu s'était fortement opposé à l'arrivée des missionnaires ; les voyant venus malgré lui, il résolut de quitter l'endroit pour se rendre ailleurs. Il fut surpris en route par un orage épouvantable, la foudre tomba plusieurs fois à ses côtés ; il poursuivit

(1) Voyez, touchant la forme du gouvernement de la république, l'appendice 1.

néanmoins son chemin. En passant sous un rocher à pic, il manqua d'être enseveli sous un bloc énorme de pierre qui se détacha du sommet. Quoiqu'il eût échappé à ces dangers, on ne les regarda pas moins comme un avertissement du Ciel. Une femme dans le même endroit, au lieu de se rendre au sermon, voulut, malgré les observations de ses voisines, aller travailler à la campagne ; mais étant montée sur un arbre, elle fit une chute, se blessa et fut obligée de rentrer chez elle; le jour suivant elle prétendit y retourner, sans s'inquiéter des exercices de la mission, et étant remontée sur le même arbre, elle fit une seconde chute et cette fois se brisa une épaule. Dans le cours de cette même mission, un homme, invité par ses amis à aller entendre le missionnaire, leur répondit par des paroles de mépris contre l'envoyé de Dieu et contre ses sermons : au même instant il fut saisi d'un mal inexplicable qui le fit transporter à l'hôpital, où il mourut le jour suivant. Et afin qu'on reconnût plus manifestement la main de Celui qui le châtiait, Dieu permit qu'il mourût sans sacrements et sans prêtre qui l'assistât ; voici comment : un des missionnaires ayant été appelé pour entendre sa confession, y alla sur-le-champ ; mais les employés de l'hôpital lui firent confesser un autre infirme, sans se souvenir du malheureux pour lequel ils l'avaient appelé, et celui-ci, le religieux à peine sorti, expira subitement.

Mais si saint Léonard rencontra de l'opposition en cet endroit, il n'en fut pas de même à Port-Maurice, sa patrie; là, toute la population, heureuse de revoir un concitoyen qu'elle n'avait pas vu depuis trente-quatre ans, l'accueillit avec des démonstrations extraordinaires de joie, disposa toute chose avec le plus grand soin pour que la mission marchât avec ordre, suivit avec assiduité tous les exercices, et en retira les fruits les plus abondants. En partant de Port-Maurice pour Finale,

les quatre compagnons qu'il menait avec lui tombèrent gravement malades; tandis qu'il attendait leur guérison, il fut invité à donner la mission dans la ville même de Gênes. Le concours fut si considérable qu'il fallut fixer son estrade sur le portail de l'église du couvent des Franciscains, afin qu'il pût être entendu tant de l'intérieur que de la place, qui était également couverte de monde. Quelque étendu que fût cet espace, il en fallut choisir un plus vaste, nommé Bisagno, où l'on croit que son auditoire dépassa parfois le nombre de cent mille personnes. On était émerveillé de voir cette immense multitude, au premier signal du missionnaire sur son estrade, garder le silence le plus profond, et demeurer attentive et recueillie pendant tout le sermon sans faire entendre le moindre mot, ni le plus léger bruit. En mémoire de la mission prêchée à Bisagno par notre Saint, les sérénissimes Collèges ordonnèrent qu'on élevât un monticule de pierres blanches et noires, surmonté de trois croix, et portant pour inscription ces paroles, souvent répétées par le Serviteur de Dieu : Mon Jésus, miséricorde! *Gesù mio, misericordia!* Et comme, dans le sermon sur le saint Nom de Jésus, le zélé missionnaire avait recommandé à ses auditeurs de mettre ce Nom sur les portes de leurs maisons, les ingénieurs du gouvernement eurent ordre aussitôt de faire un monogramme des saints Noms de Jésus et de Marie, de grande dimension, en lettres de bronze doré plaquées sur marbre, pour être fixé à la porte de Monte-Réale; il fut inauguré avec pompe le jour de saint Jean-Baptiste, au bruit du canon du port et au son de toutes les cloches de la ville; les Collèges assistèrent en corps à la messe solennelle célébrée dans l'église métropolitaine, avec addition de la collecte des saints Noms de Jésus et de Marie, ce qui eut lieu également, par ordre de l'arche-

vêque, à toutes les messes qui furent dites ce jour-là dans les églises de Gênes. En outre, il fut ordonné à toutes les villes et forteresses de la république, de placer également le monogramme de ces Noms sacrés au-dessus des portes. Le bien que le Serviteur de Dieu avait opéré à Gênes, porta le magistrat de la république à solliciter du Saint-Père la faculté de le retenir, pour l'envoyer ensuite dans l'île de Corse. Il se transporta en effet dans cette île, après avoir donné la mission à Lucques et à Pistoie, où il recueillit, comme d'habitude, une ample moisson de mérites pour lui-même et de fruits de salut pour les autres.

Tandis qu'il faisait la mission à Vioreggio, au diocèse de Lucques, on lui expédia de Gênes le navire le *Soccorso,* qui devait le transporter en Corse. Ce vaisseau s'arrêta dans le golfe de la Spezzia, d'où le capitaine envoya à Vioreggio une felouque pour le prendre. L'homme de Dieu clôtura sa mission en omettant les derniers exercices, au grand regret des habitants, et il se hâta d'aller rejoindre le *Soccorso* qui l'attendait; finalement, au mois de mai 1744, il partit de Porto-vénéré et passa au royaume de Corse[1]. Cette île était alors en proie à des révolutions intestines, à des divisions, des rivalités, des factions, des haines, sources intarissables de désordres, de rixes, de meurtres, et de troubles. Cet état de choses avait jeté le pays dans la dernière désolation, et tout cela provenait de ce que la majeure partie des Corses ne voulait plus reconnaître la souveraineté que la république de Gênes exerçait sur l'île. Ces circonstances, si critiques et si difficiles qu'elles fussent, ne purent arrêter notre généreux apôtre, qui ne redoutait ni les dangers, ni les fatigues, prêt à répandre la dernière goutte de son sang dès qu'il s'agis-

(1) Voyez, pour plus d'éclaircissement, l'appendice II.

sait du salut des âmes. Il était persuadé, d'ailleurs, de faire la volonté de Dieu : elle lui était clairement manifestée par le consentement du Saint-Père, qui, désirant vivement le rétablissement de la paix parmi ces insulaires et leur sanctification, voyait avec plaisir qu'il allât y faire des missions. Il se mit donc en mer sans éprouver la moindre crainte, comme il le disait lui-même. La traversée dura deux jours et trois nuits; il profita de ce temps pour prêcher aux matelots et aux soldats qui étaient au nombre de plus de cent, et il les toucha tellement, qu'en abordant à terre ils voulurent tous faire une confession générale. Il arriva, pendant ce voyage, qu'un pauvre matelot tomba malade; son mal s'aggravant à chaque instant, il voulut faire aussitôt sa confession générale; le Saint l'assista avec la plus grande charité, puis recommanda son âme à Dieu, et le matelot mourut plein de joie entre ses bras.

Arrivé à Bastia, capitale de l'île, pendant la nuit, on dut attendre le matin pour débarquer; dès que notre Saint eut mis pied à terre, il se rendit directement au couvent des Récollets, et y célébra la sainte Messe, après quoi il se transporta chez le gouverneur, avec qui il eut une longue conférence sur l'affaire des missions pour laquelle il était venu.

Les habitants qui, le connaissant de réputation, avaient une très haute idée de ses vertus et de son zèle, désirèrent qu'il leur adressât la parole; ils eurent recours à l'entremise du provincial et du gardien du couvent, lesquels engagèrent le Saint à les satisfaire. Celui-ci monta donc en chaire le jour de Pâques, après vêpres, et, en présence du gouverneur, du sénat, de la noblesse et d'un nombreux auditoire, il prêcha avec tant d'âme et d'onction qu'il fit couler de tous les yeux des larmes abondantes. Il aurait voulu que les missions commençassent par Bastia; mais à raison de certaines

circonstances, le gouverneur jugea bon qu'il prêchât d'abord dans d'autres endroits, pour terminer avec la plus grande solennité par la capitale. En conséquence, le Saint, après avoir pris toutes les instructions nécessaires pour régler son ministère avec prudence et discrétion, partit pour le diocèse de Mariana. Les maux qu'il eut à souffrir pendant ce voyage furent comme un présage de ceux qui l'attendaient dans la suite ; surpris par une pluie torrentielle, sans rencontrer le moindre abri, il arriva au couvent de Mariana si fatigué et en si triste état, qu'à peine tenait-il sur ses pieds. A la nouvelle de l'arrivée du missionnaire, beaucoup de personnes accoururent pour le voir, et tous étaient armés de fusils, de pistolets et de poignards. Lorsqu'il sut que ces gens ne sortaient jamais qu'avec leurs armes, et qu'il vit la désolation de ce pauvre couvent, qui avait été incendié par les Français dans une guerre, quelques années auparavant, il reconnut de ses propres yeux la vérité de tout ce qu'on lui avait rapporté des ruines et des désastres occasionnés dans ce pays par les divisions et les discordes. Il ouvrit là sa première mission, et comprenant que la haine et la vengeance étaient les vices dominants dans ces contrées, il les attaqua avec force dès le principe, et s'attacha à en faire voir toute l'énormité. Pour porter les esprits à déposer les inimitiés et les rancunes, il leur proposa deux moyens très efficaces : l'un consistait à tracer le saint Nom de Jésus sur la porte de sa maison ; il invita tous les fidèles à le faire, et de plus à saluer ce signe vénérable, chaque fois qu'ils entraient ou qu'ils sortaient, en inclinant la tête et en disant : *Mon Jésus, miséricorde !* avec l'intention de renoncer à tout jamais à la vengeance. Pour inculquer cette pratique, il exposait chaque jour aux yeux de ses nombreux auditeurs l'image du saint Nom de Jésus, et conjurait le Seigneur

de rétablir la paix dans ce royaume. L'autre moyen était d'ériger le Chemin de la Croix où il n'existait pas encore, et en faisant ce pieux exercice, de renouveler à chaque station la résolution de pardonner toutes les injures, à l'imitation de Jésus patient, et de tout supporter pour son amour. L'efficacité de ces moyens et autres suggérés par le zèle du missionnaire apostolique, commença à se faire sentir dans la ville même de Mariana. Plusieurs familles y étaient divisées par des haînes invétérées, qui les tenaient constamment sous les armes; mais en entendant les touchantes exhortations du missionnaire, on renonça à toute hostilité, on mit bas les armes et on conclut la paix. Il y eut une scène des plus attendrissantes : tous pleuraient à chaudes larmes, se demandaient mutuellement pardon, et s'embrassaient comme des frères. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que tout cela arriva comme subitement; ceux qui avaient nourri des inimitiés mortelles pendant bien des années, non seulement se réconcilièrent publiquement, à la voix du Saint, mais de plus voulurent ratifier la paix conclue par un acte authentique.

Le jour où avait lieu le sermon sur la sainte Vierge, il arriva qu'un habitant des montagnes vint à passer par Mariana, et en voyant une foule nombreuse réunie en attendant le prédicateur, il demanda quel était le motif de cette réunion. On lui répondit que c'était la mission. A ces mots, frémissant de colère, il s'écria à haute voix : « C'est encore là un tour des Génois; ils nous envoient des missionnaires pour nous faire faire à leur mode; mais nous ne voulons plus de Génois chez nous. » Cela dit, il s'arrêta par curiosité pour entendre le missionnaire; mais lorsque celui-ci fut au milieu de sa prédication, c'est-à-dire quand il se mit une chaîne au cou et qu'après avoir demandé pardon au peuple, il alla baiser

les pieds des prêtres, le montagnard vindicatif fut tellement ému, que, toute sa fureur s'évanouissant, il se sentit instantanément changé en un autre homme, au grand étonnement de tout le monde ; il se mit à pleurer de concert avec les autres fidèles, qui s'embrassaient mutuellement en signe de paix, jeta son pistolet et toutes ses armes, et prosterné aux pieds du Serviteur de Dieu, donna un témoignage public de son repentir et de son retour à Dieu.

En apprenant les effets merveilleux que la mission avait produits à Mariana, la paix rétablie, les dissensions apaisées, et toute la population heureuse de se retrouver unie, l'importante paroisse de Casacconi eut envie d'appeler aussi le Saint. Cet endroit était en pleine révolte ; les habitants ne sortaient que les armes à la main, et chaque jour était témoin de quelque événement tragique. Néanmoins le zélé missionnaire ne pouvait y aller immédiatement, parce qu'il était déjà attendu à Casinga; mais il y envoya quelques personnes de confiance pour négocier une trêve, ou suspension de toute hostilité entre les partis ennemis jusqu'à l'époque de la mission, qu'il s'engageait de leur donner dans le plus bref délai possible. Ils promirent tout ce que le Saint demandait ; et comme c'est le propre des Corses de tenir leur parole, ils observèrent fidèlement leurs promesses. La mission commença donc au jour fixé à Casinga ; et comme les populations de sept villages voisins s'y réunissaient, il fallut prêcher constamment en plein air sur une place publique. L'impression produite fut si grande et si universelle, qu'on stationnait dans les églises du matin au soir, pour se confesser, et beaucoup ne pouvant arriver jusqu'au confessionnal à cause de la foule, revenaient plusieurs jours de suite, pour avoir le bonheur d'être déchargés de leurs péchés. Les rivalités et les haines qui régnaient

dans cet endroit étaient bien plus invétérées et plus nombreuses que celles qui s'étaient rencontrées à Mariana. Mais notre missionnaire, qui savait toujours proportionner son zèle aux circonstances, saisissant un jour le crucifix d'une main, parla avec tant d'onction, que ces cœurs endurcis s'amollirent à la fin et fondirent en larmes; tous spontanément s'approchèrent d'abord pour baiser l'image du Sauveur, puis s'embrassèrent mutuellement et se réconcilièrent en se pardonnant les injures passées.

Il arriva, dans le cours de cette mission, qu'à la suite d'un sermon où l'homme de Dieu s'était récrié avec force contre les propos déshonnêtes et les chansons scandaleuses, un paysan se permit ces sortes de propos en présence de quelques personnes du sexe; celles-ci l'en reprirent, y compris sa propre femme qui était présente; mais le paysan tourna en plaisanterie les menaces proférées par le missionnaire, et ajouta que le monde avait toujours été de même. A peine eut-il terminé ces paroles, qu'il fut assailli de cruelles douleurs; on le transporta chez lui, et il expira au bout de quelques instants sans sacrements. Le peuple tristement effrayé de cet événement, en conçut tant d'estime et de vénération pour le ministre de Dieu, qu'il était d'une attention presque scrupuleuse à exécuter tout ce qu'il proposait.

Aussitôt qu'il eut fini cette mission, il se rendit, selon sa promesse, à Casacconi, où il trouva un tel foyer de dissensions et de haines qu'il paraissait impossible d'en venir à bout. L'empressement des fidèles à profiter de la grâce qui leur était offerte fut néanmoins si grand, que les églises se trouvaient trop étroites pour la foule; on se vit obligé d'ériger des confessionnaux en plein air, et bon nombre de personnes stationnaient pendant trois et quatre jours autour de la maison occupée par

les missionnaires, sans se mettre en peine de devoir passer la nuit à la belle étoile, afin de pouvoir se confesser au Saint. Malgré cela, on ne parvenait pas à éteindre le feu de la discorde allumé dans quelques familles, et qui menaçait de se convertir bientôt en un vaste incendie. L'homme de Dieu en ressentait un chagrin amer, à cause de la perte spirituelle de tant d'âmes qui en résultait ; car il est ordinaire, en Corse, que les inimitiés se communiquent d'un individu à toute sa parenté, et d'un endroit à toute une contrée ; c'est ce qui avait lieu à Casacconi, où des centaines de personnes étaient divisées en deux partis. On arriva au dernier jour de la mission sans que ces partis rivaux eussent fait un seul pas vers la réconciliation. Alors le ministre de Dieu monta en chaire, et après avoir tonné vainement contre les vindicatifs, se tourna à la fin vers ceux qui avaient repoussé toute parole de paix, il protesta avec une liberté apostolique, que non seulement il n'entendait pas les bénir, mais que de plus il les menaçait d'un châtiment sévère de la part de Dieu s'ils ne déposaient leur haine. Déjà il avait le crucifix en main pour terminer la cérémonie, lorsque ces malheureux, subitement changés, vinrent se jeter au pied de l'estrade en pleurant et en mettant bas les armes ; les deux partis ennemis se réconcilièrent publiquement, et pour confirmer la paix entre eux, ils voulurent en dresser un acte solennel.

Un jeune homme des environs, apprenant qu'il y avait un si grand concours de monde à Casacconi, s'y rendit aussi, dans l'espoir d'y rencontrer un de ses ennemis pour le tuer, comme il l'avoua lui-même dans la suite. Il s'approcha tout armé du nombreux auditoire, avec l'intention de faire son coup publiquement ; l'instruction roulait précisément sur la haine et la vengeance, pour lesquelles le missionnaire s'efforçait d'inspirer

toute l'horreur qu'elles méritent. Le malheureux, impatienté, l'interrompit en criant à haute voix : « Quand donc ce moine finira-t-il de nous prêcher la paix ? » Au même instant, il devint noir comme un charbon et tous ses membres se raidirent au point qu'il ne pouvait plus faire le moindre mouvement. On l'emporta à bras, et on le déposa dans une chambre du couvent voisin, où il fut étendu sur un lit. Saint Léonard accourut aussitôt près de lui, et fit si bien qu'à la fin le jeune homme rentra en lui-même, abjura sa haine et se confessa ; il n'eut pas plus tôt reçu l'absolution que, par un nouveau prodige, il se leva parfaitement guéri et s'en retourna heureux et content.

Un homme qui s'était rendu dans la même ville pour affaires pendant que la mission s'y faisait, évitait d'assister au sermon dans la crainte de se laisser persuader de pardonner à ses ennemis, qui étaient en grand nombre. Un de ses fils eut beau le prier et faire des instances, il s'obstina dans son refus et, de dépit, monta à cheval et partit. A peine eut-il fait un bout de chemin qu'il fut assailli de douleurs aigües, accompagnées de vomissements ; on dut le rapporter au couvent ; là plusieurs l'exhortèrent à prendre la résolution de suivre la mission, s'il voulait être délivré de son mal. Il résista opiniâtrément pendant une heure entière ; mais enfin, voyant que les douleurs allaient toujours croissant, et qu'il n'y avait pas moyen d'arrêter ses vomissements, réduit à l'extrémité, il promit d'aller entendre le missionnaire : à l'instant même il fut guéri et put accomplir sa promesse. Il eut ensuite le bonheur de rentrer en lui-même et publia ce qui lui était arrivé. Il faut avouer cependant que, malgré ces exemples frappants, malgré le zèle du Serviteur du Dieu, qui ne s'épargnait aucune peine pour éteindre dans les cœurs de ces peuples la haine et la vengeance, il en était encore beaucoup

qui ne surmontaient pas cette passion, trop enracinée chez eux.

CHAPITRE XV.

Il continue à donner des missions en plusieurs endroits de l'île de Corse. — Diverses accidents qui signalèrent ces missions.

De Casacconi saint Léonard se transporta à Castel d'Acqua, petite ville qui compte quatre paroisses ; il y avait été appelé afin de pacifier la population, partagée entre deux factions qui étaient sur le point d'en venir aux mains pour s'entr'égorger. Dès son arrivée, il fut frappé de l'air féroce des habitants qui ne respiraient que la vengeance, et il versa des larmes ; puis il se mit à l'œuvre et, après bien des efforts, il put les déterminer à donner parole de ne rien entreprendre durant la mission. Pendant ce temps, il se donna des peines incroyables pour opérer la réconciliation et ne cessa de les exhorter en public et en particulier. Tout le monde venait écouter ses sermons ; mais l'église ressemblait plus à un champ de bataille qu'à un lieu saint. Les deux factions ennemies formant comme deux camps, se tenaient des deux côtés opposés, ayant chacune leur chef en tête, entouré d'une centaine d'hommes armés de fusils et de poignards ; au milieu se trouvait le missionnaire sur son estrade. On conçoit aisément avec quelle réserve il devait s'exprimer en s'adressant à un pareil auditoire, pour ne pas l'irriter, et combien il était à craindre que des ennemis si acharnés, en se voyant face à face, ne fussent portés à en venir aux mains et à se massacrer sous ses yeux. Rien, en effet, ne paraissait

pouvoir amollir la dureté de leurs cœurs et les amener à conclure la paix ; une condition était-elle admise d'un côté, on la rejetait de l'autre. Cependant le dernier sermon allait avoir lieu, et c'était le moment où devait expirer la trêve ; dans cet état de choses, le Saint prit la résolution de partir sans avoir obtenu le résultat désiré. Il se dirigea donc vers l'estrade pour prendre congé de son auditoire, profondément affligé cependant de laisser ces malheureux en proie au plus affreux désordre. Mais voilà que tout à coup il les voit s'attrouper autour de lui, se donner mutuellement des signes de réconciliation, et s'en remettre pleinement à son arbitrage. L'allégresse qu'éprouva le Serviteur de Dieu à la vue d'un spectacle si inattendu, fut indicible, et elle se répandit promptement dans toute la contrée qui déplorait d'avance un carnage imminent. Pendant le *Te Deum* qui fut chanté en action de grâces d'un si heureux événement, il y eut une décharge générale de toutes les armes à feu, pour attester la joie qu'on ressentait de voir les esprits réconciliés et la paix conclue.

Le Serviteur de Dieu avait occasion de constater chaque jour de ses propres yeux les maux et les désordres incalculables qui étaient la suite de cette vengeance, cette passion dominante des Corses. En traversant l'île, il ne rencontrait à chaque pas que des fermes et des habitations en ruines, des familles dispersées, des attroupements de personnes allant à la recherche de leurs ennemis, comme on va à la chasse des bêtes fauves. Aussi faisait-il tous ses efforts pour extirper des cœurs un vice si brutal et si funeste; il l'attaquait dans tous ses sermons, et il lui arrivait souvent de remporter de glorieuses victoires. A Orezza, diocèse d'Aléria, tandis qu'il invectivait contre ce vice odieux, quelques-uns des auditeurs s'élancèrent spontanément sur l'estrade pour offrir le pardon à leurs ennemis ; deux autres, à la suite

du sermon sur le jugement dernier, firent remise, même par écrit, des graves injures qu'ils avaient reçues. Une femme qui avait eu son fils tué la veille, et une autre dont les parents de ce dernier avaient tué le mari par vengeance, selon l'usage de ces insulaires, n'eurent pas plus tôt reçu la nouvelle de ce double homicide, que, surmontant leur douleur et réprimant courageusement tout mouvement de colère, grâce aux salutaires prédications qu'elles avaient entendues de la bouche du Saint à Ampugnani, non seulement elles se donnèrent des gages de paix, mais de plus allèrent trouver leurs parents respectifs, et à force de démarches et de prières, parvinrent, le jour même, avant que les cadavres ne fussent enterrés, à rapprocher les esprits et à fermer la voie à toute vengeance ultérieure, ce qui causa autant d'édification que d'étonnement dans l'endroit.

Il arriva encore à Orezza qu'un individu qui, à raison de son caractère, aurait dû favoriser la mission, s'efforça d'y mettre obstacle ; puis, quand il la vit inaugurée, se mit à la décrier par de sinistres insinuations, ne craignant pas d'avancer que la gloire de Dieu et le salut des âmes, loin d'être le mobile du missionnaire, comme il le protestait, n'étaient qu'un prétexte qui cachait d'autres fins. Ces discours perfides étaient de nature à porter un grave préjudice tant au prédicateur qu'aux fidèles ; aussi Dieu montra-t-il bientôt combien ils lui déplaisaient : le malheureux fut subitement atteint d'une étrange maladie qui le réduisit à la dernière extrémité. Saint Léonard le visita et avertit les parents de lui faire aussitôt administrer les sacrements, parce que la mort était imminente ; il expira en effet après deux jours de souffrances; et sa mort fut regardée par tout le monde comme un châtiment manifeste du Ciel.

Il se trouva néanmoins un ecclésiastique qui, en entendant raconter plusieurs accidents de ce genre, en

fit des plaisanteries, prétendant qu'il ne fallait pas y voir des punitions de Dieu, mais tout simplement des cas qui pouvaient très bien arriver selon le cours de la nature. Comme il achevait ces paroles, il tomba dans un précipice qui était proche; ses habits, à une certaine profondeur, s'accrochèrent à un tronc d'arbre, et il y demeura suspendu au-dessus de l'abîme; le malheureux, dans cette position, ne pouvait s'aider en aucune manière, et ses vêtements se déchirant par le poids du corps, il se voyait sur le point de rouler au fond du gouffre béant, et appelait au secours de toutes ses forces. Ceux qui étaient présents et qui avaient entendu son langage impie, se disaient entre eux, sans bouger de place : « Celui-là n'a pas foi à la mission, il ne voit partout que des effets naturels; eh bien! laissons-le périr de cet accident naturel. » Mais le malheureux, toujours suspendu en l'air, se recommandait de la manière la plus suppliante, et protestait en même temps que sa chute était un châtiment de Dieu, pour avoir discrédité la mission. Alors les spectateurs, se laissant toucher de compassion, firent descendre plusieurs cordes dans le précipice, et parvinrent à l'en retirer plus mort que vif, à cause de la frayeur qu'il avait eue.

La renommée du bien immense que faisait en tous lieux saint Léonard avait déjà fait le tour de l'île. C'est pourquoi les populations de l'autre côté des monts désirant aussi le posséder, vinrent le prier avec les plus vives instances de passer dans leurs contrées pour y donner des missions; il ne put les exaucer sur-le-champ, parce qu'il lui restait beaucoup à faire dans les diocèses de Mariana et d'Aléria, où les paroisses sont très nombreuses. De plus, son auditoire dans chaque endroit, était grossi par des fidèles d'au delà des monts qui faisaient plusieurs jours de voyage pour venir l'entendre; aussi, les églises se trouvant généralement trop petites et à

moitié ruinées, était-il obligé de prêcher dans les châtaigneraies ou autres bois semblables, où l'on choisissait l'endroit le plus spacieux pour y dresser l'estrade. Ces braves gens étaient si avides d'entendre la parole de Dieu et de se confesser au missionnaire ou à quelqu'un de ses compagnons, qu'ils venaient de bien loin avec leur provision de pain dans une besace, et passaient plusieurs jours dans l'endroit où se faisait la mission, se nourrissant uniquement de pain et d'eau. En voyant cela, le Serviteur de Dieu sentait son courage redoubler, et brûlant d'un saint zèle, il parcourait avec intrépidité ces endroits escarpés et impraticables, prêchant, instruisant, confessant et réconciliant les ennemis. Bien souvent, pour se rendre d'un lieu à un autre, il devait voyager dans l'obscurité de la nuit, se servant, pour éclairer ses pas, d'une branche de pin allumée, en guise de flambeau.

Pour aller d'Omessa à Niolo, villages situés sur les montagnes les plus élevées et les plus sauvages de la Corse, il se mit en route dans le mois d'août, au milieu de la nuit, tenant en main son flambeau de bois résineux, afin de ne pas se jeter dans un précipice. Apres une marche de dix heures sans s'arrêter, au milieu de rochers nus et complètement dépouillés de verdure et d'ombrage, il reconnut, au moment où il se croyait au terme de son ascension, qu'il lui restait encore une montagne de la hauteur de deux milles à gravir. Mais déjà il succombait de lassitude, et n'en pouvait plus à cause de la chaleur excessive qu'il faisait ; on jugea donc qu'il lui était impossible de continuer son chemin. Heureusement deux hommes vinrent à passer, ils le chargèrent sur leurs épaules et le transportèrent au lieu habité le plus voisin. Bien qu'il ne tînt plus sur ses jambes, néanmoins dès qu'il eut essuyé la sueur de son front et repris haleine, il voulut célébrer la sainte messe,

comme il ne manquait jamais de le faire, même dans ses voyages les plus longs et au milieu des plus grandes fatigues. S'étant ensuite restauré avec un simple morceau de pain, il se remit en route ; mais ses forces étaient épuisées, et ses pieds, ensanglantés par le taillant des rochers, refusèrent de le trainer ; il fut donc obligé de se laisser porter malgré lui sur un brancard, et il arriva de cette façon à Niolo.

La population de cette paroisse a coutume de passer la majeure partie de l'année dans les bois et sur les plages de la mer ; il ne reste dans l'endroit que les femmes, quelques vieillards et les prêtres ; de là vient que ces habitants ont des mœurs incultes et grossières, et ne ressemblent pas mal aux hôtes des forêts avec lesquels ils vivent. L'infatigable ouvrier du Seigneur travailla énormément pour ramener les ecclésiastiques à une vie bien réglée, et pour extirper l'usure, ainsi que les habitudes de brigandage et de meurtre qui s'y exerçaient en grand ; grâce à Dieu et à son zèle, il vint à bout de tout. Ces pauvres gens écoutaient en effet les sermons avec tant d'avidité et de componction, qu'ils s'empressèrent de déposer leurs haines et tous les vices auxquels ils étaient adonnés, pour se réconcilier entre eux et avec Dieu.

De Niolo, il se transporta à Corti, qui avait été une ville considérable ; mais il la trouva pleine de ruines, par suite des discordes civiles et des hostilités auxquelles elle était en proie ; de plus, un certain nombre des soldats qui formaient la garnison de la forteresse étaient hérétiques, ce qui fournit un aliment particulier à son zèle. Parmi les conversions nombreuses et remarquables on doit signaler celle de deux soldats calvinistes, qui, étant allés entendre le sermon, résolurent d'abjurer leurs erreurs entre les mains du missionnaire ; on en référa au vicaire-général d'Aléria qui était présent ; et

lorsqu'ils eurent été suffisamment instruits dans la foi catholique, ils firent en effet leur abjuration solennelle dans l'église de Corti. Un berger qu'on exhortait à faire sa mission s'y refusa, en disant que, pendant qu'il irait en ville, le missionnaire ne viendrait pas garder ses moutons : cette nuit même il perdit deux moutons, et la nuit suivante, trois. Le berger, craignant que ce ne fût une punition de Dieu, se détermina à aller au sermon, mais pour un jour seulement, parce qu'il avait peur que ses brebis ne vinssent à s'égarer ou ne fussent la proie des bêtes féroces; il retourna donc le soir à la campagne, et la même nuit il y en eut jusqu'à cinq qui moururent. Cette fois il ouvrit les yeux et forma le ferme propos de suivre la mission jusqu'au bout, recommandant son troupeau à la garde de Dieu : il assista en effet à tous les sermons jusqu'au dernier jour, et retournant ensuite à ses moutons, il les trouva tous à l'endroit même où il les avait laissés, sans qu'il y en eût un seul de mort ou d'égaré.

Il faudrait un volume entier pour décrire toutes les missions de saint Léonard dans l'île de Corse, avec les circonstances qui les signalèrent, les peines et les fatigues qu'il eut à essuyer. Nous en renvoyons plusieurs traits à la seconde partie, et nous nous contenterons de rapporter ici ce qui arriva dans sa dernière mission, laquelle eut lieu dans un endroit nommé Isolaccia, du diocèse d'Aléria. C'est là qu'il trouva la population la plus féroce et la plus intraitable qu'il eût encore rencontrée dans l'île; les habitants, dispersés dans les campagnes et dans les bois, vivent de brigandage et de rapine, éloignés des sacrements, plongés dans l'ignorance des choses du salut, et adonnés à tous les vices qu'entraîne après elle une vie sauvage. Depuis vingt ans, ils étaient divisés en deux factions nombreuses et tellement acharnées l'une contre l'autre, qu'on n'entendait

parler que de meurtres accompagnés des circonstances les plus atroces. Le généreux apôtre ne s'épargna aucune fatigue, ne négligea aucun moyen pour amollir ces cœurs de bronze. Une des deux factions qui se mit à fréquenter les exercices de la mission, se rendit à la fin, et se montra disposée à se réconcilier avec l'autre. Celle-ci avait pour chef un brigand nommé Lupo, véritable loup par sa férocité et son genre de vie. Lupo avait défendu aux siens d'aller écouter le missionnaire, et nul n'aurait osé lui manquer ; il défendit aussi de prêter l'oreille à aucune proposition de paix, et tous persistèrent dans leur obstination et leur endurcissement ; en sorte que le Serviteur de Dieu, le cœur navré de douleur, se détermina à partir pour passer ailleurs.

La nuit qui précédait son départ, le feu prit au plancher de la maison où il logeait, et en un instant causa un vaste incendie. La chambre ou plutôt la mansarde où il se trouvait avec ses compagnons, étant entourée de flammes, il ne pouvait se sauver par la fuite ; il cria de la fenêtre pour appeler du secours et on parvint à grand'peine à le retirer sain et sauf. Après une nuit passée dans l'épouvante, il célébra la messe et prêcha à l'église. De retour à la maison incendiée, comme il traversait une chambre, le plancher céda sous ses pieds et il aurait été précipité en bas, s'il n'eût rencontré dans sa chute une poutre qui l'arrêta, et le préserva d'un danger imminent de mort. Plusieurs personnes qui attendaient pour se confesser, accoururent au bruit de sa chute, et s'étant approchées de lui, le trouvèrent sans connaissance et à demi mort ; elles lui donnèrent aussitôt tous les secours qu'ils purent, et grâce à leurs soins et à ceux de ses compagnons, au bout de quelque temps il reprit ses sens et commença à respirer. Mais comme le mal était grave et qu'il ne pouvait recevoir en cet endroit les soins que son état exigeait, vu qu'il

n'y avait là ni médecin, ni médicaments, il fut résolu qu'on le transporterait à Bastia, qui en est éloigné de plusieurs journées ; encore fallait-il, pour y arriver, traverser des montagnes très hautes et très escarpées. A défaut de tout autre moyen de transport, on ajusta un siége sur un brancard, et on le fit porter par des hommes de ces contrées. Le fameux Lupo dont on a parlé, ayant eu connaissance de l'accident fâcheux survenu au missionnaire, et de la manière dont il devait être rendu à Bastia pour y recevoir des soins, voulut aussi avec des hommes de sa faction, le porter sur ses épaules pendant un assez long trajet. Le serviteur de Dieu, informé par ses compagnons qu'un de ceux qui le portaient était le féroce Lupo, s'en réjouit dans le Seigneur. Arrivé à un endroit où les porteurs devaient se remplacer, il se sentit animé d'un saint zèle, et quoique souffrant et à demi mort, se tournant vers le chef de faction, il lui dit d'un ton impérieux et avec une liberté évangélique : « Approche, Lupo, et mets-toi à genoux ! » Cet homme fier et cruel devient tout à coup doux et humble, le loup est comme changé en agneau, il s'agenouille promptement, et l'homme de Dieu continuant : « Je veux, lui dit-il, que tu fasses la paix. » Lupo, sans faire aucune objection, ni la moindre résistance, répond aussitôt : « Puisque ainsi vous le voulez, saint Père, qu'il en soit ainsi » ; et saisissant son fusil qu'il avait déposé par terre, il le décharge en signe de joie, criant à plusieurs reprises : « Paix ! paix ! » L'exemple du chef fut imité par ses partisans ; tous déchargèrent leurs fusils, puis s'en retournèrent en poussant des cris de joie, et tout en arrivant offrirent le pardon et la paix à la faction adverse. Il faut avoir à cœur les intérêts de Dieu pour comprendre le contentement que ressentit saint Léonard de ce coup admirable de la grâce, et les sentiments de reconnaissance

dont il était pénétré pour l'auteur de ces merveilles. Il poursuivit ensuite son voyage et arriva sans accident à Bastia ; les docteurs déployèrent toutes les ressources de l'art pour lui rendre la santé; le gouverneur de la république lui-même lui témoigna beaucoup de sollicitude; mais comme le climat de la Corse est très froid à cause des neiges qui y séjournent en quantité et des vents qui y règnent, on jugea nécessaire de le transporter sur le continent, pour lui faire respirer un air plus doux.

CHAPITRE XVI.

Il parcourt plusieurs provinces d'Italie, — puis il donne des missions à Rome pour disposer le peuple à l'Année Sainte.

Saint Léonard fut embarqué dans le mois novembre 1744, sur la galère capitane de la sénérissime république de Gênes et arriva en quelques jours à Porto Véneré, où les mauvais temps le retinrent l'espace de cinq jours, après quoi il se remit en mer et arriva à Gênes; dès que sa santé fut rétablie, il reprit l'exercice de son saint ministère. Bien qu'il n'y eût pas d'exemple qu'on eût jamais prêché sur une estrade dans la métropole de Gênes, les chanoines de cette église en firent néanmoins dresser une très magnifique, pour notre missionnaire : il y donna une mission à laquelle assistèrent l'Archevêque, le sérénissime Doge, presque toute la noblesse, et une multitude innombrable de fidèles. Il suffisait de le voir pour être touché, et dès qu'il ouvrait la bouche, l'émotion des auditeurs était portée à un tel point, que tous se mettaient à crier et à deman-

der à Dieu miséricorde, en se frappant la poitrine et en remplissant l'église de leurs gémissements et de leurs sanglots. Une des premières dames de la ville lui envoya un cœur d'or assez grand, pour qu'il servît à orner l'image de la Vierge qu'il exposait dans les missions ; mais en véritable enfant de saint François, après l'avoir considéré attentivement, il le fit remettre à la donatrice, en la remerciant de sa générosité, disant qu'il ne pouvait accepter son présent, parce qu'il était pauvre et qu'il ne pouvait se permettre l'usage de choses précieuses, même sous prétexte de dévotion. Il suggéra cependant à la pieuse dame d'envoyer ce cœur à la Madone du Mont, des Franciscains récollets, en lui assurant que la sainte Vierge agréerait son offrande ; c'est ce qu'elle fit sur-le-champ, et elle demeura très édifiée de ce trait de détachement des choses terrestres et d'amour pour la pauvreté.

En partant de Gênes, le Saint se mit à parcourir les côtes de la mer, prêchant partout la pénitence avec le même zèle et le même succès. Pendant qu'il était à Chiavari, il reçut de son supérieur Général et de l'éminentissime cardinal secrétaire d'Etat des lettres qui lui enjoignaient de retourner en Corse, pour y continuer l'œuvre qu'il avait laissée inachevée. Aussitôt qu'il les eut parcourues, il les baisa avec respect, et dit en inclinant la tête : *Fiat voluntas Dei,* prêt à s'exposer de nouveau à toutes les fatigues et à toutes les peines qu'il avait déjà essuyées dans cette île, et qu'il était sûr d'y rencontrer encore. Il allait, en effet, s'embarquer quelques jours après, lorsqu'il reçut avis de retarder son départ jusqu'à nouvel ordre. Il continua donc à prêcher sur les côtes de Gênes ; et comme c'était l'époque du passage des troupes espagnoles et autrichiennes, il eut beaucoup de peine à soutenir le courage abattu de ces populations ; il ne cessait de les exhorter à se

recommander à Dieu, pour être préservées des dangers qui se rencontrent ordinairement en temps de guerre. Malgré ces frayeurs, il y eut partout foule à ses sermons et les fruits en furent très abondants. A Pestri, dont les habitants étaient dans de vives alarmes pour le même motif, il y eut un concours si universel à tous les exercices de la mission, sans en excepter un seul, que, pendant ce temps, tous les magasins étaient fermés et les maisons restaient désertes; il faut ajouter qu'il n'y avait pas moins d'empressement à mettre en pratique les recommandations et les avis du missionnaire. Celui-ci néanmoins, voyant son ministère fort entravé dans ces contrées, par la guerre qui existait entre les Savoisiens et les Génois, demanda et obtint par écrit de l'archevêque de Gênes et du gouvernement, la permission de passer ailleurs, moyennant la promesse toutefois de revenir à leur demande, dès que les troubles seraient apaisés. Il partit donc de Lévanto et se dirigea vers Lucques.

Il donna un grand nombre de missions dans ce pays, où il était déjà très connu et en grande réputation; l'onction de sa parole y produisit, comme par le passé, un tel effet que souvent les cris de repentir et les gémissements de ses auditeurs l'interrompaient et l'obligeaient de suspendre le cours de son sermon. Du diocèse de Lucques, il se transporta à Ferrare, et ensuite à Bologne. Ce voyage le fit beaucoup souffrir, à cause des blessures qu'il avait aux pieds; aussi arriva-t-il à Ferrare si exténué, si affaibli, qu'il ne pouvait plus marcher, ni se tenir sur ses jambes. Il voulut malgré cela commencer aussitôt sa mission; on accourut en foule pour l'entendre, et l'église n'étant pas capable de contenir tout le monde, il fut obligé, dans les derniers jours, de prêcher sur la place en face de la cathédrale; encore fallut-il aposter des militaires pour prévenir les

désordres qui auraient pu résulter d'une trop grande affluence. Il opéra à Ferrare une grande réforme dans les mœurs, et s'y acquit une si haute réputation que, pour satisfaire la piété des habitants, on fit peindre et graver son portrait; tous s'empressèrent de s'en procurer un exemplaire. Il érigea dans cette métropole l'adoration perpétuelle du très saint Sacrement, y mit aussi en vigueur plusieurs autres pratiques de piété aussi avantageuses pour la gloire de Dieu que pour le salut des âmes; puis il partit pour le diocèse de Bologne.

Il donna un grand nombre de missions dans ce diocèse. Tandis qu'il était à Minerbio, il compta parmi ses auditeurs le cardinal Doria, légat de Bologne, et le cardinal Creszenzi, légat et plus tard archevêque de Ferrare; ces princes de l'Eglise assistèrent, entre autres exercices, à la procession de pénitence, et édifièrent tout le monde par leur éminente piété. Il avait recommandé, dans un de ses sermons, d'accompagner le Saint-Sacrement avec toute la pompe et le décorum possible, lorsqu'il est porté aux infirmes; or il arriva qu'un matin on dut le porter dans la misérable cabane d'un pauvre malade, éloignée d'un demi-mille de l'église; dès que le signal de la cloche fut donné, les fidèles accoururent en grand nombre, la plupart avec des cierges allumés; on remarqua dans la foule les deux éminentissimes cardinaux qui, après avoir suivi le Saint-Sacrement pendant tout le trajet, et assisté à la communion du moribond, demeurèrent encore quelque temps dans sa pauvre demeure, pour le consoler, lui et sa famille.

Les Ferrarais auraient voulu posséder une seconde fois notre Saint qui ne venait que de les quitter; mais, comme il était destiné à parcourir les montagnes de la légation de Bologne, il ne put se rendre à leurs désirs. Il se dirigea donc vers Treppio; il eut tant à souffrir

dans ce trajet, qu'arrivé au pied de la montée de Burgi, il sentit sa vue s'affaiblir sensiblement et ses forces presque défaillir : il ne pouvait plus avancer ni se tenir debout. Cependant comme la nuit tombait et qu'elle était très obscure, il fallut pour ne pas rester là jusqu'au matin, qu'un de ses compagnons portât la lanterne allumée en avant pour lui montrer la route, qu'un autre le tirât par la ceinture, et qu'un troisième le soutînt sous les épaules; on arriva de cette manière à Bargi vers les dix heures du soir. Les vives douleurs qu'il éprouva alors et la faiblesse extrême de son estomac, le forcèrent de s'y arrêter un jour; il en partit le surlendemain et atteignit Treppio, les pieds tout meurtris, et le corps entier en très mauvais état. Comme la population attendait ce nouvel apôtre avec une ardente impatience, et qu'il y était précédé par la bonne odeur de ses vertus déjà répandue en tous lieux, il recueillit aussi en cet endroit, comme dans toutes les autres localités du diocèse de Bologne, des fruits admirables de pénitence et de conversion. Saint Léonard était de ces prédicateurs qui joignent à l'efficacité de la parole la puissance de l'exemple : c'est avec ces armes réunies qu'il attaquait le vice et animait à la vertu, et de là vient qu'il triomphait des cœurs de tous ceux qui l'entendaient ou qui le voyaient. On en vit un exemple frappant dans l'endroit appelé Bagni della Porretta ; à peine l'homme de Dieu y fut-il arrivé, que les habitants, touchés à son aspect, s'empressèrent de s'approcher du tribunal de la pénitence dès la veille du jour où il devait faire l'ouverture de la mission, et beaucoup de prêtres durent passer une bonne partie de la journée au confessionnal pour satisfaire la multitude des pénitents. Il y eut ensuite un concours immense à ses prédications; on venait en foule de pays éloignés de vingt-cinq milles et plus pour l'entendre; l'église ne

pouvant contenir ces milliers d'auditeurs, il dut constamment prêcher en rase campagne.

De là, le Saint s'en alla prêcher la pénitence dans la ville de Ravenne. On peut se faire une idée du bien qu'il y opéra, en lisant le témoignage qu'en rendit Mgr Guiccioli, et qui est rapporté avec d'autres attestations à la fin de la première Vie, dédiée à Benoît XIV. La mission de Ravenne terminée, il en donna d'autres sur plusieurs points du diocèse. A Argenta entre autres, quoi qu'on fût dans le mois de janvier, et que la saison fût très froide et très pluvieuse, on vit arriver des troupeaux de fidèles de trente milles de distance et plus, qui venaient pour voir le Serviteur de Dieu et entendre ses sermons.

A l'approche du carême, comme il avait coutume de suspendre ses missions pendant ce temps, pour ne pas gêner les prédicateurs ordinaires, il passa du diocèse de Ravenne à celui de Ferrare, où il avait été appelé par le cardinal Crescenzi, qui en était devenu archevêque. Il y employa la sainte quarantaine à prêcher et à confesser dans divers monastères de religieuses, qui se le disputaient à l'envi, et retiraient un grand profit spirituel de sa présence. Dans la semaine de la Passion, il voulut faire ses exercices spirituels accoutumés ; et comme il n'y avait là aucun couvent de son Ordre, il se retira à la Chartreuse, et s'y enferma jusqu'au samedi-saint, vivant éloigné de toute créature et n'ayant plus de commerce qu'avec Dieu seul. Il en sortit plus fervent que jamais, et se mit à poursuivre avec une nouvelle ardeur ses travaux apostoliques dans le diocèse.

A Occhiobello et à Copparo, le cardinal archevêque assista à tous les exercices ; chaque matin il célébrait la messe en public et distribuait de ses propres mains la sainte Communion aux fidèles, qui en étaient très édifiés : ils ne le furent pas moins de le voir accompa-

gner le saint Viatique aux infirmes de l'endroit, leur faisant, s'ils étaient pauvres, d'abondantes aumônes. Le Saint recueillit une moisson très abondante dans ce diocèse, après quoi il retourna à Bologne. La mission qu'il prêcha dans le pré de l'église de Saint-Joseph des Pères Servites, hors la porte Saragozza, fut signalée par une conversion qui mérite d'être rapportée entre toutes les autres, pour la plus grande gloire de Dieu et de son Serviteur. Il y avait là une jeune femme d'environ vingt ans qui, étant mariée à un gendarme, s'abandonnait au libertinage et menait une vie scandaleuse. Un jour qu'elle se rendit à un exercice de la mission pour entendre la voix de saint Léonard, elle se sentit tellement touchée par la grâce qu'en un instant elle fut complètement changée, et devint un modèle de vertu et de modestie pour toute la ville. Un digne curé a attesté que cette jeune dame convertie persévéra dans ses bonnes résolutions, et que, non contente de s'occuper de sa propre sanctification par l'assiduité à la prière, la fréquentation des sacrements et la pratique d'autres bonnes œuvres, elle s'appliqua en outre avec zèle à procurer le salut des jeunes personnes dont la vertu était en péril; elle parcourait la ville de Bologne pour ramener à la pénitence celles qui avaient eu le malheur de succomber et pour éloigner du danger les innocentes; il lui arriva d'en tenir jusqu'à quatorze dans sa maison, les employant à travailler et les instruisant des devoirs de la vie chrétienne. La quête que l'homme de Dieu recommanda en finissant cette mission rapporta cinq cents écus (environ 2700 francs); il refusa, comme toujours, de s'en charger, et ils furent employés au bénéfice de la fabrique de l'église, dite Notre-Dame de Saint-Luc.

Après la mission donnée à Bologne et dans d'autres endroits du diocèse, il alla à Ancône, où il reçut l'ordre

de se diriger sur Rome. Il se remit donc en route, ne s'arrêtant que pour prêcher dans les villes qui se rencontraient sur son passage, comme à Spolète et ailleurs, et il le faisait toujours avec le même zèle et la même onction, malgré l'extrême fatigue que lui causait un voyage entrepris dans le mois de décembre, par un temps froid et pluvieux : aussi la componction et la piété qu'il réveillait dans les cœurs, continuaient-elles à se manifester après son départ C'est ce qu'on remarqua particulièrement à Terni. Il avait recommandé, dans les sermons qu'il y fit au commencement de janvier, de s'abstenir pendant le carnaval qui allait s'ouvrir, de mascarades, de comédies et d'autres divertissements ordinaires à cette époque ; bien que le missionnaire fût parti lorsque le carnaval commença, non seulement on s'abstint unanimement de tous ces amusements pour le moins dangereux, mais de plus, à partir du 4 février jusqu'au 27 du même mois, on ne s'occupa que d'œuvres de piété et de religion. Dans le cours de ces vingt-quatre jours, on voulut que le Saint-Sacrement fût exposé tour à tour dans les diverses églises, où les fidèles se portaient en foule pour le visiter ; on était surtout édifié de voir les membres des différentes confréries marcher dans les rues nu-pieds, une couronne d'épines sur la tête, une pesante croix sur les épaules, se donnant parfois la discipline jusqu'au sang ; en un mot toute la ville ne respirait que componction. Le dernier jour du carnaval, on se rendit processionnellement de la ville au couvent des Grâces, habité par les Mineurs Observantins, et éloigné de la distance d'un mille, pour y faire le Chemin de la Croix. En cette circonstance également, la plupart marchaient pieds nus, d'autres portaient des instruments de pénitence, et tous étaient d'une modestie et d'une piété des plus édifiantes. Tel fut le fruit que notre Saint produisit

à Terni : ses paroles et ses exemples, même après son départ, étaient restés si profondément imprimés dans les cœurs de ses auditeurs, qu'ils convertirent les coupables licences du carnaval en œuvres spirituelles et salutaires pour leurs âmes.

Cependant l'homme de Dieu arriva à Rome, et là on lui ordonna d'aller donner des missions d'abord dans le territoire dépendant de l'abbaye de Subiaco, ensuite à Arpino, puis à Citta dell'Aquila et dans d'autres localités. Il est impossible d'exprimer le bien que son zèle ardent opéra en tous lieux ; les abus extirpés, les mœurs réformées, les pécheurs convertis, tel était le fruit de ses prédications. Cependant si la fatigue des voyages, l'austérité de sa vie, la continuité de ses énormes travaux ne pouvaient ralentir son ardeur, ils menaçaient parfois de le faire succomber sous le poids d'un fardeau au-dessus des forces humaines. Une fois entre autres, en se rendant dans le mois de novembre 1748 de Montérotondo à Magliano, dans la Sabine, il fut accompagné de deux personnes qui, en prétendant abréger sa route, le firent passer à travers des champs ensemencés, couverts d'eau et de glaçons. Ce trajet désastreux par des routes impraticables dura sept heures; le Serviteur de Dieu n'avait plus la force d'avancer; la nuit étant survenue, il tomba par terre à moitié mort, sans être en état de se mouvoir ni de faire un seul pas. Dans cette extrémité on envoya à Morlupo, village peu éloigné, pour avoir une bête de somme qui pût le transporter ; mais lorsqu'elle fut amenée, on eut beaucoup de peine à le déterminer à en faire usage : observateur très fidèle de la règle, il craignait de la violer en cette circonstance; à la fin cependant il se rendit par obéissance, et on le conduisit au couvent des Mineurs Récollets de l'endroit. Lorsqu'il eut terminé ses missions dans la Sabine, le Souverain Pontife Benoit XIV l'ap-

pela à Rome, afin que, par ses prédications, il disposât le peuple au jubilé universel qui devait être célébré l'année suivante; on était alors en 1749. Le pape lui enjoignit donc de prêcher successivement dans les divers quartiers de la ville, ce qu'il exécuta avec tant de zèle et de force, avec un concours si prodigieux de personnes de toute condition, avec tant de fruit pour ses auditeurs, qu'on eût dit que Rome, secouée par la vertu de sa parole, était devenue tout autre sous le rapport de l'amendement des mœurs, de la retenue et de la modestie qu'on observait en chacun. Les effets de cette mission furent tels qu'ils exigeraient à eux seuls une longue histoire, si l'on voulait tout raconter.

Pour débuter dans cette importante campagne contre l'enfer, on lui assigna la place Navone, qui est très vaste. L'affluence des auditeurs fut incroyable, surtout au dernier sermon; non seulement toutes les fenêtres étaient occupées par la noblesse romaine, mais la place et les rues avoisinantes étaient couvertes de monde. Cette mission dura quinze jours consécutifs. Le Saint-Père assista quatre fois au sermon; et comme on avait coutume d'exposer le Saint-Sacrement avant de commencer, et de donner la bénédiction en finissant, le pape voulut un soir la donner lui-même : elle fut toujours donnée les autres fois par quelqu'un des cardinaux présents; ils s'y rencontrèrent parfois au nombre de vingt. Après le sermon de clôture, le pape, qui était allé l'entendre, avec une vingtaine de cardinaux, monta à un balcon, et de là donna la bénédiction apostolique à l'immense auditoire, pour clore ces saints exercices. Il y eut deux choses étonnantes entre autres dans cette mission : la première, c'est que les fidèles qui, à raison de l'éloignement, ne pouvaient pas entendre la voix du prédicateur ou distinguer ses paroles, ne le voyaient pas plus tôt paraître sur l'estrade, qu'ils ne pouvaient

plus retenir leurs larmes ; pénétrés jusqu'au fond de l'âme, ils se mettaient à pleurer et unissaient leurs sanglots et leurs cris à ceux des personnes qui composaient l'auditoire proprement dit. Une autre circonstance non moins surprenante, c'est que, nonobstant le soleil brûlant du mois d'août, hommes et femmes de toute condition allaient prendre place dès le matin à ciel découvert pour entendre de plus près le missionnaire, et stationnaient là, même en plein midi, exposés aux rayons du soleil, sans s'inquiéter de ce qu'ils avaient à souffrir ; dès que l'homme de Dieu paraissait, il se faisait subitement un silence aussi profond que si l'on se fût trouvé dans une vaste solitude.

Deux autres missions furent données, l'une sur la place de Sainte-Marie au Transtévère, et l'autre dans l'église de Sainte-Marie sur la Minerve; elles furent également honorées de la présence du Souverain Pontife, qui voulut les clôturer comme la première, par la bénédiction pontificale.

Pour se faire une idée de l'effet que produisirent ces trois missions, il suffit de savoir que, quoique la ville de Rome soit pleine d'églises et de confesseurs, ceux-ci depuis le matin jusqu'au soir, étaient accablés par la foule des pénitents, qui, bien avant le jour, assiégeaient déjà la porte des églises. Peu de jours après la clôture des missions, saint Léonard étant à son couvent de Saint-Bonaventure, les confrères de la compagnie de Saint-Jean-décollé vinrent l'appeler un matin de bonne heure pour aller convertir un Sicilien, qui, huit jours auparavant, avait tué un prêtre; ce malheureux, qui était condamné à la potence, ne voulait pas entendre parler de repentir; aux exhortations qui lui avaient déjà été faites par plusieurs, il ne répondait que par le mot « vengeance » et persistait opiniatrément dans son impénitence. Avant de sortir du couvent, le saint homme

dit clairement au marquis Ximénès, qui était allé pour pour le prendre et l'accompagner, que ce criminel ne se convertirait pas, attendu que, par un jugement impénétrable, il était abandonné de Dieu; il s'employa néanmoins de toutes ses forces à secouer ce malheureux, mais ce fut en vain; on eut beau différer l'exécution de la sentence jusqu'au soir, il voulut mourir dans son obstination en continuant à demander « vengeance », même avec la corde au cou. Voyant sa prédiction vérifiée à son grand regret, et l'immense multitude des spectateurs étant plongée dans l'effroi, il monta sur l'escalier même du gibet auquel était pendu le cadavre, et de là il fit un discours si véhément sur l'impénitence finale, qu'il arracha des larmes de tous les yeux. Parmi ceux qui, saisis de repentir, allèrent ensuite se prosterner à ses pieds pour se confesser, il se trouva un grand pécheur, qui depuis plus de vingt ans ne s'était pas approché du sacré tribunal, et qui, dans sa douleur, protestait qu'il était plus digne de la mort affreuse dont il venait d'être témoin, que ce malheureux assassin. Le Saint prenait motif de ce fait, dans la suite, pour rappeler aux prédicateurs qu'ils ne doivent pas présumer d'eux-mêmes, quelque bien qu'ils opèrent dans les âmes, vu que Dieu, dans le cas que nous venons de rapporter, a bien fait voir que c'est lui, et non la parole humaine, qui touche, qui amollit les cœurs des pécheurs, bien qu'il sache faire triompher sa miséricorde et sa justice, en faisant servir le terrible châtiment d'un seul à la conversion d'un grand nombre.

Cependant l'année du jubilé approchant, le Saint-Père ordonna que les exercices spirituels eussent lieu pendant le mois de novembre dans les églises de la Trinité-des-Monts, de Saint-Jean des Florentins et de Sainte-Cécile, après quoi le Serviteur de Dieu fit une mission à Saint-André della Vallé, et lorsqu'il eut ter-

miné, c'est-à-dire vers la fin de décembre, il se retira au couvent de Saint-Bonaventure. Là, comme si, en s'épuisant au service des autres, il se fût négligé lui-même, il voulut vaquer à son tour aux exercices spirituels. Le soir qui précédait sa retraite, il se jeta aux genoux de son supérieur dans le réfectoire commun pour demander sa permission et sa bénédiction ; et tout en protestant à la face de ses confrères qu'il n'avait de religieux que l'habit, et en se recommandant aux prières de la communauté, il se mit à pleurer tellement que les sanglots étouffaient sa voix.

Qu'on juge par là avec quel recueillement et quel profit pour son âme, il s'adonna à ses saints exercices ; aussi étant allé ensuite se présenter au pape et en étant interrogé sur le fruit qu'il en avait retiré, il répondit que ce fruit consistait en un désir ardent de mourir bientôt pour aller jouir de son Dieu. Quelques jours après, en allant assister et confesser un infirme, il se fit mal à un pied, et, selon son ordinaire, il n'en dit rien à personne ; mais la gangrène s'y étant mise, il ne pouvait plus poser le pied à terre, tant la douleur était vive ; il fallut en venir à une incision, et sa guérison fut encore retardée par un érésipèle qui survint au même membre, en sorte qu'il dut garder le lit pendant plusieurs jours. Le pape, l'ayant su, daigna le visiter en personne, et apprenant qu'il s'était maintes fois blessé en marchant nu-pieds, et qu'il en avait souffert de graves incommodités, il lui ordonna d'user à l'avenir de sandales ; de plus, il lui défendit de quitter Rome sans sa permission expresse, et après s'être entretenu en particulier avec lui pendant une demi-heure, il le laissa en lui donnant sa bénédiction apostolique. Dès qu'il fut guéri, sa charité ne lui permit pas de rester oisif, d'autant plus que le jubilé de 1750 était ouvert ; il s'employa donc à confesser les religieuses de divers monastères, et à

donner les exercices spirituels à plusieurs confréries, notamment à celle de la Trinité des pèlerins, dans laquelle il se fit inscrire. Cependant la ville de Rome donnait des preuves manifestes du profit qu'elle avait retiré des missions précédentes : la dévotion avec laquelle les habitants faisaient la visite des basiliques, la conduite exemplaire qu'ils tenaient pendant ces pieux pèlerinages édifiaient tous les étrangers, et les vieillards assuraient n'avoir jamais vu autant de piété, autant de recueillement chez les Romains que pendant cette année, qu'on put doublement appeler l'Année-Sainte.

La même charité qui avait porté le Saint à se mettre au service de divers monastères et confréries, le rendit assidu à entendre les confessions d'une multitude de pénitents qui allaient le trouver à son couvent de Saint-Bonaventure ; il en est qui faisaient de longs voyages pour se procurer l'avantage de s'adresser à lui, et l'on peut dire qu'il ne fit pas moins de bien en occupant le tribunal de la pénitence pendant cette année, qu'il n'en aurait fait en donnant des missions. Je me contenterai de rapporter ici deux faits en preuve de ce que j'avance ; ils sont choisis entre mille. Nous avons dit l'affluence extraordinaire des fidèles qui suivirent la mission prêchée sur la place Navone, l'année qui précéda le jubilé ; cette mission eut un grand retentissement : le bruit en parvint aux oreilles d'un homme qui se trouvait à cinq cents milles de distance de Rome ; comme il avait la conscience chargée de quelques péchés dont il ne s'était jamais confessé, il conçut le désir d'en faire l'aveu à saint Léonard, et, à cette fin, il entreprit de faire à pied, pendant l'Année-Sainte, le pèlerinage de Rome. Arrivé là, il tenta vainement pendant plusieurs jours de pouvoir s'adresser au Serviteur de Dieu ; enfin, fatigué des difficultés qu'il rencontrait, il s'approcha d'un autre confesseur, à qui, par honte, il cacha encore

une fois ses péchés ; il reçut l'absolution et s'en retourna dans sa patrie la conscience chargée d'un nouveau sacrilège. La miséricorde de Dieu, qui ne voulait pas l'abandonner, lui faisait éprouver de continuels remords ; il ne pouvait goûter ni paix, ni repos ; sans cesse il croyait entendre une voix qui lui disait de retourner à Rome et de se confesser au père Léonard. Vaincu par ces importunités de la grâce, il se mit en route une seconde fois et arriva dans la capitale du monde catholique au mois d'août de la même année. Il se rendit directement au couvent de Saint-Bonaventure, fit appeler le Serviteur de Dieu, et prosterné à ses pieds, il lui dit : « Mon Père, je suis le plus grand pécheur du monde » ; puis il lui fit sa confession générale et lui détailla toute la suite de sa vie en versant des torrents de larmes et en donnant des signes extraordinaires de contrition. Le Saint l'embrassa avec tendresse, lui témoigna la plus vive charité, et l'anima à mettre sa confiance en Dieu ; édifié d'ailleurs de ses bonnes dispositions et de la générosité qu'il avait montrée en faisant à pied, et par deux fois, un voyage de cinq cents milles pour se confesser, admirant plus encore l'ineffable bonté de Dieu à son égard, il le délia des chaînes du péché et le renvoya content et heureux. Ce pécheur lui-même, ne pouvant contenir la joie qui inondait son cœur, raconta la grâce extraordinaire que Dieu lui avait faite.

L'autre fait arriva à un Prussien hérétique. Cet homme, ayant entendu parler dans son pays des merveilles qu'opérait la parole du Serviteur de Dieu, se sentit touché de la grâce et voulut aussi se rendre à Rome, pour voir et pour entendre ce nouvel apôtre. Il l'entendit en effet, et ayant eu ensuite une conférence particulière avec lui, il lui manifesta la pensée qu'il avait d'embrasser la religion catholique; mais son

esprit était agité de doutes sur la primauté du pape et sur l'invocation des Saints; c'est ce qui l'empêchait de prendre une résolution. Le Saint résolut tous ses doutes avec tant de clarté qu'il demeura convaincu, détesta ses erreurs, et peu de jours après, en fit l'abjuration entre les mains du cardinal-vicaire. Il fut ensuite conduit aux pieds du Souverain Pontife par le Serviteur de Dieu lui-même, et le Pape lui accorda une indulgence plénière à gagner une fois par mois, à la condition de se confesser et de communier; en outre, il pourvut à son entretien au moyen d'un petit subside qu'il lui assigna.

L'Année-Sainte touchant à sa fin, le pape enjoignit à saint Léonard de faire un triduum en forme de mission dans l'église de Saint-André della Vallé, afin d'affermir de plus en plus les fidèles dans les sentiments de piété dont ils s'étaient montrés animés dans tout le cours de l'année; il en fit l'ouverture en présence d'un grand nombre de cardinaux et du Souverain Pontife lui-même, qui voulut donner la bénédiction avec le Saint-Sacrement. Le concours des fidèles fut si grand que cette vaste église ne put contenir tout le monde; une bonne partie devait rester en dehors, et de toutes parts on ne voyait que des larmes et des signes de componction. C'est de cette manière qu'il couronna ses travaux pendant l'Année-Sainte, à la grande satisfaction du Souverain Pontife. Benoît XIV, qui l'aimait tendrement, ne lui permit pas de se retirer ailleurs, comme il le désirait; il lui ordonna de demeurer à Rome et de continuer à se rendre près de lui tous les dimanches après le dîner, afin de traiter avec lui des affaires qui concernaient le salut de son âme et l'avantage spirituel de l'Eglise. Toutefois il jugea bon de lui accorder plus tard de s'absenter pour donner quelques missions, notamment à Lucques, comme nous allons le rapporter.

CHAPITRE XVII.

Il donne de nouveau des missions à Lucques et dans quelques endroits de l'archidiocèse de Bologne, — de là, il retourne à Rome, et peu après son arrivée au couvent de Saint-Bonaventure, il meurt.

Les nobles seigneurs de la ville de Lucques avaient adressé de pressantes sollicitations au Souverain Pontife pendant l'Année-Sainte, pour obtenir de posséder de nouveau dans leurs murs saint Léonard ; le pape consentit enfin à s'en priver et lui permit d'aller prêcher la pénitence dans cette ville. Il songea aussitôt à se mettre en route ; mais avant de partir, il voulut terminer une œuvre importante qu'il avait entreprise, je veux dire l'érection du Chemin de la Croix dans le Colisée[1], lieu sanctifié jadis par le sang des martyrs ; il avait eu, à cet effet, l'autorisation de Benoît XIV, et avec l'approbation du même Pontife, il avait en outre institué une congrégation de personnes pieuses, sous le titre des Amants de Jésus et de Marie, qui devaient faire solennellement, à certains jours de l'année, le Chemin de la Croix au Colisée, et exciter les autres fidèles à pra-

(1) On donne ce nom à un immense amphithéâtre, qui fut construit par les ordres de l'empereur Flavius Vespasien, à son retour de la guerre contre les Juifs, en l'an 72 de l'ère chrétienne. On pense que le nom de Colisée (corruption du mot colosse), provient de la statue colossale de Néron, représentée sous la figure d'Apollon, qui était placée dans l'intérieur, ou du moins à peu de distance. Ce gigantesque édifice, conservé en grande partie, pouvait contenir jusqu'à cent mille spectateurs ; c'est là que se donnait le sanglant spectacle des combats de gladiateurs, et c'est là aussi que, pendant les siècles de persécution, les chrétiens étaient exposés aux bêtes féroces.

tiquer une dévotion si salutaire et si agréable à Dieu. Il avait déjà mis sous presse un opuscule dédié au Saint-Père, contenant les règles de cette association, et, pour compléter son œuvre, il ne manquait plus que la bénédiction des quatorze stations qu'il avait fait ériger dans l'intérieur de l'amphithéâtre. Grâce à son zèle, cette cérémonie eut lieu le 27 décembre, jour de la fête de saint Jean l'Evangéliste; elle fut faite par le vice-gérant de Rome, Patriarche de Constantinople, le Saint-Père ayant été empêché de la faire lui-même, comme il l'avait désiré et résolu. A cette occasion, le Saint adressa la parole à la multitude immense qui se trouvait réunie au Colisée, et il exhorta tous les fidèles à faire fréquemment le Chemin de la Croix, leur montrant que non seulement ils pouvaient gagner par là de nombreuses indulgences, mais de plus, qu'en méditant la passion du Sauveur, retracée dans les quatorze stations, ils feraient de faciles et rapides progrès dans le chemin de la vertu. Divers motifs semblaient porter à croire dans le principe que cette pratique de dévotion ne tiendrait pas longtemps; mais l'expérience a dissipé ces appréhensions, puisque les Amants de Jésus et de Marie y ont été constamment fidèles jusqu'aujourd'hui, et que beaucoup de personnes pieuses de toute condition se joignent à eux.

Saint Léonard avait aussi résolu de faire construire un oratoire à l'usage des confrères, afin que leurs réunions ne dussent pas avoir lieu dans l'église du couvent, qui était le siège primitif de la congrégation, ces réunions étant de nature à troubler plus ou moins le calme et le silence de cette sainte retraite; mais il ne put effectuer ce dessein, la mort l'ayant supris trop tôt. Le Souverain Pontife Benoît XIV, qui en avait eu connaissance, voulut l'exécuter après sa mort. Il fit donc construire à ses frais l'oratoire attenant à l'église

des Saints-Cosme et Damien, au Campo Vaccino, l'ancien Forum Romanum, qui s'étend entre le Capitole et le Colisée ; bien plus, pour le bon ordre de la congrégation, il assigna l'église même des Saints-Cosme et Damien à la section des femmes, et le nouvel oratoire à la section des hommes, et il nomma directeur perpétuel de l'exercice du Chemin de la Croix au Colisée le père Gardien *pro tempore* de Saint-Bonaventure.

Le Serviteur de Dieu, ayant définitivement établi, comme on l'a dit, l'œuvre du Chemin de la Croix, voulut répondre aux vœux des habitants de la ville de Lucques, qui avaient adressé au pape de nouvelles instances, dans le mois de mars 1751, afin qu'il le laissât partir ; il donna donc tous ses soins aux préparatifs du voyage. Lorsqu'il alla prendre congé du Saint-Père et demander sa bénédiction, le 14 avril, le pape lui prescrivit de faire usage d'une voiture, tant en allant qu'en revenant, et comme il témoignait la surprise que lui causait cet ordre inattendu, le Saint-Père ajouta : « Allez et revenez en voiture, et pour le mois de novembre nous vous attendons à Rome. » Il partit dès le lendemain et, quel-jours après, il était à Florence. Il y eut dans cette ville un empressement incroyable pour le voir, et cela non seulement de la part des gens du peuple, mais même des prêtres, des réguliers et des personnes de condition ; la foule se pressait sur son passage dans les rues ; c'était à qui lui baiserait la main ou la tunique, ou enlèverait un morceau de son habit, et il n'était pas aisé de le protéger contre ces pieuses importunités. L'archevêque de Florence et l'évêque de Fiésole le prièrent de visiter quelques monastères ; il obéit, à la grande satisfaction des religieuses qui eurent le bonheur de le voir. Mais remarquant que dans son couvent du Mont, où il se tenait, il était fort distrait à cause des visites continuelles de personnes de qualité qui demandaient avec

instance de pouvoir lui parler, il se transporta à la solitude de l'Incontro, fondée par lui, comme on l'a rapporté plus haut, trente-cinq ans auparavant. Il s'y arrêta pendant quelques jours, jouissant d'une paix profonde et d'une parfaite tranquillité d'esprit. Enfin le 5 mai au matin il s'achemina vers Lucques.

Comme il s'était acquis dans cette ville une très haute considération, tant par la sainteté de sa vie, que par le bien incomparable qu'il y avait fait autrefois, il y fut reçu avec des démonstrations universelles de vénération et de joie. Le nombre des fidèles qui affluèrent à ses sermons pendant cette mission surpassa encore tout ce qu'on avait vu antérieurement dans la même ville; la cathédrale de Saint-Martin qui est très vaste ne put les contenir; il fallut prêcher sur la place de Saint-Michel in Foro. Il arriva, dans les premiers jours, que le Serviteur de Dieu, exténué par l'âge et affaibli par ses travaux excessifs, éprouva une sorte de défaillance intellectuelle, qui le rendait absolument incapable d'application, ce qui l'obligea d'omettre plusieurs sermons; mais s'étant remis promptement de cette indisposition, il continua son ministère apostolique et prêcha avec un ton de voix et une présence d'esprit tels, qu'il pénétrait jusqu'au cœur tous ceux qui l'écoutaient et les remplissait d'admiration; on ne pouvait, en le voyant, s'empêcher d'être attendri et de verser des larmes.

De la ville de Lucques, il se dirigea sur Camajore, en passant par Viareggio; en cet endroit, on le pria de faire un sermon; il se prêta au désir des habitants, et sa parole porta ses fruits : un homme qui vivait en concubinage public depuis dix-sept ans mit fin à ce scandale et se convertit; ce malheureux, par suite des rapports criminels qu'il entretenait avec sa servante, avait conçu pour sa femme une telle aversion, qu'il ne pouvait plus la souffrir, en sorte qu'elle avait été obligée de s'éloi-

gner et de vivre séparément avec son fils, qui était également affligé d'un si grave scandale. Par une disposition de la Providence, cette servante alla écouter le sermon du Saint et elle en fut tellement frappée qu'au moment même, cédant aux sollicitations de la grâce, elle se mit à déplorer amèrement ses désordres et se proposa de changer de vie. De retour chez son maître, elle lui adressa une exhortation si pressante, que celui-ci, comme étourdi, et secoué aussi intérieurement par la grâce, congédia cette étrangère, rappela près de lui sa femme et son fils, et leur demanda pardon. Cet événement ne causa pas moins d'étonnement que de joie dans tout le pays, et chacun rendait grâce à Dieu de ce que, par un seul sermon de son Serviteur, il avait fait disparaitre un scandale auquel depuis tant d'années on n'avait pu apporter remède. L'étonnement fut à son comble, lorsqu'on vit cet homme, trois jours après sa conversion, surpris par une mort soudaine et cité au tribunal de Dieu.

Un triomphe non moins éclatant de la grâce, également dû à l'efficacité de sa parole, excita l'admiration des habitants de Camajore, où il donnait la mission quelques jours après. Il y avait là une mère dont le fils avait été tué neuf ans auparavant, et qui avait constamment refusé de pardonner au meurtrier, malgré les pressantes exhortations de personnes recommandables par leur rang et leur caractère. S'obstinant au contraire de plus en plus dans sa haine, aussi bien que le fils qui lui restait, elle répondait à tous ceux qui lui parlaient de réconciliation que, quand tous les missionnaires du monde viendraient la trouver, ni elle ni son fils ne se rendraient jamais. C'est avec ces dispositions que la mère et le fils allèrent écouter le sermon sur la sainte Vierge que saint Léonard avait coutume de faire dans ses missions ; ils en furent tous deux si pénétrés, si attendris,

que, sur-le-champ, déposant tout désir de vengeance, ils offrirent publiquement la paix à leur ennemi et se réconcilièrent solennellement, ce qui fut un grand sujet de joie et d'édification pour tout le monde. C'étaient là de ces coups admirables et extraordinaires que Dieu opérait par le ministère de son Serviteur, sans parler d'une foule innombrable de pécheurs, que sa voix, en tous lieux, réveillait de leur léthargie et qui, brisant publiquement les liens du péché, se réconciliaient avec Dieu par une sincère confession.

Saint Léonard ayant eu l'ordre du pape de commencer ses travaux apostoliques dans les montagnes de la légation de Bologne le jour de la fête de saint Barthélemi, fit la mission, en attendant, à Brancoli et à Gallicano, sur les confins des États de Lucques, de Florence et de Modène; il y eut à ses sermons un concours si prodigieux de fidèles de ces trois contrées, qu'il fallut improviser deux ponts à leur usage sur le fleuve Serchio; on compta au sermon de clôture jusqu'à trente mille personnes. Il fit en tout trois missions dans ces montagnes, et elles lui coûtèrent tant de peine que plusieurs fois il tomba faible sur l'estrade et ne put continuer sa prédication. Dans une de ces localités, il eut surtout à souffrir des discordes qui y régnaient, particulièrement entre les personnes qui, à raison de leur position, auraient dû donner aux autres le bon exemple; elles se plaisaient à tourner en ridicule tout ce que disait le missionnaire, et s'efforçaient même d'empêcher qu'on se confessât à lui ou à quelqu'un de ses compagnons. Exhortations, avertissements, menaces, tout fut employé en vain pour réprimer cette insolence, que Dieu faisait servir du reste à enrichir la couronne de son Serviteur; ces suppôts du démon continuèrent jusqu'à la fin à lui susciter des entraves, et persistèrent dans leur endurcissement et leur opiniâtreté. Il n'en fut cependant pas de

même de la majeure partie du peuple et de la généralité des ecclésiastiques ; ceux-ci, assistant assidûment aux saints exercices de la mission, en recueillirent les fruits et donnèrent des signes manifestes de componction et de repentir.

Dans le cours de ces missions, le Saint dit plusieurs fois à ses compagnons que c'étaient les dernières, et à frère Diégo de Florence, qui depuis vingt-six ans l'accompagnait dans toutes ses courses apostoliques, il répétait de temps en temps qu'il voulait lui faire un sermon, sans que l'on comprît ce qu'il entendait par là. On remarqua d'ailleurs qu'au lieu de préparer ses sermons, selon sa coutume, il avait toujours en main les résolutions qu'il avait écrites, comme on l'a dit, en 1717. Un jour qu'il était appliqué à les lire et à les méditer avec beaucoup d'attention, ses compagnons lui dirent de renvoyer ces résolutions à un autre temps et d'étudier ses sermons : « Non, répond-il ; ce sont ces résolutions qui me sont nécessaires maintenant. » Ces circonstances et d'autres semblables faisaient craindre avec fondement que sa mort n'approchât et qu'il n'en eût reçu avis. En effet, écrivant de Barbarolo, le 29 octobre, à Mgr Belmonte, camérier de Sa Sainteté, il le lui fait entendre assez clairement : « S'il plaît à Dieu que j'arrive à Rome, lui dit-il, vos désirs seront satisfaits : je n'en sortirai plus ; car la barque est vieille et ne peut plus aller longtemps. »

Le mois de novembre était commencé : comme le pape lui avait ordonné de rentrer à Rome dans ce mois, et qu'il venait même de le rappeler par une lettre très affectueuse datée du même mois, il se détermina à partir et à s'acheminer vers Rome. Il se rendit cependant d'abord à Ferrare, où il était appelé par l'archevêque, le cardinal Crescenzi, qui désirait le revoir et s'entretenir avec lui ; de Ferrare il retourna à Bologne, d'où il se

mit en route le 15 novembre dans la direction de Lorette.

Arrivé dans cette ville, le 20 du même mois, il y fut reçu avec toutes les démonstrations d'une profonde estime par le gouverneur, Mgr Stella, qui le pria instamment d'accepter le logement dans son palais. Mais l'humble Serviteur de Dieu, qui pendant toute sa vie avait été fidèle à sa résolution de s'arrêter toujours en voyage dans les couvents de l'Ordre, lorsqu'il s'en trouvait, afin de faire acte d'obéissance aux supérieurs locaux, remercia ce prélat et descendit chez les Mineurs Observantins, où il passa la nuit. Le matin, il célèbra la messe dans la sainte chapelle, à l'intention du Souverain Pontife, selon qu'il avait été convenu le soir précédent avec le gouverneur; et après avoir entendu une messe d'action de grâces dans la même chapelle, il partit pour Tolentino, où il arriva le soir au coucher du soleil. Il y prit également son logement au couvent des Mineurs Observantins, et montra dans la soirée une gaîté si peu ordinaire chez lui, que son compagnon, ne pouvant en soupçonner la cause, en était dans l'étonnement. En partant de Tolentino, comme les montagnes qu'il fallait traverser étaient couvertes de neige, il endura dans la matinée un froid si intense, que, toute la chaleur se retirant de ses membres, il présentait l'aspect d'un cadavre. Malgré cela, dès qu'il fut arrivé à Ponté-della-Travé, il voulut y célébrer la sainte messe, et s'étant ensuite restauré avec un simple morceau de pain, il continua son voyage jusqu'à Casé-Nuové, où il arriva à sept heures du soir. Tandis qu'il était assis près du feu, il fut saisi d'un violent tremblement; son compagnon, s'en apercevant, lui dit qu'il avait la fièvre; il répondit avec calme : « Je n'en sais rien. » Il se mit ensuite à réciter son office, et, après avoir pris une légère collation, il alla se reposer; mais il lui survint une toux opiniâtre, et il passa toute la nuit dans une agitation

telle, que vers une heure du matin, il pria son compagnon d'allumer son feu, parce qu'il ne pouvait plus rester au lit. Le bon frère lui demanda comment il se trouvait, et il répondit par deux fois : « Je suis mal »; ce qui fit augurer que le mal était bien grand ; car les plus rudes fatigues, les évanouissements, les mauvais traitements qu'il avait essuyés pendant l'espace de vingt-six ans, n'avaient jamais pu lui arracher une plainte semble ; il supportait tout d'un air content, et jamais on ne lui entendit seulement dire qu'il fût mal. Dès que le jour fut venu, ils s'acheminèrent vers Foligno, où il voulut encore dire la messe; et comme son compagnon le priait de s'en abstenir pour cette fois, attendu qu'il ne tenait plus sur ses jambes, il lui répondit d'un ton très pénétré : « Mon frère, une messe vaut plus que tous les trésors du monde. » Il monta donc à l'autel, mais il eut beaucoup de peine d'achever ; sa faiblesse était si grande que ses jambes tremblaient sous lui et qu'il ne pouvait plus articuler. En allant le jour suivant de Foligno à Spolète, le conducteur se trompa de route, et s'engagea dans un chemin étroit où la voiture ne pouvait plus avancer; il fallut donc qu'il traversât à pied un ruisseau plein d'eau et de boue. Il arriva au couvent de Spolète extrêmement défait et dans un tel état qu'on eût dit qu'il allait expirer; il voulut néanmoins réciter son office, ce qu'il fit avec l'assistance de deux religieux. On le pria avec les plus vives instances, de s'arrêter quelque temps; mais il s'excusa en disant que Sa Sainteté lui avait ordonné de se trouver à Rome dans le mois de novembre; et en conséquence il poursuivit son voyage par Civita Castellana, d'où il partit le 26 de grand matin pour Rome.

Pendant cette dernière journée de son fatigant et pénible voyage, il montra plus que jamais le désir ardent qu'il avait d'arriver bientôt à son couvent de Saint-Bona-

venture ; il demanda à Rignagno à quelle distance on était de Rome, et réitéra la même demande à Castel Nuovo; obligé de s'arrêter pour quelques heures en cet endroit, il voulut achever, quoique avec un mal extrême, l'office du jour. En voyant Prima Porta, il demanda à frère Diégo combien il y avait encore jusqu'à Pontemolle ; puis il ajouta : « Pendant ces dernières missions dans les montagnes de Bologne, je vous ai dit plusieurs fois, mon frère, que j'avais à vous parler, et que je voulais vous faire un sermon. Or, voici ce que j'ai à vous dire ; quand nous serons arrivés au couvent de Saint-Bonaventure, vous remettrez cette cassette contenant mes sermons, au père Gardien ; vous lui direz que je m'en dépouille de bon cœur et que je n'ai plus que faire de mes manuscrits. Je l'invite cependant à les confier à des religieux capables d'exercer utilement le saint ministère de la prédication, et s'il ne le fait pas, il en rendra à Dieu un compte rigoureux. Vous remettrez aussi entre les mains du père Gardien les clefs des cassettes qui renferment la Vierge, le Crucifix et les autres objets dont on usait dans les missions; il faut, mon frère, que vous vous dépouilliez aussi de tout cela de bon cœur. » A quoi le frère Diégo répliquant qu'il le faisait bien volontiers : « C'est ainsi que je le désire, reprit le Saint ; j'aime que vous soyez détaché de tout, et que vous n'ayez d'attache qu'à faire la volonté de Dieu. » Il continua à l'exhorter à garder fidèlement ses vœux, à s'appliquer à la pratique des vertus de son état et à ne jamais perdre la paix de l'âme, qu'ainsi il se rendrait cher à Dieu et à ses confrères et qu'il persévérerait dans sa vocation. Il ajouta en finissant : « Je sais que je dois bientôt mourir » ; et le frère Diégo l'encourageant, il répondit : « Non. D'après les signes que j'ai, je suis à l'extrémité. Ne doutez pas cependant, frère Diégo, que je ne prie Dieu constamment pour

vous, comme je vous ai toujours aimé. » Après un moment de silence, il poussa un profond soupir, se leva, et se tenant debout dans la voiture : « Mon frère, dit-il, je remercie Dieu de tout mon cœur de m'avoir accordé la grâce que je désirais si vivement, de mourir dans notre sainte Retraite. » Dès qu'il eut franchi la la porte de Rome, il dit à son compagnon : « Entonnez le *Te Deum*, et je répondrai ; » il le fit en effet, et c'est en récitant ce chant d'action de grâces qu'il arriva au couvent de Saint-Bonaventure, le 26 novembre, après le coucher du soleil.

On le descendit avec peine de la voiture ; car il était si faible qu'on ne lui sentait plus de pouls : aussi fallut-il le porter à bras jusqu'à l'infirmerie. A peine y fut-il entré qu'il se confessa et demanda le saint Viatique, qui lui fut administré environ une heure après son arrivée, en présence de toute la communauté. Lorsque son divin Sauveur entra dans la chambre, il lui adressa un collogue si affectueux, si expressif ; il prononça ses actes de foi, d'espérance et de charité avec tant d'énergie et de sentiment, que tous les assistants en furent émus jusqu'aux larmes. Après être resté pendant quelque temps recueilli en Dieu, il reçut la visite du médecin, qu'il pria de ne pas lui ordonner de manger de la viande, tant il était jaloux d'observer, jusqu'à son dernier soupir, l'abstinence qu'il gardait depuis tant d'années. Le docteur le trouvant tout à fait sans pouls, lui ordonna de prendre une boisson fortifiante ; il la reçut des mains de l'infirmier en le remerciant de sa charité, et il ajouta : « Oh ! si l'on en faisait autant pour l'âme que pour le corps ! » Après avoir bu, il dit encore : « Mon frère, je n'ai pas de termes suffisants pour remercier Dieu de la grâce qu'il m'accorde de mourir au milieu de mes confrères. » Un de ses premiers soins en arrivant avait été de songer à écrire à Sa Sainteté, pour lui donner un témoignage

de son obéissance, ct il demanda à cet effet du papier et une plume, mais son confesseur jugea bon de ne pas le lui permettre, ajoutant qu'on avertirait plutôt monseigneur Belmonte, prélat domestique et confident du Pape, afin qu'il lui donnât avis de son retour. En effet, ce prélat vint le voir vers les neuf heures du soir ; il ne put dissimuler la douleur qu'il éprouvait de le trouver dans cet état, et il ajouta que le Saint-Père serait très affligé en en recevant la nouvelle. Le Serviteur de Dieu se réjouit en le voyant, et lui répondit d'un air riant : « Que la volonté de Dieu soit faite et qu'il dispose de nous pour sa plus grande gloire ; veuillez m'accorder la faveur de déposer aux pieds de Sa Sainteté les derniers sentiments de ma filiale obéissance. » — « Père Léonard, lui dit prélat, vous êtes entre les mains de Dieu, qui, je l'espère, vous mettra en possession de ses éternelles miséricordes, et dans ce cas ne manquez pas de prier Dieu pour notre Saint-Père et pour moi. » — « Je le ferai volontiers, répondit-il, et qu'il en soit comme il plaira à Dieu pour sa gloire ; » et le prélat se retira immédiatement. Le Saint désirant demeurer dans le recueillement, congédia les religieux, en leur disant d'aller se reposer ; il ne resta près de lui que l'infirmier pour l'assister au besoin. Celui-ci, se tenant en dehors de la chambre, dont la porte était ouverte, était édifié d'entendre le malade faire les actes d'amour les plus fervents, invoquer la sainte Vierge et s'entretenir avec elle comme s'il l'avait eue présente. S'étant ensuite approché du lit, il vit qu'il avait le visage tout enflammé ; il le toucha, et il lui trouva la chair brûlante. On lui donna aussitôt l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec les sentiments de la dévotion la plus parfaite ; peu après, ayant conservé jusqu'à la fin toute sa présence d'esprit, il parut comme surpris d'un doux sommeil, et sans faire aucun mouvement, il s'endormit dans le Seigneur.

Ce fut le vendredi, 26 novembre 1751, un peu avant minuit, qu'il alla recevoir la récompense de tant de travaux entrepris pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain : il était âgé de soixante-quatorze ans, onze mois et six jours; il avait passé cinquante-trois ans en religion et il en avait consacré quarante-quatre aux missions. Le matin de bonne heure, conformément aux instructions reçues, on en fit donner avis au Saint-Père, qui, en apprenant la mort du père Léonard, dit avec un profond sentiment de douleur : « Nous avons beaucoup perdu ; mais nous avons gagné un Protecteur dans le ciel. » et l'on vit couler des larmes de ses yeux.

A peine la nouvelle de cet événement se fut-elle répandue dans la ville, que le peuple accourut en masse à l'église et au couvent de Saint-Bonaventure ; on jugea prudent de ne pas l'exposer en public, pour éviter les troubles et les désordres que l'affluence extraordinaire de gens de tout rang et de toute condition aurait pu occasionner. On se contenta de le déposer dans son cercueil au milieu du chœur, fermé par une balustrade, pendant qu'on chantait la messe et qu'on célébrait ses funérailles. Etaient présents à ces obsèques messeigneurs Réali, Belmonte et Giovardi, qui, la cérémonie funèbre terminée, prirent le cercueil et le reportèrent dans une chambre de l'infirmerie, où il resta le reste du jour. Cependant, pour contenir la foule qui allait toujours croissante, et qui couvrait toute la rue aboutissant à Saint-Bonaventure, il fut nécessaire de placer à la porte du couvent et à celle de l'église douze soldats, qui durent y stationner pendant plusieurs jours, la foule ne faisant que grossir. Vers le soir, on vit arriver trois cardinaux, savoir, messeigneurs Guadagni, vicaire de Sa Sainteté, Bardi et Monti, avec monseigneur de Rossi, vice-gérant du cardinal-vicaire, et d'autres personnages considérables, tant séculiers qu'ecclésiastiques, et même

des réguliers de divers Instituts. Tous, en contemplant ce corps vénérable, répétaient unanimement qu'il était mort un grand serviteur de Dieu, un de ceux à qui le Sauveur a dit dans l'Evangile : « Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et fatigués (pour mon amour), et je vous soulagerai »

Quelques princesses, parmi lesquelles se trouvèrent les duchesses Strozzi, Césarini, de Carpinéto et autres, accompagnées de beaucoup de personnes de distinction, désirèrent vivement, par piété, de le voir avant qu'il ne fût enseveli; elles se rendirent le même soir à l'église et sollicitèrent cette faveur avec instance. C'est pourquoi vers sept heures, l'église étant fermée, et les soldats continuant à stationner en dehors (car le concours du monde ne cessait pas même la nuit), on transporta le corps de l'infirmerie à l'église; et lorsqu'elles eurent satisfait leur dévotion en le contemplant pendant quelque temps, elles se retirèrent, et le matin suivant, avant le jour, il fut mis au tombeau de la manière suivante. Avec l'assistance de Mgr Giovardi, qui à cette fin passa la nuit au couvent, en présence du notaire qui dressa le procès-verbal, d'un grand nombre de religieux et du provincial, lequel se trouvait là en cours de visite, le corps de saint Léonard fut d'abord juridiquement reconnu et trouvé flexible dans toutes ses parties, comme s'il eût été vivant, puis déposé dans une caisse, qui fut scellée avec de la cire d'Espagne et placée, par ordre du Pape, dans un tombeau à part, en avant de la chapelle de Saint-François. Sa tombe fut ensuite recouverte d'une pierre portant cette inscription :

D. O. M.

HIC JACET

F. LEONARDVS A PORTV MAVRITIO

MISSION. APOST. ORDIN. MIN. REFORM.

SACRI RECESSVS S. BONAV. DE VRBE

VIXIT ANN. LXXV. OBIIT XXVI NOVEMB.

MDCCLI.

Telle est, en abrégé, la vie de saint Léonard, homme vraiment apostolique, ou plutôt l'apôtre de son siècle, la gloire de la république de Gênes et de sa patrie, l'honneur de l'Italie, la lumière de l'Eglise, et l'ornement nouveau de l'Ordre de Saint-François. Plusieurs volumes suffiraient à peine si l'on voulait indiquer seulement tout ce qu'il a fait, par ses paroles et par ses exemples, pour déraciner le vice et faire refleurir toutes les vertus ; pour convertir les pécheurs même les plus endurcis et les plus obstinés ; pour ranimer la piété et le culte divin dans une multitude de lieux qu'il a illustrés par sa présence, par ses prédications et par ses missions, se portant partout où la gloire de Dieu et les besoins du prochain l'appelaient, sans s'inquiéter ni de la contrariété des saisons, ni des fatigues du voyage, ni des souffrances de tout genre auxquelles il s'exposait. Sa mémoire est encore et sera pendant des siècles, en bénédiction parmi les populations qu'il a visitées ; on raconte à l'envi ses glorieuses actions, on célèbre en tous lieux son mérite et les prodiges qu'il a opérés. La seconde partie de cette histoire donnera une idée plus complète de ses éminentes qualités ; nous y parlerons plus en détail, quoique brièvement, de ses vertus héroïques et des faveurs extraordinaires dont il a plu à Dieu de l'enrichir.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

De la Foi de saint Léonard.

Ce sont les vertus que nous pratiquons avec le secours de la grâce qui nous rendent saints et agréables à Dieu ; et l'on est d'autant plus saint qu'en montant de degré en degré, on s'approche davantage de l'Auteur de toute sainteté. Si donc il s'agit d'un juste proclamé tel par l'Eglise, d'un ami de Dieu, tel que saint Léonard, il faut qu'il y ait en lui des marques sensibles de ces éminentes vertus qui ont pu seules l'élever aux honneurs des autels. Et, en effet, on peut déjà les déduire en grande partie de ce que nous avons dit de sa vie ; elles reluisent dans toutes ses actions et dans ses immenses travaux avec tant d'éclat, qu'elles sautent aux yeux même de ceux qui voudraient les méconnaître. Néanmoins, pour la plus grande gloire de Dieu et de son Serviteur, ainsi que pour l'édification du lecteur, nous allons en parler plus en détail, au moins des vertus les plus nobles et les plus excellentes. Or, comme ces vertus, pour la plupart, ont leur siège dans le cœur, qui n'est connu que de Dieu seul, pour les mettre en lumière, nous nous attacherons à les dépeindre par ses actes ;

car les paroles et les actions manifestent d'une manière certaine, le principe intérieur qui nous fait agir. C'est donc en groupant les faits épars dans le cours de sa vie que nous retracerons le portrait vivant de ses principales vertus. Nous commencerons par les vertus théologales, et d'abord par la foi.

La Foi est le principe et le fondement de notre justification, la racine et l'âme de toutes les autres vertus; de telle sorte que s'il a possédé celle-là à un degré héroïque, on peut juger par là même du progrès qu'il a fait dans les autres, et du degré d'union avec Dieu auquel il est parvenu; car c'est par la foi, au témoignage de saint Paul, qu'on se rend agréable à Dieu et qu'on s'approche de lui. Mais comme la foi est une vertu intérieure, puisque d'après le même apôtre, c'est le cœur qui croit, *corde creditur,* nous la ferons ressortir des effets dans lesquels elle s'est manifestée, particulièrement de la dévotion du Saint envers les divins Mystères, et envers les Saints. Cette dévotion peut être appelée à son bon droit la fille aînée de la foi, vu que l'expérience nous enseigne qu'un homme est d'autant plus dévot, plus religieux, plus pieux, qu'il est plus enraciné dans la foi; tandis que si la foi vient à manquer, comme on le voit trop souvent, la piété languit en proportion. Bien plus, si la foi qui est vivante opère au moyen de la charité, et, selon l'expression de saint Jacques, se manifeste par les œuvres, il suffira de jeter un coup d'œil sur quelques actions particulières de saint Léonard, de méditer quelques-unes de ses paroles, pour voir clairement combien sa foi fut vive et puissante.

Dès sa tendre enfance, il la manifesta par une foule de traits de piété que nous avons rapportés au commencement de sa vie, et sur lesquels nous aurons occasion de revenir dans le chapitre suivant. Il se plaisait à instruire les enfants de son âge des principaux mys-

tères de la foi, à les prêcher même d'un lieu élevé, préludant déjà au ministère apostolique, auquel sa vie devait être consacrée. Il la manifesta à Rome même, lorsque, jeune étudiant, il enseignait déjà la doctrine chrétienne dans les églises, ou parcourait les rues pour attirer le monde aux catéchismes et aux sermons. Devenu religieux, il la manifesta maintes fois dans les entretiens familiers qu'il avait avec ses confrères, leur exprimant le vœu ardent qu'il nourrissait dans son cœur, d'aller porter le flambeau de la foi parmi les infidèles et de lui rendre témoignage au prix de son sang et de sa vie. Il conserva ce désir tant qu'il vécut, et, jusque dans ses derniers jours, il regrettait de n'avoir pas été jugé digne, comme il le disait, de mourir pour Jésus-Christ. Il laissait surtout éclater ses plaintes avec un profond sentiment de douleur, quand il entendait raconter que plusieurs avaient souffert le martyre pendant la persécution en Chine, où, dans sa jeunesse, il avait sollicité et obtenu la faveur d'être envoyé en mission. Mais on ne pourrait mieux rendre l'ardeur de ce désir, ni par conséquent la vivacité de la foi qui en était le principe, qu'en se servant des paroles mêmes, avec lesquelles il le manifestait parfois en public, lorsqu'il prêchait sur cette vertu : « S'il est permis à un enfant, disait-il, d'être en quelque manière l'imitateur de son père, je m'offre, comme s'est offert mon vénérable père, saint François, à rendre le même témoignage que lui à notre sainte foi. En présence du Sultan, il prit l'engagement de se jeter tout vivant dans un brasier ardent, pourvu que ce tyran, avec ses sujets, voulût recevoir le baptême. Eh bien ! je suis prêt à en faire autant, poursuivait-il : élevez un bûcher, mettez-y le feu, et obtenez-moi la permission des supérieurs, afin d'éviter tout reproche de témérité, et soyez certains que si quelqu'un parmi vous est chancelant dans la foi, je n'hésiterai pas

à me précipiter au milieu des flammes pour attester que notre foi est divine. Ah! qui m'accordera de donner ma vie, mon sang, tout ce que je suis, pour une foi si auguste! »

Que dirons-nous de plus? Par la huitième des Résolutions qu'il prit dans la solitude de l'Incontro, on voit clairement qu'il s'était proposé la foi pour guide dans toutes ses actions, et qu'il la renouvelait fréquemment par des actes fervents, en sorte qu'il n'agissait qu'accompagné du flambeau de la foi. Avec cette foi vive, il se considérait toujours et partout en la présence de Dieu, il voyait toutes choses en lui, rapportait tout à lui, et ne cherchait dans les créatures, comme au dedans de lui-même, autre chose que Dieu. Par les actes de foi dont il faisait précéder chacune de ses actions, surtout les plus importantes, ainsi qu'il le déclare dans le même endroit, il acquérait chaque jour une nouvelle ferveur pour travailler à la gloire de Dieu, de ce Dieu qui était l'unique objet de ses pensées, de ses désirs, de ses affections et de ses actions. Au moyen de cette vertu, il s'était formé, selon son expression, une solitude mentale, qu'il appelait la Région de la foi : c'est là qu'il se retirait pour oublier toutes les choses créées et sensibles, et n'aspirer plus, surtout dans l'oraison, qu'à Dieu et aux choses célestes; c'est dans cette région de la foi qu'il s'appliquait tout entier à contempler les perfections de son Dieu, à s'entretenir seul à seul avec lui, et s'efforçait, autant qu'il le pouvait, de se transformer en lui. Même hors du temps de l'oraison mentale, il s'accoutumait à considérer dans les créatures la bonté de Dieu que la foi lui faisait découvrir en elles; il ne voyait en elles que Dieu seul; il y admirait sa grandeur et s'animait à tendre vers lui, par la pratique de toutes les autres vertus, dont la foi, comme on l'a dit, est le principe, le fondement et la racine. De là vient, qu'ayant

toujours Dieu et ses infinis attributs devant les yeux, il paraissait souvent étranger au monde et à la vie des sens. Des religieux ou autres, même des personnes de qualité, le rencontrant, soit dans son couvent, soit au dehors, le saluaient, l'interrogeaient, n'importe sur quoi, et lui, sans s'en apercevoir, continuait son chemin sans leur répondre, tant son esprit était absorbé en Dieu. Aussi avait-il coutume de dire qu'il croyait toutes les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise nous propose de croire, aussi fermement que s'il les voyait de ses propres yeux, qu'il en était même plus assuré que s'il les avait vues, attendu qu'elles reposent sur la première et infaillible vérité.

Et cette foi en la présence de Dieu, qui était si vive chez lui, il s'efforçait de l'exciter aussi chez les autres, disant, comme il le fait dans son Manuel, en s'adressant à une religieuse, que c'est quelque chose de très facile; qu'il suffit de croire qu'on a constamment Dieu à ses côtés, selon que la foi nous l'enseigne, et de le considérer des yeux de cette même foi, pour être réellement persuadé de sa présence, même dans l'obscurité où nous marchons. Rien n'excitait plus vivement son zèle que de voir des chrétiens exposés au danger de perdre la foi ; de là vient qu'à son retour de l'île de Corse, comme il prêchait dans la métropole de Gênes, il recommanda instamment aux fidèles de s'inscrire dans la confrérie de Notre-Dame de Bon-Secours, instituée pour entretenir un armement sur mer contre les pirates. Ces infidèles emmenaient bien souvent dans leur pays, en qualité d'esclaves, un bon nombre de chrétiens, qui, par cela même, se trouvaient dans le plus grand péril d'apostasie. Pour exciter le zèle en faveur d'une œuvre aussi salutaire, il en parla pendant six jours consécutifs avec tant de chaleur et d'entraînement, que la nouvelle en parvint jusqu'aux oreilles des Turcs, et que ceux-ci

formèrent le dessein de s'emparer de sa personne. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans une lettre, qui est d'ailleurs une nouvelle preuve de l'ardent désir qu'il entretenait toujours au fond de son âme, de mourir pour la foi. « Les Turcs de Tunis, écrit-il, ont su que je presse un armement contre eux, et ils s'en vont répétant que le frère Léonard leur fait la guerre, et ils cherchent ce frère Léonard, et s'ils le trouvent, il est aussitôt empalé ; et comme cela se ferait *in odium fidei,* je désire de tout mon cœur qu'ils réussissent. »

Mais s'il ne plut pas à Dieu que son fidèle Serviteur allât dans les pays barbares, et versât son sang pour la foi, comme il le désirait, il lui fournit néanmoins l'occasion de montrer son attachement pour elle, en lui donnant de travailler à la conversion de plusieurs infidèles, qui lui tombèrent entre les mains en pays chrétien. Entre un grand nombre d'exemples que je pourrais citer, je me contenterai des suivants. Tandis qu'il faisait la mission à Livourne, un jeune Turc qui se trouvait par hasard dans ce port, alla un jour l'entendre, et quoiqu'il comprît fort peu la langue du missionnaire, il voulut néanmoins le voir, et, touché par la grâce, il lui exposa le désir qu'il avait conçu de se faire chrétien. Le Serviteur de Dieu l'accueillit avec la joie et l'amour le plus vif, l'encouragea à effectuer sa sainte résolution, et après l'avoir bien instruit des vérités de la foi, il l'emmena avec lui à Florence, où il eut la consolation de le faire baptiser. C'est avec la même tendresse et la même joie, qu'il reçut dans ses bras un jeune israélite à Viterbe. Celui-ci, touché également par la grâce en assistant à un de ses sermons, avait résolu d'embrasser le christianisme à son retour à Rome ; mais à peine eut-il parlé au Serviteur de Dieu, qu'il se sentit comme enflammé par ses paroles, et sans tarder davantage, après avoir employé quelques jours

à s'instruire des choses les plus nécessaires, il voulut recevoir le baptême sur les lieux mêmes.

Il ne montra pas moins de zèle à l'égard de deux jeunes personnes, également juives, qu'il convertit à la religion catholique, mais dans des circonstances bien différentes. L'une avait été conduite à la maison des Catéchumènes de Rome, où plusieurs de ses proches s'étaient faits chrétiens, et elle s'opiniâtrait à ne vouloir pas renoncer au judaïsme : le Saint la convertit en lui appliquant sur le front l'image de la très sainte Vierge qu'il portait toujours sur lui. La jeune personne elle-même, devenue religieuse, rapporta au Saint qu'elle n'eut pas plus tôt éprouvé le contact de la sainte image, qu'elle se sentit toute changée intérieurement, et excitée à se faire chrétienne. Elle ne s'était pas contentée de cela, elle avait voulu de plus se consacrer à Dieu par des vœux solennels, et elle s'estimait si heureuse de sa vocation, qu'elle n'avait pas de termes, disait-elle, pour lui exprimer sa reconnaissance d'un si grand bienfait. — L'autre, après avoir feint de recevoir le baptême, entra également dans un monastère, y prit l'habit, et fit profession avec les dispositions dont peut être animée une personne, chrétienne en apparence, et juive en réalité. Notre Saint, faisant un jour la visite de ce monastère, devait entendre toutes les religieuses l'une après l'autre; quand il en vint à celle-là, il l'exhorta, avec beaucoup de douceur et de charité, à lui dévoiler sincèrement le fond de sa conscience. Alors, cette infortunée, que Dieu venait de toucher au cœur, lui découvrit son misérable état et le supplia avec une vive componction, d'y apporter le remède convenable. Heureux de pouvoir gagner cette âme à Jésus-Christ, il s'empressa de secouer les ténèbres qui l'aveuglaient, l'éclaira de la lumière de la vraie foi, en l'instruisant avec bonté et avec tendresse de nos saints mystères,

et répara en peu de temps un si grave désordre.

Il ne montrait pas moins de zèle à ramener à la foi ceux qui s'en étaient éloignés, comme on peut en juger par le trait suivant. Un marin, natif d'un endroit où saint Léonard avait donné la mission quelques années auparavant, s'étant abandonné aux désirs de son cœur corrompu, résolut, afin de satisfaire plus librement ses passions, de passer à Genève; arrivé dans cette capitale du protestantisme, il ne tarda pas à oublier Dieu, son éternité et son âme. Néanmoins la miséricorde divine le poursuivait partout; souvent elle perçait son cœur de violents remords, et en même temps lui faisait entendre une voix intérieure qui l'exhortait à aller se confesser à saint Léonard, pour rentrer, par son entremise, dans le sein de l'Eglise, et recouvrer la paix avec Dieu et avec lui-même. Mais, comme la corruption du cœur en vient bientôt à obscurcir l'entendement, il ne cherchait qu'à étouffer ces remords salutaires et fermait les yeux à ces rayons de lumière, par lesquels Dieu voulait le secouer et l'éclairer. Il partit donc de Genève pour aller vivre au milieu des Turcs, changeant de religion comme il changeait de pays. Là, plus que jamais, il se roula dans la fange des plus honteuses débauches, et cependant le Seigneur, dans sa bonté, ne cessait de lui envoyer des remords et de le stimuler à se rendre à Rome pour se confesser à saint Léonard. Le malheureux obéit enfin à l'appel de la grâce; il entreprit le voyage qui était très long, et arrivé dans cette capitale, il se rendit directement au couvent de Saint-Bonaventure. Prosterné aux pieds de l'homme de Dieu, il lui raconta toute la suite de sa vie criminelle, et lui dévoila toutes les erreurs contre la foi dans lesquelles il était tombé, d'abord parmi les Protestants, et ensuite chez les Musulmans. Le bon père embrassa cet enfant prodigue avec la plus tendre charité, l'ins-

truisit, dissipa les ténèbres qui offusquaient son esprit, et muni des pouvoirs nécessaires, le réconcilia avec Dieu et avec l'Eglise; puis, comme il était pauvre, il lui procura les secours dont il avait besoin, et le renvoya plein de joie et de consolation dans son pays.

En un mot, la foi de saint Léonard était cette foi vive qui opère par la charité; c'est elle qui lui faisait désirer si ardemment de travailler à la conversion des infidèles, et saisir avec tant d'empressement les occasions de gagner des âmes à Jésus-Christ; c'est elle qui enflammait son zèle pour le salut des pécheurs, dont il convertit un nombre infini dans le cours de ses missions; c'est elle enfin qui soutint sa persévérance et sa ferveur dans cette longue carrière de travaux, de fatigues et de souffrances, que nous lui avons vu fournir.

CHAPITRE II.

Dévotion de saint Léonard au très saint Sacrement de l'autel.

La dévotion naît de la foi; elle en est le signe et la preuve la plus manifeste; car c'est la foi qui nous porte à vénérer, par des actes même extérieurs de religion, les vérités éternelles que nous professons. C'est donc par la considération de ces pratiques de piété dans lesquelles saint Léonard a excellé que nous découvrirons, mieux encore que nous ne l'avons fait, la fermeté et la vivacité de sa foi.

Et comme le sacrement de l'Eucharistie est appelé par excellence le Mystère de la foi, *Mysterium fidei,* et que c'est la foi dans la présence réelle qui distingue surtout les vrais croyants, les enfants de l'Eglise, d'avec

les sectaires des derniers temps, nous parlerons d'abord de la dévotion de notre Saint pour cet ineffable mystère.

Nous ne remonterons pas aux premières années de sa vie, où l'on sait qu'il se faisait un bonheur d'assister à la messe, de passer un temps considérable dans les églises en présence du Saint-Sacrement, et surtout de le recevoir dès qu'il en eut l'âge ; qu'il nous suffise de rapporter que s'étant proposé, dans une de ses Résolutions, de faire de cet adorable Sacrement le centre et le but de toutes ses affections, il ne cessait de le vénérer par des actes intérieurs ou extérieurs, et s'efforçait, autant qu'il était en lui, de le faire vénérer par tout le monde.

A peine arrivé dans un endroit, sa première visite était à l'église, où il se rendait immédiatement pour adorer l'auguste Sacrement de l'autel. Il célébrait chaque jour la sainte messe, mais avec une dévotion si sensible qu'il édifiait tous ceux qui en étaient témoins ; afin d'y être mieux préparé, il se confessait jusqu'à deux fois le jour. Tout ce qu'il faisait depuis complies jusqu'à la messe du jour suivant, il avait l'intention de le faire par manière de préparation à ce redoutable sacrifice. Il apportait, en célébrant, la plus parfaite exactitude à observer toutes les cérémonies prescrites par l'Eglise. Il communiait toujours comme s'il l'eût fait en Viatique et pour la dernière fois de sa vie ; au moment de la communion, il excitait dans son cœur des actes fervents de foi, d'amour, de contrition, et un désir ardent de se transformer tout entier en Jésus-Christ. Il avait soin de faire les mêmes actes dans sa préparation et il les renouvelait encore dans son action de grâces ; il était convaincu que l'essentiel pour cette préparation et cette action de grâces est d'avoir un cœur pur et humilié, qui, éclairé par une foi vive, produise beaucoup d'actes d'humilité intérieure

d'offrande, de louanges, d'amour et de contrition. Il entendait chaque matin toutes les messes qui se disaient et que ses occupations lui permettaient d'entendre; au moment de l'offertoire, il formait le désir et l'intention d'entendre et d'offrir au Seigneur toutes les messes qui se célèbrent chaque jour dans le monde entier. Il appelait la sainte messe le soleil du monde chrétien, l'âme de la foi, le centre de la religion catholique; il l'envisageait comme le but auquel tendent tous les rites, toutes les cérémonies, tous les sacrements de la Loi nouvelle; comme l'abrégé de tout ce qu'il y a de bon, de tout ce qu'il y a de beau dans l'Eglise de Dieu. Telles étaient les idées que sa foi lui donnait de l'adorable Sacrement de nos autels; sa dévotion était proportionnée à ces hautes idées, comme il le faisait bien voir par la manière dont il célébrait la messe. Il faut ajouter à ce que nous avons déjà dit qu'il ne montait jamais à l'autel sans être revêtu d'un cilice, et sans avoir offert auparavant, trente-trois fois au Père éternel le sang de son divin Fils, en le conjurant de faire en sorte que par la vertu du sacrifice, son âme se conservât toujours pure et exempte de toute souillure.

En revêtant les ornements sacerdotaux pour se rendre à l'autel, il animait chacune de ses actions de si vifs sentiments de foi et de piété qu'il faisait paraître sensiblement, au dehors, les divines ardeurs qui le dévoraient intérieurement. En allant à l'autel il se figurait monter au Calvaire; il contemplait des yeux de la foi la très sainte Trinité qui, au milieu de la cour des Anges et des Bienheureux, se disposait à accepter le sacrifice qu'il allait offrir, et, dans cette pensée, il marchait avec une modestie, un recueillement tel, qu'on eût dit un homme ravi hors de lui-même et entièrement absorbé en Dieu. Il produisait la même impression sur ceux qui le voyaient à l'autel. Pour écarter toutes les

distractions pendant qu'il célébrait, et tenir son esprit constamment fixé en Dieu, il avait soin de partager la sainte messe en quatre parties, savoir : la préparation, l'instruction, l'oblation, la communion et l'action de grâces. Dans la première, qui va depuis le commencement jusqu'à l'*Introït,* il faisait intérieurement des actes de contrition et d'humilité, se confessant indigne d'offrir un si grand sacrifice. Dans la seconde, qui s'étend depuis l'*Introït* jusqu'à la fin du *Credo,* il prêtait la plus grande attention au sens des paroles, afin de recueillir les lumières que Dieu daignerait lui accorder. Dans la troisième, c'est-à-dire depuis l'offertoire jusqu'à la communion, il s'efforçait de se représenter vivement les quatre fins que l'on doit avoir en offrant le divin sacrifice, savoir : louer Dieu et le glorifier, satisfaire à sa justice pour les péchés commis, le remercier de ses nombreux bienfaits, et le supplier de nous en accorder de nouveaux. Dans la dernière partie enfin, c'est-à-dire depuis la communion jusqu'à la fin de la messe, il accompagnait toutes les prières de l'Eglise de vifs sentiments de reconnaissance envers Jésus-Christ, qu'il possédait dans son cœur, et lui adressait les adorations les plus humbles, les actes d'amour les plus fervents.

S'il arrivait qu'on lui fît observer qu'il était fort long en célébrant la sainte messe : « Ne savez-vous pas, répondait-il aussitôt, que ma plus grande consolation est de célébrer la sainte messe, et qu'un de mes plus grands chagrins est de voir certains prêtres la célébrer avec tant de précipitation? Oh! si nous avions tous une foi vive, nous ne pourrions jamais nous éloigner de l'autel! » Et qu'en effet il trouvât toutes ses délices à offrir le Fils de Dieu à son Père éternel, c'est ce qu'il faisait bien voir dans le cours de la messe : au moment de la consécration, il paraissait le visage tout embrasé, tout en feu; au moment de la communion, l'on eût dit

qu'il goûtait une joie ineffable à converser avec un confident, un ami intime, et pendant tout le temps de la célébration, il semblait ravi au dessus de la vie des sens et tout absorbé dans l'union avec Jésus, caché sous les espèces sacramentelles.

Là ne se borna point la dévotion de saint Léonard envers le très saint Sacrement; elle le porta en outre à faire tous ses efforts pour qu'il fût adoré et vénéré en tous lieux. Dans ses missions, il avait coutume de recommander vivement que, lorsqu'on le porte aux infirmes, il fût accompagné de tout l'appareil possible et d'un grand nombre de cierges. Ses exhortations ne furent pas stériles, comme on peut en juger par ce qui s'observe dans une multitude d'endroits; là où le Viatique autrefois était à peine accompagné par quelques fidèles dans les rues, on le voit, depuis ses missions, entouré d'un cortège imposant et de cierges nombreux. C'est ce qui arriva particulièrement à Ancône, port de mer situé sur l'Adriatique; en prêchant en cet endroit, il fit remarquer aux fidèles que leur ville étant constamment remplie d'étrangers de divers pays et de religions diverses, tous seraient extrêmement édifiés de voir les catholiques accompagner leur Dieu, présent dans le Sacrement, de l'éclat et de la pompe convenables. Cette invitation produisit un tel effet qu'il y eut toujours, depuis, un concours considérable de fidèles pour accompagner le divin Sacrement; le nombre des cierges s'éleva parfois jusqu'à cinq cents; cet appareil, rehaussé par la modestie et le recueillement du peuple, produisait sur les spectateurs autant d'édification que d'attendrissement.

Dans une terre de la Sabine, il y avait une telle négligence à accompagner le Viatique aux infirmes, que les habitants de l'endroit rougissant de porter le baldaquin, il fallait souvent attendre bien longtemps

avant qu'on ne pût trouver quelque paysan qui se chargeât de cet office. Le fervent missionnaire parla longuement sur ce sujet, et parvint, non sans peine, à triompher de leur respect humain et à leur persuader de se faire gloire de remplir cette fonction auprès du Roi des rois. Il arriva sur ces entrefaites qu'on dut porter la communion à un infirme; tous les fidèles accoururent pour accompagner le très saint Sacrement et les principaux du lieu se mirent au baldaquin, ce qu'ils continuèrent à faire dans la suite. A Minerbio dans le diocèse de Bologne, il fallait porter le Viatique à un pauvre malade, dont la cabane, comme on l'a déjà rapporté, était située à un demi-mille de l'église; il excita tous les fidèles à accompagner le Sauveur avec des cierges, et aux fidèles se joignirent deux cardinaux qui se trouvaient sur les lieux. Le même cas se représenta à Occhiobello, du diocèse de Ferrare, et dans d'autres localités; on vit des évêques et autres personnes de qualité s'empresser de rendre cet hommage à Notre-Seigneur. Le Saint exhortait aussi les fidèles à entendre fréquemment la sainte messe, et à y assister toujours avec le plus grand respect possible.

Sa dévotion envers le très saint Sacrement alla encore plus loin. Il faisait collecter des aumônes afin de pourvoir les églises pauvres de vases précieux et décents. On avait recueilli à Ascoli deux cents écus (environ onze cents francs); apres qu'on eut déduit de cette somme les frais du luminaire pendant les diverses cérémonies qui avaient eu lieu, il employa le reste à l'achat de cinq ciboires en faveur des églises qui en étaient le plus dépourvues. A Château-Saint-Pierre, de Bologne, ayant trouvé un ostensoir très mesquin et peu digne de la majesté d'un Dieu, il fit si bien, pendant la mission, qu'on recueillit en aumônes une somme suffisante pour s'en procurer un magnifique.

Comme il désirait ardemment qu'à toutes les heures du jour et de la nuit, il y en eût qui fussent occupés à adorer Jésus-Christ présent sur nos autels, il tâcha de propager le plus qu'il put l'association de l'Adoration perpétuelle du très saint Sacrement, qu'il trouva érigée à Rome, dans l'église de la Rotonde. Il publia partout les indulgences accordées aux membres de cette pieuse confrérie par le Souverain Pontife Benoît XIV; il s'y fit lui-même inscrire en qualité de confrère, et mit ensuite tant de zèle à l'établir en tous lieux, qu'avant de mourir il eut la consolation de l'avoir introduite et érigée dans cent et trente églises, où il avait prêché, et de l'avoir étendue même jusqu'au Mexique.

En résumé, depuis ses premières années jusqu'à sa mort, notre Saint montra constamment et en toute circonstance la plus tendre dévotion envers le très saint Sacrement. Animé d'une foi vive à la présence réelle de Jésus-Christ, il lui rendait en tous lieux les hommages intérieurs et extérieurs qui lui sont dus, et s'efforçait de les lui faire rendre par tout le monde. Il donna encore, dans sa dernière maladie, une preuve bien touchante de cette tendre dévotion qui l'animait : arrivé à Rome à demi-mort, et étendu sur un misérable grabat, prêt à rendre le dernier soupir, il reprit tant de force et de vigueur, à la vue de l'auguste Sacrement qu'on lui apportait en viatique, qu'il prononça d'une voix ferme ses actes de foi, d'espérance et de charité, et, en épanchant son cœur dans celui du Sauveur par un affectueux colloque, il s'exprima avec tant d'âme et d'onction, que tous les assistants fondirent en larmes.

CHAPITRE III.

Dévotion de saint Léonard à la Passion et au très saint Nom de Jésus.

Saint Léonard professa une dévotion toute spéciale pour la Passion de notre divin Rédempteur; outre qu'il la méditait sans cesse et la portait constamment gravée dans son cœur, il ne s'épargnait aucune peine pour en ranimer le souvenir dans l'esprit des fidèles, et faire en sorte qu'ils ne la perdissent jamais de vue, autant que possible. « Le bon moyen, écrivait-il, de sanctifier le monde catholique, et de le délivrer de la tyrannie de Satan, c'est de faire tous ses efforts pour que les fidèles pensent souvent à la Passion du Sauveur et qu'ils l'aient toujours gravée dans leur cœur; je contribuerais volontiers à ce résultat au prix de tout mon sang, de mon dernier soupir et de ma vie. » Il faisait bien voir, du reste, tant dans ses entretiens familiers que dans ses prédications publiques, qu'il portait dans son cœur Jésus crucifié; lorsqu'il recommandait, comme il le faisait souvent, de méditer fréquemment sur ses douleurs et sa mort, il y mettait tant de feu et d'onction, qu'on apercevait sur son visage non moins que dans ses paroles qu'il en était pénétré de compassion.

Il avait coutume de commencer son oraison par quelque trait de la Passion, fixant son esprit sur l'un ou l'autre des tourments endurés par notre divin Sauveur, particulièrement dans son crucifiement. Il avait distribué par ordre les divers points de la Passion qu'il voulait méditer en récitant l'office divin, comme on le voit dans

la cinquième de ses Résolutions, de telle façon que la méditation des souffrances du Sauveur devenait continuelle chez lui; il s'en occupait à toutes les heures du jour et même pendant quelques heures de la nuit. En outre il faisait chaque jour le Chemin de la Croix avec une dévotion si vive et si tendre, qu'il se répandait en larmes de compassion à chacune des stations. Il portait continuellement sur sa poitrine un crucifix armé de cinq pointes de fer aiguës, qui, à tout instant, l'excitaient à se souvenir des souffrances du Sauveur, en sorte qu'il pouvait dire, comme on le trouve écrit de sa main : « Je porterai Jésus crucifié dans mon imagination et au milieu de mon cœur, me recueillant souvent à ses pieds pour pleurer mes péchés. » Tous les vendredis de l'année, il mâchait de l'absinthe ou d'autres herbes très amères, en mémoire du fiel dont le Sauveur fut abreuvé sur la croix, et les vendredis de mars, il jeûnait toujours au pain et à l'eau. Il avait souvent à la bouche ces paroles, qu'un long et fréquent usage lui avait rendues fort familières : « Que la Passion de mon doux Jésus soit toujours dans mon cœur ! » et il baisait avec amour toutes les croix qu'il rencontrait.

Un de ses principaux soins fut d'établir le salutaire exercice du Chemin de la Croix, dans tous les lieux où il prêchait, aussi bien dans les villages que dans les villes les plus importantes. Afin de faciliter aux fidèles la méditation des souffrances de notre bien-aimé Sauveur, il faisait représenter, soit en peinture, soit autrement, mais d'une manière très frappante, les quatorze stations ou circonstances principales du douloureux trajet que fit Jésus depuis le prétoire de Pilate jusqu'au Calvaire. Ayant obtenu du Souverain Pontife des pouvoirs très étendus pour propager une si sainte et si utile pratique, il en usa si bien, que, grâce à lui, elle s'introduisit même dans les monastères de vierges et dans une

foule de lieux où elle était jusqu'alors complètement inconnue. C'est lui qui, avec l'approbation de l'illustre pontife Benoît XIV, fit construire dans le Colisée à Rome les quatorze petites chapelles qu'on y voit encore aujourd'hui, et y érigea le Chemin de la Croix; il institua en même temps, comme on l'a indiqué ailleurs, la confrérie des Amants de Jésus et de Marie dans le but d'y faire la visite des stations solennellement et de porter les autres fidèles à suivre le même exercice. Il en inculquait la pratique partout où il donnait des missions, faisant voir aux peuples les grands avantages et les fruits salutaires qu'ils pouvaient en retirer. Il composa même, et fit imprimer en un petit volume, des méditations pleines d'onction et de piété, dont on continue à faire usage en visitant le Chemin de la Croix. Il recommandait encore cette pratique en terminant ses missions; et parmi les avis qu'il avait coutume de laisser aux confesseurs, un des principaux était d'imposer à leurs pénitents de faire le Chemin de la Croix, leur assurant que rien n'est plus propre que la méditation de la Passion de Jésus-Christ à porter l'homme à s'amender, s'il est pécheur, et à persévérer, s'il est juste.

Il recommandait instamment à chacun de porter sur la poitrine un petit crucifix, afin d'entretenir toujours le souvenir de Celui qui a tant souffert pour nous, et de songer à recourir à lui dans les tentations et les assauts du démon. Il avait également soin, partout où il prêchait, d'introduire l'habitude de faire sonner la cloche tous les vendredis vers trois heures après-midi, pour que tous les fidèles, à ce signal convenu, se missent à genoux et récitassent trois *Pater* et trois *Ave* en mémoire de la Passion, et spécialement des trois heures que Jésus-Christ passa sur la croix avant d'expirer. Cette touchante pratique introduite par lui, s'est maintenue jusqu'aujourd'hui dans beaucoup d'endroits, et

notamment à Rome, où le signal se donne dans plusieurs églises, tant pour la fin indiquée, qu'à l'effet d'inviter à prier, comme le Saint le suggéra également, pour la conversion des pécheurs les plus endurcis et les plus obstinés.

L'amour que saint Léonard portait à Jésus crucifié lui inspirait aussi une dévotion particulière envers son très saint Nom; et, en effet, si le nom de Jésus qui signifie Sauveur convient si bien au Fils de Dieu fait homme, c'est parce qu'il nous a sauvés et rachetés par sa Passion et par sa mort sanglante. Il s'efforçait donc, autant qu'il était en son pouvoir, d'en inculquer la vénération et le respect aux peuples. Il le portait peint sur un étendard qu'il appelait sa bannière, sous laquelle il convoquait les soldats de Jésus crucifié pour faire la guerre à l'enfer. En cela, il imitait deux saints illustres de l'Ordre de Saint-François, savoir, Bernardin de Sienne et Jean de Capistran; le premier fut l'inventeur de l'auguste signe ou monogramme du Christ, le second en fut le défenseur; l'un et l'autre convertirent une multitude innombrable de pécheurs et opérèrent de grandes merveilles par la vertu de ce saint Nom, qu'ils prêchaient et dont ils portaient l'image peinte, en tous lieux. Saint Léonard en faisait aussi le sujet d'un sermon particulier, dans lequel il en recommandait le culte; il exprimait les avantages de cette dévotion avec une onction si pénétrante, qu'il faisait fondre en larmes tous ceux qui l'écoutaient.

Dans tous les lieux où il donna des missions, il introduisit l'usage parmi les fideles de se saluer mutuellement en disant : *Loué soit Jésus Christ*; cette pratique si chrétienne s'observe encore aujourd'hui dans bien des endroits. L'ardent désir qu'il avait de voir ce saint Nom honoré par tout le monde, lui faisait éprouver une peine extrême quand il entendait des chrétiens le profaner

indignement par des parjures et des blasphèmes. Il s'élevait contre eux avec véhémence, et il aurait voulu, disait-il, que ses paroles fussent autant de dards pour aller frapper au cœur ces impies, et exciter en eux l'amour et la vénération envers un Nom si doux, si auguste et si saint. Pour atteindre ce but, il avait recours à des moyens ingénieux qui eurent un heureux succès. Etant allé donner une mission à Arpino, il reconnut que parmi les vices qui régnaient en cet endroit, le blasphème était un des principaux : après donc qu'il se fut donné beaucoup de peine dans ses sermons pour extirper une habitude si détestable et vraiment digne de l'enfer, il s'adressa, du haut de l'estrade, aux enfants et leur dit, de manière à être écouté, que si, à l'avenir, il arrivait encore qu'ils apprissent que quelqu'un, n'importe où, avait outragé le saint Nom de Jésus, ils n'avaient qu'à accourir en foule et à se mettre à crier autour de lui : *Loué soit Jésus-Christ !* Dieu bénit la pieuse industrie de son Serviteur : peu après la mission, un des principaux de l'endroit, qui avait l'habitude de ce vice, y retomba de nouveau ; aussitôt il vit accourir derrière lui une bande d'enfants poussant à l'envi le cri convenu ; il en fut si confus que, pour s'épargner une pareille scène dans la suite, il se corriga complètement.

Il recommandait aussi instamment qu'on mît la figure du saint Nom de Jésus sur les portes des villes et des habitations particulières, persuadé que si les fidèles l'avaient sous les yeux, ils se sentiraient portés à lui rendre le culte et l'honneur qui lui sont dus, ou au moins s'abstiendraient plus facilement de l'outrager. Dieu daigna manifester, en certaines circonstances, par des signes sensibles, combien cette pratique lui était agréable ; témoin le fait qui arriva à Porto Ferrario, en Toscane. Un chrétien se vit empêché de mettre cet auguste signe sur la porte de sa maison par un Juif, qui avait sa

boutique en dessous de lui; voulant néanmoins se conformer autant que possible à la pieuse recommandation du missionnaire, il le plaça sur ses deux fenêtres. A quelque temps de là, le feu prit à la boutique du Juif et réduisit en cendres tout ce qui s'y trouvait, sans qu'on pût sauver la moindre chose; mais on remarqua que quand la flamme s'élançait jusqu'à l'endroit où était le saint Nom de Jésus, elle se repliait sur elle-même, de sorte qu'elle laissa parfaitement intact l'appartement du chrétien, au grand étonnement de tous les habitants, qui attribuèrent le prodige à la vertu de ce Nom divin.

En somme, saint Léonard honorait et faisait honorer le Nom sacré du Rédempteur, parce que, éclairé des lumières de la religion, il en connaissait la vertu, le mérite et l'excellence. Cette même foi, lui découvrant la dignité et les grandeurs de notre divin Sauveur, lui inspirait envers lui la plus tendre dévotion : il lui semblait impossible qu'on pût ne pas l'aimer lorsqu'on le connaît et qu'on croit en lui. Il tenait pour certain qu'un retour sérieux sur les immenses bienfaits dont nous lui sommes redevables, devrait suffire pour éveiller dans tous les cœurs l'amour et la reconnaissance. Il s'efforçait donc d'exposer aux yeux des fidèles, dans les termes les plus énergiques, les titres nombreux que possède le Sauveur à notre gratitude et à notre dévouement. Une de ses réflexions était que, si de toutes les pensées les plus nobles on pouvait en former une seule, elle ne suffirait pas encore pour rendre la grandeur de Jésus-Christ, qui surpasse toute pensée humaine.

Pour lui néanmoins, instruit, dans cette région de la foi où il se retirait fréquemment, il faisait de cet adorable Sauveur, tant en chaire, que dans ses discours particuliers, une description si magnifique, si ravissante, que n'y eût-il en paradis, comme il le disait, autre chose à contempler qu'une beauté si pure, si sainte et si

aimable, ce serait déjà un paradis superbe. Aux uns, il le dépeignait avec un cœur tendre et amoureux, accueillant, comme un bon père, même les plus grands pécheurs, pourvu que, contrits et repentants, ils retournent vers lui, et demandent humblement pardon de leurs égarements. Aux autres il le représentait les mains pleines de grâces et de bienfaits, qu'il se plaît à répandre sur nous, et dans l'élan de sa reconnaissance il s'écriait : « Oui, c'est à ce bien-aimé Jésus que nous devons tant de mystères adorables, tant de sacrements précieux, avec les divines Ecritures, la prédication, la grâce, les vertus infuses, les dons du Saint-Esprit, les secours actuels, les bonnes pensées, les pieux sentiments, les saintes inspirations et mille autres trésors ; car tout ce qui peut concourir d'une manière quelconque à notre prédestination nous vient du chef des prédestinés, qui est Jésus-Christ. » Et il poursuivait ensuite avec un redoublement de ferveur : « O Dieu infiniment aimable! ôtez-moi la vie ou donnez-moi votre amour. Et puisqu'ici-bas je ne possède autre chose que cette misérable langue, je veux, ô mon Dieu ! je veux l'employer et je l'emploierai jusqu'à mon dernier soupir à louer et à bénir mon Sauveur Jésus-Christ. » Parfois, ne pouvant contenir la flamme qui s'échappait de son cœur, il exprimait en termes plus énergiques encore sa tendre et brûlante dévotion envers le divin Rédempteur : « Ah ! mon Jésus ! mon souverain bien! s'écriait-il, qui me donnera de voir tous mes membres devenir autant de langues pour vous faire connaître et aimer du monde entier ! » Et en effet, en passant dans les rues, il invitait tout le monde à bénir le Sauveur, par ce salut dont il recommandait l'usage : *Loué soit Jésus-Christ !*

CHAPITRE IV.

Dévotion de saint Léonard à la très sainte Vierge et aux Saints.

On peut dire que la dévotion de notre Saint envers la très sainte Vierge naquit avec lui, et qu'elle ne fit que se développer dans son âme avec les années. Nous avons vu, dans la première partie de cette histoire, que, dès son enfance, il se plaisait à ériger dans la maison paternelle de petits autels en son honneur, et à lui rendre ses hommages par de ferventes prières ; il invitait ses condisciples à en faire autant, et faisait souvent avec eux, même à pieds nus, la visite de son sanctuaire, dit de Notre-Dame-de-la-Plaine, situé à deux milles environ de Port-Maurice. Pour se faire maintenant une idée du progrès qu'il fit dans cette dévotion, il suffit de lire la seizième de ses Résolutions et les trois suivantes, ainsi que la cinquante-deuxième, où il dit : « Je voudrais avoir la plus tendre dévotion envers la très sainte Vierge, et je proteste que j'ai remis entre ses mains la grande affaire de mon salut éternel. Je l'aime avec la plus vive tendresse, comme un fils aime la plus tendre des mères, et je désire que tous l'aiment et lui portent le plus grand respect. » Il l'appelait toujours sa chère et tendre mère, et lui portait un amour sans pareil ; il se proposa, comme on le trouve écrit de sa main, de faire tous ses efforts pour lui appartenir sans réserve, et dans le temps et dans l'éternité. Voici comment il s'exprime : « Je veux, non seulement lui consacrer mon cœur, mais aussi faire tout ce qui dépendra de moi pour allumer le feu céleste de son amour dans toutes les âmes ;

c'est pourquoi je célébrerai partout ses gloires, je parlerai d'elle fréquemment, je penserai continuellement à elle, je donnerai la main à toutes les dévotions qui sont instituées en son honneur. »

En effet, il récitait chaque jour la couronne de sept dizaines, qui a pris naissance et est en usage dans l'ordre de saint François; et si ses occupations lui en ôtaient le loisir, il y suppléait par sept actes de félicitation qu'il adressait à Marie, en mémoire des sept allégresses qu'éprouva son très saint Cœur.

Chaque jour, il faisait aussi douze inclinations profondes, en l'honneur des douze prérogatives accordées à la bienheureuse Vierge par la très sainte Trinité; il la vénérait comme sa souveraine, et se réjouissait avec elle de ce qu'elle a été créée pure et immaculée, choisie pour être la digne Mère de Dieu. A chaque inclination, il demandait par son intercession une pureté angélique de corps et d'esprit, une humilité profonde, et la conversion des pécheurs, lui protestant en même temps qu'il l'aimait de tout son cœur et qu'il voulait l'aimer jusqu'au dernier soupir comme sa mère et sa souveraine.

Chaque fois qu'il entendait sonner l'heure, il récitait un *Ave Maria*, pour féliciter cette auguste Vierge d'avoir été créée sans la tache du péché originel et élevée à la dignité de Mère de Dieu, en même temps qu'il remerciait le Seigneur d'avoir accordé à Marie ces glorieuses prérogatives.

Au signal de l'*Angelus*, trois fois le jour, il récitait à genoux les prières accoutumées, avec cette particularité qu'après le premier *Ave Maria*, il renouvelait le vœu de pauvreté entre les mains de Jésus enfant; après le second, le vœu d'obéissance entre les mains de Marie; et après le troisième, le vœu de chasteté entre les mains de saint Joseph.

Tous les mercredis de l'année, il observait un jeûne

rigoureux en l'honneur de Marie, et la veille de ses fêtes, il jeûnait au pain et à l'eau. Il se préparait à ces fêtes avec une dévotion particulière ; il faisait précéder celles de l'Immaculée Conception, de la Nativité et de l'Assomption d'une neuvaine, et les autres, d'un triduum, s'appliquant pendant ce temps, avec un redoublement de ferveur, à la mortification, à la prière et à divers actes de vertu, pour disposer son âme à recevoir de Marie, le jour de sa fête, une plus grande abondance de grâces et de faveurs. Il portait habituellement sur la poitrine, du côté du cœur, un petit médaillon en bois, sur lequel étaient peintes, d'une part, l'image de la sainte Vierge, et de l'autre, celle de saint Vincent Ferrier ; de temps en temps, il pressait ce pieux objet sur son cœur, pour renouveler par là l'offrande de toutes ses affections à cette auguste Mère. S'il était assis près de sa table pour étudier ou pour autre chose, il se mettait cette image devant les yeux, lui baisait souvent les pieds, et suppliait Marie de l'aider, lui protestant qu'il était son serviteur.

Il aimait à publier que Marie était sa bienfaitrice, et il ajoutait qu'il voulait s'employer tout entier à la louer et à la servir. Mais écoutons comment il s'exprimait lui-même en chaire : « Quant à moi, disait-il, lorsque je me mets à considérer les grâces que j'ai reçues de la très sainte Vierge, savez-vous à quoi je me compare? Permettez-moi de le déclarer ici publiquement, à la gloire de mon auguste Souveraine. Je me compare précisément à un de ces sanctuaires où l'on vénère quelque vierge miraculeuse, et dont toutes les murailles sont tapissées d'ex-voto, avec cette inscription répétée mille fois : *Pour une faveur reçue de Marie.* Je crois voir, en effet, ces paroles gravées sur toutes les parties de mon être : *Faveur obtenue de Marie.* Cette santé d'esprit dont je jouis, ce ministère divin que je remplis,

ce saint habit que je porte : *Faveur de Marie.* Chaque bonne pensée, chaque bonne volonté, chaque bon sentiment de mon cœur : *Faveur de Marie.* Lisez, lisez : vous verrez ces paroles écrites sur moi depuis la tête jusqu'aux pieds, sur mon corps et dans mon âme : *Faveur de Marie.* Sur ma langue vous trouverez écrit : *Faveur reçue de Marie.* Qu'elle soit donc bénie à jamais ma généreuse bienfaitrice ! Oui, pour moi, je chanterai éternellement la miséricorde de Marie ; et si j'arrive au salut, j'y arriverai, je le déclare, grâce à Marie, ma puissante Souveraine. »

Sa vive reconnaissance pour les bienfaits dont il se confessait redevable à Marie, faisait naître et croître en lui de plus en plus le désir, non seulement de la payer de retour, en l'aimant et en lui rendant les pieux hommages que sa ferveur lui suggérait, mais encore de propager partout sa dévotion et son culte.

Dans ses entretiens particuliers et dans ses discours publics, il s'enflammait d'un saint zèle pour exciter les autres à se dévouer à Marie et à lui consacrer leurs cœurs. Il le faisait du haut de la chaire avec une éloquence entraînante, invitant tout le monde à recourir à elle dans toute sorte de besoins ; il exhortait même les personnes aisées à stipuler, dans leur testament, une distribution d'aumônes à des personnes pauvres, à la condition que celles-ci réciteraient chaque jour le rosaire. Dans toutes ses missions, il faisait un sermon sur la sainte Vierge ; ce sermon était conçu avec tant d'âme, débité avec tant de feu et d'onction, que les cœurs les plus endurcis ne pouvaient l'entendre sans en être touchés et s'avouer vaincus. Les conversions qui furent le fruit de cette prédication sont innombrables ; aussi le Saint avait-il coutume de dire : « Ce que ne peuvent la frayeur de l'enfer et du jugement, ni les autres sujets les plus terribles, je l'obtiens par le sermon

sur ma bonne Mère, Marie. » Ce sermon, du reste, ne faisait que retracer les saintes ardeurs dont son cœur brûlait pour la Reine du ciel; afin d'en donner quelque idée, nous transcrirons fidèlement ses propres paroles ; voici comment il s'exprimait en chaire : « Je désire mourir, s'écriait-il, pour vivre avec Marie! Ah! mes bien-aimés frères, je ne le dis pas simplement pour la forme; je le dis en vérité, je le dis de tout cœur, et du fond du cœur : oui, je désire mourir afin de vivre avec la très sainte Vierge! Ah! ma bonne Mère, recevez-moi dans vos bras! Voici un pauvre enfant, qui brûle de venir à vous, aimable et tendre Mère! — Et vous, mes chers frères, récitez tous à voix basse un *Ave Maria* à mon intention, et obtenez-moi la grâce de tomber mort maintenant, oui, maintenant, sur cette estrade, afin que j'aille vivre avec Marie. Grâce à Dieu, ma conscience ne me reproche aucun péché en ce moment, et j'aurais la confiance de m'en aller en paradis, et d'être admis à voir mon auguste Souveraine et ma véritable Mère. Que si je ne suis pas digne d'une telle faveur, au moins souffrez que je soulage mon cœur en exhalant mes soupirs : Je brûle de mourir! je brûle de mourir! oui, je brûle de mourir pour vivre avec Marie! » Et il proférait ces paroles avec tant d'émotion et de sentiment, avec tant de force et d'énergie, que l'on ne pouvait douter qu'elles ne vinssent du cœur.

Passant ensuite à animer le peuple à la dévotion envers la Mère de Dieu, il lui enseignait ce que ses véritables serviteurs doivent faire, pour l'honorer, chaque année, chaque mois, chaque jour, à toute heure et en tout temps; et après avoir indiqué les diverses manières de lui payer le tribut de nos hommages, il concluait en disant que la dévotion la plus agréable à Marie, et sans laquelle tout ce qu'on pourrait dire ou

faire en son honneur servirait peu ou pas du tout, c'est de fuir le péché et toutes les occasions de le commettre. Il ajoutait donc qu'un vrai serviteur de la très sainte Vierge, dès qu'il se voit exposé à quelque tentation ou danger d'offenser Dieu, doit se dire aussitôt en lui-même : « Cela déplait à ma souveraine, à Marie : à Dieu ne plaise que je le fasse et que je lui cause du déplaisir. Non, jamais je n'y consentirai. » D'autres fois, il disait aux fidèles : « Embrassez avec ferveur la dévotion à Marie, et vous êtes tous sauvés ! » Puis se demandant : « Quel est le véritable serviteur de Marie? » Il répondait : « Celui qui est véritablement ennemi du péché mortel. » Enfin il avait soin de détromper certains faux dévots, dont le monde est encore plein de nos jours ; hypocrites et présomptueux, qui, s'abandonnant à toute espèce de désordres, croient faire chose agréable à la sainte Vierge et être comptés parmi ses serviteurs, parce qu'ils lui paient un certain tribut de louanges, récitent son chapelet ou visitent parfois un de ses sanctuaires : « C'est là prétendre, leur disait-il, que la Mère de Dieu soit la protectrice, non pas des pécheurs, mais des péchés. » Et il terminait en disant que « pour être mis au nombre des véritables serviteurs de cette auguste Reine, il faut unir ensemble la conversion à Dieu et la dévotion à Marie. »

On n'en finirait pas, si l'on voulait rapporter ici tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a dit, pour propager et pour établir parmi les fidèles la dévotion envers la Vierge-Mère, et ce qu'il a pratiqué lui-même afin de lui témoigner la vénération et l'amour qui lui sont dus. Je me dispenserai donc de rappeler les honneurs qu'il faisait rendre à l'image de la sainte Vierge qu'il portait avec lui dans les missions, l'exposition solennelle qu'il en faisait, la procession qu'il organisait, le grand nombre de cierges qui brûlaient autour d'elle, tout l'appareil

enfin qu'il déployait, selon les ressources que les diverses localités lui offraient.

Et comme celui qui aime et vénère le Maître et sa Mère, respecte et honore aussi ses serviteurs, ainsi saint Léonard, qui avait tant d'amour et de vénération pour le divin Rédempteur et pour sa très sainte Mère, rendait aussi un culte particulier aux Saints, ces fideles serviteurs de Jésus-Christ, si dévoués par là même à Marie.

Il eut une très grande dévotion pour son Ange gardien ; on voit par sa dix-huitième Résolution, que, chaque fois qu'il entendait sonner l'heure, après avoir honoré la sainte Vierge, il le saluait aussi et le remerciait de l'assistance qu'il lui avait accordée pendant l'heure écoulée, en le suppliant de la lui continuer dans la suite ; et pour suppléer aux heures de la nuit où il n'entendrait pas sonner l'heure, il s'acquittait en d'autres moments des mêmes hommages, tant envers la sainte Vierge qu'envers son bon Ange.

Il avait choisi spécialement pour protecteurs de ses missions, son séraphique père saint François, saint Vincent Ferrier et saint Antoine de Padoue. Non content de les invoquer et de réciter leurs antiennes au commencement de chacune de ses entreprises apostoliques, il leur donnait encore, chaque jour, des marques d'une vénération particulière. « Je me propose, dit-il dans le préambule de ses Résolutions, d'imiter d'aussi près qu'il me sera possible les vertus surtout de mon séraphique père saint François, lui demandant, à cet effet, sa bénédiction paternelle. »

Il professait aussi une singulière dévotion envers d'autres Saints et Saintes, qu'il. honorait et dont il implorait l'assistance dans ses besoins. Le soir avant de se coucher, il se recommandait à tous ces saints Patrons, et les invoquait un à un, en récitant les lita-

nies qu'il s'était composées, et qu'on peut voir dans sa trente-neuvième Résolution. Afin de mourir muni des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, comme il le dit en cet endroit, il récitait un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de sainte Barbe, en la priant de lui obtenir cette grâce : il invoquait le secours de son Ange gardien afin qu'il daignât l'assister la nuit; il s'était fait d'ailleurs une habitude de recourir fréquemment à lui, il s'entretenait avec lui, lui demandait conseil dans ses doutes, et implorait son assistance avant de prêcher ou de commencer, soit son oraison, soit quelque autre exercice spirituel.

Telle fut la dévotion de saint Léonard, dévotion qui avait sa racine dans cette foi vive et robuste avec laquelle il croyait toutes les vérités révélées; il protestait en effet qu'il croyait les mystères de la religion catholique aussi fermement que s'il les eût vus de ses propres yeux, et plus fermement même, puisqu'il les tenait pour aussi vrais et aussi certains, comme il le disait, qu'ils le sont dans l'esprit de Dieu même[1].

CHAPITRE V.

De l'Espérance de saint Léonard.

Il faut reconnaître que saint Léonard avait fondé une espérance bien ferme sur les promesses infaillibles de Dieu, puisque, dans tout le cours de sa vie, il n'eut jamais de désirs que pour les biens célestes, et s'en reposa uniquement sur Dieu des besoins de cette vie.

(1) Voyez *Résolutions*, § LXII.

En effet, l'espérance est une vertu théologale qui a pour objet la béatitude éternelle; or, c'est pour arriver à la possession de ce bien suprême, qui n'est autre que Dieu même, qu'il travailla pendant toute sa vie, comptant pour rien les peines, les fatigues, les souffrances de tout genre. « Je me propose, dit-il dans sa soixante-deuxième Résolution, d'avoir une espérance aussi ferme et aussi confiante que si j'étais assuré de mon salut éternel, ou que je fusse déjà en paradis; j'attends donc la grâce, la gloire et tous les biens qui ne sont pas contraires à mon salut éternel et à la gloire de Dieu, basant ma confiance sur ces quatre fondements inébranlables, savoir, que Dieu est juste, fidèle, miséricordieux et tout-puissant; c'est-à-dire qu'il peut, qu'il veut, qu'il a promis, et qu'il doit en considération du sang versé pour nous par Jésus-Christ, notre divin Sauveur, et des bonnes œuvres que j'espère pratiquer moyennant son secours. » Telle était la base et l'appui de son espérance, et de là vient que dans tous ses travaux il avait constamment en vue le salut éternel, le paradis, comme il le dit encore dans la précédente Résolution : « Dans l'espérance que, si j'aide le prochain à sauver son âme, Dieu voudra bien sauver la mienne, je fais un ferme propos de ne jamais m'épargner quand il s'agira de secourir spirituellement une âme, et de m'employer toujours et à toute heure au salut du prochain. » C'est ce qu'il fit réellement, courant partout où l'appelait soit un ordre, soit une invitation, pour donner des missions et convertir les pécheurs, sans s'inquiéter ni de la distance des lieux, ni des incommodités du voyage, ni de la pluie, ni de la neige, ni du mauvais état des routes, ni du froid, ni du chaud, ni des dangers de quelque nature qu'ils fussent, ainsi qu'on l'a vu dans la première partie.

Afin de rendre son espérance plus inébranlable, il

s'était fait une si haute idée de la miséricorde de Dieu, qu'appuyé sur les mérites infinis de Jésus-Christ, il avait la confiance de se sauver, sans même passer par le purgatoire, bien qu'il fût disposé, comme il le dit dans sa neuvième Résolution, à l'accepter de tout son cœur et même avec action de grâces jusqu'au jour du jugement dernier, si tel eût été le bon plaisir de Dieu. « Une pareille espérance ne saurait me nuire, ajoutait-il; au contraire, elle ne peut que m'être utile; car, n'excluant pas une crainte toute filiale, elle tourne à l'honneur de Dieu et me rend plus diligent dans ma conduite; puisque dans ce but je me propose d'éviter, non seulement les fautes graves, mais encore les péchés véniels et les moindres imperfections. » Il répétait à tout moment l'oraison jaculatoire : *Mon Jésus, miséricorde*, se servant de cette prière pour obtenir toutes les grâces, surtout la persévérance finale et l'amour de Dieu, qu'il avait plus particulièrement l'intention de demander toutes les fois qu'il la faisait.

Cette espérance si grande qu'il avait de se sauver, non seulement prémunissait son cœur contre le doute sur la miséricorde de Dieu, mais le mettait à même de fortifier les autres contre les tentations de défiance. Il leur persuadait que, nonobstant les fautes légères dans lesquelles nous tombons souvent, Dieu prendrait en considération, d'une part, notre fragilité, et de l'autre, les mérites de Jésus-Christ, les œuvres méritoires que nous lui offrons en acquit de nos dettes, l'intercession des Saints que nous invoquons, les indulgences dignement appliquées et autres mérites semblables, et ainsi nous permet d'espérer de pouvoir nous envoler directement en paradis. Telle fut la confiance qu'il inspira à un de ses confrères; celui-ci l'ayant interrogé pour savoir s'il espérait entrer au ciel aussitôt après sa mort, sans même passer par le purgatoire : « Oui,

répondit le Saint, j'espère bien d'en être rendu digne, si, comme je tâche de ne pas tomber dans des fautes graves, ni même dans des fautes vénielles délibérées, Dieu me fait la grâce d'accepter, en compensation des fautes légères d'inadvertance et autres, tout ce que je fais et tout ce que je souffre pour sa gloire, dans le but de mériter en quelque manière les effets de sa miséricorde. »

Bien des fois, en conversant avec ses religieux, il élevait les yeux au ciel, et avec les sentiments d'une vive confiance, il s'écriait : « Ah ! quand donc viendra cette mort qui tarde tant ! quand se briseront ces liens qui me retiennent captif ! quand brillera ce jour fortuné où il me sera donné de voir mon Dieu face à face ! » Il mesurait son espérance sur les idées de la foi, et il ne pouvait souffrir qu'on les rapetissât, qu'on les restreignît d'après les règles de la prudence humaine ; ainsi, voulant un jour consolider une âme dans la confiance en Dieu : « Faites la pauvrette devant le tribunal de Dieu, lui écrivait-il ; demandez comme une indigente qui manque de tout, même d'air pour respirer ; et afin de l'exciter à vous exaucer, alléguez pour motif sa bonté même et vos misères ; offrez-lui les mérites de son Fils, rappelez-lui ses promesses. »

On peut facilement déduire de tout cela combien son âme était ancrée dans l'espérance, et sur quels motifs solides reposait cette vertu. Ce sont les mêmes motifs qu'il proposa une autre fois à une religieuse tentée de désespoir ; il la pria de les méditer sérieusement et de les jeter à la face du démon, pour repousser ses assauts : elle le fit, et par ce moyen se trouva délivrée de ses peines et recouvra la tranquillité de l'âme. Il faisait la même chose en chaire et au confessionnal, encourageant tout le monde à ne jamais se laisser abattre, et quelque énormes que fussent les péchés commis, à espérer en

Dieu, avec l'assurance, moyennant son assistance, de parvenir au salut.

Et ce ne sont pas seulement les biens éternels qu'il attendait de Dieu, mais aussi, comme on l'a déjà insinué, toutes les choses nécessaires à la vie présente. Ainsi il attendait avec une pleine confiance le secours du ciel, même dans les circonstances les plus critiques, sans jamais perdre courage. Ayant ordre de passer en Corse, pour y faire des missions, et cette île étant alors toute bouleversée et en proie aux factions, il avait sujet naturellement d'éprouver quelque crainte; or, voici comment il s'exprima, en écrivant à un prêtre au moment de s'embarquer : « Je pars pour la Corse. Les dangers sont grands; mais je me sens un cœur de lion. » Et, en effet, il déploya un courage de lion pour combattre le vice, au milieu de périls sans nombre, comme nous l'avons vu. — Lorsqu'on fonda à Florence le couvent de Saint-François-du-Mont, le grand-duc, Cosme III, se mit à pourvoir avec la plus grande libéralité à l'entretien des religieux, sans qu'ils fussent obligés de mendier; mais notre Saint, en étant devenu Gardien, remercia le prince de la générosité dont il avait usé jusqu'alors, et le pria de les laisser vivre du produit de leurs quêtes, parce qu'il lui semblait qu'en agir autrement, c'était manquer à la confiance qu'il avait dans la divine Providence; il déclara au grand-duc lui-même que cette confiance faisait la richesse de son couvent. — Pour vivre de ce fonds et en s'appuyant uniquement sur Dieu, entre autres règles à observer dans les missions, il établit celle-ci : « En partant en mission, on ne se munira d'aucune provision de voyage, d'aucun rafraîchissement, ni de quoi que ce soit, excepté lorsqu'on voyagera par eau, sur fleuve ou sur mer. Nous ne permettrons pas à des étrangers de manger avec nous, et nous n'irons pas non plus manger chez eux,

fussions-nous même invités par des prélats ou des personnages, n'importe de quel rang. On n'acceptera rien, excepté ce qui est nécessaire pour vivre; et tout ce qui restera sera distribué aux pauvres. On ne fera pas de quêtes pendant le temps des missions ; on ne demandera rien à personne, pas même des objets de dévotion. » Il observa cette règle avec tant d'exactitude, que, pendant tout le cours de ses missions, et dans les nombreux voyages qu'il fut contraint d'entreprendre à cet effet, il ne s'en écarta jamais d'un iota. Durant l'espace de quarante-quatre ans qu'il exerça le ministère apostolique dans diverses provinces, il ne voulut jamais accepter ni dîners, ni présents, malgré les invitations et les offres multipliées qui lui furent faites. Bien qu'il dût souvent marcher du matin au soir, dans des lieux déserts et à travers les montagnes, il ne voulut jamais prendre avec lui aucune provision, pas même un morceau de pain, pour se sustenter en route. Lorsqu'à son départ d'un endroit, des personnes bienfaisantes voulaient lui remettre quelque chose pour sa subsistance pendant le voyage, il les remerciait gracieusement, en disant qu'il avait un Maître qui s'était engagé à y pourvoir, que depuis tant d'années il n'avait jamais manqué à sa parole, que ce Maître était Dieu, et que s'étant remis entre ses mains, il comptait sur lui avec assurance dans tous ses besoins. Dans les lieux même où il donnait la mission, il ne souffrit jamais qu'un particulier se chargeât de son entretien, excepté pendant les dernières missions qu'il fit à Rome, où il dut céder par obéissance. Il voulait que son nécessaire, ainsi que celui de ses compagnons, lui vînt de la providence de chaque jour, tant il était persuadé que s'ils se confiaient en Dieu, et procuraient sa gloire et le salut du prochain, Dieu, de son côté, aurait soin de pourvoir à leurs besoins.

Le Seigneur ne manqua pas de justifier la confiance de son Serviteur, en diverses circonstances où il le secourut, soit dans son couvent, soit en voyage, même d'une manière extraordinaire et inattendue. En 1716, peu de temps après qu'il eut renoncé aux secours que le grand-duc fournissait régulièrement aux religieux du couvent du Mont, la Toscane fut affligée d'une grande disette d'huile, les oliviers ayant beaucoup souffert du froid pendant les années précédentes. Il n'en restait plus au couvent qu'une très petite quantité : le quêteur aux abois, ne sachant comment parer au besoin, eut recours au Supérieur et lui exposa le cas où l'on se trouvait de se voir incessamment tout à fait dépourvu d'huile. Saint Léonard, sans s'inquiéter le moins du monde à cette nouvelle, répondit tranquillement au quêteur : « Ayez confiance en Dieu, et, n'en doutez pas, il y pourvoira. » Cependant le peu d'huile qui restait continuait à se consommer et touchait à sa fin ; le frère convers retourna donc auprès du père Gardien, et lui fit entendre la difficulté qu'il y aurait, vu la disette, de s'en procurer, soit en quêtant, soit autrement. Le Saint lui répéta avec le même calme et la même tranquillité : « Ayez confiance en Dieu, et, n'en doutez pas, il y pourvoira ; » puis il ajouta, pour encourager le frère à s'en reposer sur Dieu : « Vous semble-t-il, mon frère, qu'après que nous avons tout quitté pour l'amour de Dieu, que nous avons renoncé aux secours que nous procurait le grand-duc, à cause de la confiance que nous avons eue dans la divine Providence, celle-ci pourrait maintenant nous faire défaut ? » L'événement vérifia ses prévisions ; car au même moment deux bienfaiteurs, sans s'être entendus, obéissant à l'inspiration de Celui qui prend soin de quiconque se repose sur lui, envoyèrent spontanément au couvent huit barils d'huile.

On eut encore à bénir la Providence d'un autre trait

analogue, dans la même maison : un jour toutes les nappes d'autel furent volées, et comme les autels y sont en grand nombre, il eût fallu faire une dépense assez considérable pour s'en procurer de nouvelles. Le religieux qui avait le soin de ces objets, ne sachant comment faire, exprima son inquiétude à saint Léonard; celui-ci lui répondit : « Mon frère, ayez confiance en Dieu. Nous avons un Père très puissant, qui saura pourvoir à tous nos besoins. » Il en fut ainsi. La nouvelle du vol étant parvenue aux oreilles de la marquise Ferroni, non seulement elle tira, pour cette fois, les religieux d'embarras, en remplaçant les nappes volées, mais en outre elle conçut le dessein de pourvoir leur sacristie, tant qu'elle vivrait, de tout le linge nécessaire.

Notre Saint éprouva encore les effets de la libéralité divine en d'autres circonstances, où Dieu lui vint en aide dans ses besoins et ceux de son couvent. Il les éprouva surtout pendant ses nombreux voyages, dans lesquels, bien qu'il n'eût aucune provision, il ne manqua jamais des choses nécessaires à la vie. Si, dans un endroit où il arrivait à l'entrée de la nuit, il ne trouvait d'abord personne qui voulût lui donner à loger, Dieu le permettant ainsi pour donner à son Serviteur une occasion de mérite, il se présentait bientôt quelqu'un qui l'accueillait avec empressement, et lui fournissait tout ce dont il avait besoin.

Ces faits et autres semblables l'excitaient à se confier toujours de plus en plus dans le Seigneur, et à recourir à lui, sans se troubler, même au milieu des contretemps et des accidents les plus funestes, attendant de lui le secours opportun. C'est ce qu'il montra dans un cas que je vais rapporter, pour passer les autres sous silence. En 1749, le feu ayant pris dans la dépense du couvent de Saint-Bonaventure à Rome, il se développa si rapidement, qu'il forma bientôt un vaste incendie, et

menaçait de réduire en cendres tout le couvent. La dépense était située en dessous des cellules habitées par les religieux, qui reposaient en ce moment, car c'était la nuit, de sorte qu'on ne s'aperçut du sinistre que lorsque la flamme, s'échappant par les fenêtres, gagnait déjà le toit et le faîte de l'édifice. Grande fut la consternation et l'épouvante de tout le monde; mais saint Léonard, que sa confiance en Dieu n'abandonnait jamais, se rendit à la sacristie, revêtit le rochet et l'étole, et tira du tabernacle le Saint-Sacrement avec lequel il bénit le feu. Après cela, tandis que les autres religieux, avec un grand nombre de laïques accourus pour les aider, travaillaient à se rendre maîtres de l'incendie et à en arrêter les progrès, il se mit à faire dévotement le Chemin de la Croix ; puis s'étant retiré dans sa chambre, il se donna une longue et rude discipline ; enfin il se mit en oraison et y demeura jusqu'à ce que le feu fût éteint et que tout danger eût disparu.

Pour résumer, saint Léonard avait une espérance inébranlable, parce qu'il croyait fermement que Dieu est juste, fidèle, tout-puissant et miséricordieux, et qu'il était persuadé qu'en faisant le bien avec le secours de la grâce, et par les mérites de notre divin Sauveur, il ne pouvait manquer d'obtenir la gloire céleste dans la vie future, et dans celle-ci tous les secours temporels qui n'y mettent pas obstacle. Cette même espérance, il s'efforçait de l'exciter chez les autres, particulièrement chez les pécheurs et dans les âmes affligées ; il encourageait les premiers à demander à Dieu et à espérer de lui le pardon de leurs fautes, à condition de les détester et de proposer de s'en amender, moyennant quoi il leur assurait qu'ils obtiendraient la vie éternelle ; il animait les autres à attendre de Dieu la consolation et le soulagement dans leurs travaux et dans leurs peines. Cette espérance, qui avait atteint chez lui le degré d'une con-

fiance forte et robuste, faisait naître dans son cœur le détachement de toutes les choses terrestres et périssables; il se contentait de tout ce qu'il y a de plus pauvre, et n'en prenait que le plus strict nécessaire; c'est ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

Pauvreté de saint Léonard.

Parmi les vertus que notre Saint pratiqua dans le degré le plus héroïque, il faut compter sans contredit la pauvreté. Outre la promesse qu'il en fit à Dieu par un vœu solennel, il se proposa, dans sa quarante-cinquième Résolution, de l'observer de manière à imiter le mieux possible son saint Fondateur et ses premiers compagnons; il résolut de suivre leurs maximes, et d'aimer les incommodités qui marchent à la suite de la pauvreté vraiment pauvre, comme il s'exprimait. Il s'y excitait par la grandeur des récompenses qui lui sont réservées, comme le faisait saint François, qui, en vue de ces récompenses, trouvait des charmes dans toutes les souffrances. Notre Saint, sachant que les apôtres saint Pierre et saint Paul avaient dit un jour à saint François, que les religieux qui observeront parfaitement la pauvreté jusqu'à la mort, seront inscrits au nombre des bienheureux, conçut un amour singulier pour cette vertu; toutefois il protestait que la récompense n'était pas son mobile, mais bien le plaisir qu'on procure au Cœur de Jésus, qui a voulu naître pauvre, vivre pauvre, mourir pauvre et nu sur une croix. Il appelait cette vertu la marque distinctive de son Ordre,

et il expliquait sa pensée par cette comparaison : Si vous ôtez à un homme ce qui fait son caractère distinctif, ce n'est plus un homme; de même si vous ôtez la pauvreté à un religieux franciscain, ce n'en est plus un. De là vient qu'il prenait tant de soin de l'observer avec la dernière exactitude, et quoique dans les couvents des Récollets on la pratique à l'envi et d'une manière bien rigoureuse, c'était encore peu pour lui; non content de l'observance commune, il s'efforçait d'atteindre à un degré plus parfait. Dans un des souvenirs écrits de sa main qu'il portait toujours sur lui, on lit ces mots : « Je voudrais pouvoir observer la sainte pauvreté avec la dernière rigueur, comme le firent saint François et ses premiers compagnons; et plût à Dieu que j'eusse la capacité, la force et les moyens de l'introduire au même degré dans tous les couvents! »

Il distinguait plusieurs sortes de pauvretés; la première, qu'il appelait la pauvreté de corps, regarde les choses temporelles; la seconde, qui est la pauvreté de cœur, consiste, disait-il, à mettre un frein à toutes ses affections et à n'avoir d'attache à aucune chose de ce monde; enfin la troisième, qui est la pauvreté d'esprit, sert à nous tenir détachés même des douceurs spirituelles et des dons de Dieu.

Quant aux choses temporelles, il observa la pauvreté avec une exactitude telle, qu'il ne posséda jamais rien en propre; pauvre de fait, il n'avait que le simple usage des choses nécessaires, prêt à y renoncer sur un signe ou un ordre des supérieurs. Ceux qui l'ont connu attestent que, non seulement on ne remarqua jamais rien en lui qui pût tant soit peu blesser le vœu de pauvreté, mais qu'au contraire il en fut constamment l'observateur le plus rigide. Un religieux, entre autres, qui entendit ses confessions pendant plusieurs années, déposa en ces termes : « Tel était l'amour que le père Léonard por-

tait à la sainte pauvreté, que, s'il n'avait été retenu, il eût donné dans des excès, tant pour l'habillement que pour la nourriture, le mobilier, les habitations et tout le reste. Aussi s'appliquait-il à inspirer cet esprit à tous les religieux ; et il se sentait lui-même attiré là où brillait davantage l'observance de cette vertu ; plus elle était rigoureuse, plus son cœur en éprouvait de joie. » Il ne porta jamais d'habit neuf; il se servait de ceux qui avaient été portés par d'autres, et qui étaient usés, consommés; il les faisait rapiécer, et plus il les trouvait délabrés et chargés de pièces, plus il les mettait volontiers. Une seule fois il porta du neuf; ce fut en 1746, pendant qu'il donnait les missions dans les diocèses de Bologne et de Ravenne; il faisait un froid très intense et il était avancé en âge; le père Gardien du couvent de Saint-Bonaventure de Rome, ayant compassion de lui, lui envoya une soutane neuve avec ordre de la mettre, sans réplique. Il obéit promptement, mais afin d'y imprimer un cachet de pauvreté, il la fit repetasser avec du vieux.

En toute saison il n'eut jamais qu'un seul habit, qui, en hiver et dans les pays montagneux, pouvait bien le couvrir, mais non le protéger contre les rigueurs du froid; aussi le voyait-on parfois grelotter de tous ses membres. Il ne portait jamais la tunique de dessous, bien qu'il eût pu le faire licitement, selon la règle de Saint-François; il n'en faisait usage qu'en temps de mission afin de se conserver la voix pour prêcher; dans les voyages il avait coutume de porter quelques pièces de laine, dont il ne se servait jamais en d'autre temps, à moins qu'il n'y fût astreint par obéissance. Il exhortait fortement ses religieux à être pauvres dans leur vêtement, ajoutant bien souvent que c'est une chose inconvenante et monstrueuse d'étaler la vanité sous un habit pauvre et humble, que si un riche costume est l'orne-

ment d'un seigneur du monde, un habit rapiécé est la bienséance d'un religieux pauvre, disciple de Jésus-Christ. Etant Gardien du couvent de Florence, il y introduisit l'usage de rapiécer même les habits neufs, afin de porter toujours les livrées de la pauvreté, à laquelle il ne cessait d'exciter ses confrères plus encore par ses exemples que par ses discours. Sur sa soutane usée il se ceignait d'une corde vile et grossière ; il marchait toujours et partout sans souliers, ni sandales ; aussi suffisait-il de le voir pour reconnaître en lui un véritable ami de la pauvreté, prêchant, par tout son extérieur, le mépris de la vanité et du monde.

Sa pauvreté dans le boire et le manger ne fut pas moins admirable : outre qu'il se restreignait sur la quantité, comme on le dira en parlant de sa tempérance, il prit toujours garde à ce que sa nourriture fût conforme à la stricte pauvreté dont il faisait profession. Il ne se nourrissait que d'herbages, de légumes et de fruits ; encore pour les fruits s'en accordait-il très peu. A ceux qui l'exhortaient parfois à prendre quelque chose de plus pour supporter ses fatigues, il répondait : « Celui qui fait profession de pauvreté doit en ressentir les effets ; satisfaire pleinement ses besoins, sans ressentir aucune incommodité, n'est point le propre d'un pauvre. » D'autres fois il faisait cette réflexion : « A cause du vœu de pauvreté que nous avons fait, nous, religieux, les personnes bienfaisantes nous font l'aumône : il nous faudra un jour en rendre un compte sévère; car nous mangeons le sang des pauvres ; et plus nous mangeons, plus grande sera la dette que nous aurons à acquitter auprès de Dieu. » Quand il se trouvait qu'au couvent on était dépourvu même du nécessaire, ou qu'à table, en certaines circonstances, l'une ou l'autre chose vînt à manquer, il en témoignait un contentement extraordinaire, et disait d'un air

radieux : « Aujourd'hui nous avons été de véritables frères mineurs. » C'est par amour pour la pauvreté qu'il renonça, comme on l'a dit plus haut, aux secours que le grand-duc de Toscane faisait passer aux religieux du couvent du Mont, et que, dans ses voyages, non seulement il ne prenait aucune provision, mais qu'il ne voulut même jamais accepter les lettres de recommandation qu'on lui offrait, afin qu'il fût hébergé plus commodément dans les lieux où il arrivait; il disait qu'un véritable pauvre, tel qu'il était par profession, doit mendier son logement en route. Si dans le temps des missions il s'apercevait que la soupe était un peu mieux accommodée, par exemple, avec du bouillon au lieu d'huile, il cessait aussitôt d'en manger, et disait à ses compagnons, qui voulaient lui procurer cet adoucissement parce qu'ils le voyaient si épuisé : « Mes frères, pour un âne la paille est assez bonne : il ne faut pas l'habituer à l'avoine. » Si on lui offrait quelque chose pour sa subsistance, sa réponse était celle-ci : « Je ne m'occupe pas de ces choses-là. Mon unique occupation est de convertir des âmes à Dieu. Quant à mon corps, j'en ai abandonné le soin à mon compagnon. » Il était, en un mot, si détaché des choses de ce monde, qu'il n'accordait par la moindre attention même à ce peu qu'il devait prendre pour se sustenter.

Dans sa chambre il n'y avait pour tous meubles que deux planches sur lesquelles il prenait son repos, une couverture, une chaise et une petite table pour écrire; pendant les neuf années qu'il fut supérieur à Florence, il n'en voulut même pas autant; il se servait, en guise de table, d'une planche clouée à la muraille, et il s'asseyait sur l'extrémité des planches qui lui tenaient lieu de lit. On voyait, suspendus à la muraille, deux ou trois images de papier, et le crucifix qu'il portait sur la poitrine dans ses voyages. Il ne voulait même pas

avoir près de lui ces petits objets de dévotion dont les supérieurs ont coutume de gratifier les bienfaiteurs et les quêteurs du couvent; il en laissait la disposition à son vicaire. Ce qui est plus surprenant encore, c'est qu'il ne posséda jamais en propre certains objets indispensables, tels que ciseaux, canif, aiguilles et autres choses semblables; s'il en avait besoin, il les demandait à prêter, et après s'en être servi, les restituait immédiatement. Il ne gardait pour son usage particulier, outre ce qui a été dit, qu'un petit carton renfermant ses écrits, son bréviaire, sa règle, ses lunettes, son cilice, deux disciplines, une petite croix de bois avec des pointes, qu'il portait sur la chair nue, un chapelet, et un petit médaillon dont on a déjà parlé, représentant d'un côté l'image en papier de l'Immaculée Conception, et de l'autre, celle de saint Vincent Ferrier; il se servait de cet objet pour bénir les malades. C'était là toute sa richesse, tout le mobilier de sa cellule; car, pour ce qui est de quelques livres, du crucifix, de l'image de la sainte Vierge et d'autres objets qu'il portait avec lui, et dont il se servait dans l'exercice de son ministère apostolique, il ne s'en occupait pas; il en avait laissé tout le soin à son compagnon, à qui, avant de mourir, il recommanda de s'en dessaisir, en remettant au père Gardien les clefs des caisses qui les contenaient.

Son amour pour la pauvreté faisait qu'il aimait à se retirer de préférence dans les couvents les plus pauvres, comme la solitude de l'Incontro, et le couvent de Saint-Ange de Montorio; c'est dans ces pauvres asiles qu'il trouvait ses délices, et qu'il se plaisait à vaquer aux exercices spirituels, comme on l'a déjà vu. Le même attrait le portait à user de parcimonie même dans les moindres choses; il savait que c'est par là qu'on arrive à la perfection de la vertu et que les Saints en ont toujours tenu compte. Ainsi, en écrivant même à des per-

sonnes de qualité, il n'employait que le papier strictement nécessaire; et si parfois son compagnon lui faisait observer qu'il convenait de laisser la feuille entière, par respect pour la personne à laquelle il s'adressait, il lui répondait : « Ce n'est pas là ce que m'enseigne la pauvreté. Ils savent bien que frère Léonard est pauvre, c'est pourquoi ils ne seront pas étonnés et ne se formaliseront pas si je leur écris de la manière dont les pauvres ont coutume de le faire. » Par la même raison, il ne donnait ni n'acceptait jamais aucun cadeau, quel qu'il fût; on ne sache pas qu'il ait jamais donné un chapelet, ni la plus petite image, et cela parce qu'il n'en avait pas. Invité par son compagnon, en certaines occasions, à prendre les objets de piété qui lui étaient offerts : « Mon frère, lui répondait-il, changez de langage, ne me parlez point de ces choses-là; je ne veux rien accepter, rien recevoir. Je veux observer exactement le vœu de pauvreté. »

Bien souvent, dans les lieux où il prêchait, divers présents lui étaient offerts ou envoyés, soit par des particuliers, soit même par des communautés; mais, fidèle à ses résolutions, il les renvoyait en s'excusant, de fort bonne grâce, de ne pouvoir les accepter. A la suite de ses missions de Ferrare, l'archevêque, Mgr Crispi, lui envoya une cassette remplie de très beaux objets de piété, en témoignage de gratitude pour ses travaux apostoliques. Mais le Serviteur de Dieu, sans même ouvrir la cassette, la renvoya sur-le-champ par le commissionnaire qui l'avait apportée, en faisant remercier le prélat de sa bonne volonté, et en lui disant que ses peines avaient été déjà abondamment récompensées par le fruit opéré dans les âmes, puisque le peuple avait donné les signes les plus manifeste de son repentir et de sa réconciliation avec Dieu. Le vicaire-général de Frascati, frappé de voir combien il se fatiguait en prêchant le

matin et le soir, lui envoya une quantité de bonbons et de pâtisseries, afin qu'il se fortifiât la poitrine et que sa voix pût se maintenir. Mais à peine cet austère partisan de la pauvreté eut-il aperçu ces friandises, lui qui avait en horreur toute espèce de délicatesse, qu'il dit au messager : « Reportez, reportez tout cela à monsieur le vicaire-général, et dites-lui que cela ne va pas à la pauvreté à laquelle je suis tenu. Je songe à convertir des âmes à Dieu, et Dieu songera à me conserver la force de poitrine et d'organe nécessaire pour que je puisse prêcher, sans que j'aie recours à ces délicatesses qui ne conviennent point à un pauvre. »

En 1735, deux jours après qu'il avait commencé la mission à Cività Castellana, le vénérable évêque de cette ville, Mgr Tenderini, fut atteint d'une violente maladie, qui le réduisit à l'extrémité, bien qu'il ait plu à Dieu de lui rendre la santé pour l'utilité de son diocèse. Saint Léonard l'assista avec le plus grand empressement ; il célébrait la messe tous les jours dans la chapelle de son palais, et chaque fois le communiait de ses propres mains. Le jour où devait avoir lieu le sermon sur la sainte Vierge, le pieux évêque pria le missionnaire de vouloir bien lui apporter la sainte image dans sa chambre, afin qu'il pût lui rendre ses hommages en particulier, et se dédommager de ne pouvoir le faire en public et à la vue de tout le monde. Le Saint se rendit à son désir et porta lui-même l'image auprès du lit du malade ; celui-ci, après l'avoir vénérée avec une tendre dévotion, lui aurait volontiers fait hommage d'une chaîne et d'une petite croix en or. Mais notre amant de la pauvreté n'en voulut à aucun prix ; et comme le vertueux prélat insistait pour qu'il ne le privât pas du mérite de faire ce don à la sainte Vierge : « Monseigneur, lui répondit-il, la sainte Vierge dans ce cas-ci se contente de la bonne volonté ; car ce n'est

pas là un présent à être accepté par celui qui fait profession de la plus austère pauvreté, telle que celle des frères mineurs. » Ce serait à n'en pas finir, si l'on voulait rapporter tous les cas où, pour le même motif, il a renoncé à de semblables présents; car il ne se passait presque pas de missions sans qu'il y eût des offres ou des envois de cette nature.

Il ne voulut même jamais accepter, sous quelque prétexte que ce fût, la moindre part des aumônes, souvent très abondantes, qu'on recueillait à la suite de ses sermons; il en abandonnait l'entière disposition à d'autres, sans s'ingérer en aucune façon dans la distribution qui en était faite, recommandant tout au plus qu'on eût soin des pauvres, et qu'on fournît aux églises des ciboires, des baldaquins et d'autres objets servant à rehausser le culte du très saint Sacrement.

En résumé, sa pauvreté fut toujours extrêmement rigoureuse, au témoignage de ceux qui l'ont connu et qui ont vécu longtemps avec lui. Il l'eut tellement à cœur que, non content de la pratiquer lui-même, il en poursuivait avec zèle la plus stricte observance de la part des autres. Etant Gardien, il exhortait ses confrères avec tant de force à vivre pauvres et détachés de toutes les choses de la terre, qu'il arriva bien souvent que, touchés par l'efficacité de ses paroles, ils vinrent spontanément déposer à ses pieds tout ce qui était à leur usage, quoiqu'ils n'eussent que des objets pauvres et autorisés par la règle. Il voulait que la pauvreté brillât, non seulement au réfectoire, dans les cellules, dans tous les bâtiments du couvent, mais même dans la sacristie et à l'église. Ainsi, dans les constitutions du couvent de Florence, il recommanda fortement qu'on n'eût pas d'ornements en soie, et que les aubes et les rochets fussent simples, sans plissure et sans garniture de prix.

Cette pauvreté, qu'on peut appeler extérieure, nous

fait comprendre combien il avait le cœur détaché de tout ce qu'il y a de caduc et de terrestre en ce monde. Ayant mis toutes ses espérances en Dieu, et n'aspirant qu'à la possession de Dieu et des biens éternels, il ne prenait aucun souci de ceux de cette vie, et les avait même en horreur; il savait, d'après saint Bernard, que l'amour de ces faux biens nuit davantage à une âme que la possession réelle, parce que c'est cet amour profane qui nous empêche ordinairement d'aimer Dieu de tout notre cœur et de toutes nos forces, comme notre Saint le désirait et comme il le fit.

CHAPITRE VII.

Charité de saint Léonard envers Dieu.

Instruit par la foi que Dieu est le bien suprême et infini, la bonté par essence, renfermant toutes les perfections possibles, sans limite ni mesure aucune, que par conséquent il mérite toutes nos affections, tout notre amour; saint Léonard, dans sa dixième Résolution, se proposa de l'aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et de lui rapporter, comme à l'objet le plus aimable en soi, toutes ses pensées, toutes ses paroles, tous ses mouvements et toutes ses actions. Il résolut de produire souvent dans son cœur des actes d'amour de Dieu, d'amour de *complaisance,* en se réjouissant et en le félicitant de ses infinies perfections; d'amour de *bienveillance,* en formant le désir qu'il soit aimé, servi et glorifié par tout le monde; d'amour de *préférence,* en l'estimant plus que toutes les créatures ensemble, ou plutôt en n'estimant que néant

tout ce qui n'est pas Dieu. Il se proposa en outre de faire, au moins sept fois le jour, un acte de retour sincère à Dieu, comme s'il n'eût fait qu'entrer dans la vie spirituelle, en protestant dans cet acte qu'il voulait l'aimer d'un amour constant et avec la plus grande ferveur, sans avoir d'autre fin que de lui plaire en toutes choses.

Conformément à cette sentence du Sauveur : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements,* le Saint se proposa aussi de ne jamais commettre de péché véniel avec pleine advertance, de se détacher toujours de plus en plus des créatures, et d'en tenir son cœur tout à fait dégagé pour n'y admettre que Dieu seul. « Et quoique, ajoutait-il, je ne puisse pas me flatter de ne tomber dans aucune faute, et de n'être jamais surpris en flagrant délit, que tout le paradis sache au moins que mon unique désir est d'aimer Dieu parfaitement, et même de vivre dans un continuel exercice d'amour envers lui. » De là vient qu'il protestait souvent que son amour pour Dieu était la fin de toutes ses actions ; aussi s'attachait-il à perfectionner la pratique des autres vertus par le motif général de la charité, les rapportant toutes à Dieu et les exerçant pour son amour. Quelle que fût donc son occupation, soit au couvent, soit au dehors, soit en voyage, soit en mission, qu'elle eût pour objet sa propre personne ou le prochain, il n'avait jamais en vue que de plaire à Dieu et de procurer sa plus grande gloire. Et comme la charité est d'autant plus parfaite, qu'elle est plus dépouillée de tout intérêt personnel, il s'attachait à aimer Dieu parce qu'il est digne en lui-même de tout amour; et il arriva à un tel degré de perfection dans cette charité pure, qu'il disait parfois d'un ton très pénétré que, quand même il aurait su d'une manière certaine qu'il irait un jour en enfer, il voudrait néanmoins aimer son Dieu ici-bas de tout

son cœur : « Je veux, disait-il, aimer Dieu d'un amour souverain, d'un amour suprême, et uniquement parce qu'il le mérite : en cela je ne veux le céder à aucune créature; j'entends l'aimer autant que qui que ce soit. » Aussi, quand il s'exerçait à produire des actes d'amour, son visage s'enflammait tellement qu'on ne pouvait douter du feu qui embrasait son cœur, d'où les sentiments s'échappaient en traits brûlants.

Une personne l'ayant prié par écrit de lui enseigner la manière d'aimer Dieu : « Aimez-le, lui répondit-il, d'un amour sans borne, sans mode et sans mesure; mais je ne voudrais pas que ce fût un amour féminin, consistant en larmes, en tendresses sensibles : que ce soit au contraire un amour viril, pur, profond, qui procède des vives lumières de la foi : ces lumières nous découvrent la beauté, la bonté, la sainteté de Dieu, qui mériterait que nous eussions une infinité de cœurs pour l'aimer. » Tel était l'amour divin qui brûlait dans le cœur de saint Léonard, et pour se prémunir contre la tiédeur, il renouvelait souvent la résolution de ne jamais rien vouloir délibérément qui pût diminuer l'ardeur de cette céleste flamme; il se proposa même de faire toujours ce qu'il croirait être le plus parfait et le plus agréable à Dieu; il avait coutume de dire et même d'écrire que notre cœur est fait pour Dieu seul, et que, n'ayant qu'un seul cœur, nous ne devons pas le partager, mais l'employer tout entier à aimer Dieu seul : *Unum cor uni Deo.* Si on lui demandait une petite exhortation ou quelques mots d'édification, il répondait aussitôt avec un vif sentiment de ferveur : « Mon enfant, aimez Dieu, ne l'oubliez pas, aimez Dieu. » Quelquefois il disait encore : « Le matin, faites ce pacte avec Dieu : Seigneur, toutes les fois que je répèterai de bouche ou de cœur ces saintes paroles : *Mon Jésus, miséricorde!* j'entends faire l'acte le plus intense

d'amour envers vous, et si vous récitez souvent cette oraison jaculatoire dans la journée, ce sera autant d'actes d'amour de Dieu. »

Une personne de qualité, qui se trouvait dans la peine, lui demanda un conseil ; voici la réponse qu'il lui fit : « La maxime qui vous convient, c'est : Souffrir et aimer ; le peu donc que vous souffrez, soit dans le corps par la maladie, soit dans l'âme par les désolations intérieures, souffrez-le avec un grand amour ; souffrez et aimez, et ce peu de souffrance plaira autant à Jésus et vous sera aussi profitable à vous-même, qu'une grande croix, si elle est accompagnée d'un grand amour. » Une autre lettre de la même personne lui ayant fait découvrir qu'elle entretenait dans son cœur un attachement excessif pour son enfant, il lui écrivit en ces termes : « Tout l'amour qu'on donne aux créatures, c'est autant qu'on dérobe à Dieu. Aimons-les, sans doute, mais comme des images de Dieu, et avec un saint détachement, de manière à ne pas y concentrer nos pensées et beaucoup moins notre cœur. Notre plus proche parent, c'est Dieu, à qui nous avons des obligations infinies. Aimons-le de tout notre cœur, et figurons-nous bien qu'il n'y a au monde que Dieu seul qui soit digne de notre amour. »

Il n'inculquait pas ces maximes aux autres sans en être intimement pénétré lui-même, puisqu'après avoir exhorté cette personne à souffrir et à aimer, comme nous venons de l'entendre, voici ce qu'il ajoute : « Mais je vous engage à souffrir, tandis que je fais le poltron. Il y a quarante ans que je n'ai été malade, j'entends de maladie qui réclame le secours du médecin. Je désire, il est vrai, les souffrances, mais Dieu sait que je n'en ferais pas un bon usage; c'est pourquoi il ne m'en envoie pas. Priez Dieu de m'envoyer la maladie la plus douloureuse qu'un mortel ait jamais endurée, pourvu

qu'en même temps il me donne un amour si ardent que je désire de souffrir encore davantage; et qu'il fasse que, le moment tant désiré d'aller jouir du souverain Bien approchant de plus en plus, je meure sous le pressoir de la croix, et consumé, réduit en cendre par le feu du saint amour. »

Comme le véritable amant se plaît à converser avec l'objet aimé, à se tenir près de lui, à lui demeurer uni, ainsi saint Léonard ne cherchait rien tant que cette étroite union, en sorte que toutes ses pensées étaient concentrées dans la contemplation des grandeurs divines. et dans un entretien continuel et familier avec Dieu dans l'oraison. Quand il était au couvent, il ne manquait jamais aux trois heures d'oraison mentale, partie de jour, partie de nuit, qui sont de règle dans les maisons de Retraite; et si quelquefois un emploi quelconque le contraignait de sortir du chœur, il restituait à l'oraison le temps pendant lequel il avait dû s'en absenter, ou il tâchait de s'entretenir dans le recueillement tout en vaquant à ses occupations, qui n'étaient que des œuvres de charité; il demeurait donc uni au Créateur tandis qu'il se dévouait au service des créatures. Lorsqu'il était au chœur, appliqué à l'oraison mentale avec ses confrères, on l'eût pris pour une statue; on le vit toujours se tenir immobile, à genoux et sans appui, ce qu'il pratiqua jusque dans ses dernières années, c'est-à-dire lorsqu'il était complètement exténué par l'âge et par ses énormes fatigues. Si l'on avait besoin de lui pour confesser quelqu'un ou pour tout autre chose, il fallait souvent l'appeler plusieurs fois et même le secouer; car il était tellement absorbé dans la contemplation de son Dieu, qu'il était comme privé de l'usage des sens.

Bien que la majeure partie de sa vie ait été consacrée aux missions, comme on l'a vu, il sut néanmoins

s'acquitter de cet emploi, de manière à n'en être pas détourné de l'oraison et de l'union avec Dieu. Même dans ses voyages si fréquents, après avoir récité avec ses compagnons les prières accoutumées, il se tenait un peu à l'écart pour continuer à prier, et élevait tellement son âme à Dieu qu'il marchait comme hors de lui-même et sans prendre garde où il mettait le pied; de là il lui arrivait souvent de heurter contre des pierres et de se blesser, quelquefois même de s'enfoncer dans la fange et la boue, ce qu'il attribuait à une prétendue étourderie. Tout en préparant le sermon qu'il devait prêcher, il se laissait aller à méditer les maximes qu'il désirait imprimer dans le cœur de ses auditeurs, ayant coutume de dire que l'union avec Dieu dans la méditation importait beaucoup plus, que toute la diligence qu'il aurait pu mettre à procurer la sanctification des âmes. En temps de mission il avait dans sa chambre un petit réveil, afin de pouvoir se lever le matin de bonne heure, et faire avec ses compagnons la méditation d'usage qu'il n'omit jamais, nonobstant les fatigues accablantes endurées la veille, tant en chaire qu'au confessionnal.

Non content de ce qu'il faisait chaque jour pour traiter avec Dieu dans l'oraison et s'unir à lui comme à l'objet de son amour, deux fois l'an il se mettait en retraite, comme on l'a vu, dans quelque lieu solitaire. Là il conversait seul à seul avec Dieu, et s'embrasait de plus en plus de son amour; c'est là qu'il composa ses Résolutions, inspirées par la ferveur de sa charité, et qui ont été déjà imprimées en partie pour l'édification du prochain. Il sortait en effet de la solitude animé d'une ardeur nouvelle, et s'élançait avec un nouveau courage à la conquête des âmes qu'il fallait arracher à l'ignorance et au vice; il ne s'inquiétait alors ni des fatigues ni des souffrances; il faisait voir au milieu des travaux

les plus étonnants que l'amour triomphe de tout, supporte tout, rend tout facile. Et qui donc aurait pu communiquer à notre Saint la force d'entreprendre et de soutenir, avec tant de persévérance, une vie si pénible, si pénitente, si laborieuse, si ce n'est l'amour de Dieu, le désir de lui plaire et de lui être agréable? Souvent, en effet, on l'entendait dire : « Pour donner à Dieu plus de satisfaction et de gloire, je suis disposé à souffrir n'importe quoi, voire même à sacrifier mille vies et jusqu'à accepter l'enfer. »

Il n'est pas étonnant qu'avec un pareil amour pour Dieu, il cherchât à faire tout ce qu'il jugeait devoir plaire à Dieu, et qu'il eût en même temps une haine souveraine pour le péché : c'est le propre de celui qui aime, de s'attacher étroitement à l'objet aimé, et de fuir ou de repousser tout ce qui lui déplaît. Saint Léonard, considérant la haine que Dieu porte au péché, faisait tous ses efforts pour le faire disparaître du monde, et souvent il s'écriait dans un élan de ferveur : « Pour moi, je proteste que je n'ai qu'un ennemi en ce monde, c'est le maudit péché mortel, et j'ai juré de lui faire la guerre jusqu'à mon dernier soupir. » Il en triompha en lui-même dès sa tendre enfance, comme on l'a dit au commencement de cette histoire; et dans tout le cours de sa vie il l'eut tellement en horreur, qu'au témoignage de celui qui entendit plusieurs fois sa confession générale, il ne commit jamais aucun péché mortel. Dans son ardent désir d'en préserver les autres, ou d'en délivrer ceux qui avaient eu le malheur de le commettre, il s'écriait souvent, avec un profond soupir : « Oh! si Dieu me faisait la grâce de sauver une âme, ou au moins d'empêcher un seul péché mortel, volontiers je donnerais mon sang et ma vie! Oui, je m'estimerais souverainement heureux, si, au prix de mon sang et de ma vie, je pouvais empêcher

un seul péché mortel, qui cause à Dieu tant de déplaisir. » Tous ses travaux en chaire et au confessionnal n'eurent d'autre but que d'extirper le péché. C'est ce qui lui faisait compter pour rien les voyages les plus longs et les plus désastreux, entrepris au cœur de l'hiver, dans des contrées montagneuses; c'est ce qui lui inspira le désir d'aller évangéliser les infidèles, et de verser son sang pour la foi ; en tout et toujours il n'eut en vue que d'empêcher l'offense de Dieu, et de lui prouver son amour. Il porta donc cet amour au plus haut degré, s'il est vrai, comme l'a dit le Sauveur, qu'il n'y a pas de charité plus grande que celle qui fait embrasser la mort par amour pour l'objet aimé.

Grâce à cet ardent amour envers Dieu, il aimait aussi tout ce qui peut lui plaire et lui être agréable : il haïssait, il avait en horreur tout ce qu'il jugeait pouvoir lui déplaire ou l'offenser, et réglait sa conduite d'après cet amour ; en sorte qu'il pratiquait la conformité la plus parfaite à la volonté de Dieu, ce qui est le signe le plus manifeste et le caractère indispensable d'une véritable et sincère amitié.

En effet, notre Saint vivait dans une sainte indifférence à l'égard de tout ce qui le concernait, et ne connaissait d'autre motif de vouloir ou de ne pas vouloir une chose, que le bon plaisir de Dieu. Voici ce qu'il écrivit à ce sujet : « Je prétends n'avoir qu'un seul attachement : c'est d'exécuter la très sainte volonté de Dieu, telle qu'elle me sera manifestée par mes supérieurs et mes pères spirituels. » En conséquence, quelque chose qu'on lui commandât, si difficile et si désagréable qu'elle fût, il l'accomplissait sur-le-champ, sans ouvrir la bouche; qu'on lui ordonnât, par exemple, d'interrompre une mission au moment où il en attendait les plus beaux résultats, ou bien d'entreprendre un long voyage, soit par terre, soit par mer, ou encore de

quitter la solitude dans laquelle il aimait tant à se retirer pour converser avec Dieu seul, cette solitude qui faisait ses délices, parce qu'il s'y donnait la mission à lui-même, selon son expression, et qu'il y faisait son noviciat pour le paradis; il reconnaissait et adorait dans cet ordre la volonté du Seigneur, et s'empressait de s'y conformer. Il avait tellement à cœur de faire la volonté de Dieu, qu'avant d'entreprendre quoi que ce soit, il avait soin de s'assurer de la volonté de ses supérieurs, sûr alors de rencontrer celle de Dieu et d'aller au devant de son bon plaisir. Et comme cette sainte conformité est d'autant plus estimable et plus méritoire, que le jugement même se met d'accord avec les desseins de la Providence, saint Léonard s'étudia toujours, non seulement à conformer sa volonté à celle de Dieu, mais même à juger que toutes les dispositions de Dieu à son égard étaient les meilleures, les plus propres à procurer la gloire de Dieu même, ainsi que sa propre perfection et son salut éternel. C'est pourquoi il avait souvent à la bouche cette oraison jaculatoire, qu'il enseignait aussi aux autres : *Fiat in me, circa me, et circa mea omnia, sanctissima, perfectissima et amabilissima voluntas tua, Domine, nunc, et deinceps in œternum*[1].

S'il venait à rencontrer quelqu'un qui, au milieu des adversités, se répandit en plaintes et en murmures, il l'en reprenait avec bonté : « Mon frère, lui disait-il, nous avons un bien bon, un bien tendre père : c'est notre Dieu, qui nous aime avec tendresse. Vous semble-t-il qu'un père si affectionné voudrait prendre une disposition quelconque au détriment de son enfant, pour

(1) « Que votre volonté très sainte, très parfaite, très aimable, Seigneur, s'accomplisse en moi, par rapport à moi et à tout ce qui me concerne, maintenant et pendant toute l'éternité. »

lequel il a tant fait, et en faveur duquel, pourvu que celui-ci lui soit obéissant, il tient son paradis tout prêt? » Lorsqu'il voulait porter certaines âmes à penser sans cesse à Dieu, et à demeurer unies avec lui de cœur et d'esprit : « Aimez Dieu, leur disait-il, aimez-le tout de bon, et vous penserez toujours à lui; et en pensant à lui, vous vous embraserez de plus en plus de son amour. » Ces paroles indiquent clairement qu'il pensait continuellement à Dieu, qu'il n'aimait que lui, ne cherchait qu'à s'unir à lui et à se conformer en tout à sa divine volonté : et, en effet, celui qui s'est passionné pour un objet, ne pense plus qu'à cet objet, ne parle plus que de cet objet, et n'aime à converser qu'avec cet objet; il n'a à cœur que de se rendre agréable à ses yeux, il s'étudie de mille manières à lui rendre service, et il a en horreur tout ce qui pourrait lui déplaire ou l'offenser. Tels étaient les sentiments de saint Léonard à l'égard de Dieu, comme il résulte de toute la suite de sa vie, et des Résolutions qu'il s'était tracées. Nous en citerons une dernière preuve : c'est ce qu'il écrivit, l'année qui précéda sa mort, à une personne spirituelle, qui lui communiquait l'état de son âme : « Quant à moi, lui dit-il, je voudrais mourir bientôt, pour aller jouir de Dieu dans ce séjour où on l'aime parfaitement. Je suis vieux, et je sais maintenant par expérience que dans ce bas monde on n'arrive jamais à cette perfection qu'on désirerait; au lieu de croître en amour, on va toujours clopin-clopant. Avec cela, je ne veux que ce que Dieu veut; je n'ai d'autre but de mes pensées et de mes désirs que le parfait accomplissement de sa très sainte volonté. »

CHAPITRE VIII.

Charité de saint Léonard envers le prochain.

Le précepte d'aimer le prochain, d'après la sentence du Sauveur, est semblable à celui d'aimer Dieu, parce que l'un et l'autre procèdent d'un seul et même motif; aussi, plus notre Saint s'exerçait à aimer le Créateur, plus il croissait en charité à l'égard des créatures dans lesquelles il voyait reluire l'image et la ressemblance de Dieu ; il les aimait avec tendresse et leur faisait tout le bien possible, toujours attentif à éviter tout ce qui aurait pu leur nuire, et en quête, pour ainsi dire, des moyens de leur être utile. Jamais on ne l'entendit proférer un mot qui pût faire de la peine à quelqu'un ; il avait, au contraire, des louanges à donner à tout le monde. Il arrivait parfois qu'en compagnie on citât des traits réellement répréhensibles et dignes de blâme sur le compte de certaines personnes ; mais avec sa charité ordinaire, il cherchait à couvrir leurs défauts, excusait leurs manquements, et mettait adroitement en relief les bonnes qualités qui les rendaient recommandables.

Il était pénétré de compassion à la vue des pauvres et des indigents, et s'efforçait par tous les moyens de les secourir dans leurs nécessités. Lorsqu'il habitait Florence, comme on connaissait la considération dont il jouissait auprès du grand-duc Cosme III, il était constamment assiégé de solliciteurs, qui venaient le prier de leur obtenir quelque faveur de ce vertueux prince, et le bon Père, qui croyait voir dans ces pauvres la personne même de Jésus-Christ, se chargeait de leurs

suppliques et leur obtenait ce qu'ils désiraient. Mais, comme ces demandes étaient continuelles, et que le Serviteur de Dieu avait à se présenter tous les jours au palais avec de nouvelles requêtes, il craignit qu'à la fin il n'importunât le souverain. Une fois donc qu'il était chargé d'une farde de suppliques, il lui dit qu'il appréhendait, à la vérité, de lui être à charge, mais qu'en voyant ces misérables, il se sentait le cœur attendri, et que, ne pouvant les soulager à cause de sa pauvreté, il tâchait de leur trouver des secours ailleurs. « Prenez, lui répondit le grand-duc, prenez toutes les suppliques qu'on apportera, et on fera ce qu'on pourra pour consoler tout le monde. — Je vous assure, ajouta-t-il, que, quand il s'agit surtout d'empêcher l'offense de Dieu, je donnerais volontiers la moitié de mes Etats. » Cette réponse ayant été divulguée, il y eut plus de personnes que jamais qui eurent recours à la médiation charitable de saint Léonard ; il obtint, en effet, à plusieurs, des emplois convenables, à beaucoup de jeunes filles, une dot pour s'établir, et à des femmes du monde, un secours suffisant pour se marier, ou se renfermer dans un cloître afin d'y faire pénitence.

Cette charité envers le prochain le portait à inviter son compagnon, en temps de mission, à cuire chaque jour quelque chose de plus pour les pauvres ; il leur faisait même distribuer les provisions que des personnes pieuses lui envoyaient pour son propre usage et celui de ses compagnons. Quand il rencontrait un pauvre dont le triste état était encore aggravé par la maladie, il en était tellement ému que, ne pouvant lui donner autre chose, il se dépouillait de ce qu'il avait sur le corps pour l'en revêtir. Un jour, tandis qu'il était au couvent de Saint-Bonaventure, il fut appelé pour confesser un misérable ; en le voyant grelotter de froid à cause qu'il était presque nu, touché de compassion, il

ôta un des morceaux de drap qu'il portait sous sa tunique et l'en couvrit. Il était déjà vieux et l'on était au cœur de l'hiver; son compagnon, qui s'aperçut qu'il était toujours transi de froid, en soupçonna la cause; il en donna avis au supérieur, et celui-ci y remédia sur-le-champ.

Lorsqu'il ne pouvait soulager les pauvres ni par lui-même ni au moyen d'autrui, il priait pour eux en demandant à Dieu de les secourir, ou, comme il s'exprimait, il tâchait de suppléer par des aumônes intentionnelles; elles consistaient à protester qu'il aurait volontiers donné la somme la plus considérable, s'il l'avait eue à sa disposition. Quelqu'un ayant l'air de lui dire que cette bonne volonté ne servirait guère à celui qui a besoin d'une aumône matérielle, il répondit : « En ayant l'intention de faire de grandes aumônes, quoique je ne puisse les réaliser à cause que je suis pauvre, je ne laisse cependant pas de faire chose agréable à Dieu, et même d'assister le prochain au moins en esprit, d'autant plus que j'offre à Dieu ma bonne volonté et que je le supplie de suppléer à mon impuissance. » Sa charité ne se bornait pas aux particuliers, elle s'étendait, avec plus d'ardeur encore, aux nécessités publiques. A l'occasion d'un tremblement de terre qui fit éprouver une terrible secousse à la ville de Florence, tandis qu'il était Gardien du couvent du Mont, il s'infligea, avec tous ses religieux, une longue et sanglante discipline, pour apaiser la colère de Dieu, et le matin ils visitèrent tous ensemble, processionnellement et à pieds nus, les diverses églises de la ville, pour la même fin. Tandis que la mortalité faisait de grands ravages parmi les animaux dans les Etats de Toscane, et que l'infection qui en résultait faisait appréhender que la contagion ne gagnât aussi l'espèce humaine, d'autant plus que les hommes mouraient déjà en grand nombre,

il prit et suggéra à ses religieux une résolution héroïque. Voyant la porte de Florence fermée par précaution, et toute la population plongée dans la plus grande consternation, il réunit sa communauté et lui représenta la charité qu'il y aurait à faire le sacrifice de sa vie pour assister les pestiférés, s'il y avait lieu : « Quant à moi, ajouta-t-il, je suis résolu de me sacrifier moi-même, et je m'estimerai trop heureux s'il m'est donné de mourir victime de la charité. » Ces paroles produisirent un tel effet sur tous ses religieux, qu'ils s'offrirent unanimement à suivre son exemple; on alla au vote secret, et il n'y en eut pas un seul qui fît exception; mais le danger ayant bientôt disparu, ils n'eurent que le mérite de la bonne volonté.

Sa charité n'était pas moins attentive aux besoins de ses religieux; quelle que fût sa dureté pour sa propre personne, il était plein de douceur et de bonté pour les autres, compatissant envers tous, et heureux lorsque chacun avait son nécessaire, selon son état et sa profession. Etant Gardien, il avait soin de recommander aux officiers du couvent de faire en sorte que la nourriture nécessaire à la famille religieuse fût convenablement préparée; il invitait les autres à manger, leur disant de ne pas faire attention à lui, parce qu'étant d'une complexion robuste, il pouvait s'assujettir à quelque abstinence. Cette même condescendance le porta à modérer la rigueur des jeûnes en temps de mission, parce que ses compagnons en étaient souvent gravement incommodés; il laissa donc à chacun la faculté de manger ce qui lui était nécessaire, tandis que pour lui il allait jusqu'au soir avec une tasse d'eau d'absinthe très amère, ou d'eau d'orge, malgré les énormes fatigues qu'il supportait toute la journée. De même en voyage, lorsqu'il fallait marcher sur la gelée, ou sur des rochers, ou traverser des forêts, il voulait que ses

compagnons missent des sandales, tandis que lui continuait à marcher nu-pieds; aussi se blessait-il de toutes parts, jusqu'à en avoir les pieds tout en sang.

Sa charité envers les malades n'avait pas de bornes; non seulement dans les lieux où il donnait ses missions, il les visitait tous entre ses sermons, afin de les consoler et de les exhorter à faire une bonne confession, mais quelque part que ce fût qu'on l'appelât pour les assister, il y courait aussitôt, aussi bien la nuit que le jour, sans s'inquiéter de la longueur ou de la difficulté du chemin, non plus que des mauvais temps. Il les fortifiait et leur inspirait la résignation à la volonté de Dieu, et surtout s'attachait à les aider dans leurs besoins spirituels; puis, pour les exciter plus efficacement encore à la patience, il priait Dieu, si tel était son bon plaisir, de lui envoyer la maladie à lui-même et d'en délivrer l'infirme. Un religieux du couvent de Saint-Bonaventure, ayant perdu la vue à la suite d'un mal d'yeux très douloureux, s'adressa à saint Léonard pour en recevoir quelque consolation dans son infortune; celui-ci lui dit que cette cécité était un trésor, et qu'il devait se réjouir d'avoir un ennemi de moins à combattre, savoir, le sens de la vue, qui fait commettre tant de péchés et occasionne la perte de tant d'âmes. Le religieux répondit à cela qu'il supportait volontiers son accident, que ce qui l'affligeait uniquement, c'était de ne pouvoir célébrer la sainte messe : « Faisons donc ceci, répliqua le Saint : vous prierez pour que la volonté de Dieu s'accomplisse; et moi je m'adresserai à Dieu de mon côté, en le conjurant de bon cœur, si tel est son bon plaisir, de m'envoyer le même accident et de vous rendre la vue; je proteste que je consentirais bien volontiers à devenir aveugle, pour que vous ayez la consolation de jouir de la vue, et de pouvoir satisfaire votre pieux désir de célébrer la sainte messe. »

Il embrassait aussi dans son inépuisable charité les fidèles défunts, tâchant, autant qu'il était en son pouvoir, de les soulager et de les délivrer des peines du purgatoire. Il prêchait sur ce sujet avec tant d'onction et de force qu'il excitait la plus vive compassion en faveur de ces saintes âmes ; aussi faisait-on toujours à la suite de ce sermon une abondante collecte, dont tout le produit, selon l'intention du zélé prédicateur, était partagé entre les diverses églises, à l'effet d'y offrir le saint sacrifice pour leur délivrance. Chaque jour, au matin, il renouvelait l'intention et le bon propos de gagner toutes les indulgences possibles dans le cours de la journée, et d'en faire l'application aux défunts; et toutes les fois qu'il passait devant des églises à la visite desquelles de grandes indulgences sont attachées, il y entrait, en disant à son compagnon : « Allons soulager les pauvres défunts. » Mais comme, dans l'exercice de son ministère apostolique, il ne pouvait pas visiter les églises, il obtint du Souverain Pontife Benoît XIV de pouvoir, lui et ses compagnons, gagner trois fois le jour les Indulgences de Terre-Sainte, applicables aux âmes du purgatoire. Enfin la sollicitude qu'il portait à ces saintes âmes était si grande, que souvent, en voyage et en diverses occasions, il exhortait les autres à être généreux envers elles, ajoutant pour les y déterminer que, quant à lui, il leur avait fait l'abandon de tout le bien et de tout le mérite de ses travaux, de ses prières, de ses messes et de ses pénitences.

Mais pour en revenir à sa charité envers les vivants, qui pourra jamais dire son zèle à procurer le salut des âmes? Sa vie, à le bien prendre, ne fut qu'un exercice non interrompu de charité, un travail incessant pour gagner des âmes à Dieu, et Dieu seul sait le nombre de celles qu'il a ramenées à lui par ses prédications, par ses exhortations, soit en public, soit au confessionnal,

de celles qu'il a retirées de la fange du vice et de la voie de l'enfer, pour les mettre sur la route du paradis. En entendant les confessions, il avait pour maxime de traiter les pénitents de la manière dont il aurait voulu être traité lui-même, s'il se fût trouvé dans leur condition ; c'est pourquoi, s'il lui arrivait un pécheur chargé d'iniquités et vivant éloigné des sacrements depuis grand nombre d'années, il se disait en lui-même : « Frère Léonard, si tu te trouvais aux pieds de ce misérable, n'aimerais-tu pas à être traité avec bonté ? Fais donc aux autres ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même. » Et, cette maxime devant les yeux, il accueillait ces sortes de pécheurs avec une affection extraordinaire, il les excitait à ne pas se laisser vaincre par une fausse honte, il ne témoignait jamais d'ennui à les écouter, ne les précipitait pas, les interrompait encore moins ; mais il les aidait par tous les moyens possibles, et leur adressait les paroles les plus encourageantes, il usait, en un mot, des procédés les plus propres à les gagner et à les ramener à Dieu. Il avait la pratique de les recommander à leurs Anges gardiens, afin que ceux-ci les assistassent à faire une bonne confession ; et en leur donnant l'absolution, il se figurait qu'il versait sur leurs âmes le sang précieux de Jésus-Christ, pour les purifier de leurs souillures. Il faisait tout cela avec tant de ferveur, que ces pauvres pécheurs n'en ressentaient pas moins de joie que de componction. Sa plus grande consolation était de voir à ses pieds quelque grand pécheur pénétré de repentir ; il le disposait si bien, lui parlait avec tant d'onction, que celui-ci éclatait en sanglots et versait des torrents de larmes. Il y en eut un bon nombre qui eurent le bonheur de se confesser au Saint, et qui, après avoir été éclairés et absous par lui, se corrigèrent et changèrent complètement de vie. Il avait coutume de dire qu'il aimait à

attirer dans ses filets les gros poissons, et par là il entendait les plus grands criminels, les personnes les plus enfoncées dans le vice ; leur salut, leur conversion lui tenait tellement au cœur que, quand il réussissait à en ramener un dans la bonne voie, son contentement se trahissait même par son extérieur. Dans le cours de tant d'années qu'il employa à donner des missions et à prêcher en tant de contrées diverses, il rencontra bien souvent des pécheurs de cette catégorie, et par une permission de la Providence, les plus scandaleux, les plus endurcis, voulaient avoir la satisfaction de se confesser à notre Saint; celui-ci les embrassait avec une joie extraordinaire, rendant grâces à Dieu de ce qu'il voulait bien, par son ministère, purifier et ramener à lui ces âmes égarées.

Nous avons déjà vu, dans la première partie, que l'enfer, prévoyant le dommage qu'il essuierait par suite de la conversion des pécheurs même les plus endurcis et les plus obstinés, chercha maintes fois à entraver le Serviteur de Dieu dans ses missions ; mais lui n'avait garde de céder la victoire au démon. Sans s'inquiéter des affronts auxquels il était en butte, comme il ne désirait que de conquérir des âmes pour le ciel, il bravait généreusement toutes les oppositions, et poursuivait son ministère apostolique, s'efforçant d'amener ses auditeurs à un acte de contrition sincère et puis à une bonne confession. Il leur faisait à ce sujet, avec son zèle accoutumé, des instructions et des catéchismes admirables de clarté. Tout le temps qui lui restait entre les sermons, il le passait au confessionnal à entendre la foule des pénitents qui se pressaient autour de lui ; souvent il y passait non seulement des journées entières, mais même les nuits et les heures les plus incompatibles, oubliant jusqu'à la nourriture et le sommeil. Si dans un endroit tout le monde n'avait pu se confesser

durant la mission, il y demeurait quelques jours de plus, afin de donner audience à ceux qui restaient. C'est ce qui arriva dans une localité de la campagne de Sienne; beaucoup de fidèles, qui voulaient se confesser, le firent appeler vers huit ou neuf heures du soir; il se rendit immédiatement à l'église, et comme il n'y avait pas d'horloge, il demeura au confessionnal jusqu'à la pointe du jour; il en sortit pour dire la sainte messe, après quoi il s'y remit et y demeura, sans prendre ni nourriture ni sommeil, pendant l'espace de trente heures consécutives, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il eût entendu tout le monde avec une charité et une patience inaltérables. La sérénissime Electrice palatine, Anne de Médicis, ayant été informée de ce fait, lui procura un réveil, afin qu'il pût régler la distribution de son temps dans l'exercice de son ministère.

Mais la preuve la plus manifeste de son ardente charité envers le prochain, ce sont les nombreuses missions qu'il fit pendant l'espace de quarante-quatre ans, dans diverses provinces, courant avec zèle partout où l'appelait le salut des âmes. En pareil cas, il ne tenait aucun compte des contre-temps, ni des travaux, ni des souffrances, ni des difficultés, ni même de sa propre vie, qu'il exposa à mille dangers dans ses longues pérégrinations par terre et par mer. Dans ses traverses et ses disgrâces, loin de perdre courage, sa vigueur semblait se retremper; et s'il avait à essuyer quelque accident, quelque incommodité, en allant en mission, il en tirait un bon augure et s'en réjouissait au fond du cœur : « On voit, disait-il, que cette mission déplaît fort à l'enfer; nous pouvons donc en espérer beaucoup de fruit; car ce peu de peine que nous endurons sert à toucher le cœur de Dieu, et il en répandra une plus grande abondance de grâces sur ce peuple pour le faire rentrer en lui-même. »

Ayant beaucoup souffert pendant quatre mois, à un pied, dans lequel avait pénétré un fragment d'os, qu'il avait fallu en extraire au moyen d'une opération douloureuse, et quelqu'un le reprenant d'avoir négligé si longtemps de soigner ce mal : « Vous ne savez donc pas, lui dit-il, d'un air enjoué, que c'est la gloire d'un soldat que de pouvoir montrer les blessures qu'il a remportées, en combattant pour l'honneur de son prince? » Une autre fois, comme il retournait de Cornéto à Rome par un chemin couvert de neige et de glace, et marchant nu-pieds, selon sa coutume, son compagnon s'aperçut que cinq ongles de ses doigts de pieds étaient tombés; il ne put retenir sa compassion à la vue du sang qui coulait et à la pensée des douleurs que le Serviteur de Dieu devait éprouver, quoiqu'il n'en donnât aucun signe; mais celui-ci, pour relever le courage du bon frère qui s'apitoyait, lui dit gaîment : « Mon frère, il n'y a pas sujet de s'attrister; ce sont là des trésors : ce sont cinq ongles perdus pour l'amour de Dieu et cinq couronnes gagnées pour le paradis. » Si, en certaines occasions, on parlait des peines et des dangers qu'il avait essuyés dans l'exercice de son laborieux apostolat, il répondait d'ordinaire que tout cela était bien peu de chose en comparaison de ce que les Saints ont souffert, et qu'il se fût estimé trop heureux s'il avait pu mourir au moment même où il travaillait à la gloire de Dieu et au salut des âmes. A ceux qui, en le voyant, au milieu de ses missions, accablé et épuisé de fatigue, l'engageaient à interrompre pendant quelques jours ses sermons et ses autres travaux, il répondait avec une intrépidité admirable, que c'est une honte pour un soldat de déposer les armes aussitôt qu'il se voit blessé, que c'est alors, au contraire, qu'il doit montrer plus de courage en combattant. C'est dans le même sens qu'il s'exprima peu de temps avant de mourir, en

écrivant à un religieux qui habitait Rome : « La bête est vieille, et ne peut plus aller loin ; malgré cela, tant qu'il y a vie je la pousse en avant, et je me réjouirais d'expirer les armes à la main, en combattant contre l'enfer. » Il est donc bien vrai de dire que son zèle pour arracher les âmes au démon et les rendre à Dieu ne connut point de bornes : *Aquæ multæ non potuerunt exstinguere charitatem*[1].

Et en réalité, pour résumer tout ce que ce zèle lui inspira, il consacra quarante-quatre années à la carrière de missionnaire, joignant aux travaux d'un ministère si rude en lui-même, toutes les privations et les pénitences qu'il s'était prescrites par ses Résolutions et son Règlement de mission. Sa charité pour le prochain lui fit surmonter les obstacles, les peines, les fatigues de tout genre ; en dépit des contradictions et de la nature elle-même, affaiblie par l'âge et par les austérités, il parcourut dans cet espace de temps quatre-vingt-huit diocèses, il prêcha en deux cent seize endroits, et fit dans ces différents lieux trois cent vingt-six missions, on sait avec quel succès pour les âmes.

Sa charité ne se contentait pas encore de tout cela ; il exhortait aussi les autres à en faire autant et leur disait du ton le plus pénétré : « Oh ! si l'on gagnait à Dieu une seule âme, vous semble-t-il que ce soit peu de chose ? Une âme qui vaut le sang de Jésus-Christ ! » C'est pourquoi il désirait de voir les missionnaires se multiplier, il louait fort les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, qui embrassaient ce pénible emploi, il exhortait tous les fidèles à se rendre à leurs sermons, et leur en donnait l'exemple en y allant lui-même. Il répétait souvent que le mot seul de mission fait tressaillir les peuples, et ajoutait en outre qu'il y a deux

(1) Cant. 8.7

choses auxquelles Dieu a réservé une bénédiction spéciale : ce sont les exercices spirituels pour les personnes instruites et les missions pour tout le monde, mais particulièrement pour le peuple. Un riche citoyen de Florence, qui avait déjà fait dans cette ville plusieurs fondations pieuses, ayant le désir d'en créer une nouvelle, demanda l'avis de saint Léonard ; il en reçut la réponse que voici : « Ecoutez bien : Jésus-Christ a répandu tout son sang uniquement pour le salut des âmes ; je ne saurais par conséquent vous donner de meilleur conseil que d'employer tous vos moyens pour coopérer à leur conversion : instituez donc une fondation qui serve à faire renouveler les missions à des époques déterminées ; par là un grand nombre d'âmes se convertiront, et vous coopérerez à leur salut. » Ce conseil fut goûté du pieux Florentin ; il légua à cette fin un fonds suffisant, et l'œuvre fut mise en train.

Je n'en finirais pas, si je voulais rapporter ici tous les traits qui attestent la charité de notre héros. J'indiquerai seulement que, dans le but de se rendre utile au prochain, il s'imposa aussi la peine de composer plusieurs écrits très instructifs, tels que le *Manuel sacré*, à l'usage des vierges consacrées à Dieu ; le *Trésor caché, ou excellence du saint sacrifice de la messe et manière d'y assister avec fruit* ; la *Voie sacrée ou le Chemin de la Croix expliqué et mis en pratique* ; le *Directoire pour la confession générale* ; les *Instructions et Règles pour la Congrégation des amants de Jésus et de Marie*, instituée par lui, et autres opuscules précieux, qui seront des monuments éternels de son ardente charité pour le salut des âmes, sans compter les *sermons* et les *instructions* qu'il composa en grand nombre sur tous les sujets.

J'ajouterai qu'à raison de l'amour qu'il portait aux âmes, sa plus douce consolation était d'apprendre le

retour de quelque grand pécheur ; la soif qu'il avait de ces sortes de conversions, toujours très ardente chez lui, lui dictait les paroles suivantes, en écrivant à un prêtre : « Dans le mois d'octobre, si Dieu daigne bénir mon voyage, j'arriverai à Rome, où je m'arrête à regret : car la mort étant proche, je voudrais, pendant le peu de temps qui me reste, travailler nuit et jour à détruire les péchés dont le monde est rempli. » Je terminerai en rapportant une de ses expressions d'où l'on peut conclure à quel degré héroïque sa charité envers le prochain était parvenue. Il disait donc, dans ses entretiens particuliers comme en public, lorsqu'il se laissait aller à la chaleur du débit, « qu'il aimait les âmes d'un amour tel, que, non seulement il désirait que toutes fussent sauvées, et qu'il ne s'épargnerait aucune peine pour les mettre, autant qu'il dépendait de lui, sur la voie du paradis ; mais de plus, qu'il aurait consenti à être placé à la gueule de l'enfer pour la boucher, dût-il en souffrir dans ses sens les peines les plus atroces, pourvu qu'il eût pu empêcher que personne y tombât à l'avenir. » Conformément à cette expression, si on lui demandait où il se dirigeait quand il partait pour les missions, il répondait avec autant de zèle que d'esprit : « Je vais faire la guerre à l'enfer. »

CHAPITRE IX.

Prudence de saint Léonard.

Nous considérons ici la prudence comme une vertu qui regarde Dieu, en tant qu'elle nous porte à diriger toutes nos actions vers notre fin dernière, et nous

suggère les moyens d'arriver à la perfection chrétienne et par conséquent à la possession de Dieu même ; c'est sous ce rapport que nous allons parler de cette éminente vertu, qui est, comme on le comprend, l'âme et la règle de toutes les autres. Veut-on savoir à quel point saint Léonard en fut doué? Qu'on fasse simplement attention à une chose, c'est que, pendant tout le cours de sa vie, qui fut si exacte et si régulière, il eut constamment devant les yeux la félicité éternelle, à laquelle il tendait lui-même et s'efforçait de conduire les autres : ce fut là son unique préoccupation.

Pour ce qui regarde sa propre conduite, il mit toujours tant de sagesse, tant de circonspection dans toutes ses démarches, qu'il se garda bien d'opposer le moindre obstacle à la grâce; il s'abandonna au contraire aux inspirations d'en haut, afin de faire en tout ce qu'il croirait le plus parfait, le plus agréable à Dieu, le plus salutaire à son âme. Pour se prémunir en cela contre les illusions, il n'entreprenait rien sans conseil, selon l'avis de l'Esprit saint[1], s'en rapportant complètement à la direction de ses pères spirituels, qu'il avait toujours soin de consulter avant d'agir. Lorsqu'il se sentit appelé de Dieu à l'état religieux, on a vu les précautions et le temps qu'il prit pour mûrir son dessein et s'assurer de sa vocation. Il ne se contenta pas de consulter un seul guide, il voulut entendre jusqu'à quatre confesseurs zélés avant de prendre une résolution dans une affaire aussi importante que le choix d'un état de vie; il savait que l'Esprit saint a dit : *Erit salus ubi multa consilia sunt*[2]. Une conduite si sage de la part d'un jeune séculier, jointe à une vie exemplaire et vertueuse, ainsi que

(1) Qui autem sapiens est, audit consilia. *Prov. 12, 15.* — Fili, sine consilio nihil facias. *Eccli, 32. 24.*

(2) *Prov. 24. 6.*

le parti pris par lui d'embrasser un des Instituts les plus austères qu'il y ait dans l'Eglise, ce sont là des signes manifestes que chez lui la prudence chrétienne avait devancé les années ; car c'est bien cette vertu qui nous fait chercher avec sollicitude les moyens les plus propres à atteindre notre fin, et qui, après les avoir trouvés, nous les fait embrasser sans retard, et mettre sagement à exécution.

Devenu religieux, il ne laissa point s'éteindre dans son esprit la lumière dont Dieu l'avait favorisé ; il montra toujours une sainte ardeur pour tout ce qui pouvait l'aider à arriver au but qu'il s'était proposé en se consacrant à lui par des vœux solennels, savoir, la sanctification de son âme et la jouissance du paradis après cette vie. Je ne parlerai pas de l'observance régulière, qui est pour un religieux le moyen le plus indispensable et le plus sûr d'y parvenir ; ce sujet m'entraînerait trop loin ; je me contenterai de choisir quelques traits entre mille pour montrer avec quelle prudence il choisissait et mettait en pratique les moyens qu'il jugeait les plus propres à le conduire à la plus sublime perfection.

On a dit, dans la première partie, qu'une des pieuses industries dont il usait, n'étant encore qu'étudiant, fut de se proposer chaque semaine une vertu à laquelle il s'exerçait tout spécialement ; il la méditait sérieusement afin de s'en pénétrer, et s'efforçait d'en produire le plus d'actes possible ; il en faisait la matière de ses entretiens avec ses compagnons, qu'il avait portés à embrasser la même pratique ; on se rendait compte mutuellement de la manière dont on s'en était acquitté ; on se corrigeait l'un l'autre si l'on se trouvait en défaut, et l'on se communiquait les observations qu'on jugeait utiles, pour s'aider à faire des progrès. Il faisait de plus son examen particulier sur le même

objet, balançant, comme un négociant prudent, ses gains et ses pertes, et s'il trouvait du déficit, il s'empressait d'y mettre ordre. De cette façon, il faisait des progrès admirables dans les voies de la perfection à laquelle il aspirait.

Sa ferveur ne faisant que redoubler avec les années, Dieu sait toutes les industries que son ardent désir de la perfection lui fit inventer et mettre généreusement à exécution; mais, sans aller plus loin, la lecture seule de ses Résolutions, qu'il observa fidèlement jusqu'à sa mort, nous fait suffisamment comprendre qu'il ne négligea aucun moyen de parvenir en cette vie à une sublime contemplation du souverain Bien, de s'unir à lui intimement, et de mériter, en s'élevant de vertu en vertu, de pouvoir le contempler un jour sans voile dans la céleste Sion. Certes, ce fut de sa part une grande prudence que de se prescrire d'avance ce qu'il ferait chaque jour, chaque semaine, chaque mois, chaque année; et puis de faire journellement un rigoureux examen pour corriger les moindres infidélités qu'il croyait remarquer. Rien ne montre mieux qu'en homme sage et prudent, il marchait les yeux fixés sur le but auquel nous devons tendre, savoir : connaître, aimer et servir Dieu ici-bas, pour arriver à jouir éternellement de lui dans le ciel; c'est bien là la prudence des Saints. Il calculait donc toutes ses démarches, pesait toutes ses paroles, veillait sur tous ses mouvements, en un mot, se dirigeait en tout de manière à plaire à Dieu et à avancer l'œuvre de sa sanctification.

Mais s'il fut si prudent en ce qui concerne sa conduite personnelle, il ne le fut pas moins dans la direction de ceux qui avaient recours à lui. Rien de plus admirable que les instructions qu'il leur donnait pour les animer à pratiquer la vertu et à y faire tous les

jours de nouveaux progrès. Il est surtout impossible de rendre l'habileté avec laquelle il s'emparait des âmes, même les plus égarées, pour les ramener à Dieu. Il y eut un bon nombre de personnes, même de premier rang, qui, sur divers points de l'Italie, grâce à ses conseils et à sa prudente direction, embrassèrent généreusement le parti de la vertu, et moururent en odeur de sainteté. Une règle entre autres qu'il avait coutume de tracer à ceux qui tendent à la perfection, c'est qu'il faut toujours viser assez haut pour atteindre le but, attendu que celui qui se contente d'une vertu médiocre sans aspirer à de plus grandes choses, en réalité ne veut pas faire grand progrès dans la vie spirituelle ; car, entraîné par le poids des passions, il tombera bientôt misérablement, ou sera constamment sur le point de tomber. S'il dirigeait des personnes vertueuses, il avait soin de leur inspirer le désir d'arriver à une sublime perfection, et non moins zélé pour les autres que pour lui-même, il leur indiquait avec un tact exquis les moyens les plus convenables, les mieux appropriés à la position de chacun pour atteindre ce but désiré. A la suite d'une conférence particulière qu'il eut un jour avec un religieux sur la paix intérieure, celui-ci fut désireux d'avoir par écrit les règles qu'il lui avait tracées pour l'acquérir et la conserver ; il en écrivit donc à saint Léonard, qui était pour lors occupé à l'œuvre des missions dans une contrée fort éloignée. Le Serviteur de Dieu, pour le consoler, lui transmit la réponse suivante : « Il y a quatre fondements sur lesquels doit reposer la paix du cœur, sans laquelle on ne peut rien faire de bon, ni pour soi, ni pour les autres. Le *premier*, c'est d'être mort au monde, aux créatures, à soi-même, et à tout ce qui n'est pas Dieu ; il faut tenir son cœur tellement dégagé de toutes les choses terrestres, qu'on ne fasse pas plus de cas de

tout ce qui n'est pas Dieu, ou ne se rapporte pas à Dieu, que d'un grain de sable. Le *second*, c'est de vivre dans un abandon parfait entre les bras de la divine Providence, et de regarder tous les événements de chaque jour, grands ou petits, fâcheux ou agréables, comme autant de dispositions de cette providence paternelle qui le veut ou le permet ainsi, en tenant pour certain que c'est ce qu'il y a de mieux et de plus convenable, tant pour la gloire de Dieu que pour notre salut. Le *troisième*, c'est d'aimer les peines, soit intérieures, soit extérieures, de chérir l'abjection, les mépris et l'abandon des créatures ; le paradis du ciel consiste dans les jouissances, le paradis de la terre dans les souffrances ; s'il vient un dégoût pour les infirmités, les mépris, les peines, aussitôt un regard vers Jésus qui eut pour compagnons intimes, le mépris, la douleur, la pauvreté, au plus haut degré. Le *quatrième*, c'est de ne ne pas entreprendre beaucoup de choses, quelque bonnes qu'elles soient, mais seulement celles que comporte notre ministère, conformément à l'ordre de l'obéissance ; surtout de ne pas agir avec précipitation, avec impétuosité, mais posément et modestement ; cette modestie doit briller dans les paroles, dans les gestes, dans toutes les démarches..... Quant à moi, je fais chaque jour de ces règles le sujet de mon examen, et je trouve toujours y avoir manqué en quelque chose. J'espère que vous les mettrez à profit mieux que moi. »

Ce simple fragment de lettre nous permet de conclure, jusqu'à un certain point, avec quelle prudence chrétienne il enseignait aux autres la voie du ciel et la pratique de la vertu. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on vît recourir à lui, comme à un maître doué d'une sagesse consommée, des personnes de toute qualité, riches et pauvres, hommes et femmes, nobles et autres, séculiers

et ecclésiastiques, voire même des réguliers de divers instituts, et entre autres des religieux réputés pour leur sainteté et pour leur doctrine ; on réclamait de lui de vive voix et par écrit, de loin comme de près, aide, conseil et direction en tout ce qui regarde les besoins de l'âme, et il donnait à chacun les enseignements les plus salutaires et les plus convenables, en tenant compte de la diversité des circonstances. De là vient que tous, admirant sa prudence et sa sagesse, publiaient à haute voix qu'ils avaient trouvé en lui un homme doué d'une lumière extraordinaire pour enseigner la voie facile, courte et sûre qui mène en paradis. Pendant le peu de temps qu'il demeura à Rome sans être occupé en missions, on voyait arriver chaque jour au couvent de Saint-Bonaventure une quantité de gens, qui désiraient conférer avec lui sur l'affaire importante de leur salut. Il s'en trouvait quelquefois vingt et plus en même temps, qui venaient lui proposer leurs difficultés ou le consulter sur diverses matières, et, chose surprenante ! il leur donnait à chacun des réponses aussi justes, aussi précises, aussi satisfaisantes, que s'il eût étudié leurs cas tout à loisir. Ces réponses si concises étaient reçues avec respect, comme une règle qu'on n'avait qu'à suivre pour marcher avec assurance dans les voies du Seigneur, et l'on s'en retournait content et satisfait. Tandis que d'autres auraient employé bien des heures à entendre et à expédier tant de personnes, il possédait le talent de les instruire et de les consoler admirablement, en très peu de temps, souvent même sans écouter jusqu'au bout les explications qu'on avait à lui donner. Mais il y en avait un bien plus grand nombre encore qui, de toutes les contrées de l'Italie, recouraient à lui par lettres, soit qu'il habitât son couvent, soit qu'il fût en mission. Chaque poste lui apportait une quantité de lettres de ce genre ; il n'en laissait aucune sans

réponse; il résolvait les doutes et les difficultés qu'on lui proposait, donnait des conseils et des lumières en rapport avec les besoins de ses correspondants, mais toujours avec tant de tact et d'à-propos, que ceux qui les recevaient, se trouvant parfaitement tranquillisés, vénéraient ses avis comme dictés par Dieu même à son Serviteur, et s'y conformaient dans leur conduite, sans crainte d'errer.

Quoique la prudence de saint Léonard parût si clairement dans la direction des âmes qui avaient déjà embrassé la voie de la perfection, et qui désiraient s'y avancer de plus en plus, elle brillait cependant avec plus d'éclat encore lorsqu'il s'agissait de ramener au chemin de la vertu celles qui s'étaient abandonnées aux plus grands désordres. On admirait en lui un don tout particulier pour toucher le cœur des pécheurs et leur faire goûter les moyens les plus efficaces de se conserver en grâce, et de pratiquer les vertus de leur état. Lorsqu'il venait à rencontrer, ce qui arrivait très souvent, de ces malheureux à la conscience embrouillée, autant il les accueillait avec charité, autant il montrait de discernement dans les avis et les instructions qu'il leur donnait. Selon la diversité des caractères, des fautes et des personnes, il savait approprier à chacun, soit les encouragements d'une exhortation paternelle, soit les rigueurs de la correction; il usait si à propos de douceur et de sévérité, qu'on voyait souvent des pécheurs, altiers et arrogants d'abord, se relever de ses pieds pleins d'humilité et de componction. Il était persuadé qu'on obtient plus des pénitents par la douceur que par la sévérité, et que, plus ils sont criminels, plus on leur doit de compassion; cette maxime, qu'il prenait lui-même pour règle, il cherchait à l'insinuer aux autres confesseurs, et il ajoutait que, lorsqu'on se trouve dans le cas de devoir refuser ou différer l'abso-

lution, il faut user de ménagements et le faire en termes tels, que le pénitent reconnaisse qu'on n'en agit ainsi que pour son bien spirituel sans aucun autre motif. Voici une réflexion qu'il avait coutume de faire à ce sujet et qu'il a même laissée par écrit : « On ne saurait assez blâmer, dit-il, ces confesseurs qui, par leurs brusqueries et leurs réprimandes intempestives, aigrissent de pauvres pénitents. On doit les écouter avec bienveillance et un visage calme, les traiter avec mansuétude et leur faire entendre qu'on n'a que leur bien en vue; pour cela il faut éclairer leur intelligence de telle sorte qu'ils se rendent à ce qu'on demande d'eux et s'y soumettent de bon cœur. » Que telle fût sa règle, on n'en peut douter, vu que de tant de pécheurs qui s'adressèrent à lui, il n'y en a pas un seul qui ne se soit retiré content et satisfait. Après les avoir écoutés patiemment, en les aidant à se décharger du poids de leurs péchés, et en les encourageant à ne pas se laisser vaincre par une fausse honte, il leur adressait une exhortation si bien appropriée, si douce et si efficace tout ensemble, qu'il les déterminait à mettre en pratique les remèdes qu'il leur proposait comme indispensables. Si certains devaient retourner plusieurs fois pour recevoir l'absolution, ils finissaient par fondre en larmes, et l'on en entendit plus d'un, au sortir du confessionnal, rendre grâce à Dieu en s'écriant : « Le père Léonard m'a retiré de l'enfer! » Si l'on ne craignait d'être long, on pourrait rapporter ici les conversions sans nombre qu'il opéra dans les lieux où il prêcha la pénitence; car ce sont là, pour ainsi dire, autant de monuments de sa prudence, non moins que de son zèle.

Un des ministères qui présente le plus de difficultés, c'est sans contredit celui des missions; s'il n'est réglé avec une prudence extrême, rien de plus facile que

d'aller se briser contre les écueils, et, au lieu de gagner des âmes à Dieu, de s'exposer à perdre la sienne avec son autorité et sa réputation. Passer constamment d'un lieu à un autre pour prêcher à des populations, de mœurs, d'habitudes, d'inclinations toutes différentes; attaquer tous les vices, introduire une réforme complète, en un mot, faire une guerre ouverte à l'enfer : c'est là une entreprise si malaisée, que pour y réussir il faut un tact et une discrétion à toute épreuve; surtout pour faire la distinction des lieux, des temps et des personnes, surmonter une foule d'obstacles, et résoudre les cas embrouillés qui sont innombrables. Or notre ouvrier évangélique exerça ce ministère, comme on l'a répété plusieurs fois, l'espace de quarante-quatre ans, dans des contrées et à des époques différentes, et jamais il n'occasionna ni troubles, ni désordres. Quoique dans la plupart des endroits, il trouvât beaucoup de ronces et d'épines à arracher, que souvent le démon mît tout en œuvre, soit pour empêcher que la mission ne commençât, soit pour l'enrayer lorsqu'elle était en train, lui, sans se troubler, procédait avec tant de ménagements, que si, dans le principe, il n'était reçu que de mauvais gré par les partisans du vice, il finissait néanmoins par gagner tous les autres, si bien que ses adversaires l'accompagnaient de leurs larmes à son départ et auraient tout fait pour le déterminer à prolonger son séjour parmi eux. Y avait-il une contrée où la corruption avait fait plus de ravages? aussitôt saint Léonard était désigné pour y donner la mission, et, alors même que le succès était plus qu'invraisemblable, dès qu'il avait fait quelques sermons, quelquefois même dès le premier jour qu'il paraissait sur l'estrade, il se trouvait maître de tous les esprits. Il faisait vibrer ses paroles avec tant de force qu'il pénétrait jusqu'au cœur des pécheurs, même les plus

enfoncés dans le bourbier du vice; et il usait d'une circonspection telle, que, tout en représentant très vivement la laideur du péché, il n'offensait pas les personnes. Il en résultait que tout en se corrigeant de ses égarements et en les détestant au fond du cœur, on s'affectionnait au saint Missionnaire, qui avait l'art de découvrir la plaie et d'en enlever le pus, sans l'irriter.

Nulle part cependant il n'eut autant besoin de prudence que dans l'île de Corse. Lorsqu'il y fut envoyé pour travailler au bien spirituel de ses habitants, comme on l'a rapporté dans la première partie, cette contrée était pleine de révolutions, de troubles, de haines et de dissensions mortelles et invétérées; le peuple était divisé en deux partis, dont le plus nombreux était composé de ceux qui repoussaient la souveraineté de la république de Gênes, se livraient à des meurtres continuels et aux désordres les plus graves, au point que ce malheureux pays ressemblait assez à une forêt peuplée d'animaux féroces. C'est là que saint Léonard fut envoyé en 1744, pour y prêcher la pénitence, porter les habitants à déposer toute haine, et à se réconcilier entre eux, ainsi qu'avec Dieu. Pour peu qu'on y réfléchisse, on comprendra facilement toute la prudence qu'il lui fallait dans des circonstances aussi graves et aussi périlleuses. Génois de naissance, il se présentait comme envoyé à la demande de la république de Gênes; cela seul peut faire pressentir toutes les précautions et toute la réserve qu'il devait mettre dans chacune de ses paroles et de ses démarches, pour ne pas irriter des esprits tellement exaspérés d'avance, qu'ils assistaient au sermon, armés de pied en cap, prêts à s'entr'égorger mutuellement à la moindre provocation. C'est ce qui a été rapporté aux Chapitres XIV et XV de la première partie. Et cependant, telle fut la prudence de l'homme

de Dieu dans ces circonstances critiques et hérissées de difficultés, que, quoiqu'il reprît ouvertement le peuple de ses excès, le peuple le chérissait tendrement, l'écoutait avec attention, et conçut de lui une si haute idée, qu'on n'osait contrevenir à aucune de ses recommandations. Aussi parvint-il, dans tous les lieux où il prêcha, à réformer les mœurs, et à extirper les haines : peut être même aurait-il fait renaître une tranquillité parfaite et durable dans toute la contrée, s'il n'eût été obligé de la quitter à l'improviste.

Il est donc vrai de dire que saint Léonard régla toute sa conduite avec une prudence admirable, et qu'il fit briller cette vertu avec éclat dans les circonstances les plus épineuses, d'où il faut conclure qu'il la posséda à un degré héroïque et sublime.

CHAPITRE X.

De la Justice de saint Léonard, et premièrement du soin avec lequel il remplit ses devoirs envers lui-même.

Sous le nom de justice, on entend ordinairement la réunion et l'assemblage de toutes les vertus ; c'est dans ce sens que nous voyons appelés *Justes*, dans l'Ecriture, Noé, Job, saint Joseph, époux de la Vierge Marie, et d'autres encore ; mais nous parlerons ici de la justice comme vertu particulière, en tant qu'elle nous enseigne à rendre à chacun ce qui lui est dû ; et vu que l'homme a des devoirs à remplir envers soi-même, envers Dieu et envers le prochain, nous verrons dans ce chapitre comment saint Léonard s'acquitta de ses devoirs envers lui-même.

D'abord notre Saint observa les règles de la justice envers lui-même, en s'occupant constamment de ses intérêts spirituels, tant avant qu'après son entrée en religion, et en travaillant sans relâche, par l'acquisition et la pratique de toutes les vertus, à conquérir les biens éternels pour lesquels il avait été créé. Il prit tant de soin de préserver son âme de toute souillure, que beaucoup de ceux qui l'ont connu et qui ont vécu avec lui sont fermement convaincus qu'il conserva toujours intacte la robe de son baptême; aussi avait-il coutume de dire qu'il faisait plus de cas de la pureté de conscience que de tous les trésors du monde. Il avait d'ailleurs une grande horreur même du péché véniel, attendu que s'il ne prive pas l'âme de la grâce de Dieu, il refroidit au moins la ferveur de la charité, et par là nous met en danger de tomber dans une faute mortelle, ce qui est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme. Il était persuadé qu'un seul péché véniel délibéré étant mis dans la balance avec tout les fruits de salut qu'il aurait jamais pu produire dans toutes les missions possibles, le mal l'aurait emporté sur le bien; et il avait pour maxime qu'aucun péché, devant Dieu, n'est petit ou léger, dès qu'on le considère comme offense du Créateur. Ecrivant à une religieuse, pour l'engager à se préserver des moindres fautes, il lui dit : « Ne suffit-il pas que le péché véniel déplaise à Dieu pour qu'on s'abstienne de le commettre? » A cette raison, il en joignait une autre, savoir, qu'il empêche notre avancement dans la perfection chrétienne, pour laquelle il avait tant d'ardeur; voulant devenir juste par la possession de toutes les vertus, il détestait tout ce qui pouvait mettre obstacle à son dessein.

D'après ces principes et avec cette soif insatiable de la justice qui le dévorait, il se traça un plan exact de toutes les vertus appropriées à son état, il se prescrivit les

moyens à suivre pour les acquérir, et se proposa les motifs particuliers qui devaient l'y porter. On peut se faire une idée des sentiments qui l'animaient, d'après un souvenir écrit de sa main pour sa direction personnelle, et qui fut trouvé après sa mort ; voici ce qu'on y lit : « Ayant fait mes exercices spirituels dans ce couvent de Saint-Ange de Montorio, en l'année 1752, du mois de juillet au 10 du mois d'août, après avoir revu mes Résolutions, je les ai renouvelées, fermement décidé à les observer à la lettre ; et puisque toute la perfection consiste à aimer Dieu et le prochain, pour l'observance de ces deux préceptes je forme les bons propos suivants, sans faire de vœu particulier, à cause de ma fragilité.

» Pour satisfaire au précepte de l'amour de Dieu, je suis fermement résolu de faire tout ce que je croirai être plus parfait, selon le conseil de mon directeur, et de conserver une pureté angélique tant intérieure, qu'extérieure, jointe au désir de pratiquer toutes les vertus dans un degré aussi héroïque que possible, avec l'aide de Dieu. Je ne veux laisser passer aucune occasion de me mortifier en tout, afin de mourir une bonne fois au monde et à moi-même ; en advienne que pourra, pourvu que j'aime Dieu et que je meure par amour pour lui.

» Pour l'observation du précepte de l'amour du prochain, sans faire de vœu, je forme néanmoins le bon propos de me consumer nuit et jour du désir de voir le monde entier se convertir, toutes les âmes égarées rentrer dans la bonne voie, et les justes se perfectionner de plus en plus ; je ne reculerai jamais quand il s'agira d'aider une âme quelconque à procurer un peu plus de gloire à Dieu ; je m'emploierai à consoler le prochain dans ses besoins temporels, mais de la manière indiquée dans mes Résolutions et conformément à mon état.

» En somme, je suis résolu de ne jamais me lasser de

chercher Dieu, d'aimer Dieu, et de m'attacher à lui par l'union la plus étroite, tant intérieurement qu'extérieurement ; à cette fin, plusieurs fois le jour, je me renouvellerai en esprit et je me convertirai amoureusement à Dieu, en cherchant son bon plaisir et l'accomplissement de sa très sainte volonté dans toutes les choses grandes ou petites. Et lorsque, dans mon examen particulier à midi, ou dans l'examen général le soir, je trouverai avoir manqué à ces deux résolutions indispensables, je m'infligerai quelque pénitence, surtout si j'avais été paresseux à faire ce renouvellement d'esprit et ce retour affectueux vers Dieu ; je pourrai m'en acquitter d'ailleurs, même au milieu du tumulte, en rentrant dans le secret de mon cœur, renonçant pour cela à toute satisfaction tant spirituelle que temporelle, et cherchant uniquement ce qui plaît à Dieu. Je me punirai plus sévèrement encore si j'avais manqué à la charité, soit positivement, en disant ou en faisant la moindre chose qui pût faire peine au prochain, soit négativement, en me dispensant de le secourir, surtout dans ses besoins spirituels. La pénitence que je m'imposerai sur-le-champ sera, par exemple, un *Miserere*, ou des croix en terre, ou des actes de contrition. »

De pareils sentiments ne peuvent naître que dans un cœur animé du désir de la plus sublime perfection, et disposé à ne pas perdre de temps, à ne s'épargner aucune peine pour y parvenir ; ils font bien voir avec quelle ardeur notre Saint travaillait à enrichir son âme de mérites et à lui assurer la gloire céleste qui en est la récompense promise. Il n'avait en effet que cette fin en vue, et il ne voulait rien négliger pour y atteindre infailliblement, jusqu'à se proposer de choisir toujours ce qu'il y aurait de plus parfait. Ainsi, lors même qu'il travaillait en mission, il n'interrompait point ses austérités accoutumées, ni ses pénitences, ni ses autres

pratiques de vertu ou de piété; il les augmentait même d'ordinaire, craignant avec l'apôtre saint Paul, *qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût lui-même réprouvé.*[1] Il ne se contentait donc pas de s'exercer tantôt à une vertu, tantôt à une autre, selon l'attrait ou le caprice du moment, il s'appliquait sans relâche à les exercer toutes à la fois et avec la plus grande perfection, trouvant que c'est une chose bien juste de se procurer tout le bien spirituel possible avec le secours de la grâce. Quelqu'un qui a vécu plusieurs années avec saint Léonard, et qui a observé toutes ses démarches, toute sa conduite, a protesté depuis qu'il a toujours admiré en lui un tel assemblage de vertus, et à un degré si éminent, qu'il paraissait exceller dans chacune ; le même témoin ajoutait que, pour lui, s'il se sentait parfois porté à la tiédeur, il n'avait qu'à fixer les yeux sur notre héros pour reprendre sa première ferveur.

Un prêtre qui habita également assez longtemps avec le Saint au couvent du Mont, à Florence, après avoir beaucoup parlé de ses vertus dans une attestation juridique, conclut en ces termes : « En résumé, je n'ai trouvé dans cette sainte âme aucun défaut, pendant tant d'années que j'ai vécu avec elle, et je puis dire en toute vérité du père Léonard qu'il semble n'avoir point participé au péché d'Adam : *Videtur in homine isto Adam non peccasse;* toujours plein de zèle, de charité, d'humilité, d'indifférence pour les choses d'ici-bas, d'obéissance, de patience. C'est ce que je déclare et que j'atteste avec serment, comme étant la vérité : je ne puis en conscience rien dire de contraire, d'après la connaissance pratique que j'ai de ce père. En vérité, si ce n'est pas un Saint, je ne sais qui pourra jamais l'être.

(1) Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. *I. Cor. 9, 27.*

Quant à moi, depuis sa mort je me sens fortement porté à la vertu, et j'éprouve une telle confiance dans ses mérites, qu'il me semble que tout ce que je demanderai à Dieu par son intercession, je l'obtiendrai ; je ne puis m'entretenir de lui sans être pénétré de componction, et d'une ferveur particulière qui va souvent jusqu'à me faire verser des larmes ; je crois donc que c'est un Saint, et je termine en pleurant et en m'écriant : *Mirabilis Deus in Sanctis suis !* » Tous ceux qui l'ont intimement connu en ont parlé dans le même sens, tous s'accordent à le représenter comme un homme qui, pressé par la faim et la soif de la justice, se livrait avec un zèle infatigable à la pratique de toutes les vertus et à l'œuvre de sa sanctification, dont il s'était fait un devoir. C'est ce que déclare un autre témoin qui entendait ses confessions : « Je l'ai observé avec une attention spéciale et même minutieuse, tant dans son extérieur que dans son intérieur, ayant assez longtemps dirigé sa conscience, et ni moi, ni d'autres religieux qui l'ont également suivi de près et l'ont eu, pour ainsi dire, toujours à l'œil, nous n'avons jamais pu découvrir autre chose en lui que la plus belle harmonie de toutes les vertus. » En un mot, notre Saint s'appliqua de toutes ses forces et avec l'attention la plus soutenue, à devenir un Saint et à orner son âme de la parfaite justice. Et il est bon de le remarquer ici : saint Léonard vivait dans une communauté religieuse très réglée et très fervente, où chacun tend à la perfection ; il faut donc, pour qu'il ait pu se distinguer au milieu de ses confrères et exciter leur admiration, que sa manière de vivre, que ses progrès dans les voies du Seigneur aient été bien extraordinaires.

Il savait que la profession religieuse lui imposait l'obligation de tendre à la perfection, que cette obligation étant essentielle à son saint état, la négliger ou s'en

mettre peu en peine, c'était, selon lui, cesser par le fait d'être religieux. Cette obligation, il l'avait continuellement devant les yeux, et il aurait cru se manquer manifestement à lui-même, si, après en avoir fait le vœu dans sa profession, il ne se fût pas efforcé d'orner et d'enrichir son âme de toutes les vertus. Il savait aussi que les religieux sont tenus à une perfection plus sublime que celle à laquelle tout le monde, même les séculiers, sont appelés par ces paroles de l'Evangile : *Estote vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est*[1]. « Soyez parfaits vous-mêmes, comme votre Père céleste est parfait ; » et cette considération le stimulait à ne rien négliger pour atteindre le sommet de la perfection, à ne s'épargner ni fatigues, ni sueurs, pour augmenter la somme de ses mérites en cette vie, et enrichir sa couronne dans le ciel. On peut donc dire que sa vie tout entière fut une preuve de cet amour de la justice ; car son zèle même pour le salut et la sanctification des autres nous oblige de conclure qu'il n'en avait pas moins pour ses propres intérêts spirituels.

CHAPITRE XI.

Comment saint Léonard rendit à Dieu ce qui lui est dû, en pratiquant la vertu de Religion.

La justice nous apprend en second lieu à rendre à Dieu ce qui lui est dû, c'est-à-dire, le culte et l'honneur que nous devons lui témoigner, même par des actes extérieurs de vénération et d'amour ; c'est en cela que

(1) *Matth. 5. 48.*

consiste la vertu de Religion. Nous verrons donc avec quelle ferveur et quelle exactitude saint Léonard s'acquitta de ce tribut d'hommages dû à Dieu. Il se résume dans le saint sacrifice de la messe, l'office divin, et la priere; aussi mettait-il un soin particulier à remplir ces devoirs.

Dans le second chapitre, nous avons vu quelle était sa dévotion envers le très saint Sacrement de l'autel, avec quelles dispositions, quelle dévotion, il célébrait chaque jour la sainte messe; nous nous bornerons à ajouter ici qu'il ne voulut jamais omettre de la célébrer, quelles que fussent ses souffrances, sa lassitude ou les incommodités essuyées dans des voyages longs et pénibles, ou la multiplicité des occupations qui l'accablaient. Une fois, c'était en 1742, après avoir fait vingt milles à pieds, à peine arrivé au couvent de Saint-Bonaventure à Rome, quoiqu'il ne tînt plus debout, il se rendit immédiatement à la sacristie sans même se reposer un instant et célébra la sainte messe, comme s'il eût été frais et dispos. Une autre fois, s'étant mis en voyage dans le mois d'août, après avoir terminé sa mission à Chianciano, dans le diocèse de Chiusi, il s'égara avec ses compagnons et erra assez longtemps en rase campagne, exposé aux rayons brûlants du soleil, et souffrant tellement de cette excessive chaleur qu'il s'évanouissait. Au bout de quelques heures on retrouva la route; mais tous étaient excessivement harassés, et dévorés par une soif ardente. Arrivés près d'un ruisseau, ses compagnons se mirent à boire, et engagèrent le Saint à en faire autant, attendu que sa langue brûlante pouvait à peine articuler une parole. Mais lui, insensible à ce tourment, leur répondit : « Non, non, mes frères; je ne veux pas, pour un peu d'eau, omettre la sainte messe. » En effet, arrivé à Monté Pulciano, il monta aussitôt à l'autel, quoiqu'il eût le gosier tellement des-

séché qu'il ne pouvait presque plus prononcer les paroles; il eut même beaucoup de peine d'avaler la sainte Hostie. Ses compagnons lui témoignant ensuite leur étonnement qu'il eût pu en venir à bout : « La peine est passée, leur répondit-il, et j'ai célébré la messe, » faisant voir par là qu'à celui qui aime, rien n'est impossible.

Il ne comprenait pas l'étonnement qu'on lui exprimait parfois en le voyant célébrer lorsqu'il n'en pouvait plus, et qu'il était à moitié mort de fatigue : « Eh quoi! répliquait-il, ne savez-vous pas ce que c'est qu'une messe, combien elle procure à Dieu de sanctification et de gloire, combien lui est agréable le culte que nous lui rendons en célébrant une seule messe? Dans la célébration des autres mystères de notre foi, on ne fait que renouveler la mémoire de ce qu'ils représentent : le jour de Noël nous rappelle la naissance du Sauveur, mais il n'est pas vrai que le Sauveur vienne au monde ce jour-là; les jours de l'Ascension et de la Pentecôte représentent Notre-Seigneur montant au ciel et le Saint-Esprit descendant sur les Apôtres, mais il n'est pas vrai que ces jours-là même le Seigneur monte au ciel, ni que le Saint-Esprit descende visiblement sur la terre. Il en est tout autrement du mystère qui s'opère sur l'autel : ici ce n'est pas une simple représentation qui a lieu; mais le sacrifice même qui s'est accompli sur la croix avec effusion de sang, se renouvelle réellement, quoique d'une manière non sanglante. Ce même corps, ce même sang, ce même Jésus qui s'offrit sur le calvaire, s'offre encore à la messe. Et je voudrais, pour un peu de lassitude, laisser de célébrer? — Le sacrifice que nous possédons dans notre sainte religion, la messe est un sacrifice saint, parfait, accompli de tout point; c'est un sacrifice par lequel tout fidèle honore hautement la divinité, en protestant tout à la fois et de son

propre néant, et du souverain domaine de Dieu sur nous ; c'est pourquoi il est appelé le sacrifice de justice ; et je voudrais, pour un motif léger, me dispenser d'offrir à Dieu un pareil sacrifice? » Telles sont les paroles qu'il adressa en forme d'exhortation à certaines âmes pour les exciter à la dévotion envers l'auguste sacrifice de l'autel ; il continue à en parler en ces termes : « A la messe, Dieu est honoré autant qu'il mérite de l'être ; car il est honoré par un Dieu, c'est-à-dire par Jésus-Christ, qui se place réellement sur l'autel, et par un acte d'inexprimable soumission adore la très sainte Trinité autant qu'elle est adorable ; par conséquent, nous qui concourons avec lui à offrir cet auguste sacrifice, nous partageons l'avantage de procurer à Dieu, par son moyen, un hommage, une gloire infinie ; et une âme, en assistant avec dévotion à la sainte messe, glorifie Dieu plus que ne le font par leurs adorations dans le ciel tous les anges et tous les Saints ensemble. En effet, ceux-ci ne sont après tout que de simples créatures, et par suite leurs hommages sont finis, sont limités, tandis qu'à la messe, c'est Jésus qui s'humilie, Jésus dont les abaissements sont d'un mérite et d'une valeur infinie; et partant l'hommage et la gloire que par son moyen nous rendons à Dieu en célébrant la messe, sont un hommage et une gloire infinis. » Pénétré de ces vérités catholiques, saint Léonard offrait à Dieu chaque jour le saint sacrifice de la messe, quoi qu'il lui en coûtât, afin de ne pas frustrer la Majesté divine d'un pareil hommage ; et il le faisait avec une consolation spirituelle si grande que plus d'une fois, après la célébration, on l'entendit s'écrier : « O Dieu infiniment bon! Que n'avons-nous une infinité de langues afin de vous rendre des actions de grâces infinies, pour nous avoir donné dans la sainte messe un trésor si précieux? »

Cette vertu de religion, il ne la fit pas moins éclater

par la vigilance avec laquelle il s'acquittait nuit et jour de l'office divin, et offrait à Dieu le sacrifice de louange. Lorsqu'il habitait le couvent, il était d'une exactitude exemplaire à se rendre au chœur. Si l'obéissance ne le retenait pas ailleurs, au premier signal de la cloche, il quittait tout pour aller louer Dieu, et se représentant le chœur comme un paradis sur la terre, il protestait souvent que l'office récité au pied des autels et en commun, était la plus douce occupation de son âme. A peine arrivé au chœur, il se prosternait à terre pour adorer la très sainte Trinité et le divin Sacrement de l'autel, et faisait divers actes intérieurs pour se préparer à payer à Dieu son tribut avec toute la ferveur possible. Il protestait de son indignité à paraître en présence de la Majesté divine, surtout pour célébrer ses louanges en la société des religieux; en conséquence, il priait son Ange gardien et tous ses saints Patrons de suppléer à sa misère, en louant le Seigneur, en l'aimant, en le remerciant, en le bénissant à sa place. Il suppliait ensuite la sainte Vierge de daigner offrir, en son nom, ses louanges et ses remerciments à la très sainte Trinité, et avec la plus profonde humilité il conjurait le divin Sauveur lui-même d'en faire autant à l'égard de son Père. Enfin il se levait et, avec un sentiment d'entière confiance en Dieu, il protestait qu'il voulait unir ses louanges à celles que lui rendent dans le ciel Jésus et Marie, avec tous les anges et tous les esprits bienheureux. L'office commencé, il ne se contentait pas de prier vocalement, mais il élevait son cœur à Dieu et fixait tellement en lui toutes ses pensées, qu'il semblait ravi en extase. Pour soutenir plus facilement son attention, il s'était proposé, à chaque psaume, un point à méditer, comme on l'a dit ailleurs. Il avait aussi recours à d'autres pieuses industries, comme de mouvoir les doigts de la main l'un après l'autre, avec l'intention de

faire par là divers actes de vertu, conformément à la convention qu'il avait faite auparavant avec Dieu.

Quoique dans les couvents des Récollets, on psalmodie toujours debout, et que les offices soient très longs, surtout la nuit, où les matines avec l'oraison mentale durent deux heures et demie et souvent trois, on ne le vit néanmoins jamais s'appuyer, ni montrer de l'ennui ou de la langueur, pas même dans l'âge le plus avancé. Il se tenait, au contraire, ordinairement au milieu du chœur avec les plus jeunes, immobile et comme détaché de son corps. S'il lui arrivait de réciter l'office hors du chœur, il le disait à genoux par terre et aussi posément, avec autant de dévotion, en faisant les mêmes actes et les mêmes méditations, que quand il le récitait en chœur. Pendant le temps des missions il le disait aux heures déterminées, avec ses compagnons, à voix basse, mais aussi lentement qu'on a coutume de le faire au couvent. Il fut si exact à s'acquitter de ce tribut de louange envers Dieu, que même le dernier jour de sa vie, quoique en voyage et gravement malade, il voulut réciter l'office en entier. Quand il n'avait pas le temps nécessaire pour le dire aussi posément qu'il l'aurait voulu, et faire ses pieuses réflexions, alors, comme on le voit par sa cinquième Résolution, il faisait les mêmes actes implicitement, en disant : « Je crois, j'espère, j'aime, je me repens, et je rends grâces. » Par ces paroles, il avait l'intention de faire explicitement des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition et de remercîment.

Nous avons considéré jusqu'ici avec quelle attention et quel respect saint Léonard s'approchait de l'autel et récitait l'office divin; il nous reste à voir maintenant avec quelle ferveur et quelle assiduité il s'appliquait à l'Oraison, afin de rendre aussi par là à Dieu le culte qui lui est dû et d'exercer l'excellente vertu de religion. Il

appelait l'Oraison la nourriture ordinaire et continuelle de son âme, parce qu'en effet, dans toutes ses actions, il avait constamment l'esprit fixé en Dieu; même au milieu des occupations extérieures les plus capables de le distraire, selon une convention qu'il avait faite avec Dieu, il ne se laissait nullement aller aux égarements de l'imagination. Tantôt, il répétait dans son cœur : « *Mon Jésus, miséricorde!* et par là il entendait demander à Dieu la grâce de vivre en vrai religieux et d'accomplir en tout sa très sainte volonté ; tantôt par un simple mouvement des doigts il exprimait divers actes de vertus; enfin par diverses pratiques que lui suggérait sa ferveur, il savait se tenir uni à Dieu, et tout occupé à l'adorer, à le louer, à le remercier. Lorsqu'il se retirait pour vaquer à l'oraison mentale, c'est-à-dire, pour méditer les maximes éternelles et converser seul à seul avec Dieu, ce qu'il faisait plusieurs fois le jour et la nuit, il serait difficile de rendre les sentiments de piété avec lesquels il se livrait à cette sainte occupation. Il faisait si grand cas de cette manière de prier, qu'outre qu'il y consacrait des heures entières, il avait coutume de dire que tous les troubles et les désordres qui se voient de nos jours dans le monde chrétien, proviennent de ce qu'on néglige la méditation ; et il ajoutait : « Si l'on employait un quart d'heure seulement chaque jour à réfléchir sérieusement sur les maximes éternelles, sur les bienfaits de Dieu, sur les obligations de notre état, sur les dangers qui se rencontrent dans le monde de nos jours, et surtout sur la douloureuse passion du Sauveur, non, on ne verrait pas tant de scandales, tant de vanité, tant de luxe, tant de malice, et des mœurs si déréglées chez la plupart des hommes. »

C'est pourquoi il aimait beaucoup à se tenir retiré et solitaire dans sa cellule, à moins que la charité ou l'obéissance ne l'obligeât d'en sortir. Son bonheur était

de converser familièrement avec Dieu, loin du commerce des hommes, en méditant ses grandeurs, en l'adorant et en le remerciant par différents actes intérieurs et extérieurs. Il préludait ordinairement à son oraison en se mettant devant les yeux quelque trait de la vie du Sauveur, surtout son crucifiement, et après s'être bien recueilli, il laissait aller son cœur aux affections les plus tendres et les plus enflammées. Il s'était fait en lui-même une solitude mentale, où, mettant en oubli toutes les créatures, il ne cherchait que Dieu seul, s'entretenait avec lui dans l'oraison et s'unissait amoureusement à lui. Il appelait cette solitude et ce commerce intime avec Dieu, son petit paradis terrestre; aussi, tout le temps qui lui restait après ses occupations extérieures, il le passait dans cette solitude, où il se retirait pour prier et converser avec Dieu. L'oraison lui était même devenue si familière, que, soit qu'il étudiât, ou qu'il traitât d'autres affaires extérieures, en aucun lieu, ni en aucun temps, il ne sortait de cette solitude intérieure; on peut dire en conséquence qu'il priait continuellement et ne cessait de s'entretenir avec Dieu. Puisant de jour en jour dans ce commerce une connaissance plus intime de ses divines perfections, il sentait croître dans son cœur le désir de lui plaire, de l'honorer, de le louer, et de faire en sorte qu'il fût honoré et loué également par toutes les créatures; c'est ce qu'atteste toute la suite de sa vie, consacrée sans réserve à procurer la gloire de Dieu. Instruit à cette école intérieure, il pénétrait, autant qu'il est possible de le faire ici-bas, dans les mystères divins et leur rendait les plus profonds hommages; il avait une grande vénération pour les prérogatives de Marie et pour tous les Saints, qu'il honorait d'une tendre dévotion, comme on l'a déjà vu. Ainsi dans l'oraison il rendait à Dieu le culte qui lui est dû, il s'y embrasait

d'un saint zèle pour le glorifier de plus en plus et le faire glorifier de toutes ses forces; il y puisait enfin de nouvelles lumières et de nouveaux motifs de vénération à l'égard des choses divines, et s'acquittait de la sorte de tous les devoirs qu'impose la vertu de Religion.

CHAPITRE XII.

De la justice de saint Léonard envers le prochain, et particulièrement de son exacte Obéissance.

Si la justice exige qu'on rende au prochain ce qui lui est dû, il nous reste à voir comment saint Léonard satisfit à cette obligation. Or, le religieux, en vertu de ses vœux, doit avant tout obéissance à son supérieur, comme au ministre de Dieu, au nom duquel celui-ci exerce son autorité. Nous parlerons donc en premier lieu de la ponctualité avec laquelle il se conformait à la volonté de ses supérieurs, puis nous dirons un mot de son zèle pour la justice envers tout le monde.

On peut dire que notre héros fut un zélateur jaloux de la vertu d'obéissance ; il l'aima au point qu'il n'entreprit jamais la moindre chose que sous la dépendance de ses supérieurs et avec leur bon plaisir. D'après la maxime de saint Bernard que c'est l'obéissance qui fait le moine, *Obedientia facit monachos,* il se laissait guider en tout par leurs ordres, et les exécutait avec plus de promptitude qu'on n'eût pu en attendre d'un novice dans sa première ferveur. Et afin qu'ils eussent toute liberté de lui prescrire ce que bon leur semblait, il allait lui-même se jeter à leurs pieds, et leur mani-

festait avec humilité et soumission sa résolution de leur obéir de bon cœur et promptement en toutes choses, les priant en conséquence de disposer de lui librement, et sans égard à quoi que ce soit, vu qu'il était indifférent à tout, qu'il voulait entièrement dépendre de la sainte obéissance et que pour cette raison il se remettait entre leurs mains, prêt à exécuter tout ce qu'ils voudraient bien lui ordonner. Les actes répondaient parfaitement aux paroles; car au moindre signe de leur part on le voyait quitter sur-le-champ ce qu'il avait en main; ce signe était comme un ordre qui lui fût venu immédiatement du ciel.

On était souvent édifié en remarquant avec quelle sollicitude il sondait les vues de ses supérieurs, afin de s'y conformer, avant même qu'ils n'eussent ouvert la bouche. Lui commandait-on d'aller visiter un malade, ce qui arrivait très fréquemment, ou de consoler une personne dans la peine et l'affliction? à peine avait-il reçu cet ordre qu'il se dirigeait vers la porte du couvent, attendant là le compagnon que l'obéissance lui désignerait, puis il s'en allait où celui-ci le conduisait, sans savoir, bien des fois, ni où, ni près de qui, sans même s'en enquérir, se laissant mener comme un enfant. Ce qui excitait encore davantage l'édification, c'est que, quand il s'arrêtait en voyage dans un couvent, pour s'y reposer quelques heures seulement et continuer ensuite sa route, il témoignait aux supérieurs locaux la même obéissance qu'à son propre gardien. Or, lorsqu'on savait dans un lieu que le Saint devait passer, beaucoup de personnes adonnées à une vie intérieure priaient les supérieurs du couvent de le leur adresser, afin qu'elles pussent le consulter sur leurs affaires spirituelles, et le Serviteur de Dieu, tout fatigué qu'il était, après avoir longtemps voyagé, parfois dans la neige ou la boue, dès que les supérieurs ouvraient

la bouche, se rendait avec promptitude à leur désir, sans répliquer un seul mot.

Il ne montrait pas moins de sollicitude pour l'obéissance lorsqu'il était hors du couvent, employé aux missions ; s'il était invité à aller prêcher la pénitence dans un endroit, il ne déterminait jamais rien de lui-même, mais s'en rapportant à l'obéissance, il en écrivait aux supérieurs, et se gardait bien de faire un seul pas sans leur permission. Dès qu'il avait reçu leur réponse, il exécutait si ponctuellement ce qui lui était tracé, qu'on ne pouvait soupçonner qu'il eût d'autre volonté que celle des supérieurs. Quoiqu'il ne pût se dissimuler les fruits immenses qu'il opérait dans les âmes par la prédication, il protestait néanmoins que si l'obéissance lui eût prescrit de renoncer tout à fait aux missions, il aurait obéi, non seulement avec promptitude, mais de bon cœur et avec joie. Il avait coutume de dire que l'obéissance est bien agréable à Dieu, que sans elle toute autre vertu perd son lustre, et se convertit en défaut. Souvent, tandis qu'il exerçait dans un lieu son ministère apostolique, il recevait ordre de ne pas le continuer dans les localités circonvoisines du même diocèse, mais d'aller plus loin ou de revenir sur ses pas, pour retourner ensuite à l'endroit d'où il était parti : il ne paraissait pas affecté de ces contre-temps ; malgré la contrariété des saisons et les difficultés qu'entraînait sa manière pénible de voyager, il partait sans dire mot, sans chercher la moindre excuse ; il reculait ou il avançait, selon les ordres qui lui étaient transmis. Un religieux, à l'occasion d'un de ces voyages, lui ayant écrit de se conformer à la volonté des supérieurs : « Je me laisse ballotter de çà et de là, lui répondit-il, au gré de la Providence ; en suivant la voie que l'obéissance me trace, je suis sûr de ne pas m'égarer. » Un autre lui écrivit un jour pour lui témoigner sa

compassion, en voyant les incommodités auxquelles on l'assujettissait en le faisant aller tantôt en avant, tantôt en arrière; il lui répondit fort gaiement : « Je fais volontiers le voiturier qui bat toujours la même route en allant et en revenant; de cette façon, je gagne mon pain. » Enfin il y en eut un qui l'exhorta par lettre à exposer modestement aux supérieurs les difficultés qu'il éprouvait, étant vieux, à exécuter de pareils ordres; voici en quels termes il lui manifesta ses sentiments : « Mon père, il nous faut obéir. Vous touchez à ma conscience sur le point le plus délicat, vu que depuis cinquante ans que je suis en religion, je n'ai jamais eu l'occasion de me confesser d'avoir manqué à la sainte obéissance; pensez un peu si je voudrais me brouiller avec elle, maintenant que je suis vieux. »

Son amour pour cette vertu résulte également de l'estime profonde qu'il avait pour la personne de ses supérieurs, des témoignages de respect qu'il leur rendait et de la manière dont il parlait de l'obéissance elle-même : « Par elle, disait-il habituellement, on exerce tout particulièrement les trois vertus théologales, sans parler des autres; » et il en donnait la raison : « Puisque l'obéissance religieuse, continuait-il, consiste à obéir aux supérieurs comme à Dieu, il s'ensuit qu'en la pratiquant avec perfection, on exerce la foi d'une maniere excellente, par cela même qu'on envisage dans la personne des supérieurs Dieu lui-même, dont ils tiennent la place, et de qui leur vient le pouvoir de commander ou de défendre ce qu'ils jugent le plus convenable, pour le bon ordre de leurs inférieurs. On exerce aussi l'espérance, puisque le sujet s'abandonne entièrement entre les mains de celui qui le gouverne, avec la confiance d'être dirigé par un secours spécial de la divine Providence; car, en effet, il se dépouille de toute volonté propre pour se laisser

aller à celle d'autrui, sûr d'être guidé de la manière la plus avantageuse pour son bien spirituel. On exerce enfin la charité, en aimant par-dessus tout le bon plaisir de Dieu, puisque c'est pour ne point s'écarter de ce qui est agréable à Dieu, qu'on embrasse de bon cœur, et qu'on accomplit avec promptitude, ce que les supérieurs jugent bon de décider. » En se réglant d'après ces principes, il avait une si haute estime de l'obéissance, que, quoi que ce fût qu'on lui commandât, malgré les difficultés ou les désagréments qu'il prévoyait, sa réponse était invariablement celle-ci : « Quand il s'agit d'obéir, il faut que la vie même y passe. Je m'estimerais souverainement heureux s'il m'était donné de mourir pour l'obéissance. »

Il n'avait pas moins de vénération pour ses supérieurs, puisqu'il les considérait comme Dieu même : dès que quelqu'un était nommé gardien, qu'il fût jeune ou vieux, savant ou peu instruit, il n'envisageait plus que le caractère de l'autorité dont il était revêtu : c'en était assez pour qu'il en eût une haute idée, et qu'il respectât en lui la dignité de représentant de Dieu, n'en parlant jamais qu'avec beaucoup d'humilité et de vénération. Il arriva maintes fois que des personnages distingués, et même des cardinaux, lui demandèrent un service; quoique avancé en âge et touchant déjà au terme de sa carrière, il leur répondait modestement, en montrant son père gardien, s'il était présent : « Eminence, voilà mon Dieu sur la terre. Je ne puis répondre ni oui, ni non. Depuis que j'ai fait vœu d'obéissance, il ne m'est resté d'autre volonté que celle des supérieurs qui me gouvernent à la place de Dieu. »

Avec de pareilles idées, non seulement il en parlait toujours respectueusement, mais il écoutait avec attention et les yeux baissés tout ce qu'ils lui disaient ou lui prescrivaient. Lui proposaient-ils une question, un doute?

il manifestait ingénûment son opinion, sans y tenir, puis s'en remettait à leur jugement et à leur décision. En tout, même dans les plus petites choses, il demandait la permission du supérieur, selon les usages de l'Institut, dont il observa les moindres pratiques avec la plus grande exactitude, sans jamais s'accorder ni exemption, ni dispense. Aussi rien n'était plus édifiant que de voir un vieillard, vénérable par son âge et par son mérite, se mettre à genoux devant son supérieur, soit pour lui demander la permission de sortir du couvent, acceptant indifféremment pour compagnon quiconque on jugeait bon de lui assigner, soit pour toute autre permission, telle que celle de répondre à une lettre, de changer de vêtements, ou de faire n'importe quoi, et puis baisant la terre comme fait un novice. Ce qui est encore plus surprenant, c'est qu'en passant devant la cellule de son gardien, il se découvrait, se retournait et faisait une inclination profonde. Interrogé pourquoi il en agissait ainsi : « Ce lieu est sacré, répondait-il ; mon supérieur y habite, il est donc digne de tout respect, comme un lieu où réside celui qui tient la place de Dieu. » Il n'examinait, ni ne recherchait jamais les motifs de ce qui lui était commandé, et reprenait ceux qui n'obéissaient qu'après s'être livrés à cette investigation. « Il suffit, disait-il à ce propos, que ce qui est ordonné n'offense pas Dieu : pour tout le reste, il faut incliner la tête sans en chercher davantage. » Une religieuse lui proposa quelques doutes touchant l'obéissance : « Gravez-vous bien cette vérité dans le cœur, lui répondit-il : la supérieure peut se tromper, et de fait elle se trompe quelquefois ; mais l'inférieure qui agit avec le désir sincère de plaire à Dieu, ne se trompe jamais en obéissant. » Pénétré de cette maxime, il était disposé à entreprendre, ou à omettre les mêmes bonnes œuvres, au gré de ses supérieurs. Nous avons déjà vu

combien il était fermement résolu d'observer ses Résolutions, moyennant l'approbation de son gardien et de son confesseur; néanmoins si l'un ou l'autre, soit pour l'éprouver, soit pour tout autre motif, lui disait quelquefois de s'en dispenser, ou de se modérer en quelque point, il se soumettait promptement, sans témoigner ni répugnance ni regret.

Voici du reste comme il s'exprime dans la dernière de ces mêmes Résolutions, vers la fin : « Je supplie mon père spirituel, après qu'il aura lu ces Résolutions, s'il les juge conformes à la volonté de Dieu, de me donner sa bénédiction, afin que je fasse toutes choses avec le mérite de la sainte obéissance. » Il adressait la même prière à tous ceux qui avaient part à la direction de sa conscience, les suppliant de vouloir bien les bénir et les signer de leurs mains, après les avoir approuvées. On l'entendait souvent répéter qu'il voulait se laisser mouvoir comme un bâton entre les mains de celui qui tient la place de Dieu, en obéissant en tout ce qui n'est pas péché, et il exhortait les autres à suivre la même règle, comme on peut en juger par l'avis suivant, qu'il adressa à un religieux : « Quoi que ce soit que nous impose l'obéissance, écrivait-il, jetons-nous dans l'océan de la divine Providence : laissons les supérieurs faire à leur gré le haut et le bas avec nous : voilà le moyen de vivre en paix et de mourir en paix; et soyons certains qu'aussi longtemps que nous autres religieux, nous ne nous mettrons pas sur le pivot, pour faire la roue en tous sens au souffle de l'obéissance, nous ne jouirons jamais d'une paix parfaite ; tandis que, cette généreuse résolution une fois prise : Seigneur, me voici en pleine mer, guidez-moi, je suis prêt à tout ce que voudra de moi l'obéissance, sans rien excepter, dut-il m'en coûter la vie ; cette résolution, dis-je, une fois prise, nous nageons dans un océan de paix. » Tous les supérieurs

locaux qui l'ont vu dans leurs couvents attestent unanimement qu'ils ont eu constamment sujet d'admirer son obéissance, dans les petites choses comme dans les grandes. C'est parce qu'il tenait tant à ne pas perdre le mérite de l'obéissance qu'il redoutait les charges et qu'il aimait d'être sous les ordres d'autrui; pour ce motif encore, il professait un souverain respect pour les prélats, dans les diocèses desquels il exerçait le ministère apostolique, et dépendait totalement de leurs instructions; il se montrait aussi plein de déférence pour les curés, leur baisant la main et réclamant le secours de leurs lumières, pour produire plus de fruits dans les âmes. Que dirai-je de plus? Il obéissait même au frère laïc qui avait été désigné pour l'accompagner et le servir en temps de mission; au point que celui-ci lui disant de faire une chose ou l'autre, il s'y conformait exactement, sans répliquer un seul mot.

Mais la perfection de l'obéissance consiste à obéir, non seulement avec promptitude, mais encore avec joie : aussi notre Saint, tout en s'empressant d'exécuter les ordres reçus, laissait-il éclater sur son visage le contentement qui régnait dans son âme : « En obéissant, disait-il en diverses circonstances, je suis sûr de ne pas m'égarer ; c'est pourquoi j'éprouve plus de satisfaction quand je fais un acte d'obéissance, que je n'en éprouverais si j'avais converti le monde entier. » Il avait fréquemment ces paroles à la bouche : « Notre devoir est d'obéir; » et regardant chaque ordre de ses supérieurs comme ce qu'il y avait de plus avantageux et de plus salutaire pour lui, sans chercher autre chose, il l'exécutait promptement, avec sollicitude et avec joie; il regardait le moindre délai comme coupable, ajoutant que par là on perd une grande partie du mérite et qu'on cède la première fleur au démon.

Enfin s'étant proposé d'être obéissant jusqu'à la mort,

il fit voir combien il tenait à cette résolution, lors de son dernier voyage de Bologne à Rome. Le Souverain Pontife, à son départ, lui avait enjoint d'être de retour dans le mois de novembre; il lui avait même écrit : « Nous espérons que vous serez bientôt à Rome. » Le Saint partit donc de Bologne dès le 15 de novembre, et étant tombé malade en route, il voulut, malgré les instances qu'on lui fit en plusieurs endroits pour l'engager à s'arrêter, poursuivre son voyage afin d'obéir au Saint-Père; c'est ainsi qu'il s'en expliqua avec son compagnon, en lui disant : « Vous savez, mon frère, que Sa Sainteté, lorsque je quittai Rome, m'enjoignit d'y être de retour dans le mois de novembre. Vous savez qu'il m'a écrit à Barbarolo : « Nous espérons que vous serez bientôt à » Rome; » et quand un Pape dit : *Nous espérons,* je prends que c'est comme s'il disait : *Nous ordonnons;* j'aurais donc trop d'inquiétude de conscience, si, à cause du mal qui m'est survenu, je me dispensais d'obéir. Allons donc à Rome; si je viens à mourir, ce sera une grâce particulière que Dieu me fera, une grâce que j'ai vivement désirée, savoir, de mourir dans l'exercice actuel de l'obéissance. » En effet, quelques heures après son arrivée à Rome, il s'endormit dans le Seigneur, avec la consolation d'avoir été obéissant jusqu'au dernier soupir.

Saint Léonard ne se contenta pas de pratiquer lui-même la justice, en obéissant à ses supérieurs, il eut aussi à cœur de la faire pratiquer par les autres, et de voir rendre à chacun ce qui lui est dû; c'est pourquoi il fit la guerre à l'usure et à tous les genres d'oppression. Il lui arriva souvent de rencontrer de pauvres malheureux, pressurés par des avares, qui, grâce à des contrats illicites passés en coutume, leur suçaient cruellement le sang; touché de compassion et animé d'un saint zèle pour la justice, il attaquait avec énergie les vices

opposés et s'efforçait de les extirper; il en montrait la laideur et la grièveté. Il enseignait la manière de passer des contrats licites, sans dépasser les bornes du juste et sans opprimer le pauvre; mais en même temps il s'élevait hautement contre ceux qui, pour un gain sordide et usuraire, ne craignent pas de sacrifier leur âme et leur éternité. Il ne faisait en cela aucune acception de personnes : il reprenait avec une liberté vraiment apostolique et les larcins du pauvre, et les violentes exactions du riche, en un mot, tout ce qui blesse la justice, soit par usure, soit par vol, soit par refus d'acquitter ses dettes, ou de satisfaire à ses obligations; il s'exprimait avec assez de force et de clarté pour être entendu de tout le monde, et faire comprendre en même temps combien il aimait la justice et haïssait le vice contraire.

Il advint quelquefois que des personnes de qualité taxèrent notre missionnaire d'imprudence, quoiqu'il ne s'exprimât jamais dans ses sermons qu'en termes généraux. Quand il avait bruit de ces accusations, il répondait du haut de l'estrade qu'il faisait une guerre d'extermination au vice, quelque part qu'il se trouvât, soit dans la chaumière du paysan, soit dans les palais des grands, qu'il fût couvert de haillons, ou chamarré d'or et d'argent; qu'en sa qualité d'ouvrier apostolique, il était également débiteur envers tous, et qu'il voulait rappeler à tous leurs devoirs. Ces sortes de murmures, bien loin de refroidir son zèle, semblaient le redoubler, surtout lorsqu'il s'agissait de démasquer les fraudes et les fourberies dans le commerce, et la déloyauté de ceux qui se dispensaient de payer leurs créanciers. Voici les termes dans lesquels il s'exprimait parfois : « On dira que frère Léonard est un mal élevé pour reprendre avec si peu de ménagement ceux qui ont le tort, aujourd'hui si commun, de ne pas payer leurs créanciers; on ajoutera que c'est un ignorant, qui ne comprend pas que

c'est manquer aux exigences de sa condition, que de diminuer les dépenses indispensables pour soutenir le rang qu'on occupe. — Qu'ils disent tout ce qu'ils veulent ; je trahirais mon ministère apostolique, je trahirais les intérêts de leurs âmes, si, les voyant agir contre la justice, je m'abstenais, par un lâche silence, de leur rappeler et de leur mettre sous les yeux à tous, la gravité de leurs obligations, ainsi que les péchés nombreux et énormes dont ils se rendent coupables, en négligeant de les remplir. Qu'ils murmurent après cela, peu m'importe. Qu'ils en viennent même aux coups, je ne m'en soucie pas. Ce dont je me soucie, ce que je voudrais obtenir même au prix de mon sang, c'est qu'on observe la justice, vertu indispensable, faute de laquelle quantité d'âmes se précipitent malheureusement à leur damnation. » Tel était le zèle que déployait saint Léonard pour foudroyer les violateurs de la justice et inculquer l'amour de cette vertu, qui était si profondément gravée dans son cœur ; car c'est elle qui le portait à honorer et à respecter ses égaux et même ses inférieurs, conformément à l'enseignement de l'apôtre saint Paul : *Honore invicem prævenientes,*[1] et à se garder de tout ce qui aurait pu leur causer du déplaisir, ou les blesser le moins du monde.

(1) *Rom. 12. 10.*

CHAPITRE XIII.

Tempérance et Mortification de saint Léonard.

La Tempérance assujettit les appétits sensuels à la raison et à Dieu. La perfection de cette vertu consiste à s'abstenir, par motif de religion, non seulement des choses illicites, ce à quoi tout chrétien est tenu, mais encore de certaines choses permises, comme le font les âmes qui tendent à avancer dans les voies du Seigneur. C'est aussi ce que fit saint Léonard, qui ne montra pas moins d'ardeur à mortifier ses sens, qu'à arriver à la perfection. Il avait pour maxime qu'il suffit de dire oui à la sensualité, et non, à la souffrance, pour empêcher l'âme de s'unir à Dieu ; en conséquence il déclarait qu'il voulait marcher généreusement à la rencontre de toutes les mortifications, grandes et petites, et faire une guerre continuelle à ses sens, aux puissances de son âme et à ses passions. C'est pourquoi il fut toujours si dur envers lui-même, qu'on eût dit qu'il avait horreur de tout ce qui aurait pu lui procurer quelque satisfaction ici-bas. On ne le voyait content et satisfait que lorsqu'il se mortifiait, soit en affligeant son corps, soit en se privant de quelque jouissance, même des plus honnêtes. Il acquit, avec la grâce de Dieu, un tel empire sur ses passions, qu'il paraissait vivre dans un corps sans tenir au corps; et il était si loin de condescendre à ses désirs, qu'il ne s'en occupait que pour le mortifier et le tourmenter.

On ne le vit jamais en colère, ni même avec un air qui indiquât quelque déplaisir ou trouble intérieur.

Quoi qu'il lui arrivât, il était toujours maître de lui-même, toujours d'une humeur égale et inaltérable, parce qu'il acceptait les biens et les maux comme venant de la main de Dieu, et comme devant tourner à son avantage. De là vient également qu'on ne le vit jamais triste ou sombre, et si l'un ou l'autre de ses compagnons paraissait tel, par suite d'abattement ou pour tout autre cause, il avait coutume de dire : « Laissez la mélancolie à ceux qui vivent dans le péché. Quant à nous qui travaillons à la gloire de Dieu, nous devons être gais, en songeant que nous servons un Maître qui compte nos pas, pour nous en récompenser un jour magnifiquement en paradis. » Il arriva à cette tranquillité d'esprit en modérant toutes ses puissances. Il ne permettait pas à sa mémoire de s'arrêter à des souvenirs autres que ceux qui pouvaient servir à son édification ou à la gloire de Dieu. Il soumettait son jugement à celui des autres ; s'il devait émettre son sentiment en quelque circonstance, il le faisait dans les termes les plus modérés sans montrer d'attache à sa propre opinion, et se rendait volontiers à l'avis d'autrui. Il fut toujours l'implacable ennemi de sa propre volonté, la contredisant en tout ce qui n'était pas conforme à la plus haute perfection. Encourageant une religieuse à faire ce qu'il faisait lui-même : « Prenez, lui dit-il, pour but de vos attaques votre propre volonté et faites-la plier en tous sens. »

Il n'eut pas moins de vigilance à réprimer ses sens qu'à tenir en respect les puissances de son âme. Dans les voyages qu'il fit en tant de lieux et de contrées diverses, il ne s'accorda jamais la satisfaction de voir les choses rares et curieuses qui intéressent les étrangers. Même en marchant à la campagne, il ne se permettait pas d'en considérer la beauté, et tenait les yeux fixés à terre ou tournés vers le ciel. Lorsqu'il traversait les endroits habités, sa modestie et son recueillement

étaient tels, qu'il n'apercevait même pas ceux qu'il rencontrait, et que la plupart du temps il ne savait par quelle route il avait passé. Jusque dans son couvent, il ne reconnaissait pas les religieux qu'il coudoyait, parce qu'il marchait toujours les yeux baissés, et avec une modestie qui édifiait tout le monde. Il mortifiait l'ouïe en s'interdisant sévèrement de prêter l'oreille à des discours inutiles, à des causeries vaines et oiseuses ; et dans le cas qu'on introduisît ces sortes de conversations en sa présence, il avait la manière de proposer adroitement un sujet utile, ou de prendre congé de l'assemblée et de se retirer.

Il eut surtout soin de mettre une garde à sa langue ; il ne parlait que dans le but de procurer la gloire de Dieu ou l'édification du prochain. Il avait coutume de dire que la langue est le pouls du cœur ; que, pour connaître l'esprit d'un religieux, il suffit de s'entretenir avec lui : s'il s'attache à un sujet édifiant, c'est signe que Dieu habite dans son cœur ; mais s'il ne cause que de frivolités, c'est un roseau creux. Il s'était donc tracé la règle suivante, qu'il observa inviolablement : « Je ne perdrai pas le temps en discours oiseux, et je ne parlerai que par nécessité, ou par charité. » En conséquence, il parlait rarement, et il vivait la plupart du temps retiré et solitaire dans sa cellule, d'où il ne sortait que pour remplir ses devoirs envers Dieu, ou envers le prochain. En temps de mission, pour ne commettre aucune faute en paroles, il se tenait encore plus retiré qu'au couvent et si les convenances l'obligeaient de recevoir des compliments, ce qui lui inspira toujours de l'éloignement, il observait la règle qu'il traça à une religieuse : « Je veux, lui dit-il, vous apprendre un beau secret pour ravir, dans vos conversations, le cœur de Jésus : Soyez toujours la première à y mêler des réflexions édifiantes; mais faites-le adroitement. Ecoutez quelquefois avec bienveillance les discours des autres, mais dans le

but de faire agréer les vôtres; introduisez alors avec grâce quelques mots du bon Dieu, et par là vous forcerez Jésus à être toujours avec vous. » Il pesait toutes ses paroles, même en conversant avec des religieux. Quand il était en mission, le soir après le souper il quittait ses compagnons pour n'être pas obligé de discourir, et se retirait pour rester dans un silence parfait. Il attachait tant d'importance à la garde de sa langue, qu'à midi et au soir il en faisait le sujet d'un diligent examen, et s'il trouvait avoir manqué en quelque chose, il s'imposait aussitôt une pénitence. Il ne cessait de répéter que la langue est un grand ennemi, et que si l'on n'a soin de la mortifier et de la châtier constamment, elle devient insolente et dangereuse.

La vertu de tempérance consiste principalement à modérer les sens du goût et du toucher; mais comme nous avons parlé de cette mortification dans presque tout le cours de sa vie, nous ajouterons peu de chose ici, nous réservant d'ailleurs de parler de sa chasteté dans le chapitre suivant. D'abord quant au goût, il fut si sévère à réprimer ses exigences, que plusieurs ne comprenaient pas comment, avec ses mortifications continuelles et ses jeûnes si rigoureux, il pouvait encore se soutenir et supporter le poids de ses énormes fatigues, surtout dans sa vieillesse. Pendant l'espace de quarante-quatre ans, il ne mangea jamais ni chair, ni œufs, ni poisson, ni viande salée; il ne se nourrit que de soupe et de salade. Il ne modifiait en rien ce régime, même aux fêtes principales de l'année, se contentant, ces jours-là, de son potage et de quelque fruit, si on en servait à la communauté. On peut dire avec vérité que sa vie fut un jeûne continuel; car, outre qu'il observait rigoureusement les longs carêmes consacrés par la règle, il ne prenait en d'autre temps que sa soupe à midi, et le soir, la première chose qu'on lui

présentait, c'était ordinairement une salade, avec quelques fruits ; encore se privait-il de fruits quand c'étaient les prémices, et les autres jours il s'en retranchait une partie, pour les offrir à l'enfant Jésus. Il n'était pas rare qu'il rendit sa soupe insipide en y mêlant de l'eau froide, dissimulant cette mortification sous quelque prétexte. Il ne prenait jamais de sel, même avec des herbes crues et sans saveur, afin de se mortifier davantage. Il avait horreur des douceurs, disant que cela n'appartenait pas à un pauvre tel que lui, que pour une bête de somme (c'est ainsi qu'il traitait son corps), il ne fallait ni avoine, ni caresses, mais de la paille et des coups de bâton ; pour ce motif, il s'abstenait toujours de faire usage de citrons, d'oranges, de sauces, ou d'autres choses semblables, propres à aiguiser l'appétit et à satisfaire le goût.

Il ne fut pas moins tempérant dans le boire : il n'en vint jamais jusqu'à apaiser entièrement sa soif, et sa boisson ordinaire était plutôt de l'eau que du vin, ou plutôt c'était de l'eau rougie. On ne l'entendit jamais se plaindre de la nourriture, de quelque manière qu'elle fût apprêtée; il avait coutume de dire que le peu de vigilance à mortifier le goût est le ver rongeur qui empêche beaucoup de personnes religieuses de faire des progrès dans les voies intérieures : « On parvient à se vaincre sur tout le reste, ajoutait-il, mais on se laisse battre sur ce point; et la ferveur qu'on avait conçue dans l'oraison au pied des autels, se refroidit tout à fait au réfectoire. » Pour se prémunir contre ce désordre, il semblait qu'il pesât chaque morceau qu'il portait à la bouche, craignant de trop accorder à l'estomac; souvent aussi on l'entendait gémir en mangeant, ce qui faisait comprendre que s'il était de coprs à table, son esprit était avec Dieu, selon cette résolution qu'il avait prise : « Maintenant pour toujours, je renonce

à toute espèce de goût sensible dans le manger, et je ne veux chercher que ce qui plaît à Dieu.

Si telle était sa sobriété au couvent, elle était bien plus grande encore lorsqu'il était occupé au dehors à donner des missions. En effet, malgré ses fatigues incessantes et quoique toujours en mouvement et en action, il commençait et poursuivait ses travaux à jeûn, et ne mangeait que le soir. Avec sa charitable discrétion, il permettait à ses compagnons de prendre quelque nourriture le matin ; mais quant à lui, il se contentait d'un peu d'eau de sauge, dont il faisait usage pour conserver sa voix ; encore craignit-il dans la suite que cette boisson ne fût trop délicate, et il y substitua une tasse d'absinthe. Pendant un an, il ne goûta pas autre chose le matin ; mais son compagnon en ayant informé le supérieur général, il lui fut ordonné de sa part de prendre un morceau de pain avec une tasse de vin ; il obéit sur-le-champ et continua de la sorte jusqu'à sa mort. Le soir, quelque fatigué et abattu qu'il fût, il ne mangeait que de la salade et une soupe à l'huile; et si parfois son compagnon, par compassion pour lui, apprêtait son potage un peu mieux que de coutume, dès qu'il s'en apercevait il cessait d'en manger, prétextant que cela n'allait pas à son estomac. Tous ceux qui se sont trouvés avec lui dans ses courses apostoliques, ont affirmé unanimement que son régime était d'une rigueur excessive : et si, en 1742, par ordre du Souverain Pontife Benoît XIV, il fut obligé de le mitiger, il se contenta, pour obéir, d'ajouter à son souper une petite portion de maigre, mais sans jamais vouloir goûter aucune espèce de viande, ni de laitage. De même, il ne fut jamais possible de le déterminer, soit au couvent, soit en voyage, à prendre la moindre chose en dehors des repas. Souvent, dans ses longues courses d'été, il était dévoré d'une soif ardente; ses

compagnons néanmoins le tentèrent toujours vainement de boire, ne fût-ce qu'un verre d'eau, pour se rafraîchir : « Je ne trouverais pas mon compte, leur répondait-il aussitôt, à sacrifier pour une goutte d'eau un degré de mérite de plus pour le paradis ; » ou bien : « Il n'y a pas grand mal que je souffre un peu de la soif, tandis que mon Sauveur a enduré une soif si cruelle pour moi sur la croix. »

Enfin, pour ce qui est de la tempérance, ou plutôt de la mortification de notre héros par rapport au toucher, on peut en juger en partie par la dureté avec laquelle il traita son corps aussi longtemps qu'il vécut. Pour ne point passer de nouveau en revue tout le cours de sa vie, je me contenterai d'indiquer ici quelques traits choisis entre mille. Il porta tous les jours sur sa chair un cilice de fer ; il le mettait ordinairement le matin pour célébrer, comme on l'a dit ; et il n'abandonna jamais cet usage, ni au couvent, ni en voyage, ni en mission. Il avait coutume de dire que notre corps ressemble à un poulain, qui, s'il n'est tenu constamment en bride, s'échappe au moment où l'on y pense le moins et nous jette dans un précipice. Outre les fréquentes disciplines par lesquelles il demandait à Dieu, disait-il, l'aumône d'une âme quelconque, en se frappant en public avec des lames tranchantes jusqu'à deux et trois fois dans le cours d'un sermon, il faisait encore toutes les nuits une rude macération de sa chair. Lorsqu'il se trouvait chez des séculiers, afin de n'être pas découvert, il employait une discipline faite de petites chaînes armées de pointes, qu'il portait en voyage avec lui, pour se flageller plus librement sans faire de bruit. Mais tout le monde voyait les blessures dont il sillonnait ses épaules, sur l'estrade ; les coups violents qu'ils se donnait faisaient jaillir le sang, et l'on en constata après sa mort les cicatrices et les traces manifestes sur son corps.

Après avoir de la sorte mâté ses membres par les jeûnes, les cilices et les disciplines, il leur accordait un peu de repos, en prenant un court sommeil, couché sur quelques planches, avec un morceau de bois pour oreiller. Lorsqu'il devait loger chez des étrangers, il se couchait sur une caisse, ou par terre, ayant soin de déranger son lit comme s'il y eût pris son sommeil; ce ne fut que pendant les trois dernieres années de sa vie qu'il se résigna, par obéissance, à se coucher sur une paillasse. Pendant les rigueurs de l'hiver, on le voyait souvent trembler de froid de la tête aux pieds, tant à cause qu'il n'était vêtu que d'une vieille soutane tout usée, qu'à cause qu'il marchait sans la moindre chaussure ; néanmoins il s'approchait rarement du feu ; s'il le faisait quelquefois, il n'y restait que très peu de temps, et se le reprochait aussitôt en se traitant de poltron ; lorsqu'on le pressait d'aller se chauffer, il répondait humblement : « Notre corps est ainsi fait que plus on lui donne, plus il en prend ; il marche comme on l'habitue à marcher. » Voilà avec quel courage héroïque saint Léonard s'exerça à la tempérance et à la mortification ; mais comme il appartient surtout à cette vertu de mettre un frein aux appétits déréglés de la concupiscence, nous allons parler maintenant de sa chasteté, qu'il fut si jaloux de conserver intacte.

CHAPITRE XIV.

Chasteté de saint Léonard.

Notre Saint ayant promis solennellement à Dieu, le jour de sa profession, de garder la Chasteté parfaite,

fut fidèle à cet engagement; il la conserva intacte jusqu'à la mort, et se préserva avec une vigilance extrême de tout ce qui aurait pu tant soit peu la souiller. Mais ce ne fut pas seulement à partir de l'époque où il en fit le vœu au pied des autels qu'il se montra épris des charmes de cette noble vertu; dans son adolescence même, à l'âge le plus critique de la vie, il fut jaloux de se conserver pur au milieu du monde.

Dès ses tendres années, nous l'avons vu se soustraire, avec ses compagnons, par une fuite précipitée à un danger imminent que courait sa pudeur. Il était dès lors si modeste dans ses regards et dans ses paroles, que partout, à Port-Maurice aussi bien qu'à Rome, ceux qui le voyaient ou conversaient avec lui le regardaient comme un ange revêtu d'un corps mortel. Il joignit à la modestie la pénitence et l'oraison, s'exerçant à l'une et à l'autre lorsqu'il n'était encore que séculier, comme nous l'avons vu pareillement; il portait même ses jeunes compagnons à professer une tendre dévotion envers la très sainte Vierge, afin d'obtenir la pureté, cette vertu si agréable à la Mère de Dieu. Arrivé à l'âge où elle a coutume de rencontrer les plus grands obstacles, il redoubla de soin pour la conserver : ainsi, il n'avait de liaison qu'avec des personnes spirituelles et d'une conduite irréprochable; il fit choix d'un bon confesseur, sous la direction duquel il s'approchait fréquemment des sacrements, autre moyen très efficace pour conserver la chasteté; enfin l'amour de cette vertu le conduisit à l'état religieux, dans lequel il en fit à Dieu la promesse par un vœu solennel. Il s'estima toujours si heureux, dans la suite, d'avoir fait ce vœu, qu'il en rendait souvent grâces à Dieu, en se plaignant doucement de ne l'avoir pas connu dès son enfance, protestant que s'il l'eût connu, il eût voulu dès lors s'unir à Dieu par un lien si salutaire. Ces sentiments,

il les exprimait non seulement en particulier, mais en public du haut de la chaire. Voici, entre autres, ce qu'on lit dans son sermon sur l'impureté. « C'est à vous que je m'adresse, mon bien-aimé Jésus, et les larmes aux yeux, je vous rends grâces de m'avoir appelé à ce saint état et accordé la grâce de faire vœu de chasteté perpétuelle. Et pourquoi, mon doux Jésus, la première fois que ma mère m'enveloppa de langes, ne m'avez-vous pas éclairé sur le prix d'un pareil trésor? Ah! que je voudrais avoir fait dès lors un si beau vœu! Oh! quelle joie, quel paradis pour une âme que de vivre pure et chaste! » Pour l'observance rigoureuse de ce vœu, il adressait à Dieu de ferventes et continuelles prières, afin d'obtenir une pureté angélique, et il craignait tellement d'en ternir l'éclat qu'il aurait voulu être libre de toute inclination, si faible qu'elle fût, au vice contraire.

Ce désir ardent le faisait recourir aux moyens les plus propres et les plus efficaces de se conserver chaste; il avait coutume de dire qu'en pareille matière la bonne volonté ne sert guère, si l'on ne met en œuvre les moyens indispensables pour ne contracter aucune souillure. De là vient qu'il fuyait avec un soin extrême toute occasion qui aurait pu, de près ou de loin, faire naître dans son esprit quelque pensée inconvenante. Il ne traitait avec les personnes d'un autre sexe que par nécessité et les yeux baissés, et il les expédiait le plus brièvement possible, eût-il même affaire à des dames de haute condition, comme il arrivait bien souvent. Quoique agréable et de bon ton dans ses rapports ordinaires, il était grave et retenu avec les femmes, s'abstenant de toute expression qui aurait pu indiquer de la tendresse ou de l'inclination; ce sérieux et une modestie extrême accompagnaient les prudentes admonitions et les sages avis, qu'il jugeait bon de leur donner pour le bien de leurs âmes. Si son compagnon

se permettait parfois de lui faire observer qu'avec certaines dames qui s'adonnent à la spiritualité et à la dévotion, il faut discourir plus longuement et n'être pas si sec, de peur d'être soupçonné de manquer d'éducation, il lui répondait : « Mon frère, qu'on dise que le père Léonard est un mal élevé, un rustre, un impoli, peu m'importe. En matière de pureté, quelque précaution, quelque sévérité qu'on emploie, ce n'est jamais trop. »

D'autres fois, il disait aussi : « Ne savez-vous pas, mon frère, qu'un lis est d'autant plus à l'abri des insultes, qu'il est plus entouré d'épines? Si ces dames reçoivent quelques piqûres de l'âpreté de mes paroles, outre qu'en définitive elles en seront édifiées, la décence en sera toujours plus en sûreté, et c'est ce que j'ai souverainement à cœur. » Pendant tout le temps qu'il parlait avec des femmes, il ruminait dans son esprit quelque bonne pensée dont il avait eu soin de se munir. Il avait coutume de dire, pour l'instruction des autres, qu'un religieux obligé de converser par nécessité avec une femme, doit imiter ceux qui traitent avec des pestiférés. De même que ceux-ci, continuait-il, pour se préserver de la contagion, ont en main quelque essence dont l'odeur forte les prémunit contre les émanations pestilentielles, ainsi le religieux qui est dans le cas de devoir traiter avec des femmes, doit aspirer le parfum de quelque bonne maxime enracinée dans son cœur, et qu'il repasse dans son esprit tout en causant avec elles.

Il usait envers elles de la même sécheresse, de la même gravité, et peut-être allait-il plus loin encore, lorsqu'il entendait leurs confessions, et cela à cause de la haute idée qu'il avait d'un ministère si vénérable : « Le confessionnal, disait-il, est un lieu sacré. C'est un bain salutaire dont on ne doit s'approcher que pour

purifier son âme de toute souillure; par conséquent il ne faut, sous aucun prétexte, s'y permettre d'autres discours que ceux qui tendent purement et simplement à une fin si relevée. Le ministre sacré doit donc si bien peser ses paroles, régler sa conduite avec tant de discrétion, que tout respire la pureté; de peur qu'en appliquant le remède sur les plaies d'autrui, il n'aille lui-même se souiller de quelque tache. » En conséquence, lorsqu'il écoutait les confessions des femmes, il ne tournait jamais le visage de leur côté, et, après avoir entendu, dans une attitude religieuse, ce qu'il avait besoin de savoir pour l'administration discrète du sacrement de pénitence, il leur donnait les avis que les circonstances réclamaient, et les congédiait sans vouloir écouter une seule parole qui n'eût pas trait à la confession. Il voulait que son confessionnal fût fermé sur le devant par un rideau, qu'il avait soin de tirer, afin de ne pas voir les femmes qui attendaient leur tour pour se confesser, et avant d'entrer au saint tribunal, craignant que le démon ne pût susciter dans son esprit quelque image impure, il se recommandait avec ferveur à son Ange gardien pour être préservé de ce danger.

Il veillait attentivement à ce que, dans les missions, on observât la plus sévère modestie; à cette fin, il interdisait expressément aux femmes l'entrée de la maison où il logeait; et s'il s'agissait des femmes de la maison, il leur faisait entendre, dès son arrivée, qu'elles ne pouvaient pas mettre le pied dans les chambres occupées par les missionnaires; il se comportait en un mot de telle manière que, hors du confessionnal, il ne leur parlait que pour les motifs les plus urgents.

Il observa constamment la résolution qu'il avait prise de ne sortir jamais seul, ne fût-ce que pour aller de son logement à l'église ou revenir de l'église à son logement, et il veillait à ce que ses compagnons

observassent la même mesure. S'il arrivait que lui ou quelqu'un d'eux fût appelé pour confesser une infirme, il voulait être accompagné soit d'un prêtre, soit d'un homme grave, qui, durant la confession, se tenait dans un endroit d'où il pouvait apercevoir le confesseur et la pénitente. Quand on s'étonnait de tant de précautions, il répondait d'ordinaire : « Si la vertu de chasteté est nécessaire à tout le monde, spécialement aux personnes consacrées à Dieu, elle est surtout indispensable à ceux qui ont la charge de conduire les âmes à Dieu ; car la plus légère apparence contraire, entre autres funestes effets, suffit pour empêcher qu'on ne produise le moindre fruit dans les âmes. Pour un missionnaire, il ne suffit donc pas d'être pur aux yeux de Dieu, mais il doit aussi paraître tel aux yeux du monde; c'est pourquoi il est bon qu'il ait toujours un témoin de ses actions. »

C'est pour le même motif que, dans ses courses apostoliques, il ne voulut jamais permettre qu'aucune femme l'accompagnât, ayant pour maxime qu'un religieux doit éviter, non seulement ce qui est mal, mais encore tout ce qui peut être mal interprété par la malignité du siècle, qui n'est que trop porté à juger défavorablement, surtout les personnes religieuses. Il ne permettait même à personne, et beaucoup moins aux femmes, de lui toucher les mains ; et, comme dans les lieux où il passait, le peuple se pressait en foule autour de lui, pour les lui baiser, il présentait à tous sa tunique ou son manteau, sans s'arrêter, et poursuivait sa route comme absorbé par quelque pensée. Bien plus, comme on lui voyait porter son manteau par les plus grandes chaleurs, ce qui était fort incommode, on lui demanda plusieurs fois pourquoi il ne s'en déchargeait pas; il répondait ingénument : « Ces bonnes gens, dans leur naïveté, veulent me baiser la main, et bien souvent quantité de femmes ont la simplicité de se montrer

aussi empressées que les autres, et j'ai beau tenir les mains dans mes manches, on s'efforce de me les arracher, ce qui me déplaît beaucoup; car je ne crois pas qu'il soit décent de la part d'un religieux, même sous prétexte de dévotion, de se laisser toucher les mains, surtout par des femmes. Or, quand j'ai mon manteau, on baise ce vêtement que je suis indigne de porter, et je suis préservé du danger d'avoir les mains touchées par qui que ce soit. »

Dans une instruction qu'il donna à une religieuse sur le sujet dont nous parlons, il lui écrivit en ces termes : « Si vous aimez à vivre dans une parfaite chasteté, voici le secret : Retraite, Modestie et Mortification; observez ces trois points, et vous serez chaste. » Ce qu'il insinuait aux autres, il le pratiquait lui-même avec la dernière exactitude. Il vivait tellement retiré, qu'étant au couvent, il ne descendait seulement pas au jardin pour prendre l'air, et lorsqu'il était en mission, il ne sortait de sa chambre que pour se rendre à l'église, ou pour remplir quelque devoir de charité. Il avait fréquemment ces paroles à la bouche : « Un religieux qui n'aime pas la retraite fera aisément, un jour ou l'autre, quelque fâcheuse rencontre où sa pureté, si elle n'est entamée, sera au moins en danger de se ternir : ne se mettre pas en peine d'éviter de pareils dangers, en ne voulant pas s'abstenir d'errer çà et là, c'est l'indice d'une pudeur déjà éteinte ou sur le point de s'éteindre. » Ses yeux constamment baissés, son attitude modeste, sa démarche contenue, tout son extérieur, en un mot, respirait la sainteté; aussi l'on entendait dire à bien des personnes qu'elles se sentaient touchées à son simple aspect; et d'autres, qui ont vécu avec lui pendant plusieurs années, assurent n'avoir jamais remarqué en lui, ni une parole, ni une action, ni un geste qui ne fût marqué au coin de la plus

sévère modestie. Dans les avertissements spéciaux qu'il donnait aux jeunes gens, il leur disait : « Si vous n'êtes modestes, vous ne serez jamais chastes. Les chutes contre la sainte vertu de pureté, le plus souvent, ont pour principe un manque de modestie. »

Quant à sa Mortification corporelle, cet autre rempart indispensable de la chasteté, on en a parlé suffisamment dans le chapitre précédent. Ajoutons seulement que, vu ses énormes fatigues et la manière dont il se traitait lui-même, son existence, au jugement des médecins et de bien d'autres, était un véritable prodige. Il avait en effet profondément gravé dans son cœur cette maxime qu'il exprimait même dans ses discours publics, savoir, que, « pour empêcher un poulain de ruer, il faut lui ôter l'avoine et employer le bâton ; il en est de même, continuait-il, de notre corps, il faut le faire jeûner, le traiter rudement, le mater à force de mortifications, pour qu'il n'ait pas la hardiesse de récalcitrer contre l'esprit. »

A tous ces moyens si nécessaires pour se conserver chaste, il joignait le plus indispensable de tous, l'oraison. Persuadé que l'homme ne peut garder un si précieux trésor par ses propres forces, il disait souvent : « De nous-mêmes nous ne pouvons rien, et en cette matière surtout nous avons besoin d'un secours particulier de Dieu. » Aussi lui demandait-il continuellement, dans l'oraison, la grâce d'observer avec la plus parfaite exactitude son vœu de chasteté ; et d'aussi loin qu'il appréhendait un danger, une surprise, il avait recours à son oraison jaculatoire : *Mon Jésus, miséricorde!*

Quelle que fût sa vigilance à prémunir contre toute atteinte le lis de sa pureté, il ne se fiait cependant pas à lui-même ; et dans les exhortations qu'il adressait en certaines occasions à ses compagnons, il laissait échapper ces paroles : « Mes frères, tout vieux que je suis,

en cette matière, j'ai grand'peur, et je ne me hasarde pas à lever les yeux de terre, en songeant que tant d'hommes qui étaient vraiment ornés de vertus et de sainteté, surpris à l'improviste, ont fait de déplorables chutes. » D'autres fois, il disait : « Fuyons, mes frères, craignons et recommandons-nous à Dieu ; car il n'y a pas de vertu aussi délicate que la pureté. Le démon ne dort pas, et il n'épargne ni vieux, ni jeunes, ni religieux, ni séculiers ; et si un religieux par malheur vient à tomber, comme il tombe de plus haut, sa chute est bien plus terrible. » Pour se mettre plus en sûreté, il avait formé le propos de découvrir à son père spirituel tout ce qui lui arrivait concernant cette vertu, bien qu'il n'y eût pas ombre de péché ; il engageait aussi les autres à en faire autant : « Oh ! si vous saviez, disait-il, tout ce que le démon perd de force et d'audace quand il se voit démasqué, et que nous manifestons ingénument ses suggestions à notre confesseur, pour nous laisser diriger par ses sages conseils ! En voyant ses fraudes et ses artifices dévoilés, il s'enfuit confus et déconcerté ; tandis que si nous restons boutonnés et que nous renfermions dans notre cœur tout ce qu'il nous suggère, sans en parler, nous flattant qu'il n'y a pas de péché et que par conséquent nous pouvons garder le silence, son insolence s'accroît, et il s'encourage à nous tenter jusqu'à ce qu'il nous ait terrassés. » Celui qui put lire dans sa conscience et qui entendit sa confession générale dans les dernières années de sa vie, a fait une déposition en ces termes : « Je tiens pour certain qu'une de ses plus belles couronnes dans le ciel sera celle de la chasteté et de la pureté de cœur, tant il a usé d'une exacte vigilance sur lui-même pour fuir jusqu'à l'ombre d'un danger, et se conserver pur et sans tache. »

Enfin on peut juger de son amour pour la chasteté par l'énergie et le zèle qu'il déployait, dans ses prédi-

cations, contre le vice contraire. On ne pourrait dire le nombre des personnes de mœurs dissolues, qui, touchées par ses paroles, renoncèrent à leurs désordres et embrassèrent une vie chaste et exemplaire; partout, en effet, où il allait donner des missions, il moissonnait des fruits abondants de ce genre. Tantôt par la force de ses raisons, tantôt par ses chaleureuses exhortations, tantôt en prenant en main le crucifix, tantôt en saisissant sa discipline pour se frapper rudement, il parvenait toujours à ébranler les impudiques et à porter tous ses auditeurs à observer la chasteté, chacun selon son état. Il poursuivait le vice impur dans tous ses retranchements : il s'élevait avec une véhémence et une liberté vraiment apostolique contre l'abus des fréquentations entre jeunes gens de différent sexe, contre les familiarités qu'on se permet dans les réunions, contre les propos lascifs ou trop libres, contre la lecture des livres obscènes et des romans, contre les gravures ou peintures indécentes, contre la vanité des femmes, contre les bals, en un mot contre tout ce qui sert d'aliment à la passion et n'est propre qu'à blesser la vertu. Il se montra constamment l'implacable ennemi de ces funestes dangers, il les signalait au peuple comme des filets tissés avec art par le démon, pour entraîner les âmes dans l'impureté, et de là en enfer. Dieu ne permit pas que tant de zèle demeurât infructueux ; outre les innombrables conversions de personnes de mauvaise vie, on vit, grâce à lui, dans une multitude d'endroits les théâtres abandonnés, les spectacles défendus, le carnaval supprimé, les fréquentations entre jeunes gens interdites, enfin les changements les plus étonnants et les plus prodigieux s'opérer comme par enchantement. Voilà les effets de la haine que saint Léonard portait au vice impur et de son ardent amour pour la chasteté.

CHAPITRE XV.

Force d'âme héroïque de saint Léonard.

La Force chrétienne est cette vertu qui rend l'âme supérieure à tous les obstacles, qui s'opposent à notre perfection ou à celle du prochain, et nous fait recevoir de la main de Dieu, avec un courage imperturbable, les croix et les adversités; nous allons voir brièvement à quel point notre héros excella dans cette vertu. Sa vie tout entière, en effet, fut semée d'écueils et de traverses, de difficultés et de dangers; il sut tout vaincre, tout surmonter. C'était une chose merveilleuse que de le voir s'engager, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, dans les entreprises les plus ardues et les plus épineuses, sans jamais perdre courage, sans jamais laisser apercevoir ni pusillanimité, ni hésitation à se mettre à l'œuvre et à poursuivre jusqu'à ce qu'il eût atteint son but. On n'en finirait pas si l'on voulait rapporter tous les cas où il dut déployer une force vraiment héroïque; nous n'en indiquerons que quelques-uns, qui, à raison du concours de circonstances imprévues, compliquées et embarrassantes, réclamèrent de sa part une plus grande énergie.

Il fit d'abord éclater son énergie en établissant dans les couvents de Retraite la plus stricte observance des règles et des constitutions, même dans les choses les moins importantes, et en résistant efficacement à l'opposition de ceux qui voyaient ces Retraites de mauvais œil. Il disait, à l'occasion : « Notre Institut est ma mère, et je m'estimerais heureux de donner ma vie pour le

maintenir et le défendre. » On a vu, dans la première partie, toutes les peines qu'il s'imposa pour établir à Florence le couvent du Mont, les difficultés qu'il eut à surmonter, par suite de l'opposition d'un grand nombre de personnes influentes ; il essuya à ce sujet de si graves déplaisirs, tant de la part des siens que de la part des étrangers, qu'il fut réduit à proférer ces paroles : « Qu'on m'outrage, qu'on m'accable de coups, si l'on veut, pourvu que notre Institut se conserve et se maintienne dans toute sa vigueur ! » Il fit dans ce but plusieurs voyages de Rome à Florence et de Florence à Rome, dans les saisons les plus rigoureuses, toujours pieds nus, et sans perdre courage en présence des adversités et des traverses de tout genre. Que dis-je? plus il rencontrait de difficultés et d'obstacles, plus aussi il montrait d'énergie, se déclarant prêt à souffrir encore davantage, voire même à verser son sang, s'il le fallait, pour la gloire de Dieu et le progrès de son Institut. Dans bien d'autres circonstances il se montra armé d'une force invincible, en reprenant, avec une sainte liberté et sans acception de personnes, les transgresseurs des bons usages, même dans les moindres observances.

Il montra le même courage, et plus encore peut-être, dans les rencontres difficiles, qui se présentèrent fréquemment, tandis qu'il exerçait le ministère apostolique. L'esprit de force, en effet, est bien nécessaire à celui qui fait la guerre au vice et à l'enfer ; car on est exposé dans cette lutte aux railleries des libertins, qui s'entendent condamner, aux persécutions des vicieux, qui se voient confondus, aux outrages des pécheurs obstinés, qui bravent tout. Or, quiconque a assisté aux prédications de saint Léonard a pu dire si on le vit jamais faiblir par crainte ou par respect humain. Tous, au contraire, ont attesté avec admiration le courage et

la force d'âme qu'il déployait contre le péché et contre les pécheurs, quoi qu'il pût lui arriver de fâcheux et de désagréable.

Rencontrait-il un scandale? aussitôt, mettant de côté tout déguisement et tout artifice de langage, il le dénonçait publiquement et s'élevait avec une véhémence extrême contre les coupables, sans craindre de les blesser ; seulement, en homme prudent autant qu'énergique, il respectait les personnes qu'il s'abstenait de nommer, et s'en prenait aux désordres qu'il voulait déraciner. Si cela ne suffisait pas, si, malgré ses avertissements donnés du haut de l'estrade, le scandale ne disparaissait pas, il faisait appeler l'auteur du mal, ou se rendait chez lui, et avec cette liberté apostolique qui lui faisait tout braver, il lui mettait sous les yeux ses devoirs, ainsi que le danger auquel il s'exposait d'une éternelle damnation. Et il n'en agissait pas ainsi seulement avec les personnes d'une condition ordinaire, auxquelles le monde s'imagine qu'un ministre de l'Evangile peut parler avec plus de franchise et de hardiesse; il en usait de même à l'égard des personnes les plus distinguées sous le rapport de la naissance, des qualités ou du rang, dont on se persuade quelquefois qu'il faut, sinon tolérer, au moins dissimuler les désordres. Beaucoup, même parmi les ministres de Dieu, s'étonnaient de l'intrépidité avec laquelle il reprenait, soit en public, soit en particulier, sans jamais se déconcerter, tout ce qu'il jugeait digne de reproche et de blâme, n'ayant en vue que l'honneur de Dieu et le salut des âmes.

Un personnage de haut rang tomba malade à Rome. Sa confiance dans saint Léonard lui avait fait faire beaucoup de bonnes œuvres sous ses inspirations, mais ce malade, réduit à l'extrémité, nourrissait une haine mortelle contre son neveu ; il ne voulait ni le voir, ni même en entendre parler. Le Serviteur de Dieu, qui

n'avait jamais eu soupçon de cette inimitié, n'en fut pas plus tôt informé qu'il se rendit sur-le-champ chez le malade, et à peine arrivé près de son lit, il lui dit, sans autre préambule : « Excellence, je vous ai aimé pendant votre vie, et lorsque vous étiez en pleine santé; je vous aime beaucoup plus maintenant que vous êtes malade et sur le point de mourir. En vertu donc de l'amour que je porte à votre âme, je vous dis, sans détours superflus, qu'il faut, ou que vous pardonniez à votre neveu, ou que vous vous damniez. » En entendant ce langage intrépide, le malade, qui s'était montré inflexible aux prières de tant d'autres, au point que personne n'avait plus le courage de lui parler de réconciliation, se laissa subitement toucher ; il fit appeler son neveu, l'embrassa avec une charité chrétienne, et peu après passa à une autre vie.

Tandis que le Serviteur de Dieu donnait la mission dans une ville de la Campagne Romaine, on l'avertit que les femmes de l'endroit étaient fort peu modestes dans leur mise : il insista donc avec force pour que les jeunes personnes, spécialement, sortissent toujours décemment vêtues, surtout pour se rendre à l'église. Quelques-unes des principales de la ville se flattèrent que le missionnaire aurait pour elles des égards particuliers, soit à cause qu'il était logé chez l'archiprêtre, leur oncle, soit à cause du rang distingué que leurs familles occupaient dans l'endroit; sans tenir compte par conséquent de ses avertissements, elles se rendirent à l'église avec leurs compagnes, vêtues comme de coutume, c'est-à-dire les épaules presque nues, et elles prirent place au pied de l'estrade pour mieux entendre le prédicateur. Celui-ci, informé de ce qui se passait, termina son sermon en rappelant à ses auditeurs l'obligation de subvenir aux besoins du prochain, et les invita très chaleureusement à faire ce soir-là une aumône plus

abondante que d'ordinaire, pour un besoin qu'il jugeait urgent. Tout le monde avait les yeux fixés sur lui et les oreilles tendues, pour savoir quelle était la destination de cette aumône; il les tira enfin d'incertitude, et s'exprimant avec une sainte liberté : « A quoi sera donc employé, dit-il, le produit de la collecte qui va avoir lieu? A rien autre, sachez-le bien, qu'à acheter une pièce de grosse toile pour en donner un morceau à chacune de ces demoiselles qui ont assisté au sermon, et qui sont à peine vêtues, probablement parce qu'elles n'ont pas assez d'étoffe pour se couvrir décemment les épaules. » Les jeunes personnes rougirent en entendant cette conclusion, et se couvrant du mieux qu'elles purent, elles prirent la résolution d'être sur leurs gardes à l'avenir. Elles comprirent que si le ministre de Dieu était plein de zèle pour leur conversion, il était aussi doué d'assez de courage pour braver tout respect humain, quand il s'agissait de leur salut. Et, en réalité, on ne pourrait dire combien le Serviteur de Dieu était au-dessus de ces considérations pusillanimes, capables d'empêcher parfois qu'on emploie efficacement le glaive de la parole de Dieu, pour trancher les liens qui retiennent les âmes captives; de quelle énergie il s'armait au besoin contre le vice, partout où il se montrait, soit parmi les personnes de commune condition, soit dans les rangs les plus élevés de la société. Qu'il serait bien nécessaire que Dieu suscitât de nos jours un autre Léonard, un missionnaire animé de son zèle et de sa force, pour opposer une digue aux effronteries de la mode, aux immodesties, au luxe, dont les excès déplorables, tant de la part des femmes que de celle des hommes, sont le scandale de notre époque !

Quoique tous les lieux que saint Léonard illustra de ses travaux apostoliques, aient été témoins du zèle et de la vigueur avec laquelle il poursuivait les désordres

et le libertinage, je me renfermerai cependant dans la ville de Rome; et entre les diverses missions qu'il y donna, et dans lesquelles il se fit constamment admirer comme un homme rempli de l'esprit de Dieu, je m'arrêterai à celle qu'il prêcha sur la place Navone pour préparer le peuple à l'Année-Sainte. Pendant quinze jours consécutifs il parut sur ce vaste théâtre, ayant devant lui, outre la masse du peuple, la plus grande partie de la noblesse, presque tous les Cardinaux et plusieurs fois le Souverain Pontife Benoît XIV lui-même. Quiconque n'aurait pas eu l'intrépidité de notre héros eût été saisi de quelque crainte en se voyant en présence d'un pareil auditoire, composé de personnes de tous états, de toutes conditions, avec la charge de porter la parole à tous, pour obtenir la conversion de chacun ou son progrès dans la vertu. Mais lui, comme un autre apôtre, n'ayant en vue que la gloire de Dieu et le salut des âmes, s'éleva avec tant de force contre le vice, qu'on fut obligé de reconnaître qu'il était animé de cet esprit dont il est écrit : *Ubi Spiritus Domini, ibi libertas*[1]. « Là où est l'Esprit de Dieu, là aussi est la liberté. »

En effet, il reprit sans détours, avec une liberté et un courage étonnants, les péchés du peuple et le libertinage des grands, les désordres des pauvres et les excès des riches, s'exprimant avec tant de véhémence, de clarté et d'à-propos, que tous, ecclésiastiques et séculiers, grands et petits, riches et pauvres, purent en prendre chacun leur part. Il y en eut plusieurs, même parmi ceux qui ont l'habitude du ministère apostolique, qui, en voyant la sainte hardiesse avec laquelle l'homme de Dieu poursuivait les vices de toutes les classes de la société, haussèrent les épaules de stupéfaction, et confessèrent ingénument leur propre faiblesse, avouant qu'ils n'au-

(1) *II. Cor. 3. 17.*

raient jamais eu autant de courage, et que cette force d'âme n'appartenait qu'à notre missionnaire.

Il se montrait cependant encore plus hardi contre les scandaleux; le fait suivant que nous choisissons entre bien d'autres en fournira la preuve. Il prêchait en 1743 dans une localité de la république de Gênes; il y avait là un gentilhomme qui, au scandale de tout le pays, et au grand déplaisir de ses parents, vivait publiquement en concubinage; personne n'avait jamais pu le déterminer à s'en dégager et à rentrer en lui-même. Saint Léonard, dans le cours de ses sermons, fit retentir les avertissements les plus pressants, il représenta sous les couleurs les plus vives la laideur d'un vice si abominable, et la grandeur du châtiment suspendu sur la tête de celui qui, non content de se damner lui-même, entraîne encore les autres par ses scandales à la damnation éternelle. Ces mouvements d'un zèle ardent ne firent nulle impression sur le cœur endurci du gentilhomme, aveuglé par sa passion; le soir suivant, pendant qu'on prêchait sur la place, il se tenait à son balcon avec sa concubine, pour écouter le sermon, faisant en quelque sorte étalage de son iniquité à la vue de tout le monde. Le saint missionnaire, en ayant eu avis, sentit son zèle s'enflammer à tel point que ses yeux semblaient lancer des traits de feu, et comme le scandale était public, il le reprit aussi publiquement, mais avec tant de véhémence, que chaque parole était comme un coup de foudre qui aurait dû abattre le coupable et le faire sortir de sa léthargie. Ce n'était point assez : il alla le trouver dans sa propre maison, et quoiqu'il dût s'attendre à tout de la part d'un hommme irrité d'avoir été publiquement flétri, il osa lui parler d'un ton ferme, et mit en œuvre tout ce que son zèle put lui suggérer pour en triompher; enfin, le voyant plongé dans une obstination irrémédiable, il lui prédit un châtiment prompt et sévère de la part de Dieu,

et sortit. Ses paroles se vérifièrent bientôt; car quelques jours s'étaient à peine écoulés que le malheureux fut tué par son propre frère, sur le seuil de son hôtel. Et afin que l'on reconnût à l'évidence que ce coup funeste était le châtiment de son impiété et de son obstination, Dieu permit que le sang qui avait coulé en abondance à l'endroit où il était tombé mort ne pût être enlevé; on eut beau gratter, employer tous les moyens imaginables, il demeura longtemps visible, comme un monument de la vengeance de Dieu contre ceux qui, au lieu de se rendre aux avertissements de ses ministres, s'en moquent et s'obstinent dans le mal.

Enfin saint Léonard fit surtout éclater cette force chrétienne en acceptant et en entreprenant les missions du royaume de Corse. D'abord, Génois d'origine, il n'ignorait pas qu'il était envoyé à une nation ennemie de la sienne, qu'il devait s'adresser à un peuple divisé par les factions, en état de révolte, en proie aux discordes et aux inimitiés intestines qui désolaient toute la contrée. Il partit néanmoins et poursuivit son œuvre, quoique obligé bien des fois de prêcher à une foule armée, s'exposant à un péril évident de mort, sans s'en inquiéter, ni se déconcerter le moins du monde. Pour n'être pas trop long, qu'il me suffise de rapporter un trait entre mille qui prouve jusqu'où il portait cette force héroïque. Tandis qu'il parcourait cette île, on voyait paraître dans tous les lieux où il s'arrêtait pour donner la mission, un certain Marc-Aurèle, qui était regardé comme le grand chancelier du prétendu roi Théodore. Ce personnage, en grande estime auprès des siens, travaillait à maintenir et à accroître le parti du faux monarque. Quoiqu'on ne connût pas positivement les intentions qu'il avait en suivant les traces de notre missionnaire, il y avait tout lieu de les suspecter et de craindre. Pendant la mission d'Omessa, l'homme de

Dieu parla, dans son sermon, des funestes effets que produisent les dissensions, et du gain qu'elles procurent à l'enfer. Marc-Aurèle lui fit dire sur-le-champ que s'il ne csssait de prêcher sur ce ton, on verrait se renouveler en Corse les martyres du Japon. Saint Léonard, sans se laisser intimider, le fit venir en sa présence et lui parla d'un ton ferme et persuasif; cet homme si insolent ne sut que dire et ne trouva pas un mot à répondre au Serviteur de Dieu; celui-ci cependant, voyant qu'il ne gagnait rien, lui commanda, d'un ton de voix impérieux, de se mettre à genoux, ce que l'autre fit; puis il ajouta : « Ecoute bien, obstiné : puisque tu ne veux pas te rendre à la grâce, au moins fais ce que je te demande : récite chaque jour un *Pater* en l'honneur de saint Vincent Ferrier. » Après ces paroles, il le congédia, en lui disant : « Lève-toi et pars. » Marc-Aurèle promit de réciter la courte prière qui lui était assignée et partit la tête baissée. Tous ceux qui étaient présents demeurèrent stupéfaits de la hardiesse avec laquelle saint Léonard avait harangué ce chef insolent des révolutionnaires, qui semait partout l'épouvante.

Quelques jours après, notre héros arriva à Corti, diocèse d'Aléria, un des endroits les plus considérables de l'île. Il venait d'y ouvrir la mission, lorsqu'il reçut avis du gouverneur de Bastia qu'on faisait circuler une lettre en son propre nom, par laquelle les chefs et les notables des paroisses rurales étaient invités à se réunir à Corti, un jour déterminé, pour traiter des articles concernant la pacification du pays. La circonstance était fort délicate et hérissée de dangers; d'un côté beaucoup de chefs étant déjà arrivés à Corti, et le nombre s'en augmentant de jour en jour, le Serviteur de Dieu comprit qu'à la faveur de son silence l'étincelle pourrait devenir un incendie; d'un autre côté, s'il parlait, il s'exposait au péril le plus grave et le plus manifeste. Il

n'hésita pas, et, sans se mettre en peine de ce qui pouvait en résulter de fâcheux pour lui, il monta sur l'estrade le jour même où l'on découvrit la trame, et protesta devant tout l'auditoire qu'il n'était pas l'auteur de la lettre qu'on avait fait circuler sous son nom, qu'il n'en avait pas même eu connaissance. Il ajouta de plus « que c'était là une trame infernale, et que quiconque par ses manèges empêcherait le rétablissement de la paix, se rendrait coupable de tous les crimes qui continueraient à souiller le pays. » En entendant une pareille déclaration, ces chefs accourus de différents côtés furent saisis d'étonnement, et tous comme subitement changés s'écrièrent d'une voix unanime : *Paix! Paix!* Dans le nombre se trouvait le fameux Marc-Aurèle, qui s'humilia enfin aux pieds de saint Léonard, et d'après ses conseils, quoique proscrit et mis à prix pour une somme considérable, se rendit, muni d'une lettre de recommandation, auprès du gouverneur de Bastia; il en fut bien accueilli et obtint sa grâce.

Notre Saint ne montra pas moins d'énergie à Cascia, diocèse de Mariana. Il y avait là deux familles puissantes qui se haïssaient à mort ; à force de prédications et d'exhortations, il les porta à déposer leurs rancunes et à se réconcilier. Les deux familles se rendirent dans ce but avec leurs factions au couvent des frères Mineurs Observantins, où logeait le Saint; mais l'un des deux partis, repoussant les propositions d'arrangement faites par l'autre, on en vint aux armes; un des partisans avait déjà le fusil à l'épaule, tenant son adversaire en joue ; il allait en résulter un affreux carnage entre les deux factions, qui étaient composées chacune de plusieurs centaines d'hommes armés. A la vue d'un si grave danger, notre héros, sans perdre sa présence d'esprit, se jette avec une admirable intrépidité au-devant de celui qui allait lâcher son coup, et l'embrasse au milieu de la

confusion générale, ne tenant aucun compte de sa vie pour empêcher la perte des âmes ; puis il se met à conjurer les uns, à exhorter les autres d'un ton si pathétique, qu'il parvient enfin à apaiser le tumulte, à réconcilier les esprits et à opérer la réunion. Je pourrais citer, si je ne craignais d'être trop long, une foule d'autres exemples de cette force héroïque à surmonter les difficultés, à vaincre les oppositions, à braver les dangers les plus extrêmes ; mais ce qui a été dit suffira, j'espère, pour faire comprendre à quel degré notre Saint fut doué de cette noble vertu.

CHAPITRE XVI.

Humilité et Patience de saint Léonard.

L'humilité est une vertu qui nous fait concevoir de bas sentiments de nous-mêmes, d'où il suit qu'elle a plusieurs degrés, proportionnés à la connaissance plus ou moins parfaite que nous avons de notre bassesse naturelle ; en sorte que si quelqu'un a de modestes sentiments de lui-même, on peut dire qu'il est humble ; s'il supporte volontiers que les autres aient les mêmes sentiments à son égard, il est encore plus humble ; et si enfin il désire, s'il cherche même d'être méprisé et abaissé, il est très-humble. Or, saint Léonard posséda l'humilité à tous ces degrés : non seulement il eut toujours une très basse idée de lui-même, mais il désira en outre qu'elle fût partagée par les autres et il aima sincèrement d'être un objet de mépris et d'abjection pour tout le monde.

Quant à l'opinion qu'il avait de lui-même, on peut en

juger par les résolutions qu'il a prises et renouvelées plusieurs fois. Ces résolutions, conformes aux sentiments les plus intimes de son âme, sont un témoignage irréfragable de ce que nous avançons. Aussi ne l'entendit-on jamais proférer une parole qui pût tourner à son avantage; tous ses discours, au contraire, tendaient à le rabaisser dans l'estime des autres. Si les effets admirables et prodigieux de ses prédications et plus encore de ses vertus, lui attiraient des applaudissements universels, bien loin de se laisser aller à l'enflure ou à une vaine complaisance, il en rougissait de confusion, attribuant tout cela à la simplicité des personnes ignorantes qui se livraient à ces démonstrations, parce qu'elles ne savaient pas, disait-il, ce que c'était de lui. Souvent, lorsqu'il passait dans les rues, le peuple se pressait en foule pour le voir et lui baiser la main, quelquefois la multitude l'entourait de toutes parts; mais lui, comme absorbé dans ses pensées, et sans prendre garde à ce qu'on faisait, se dégageait comme il pouvait et poursuivait son chemin. Plusieurs fois son compagnon lui demanda ce qu'il pensait dans son cœur de cette religieuse vénération que les peuples lui témoignaient; il répondait : » Mon frère, la naïveté de ces gens est grande. Ils ne me connaissent pas; s'ils savaient ce que je suis, au lieu de faire toutes ces démonstrations, ils me jetteraient la pierre. »

Grâce à cette opinion qu'il avait de lui-même, c'était pour lui la chose la plus naturelle et la plus ordinaire que de s'abaisser au-dessous de tout le monde et de se réputer le dernier des hommes. Souvent, dans les couvents, il se jetait à genoux en présence de tous les religieux, confessant qu'il n'était qu'un roseau creux, et que, tandis qu'il travaillait à sauver les autres et à les enflammer de l'amour divin, lui-même avait le cœur froid et insensible; il se recommandait à leurs prières,

afin qu'ils lui obtinssent de Dieu la grâce qu'après avoir prêché et enseigné aux autres le chemin du paradis, il ne fût pas lui-même du nombre des réprouvés, et précipité en enfer. Ces paroles étaient dites d'un ton si pathétique et accompagnées de tant de larmes, qu'il n'y avait pas lieu de douter qu'elles ne vinssent d'un cœur vraiment humble et profondément pénétré de son indignité.

Lorsqu'il arrivait dans un lieu pour y faire la mission, après sa visite à l'église, il allait directement chez les curés de l'endroit, leur baisait la main et leur demandait à genoux la bénédiction. Non content de cela, pendant la prédication sur la sainte Vierge, il baisait publiquement les pieds à tous les prêtres présents, et l'impression que produisait cet acte d'humilité en porta un grand nombre à déposer tous les sentiments de haine ou d'orgueil qu'ils nourrissaient; car beaucoup de personnes, même de première condition, confuses d'elles-mêmes, à la vue d'un tel exemple d'humilité donné par ce saint missionnaire, s'humiliaient publiquement à leur tour, et se réconciliaient avec leurs ennemis. Dans quelques villes on eut l'édification de voir des évêques mêmes, en présence du peuple ému, descendre de leur trône pendant le sermon, et aller baiser les pieds de ceux avec qui ils avaient vécu jusque-là en désaccord. Mais ce n'est pas seulement vis-à-vis de ses supérieurs que saint Léonard se montrait si humble, il l'était aussi à l'égard de ses inférieurs et de ses égaux. Il s'en rapportait volontiers à leurs sentiments et suivait leurs conseils, même ceux de simples frères laïques, qui s'avisaient parfois de lui en donner. Il ne s'en formalisait nullement, et sa réponse était ordinairement celle-ci : « Oui, mon frère, vous avez raison, je me conformerai à vos avis. » Un d'eux lui ayant écrit pour l'engager à ne pas tirer vanité du concours

et des applaudissements des fidèles, il répondit en ces termes : « Je vous remercie de vos bons conseils ; j'en ai grand besoin. » Dans une autre occasion, son compagnon, simple frère convers, l'ayant invité à préparer quelques sermons afin de varier, il avait répondu qu'il n'était pas disposé à le faire, parce que cela servirait plutôt à amuser les fidèles qu'à les édifier ; mais ayant réfléchi ensuite sur cette réponse, le matin suivant il se jeta aux genoux du frère et lui demanda pardon de lui avoir répondu de la sorte, le priant d'avoir pitié de lui, s'il l'avait scandalisé, attendu qu'il n'était qu'un orgueilleux.

S'il apprenait que les fidèles, après la mission terminée, se proposaient de l'escorter à son départ, il avait soin de disparaître avant la pointe du jour, sans que personne s'en aperçût. Lui arrivait-il de devoir passer dans des lieux où il était connu ? il s'enfonçait le capuchon sur la tête et hâtait le pas ; quelquefois même il prenait des chemins détournés, allongeant sa route plutôt que de s'exposer à être rencontré par des personnes de connaissance ; il redoutait plus les honneurs que les mondains n'appréhendent les affronts. Lorsqu'il donna la mission à Port-Maurice, sa ville natale, ses concitoyens, dans le désir d'avoir son portrait, le firent peindre au naturel pendant qu'il prêchait, sans qu'il s'en doutât. Le portrait achevé, on le lui présenta en le priant de dire en toute sincérité, s'il savait à qui cette peinture ressemblait. Il demeura tout confus en reconnaissant ses traits, et se tournant vers les gentilshommes composant la députation, il leur dit : « Qu'avez-vous donc fait ? que Dieu vous le pardonne ! » et il se mit à fondre en larmes. Ces messieurs, édifiés et touchés, se dirent les uns aux autres : « Nous avions cru ménager une surprise agréable au père Léonard, et nous l'avons fait pleurer. »

Il éprouvait un extrême déplaisir quand il remarquait que quelqu'un, par dévotion, lui coupait un morceau de sa tunique ou de son manteau, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour détruire la bonne opinion qu'on avait de lui. A Arpino, tandis qu'il était sur l'estrade occupé à faire une instruction, quelqu'un lui coupa adroitement un bout de sa robe; il s'en aperçut, et tournant la chose en ridicule, il dit à l'auteur du pieux larcin qui était là avec les ciseaux et le morceau de drap en main : « Vous avez gagné beaucoup ! Oh ! maintenant, vous voilà bien riche! » Dans la même ville on lui déroba son bourdon en le remplaçant par un autre, pour le conserver comme une relique. Le sermon terminé, il s'aperçut, en voulant prendre son bâton, que ce n'était plus le même; alors, haussant les épaules : « On voit bien, dit-il, que ces gens sont simples. Mon bourdon pourra-t-il leur servir à cueillir des figues? » Il montrait par ces expressions tout le mépris qu'il faisait de lui-même et le désir qu'il avait qu'on ne fît aucun cas de sa personne.

Il confessait plus volontiers les pauvres que les riches, et il exhortait ses compagnons à entrer dans les mêmes sentiments, donnant pour raison que les pauvres doivent être accueillis et entendus avec plus de joie par cela même qu'ils sont d'une humble condition ; que les riches d'ailleurs ont toujours du temps et des confesseurs à leur disposition, mais qu'il n'en est pas de même des misérables. C'est encore cet amour de l'humilité qui lui faisait couper court à toute correspondance avec des personnages très distingués, dont il aurait pu cultiver l'amitié et la familiarité. Lorsque des grands allaient le trouver dans un endroit, à peine avait-il satisfait à leurs désirs et aux convenances, qu'il en prenait poliment congé. Il avait coutume de dire à ce sujet, « qu'il ne convient pas à un religieux, faisant

profession d'imiter l'humilité de Jésus crucifié, de paraître tous les jours dans les palais des nobles, et d'ambitionner l'amitié des grands du monde. »

Interrogé par quelques-uns de ses confrères pourquoi, dans certains sermons, il reproduisait textuellement des passages empruntés à d'autres, ce qui l'exposait au danger de se voir traité de plagiaire par les critiques, il répondit en souriant : « Et s'ils me prennent pour un plagiaire, qu'importe? Je sais que, quand même j'y dépenserais beaucoup de temps et d'étude, je ne parviendrais pas à m'exprimer en termes aussi convenables que ces auteurs-là. Pourquoi donc voudriez-vous que j'y misse du mien, quand ce que je ferais ne serait pas aussi bien, ni aussi propre à produire du fruit dans les âmes? C'est là ce que j'ai à cœur. Mais après cela qu'on me prenne pour un ignorant, pour un copiste, je ne m'en inquiète guère. »

Autant il tenait peu à l'estime des hommes, autant il se réjouissait quand il lui arrivait quelque humiliation ; il s'apostrophait alors lui-même en disant : « Humilie-toi, orgueilleux ! » Une fois qu'il était à la solitude de l'Incontro pour y vaquer aux exercices spirituels, il en eut une des plus fortes à subir; voici le fait, tel qu'il a été retracé par le supérieur même de ce saint lieu : « Lorsque j'étais supérieur de la Solitude, dit-il, le père Léonard vint y faire ses exercices avec le frère Diégo; un jour qu'ils étaient tous deux à genoux dans le réfectoire et que le père Léonard faisait sa coulpe, il me vint un flux de paroles que je lâchai pour éprouver son esprit; entre autres choses, je lui dis : « Avec » ses missions, père Léonard croit être un grand homme. » Pour quelques haillons de sermons qu'il débite, voilà » que tout le monde court après lui, tout le monde » l'acclame comme un grand missionnaire. Oh! quel » orgueil je crois apercevoir dans cette tête-là, mon

» révérend Père! Allons, frère Diégo, levez-vous, » mettez le pied sur ce front orgueilleux et dites-lui : » Frère Léonard, baisse la tête ! » — Après ces paroles, je l'avoue, je me sentis la rougeur me monter au visage, et je me dis en moi-même : « Malheureux que je suis ! » qu'ai-je fait? » et j'en demeurai tout confus. Je jugeai finalement que ces paroles m'avaient été mises dans la bouche par Dieu même, pour son profit spirituel, comme je le crois; car il les écouta avec une résignation, un calme, une tranquillité sans pareille; et lorsque je le rencontrai peu après, il me dit tout joyeux : « Que » Dieu vous récompense de votre bonne action. » Ainsi, bien loin de se troubler pour une humiliation, il en remercie l'auteur et s'en réjouit, comme on vient de l'entendre.

Une des maximes dont il faisait souvent la matière de son examen, c'était de désirer tout ce qui tendait à le rabaisser; voici comme il s'exprime lui-même : « Je voudrais vivre abject, oublié, méprisé, foulé aux pieds comme la boue; je prie Dieu de me faire mourir dans un lieu où je sois tenu pour un homme de rien, et où mon corps soit jeté dans une fosse, sans aucune marque de distinction. » Puis il ajoute : « Une once de mépris, d'abjection et de confusion vis-à-vis des hommes, vaut plus que cent livres d'honneurs, de louanges et d'applaudissements de la part de ce monde trompeur. » Par amour pour l'abjection, il sollicita et obtint de deux papes, Clément XII et Benoît XIV, de n'être jamais promu dans l'Ordre à aucune dignité supérieure, content d'être partout le dernier, de marcher toujours déchaussé, vêtu de la tunique la plus pauvre et la plus rapiécée, de remplir les offices les plus bas dans les couvents, d'être assujetti à tout le monde, dépendant en tout de la volonté et du jugement d'autrui, même dans l'exercice des missions. Pendant l'année du Jubilé,

il se rendait tous les dimanches, vers deux ou trois heures, au palais pontifical, sur l'invitation du pape Benoît XIV, qui l'accueillait avec distinction et l'aimait beaucoup; au sortir d'une de ces conférences familières, son compagnon lui demanda comment se trouvait l'humilité, tandis qu'il se voyait traité avec tant d'affection par le Vicaire de Jésus-Christ : « Ecoutez, mon frère, lui répondit-il; la manière dont le Saint-Père en agit envers moi, pauvre misérable, est l'effet de sa bonté et de sa clémence extrême. Au reste, je me réjouirais beaucoup si Sa Sainteté me mortifiait une bonne fois, me traitait d'hypocrite, de fourbe, de vaurien, et me chassait de sa présence, en m'interdisant à l'avenir l'approche de son palais. Chaque fois que j'y vais, je me tiens prêt à recevoir toute espèce de confusion, ne sachant que trop combien j'en suis digne; aussi m'estimerais-je heureux d'une pareille aventure. »

C'est avec de tels sentiments qu'il recevait toutes les manifestations d'estime et de vénération qu'on lui prodiguait dans les lieux où il passait, comme dans ceux où il séjournait, soit pour y donner la mission, soit pour d'autres motifs. Telle était l'idée qu'on avait de lui, que non seulement le peuple, mais aussi les personnes les plus respectables par leur rang et leurs qualités, dans les villes aussi bien que dans les campagnes, le regardaient généralement comme un Saint. En Toscane et ailleurs il était appelé l'Apôtre; dans l'île de Corse il n'était pas désigné sous d'autre nom que celui de Saint Missionnaire; dans plusieurs endroits on le signalait comme un homme apostolique, comme une âme des plus agréables à Dieu, et comme un ange du Seigneur. Dans les diocèses de Lucques et d'Aquila, lorsqu'il traversait les campagnes, et qu'il approchait d'un lieu, on sonnait toutes les cloches comme dans un jour de fête; à ce signal. tous les habitants quittaient

leurs maisons et se portaient en foule à sa rencontre, pour recevoir sa bénédiction, quoiqu'il ne fît que passer, et qu'il ne dût pas faire la mission, ni prêcher dans l'endroit.

A Rome même, dès qu'il paraissait dans les rues, il se voyait aussitôt entouré par la foule : tous, jusqu'aux petits enfants, s'invitaient mutuellement à aller baiser son manteau ou sa main, et d'aussi loin qu'on l'apercevait, on lui donnait des marques de respect. Pendant le jubilé de 1750, à la suite du chapitre général de l'Ordre, tous les religieux présents à Rome se rendirent processionnellement de l'église d'Ara Cœli à Saint-Pierre et, dans le nombre, se trouvait notre Saint. La foule accourue pour le contempler fut si grande, qu'on eut beaucoup de mal de le dégager de la presse; ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put parvenir jusqu'au Vatican; mais ce fut pis encore à sa sortie : le peuple le serra tellement de toutes parts, qu'il menaçait de le renverser et de l'écraser; il fallut qu'un soldat l'escortât jusqu'au Capitole pour le protéger. Aussi dans les visites aux autres basiliques, jugea-t-on prudent de le laisser au couvent pour éviter ce concours.

La vénération des peuples pour sa personne alla si loin, que chacun s'estimait heureux de posséder un morceau de sa tunique, de son manteau, ou un objet quelconque qui avait été à son usage. Quelques-uns rognèrent ses vêtements même en public, d'autres lui dérobèrent, par d'adroites substitutions, son manteau, son cordon, son crucifix, la croix de bois armée de pointes de fer qu'il portait habituellement sur la poitrine, son chapelet, sa discipline et d'autres objets à son usage; il y en eut enfin qui s'emparaient même des essuie-mains dont il s'était servi, des sandales avec lesquelles il était monté à l'autel, des purificatoires dont il avait fait usage en célébrant, des couvertures

qui lui avaient servi la nuit, en voyage, ou chez des séculiers. C'étaient là autant de reliques que l'on conservait avec dévotion. Que dirai-je encore? soit qu'il fût au couvent, soit qu'il fût dehors, il y avait une multitude de personnes qui tâchaient de se procurer, par l'entremise de ses compagnons ou du portier, quelque reste de pain laissé par le Serviteur de Dieu après son repas, l'eau même dans laquelle il s'était lavé les mains, ou toute autre chose qui avait touché à son corps; tout cela était reçu avec avidité et précieusement conservé.

Et ce n'étaient pas seulement les gens simples ou le bas peuple qui portaient aussi loin la vénération pour sa personne; mais encore, je le répète, les personnages les plus éminents et les plus discrets. La noblesse de Ferrare, lorsqu'il donna la mission dans cette ville en 1746, fit graver son portrait, afin de satisfaire la dévotion des habitants; on en tira un grand nombre d'exemplaires, qui furent expédiés même dans les pays lointains. Le duc de Saint-Aignan, alors ambassadeur de France à Rome, obtint à force de prières, le crucifix que portait le saint dans les missions; de plus, il chargea un excellent peintre de tracer son portrait qu'il emporta avec lui dans sa patrie, comme un trésor. Sa Majesté la reine Marie-Clémentine d'Angleterre, princesse d'une singulière piété et d'une rare vertu, voulut s'en rapporter à lui pour les affaires de sa conscience, et prendre ses conseils touchant les moyens à employer pour arriver à cette sublime perfection à laquelle elle aspirait et se sentait appelée de Dieu. Cette illustre princesse agréa aussi avec une vive satisfaction, et reçut avec la plus grande vénération, une petite croix de bois armée de pointes d'acier, qui avait été secrètement soustraite au Saint, et remplacée par une autre[1].

(1) Voyez l'appendice V.

Cependant on ne peut trop le redire, quoique honoré de tout le monde et entouré de témoignages d'estime, l'humble Serviteur de Dieu n'eut jamais que les plus bas sentiments de lui-même; au milieu des acclamations et des hommages il se couvrait de confusion et souhaitait ardemment de se voir humilié et méprisé, toujours persuadé qu'on n'en agissait autrement que par simplicité et parce qu'on ne le connaissait pas.

Sa Patience ne fut pas moindre que son humilité; si l'une le faisait paraître vil à ses propres yeux et digne de la dernière abjection, l'autre le rendait prêt à supporter toutes les contrariétés qui auraient pu lui arriver. Quant à la patience avec laquelle il exerça le ministère apostolique durant tant d'années, nous en avons dit assez; j'ajouterai seulement que, dans toutes les rencontres fâcheuses ou agréables, on le trouvait toujours d'humeur égale; il recevait tout de la main de Dieu, et la joie de son cœur se peignait sur son visage. Son père, déjà vieux, se rendit à Florence pour le voir après une séparation de bien des années; au bout de trois jours seulement, le Gardien ordonna au Saint de le congédier; celui-ci obéit promptement à un ordre si indiscret sans proférer un mot de plainte, sans faire paraître le moindre signe de tristesse, quoiqu'il sût d'ailleurs la manière peu bienveillante dont le respectable vieillard avait été accueilli à son arrivée, et qu'il tînt pour assuré qu'il ne le reverrait plus, comme il arriva en effet.

En allant au Mont-Sacré de la Verna avec le père Gardien de Prato, pour assister, en sa qualité de supérieur du couvent du Mont, au chapitre provincial qui devait y être tenu, il fut surpris en route par une pluie torrentielle. Sur le point d'arriver à un petit village où ils n'étaient pas connus, saint Léonard dit à son compagnon : « Si, en arrivant dans ce lieu habité, nous ne

trouvions personne ce soir qui voulût nous recevoir, personne qui nous regardâ quoique nous soyons trempés jusqu'aux os, si enfin, après être entrés dans une maison, nous en étions chassés et chargés d'injures, comme nous supporterions cela de bon cœur! » Son compagnon répondit qu'il ne s'arrêtait pas à une semblable supposition, mais que si elle se réalisait, il en serait bien fâché. Alors le Serviteur de Dieu ajouta : « Mais quoi! en pareil cas, nous devons nous réjouir; car c'est en cela que consiste la perfection des Frères Mineurs, comme notre Père saint François l'a enseigné à frère Léon. » Cependant les choses se passèrent comme il l'avait prédit; arrivés à ce petit village, à une heure assez avancée, ils n'y trouvèrent pas de logement; tous alléguaient qu'ils étaient pauvres et n'avaient pas de quoi les recevoir. Ils se dirigèrent vers l'habitation d'un des principaux de l'endroit, et lorsqu'ils eurent frappé à plusieurs reprises, une servante vint leur ouvrir d'un air brusque et les introduisit dans une étable, où elle leur jeta un fagot pour faire du feu et se sécher; mais bientôt après elle revint, et leur intima d'un ton bien résolu l'ordre de s'en aller, disant qu'elle ne voulait recevoir personne dans la maison, sans la permission de son maître. Il fallut donc déloger, et comme son compagnon se plaignait d'un traitement si indigne, notre Saint tout joyeux lui dit : « Voilà le moment de mériter; c'est bien là un trait d'amour de la main bienfaisante de notre Dieu, et nous pourrions le refuser! Allons-nous-en : Dieu aura soin de nous. » En effet, étant sortis de là, ils furent accueillis par une pieuse personne qui les hébergea pour cette nuit.

Un jour qu'il était à l'infirmerie, pour un mal de pied qui le retenait au lit, un religieux vint le visiter et lui demanda comment il allait : « Bien, » répondit-il

d'un air satisfait. « Comment pouvez-vous dire que vous allez bien, reprit l'autre, étant blessé et étendu sur un lit sans pouvoir bouger. » — « C'est que, reprit-il, je fais ici la volonté de mon Maître, et celui qui fait la volonté de Dieu est sûr que tout ira bien. » Ce principe était si fortement ancré dans son cœur qu'on ne le vit jamais se troubler, ni donner la moindre marque d'impatience, même dans les accidents les plus imprévus et les plus fâcheux. Dans le cours de sa vie apostolique, il ne manqua pas d'occasions de faire éclater cette vertu, car il essuyait parfois des traitements peu agréables à la nature ; mais il supportait tout sans rien perdre de sa tranquillité d'esprit.

En 1743, tandis qu'il donnait la mission à Gênes, il reçut de Rome l'ordre de se transporter à Nice en Provence, ce qu'il fit immédiatement. Arrivé là, il se vit accueilli avec honneur et empressement par la ville ; mais celui à qui il appartenait de mettre en train la mission, et qui l'avait même demandée d'abord, s'y montra tout à fait opposé, et sans même daigner accorder audience aux missionnaires, il leur fit notifier qu'il lui serait très agréable qu'ils s'en retournassent d'où ils étaient venus. Les compagnons du Saint, surpris de cet accueil inattendu, avaient peine à se contenir ; mais saint Léonard avec sa tranquillité habituelle leur dit : « Voilà que Dieu rétablit l'équilibre parfait. A Gênes, trop d'applaudissements auraient pu nous donner de la vaine gloire, ici nous sommes rebutés. C'est un contre-poids que Dieu met dans la balance pour que nous soyons humbles. » Et sans s'émouvoir le moins du monde, il fit recharger tous les objets qui servaient en mission, et partit. Ce trait nous montre bien qu'autant il était porté à s'abaisser par humilité, autant il était doué de patience pour souffrir en paix et avec joie toutes les contrariétés qui lui survenaient.

Jusqu'ici nous avons passé en revue toutes les vertus qui formèrent l'apanage de saint Léonard, et dont la réunion constitue la sainteté. Nous allons voir maintenant que cette sainteté reçut de Dieu même un éclatant témoignage, dans les dons surnaturels dont il lui plut d'enrichir son Serviteur. En effet, quoique ces dons gratuits servent plutôt à l'avantage des autres qu'à la sanctification de celui qui les possède, néanmoins Dieu ne les confère d'ordinaire qu'aux âmes les plus consommées en vertu et qui lui sont les plus chères; par suite, ce sont, en règle générale, les signes de sainteté les plus assurés que nous possédions.

CHAPITRE XVII.

Des dons de Prophétie et de Discernement dont fut doué saint Léonard.

Parmi les grâces ou faveurs surnatuelles, rapportées par saint Paul au chapitre douxième de sa première Epître aux Corinthiens, et que Dieu distribue à qui il lui plaît, comme il lui plaît et quand il lui plaît, on distingue le don de prophétie, et celui de pénétrer les cœurs ou de discerner les esprits. L'un et l'autre brillèrent avec éclat dans notre Saint. Nous pourrions, pour le prouver, rapporter ici une foule de traits frappants; mais, dans la crainte de dépasser de justes limites, nous nous bornerons à en citer quelques-uns qui suffiront à notre dessein.

En 1750, Justine Capodacqua Parenti s'était rendue, en compagnie de quelques-uns de ses proches, de Capistrello, sa patrie, à Rome, pour gagner l'indul-

gence du jubilé; dans la matinée du huit novembre elle se transporta à l'église de Saint-Bonaventure, afin de se confesser à saint Léonard qu'elle connaissait. Celui-ci lui enjoignit de faire immédiatement le Chemin de la Croix, et de revenir après le dîner. Justine lui répondit que c'était impossible, parce que sa compagnie l'attendait et qu'elle avait hâte de partir : « Puisque vous ne pouvez revenir aujourd'hui, répliqua le Saint, venez au moins demain ; » l'autre lui dit encore qu'elle ne le pourrait qu'au bout de trois jours; alors le Saint reprit en insistant : « Je vous dis, ma fille, de revenir aujourd'hui ou demain, autrement vous n'en aurez plus le temps. » Et comme Justine protestait qu'elle en aurait bien trouvé le temps, attendu qu'elle devait passer environ une semaine à Rome, l'homme de Dieu lui dit en terminant : « Non, vous ne le pourrez pas. Je sais que vous ne partirez pas si tôt de Rome ; mais si vous ne revenez aujourd'hui ou demain, vous n'aurez plus la faculté de venir me trouver ni d'aller ailleurs. » Cette femme, au sortir de l'église, raconta à ses sœurs ce qui lui était arrivé, ajoutant que les paroles du père Léonard lui avaient inspiré une vive appréhension de quelque accident qui l'empêcherait de retourner dans cette église. En effet, deux jours après, quoiqu'elle eut joui jusque-là d'une parfaite santé, Justine fut surprise d'une fièvre très aiguë qui, après l'avoir retenue au lit pendant plusieurs jours, l'obligea, suivant l'avis des médecins, de s'en retourner promptement dans son endroit; ce qu'elle fit sans avoir pu aller auparavant à Saint-Bonaventure, ainsi que le Saint l'avait prédit.

La demoiselle Angèle Savelli, de Poggio Mirtéto, après avoir demeuré quatre ans au couvent de Sainte-Claire à Roccantica, pour y faire son éducation, revint chez ses parents en 1741, à l'époque où saint Léonard

donnait la mission dans l'endroit. Celui-ci engagea la jeune personne à retourner au couvent pour y passer encore trois mois seulement, et à y faire les exercices spirituels ou une retraite, en pensant sérieusement à son âme, que par là elle verrait quels étaient les desseins de Dieu sur elle. La jeune fille s'y soumit, et sa mère elle-même consentit à la reconduire au couvent, où elle se trouva fort bien et fort contente, jusqu'à l'approche du terme des trois mois, après lesquels elle comptait rentrer sous le toit paternel. Ce fut alors qu'elle commença à ressentir un certain malaise; cependant le médecin, l'ayant visitée plusieurs fois, ne lui trouva pas de fièvre. Finalement, un matin il en découvrit quelques symptômes, mais très légers ; néanmoins vers le milieu du même jour, au grand étonnement de tous ceux qui avaient connaissance de la prédiction du Saint, elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, en donnant des signes d'une vive et tendre piété.

La demoiselle Marie-Françoise Strafforello faisait son éducation au couvent de Port-Maurice, son lieu natal; saint Léonard, ayant donné une mission dans cette ville en 1743, y fit en même temps la retraite spirituelle aux religieuses, et eut diverses conférences avec la jeune personne dont nous parlons. Entre autres choses, il l'exhorta vivement, lorsqu'elle aurait pris l'habit religieux, d'observer exactement sa règle, de s'appliquer avec zèle à acquérir les vertus de son saint état, et de se préparer avec soin à l'éternité, attendu qu'elle devait mourir d'un accident qui lui arriverait, entre la dix-neuvième et la vingtième année de son âge. Peu après, la jeune personne se fit religieuse et prit le nom de sœur Anna Violante. Ayant toujours présent à l'esprit ce que le Missionnaire lui avait prédit, elle vivait dans une crainte continuelle, surtout à partir

du moment où elle eut atteint sa dix-neuvième année; elle redoubla alors ses dévotions particulières à l'effet de se préparer à la mort. Elle s'était munie d'une tête de mort qu'elle gardait dans sa cellule, et avec cet objet devant les yeux, elle s'entretenait dans une méditation continuelle, en attendant que Dieu l'appelât à lui. En ce temps-là, il lui vint une fluxion; ne doutant pas que ce ne fût l'accident dont elle devait mourir, elle se disposa avec plus de ferveur que jamais au redoutable passage, et raconta à ses consœurs tout ce qui lui avait été annoncé quelques années auparavant par saint Léonard. Elle guérit néanmoins de cette indisposition; mais peu après, un ongle du doigt de pied lui étant entré dans la chair, il fallut appeler le chirurgien, qui, ayant examiné le mal, jugea qu'il fallait couper l'ongle, et se mit en devoir d'exécuter l'opération : mais son instrument, en pénétrant dans la chair vive, excita chez la patiente des mouvements convulsifs qui la firent tomber dans le délire; son mal prit aussitôt un tel caractère de gravité, qu'on ne trouva aucun moyen d'y remédier, et trois jours après elle mourut, à l'âge de dix-neuf ans et sept mois. Les religieuses, témoins du fait, en ont donné une déposition juridique.

Dans le même couvent et à la même occasion, la demoiselle Anna Gandolfo, également native de Port-Maurice, eut aussi une conférence avec saint Léonard, à qui elle manifesta la résolution qu'elle avait prise de se faire religieuse. Le Serviteur de Dieu prêta l'oreille à l'exposé de la jeune personne, puis il lui dit : « Vous ne vous ferez pas religieuse. » Et comme elle témoignait du déplaisir de cette réponse, qu'elle protestait que sa volonté était bien arrêtée, et que personne ne pourrait la faire changer de détermination, le Saint ajouta : « Oui, mon enfant, présentement vous avez bien la volonté de prendre l'habit religieux; cependant, je vous

le répète, vous ne serez pas religieuse. » Saint Léonard quitta Port-Maurice et Anna persévéra dans son dessein pendant deux ans, après quoi elle sollicita son admission, et les religieuses, réunies en chapitre, la reçurent sans difficulté. On fit tous les préparatifs nécessaires pour la cérémonie de la vêture qui devait avoir lieu quelques jours plus tard, lorsqu'il prit à la jeune fille une envie de sortir du couvent et de passer quelque temps chez ses parents, protestant toutefois qu'elle rentrerait au plus tôt dans le cloître pour revêtir l'habit religieux, après lequel elle avait tant soupiré. Mais une fois dans le monde, séduite par les vaines apparences du siècle, elle ne parla plus de sa première vocation, et, au lieu de se faire religieuse, elle se maria avec un jeune homme de San-Rémo, et mourut à la fleur de l'âge, vérifiant ainsi la prédiction de saint Léonard.

A San-Sévérino, ville de la Marche, une religieuse du monastère de Sainte-Catherine, Dona Angèle Rosalie Servanzi se confessa à saint Léonard; elle était jeune encore et jouissait d'une parfaite santé; néanmoins elle en reçut l'avis de se préparer à son éternité, parce qu'elle devait mourir bientôt. L'événement ne tarda pas à vérifier la prédiction.

A Osimo, le Serviteur de Dieu avait prédit à une jeune personne de la famille Condotti qu'elle serait religieuse dans le même monastère de Sainte-Catherine, d'où elle avait été exclue. Six ans après, au moment où elle y pensait le moins, elle y fut rappelée par les religieuses elles-mêmes, et y prit le voile. Ainsi se vérifia encore une fois la prophétie de l'homme de Dieu.

Tandis qu'il donnait la mission à Frascati, Anne-Antoinette de Niccola s'approcha de lui pour faire sa confession générale; après l'avoir entendue, il lui dit clairement : « Vous êtes enceinte, et vous mettrez au

monde un enfant du sexe masculin; cependant cet enfant n'est pas pour vous, mais pour le paradis. » Il en fut ainsi, puisqu'elle accoucha à terme d'un enfant mâle, qui mourut au bout de sept mois.

Il ne fut pas moins admirable par le don de pénétrer le fond des cœurs et le secret des consciences, ainsi qu'on le verra par les exemples suivants.

Pendant la mission d'Aquila, en 1748, un homme avec lequel le Serviteur de Dieu avait voyagé en se rendant à cette ville, et qu'il avait entretenu de la vie éternelle, vint le trouver à son logement et le pria d'entendre sa confession. Le Saint l'accueillit avec bonté, l'encouragea et l'excita à faire une bonne confession, puisque Dieu lui avait envoyé cette salutaire inspiration et lui avait fourni une occasion si favorable. Le pénitent commença donc l'aveu de ses fautes. Il y avait sept mois qu'il ne s'était confessé; lorsqu'il eut déclaré tout ce qui lui pesait sur la conscience, il termina en disant qu'il ne se souvenait pas d'autre chose. « Non, mon fils? reprit saint Léonard; pensez-y un peu mieux, faites un examen plus attentif, vous trouverez bien encore quelque chose à dire. » Celui-là fit un retour sérieux sur sa vie passée et répéta encore une fois qu'il ne se rappelait plus rien. Alors le confesseur ajouta : « Mais ne vous rappelez-vous pas que dans tel mois, tel jour, vous avez commis tel péché mortel? que tel autre jour de tel mois, vous êtes encore tombé dans telle faute grave? Pourquoi donc maintenant ne pas faire une confession sincère et entière? » Le pénitent fut stupéfait de s'entendre détailler des péchés dont il ne s'était jamais plus souvenu; il s'en accusa et en reçut l'absolution, après quoi il se retira plein de joie. Il raconta dans la suite à beaucoup de personnes ce qui lui était arrivé; lorsqu'il eut appris la mort de son saint confesseur, il dressa une attestation juridique

du fait, pour la plus grande gloire de Dieu et de son Serviteur.

Pendant la mission d'Ancône, le père Sanzi, prieur des Camaldules, assistant à un de ses sermons, sentit s'élever dans son esprit certains doutes, et prit intérieurement la résolution d'en conférer avec le missionnaire. La cérémonie terminée, saint Léonard ne fut pas plus tôt descendu de l'estrade, qu'il fit appeler en particulier le père Prieur, et, à sa grande surprise, il lui donna la solution et l'éclaircissement de tous ses doutes, sans qu'il les eût communiqués à qui que ce fût.

Il y avait au monastère de Lévanto, sur le territoire de Gênes, une jeune religieuse qui désirait se confesser à saint Léonard. Celui-ci alla, en effet, au monastère pour entendre la confession des religieuses ; elles se présentèrent selon l'ordre d'ancienneté, et la jeune religieuse dont nous parlons vint à son tour se jeter aux pieds de saint Léonard, se confessa et en éprouva une douce consolation. Mais ayant ensuite fait un retour sur sa conscience, elle tomba dans de grands scrupules qui la remplirent d'inquiétude. Après avoir confessé toutes les religieuses, le Saint, qui n'en connaissait aucune, fit précisément appeler celle-là, au moment où elle se mettait en peine de trouver un moyen de s'entretenir avec lui ; il l'écouta de nouveau et rétablit la paix et la joie dans son âme.

Comme il prêchait dans une ville de la Campagne, non loin de Rome, parmi les nombreux pénitents qui s'adressèrent à notre Saint, il y en eut un qui, plusieurs années auparavant, avait commis un homicide occulte, dont il n'avait jamais eu le courage de se confesser pour en obtenir l'absolution. Plusieurs fois il s'était présenté au saint tribunal de la pénitence, mais au moment de faire l'aveu de son crime, retenu par les suggestions du démon, il se taisait, accumulant ainsi

péchés sur péchés par une série de confessions et de communions sacrilèges. Les remords de sa conscience, qui ne lui laissaient pas de repos, le tourmentèrent plus violemment que jamais, lorsqu'il entendit les sermons de la mission, et il résolut, coûte que coûte, de confesser son crime et de faire l'humble aveu de toutes ses iniquités au missionnaire, afin de rentrer en grâce avec Dieu, dont il vivait éloigné depuis tant d'années. Il s'approcha donc de l'homme de Dieu, et commença par s'accuser de différents péchés; mais vint le moment de révéler son déplorable homicide; trompé encore une fois par le démon, il n'eut pas le courage d'en dire un mot et mit fin à sa confession. Le bon Père s'efforça de lui inspirer de la confiance, en lui disant de continuer, de ne rien craindre, qu'il était là pour l'entendre et l'absoudre de tous ses péchés. Le malheureux, cédant aux illusions de l'enfer, répondit qu'il avait tout déclaré et qu'il n'avait plus rien à ajouter. En entendant cela, saint Léonard lui dit : « Puis donc que vous n'avez pas la force de confesser votre péché, je vous le dirai, moi. » Puis il lui parla en ces termes : « Vous avez un jardin, mon frère, et, il y a tant d'années, tel mois, tel jour, un homme s'est introduit dans ce jardin, pour dérober, la nuit, vos artichauts. Vous étiez de garde dans votre jardin, au moment où celui-là accomplissait son vol : vous lui avez lancé des pierres dont une l'atteignit à la tête et l'étendit raide mort. Voyant que vous aviez commis un homicide, vous avez pratiqué une fosse dans le jardin même, au pied d'un figuier, et vous y avez enterré le cadavre. Or, ce fait qui, à la vérité, n'est point parvenu à la connaissance des hommes, est cependant écrit dans le livre de la justice divine, et jamais vous n'avez eu le courage de le déclarer en confession; confessez-vous-en donc, afin d'en obtenir le pardon de la miséricorde

divine qui vous a attendu jusqu'à ce moment. » On se figure aisément la stupeur qu'éprouva le pauvre pénitent, en s'entendant raconter en détail, et avec les circonstances précises, un fait arrivé depuis plusieurs années, et qui ne pouvait être connu que de Dieu. Quoique à moitié hors de lui-même, il ne put s'empêcher de bénir la bonté de Dieu, qui, dans l'intérêt de son âme, en avait instruit son Serviteur. Il fit sur-le-champ une bonne confession, et s'étant trouvé, environ un an après, dans la compagnie de deux religieux du même ordre que saint Léonard, il leur raconta son aventure, et protesta qu'il lui avait les plus grandes obligations, puisqu'il avait été arraché par lui à l'enfer.

Lorsqu'il eut terminé, en 1748, la mission d'Arpino qui eut un succès prodigieux, les religieuses de cette ville voulurent aussi l'entendre et recevoir les conseils et les règles qu'il avait coutume de donner aux personnes consacrées à Dieu, pour les animer à la pratique de la perfection. Il fut donc prié de passer dans les divers monastères de femmes. Or, dans une de ces maisons, il se rencontra une ancienne religieuse qui désira conférer avec lui sur différents points relatifs aux besoins de son âme, sans avoir l'intention toutefois de se confesser ; car il lui semblait que sa conscience ne lui reprochait rien. Le Saint l'écouta quelque temps ; mais voyant qu'elle traînait les choses en longueur, il l'interrompit et lui dit : « Ma fille, je n'ai pas de temps à perdre. Vous avez besoin de vous confesser, parce qu'étant toute jeune vous avez commis tel péché, et par oubli vous ne vous en êtes jamais accusée. N'est-il pas vrai? Eh bien! donc, confessez-vous-en à présent que je suis prêt à vous en donner l'absolution. » La religieuse, en entendant le Missionnaire, se rappela très bien d'avoir commis la faute en question, et de ne l'avoir

jamais déclarée, par oubli. Elle fut d'abord saisie d'étonnement, et puis, rendant grâces au Seigneur de lui avoir envoyé un homme qui sondait le fond des consciences et des cœurs, elle lui fit une confession entière et parfaite. Après la mort du Saint, elle voulut faire une déposition juridique de ce qui lui était arrivé.

Bien d'autres ont déposé, d'après leur propre expérience, que saint Léonard, particulièrement au tribunal de la pénitence, avait le don du discernement des esprits, qu'il leur rappelait, comme dans les cas que nous venons de rapporter, divers péchés dont ils n'avaient pas le courage de se confesser ou dont ils avaient complètement perdu le souvenir; mais il serait trop long de citer ici tous les faits de cette nature; il est temps que nous passions à d'autres dons de l'ordre surnaturel, par lesquels Dieu fit encore éclater davantage la sainteté de son Serviteur.

CHAPITRE XVIII.

Autres dons surnaturels dont saint Léonard fut favorisé de Dieu.

Si saint Léonard ne parut pas doué du don des langues, c'est-à-dire de la faculté de parler diverses langues, ou d'être compris par les étrangers de diverses nations; s'il ne prêcha qu'en italien, n'étant jamais sorti des limites de l'Italie, au moins Dieu accorda-t-il à sa parole une vertu telle qu'elle opérait les conversions les plus merveilleuses, et brisait les cœurs les plus endurcis. Ses missions en fournissent des preuves évidentes; on peut y joindre les témoignages authentiques

qui se lisent à la fin de sa Vie, écrite par le père Raphaël de Rome, religieux du couvent de Saint-Bonaventure, et contemporain du Saint. Cette vie, dédiée au pape Benoît XIV, fut imprimée à Rome, en 1754. Contentons-nous de citer deux extraits de ces témoignages de la plus haute autorité.

Le cardinal Guadagni, vicaire du Saint-Père, dans sa déposition concernant les vertus et la sainteté de notre héros, dit que « la parole de Dieu était si efficace et si pénétrante dans sa bouche, qu'en un instant on voyait tout l'auditoire pénétré de componction. » Et Mgr Ferdinand Romuald Guiccioli, archevêque de Ravenne, s'exprime en ces termes : « La vertu de sa voix et la voix de ses vertus concouraient à l'envi pour exercer sur tous les cœurs une douce violence. » En un mot, s'il n'eut pas, comme je le disais, le don de la diversité des langues, il opérait néanmoins tant de prodiges par la force de son éloquence, que nous pouvons dire avec vérité que Dieu a rendu sa voix une voix forte et puissante : *Dabit voci suæ vocem virtutis*[1], et que sa voix était la voix du Seigneur dans toute sa vertu et toute sa magnificence, la voix qui brise les cèdres : *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia, vox Domini confringentis cedros*[2]. Sa voix, toujours sonore et pénétrante, atteignait jusqu'aux extrémités de l'auditoire, même sur les places les plus amples et les plus spacieuses, comme on l'a fait remarquer plusieurs fois dans la première partie.

Toutefois il eut aussi, à l'occasion, tout en prêchant en italien, le don de se faire entendre de celui qui n'avait pas l'intelligence de cette langue. Lorsqu'il donna la mission à Assises, il y avait, au conservatoire des Allemandes, existant dans cette ville, une jeune

(1) *Psalm, 67. 34.* (2) *Psalm. 28. 4.*

personne nommée Marie Cébidaure Adleri, depuis religieuse au monastère de l'Assomption, dans la terre de San-Giusto : cette jeune pensionnaire, arrivée d'Allemagne peu de jours avant la mission, n'entendait pas un mot d'italien et, pour cette raison, n'était pas disposée à assister au sermon, jugeant qu'elle n'y comprendrait rien. Malgré cela, son confesseur l'obligea d'y aller, et quelle ne fut pas son admiration et celle des personnes qui la connaissaient, en voyant qu'elle comprenait parfaitement tout ce que disait saint Léonard ! En effet, de retour au Conservatoire, elle rapporta dans sa langue toute la suite du sermon, avec clarté et précision.

Il eut même le pouvoir de commander aux nuages et d'empêcher que la pluie ne troublât les exercices en temps de missions, ou n'indisposât les fidèles qui accouraient en foule et de loin pour l'entendre. En 1744, il donnait la mission à Vioreggio, au diocèse de Lucques, et comme les fidèles affluaient de tous les lieux circonvoisins, l'église ne pouvant contenir la multitude, il fallut prêcher sur la place publique. Un jour, tandis que le peuple y était rassemblé en attendant le sermon, le ciel s'obscurcit tout à coup et la pluie commença à tomber par torrents, en sorte que, tout le monde se sauvant de côté et d'autre, il paraissait impossible qu'on pût prêcher en plein air et même que les étrangers pussent retourner chez eux. Saint Léonard s'apercevant de ce contre-temps, eut compassion de ces pauvres gens venus de loin pour entendre la parole de Dieu : il ouvrit la fenêtre de sa chambre et fit un signe de croix de la main ; à l'instant la pluie cessa, les nuages se dissipèrent et le soleil reparut avec éclat, si bien qu'on pût prêcher sur la place et que chacun pût regagner son logis, en glorifiant Dieu dans son Serviteur.

Dans d'autres endroits encore, il arriva que, pendant

le sermon, ou lorsqu'il allait commencer, le temps venait à se troubler, le tonnerre à gronder et à jeter l'épouvante dans l'auditoire, ou la pluie à tomber : il faisait alors réciter aux fidèles un *Pater* et un *Ave*, et soudain on voyait le ciel redevenir serein. C'est ce qui eut lieu à Monticelli, diocèse de Tivoli, à Port-Maurice et ailleurs.

On a déjà rapporté, à la fin du chapitre X de la première partie, qu'à Camajore, dans la république de Lucques, afin de convertir un pécheur obstiné qui se trouvait dans l'auditoire, il pria le Seigneur d'envoyer sa foudre pour amollir ce cœur endurci ; aussitôt la foudre éclata par un ciel serein, et tous furent saisis d'épouvante en entendant le tonnerre gronder avec force, et en voyant des globes de feu rouler au-desses de leurs têtes, dans l'église même.

Il eut aussi empire sur le démon, comme le trait suivant, choisi entre bien d'autres, le fera voir clairement. C'était en 1732; il donnait la mission à Piperno. On avait dressé son estrade près du maître-autel; elle était composée de planches posées sur quelques poutrelles et attachées avec des cordes qui assujettissaient tout l'échafaudage. Il y avait sur l'estrade pendant le sermon, outre le missionnaire, un confrère en sac qui se tenait à ses côtés avec le crucifix en main. Un jour que le seigneur Tiburce Zaccaglioni avait voulu, par dévotion, remplir cet office, il vit le missionnaire, vers le milieu du sermon, s'arrêter et frapper fortement du pied sur l'estrade en disant : « Finiras-tu bientôt, bête ! » Tiburce fut saisi en entendant ces paroles sans en comprendre la signification ; mais bientôt après, un grand murmure s'éleva parmi ceux qui se trouvaient à proximité de l'estrade : on s'était aperçu que toutes les cordes étaient coupées, sans savoir par qui, ni comment, et l'on craignait que l'échafaudage ne vînt à crouler avec ceux qui

étaient dessus. C'est ce qui devait naturellement arriver. Mais saint Léonard, quoiqu'il le sût très bien, n'en continua pas moins sa prédication, parcourant l'estrade en tout sens, selon son ordinaire, comme si rien n'eût été. Enfin ce fait étrange fixa l'attention de tout le monde, et en voyant les cordes coupées et le plancher, malgré son poids et ses dimensions, rester suspendu en l'air avec les poutres transversales, sans faire le moindre mouvement, on jugea que les cordes coupées étaient l'œuvre du démon, qui avait voulu troubler la cérémonie par un accident, mais que Dieu avait miraculeusement soutenu l'estrade debout et empêché l'effet que s'était promis l'ennemi. Tous furent unanimes dans ce sentiment, attendu qu'on n'avait vu personne s'approcher des cordes, ni les couper; il ne resta plus aucun doute à cet égard, lorsque Tiburce Zaccaglioni eut rapporté les paroles proférées par saint Léonard au milieu de son sermon, paroles qu'il n'avait pas comprises d'abord. On fut donc persuadé que le missionnaire, en frappant du pied, s'était adressé au démon qui coupait les cordes, et, pour le confondre, avait obtenu de Dieu que l'estrade pût se maintenir miraculeusement debout.

Pendant la mission de Porto di Fermo, Don Jean, curé de Torchiano, vit un jour saint Léonard suspendu en l'air et élevé de terre au moins de deux palmes, tandis qu'il était en prière devant l'image du crucifix, en sorte que ce curé en conçut une haute estime, et le regarda toujours depuis comme un Saint et un grand ami de Dieu.

A Montecchio, un prêtre le vit également, pendant qu'il prêchait sur la place publique, parcourir l'estrade sans la toucher des pieds, demeurant assez longtemps soulevé d'une bonne palme. Le même prêtre ajoute en outre qu'ayant remarqué ce prodige du pied de l'estrade,

où il était assis pour écouter le sermon, il en fut d'abord dans l'étonnement; qu'ensuite, pour dissiper tous ses doutes, il se mit à observer attentivement, et constata, comme je l'ai dit, qu'il se promena longtemps au-dessus de l'estrade sans la toucher.

Le prévost de Dulcédo, homme savant et pieux, étant allé à Port-Maurice pour faire visite à saint Léonard, qui y donnait la mission, entra dans sa maison, ouvrit avec précaution la porte de sa chambre, et le vit tout environné d'une brillante clarté; il referma donc la porte et partit sans lui dire un seul mot, se réservant de lui parler dans une autre circonstance.

A Florence, la dame Marie-Thérèse Minder de Gondi étant tombée malade, désira se confesser à saint Léonard. Elle chargea son domestique Antoine Burresi d'aller l'appeler. Antoine se rendit au couvent et demanda le Serviteur de Dieu, en disant que sa maîtresse le désirait. Le religieux lui ayant répondu que le Saint était parti depuis plusieurs jours et se trouvait pour lors à Rome, il rapporta cette nouvelle à sa maîtresse; celle-ci en éprouva d'abord du regret, puis elle se tranquillisa en s'en remettant à la disposition de la Providence. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le retour d'Antoine, lorsque le Saint se présenta et fut introduit par le même domestique auprès de la malade. Au bout de quelque temps, Antoine, qui attendait toujours dans l'antichambre que le Serviteur de Dieu sortît, s'entendit appeler par la dame; il courut près d'elle, et en fut réprimandé pour lui avoir faussement rapporté que le père Léonard était à Rome, tandis qu'il venait de sortir de sa chambre, comme il devait bien le savoir, puisqu'il l'y avait introduit. Le domestique répondit qu'il n'avait fait que rapporter ce que les religieux lui avaient dit, savoir que le père Léonard était à Rome, que, nonobstant cela, il l'avait très bien vu peu de temps auparavant

et l'avait même introduit ; mais qu'à son grand étonnement, ne l'ayant pas vu sortir, quoiqu'il n'eût pas quitté un instant l'antichambre, il ne savait ni par où il était sorti, ni où il était allé, et qu'il le croyait encore toujours dans l'intérieur de la chambre, occupé à entendre la confession de la malade. Cette dame fut saisie en entendant cette explication. Elle fit faire une perquisition diligente au couvent et en ville, et n'ayant pu recueillir aucune information sur la présence du Serviteur de Dieu à Florence ou dans les environs, elle fut remplie d'admiration, et rendit grâces à Dieu de la consolation qu'il avait daigné lui procurer d'une manière si extraordinaire et si miraculeuse.

Dans le mois de janvier de 1742, étant allé donner une mission à Bocchignano, sur le territoire de l'abbaye de Farfa, il fut logé chez le capitaine Xavier Guadagni ; celui-ci assigna aux missionnaires un appartement consistant en un salon et plusieurs chambres situées aux deux extrémités de ce salon, en sorte qu'il fallait le traverser pour passer d'une chambre à l'autre. Lorsque saint Léonard se fut retiré dans la chambre qui lui était destinée, le capitaine continua à demeurer dans le salon, s'entretenant auprès du feu avec l'archiprêtre du lieu. Entre temps, les compagnons du Serviteur de Dieu se rendirent à l'église pour y faire tous les préparatifs de la mission. Le capitaine se souvint alors qu'il avait laissé une cassette renfermant des écritures, dans la chambre assignée à l'un de ces missionnaires ; il se leva pour aller la reprendre, et persuadé qu'il ne devait y avoir personne dans cette chambre-là, il en ouvrit brusquement la porte ; mais quel ne fut pas son étonnement d'y trouver saint Léonard en oraison, à genoux sur le lit, et tout environné de fleurs et de fruits d'une ravissante beauté ! Aussi attendri que stupéfait, il referma doucement la porte, et raconta ce qu'il venait de voir

à l'archiprêtre, qui n'en fut pas moins émerveillé. Leur étonnement s'accrut encore, lorsqu'ils réfléchirent que peu auparavant ils avaient laissé le saint missionnaire dans la chambre qui lui avait été assignée et dont la porte était restée fermée; qu'eux-mêmes n'avaient pas quitté le salon qu'il aurait dû nécessairement traverser pour se transporter dans celle où il se trouvait, et que cependant ils ne l'avaient ni vu, ni entendu ouvrir la porte soit de la chambre d'où il était sorti, soit de celle où il s'était introduit. Tout hors d'eux-mêmes à la vue d'un fait si prodigieux, ils allèrent ensemble à la première chambre et n'y trouvèrent plus personne; passant ensuite à la seconde, ils regardèrent par un trou de la porte et contemplèrent le Serviteur de Dieu encore toujours absorbé dans son oraison et environné de fleurs et de fruits, comme on l'a dit. Cependant ses compagnons revinrent de l'église pour annoncer que tout était prêt, et le Saint en conséquence se disposa à aller faire l'ouverture de la mission. Mais avant de sortir, il avertit le capitaine d'enlever de sa chambre deux petits tableaux dont le sujet n'était pas très modeste; il fut obéi sur-le-champ. A peine fut-il sorti de la maison, que le capitaine, brûlant du désir de voir quels étaient ces fruits et ces fleurs qu'il avait aperçus alors qu'on était au cœur de l'hiver, courut aussitôt à la chambre du prodige; mais il eut beau chercher et fouiller partout, il n'y trouva ni fruits, ni fleurs d'aucune sorte; seulement il y respira un parfum des plus suaves, ce qui le remplit de plus en plus d'étonnement et de consolation.

A ces faits merveilleux on pourrait en ajouter bien d'autres disséminés dans la première partie, où l'on a aussi rapporté divers châtiments infligés par Dieu même à ceux qui méprisèrent son Serviteur, ou qui refusèrent d'écouter ses paroles, ses exhortations et ses conseils;

mais pour ne point répéter ce qui a déjà été dit, qu'il suffise de les avoir indiqués ici, afin qu'on sache que saint Léonard fut comblé de dons surnaturels, èt que comme il prêchait partout pour étendre le règne de Dieu, ainsi Dieu se plaisait à confirmer sa parole par des signes et des faits éclatants. On peut donc dire de ce nouvel Apôtre ce que l'évangéliste a dit des premiers : *Prædicaverunt ubique Domino cooperante, et sermonem confirmante sequentibus signis*[1]; nous en aurons une nouvelle preuve dans le pouvoir de guérir les maladies corporelles dont il fut favorisé de son vivant, ainsi qu'on va le voir.

CHAPITRE XIX.

Diverses guérisons miraculeuses que Dieu opéra par l'entremise de saint Léonard pendant sa vie.

Pierre Bitti, de Rome, avait l'os d'un pouce atteint de carie ; voyant que tous les remèdes étaient employés vainement, il alla trouver saint Léonard au couvent de Saint-Bonaventure, et le pria de le délivrer de ce mal. Le Serviteur de Dieu lui donna la bénédiction avec le petit médaillon de la Vierge qu'il portait toujours sur lui ; le pouce ayant été débandé au même instant, fut trouvé parfaitement sain, et il ne reparut jamais plus aucun indice du mal.

Rose Pecci, de Matelica, était tourmentée d'un mal douloureux, qu'elle avait une extrême répugnance de faire voir aux médecins. Saint Léonard étant venu

(1) *Marc. 16. 20.*

donner la mission dans l'endroit, elle s'adressa à lui pour se confesser, et, à cette occasion, lui ayant manifesté sa peine, elle en reçut l'assurance qu'il ne serait pas nécessaire de découvrir son mal, ni de le faire visiter par qui que ce fût. En effet, quelques jours après, le mal avait disparu sans opération, ni médicament aucun, et la patiente en fut délivrée pour toujours.

Dans l'île de Corse, une jeune fille de dix-huit ans s'étant endormie au milieu des champs, un serpent lui entra dans la bouche. Elle s'éveilla aussitôt tout effrayée et voulut le retirer; mais elle ne put y parvenir; le reptile pénétra donc dans l'estomac, où il séjourna plus d'un mois. C'était un supplice affreux et une gêne continuelle ; elle devait avoir constamment du pain sous la main, pour le mâcher et fournir une pâture à cet hôte importun ; car à défaut d'autre aliment, il la mordait et lui causait d'indicibles souffrances; aussi ne dormait-elle presque plus, et elle avait tellement l'aspect d'un squelette, qu'elle excitait la compassion de tout le monde. Tous les moyens avaient été vainement tentés pour la délivrer, lorsqu'elle fut conduite par son père et son frère à la paroisse de Rostino, dans le diocèse de Mariana, où saint Léonard devait donner la mission. Ils y arrivèrent après un pénible voyage de plusieurs jours ; le Serviteur de Dieu ne tarda pas à les y rejoindre : il y arriva le même jour, un peu avant midi, mais extrêmement fatigué et tout en nage; car on était au mois de juillet. On lui présenta la pauvre jeune fille à la porte de l'église ; mais comme il tenait à célébrer la sainte messe, selon son ordinaire, il ordonna à un de ses compagnons d'écouter ce que voulaient ces pauvres gens, et entre temps il se rendit à la sacristie, se revêtit et monta à l'autel. Son compagnon donna la bénédiction à la jeune fille, mais sans aucun

effet sensible ; la malheureuse étant demeurée à l'église pour entendre la messe, il lui fallut de temps en temps, mâcher son pain pour satisfaire l'insatiable reptile, qui ne cessait de la mordre et de la tourmenter. La messe finie, la jeune fille fut conduite par ses parents à la sacristie, et là, prosternés par terre ils conjurèrent avec larmes saint Léonard de vouloir bien les secourir dans une nécessité si grave. Ayant appris ce dont il s'agissait, et voyant cette infortunée saisie de frayeur et réduite à l'extrémité, il tira de sa manche le petit médaillon contenant l'image de la Vierge, et après avoir récité trois *Ave Maria*, il la bénit avec cette image. A l'instant même le serpent s'apaisa et la pauvre fille ne sentit plus ni peine ni incommodité. Elle partit donc de Rostino avec ses parents pour retourner dans son pays, et chemin faisant, elle vomit le reptile par morceaux. Le bruit de ce prodige se répandit dans toute la contrée et accrût considérablement l'estime et la vénération des populations envers le missionnaire, qu'elles qualifiaient, comme on l'a dit ailleurs, du titre de Saint.

Dans le même royaume de Corse, tandis qu'il donnait la mission à Orezza, diocèse d'Aléria, on lui amena une autre jeune fille, devenue depuis longtemps tout à fait muette, au grand déplaisir de ses parents, et surtout de la mère, qui ne cessait de pleurer le malheur de son enfant. Elle fut donc présentée au Serviteur de Dieu, qui lui donna également la bénédiction avec son image de la Vierge, et puis célébra la sainte messe à laquelle la jeune muette assista. Celle-ci retourna ensuite chez elle et le soir se mit au lit ; mais s'étant réveillée au milieu de son premier sommeil, elle se mit à parler avec la plus grande facilité, comme si elle n'eût jamais été embarrassée de la langue. Sa mère s'éveilla au même instant, et en entendant une voix, elle demanda

qui parlait de la sorte dans cette chambre : « C'est moi, lui répondit la jeune fille; je dois cette faveur au missionnaire. » Les parents, au comble de la joie, la conduisirent le matin à l'église pour rendre grâce à Dieu du bienfait reçu ; et tout le peuple, en entendant la jeune personne s'exprimer très distinctement, elle qui la veille était complétement muette, rendit gloire à Dieu et admira la vertu de son Serviteur.

A Toffia, dans le territoire de l'abbaye de Farfa, ayant donné la bénédiction avec la même image, à un enfant du sieur Antoine Calandra, qui était estropié d'une jambe, il le guérit instantanément. La jambe, dégagée des bandages et des verges de fer qui la tenaient en respect, se trouva ferme et parfaitement rétablie. — Dans une autre dépendance de la même abbaye, appelée Mont-Sainte-Marie, une femme, ayant fait toucher la robe de saint Léonard aux yeux de son enfant aveugle, celui-ci recouvra subitement la vue.

Louis Sabbatini, de Todi, devenu hydropique à la suite d'une longue maladie, s'enfla tellement par tout le corps, que son aspect inspirait tout à la fois la compassion et l'horreur. Un chirurgien songea à lui faire la ponction au bas-ventre, mais réfléchissant que le mal était trop avancé, il jugea l'opération inutile et crut devoir y renoncer. Il y avait une année et plus que durait ce fâcheux état, lorsque saint Léonard arriva dans cette ville pour y donner la mission ; c'était en 1747. Un soir que le missionnaire regagnait son logement après le sermon, il fut accosté par notre malade : touché de compassion en le voyant, il lui dit : « Soyez dévot envers la très sainte Vierge; » et lui ayant fait en même temps un signe de croix sur le front et sur la poitrine, il le quitta. De retour chez lui, le malade se mit au lit, et commença aussitôt à transpirer et à lâcher pendant toute la nuit une si grande

quantité d'eau, que le matin il se trouvait sans douleur aucune ; il se leva sain et libre, au grand étonnement de tout le monde, et continua à jouir d'une bonne santé, sans qu'il dût jamais recourir à aucun remède, ni médicament.

Pendant que saint Léonard donnait la mission à Massa, dans le diocèse d'Imola, il fut prié de visiter la femme du sieur Gabriel Zanoni, laquelle était retenue au lit depuis cinq ans. A peine fut-il entré dans la maison et aperçu de la patiente, que celle-ci se trouva délivrée de tous ses maux; elle se leva de son lit et, depuis, se porta toujours bien. — Dans le même endroit, le Saint alla visiter la femme du docteur Achille Gabioni, qui était atteinte d'hydropisie et extraordinairement enflée; elle fut subitement guérie et continua à jouir ensuite d'une santé parfaite.

En quittant cette localité et en se dirigeant sur Argenta, le Serviteur de Dieu, qui était accompagné d'un grand nombre d'habitants de Massa Lombarda, fut prié d'entrer dans la maison d'une pauvre femme, infirme depuis longtemps, et qui désirait recevoir sa bénédiction. Il y entra en effet, avec plusieurs personnes de sa suite, et en donnant sa bénédiction à la malade, il lui commanda de se lever; à l'instant même, elle sauta du lit parfaitement guérie, à la grande surprise des assistants, comme de tous ceux qui apprirent la nouvelle d'une guérison si prodigieuse et si instantanée.

En 1739, pendant la mission d'Ancône, il alla confesser les religieuses du monastère de Sainte-Palazie. Une d'elles, nommée sœur Marie Rosalba Pannocchi, gisait depuis trois ans sur un lit, tourmentée par de cuisantes douleurs dans les côtés ; souvent elle en était oppressée jusqu'à perdre la respiration. On avait épuisé tous les remèdes que l'art avait pu suggérer, mais sans

aucun adoucissement. Enfin les médecins, à l'unanimité, déclarèrent le mal incurable. Un jour dans la matinée saint Léonard entra au couvent pour la confesser, et elle remarqua, avec une agréable surprise, qu'aussi longtemps qu'il demeura dans sa chambre, elle ne ressentit aucune souffrance; mais dès que le Serviteur de Dieu fut sorti, les douleurs la reprirent de nouveau. Il retourna dans l'après-dîner pour confesser les autres religieuses, et ayant fait appeler l'abbesse, il lui ordonna d'aller dire à sœur Marie Rosalba que saint Vincent Ferrier lui avait obtenu sa grâce, qu'elle devait donc se lever sur-le-champ et se rendre au confessionnal. L'abbesse, qui connaissait l'état de cette religieuse, éprouva un moment de surprise en recevant cet ordre; mais, grâce à la haute idée qu'elle avait du missionnaire, elle obéit et se rendit auprès de la malade; celle-ci en effet était si bien revenue en santé et en forces, qu'après s'être habillée d'elle-même, elle put sans aucun secours étranger descendre immédiatement au confessionnal; là, le Serviteur de Dieu lui donna l'assurance, ce qui se vérifia dans la suite, qu'elle ne serait plus assaillie par ses douleurs, puis il lui recommanda d'en témoigner à Dieu sa reconnaissance et de s'appliquer à sa perfection. Et comme le matin la religieuse lui avait dit qu'entre autres maux elle avait une glande que sa pudeur l'empêchait de faire voir aux hommes de l'art, il la tranquillisa en lui disant qu'il ne serait pas nécessaire de la découvrir à personne; la glande, en effet, s'évanouit au moment même.

Une année après ou environ, la même religieuse devint enflée des pieds à la tête. Sans faire usage d'autres remèdes, elle eut aussitôt recours à saint Léonard, qui donnait alors la mission à Monte Filottrano, dans le diocèse d'Osimo : elle lui exposa donc ses besoins par écrit, et ayant calculé le temps exact qu'il fallait

pour que sa lettre parvînt aux mains du Saint, elle reconnut qu'en ce moment précis, l'enflure avait totalement disparu. Dès lors et jusqu'à la fin de sa vie, elle jouit d'une santé inaltérable.

Au moment où le Saint partait de Matélica, où il avait exercé son ministère apostolique, une femme aveugle nommée Françoise Benigni, du même endroit, lui fut présentée sur la voie publique par son mari et son fils; tous trois se jetèrent à ses pieds et le conjurèrent à haute voix de daigner rendre la vue à la pauvre créature, afin qu'elle pût gagner sa vie. Ces accents de détresse et l'aspect de la malheureuse aveugle attendrirent saint Léonard : il lui ordonna d'avoir confiance et de réciter un *Ave Maria,* puis, lui ayant donné à baiser sa petite image de la Vierge, il continua son chemin. A l'instant même, la femme recouvra la vue, et marchant désormais librement, sans avoir besoin de guide, elle se rendit à l'église de la Trinité, dans le voisinage, pour en rendre grâces à la très sainte Vierge; sa vue se conserva dans un parfait état jusqu'à sa mort. Toute la ville, témoin du fait, en fut dans l'admiration.

Lorsque le Serviteur de Dieu eut terminé la mission de Castelnuovo, sur le territoire de Farfa, l'archiprêtre Don Hyacinthe Nobili voulut l'accompagner par dévotion jusqu'à Poggio Mirtéto; en arrivant à Bocchignago, sa patrie, il l'invita à loger chez lui. Le Saint se rendit à ses instances. A peine fut-il entré dans la maison, que Victoire, épouse de Sylvestre Nobili, se présenta à lui en tenant dans ses bras son enfant, nommé Jacques-Philippe; ce petit était contrefait de la manière la plus pitoyable; entre autres difformités, il avait une bosse énorme sur la poitrine et une autre entre les épaules. La pauvre mère à genoux et, fondant en larmes, conjurait instamment saint Léonard de vouloir bien toucher son enfant, et le délivrer de cette difformité mons-

trueuse, en lui donnant sa bénédiction. Touché de compassion à la vue de l'enfant et de la mère, qui protestait par ses pleurs qu'elle voulait cette faveur à tout prix, il dit en se tournant vers les assistants : « On voit que cette femme a une foi bien vive ; » il donna ensuite sa bénédiction à l'enfant et assura la mère qu'il serait bientôt guéri. En effet, le matin suivant, Victoire, à son réveil, trouva l'enfant parfaitement droit et sain dans toutes les parties de son corps, sans qu'il restât la moindre trace des défauts qui le rendaient si monstrueux, et qui ne reparurent en aucune manière aussi longtemps qu'il vécut. Ce fait remplit de joie toute la maison, et l'archiprêtre, oncle de l'enfant, qui en avait été témoin, voulut pour la gloire de Dieu en donner un témoignage juridique.

Saint Léonard, en passant par Collepiccolo, dans le diocèse de Riéti, fut prié d'y faire un sermon : il accepta, et tandis qu'il se rendait à l'église, on le pressa de procurer quelque soulagement à un certain Joseph Fédérici qui, depuis longtemps, était étendu sur un lit sans pouvoir bouger ; il y était retenu par un rhumatisme très aigu qui le tourmentait cruellement et le privait de sommeil. Aux instances qu'on lui fit, le Saint répondit : « Portez-le à l'église pour qu'il entende le sermon ; » c'est ce qui eut lieu, moyennant l'assistance de plusieurs personnes. Le sermon fini, on le transporta à la sacristie, et le ministre de Dieu ayant fait un signe de croix sur lui, ses maux et ses douleurs cessèrent sur-le-champ ; non seulement il put s'en retourner chez lui à pied et sans secours étranger, mais de plus, il se livra dans la suite aux travaux de la campagne et ne ressentit jamais plus le moindre indice de son mal.

Pierre Difolco, fabricant de drap, s'était rendu d'Arpino à Rome pour faire sa provision de laine ; mais arrivé dans cette ville, il fut surpris par un accès de

goutte si violent aux pieds et aux mains qu'il ne put vaquer à ses affaires. Voyant cependant que le temps s'écoulait, il s'efforça un jour de sortir; il marchait avec une difficulté et des douleurs extrêmes, appuyé sur un bâton, lorsqu'il rencontra sur la place Pollarola saint Léonard, qui la traversait avec son compagnon. Pierre se détourna pour lui baiser la main; mais comme il pouvait à peine se mouvoir, il ne l'aurait pas rejoint, si celui-ci ne se fût arrêté pour parler à quelqu'un. Il le saisit donc alors par le manteau; le Saint s'en apercevant lui demanda ce qu'il voulait. Pierre répondit qu'il était cruellement tourmenté par la goutte aux pieds et aux mains, et qu'il le priait de le soulager. Entendant cela, le Saint lui fit le signe de la croix sur les genoux et sur les mains, et à l'instant toutes ses douleurs disparurent complètement; il put heureusement s'occuper de ses affaires et ne ressentit plus son mal dans la suite, comme il le déposa sous la foi du serment.

Pendant la mission d'Arpino, retournant un soir de l'église à son logis, il rencontra Hyacinthe Quagliéri Fiorletta, qui lui présenta son enfant, âgé de trois ou quatre ans, nommé Cajetan. Ce petit malheureux avait les jambes torses et les pieds disloqués, de manière à ne pouvoir se tenir debout, et encore moins faire un pas. La pauvre mère pria le missionnaire d'avoir pitié de cette faible créature qui, incapable toute sa vie de gagner son pain, aurait été réduite plus tard à le mendier. Le Saint, attendri à la vue de ce petit estropié, fit sur lui le signe de la croix et dit à la mère : « Allez, votre enfant guérira. » Hyacinthe rentra chez elle toute consolée, espérant, selon la parole du Serviteur de Dieu, qu'avec le temps elle obtiendrait la grâce qu'elle souhaitait. Elle mit coucher son enfant, et, le matin suivant, quel ne fut pas son étonnement et sa joie de

le trouver avec les jambes bien droites et ferme sur ses pieds? Dès qu'il fut habillé, il se mit à marcher et à sauter dans la maison, et bientôt après on le vit courir par toute la ville avec ses jeunes compagnons. On pouvait à peine en croire ses yeux, car, à cause de son accident, on n'avait jamais vu ce petit qu'entre les bras de sa mère.

Charles Morelli, également d'Arpino, après s'être délivré, à l'aide de différents remèdes, d'une gale qui tenait de la lèpre, supportait avec peine d'avoir encore les mains enflées et toutes tachetées. Comme il ne savait que faire pour être quitte de ce mal, on lui proposa de se laver les mains avec l'eau dont le Saint lui-même s'était servi plusieurs mois auparavant, et que quelqu'un conservait comme une relique. Charles le fit, et tandis qu'il se lavait, il voyait l'enflure diminuer et les taches disparaître, jusqu'à ce qu'enfin ses mains fussent revenues à leur état naturel, telles qu'elles étaient avant son indisposition.

Le père Sébastien de Zinone, prêtre Récollet de la province de Turin, pendant son séjour au couvent du Mont à Florence, avait obtenu, pour satisfaire sa dévotion, un reste de pain laissé par saint Léonard, et le conservait avec un respect religieux. Le 23 de juin 1751, ce religieux se trouvant dans la plaine de Pistoie, entra chez Joseph Capecchio, qui était retenu au lit par des douleurs si violentes et une fièvre si ardente, qu'il se croyait sur le point de mourir. Touché de compassion, le père Sébastien lui donna un morceau de ce pain dans un peu d'eau ; à l'instant, le malade sauta du lit, parfaitement guéri, et fit une aumône en vin au même religieux, qui faisait la quête. Deux jours après, Joseph rencontrant dans les rues de Pistoie le père Sébastien, lui dit : « Soyez béni, mon père. C'est Dieu qui vous a envoyé vers moi avec ce pain de bénédiction,

qui a été pour moi une manne céleste; à peine l'eus-je avalé, que la fièvre me quitta comme un trait avec toutes mes douleurs, et je me suis trouvé tout à coup aussi bien portant que si je n'avais jamais eu aucun mal. »

Le même père Sébastien fut chargé un soir par le Prieur de Saint-Roch à Pistoie, d'aller confesser un malade qui était à l'extrémité ; après avoir entendu sa confession, il lui donna aussi un morceau de ce pain, et le lendemain matin, sans autre remède, le malade se leva parfaitement guéri. — La même chose arriva à Marie Mazzei, de Poggio Cajano, qui était tourmentée d'une fièvre très aiguë ; elle en fut instantanément débarrassée en prenant une parcelle de ce même pain. Il y en eut bien d'autres à qui Dieu rendit la santé corporelle, à la prière de son Serviteur, lorsqu'il était encore sur la terre ; mais nous allons parler maintenant des guérisons qui sont dues à son intercession depuis sa mort.

CHAPITRE XX.

Diverses guérisons obtenues par les mérites de saint Léonard après sa mort, et ses apparitions à ceux qui l'invoquaient.

Les vertus et les dons extraordinaires dont saint Léonard fut orné, lui concilièrent à tel point l'estime et la vénération des peuples pendant sa vie, qu'ils l'appelaient, comme on l'a déjà dit, les uns, l'homme apostolique ; les autres, le nouvel apôtre de son siècle ; ceux-ci, l'homme rempli de l'esprit de Dieu, ceux-là enfin, le Saint. Cette idée ne fut pas seulement celle de personnes simples et du commun, mais encore d'un

grand nombre d'ecclésiastiques et autres personnages, aussi recommandables par leur science que par leur vertu. Nous en avons cité pour preuve ailleurs, le témoignage qu'en ont laissé par écrit divers cardinaux et beaucoup d'évêques, dont il a renouvelé les diocèses par ses missions. Cette idée fut cause que, la nouvelle de sa mort à peine connue, on vit accourir à l'église et au couvent de Saint-Bonaventure une foule de personnes de toute condition et de tout rang, pour voir et baiser sa dépouille mortelle, et emporter de lui quelque relique. Cette idée fut cause que plusieurs le qualifièrent publiquement du titre de Saint, qu'en un instant son portrait fut tiré à une infinité d'exemplaires, et que ces images, ainsi que les objets qui avaient été à son usage, furent demandés de tous côtés, même de contrées éloignées, et reçus partout avec une singulière dévotion. En signe de ce profond sentiment de vénération que lui portait la ville de Rome, on lui fit, peu de jours après sa mort, des obsèques solennelles dans l'église de la Rotonde; un prêtre séculier y récita une longue et touchante oraison funèbre, qui fut imprimée depuis; elle commence par ces mots : « L'homme apostolique souverainement cher aux hommes, parce que ceux-ci l'ont cru avec raison souverainement cher à Dieu.... »

Gènes voulut faire aussi une démonstration en faveur du héros chrétien qu'elle revendiquait comme sien; elle fit imprimer un tableau symbolique, dédié au Souverain Pontife, où étaient célébrés, sous des figures allégoriques, tant les vertus du Saint, que les services qu'il avait rendus à l'Eglise.

Dieu confirma d'ailleurs l'idée qu'on avait généralement de la sainteté de son Serviteur, par divers prodiges qu'il opéra, même après sa mort, en faveur de ceux qui eurent recours à son intercession. Nous en rapporterons quelques-uns, en commençant dans ce cha-

pitre par les guérisons miraculeuses qui furent accompagnées de l'apparition du Saint à ceux qui avaient invoqué son assistance.

Madeleine, native de la Rochetta, au diocèse de Spolète, et demeurant à Rome, avait eu de son mari, Jacques Arcari, un enfant qui fut nommé Augustin. Ce petit malheureux, qui était venu au monde avec une hernie, vingt jours après sa naissance se couvrit de plaies par tout le corps, en sorte que le pus qui en coulait collait la peau aux langes dont sa mère l'enveloppait; sa tête particulièrement n'était qu'une plaie hideuse; il faisait pitié à voir. Il était parvenu à son quatrième mois, et dix jours s'étaient écoulés depuis la mort de saint Léonard, lorsque Madeleine vit en songe le Serviteur de Dieu; elle lui baisa la main, et l'ayant conjuré de guérir son enfant, il lui sembla qu'elle en recevait une réponse favorable. Pleine de joie et de confiance, elle alla le jour même à l'église de Saint-Bonaventure, portant dans ses bras sa petite créature, afin de la placer sur le tombeau du Saint. Entrée dans l'église, elle ne put arriver qu'avec peine, tant la foule était grande, jusqu'à la balustrade du maître-autel, à côté duquel se trouvait le tombeau. Madeleine, sans perdre courage, introduisit son enfant entre les barreaux, et pria un homme qui était à l'intérieur de le poser sur le tombeau de saint Léonard. C'est ce qui fut fait. L'enfant y étant resté le temps qu'il faut pour dire un *Pater*, se mit à rire et à gesticuler en signe de joie; on le retira, et, à la vue de tout le monde, il fut trouvé parfaitement guéri tant de la hernie que des plaies qui le couvraient; bien plus, les cheveux parurent subitement sur sa tête, tandis qu'auparavant il n'y en avait pas un seul.

A Arpino, la dame Anne-Marie Calandrelli, originaire de Palma, avait déjà eu deux fausses couches; ayant

appris qu'une autre femme avait accouché heureusement en prenant sur elle un morceau de l'habit de saint Léonard, lorsque celui-ci vivait encore, elle pria dès lors le Seigneur, pour le cas où elle redeviendrait enceinte, de lui accorder la grâce, par les mérites de son Serviteur, d'arriver à terme sans accident. Quelques mois après, elle se sentit réellement enceinte, mais ses douleurs qui recommencèrent et une violente fièvre qui s'y joignit, lui firent vivement appréhender un nouveau malheur. Une nuit, sur la fin de novembre de l'année 1751, c'est-à-dire peu de jours après la mort de saint Léonard, dont la nouvelle n'était pas encore parvenue à Arpino, elle sentit une main se poser sur sa tête; s'étant éveillée soudainement, elle se trouva débarrassée de ses souffrances, et, à la lueur d'une lampe qu'elle avait dans sa chambre, elle aperçut au pied de son lit saint Léonard, qu'elle reconnut fort bien, pour l'avoir vu souvent pendant la mission qu'il avait donnée à Arpino. Le Serviteur de Dieu lui dit clairement : « Vous êtes guérie. Portez un morceau de mon habit sur vous et ne craignez rien. » Après ces mots, il disparut. La dame se leva un instant, puis s'étant remise au lit et endormie, elle se réveilla de nouveau un moment après et vit une seconde fois le Saint à la même place; il lui répéta ce qu'il avait déjà dit, en ajoutant qu'elle devait entendre la messe tous les jours; après quoi il disparut de nouveau. La dame tâcha de se procurer au plus tôt un morceau de l'habit du Serviteur de Dieu; elle en obtint d'une personne d'Arpino qui en avait. Elle porta cette relique sur elle avec dévotion et elle en expérimenta les effets de la manière la plus évidente; si parfois elle oubliait de s'en munir, aussitôt ses douleurs se réveillaient, et dès qu'elle la reprenait, les douleurs cessaient comme par enchantement. Arrivée à terme, elle souffrit pendant huit jours, après quoi elle

se recommanda au Saint en s'appliquant sur le ventre le morceau d'habit qu'elle portait suspendu au cou ; à l'instant elle fut délivrée en mettant heureusement au monde un fils, auquel, par reconnaissance, elle voulut qu'on donnât le nom de Léonard.

Joseph Orsolini, de Gènes, maçon de profession, était fort dévot à saint Léonard, même du vivant de ce dernier; il portait toujours sur lui un morceau de son vêtement, et depuis sa mort il récitait tous les jours trois *Pater,* trois *Ave* et trois *Gloria* en son honneur, le regardant comme un saint. Ce fut huit jours après la mort du Saint, que lui arriva l'aventure que nous allons rapporter. Travaillant à étançonner un mur qui menaçait ruine, il plaça, à cet effet, une longue échelle au travers de la rue. Etienne Brenati, un de ses amis, venant à passer et le voyant à une hauteur de soixante-dix paumes, sous un mur qui pouvait crouler d'un moment à l'autre, l'avertit de s'y prendre autrement et de ne pas tant s'exposer, que si le mur venait à crouler il serait écrasé sous les ruines. Joseph répondit qu'il n'avait pas peur, attendu qu'il portait sur lui un morceau de l'habit de notre Saint qui saurait bien, même en cas de chute, le préserver de tout accident fâcheux. Sur cela, Etienne continua son chemin, et peu après en effet un pan de muraille se détacha, mit l'échelle en pièces et précipita Joseph du haut en bas. Mais le malheureux, en tombant, ayant invoqué son saint protecteur, il lui sembla voir un franciscain, c'est-à-dire le Serviteur de Dieu qu'il connaissait fort bien, le saisir par la main au moment de sa chute, le relever du milieu des décombres et le conduire hors du quartier où il était tombé. Joseph s'en alla à l'hôpital de Pamattone pour faire panser une blessure qu'il avait reçue à la tête et qui fit appréhender quelque lésion interne; cette appréhension se confirma le jour suivant à cause

des douleurs atroces qu'il ressentit dans toutes les parties du corps, au point qu'il ne pouvait plus se mouvoir. Il se recommanda de nouveau à saint Léonard, qui lui apparut la nuit pendant son sommeil, et lui dit de retourner à son travail. Le matin à son réveil, il se trouva parfaitement guéri ; il se leva donc et s'en retourna chez lui, racontant à tout le monde le prodige dont il avait été l'objet, et qu'il déposa dans la suite sous la foi du serment.

Sœur Marie-Fortunée de Jésus, religieuse au monastère de Moricone, dans la Sabine, était sujette à un mal affreux qui, à l'improviste, la renversait par terre comme morte; cet accident, qui se renouvelait fréquemment, répandait la consternation parmi toutes ses consœurs. Une fois qu'elle était tombée de la sorte, ayant été transportée sur son lit, elle se recommanda à saint Léonard, qu'elle avait connu pendant sa vie, et le pria de la délivrer d'une indisposition si pénible et si dangereuse. Après cette prière elle s'endormit; le Serviteur de Dieu lui apparut et la reprit de n'avoir pas mis à exécution ce qu'il lui avait enjoint lors de sa confession générale; puis il lui promit qu'elle ne serait plus sujette à ce mal, mais qu'il lui resterait une violente douleur de tête. La religieuse se réveilla délivrée en effet de son infirmité dont elle ne souffrit jamais plus, mais elle fut travaillée du mal de tête, comme le Saint l'avait prédit.

Don Bernardin Tancioni, de Belmonte, diocèse de Riéti, prêtre, âgé de soixante-trois ans, fut atteint d'un rhumatisme très aigu qui, durant trente-quatre jours, le tint cloué sur son lit. On ne pouvait le remuer, ni le toucher sans lui faire éprouver les plus vives douleurs. Une nuit, comme il le dit dans son attestation faite sous serment, il se rappela saint Léonard, dont il portait l'image sur lui, et le matin de bonne heure, s'étant

éveillé, il le vit apparaître au côté droit de son lit, assis sur un escabeau et revêtu d'un habit magnifique. Dans cette attitude, le Saint lui donna l'assurance qu'il serait bientôt délivré de ses souffrances, et que Nicolas, son arrière-neveu, se trouvait très bien d'être allé prendre l'air à la campagne pour rétablir sa santé, puis il disparut en disant : *Vive la Croix!* Le malade se sentit à l'instant même parfaitement guéri. Transporté de joie, il appela sa petite-nièce et lui dit : « Je suis sain et sauf; » il se leva en effet, et alla célébrer la messe pour rendre grâce à Dieu et à son fidèle Serviteur.

Madeleine Romagnoli Sciarboniéri, native de Zagarolo et demeurant à Rome, était affligée depuis quelques mois de douleurs articulaires volantes et très vives. L'art ayant vainement épuisé toutes ses ressources, la patiente était étendue sur son lit, sans pouvoir trouver ni soulagement ni repos, et poussant des cris si perçants que les passants s'arrêtaient, surpris, pour en demander la cause. Après avoir beaucoup souffert, elle recourut à l'intercession de saint Léonard, et le 22 mai 1752, accompagnée de son mari, elle se fit conduire en voiture à l'église de Saint-Bonaventure. Là, deux personnes la portèrent à bras (car elle ne pouvait se mouvoir par elle-même) au tombeau du Saint; elle s'y prosterna la face contre terre et les bras étendus, en versant un torrent de larmes. Après avoir bien prié, elle dit : « Père Léonard, je ne partirai pas d'ici, je ne me lèverai pas de votre tombeau que vous ne m'ayez obtenu la faveur que je demande. » Cela dit, ses douleurs s'évanouirent; elle se redressa sur ses jambes, au grand étonnement de tous les assistants, et commença à marcher lestement par toute l'église, visita tous les autels et retourna chez elle au comble de la joie et du bonheur. Cet état de santé parfaite dura trois jours, après lesquels ses douleurs se réveillèrent. Plus accablée que jamais, elle se plaignait

amèrement de son malheur. Il faut savoir qu'elle avait dans sa chambre de l'huile de la lampe de Notre-Dame du divin Amour, pour en faire sur elle le signe de la croix. Or, quelques jours s'écoulèrent dans de cruelles souffrances, sans qu'elle pût se procurer un moment de sommeil, même à l'aide de l'opium qui lui fut administré par le médecin; le matin du 4 juin, le mal s'aggrava au point qu'elle croyait en mourir. Alors elle eut de nouveau recours à saint Léonard, et élevant la voix elle lui dit avec une grande confiance : « Père Léonard, je veux reconnaître que je tiens ma guérison de vous. Guérissez-moi, et donnez-m'en une preuve. » Puis ayant avalé dans un verre d'eau un fil du vêtement du Saint, elle s'endormit immédiatement; ceux qui l'assistaient sortirent tous de la chambre pour la laisser reposer; il était environ deux heures de l'après-dîner. Quelques instants après, comme elle était entre somme et veille, elle vit apparaître saint Léonard, qui prit en main la mèche trempée dans l'huile de la Madone, s'approcha de la malade, et tout en lui recommandant la dévotion envers la très sainte Vierge, fit sur elle le signe de la croix, puis remit la mèche à sa place, fit une profonde inclination devant l'image de la Vierge et disparut subitement. La malade à l'instant même se sentit parfaitement rétablie, et ayant fait appeler ceux qui se trouvaient dans la chambre contiguë, elle leur raconta ce qui venait de se passer. Elle continua depuis à jouir d'une excellente santé, et voulut faire une déposition juridique du fait.

Marie, fille de Jean Tubelli, de Gérano, dans le territoire de l'abbaye de Subiaco, jeune personne de vingt-cinq ans environ, fut empoisonnée avec un gâteau de cantharides, mêlées d'autres substances vénéneuses; elle endura pendant quarante-huit heures les plus violentes douleurs dans les intestins, et quoiqu'à l'aide de

médecines, elle eût vomi une partie du petit gâteau empoisonné, il en restait assez dans le corps pour la tourmenter; déjà même l'on apercevait les symptômes d'un déchirement universel des organes intérieurs. L'infortunée était abandonnée des médecins, qui jugeaient impossible de la sauver, et elle était assistée de l'archiprêtre Don Dominique Pérelli et du prêtre Don François Pozzi, qui la préparaient à la mort et attendaient son dernier soupir. Vers minuit, le deux du mois d'août, il vint à la pensée de l'archiprêtre de faire prendre à la patiente un morceau de l'habit de saint Léonard qu'il avait chez lui; il alla le chercher promptement, et de retour il demanda à la jeune personne si elle n'avait jamais entendu parler du Serviteur de Dieu; sur un signe affirmatif de sa part, il continua : « Eh bien! voici un morceau de son habit que je vous ai apporté; ayez confiance, et si vous obtenez votre guérison, nous en ferons une attestation en règle que nous enverrons à Rome. » Après cela, il découpa le morceau de serge en parcelles menues avec des ciseaux et les mit dans un verre d'eau; puis, ayant récité trois *Ave Maria* en l'honneur de la sainte Vierge, et un *Pater* et un *Ave* en l'honneur du Saint, il présenta le verre à la malade. A peine l'eut-elle avalé, que, pendant l'espace de deux ou trois minutes environ, elle demeura immobile, les yeux ouverts et dans une sorte d'extase; puis, tandis qu'auparavant elle prononçait fort difficilement quelques paroles entrecoupées, elle se tourne vers l'archiprêtre et son compagnon et leur dit nettement : « Je suis guérie; je n'éprouve plus aucun mal. Allez, avec la grâce de Dieu, vous reposer. » Ils ne voulaient pas la quitter si tôt; ils lui proposèrent donc de rester là quelque temps à converser entre eux, sans la déranger aucunement; mais elle fit tant d'instances qu'ils furent obligés de s'en aller, afin qu'elle fût tranquille. Toutefois ils voulurent

réciter auparavant trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de la très sainte Trinité, les litanies de la sainte Vierge et un *Pater* et un *Ave* en l'honneur du Saint, en action de grâces d'un si grand prodige. Le jour suivant, la jeune fille dit à l'archiprêtre que, pendant qu'elle était demeurée immobile et comme ravie en extase, elle avait vu saint Léonard, qui s'était dit envoyé de Dieu pour la guérir, et l'avait exhortée à faire en toutes choses la volonté de Dieu et à pratiquer la dévotion envers la sainte Vierge, puis était disparu. Quatre jours après, la cour de justice laïque de Subiaco descendit sur les lieux, pour recueillir la déposition de la jeune personne, et savoir qui lui avait donné le petit gâteau empoisonné. On rechercha ce qu'elle en avait vomi, mais en vain, car tout avait été jeté; la cour lui ayant fait prendre ensuite de l'eau et de l'huile, elle vomit le reste des cantharides, qui, depuis sa guérison, avaient séjourné dans ses entrailles sans lui causer ni douleur, ni incommodité, ce qui ne put avoir lieu sans miracle. Ce fait, arrivé au mois d'août 1785, fut attesté sous serment par le docteur Jean-Baptiste Gentilezza, qui, se trouvant par hasard à Gérano, donna ses soins à la malade; il le fut aussi par les deux ecclésiastiques nommés plus haut et par la jeune personne elle-même.

Angèle, femme d'André Michéletti, de la terre de Nérola dans la Sabine, avait une fille nommée Marie-Antoinette. Cette enfant fut atteinte de la petite vérole et en demeura paralysée d'une cuisse et d'un genou, de telle façon qu'elle marchait toute courbée et ne pouvait plus se redresser. Le jour de la fête de la Purification, 2 février 1777, Angèle recourut avec une foi vive à l'intercession de saint Léonard; vers le soir le Serviteur de Dieu lui étant apparu, elle lui renouvela ses instances jusqu'à lui dire ou de guérir sa fille, ou de la prendre avec lui, aimant mieux la voir mourir que de

la voir marcher d'une manière à faire pitié. Le matin, quelle ne fut pas sa joie et sa surprise de trouver l'enfant parfaitement droite! Elle la conduisit avec elle à la messe, et celle-ci depuis lors continua à marcher très bien.

Au village de Posticciola dans la Sabine, le prêtre Don Dominique, natif de Borgo San Pietro, à peu de distance de là, fut atteint, à la suite d'une longue maladie, d'un violent mal de gorge qui le mit à deux doigts de la tombe. Il se recommanda à saint Léonard, qui lui apparut la nuit même, et lui fit un signe de croix sur le front et à la gorge. Don Dominique s'étant réveillé peu après, se trouva tout à fait délivré de son mal.

Le prêtre Ange Manni, de Terni, atteste aussi qu'il endura pendant plusieurs mois, à la fausse côte du côté droit, une douleur cruelle accompagnée de fièvre et d'autres maux, qui, au jugement des médecins, devaient le conduire au tombeau ; il avait, en effet, vainement essayé tous les remèdes humains, lorsqu'il obtint sa guérison de la manière suivante. Un jour que, hors de lui-même, il parcourait sa maison, en s'agitant comme un furieux, on lui apporta un morceau d'un mouchoir qui avait été à l'usage de saint Léonard ; il se l'appliqua avec dévotion sur la côte endolorie, et puis se renversa sur son lit en laissant pendre ses pieds à terre. Dans cette situation, il crut sentir une main se poser sur son front et entendre une voix qui lui disait de se lever : il se leva sur-le-champ et se trouva parfaitement débarrassé de son mal; il se mit à courir d'une place à l'autre en s'écriant, dans l'excès de sa joie : « Je suis guéri! je suis guéri! c'est le père Léonard qui m'a délivré de toutes mes souffrances. » Il attesta en outre qu'elles ne se renouvelèrent jamais plus dans la suite.

Nous terminerons par un fait qui repose sur l'assertion d'un confesseur aussi savant que pieux; il affirme

que saint Léonard apparut à une de ses pénitentes, dont il n'a pas voulu faire connaître le nom ; il se fit voir accompagné d'une multitude d'âmes sauvées par son entremise, et lui dit : « Voyez comment Dieu a daigné couronner ses propres dons ; car c'est de lui que me vint le talent de la prédication, de lui la force, de lui la science, de lui la voix, de lui enfin tout ce que je suis, et il a récompensé tous ces biens, comme s'ils m'eussent appartenu en propre. »

CHAPITRE XXI.

Autres guérisons miraculeuses opérées par saint Léonard après sa mort.

Marie-Madeleine Pallari, de Pergola, demeurant à Rome, avait une jambe et un genou enflés de telle sorte, qu'elle ne pouvait marcher qu'en boîtant et avec des douleurs extrêmes. Après huit années de souffrances, elle se transporta au tombeau de saint Léonard, et là tandis qu'elle priait, l'enflure se dissipa instantanément et toute douleur cessa. Sa jambe et son genou rendus à leur état naturel, elle s'en retourna pleine de joie chez elle.

A Torri, sur le territoire de l'abbaye de Saint-Sauveur, la femme d'Antoine Lépori, maçon, fut en proie à des douleurs si atroces, qu'on croyait qu'elle ne tarderait pas à y succomber. Après avoir tenté vainement les remèdes humains, on lui conseilla d'appliquer sur la partie endolorie un morceau de vêtement de saint Léonard ; elle le fit, et soudain le mal disparut. Peu après, ayant perdu cette relique, elle fut de nouveau assaillie

par ses douleurs, mais l'ayant retrouvée et réappliquée sur le mal, à l'instant elle en fut encore une fois délivrée. Cette expérience fut répétée à diverses reprises au grand étonnement de tout le monde ; aussi la malade eut-elle soin, dans la suite, de porter constamment sur elle le morceau de vêtement, et par là elle ne souffrit jamais plus de son mal.

Joseph Raffi, de Fara, tailleur de profession, en voulant frapper un chien avec un instrument tranchant, s'enfonça le fer dans la main. La blessure revêtit un caractère dangereux ; sa main devint toute noire ; bientôt la gangrène s'y mit, et le mal s'aggravant, on parlait déjà d'en venir à l'amputation. Dans cette appréhension et ces angoisses, le patient fit toucher à la plaie un morceau de l'habit de saint Léonard, plein d'une vive confiance dans son intercession ; à l'instant le mal s'évanouit, la main revint à son état primitif, et Joseph fut aussi ravi qu'étonné de se trouver guéri.

La Mère Claire Françoise Tuani, religieuse du couvent de Sainte-Claire, à Sarzanne, depuis le temps où elle y faisait son éducation, avait une fistule gangréneuse au pied gauche. Quoique traité dès le principe par l'application du fer et du feu, le mal allait toujours en empirant, et lui était devenu très incommode ; la plaie s'élargit même au point qu'elle laissait voir à nu l'os du pied et ne lui permettait plus de marcher. Il fallut donc que sœur Claire, qui était alors abbesse, se soumit de nouveau au traitement des hommes de l'art ; mais rien n'aidant, elle eut recours à l'intercession de saint Léonard, et en même temps appliqua sur la plaie une parcelle du mouchoir dont il se servait pour s'essuyer. Après cela elle dormit la nuit tranquillement, ce qu'elle n'avait pu faire depuis longtemps, èt le matin elle se trouva débarrassée de son mal aussi complétement que si elle n'avait jamais rien eu.

Marie Grossi de Sambuci, demeurant à Rome, ayant mis au monde une petite fille, eut la mamelle droite qui se tuméfia en lui causant des douleurs excessives. Le chirurgien jugea nécessaire d'y faire une incision; il en résulta que le lait, au lieu de suivre le canal ordinaire, sortit par cette nouvelle issue; le mal empirant de jour en jour, il se forma bientôt deux ouvertures au sein, qui n'était plus qu'une plaie. Après une cure de plusieurs mois, elle parut guérie; mais à la suite d'un nouvel accouchement, la plaie se rouvrit et les douleurs recommencèrent avec la même intensité. Alors la patiente, sans faire usage d'aucun remède naturel, se recommanda avec une foi vive à saint Léonard, prit un morceau de ses vêtements et l'appliqua un soir sur la partie souffrante. Elle sentit soudain la douleur se calmer, si bien qu'elle reposa toute la nuit; le matin, n'éprouvant plus aucune souffrance, elle découvrit la plaie, qui se trouva guérie et parfaitement fermée; il ne restait qu'une cicatrice en souvenir du bienfait reçu, mais sans escarre, comme il aurait dû y en avoir naturellement.

La dame Maria Joanna, épouse du sieur Paul Panizza, demeurant à Masserano, diocèse de Verceil, fut tourmentée par intervalles, pendant l'espace de huit ans, de spasmes nerveux qui la faisaient beaucoup souffrir. Après force remèdes et maintes consultations, les médecins déclarèrent le mal chronique et incurable. Enfin durant quatre mois elle endura une complication de souffrances si excessives, si atroces, qu'elle offrait l'aspect d'un squelette. Sur ces entrefaites arriva chez elle un religieux qui lui donna un morceau d'habit de saint Léonard et une parcelle de ces restes de pain qu'on recueillait après ses repas. La malade, en proie aux plus cruelles angoisses, mangea ce pain et mit la relique sur elle; à l'instant une révolution sensible

s'opéra dans toute la masse du sang, et elle recouvra subitement la santé. Dès ce moment, elle se trouva tout à fait délivrée de ses souffrances, qui ne reparurent plus aussi longtemps qu'elle vécut.

Dans la ville d'Aquila, un enfant de trois ans, neveu de don Venance de Bernardis, prêtre versé dans la médecine, fut atteint d'une fièvre très aiguë, qui, dès le cinquième accès, le réduisit à l'extrémité. Déjà ses parents et son oncle le pleuraient comme mort. Tandis que le petit malade était dans cet état désespéré et sans parole, son oncle le recommanda à saint Léonard, promettant s'il obtenait sa guérison d'en donner une attestation publique. Il prit ensuite une relique du Serviteur de Dieu qu'il avait chez lui, et après avoir récité trois *Pater* et trois *Ave,* il en bénit le jeune moribond. Au même instant, celui-ci ouvrit les yeux, se mit à parler avec volubilité, demanda à manger, se leva et courut partout, en présence des assistants émerveillés du prodige. Son oncle lui tâta le pouls, et il le trouva sans fièvre et bien portant ; il continua à se porter de même dans la suite, ainsi que l'atteste son oncle dans la déposition qu'il signa, selon sa promesse.

Dame Constance-Marie Salvatori, religieuse à Matélica au monastère de l'Annonciation, de l'ordre de Saint-Benoît, reçut, en 1744, un coup à la tête par la chute d'un corps pesant qui l'atteignit. Il s'y forma une tumeur de la grosseur d'un œuf, qui s'évanouit d'elle-même quelque temps après. Au bout d'un mois environ, elle fut de nouveau frappée à la tête par une fenêtre qui s'ouvrit brusquement ; ce coup lui causa des douleurs excessives et il lui en resta un certain engourdissement d'esprit qui la faisait courir par le monastère comme folle. Enfin elle fut réduite à ne pouvoir plus entendre aucun bruit, ni marcher sans l'aide de deux béquilles, et elle devint sujette à des vomissements et à

des souffrances qui faisaient croire qu'elle allait succomber. Quelques années après, elle reçut encore une fois sur la tête un corps assez lourd qui la fit tomber en défaillance; on la transporta sur son lit sans connaissance, et elle y resta confinée assez longtemps. Ses maux ne faisant qu'augmenter de jour en jour, le médecin la jugea incurable, Entre temps, on apprit à Matélica la nouvelle de la mort de saint Léonard; elle se recommanda aussitôt à son intercession, et ayant reçu de Rome un morceau de son vêtement, elle se l'appliqua sur les oreilles, qui étaient le siège principal du mal; car elle ne pouvait entendre le plus léger bruit sans s'évanouir. A peine se fut-elle appliqué la relique, qu'elle sentit comme une armée de fourmis lui parcourir le front, selon son expresssion, et après quelques éternûments, elle se trouva délivrée de tous ses maux; elle visita les lieux de service où il se fait le plus de bruit, se rendit au chœur avec les autres religieuses, qui furent saisies d'étonnement en la voyant, et psalmodia l'office à haute voix, sans plus éprouver dès lors, ni dans la suite, aucune incommodité.

A Pofi, diocèse de Véroli, Marc-Antoine Minna, atteint d'une fièvre maligne, se vit condamné par le médecin, après avoir épuisé sans succès tous les remèdes de l'art. On lui administra les derniers sacrements et l'on attendait à chaque instant son dernier soupir. Ce fut dans cette extrémité qu'on lui attacha au bras une parcelle de vêtement de saint Léonard, en implorant son assistance; peu après, le malade fut rendu à la santé. Le médecin, aussi étonné que tout autre du prodige, voulut en donner une attestation authentique.

A Rome, Violante Maidé avait à la jambe un chancre qui lui avait dévoré toutes les chairs et creusé une caverne où l'on pouvait enfoncer le poing; le chirurgien, après lui avoir inutilement appliqué tous les

remèdes, la condamna comme incurable. Réduite à ce déplorable état, la malade se tourna vers saint Léonard, et le pria de la guérir, lui promettant, si elle obtenait cette faveur, de déposer le fait juridiquement, et de suspendre une jambe d'argent à son tombeau; puis elle appliqua sur la plaie un morceau de son habit : soudain toute douleur cessa, et bientôt la guérison fut complète. Violante accomplit fidèlement sa double promesse.

Le sieur don Charles Marie Carpano Busti, de Villicino, au diocèse de Milan, depuis dix ans et plus était tourmenté chaque année, au retour du printemps, d'un violent mal de gorge, qui reprenait aussi chaque fois qu'il faisait un voyage, si court qu'il fût. Les médecins le traitaient comme ils pouvaient, mais sans grand succès. Ayant ouï parler de la sainteté de saint Léonard, et des grâces que Dieu répandait par son intercession, il prit sa Vie en main, un soir des premiers jours de février 1756, tandis qu'il éprouvait un accès de sa douloureuse infirmité; en lisant cette vie, il se sentit animé d'une si vive confiance d'être délivré de son mal par les mérites du Serviteur de Dieu, qu'immédiatement il se jeta à genoux et le pria de lui obtenir cette grâce; à l'instant même il se trouva parfaitement guéri, et il ne souffrit jamais plus dans la suite de cette indisposition, quelques voyages qu'il fît, ainsi qu'il a voulu l'attester par une déposition authentique.

Catherine Carozina, de Gênes, fut tourmentée pendant l'espace de douze ans consécutifs, d'un mal affreux qui lui ôtait l'usage de ses sens, parfois durant douze heures de suite, et qui plus d'une fois la réduisit même à l'extrémité. Les docteurs, après avoir épuisé toutes les ressources de l'art sans aucun succès, ne savaient plus quel parti prendre. Au mois de janvier 1752, la malade empira; son ancienne maladie se compliqua de douleurs de tête très aiguës et d'un vomissement de sang abon-

dant ; ce qui fit que le médecin déclara qu'il n'y avait plus de remède. Catherine, en entendant cela, recourut à l'intercession de saint Léonard pour qu'il lui obtînt la santé, et s'étant procuré un morceau de son vêtement, elle se l'appliqua sur le corps avec une vive confiance ; incontinent elle fut délivrée de tous ses maux et se leva au moment même, ainsi qu'elle l'a déposé juridiquement, par reconnaissance.

Sœur Marie-Thérèse-Eléonore Boccella, religieuse au monastère de Saint-Nicolas, à Lucques, fut pendant dix ans sujette à des attaques d'épilepsie et à des contractions nerveuses, sans trouver aucun soulagement dans les remèdes humains ; finalement, dans la nuit du 21 octobre 1769, une fièvre très ardente qui lui survint la mit aux portes de la mort. Réduite à cette extrémité, elle s'adressa avec foi à saint Léonard, et le pria de la secourir dans un si pressant besoin ; elle lui rappela alors la promesse qu'il lui avait faite de son vivant, de l'aider quand il serait en paradis. Sa prière fut exaucée : le matin à son réveil, elle se trouva pleine de santé. Ce fait a été rendu avec élégance par la religieuse elle-même dans deux sonnets qu'elle a composés : le premier décrit la maladie, et le second raconte la délivrance. Elle y dit qu'après s'être recommandée au Saint et lui avoir rappelé sa promesse, elle s'assoupit sans avoir conscience de ce qui lui arriva pendant son sommeil, mais que, le matin, elle se réveilla saine et sauve [1].

Joseph, enfant de sept ans, fils de Benoît Gaï, Romain, fut affligé au bras droit d'une tumeur de la grosseur d'une pomme ordinaire, qui lui causait d'affreuses douleurs. Au bout de quelques mois, il dut subir une incision et il

(1) « Nè seppi allor che avvenne di me stessa.
So ben che grazia ricevei compita,
Sorgendo sana allo spuntar d'aurora. »

en coula une quantité de matière purulente. Quoique, au bout d'un certain temps, la plaie, à force de médicaments, parût se cicatriser, il y restait cependant toujours une ouverture qui continuait à rendre du pus. Tous les remèdes furent tentés et demeurèrent impuissants contre ce mal. Plusieurs docteurs qui visitèrent l'enfant déclarèrent enfin que la plaie était dégénérée en une fistule incurable. Alors le père, renonçant aux remèdes naturels et congédiant tous les hommes de l'art, se recommanda à saint Léonard. Il y avait deux ans environ que le pauvre enfant se trouvait dans cet état, et son mal s'était compliqué, en dernier lieu, d'une fièvre ardente qui le jetait dans le délire. Un soir que la douleur sévissait avec la plus grande intensité, le père exhorta son enfant à avoir confiance, et après avoir récité un *Pater*, un *Ave* et un *Gloria*, en l'honneur du Saint, il lui fit le signe de la croix avec sa relique et son image, déposant ensuite l'une et l'autre sous l'oreiller du petit malade; le matin suivant, il le trouva complétement guéri, l'ouverture de la fistule bien fermée et cicatrisée; l'enfant voulut se lever à l'instant et s'habiller, et dès lors il ne ressentit plus ni douleur, ni incommodité au bras.

Il y avait deux ans qu'Elisabeth Notarantonio Morelli, d'Arpino, souffrait cruellement d'une humeur froide à un genou; ce qui la rendait incapable de faire un pas toute seule; elle avait besoin du secours d'autrui pour se mouvoir, et encore ne le faisait-elle que très difficilement et avec des douleurs extrêmes. Se voyant assaillie, dans le mois de février de l'année 1752, de spasmes plus douloureux que de coutume, elle invoqua l'assistance de saint Léonard, vu que les remèdes humains ne lui avaient servi de rien; elle se fit donc apporter une pièce de drap dont il avait fait usage de son vivant et l'appliqua sur le genou endolori. A l'instant même sa

douleur s'évanouit, et tandis qu'un moment auparavant elle poussait des cris de détresse et ne pouvait faire aucun mouvement, voilà qu'elle se met à marcher d'un pas dégagé par toute sa maison; elle pouvait à peine contenir sa joie, et excitait l'étonnement de tous les témoins du fait, particulièrement du médecin, qui, conjointement avec elle, attesta juridiquement le prodige.

Frère Athanase d'Orméa, frère lai de la retraite de Saint-Bonaventure, tourmenté pendant près d'une année entière de diverses fièvres, s'enfla enfin par tout le corps et endura pendant huit jours une rétention complète d'urine. Les médecins jugèrent alors que l'hydropisie était arrivée à un point où les remèdes naturels n'y pouvaient plus rien. On lui conseilla de recourir à l'intercession de saint Léonard, pour la cause duquel il s'était donné beaucoup de peine. Il avala donc quelques filaments de son habit, et s'en appliqua un morceau avec son image autour des reins. Immédiatement il se mit à uriner et lâcha une si grande quantité d'eau que l'enflure s'évanouit peu à peu; il se trouva bientôt guéri et sa santé se maintint dans la suite.

A Tivoli, la dame Eugénie Visconti de Cesari, ayant perdu connaissance dans un accès de fièvre aiguë, était par là dans l'impuissance de mettre au jour le fruit qu'elle portait dans son sein et qui en était déjà détaché. Sa mère et la sage-femme qui l'assistaient tremblaient de la voir mourir avec son enfant. Dans un si pressant danger, elles eurent recours à saint Léonard. La sage-femme prit une image du Serviteur de Dieu et lui adressa ces paroles : « Père Léonard, si vous êtes Saint, faites-le voir maintenant ; faites venir la petite créature au monde, afin qu'elle puisse au moins recevoir la grâce du baptême. » A peine eut-elle prononcé ces paroles et appliqué l'image sur la patiente qui était toujours sans connaissance, que soudain, avec la plus grande facilité,

elle accoucha de deux petits avortons de cinq à six mois, l'un vivant, et l'autre, après diverses expériences, regardé comme mort. Elles baptisèrent le premier, et tout affligées au sujet du second qu'elles croyaient mort, elles recoururent de nouveau au Saint : prenant la même image et la posant sur ce petit corps, la sage-femme fit cette prière : « Père Léonard, puisque vous nous avez accordé le premier miracle, accordez-nous encore le second, et faites-nous connaître si cette petite créature est en vie. » Dès qu'elle eut proféré ces paroles, l'enfant ouvrit la bouche ; on le baptisa sur-le-champ et il survécut une demi-heure au premier. Tout le monde rendit grâces à Dieu de ce que, par les mérites de son Serviteur il avait daigné sauver ces deux âmes.

Anna Victoria Marchetti, pensionnaire du couvent des Quatre-Saints-Couronnés, à Rome, fut éprouvée pendant l'espace de trois ans par diverses maladies, entre autres par une fièvre qui durait quelquefois jusqu'à deux ou trois mois, et dans les intervalles ne laissait pas le temps à la jeune malade de reprendre ses forces ; le médecin attesta même qu'elle paraissait plus malade quand la fièvre la quittait, que pendant qu'elle en était tourmentée. Le 15 octobre 1751, elle en eut un accès des plus violents ; aucun remède ne put la calmer ; elle persista avec tant d'opiniâtreté qu'elle amena une révolution générale dans les humeurs et un relâchement total dans toutes les parties du corps. La fièvre se compliqua de douleurs de tête très aiguës, d'une douloureuse constriction de poitrine, d'évanouissements fréquents, d'insomnies continuelles, d'un dégoût universel, de convulsions de muscles et de nerfs qui lui donnaient l'aspect d'une épileptique, et à la fin on vit apparaître tous les symptômes d'une phthisie bien caractérisée. Les remèdes même les plus énergiques ne lui procuraient aucun soulagement ; tous ses maux, au contraire, s'aggravant de

plus en plus la rendirent paralytique, particulièrement des genoux et des jambes : elle en était donc réduite à ne pouvoir se tenir debout et encore moins se lever sans un secours étranger. Les hommes de l'art jugèrent que c'était une véritable paralysie, à laquelle se joignait une privation totale de mouvement et de sensibilité dans les membres inférieurs, et une maigreur telle que la pauvre enfant ressemblait à un squelette et faisait pitié à voir. Il y avait déjà huit mois qu'elle se trouvait accablée de tous ces maux à la fois, lorsque, le jour de l'Ascension au matin, qui était le 11 mai de l'année 1752, la sacristine, sœur Marie-Séraphine Pétruccioli, décrivit cette déplorable situation au père Martin de Vallécorsa, religieux du couvent de Saint-Bonaventure, et confesseur extraordinaire de la maison. Le père Martin conseilla à la sacristine d'engager la jeune malade à recourir à notre Saint. La religieuse obéit, et rapporta à Anna-Victoria ce que le père Martin lui avait dit, puis sortit de la chambre. Anna demeurée seule s'excita à une vive confiance, et prenant l'image du Saint qu'elle avait auprès de son lit, elle se l'appliqua sur les jambes ; au même instant, une certaine persuasion intérieure lui fit croire qu'elle était complètement guérie. Sur ces entrefaites, survint une religieuse. Anna lui demanda ses vêtements ; elle s'habilla elle-même immédiatement, et sautant du lit sans le secours de personne, elle se trouva parfaitement délivrée et guérie de tous ses maux à la fois ; bien plus, elle recouvra en même temps toutes ses forces et reprit son embonpoint, ainsi que la fraîcheur et la vivacité de son teint ; en un mot, elle se trouva subitement rendue à un état de santé vigoureuse et florissante ; elle se mit à courir en traversant les dortoirs, puis descendit au milieu de ses compagnes et des religieuses, et leur raconta avec des transports de joie à elles d'abord, ensuite au confesseur, tout ce qui lui était arrivé. Tout

le monde en fut émerveillé ; on l'avait vue, peu auparavant, presque expirante, semblable, ou peu s'en faut, à un cadavre, et on la revoyait saine de corps, robuste, le teint coloré, comme si elle n'eût jamais été indisposée. Le lendemain elle reçut la visite du docteur François Parazzani, médecin ordinaire de la maison, qui lui avait donné ses soins. Celui-ci ne fut pas moins stupéfait que les autres en la voyant ; pour mieux s'assurer de la réalité du prodige, il fit disparaître tous les médicaments et ordonna qu'elle fût mise au régime et au train de la communauté. Ses ordres furent promptement exécutés, et il la trouva constamment comme la trouvèrent aussi d'autres médecins qui vinrent la visiter, en pleine et parfaite santé ; c'est pourquoi les docteurs, conjointement avec les religieuses et les pensionnaires, tinrent à donner une déposition publique et solennelle du fait, pour la gloire de Dieu et celle de son Serviteur.

Symphorose Betti, de Léprignano, épouse d'Alexandre Pezza, allant, dans le mois de janvier 1787, de son endroit à Civitella San-Paolo, tomba par accident, en traversant une forêt, dans un buisson d'épines et se fit une piqûre à la partie antérieure de la jambe droite, vers le milieu. Malgré la douleur qu'elle éprouvait, et le sang qui coulait de la blessure, elle continua sa route. Rentrée chez elle, elle ne fit aucune attention à cette égratignure ; mais bientôt la jambe s'enfla et l'inflammation s'y mit ; puis il en coula du sang et une sorte de virus tel, que là où il touchait il brûlait la peau et formait une plaie, laquelle s'étendait peu à peu à mesure que coulait la matière purulente. Quatre ou cinq jours après, en passant ses bas, elle mit à la jambe gauche celui qui avait servi pour la droite, et comme ce bas était imprégné de pus et de sang, il communiqua le mal à la jambe qui jusque-là était restée saine. Les plaies, se propageant petit à petit, s'étendirent depuis le genou jusqu'au

pied; ça et là elles formaient diverses crevasses ou petites fosses, qui, par endroits, étaient entourées de lèvres ou cordons assez durs. De ces cavités suintait continuellement une matière si fétide que tout le monde fuyait Symphorose, personne ne pouvant demeurer près d'elle.

Pendant quelque temps, elle n'appliqua sur ses jambes aucun remède, mais le mal allant toujours croissant ainsi que les douleurs qu'il lui causait, elle consulta un chirurgien. Celui-ci n'eût pas plus tôt vu les plaies, qu'il déclara à la patiente qu'elles étaient incurables, et qu'elle devait, par conséquent, se résigner à les porter jusqu'à la mort. Néanmoins pour calmer la douleur et corriger l'acrimonie du sang, particulièrement le scorbut qui dominait dans le corps de cette malheureuse créature, il lui prescrivit certaines décoctions et autres médicaments; mais elle n'en fit rien. Cependant les anciennes plaies gagnaient de plus en plus en étendue et en profondeur, et il s'en formait de nouvelles par l'écoulement des matières corrosives et purulentes; si bien que ses deux jambes ressemblaient à deux colonnes monstrueuses, extrêmement enflées et enflammées partout où elles n'étaient pas percées, ce qui lui occasionnait d'atroces souffrances. Au mois de juillet 1788, elle se transporta à Rome, où elle fit voir ses jambes à un autre chirurgien, qui les jugea également incurables; le traitement qu'il prescrivit n'avait pour but que d'adoucir la violence du mal; mais après qu'elle en eut reconnu par expérience l'inutilité, elle y renonça et se borna à y appliquer de temps en temps des feuilles de parelles; ce remède ne réussit pas mieux, car les plaies de jour en jour s'envenimaient davantage et devenaient plus hideuses.

Telle fut la situation de la pauvre malade jusqu'au mois de septembre de l'année 1789. A cette époque,

étant retournée à Rome en compagnie de Félicie Périni, elle alla avec elle, le 19 du même mois, à l'église de Saint-Bonaventure, dans le but de solliciter sa guérison de saint Léonard. Elle ne fit d'autre prière, en y allant et dans l'église même, que celle-ci : « Mon cher Saint, de grâce, guérissez-moi ces jambes. » Elle n'aurait pas été capable, à cause de l'excès de ses souffrances, comme elle l'atteste elle-même, de réciter ne fût-ce qu'un *Pater*. Pendant qu'elle priait de la sorte, elle sentit la douleur se retirer et faire place à une grande démangeaison, indice de la guérison. Aussi, après s'être bien grattée dans l'église même, elle s'en retourna à son logement en marchant fort lestement; elle dormit toute la nuit d'un profond sommeil, sans ressentir ni douleur, ni incommodité, et le jour suivant elle regagna Léprignagno, sa patrie. De retour chez elle, elle trouva, en ôtant ses bas, ses jambes parfaitement guéries ; les bandages tombèrent d'eux-mêmes avec tout ce qui y était collé, savoir le pus et les feuilles de parelles desséchées; les plaies avaient disparu ainsi que l'enflure et l'inflammation, et une peau lisse, bien unie et vermeille, recouvrait les membres. Aussi heureuse que surprise de cet événement, elle appela sur-le-champ son mari, qui en fut stupéfait, comme le furent pareillement les femmes de l'endroit auxquelles elle les fit voir ensuite. Tous bénirent le Seigneur de ce qu'il avait daigné, par les mérites de son Serviteur, guérir d'une manière si prodigieuse et si instantanée un mal si affreux et si invétéré.

Orpheline de père et de mère dès l'âge de quatorze ans, Laure Cardelli demeurait avec sa sœur au vénérable conservatoire des mendiantes de Rome. Un jour en tissant, elle eut le malheur de se donner un coup de navette si violent à la poitrine, que le sang lui jaillit par la bouche. A cela se joignit un point de côté, puis la toux, la fièvre, des crachats sanguinolents, tous

symptômes qui firent croire à une phthisie bien caractérisée. En désespoir de cause, on la fit changer d'air, ce qui parut la rétablir. Mais à son retour au conservatoire, il se déclara tout à coup dans le rein droit une douleur aiguë, qui lui donnait des assauts terribles, et engourdissait la cuisse, le ventre et la jambe. Elle ne pouvait lâcher l'eau qu'à l'aide de la seringue ; en outre un dégoût pour toute nourriture, des insomnies continuelles, des douleurs très vives, des inflammations opiniâtres, des vomissements, du sang et du pus mêlé à l'urine, tels étaient les symptômes de sa maladie. Il y avait déjà quinze mois qu'elle gardait le lit, et l'on ne s'attendait qu'à la voir mourir, lorsqu'une des maîtresses de l'établissement, Marguerite Rubbi, touchée de sa triste situation, lui insinua de recourir au Ciel, puisqu'elle n'avait plus rien à attendre des hommes ; elle lui proposa, en conséquence, de faire une neuvaine en l'honneur du vénérable père Léonard, dont la béatification était imminente ! Laure accueillit ce conseil ; et ayant eu une image du Serviteur de Dieu, elle commença sa neuvaine, mais sans résultat. Elle avala une parcelle de son vêtement, et elle ne fit qu'empirer. Vers minuit du 31 mars 1796, elle récite sa prière accoutumée en l'honneur du Saint et s'endort. Au beau milieu de son sommeil, elle le voit qui apparaît devant elle, et lui demande si elle le connaît ; puis il lui reproche son peu de foi et lui prédit tout ce qui lui arriverait un jour ; et enfin, la prenant par la main, il la bénit au nom de la très sainte Trinité et lui ordonne de se lever. La malade se réveille, et voit à ses côtés le Saint, qui lui présente le crucifix à baiser et, lui réitérant l'ordre de se lever, disparaît à ses yeux. Laure, versant des larmes de consolation et de surprise, s'empresse d'obéir. Une de ses compagnes, Joachine Angelini, entend ses cris de la chambre voisine et accourt ; la voyant hors de son

lit, elle s'imagine que c'est la violence des convulsions qui l'en a renversée et s'apprête à l'y replacer. Mais Laure s'y oppose, lui raconte l'apparition qu'elle a eue, la grâce qu'elle vient de recevoir, et pour preuve se met à marcher comme une personne tout à fait bien portante. En un clin d'œil la nouvelle se répand dans le conservatoire; toutes les pensionnaires veulent s'assurer du fait par leurs propres yeux, et toutes courent ensuite avec Laure en rendre grâces à Dieu dans la chapelle intérieure de l'établissement. Le jour suivant, les médecins attestèrent le prodige; on en parla par toute la ville; et autant il y eut de personnes qui visitèrent Laure Cardelli, autant il y eut de témoins de sa guérison miraculeuse.

De ces trois derniers prodiges, le premier et le second furent approuvés par Pie VI de sainte mémoire, le 2 du mois d'août 1795, où le Saint-Père se rendit au couvent de Saint-Bonaventure sur le mont Palatin, et fit publier le décret dans la chambre même d'où saint Léonard s'envola au ciel. Le troisième, proposé et examiné selon toute la rigueur des règles de la sacrée congrégation des Rites, fut approuvé par Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, le 16 mars 1839; il fut réservé pour la canonisation de l'illustre missionnaire, à qui le Vatican a depuis décerné cette extension de culte. Daigne le Serviteur de Dieu accroître en nous le zèle à imiter les rares exemples de vertus qu'il nous a laissés, ainsi que la confiance d'obtenir, par ses mérites et son intercession, les grâces et les faveurs du ciel.

En jetant un dernier regard sur ses travaux apostoliques et ses héroïques vertus, que nous nous sommes efforcé de décrire, nous pouvons bien répéter ce qu'a dit de lui en chaire Mgr Pieragostini, évêque de San-Séverino, lorsque le Saint, en 1740, se rendit dans cette ville pour y prêcher la mission. Ce digne prélat, dans

le discours qu'il fit alors en l'honneur de la très sainte Vierge, après avoir dit que saint Léonard était un homme envoyé de Dieu pour extirper le vice et implanter la vertu, jouant sur l'étymologie de son nom, ajouta que c'était un *Lion* qui épouvantait l'enfer par ses rugissements et guérissait les âmes atteintes de la maladie du péché, et en même temps un *Nard* précieux, qui réjouissait toute l'Eglise par la bonne odeur de ses vertus. Il exprima heureusement cette pensée dans le distique suivant :

Præco LEONARDUS, LEO *profert ore salutem;*
NARDUS *virtutum replet odore domum.*

DÉCRET DE BÉATIFICATION

du vénérable serviteur de Dieu

LÉONARD DE PORT-MAURICE.

Romana seu Albiganensis. — Beatificationis et Canonizationis venerabilis servi Dei patris Leonardi a Portu Mauritio, sacerdotis professi ordinis sancti Francisci strictioris observantiæ sacri recessus S. Bonaventuræ Urbis, provinciæ romanæ, ac missionarii apostolici.

SUPER DUBIO :

An, stante Virtutum, ac duorum Miraculorum adprobatione, tuto procedi possit ad solemnem ejusdem V. S. D. Beatificationem.

Apostolicorum virorum missiones, qui cum sacro quodam apparatu squaloris et luctus civitates et oppida peragrantes, ubique improborum animos, crebra, diebus pluribus, vehementique oratione concutiant; quamquam fructuosæ admodum, saluberrimæque, suffragio Ecclesiæ universæ habendæ sint; nostris tamen hisce temporibus a quibusdam, nescio qua Ecclesiæ ipsius mores et instituta carpendi libidine, quasi numquam eæ, aut perraro homines ad absolutam vitæ conversionem perducant, in vana terricula sunt rejectæ. At Sanctissimus Dominus Noster Pius Sextus Pont. Max., cum jam tertio ante anno. *dogmatica Constitutione*[1], quam multis aliis, iisdemque gravissimis illorum erroribus damnatis, in hoc quoque eorum temeritatem jure notasset[2]; hodierno judicio, quo Venera-

(1) *Constit.* quæ incipit, *Auctorem Fidei.* v. kal. septembris anni MDCCXCIV. (2) Prop. LXV.

BILEM DEI SERVUM LEONARDUM A PORTU MAURITIO sacris hisce expeditionibus diutissime, mirificeque functum ad cœlitum honores designavit, eamdem temeritatem iterum contulit, atque confixit.

Quod quidem tametsi is videbatur egisse *binis* aliis quæ in eadem causa ediderat, *Decretis,* altero nempe *XIV Cal. Mart. anni MDCCXCII*, quo eumdem VENERABILEM DEI SERVUM, omni vitæ ratione, atque hisce præsertim apostolicis laboribus spectatis, heroem christiani nominis renunciaverat, altero *IV Nonas Augusti superioris anni,* quo *Miraculis duobus* ejus apud Deum gratiæ tributis, cum ejus virtutibus universim, tum in primis hujusmodi ab eo suscepto vitæ instituto probationis signa divinitus accessisse declaraverat : nihilominus ipso VENERABILI DEI SERVO in Beatorum ordinem recepto non modo præclarum illud munus a levissimorum hominum oblocutionibus vindicabitur, verum etiam alii ad idem capessendum publice hoc proposito allicientur exemplo.

Tantam itaque rem decreturus PIUS PONT. MAX., convocatis coram se in Palatium Apostolicum Vaticanum *VII. Cal. Mart. hujus anni* Sacr. Rit. Congregationis Patribus, eorum est sententias sciscitatus. Cumque ad unum omnes VEN. LEONARDUM existimassent dignum, qui Beatorum ordini adscriberetur; dies tamen ipse aliquot, Deo supplicandi causa, moratus ; faustum hunc diem honori S. JOSEPHI B. M. V. SPONSI sacrum quem VENERABILIS DEI SERVUS inter præcipuos patronos quotidie invocabat, sententiæ ferendæ destinavit. Itaque accitis in idem Palatium REVERENDISSIMO CARDINALI ARCHINTO Episcopo Sabinense, eodemque Congregationi Præfecto et Causæ Relatore, R. P. Hieronymo Napulionio Fidei promotore, meque infrascripto Secretario; salutari hostia divinæ majestati immolata, rite pronunciavit : *Tuto procedi posse ad Beatificationem*

Venerabilis Servi Dei Leonardi a Portu Mauritio.

Atque hoc Decretum palam proponi, et in acta S. R. C. referri, literasque Apostolicas *in forma Brevis* de Beatificatione in Basilica Vaticana tempori celebranda conscribi jussit. *XIV Cal. Apriles MDCCXCVI.*

J. CARD. ARCHINTO Præfectus.

Loco † Sigilli

D Coppola S. R. C. Secretarius.

DÉCRET DE CANONISATION

du bienheureux

LÉONARD DE PORT-MAURICE.

Romana seu Albiganen. — Canonizationis B. Leonardi a Portu Mauritio, missionarii apostolici ordinis minorum sancti Francisci strictioris observantiæ, in sacro recessu sancti Bonaventuræ Urbis.

SUPER DUBIO :

An tuto procedi possit ad solemnem ejusdem Beati Leonardi a Portu Mauritio Canonizationem.

In novissimis temporibus operarium electissimum misit Dominus in messem suam, Beatum nempe Leonardum a Portu Mauritio. Hic Christi præceptum sequens, unica ac rudi indutus tunica, neque sacculum portans, neque peram, neque calceamenta, neque aurum et argentum vel pecuniam in zona sua, in quamcumque civitatem et castellum intrabat videns turbas petentes panem vitæ, cum nemo esset qui frangeret eis, misertus est : et quia erant multi vexati a voluptatibus sæculi,

et criminum laqueis captivi tenebantur ad ipsorum confusionem, tunc dicebat illis : Pœnitentiam agite, appropinquat enim regnum cœlorum. Pene innumeri peccatores vocem ejus tamquam Christi loquentis audientes, atque actus suos confitentes, in cinere et cilicio pœnitentiam egerunt. Cum autem Beatus Leonardus expletis laboribus ad Dominum revertisset, et ab ejus manu immarcescibilem gloriæ coronam recepisset, prodigiorum virtute etiam post indultam Venerationem inclaruit. Quibus triplici examine penes Sacrorum Rituum Congregationem solertissime perpensis, Summus Pontifex Gregorius XVI sanctæ mem., sextodecimo kalendas Aprilis anni MDCCCXXXIX, declaravit *constare de primo Miraculo* Beati Leonardi interventu a Deo patrato; et Sanctissimus Dominus Noster Pius papa IX, quarto nonas Augusti anni vertentis, edixit *constare de altero Miraculo,* quod Deus omnipotens ejusdem Beati intercessione operatus est.

Quare ut Causæ huic finis imponeretur, quod almæ Urbis nostræ civibus maxime in votis erat, illud tantum supererat ut in novis Comitiis generalibus colligendis Dubium discuteretur. « *An, stante approbatione » duorum Miraculorum post indultam a Sede Apostolica Venerationem, tuto procedi possit ad solemnem » Beati Leonardi a Portu Mauritio Canonizationem?* » Quod factum est in generali Cœtu, XIV kalendas Octobris ejusdem anni, in pontificiis Vaticanis ædibus collecto; ubi coram Sanctissimo Domino Nostro Reverendissimus Cardinalis Ludovicus Altieri, Episcopus Albanensis et Causæ Relator, illud proposuit Dubium, et omnes suffragatores sive Patres Cardinales unanimes affirmativum protulere responsum.

Distulit tamen Sanctissimus Dominus suam in hoc negotio gravissimo pandere mentem; hortatusque est quotquot aderant ut secum divinum efflagitarent Spiri-

tum, qui eam ad recte judicandum et in omnem induceret veritatem.

Denique ad augendam hujus diei lætitiam, in qua beatissimi Parentis natalitia Filius sapiens haud impari meritorum corona collustrat; Sanctissimus Dominus Noster, postquam Hostiam salutarem in sacra palatii intima ædicula piissime obtulisset, ad sacellum se contulit Immaculatæ Virginis Conceptioni et Sancto Francisco Assisiensi dicatum, quod in basilica Principis Apostolorum ob quotidianam sacrorum officiorum celebrationem præ ceteris refulget; ibique ad se accitis Reverendissimo Cardinale Constantino Patrizi, Episcopo Portuensi et Sanctæ Rufinæ, Sacrorum Rituum Congregationi Præfecto, simulque Reverendissimo Cardinale Ludovico Altieri, Episcopo Albanensi ac Causæ Relatore, una cum R. P. Petro Minetti, Sanctæ Fidei Promotore, et me infrascripto Secretario, iisdemque adstantibus sancivit : « *Tuto procedi posse ad solemnem Beati Leonardi a Portu Mauritio Canonizationem.* »

Hujusmodi Decretum in vulgus edi, in Acta Sacrorum Rituum Congregationis referri, Litterasque Apostolicas sub plumbo de Canonizationis solemnitate, in ipsa Patriarcali basilica Vaticana quandocumque celebranda, expediri jussit quarto nonas Octobris MDCCCLXVI.

C. Episcopus Portuen. et S. Rufinæ,
Card. PATRIZI, S. R. C. Præf.

L. † S.

D. Bartolini, *S. R. C. Secretarius.*

ŒUVRES

DE

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

COUP D'ŒIL RAPIDE

SUR L'ÉTABLISSEMENT DES RÉCOLLETS EN TOSCANE,
ET SUR LA FONDATION DE LA SOLITUDE DE L'INCONTRO.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Ce Coup d'œil se trouve dans le second volume de l'édition italienne, à la suite des *Résolutions* et de divers opuscules. Nous l'insérons ici, à cause que son caractère principalement historique le rattache étroitement à la Vie du Saint. — Voyez les chapitres 6 et 8 de la 1re partie.

COUP D'ŒIL RAPIDE

SUR

L'ÉTABLISSEMENT DES RÉCOLLETS EN TOSCANE

ET SUR

LA FONDATION DE LA SOLITUDE DE L'INCONTRO.

I

ÉTABLISSEMENT DES RÉCOLLETS A FLORENCE.

1. Quarante-sept ans environ s'étaient écoulés depuis que le Serviteur de Dieu, frère Bonaventure de Barcelone, en dépit de mille contradictions, avait établi les couvents de Retraite dans la province des Frères Mineurs Réformés de Rome ; la divine Providence toujours attentive à disposer chaque chose avec force et douceur, permit après ce laps de temps que le père Antoine Bardiggiani, zélé religieux de. la Compagnie de Jésus, fît un rapport détaillé sur la manière de vivre de ces Récollets à son altesse royale, Cosme III, grand-duc de Toscane. Ce prince, ayant surtout à cœur le bien spirituel de ses sujets, s'éprit aussitôt d'un si bel Institut, et s'appliqua avec ardeur à en procurer le développement. Comme s'il eût pressenti les grands avantages qui devaient en résulter pour ses Etats, il s'empressa de faire des instances auprès de Sa Sainteté Clément XI, afin qu'elle daignât envoyer à Florence quelques religieux Récollets de la Retraite. Son des-

sein était de les établir au couvent de Saint-François-du-Mont, situé hors de l'enceinte de la ville; ce qu'il exécuta en effet l'an 1709, le 20 du mois d'août. On élut pour fondateur le père Pie de Santa Colomba, religieux intègre, zélé et prudent, qui, avec cinq autres prêtres et deux frères laïques, composa la communauté naissante des Récollets. Tout se passa jusque-là à la grande satisfaction du religieux souverain, lequel maintes et maintes fois se transféra au couvent du Mont, encourageant par sa présence les nouveaux religieux à persévérer avec ferveur dans leurs saintes observances.

2. Cependant le caractère propre des œuvres de Dieu a toujours été la contradiction; aussi, si le pieux prince témoigna de la joie et du contentement, d'autres ne montrèrent pas moins d'exaspération, tant à cause de la nouveauté du fait, que parce qu'ils ne pouvaient souffrir cette nouvelle recrue de religieux étrangers et inconnus. C'est pourquoi ils ne manquèrent pas de répandre sur leur compte des bruits malveillants qui, accueillis sans examen par le peuple, fournirent aux nouveaux solitaires ample matière de mérite. Entre temps ceux-ci, tout en s'appliquant à faire régner dans leur couvent la plus stricte et la plus parfaite observance de leur saint Institut, se dévouaient aussi aux besoins spirituels de la ville; ils offraient à Dieu, jour et nuit, leurs prières, leurs oraisons et leurs pénitences pour tout le monde, mais particulièrement pour ceux qui leur montraient le plus d'aversion et, par leur opposition ouverte, leur fournissaient aussi plus d'occasions de mériter et de s'exercer à la patience.

3. Mais qui ne sait que la docilité de la population si religieuse de Florence (pour lui rendre la justice qui lui est due) n'a peut-être pas son égale dans toute l'Italie? Aussi, dès que les religieux sortirent de leur retraite et se produisirent en public, prêchant, instrui-

sant les fidèles, se montrant assidus au confessionnal, toujours prêts à voler au chevet des malades, ou à accueillir avec tendresse les pécheurs même les plus abandonnés ; en un mot, dès qu'ils eurent fait preuve de ce zèle pur qui les animait pour le salut des âmes, joint à un détachement absolu des biens temporels, ils conquirent en peu de temps les applaudissements et la sympathie de tout le monde ; si bien que ceux-là mêmes qui dans les commencements avaient repoussé impitoyablement les pauvres frères quêteurs, en protestant qu'ils ne feraient jamais l'aumône à de pareils religieux, sont aujourd'hui leurs bienfaiteurs les plus dévoués ; ce sont bien souvent les religieux eux-mêmes qui doivent maintenant mettre un frein à leur générosité, de crainte qu'elle ne porte préjudice à la pauvreté dans laquelle ils se complaisent. Les aumônes se sont multipliées au point que là où l'on trouvait à peine de quoi nourrir dix ou douze frères, il y en a aujourd'hui jusqu'à quarante-cinq, sans autre ressource pour leur entretien que la quête. Ainsi s'est vérifiée la parole de leur saint Patriarche, qui avait coutume de dire : « Si mes frères observent leur règle avec ferveur, quand il n'y aurait plus dans le monde entier qu'un seul pain, la moitié serait pour eux. » Cette expérience a porté nos religieux à se pénétrer de plus en plus des sentiments de leur instituteur frère Bonaventure, qui n'inculquait rien tant que la pauvreté, et dans la nourriture, et dans les églises et pour tout le reste, voulant voir partout le plus complet dénuement, sans autre appui que la divine Providence. Ils n'ont pas seulement maintenu inviolablement leur statut qui défend de recevoir de l'argent ou autre chose pour honoraires de messes, et leur ordonne de prêcher sans en attendre aucune rétribution temporelle ; de plus, saintement jaloux de ne tenir leur pauvre nourriture que de la main de Dieu même, au

moyen d'une pénible quête, ils ont renoncé, tant de vive voix que par écrit, à ce que la libéralité de notre sérénissime prince leur avait assigné pour leur entretien et pour tous leurs besoins, car il leur tenait constamment sa porte ouverte; aujourd'hui ils n'y ont plus recours, excepté en faveur de leurs malades, et ils se contentent d'aller, en véritables pauvres, mendier de porte en porte ce qui est nécessaire pour leur subsistance.

4. On ne saurait dire les fruits précieux que ces religieux ont produits et continuent à produire par l'exemple d'une telle vie sur une population aussi chrétienne que celle de cette ville; on ne saurait dire combien de confessions générales ils entendent journellement, combien de péchés ils empêchent sans cesse, et combien d'âmes ils dirigent dans les voies du Seigneur; mais le plus grand bien est celui qui se fait sentir aux peuples de la campagne qui avoisinent le couvent : il s'est opéré parmi eux une réforme générale de mœurs; on y trouverait maintenant peu d'hommes ou de femmes qui n'aient pas fait leur confession générale au couvent du Mont. Aussi y remarque-t-on une rare modestie dans les églises et une grande sévérité de mœurs dans l'intérieur des familles. Une foule d'abus ont disparu, tels que les bals multipliés, les soirées prolongées et autres divertissements dangereux; à tel point qu'une étrangère, voulant donner une soirée dans un de ces villages, ne put parvenir, en parcourant trois localités différentes, à réunir seulement deux jeunes filles qui voulussent y assister. Il en résulte que ces braves gens se sont fait une certaine réputation de personnes craignant Dieu, et qu'ils satisfont pleinement leurs curés. Ceux-ci d'ailleurs n'éprouvant aucun dommage de la présence de religieux, qui ne reçoivent pas d'honoraires de messes, n'accompagnent pas les morts, n'élèvent de prétention d'aucune sorte, vivent avec eux en parfaite intelligence :

ce qui ne concourt pas médiocrement au salut des âmes, dont plusieurs, sous la direction spirituelle des religieux, s'avancent à grands pas dans le chemin de la perfection. Ce sont là de ces bénédictions que Dieu a coutume de répandre dans les lieux où s'érigent des couvents de Retraite, témoin les terres de la Sabine où notre Serviteur de Dieu, frère Bonaventure, fonda ses premières maisons. La raison en est que, dès le commencement, il n'eut pas seulement en vue de mettre en vigueur une plus stricte observance de la règle, mais en outre de faire cultiver toutes les populations environnantes par de fervents et zélés missionnaires. De cette manière il parvint à captiver tous les esprits et à gagner tous les cœurs; en même temps ses religieux usaient merveilleusement du crédit et de la vénération qu'ils se conciliaient, pour gagner les âmes à Dieu et opérer une réforme sérieuse dans les mœurs.

5. C'est sur ses traces que se sont efforcés de marcher les religieux du nouveau couvent de Florence. Après avoir prêché et catéchisé le peuple des alentours, donnant une plus grande extension à leur zèle, ils se livrèrent à l'exercice des missions et firent éprouver les effets de leur charité par tout le grand-duché. Ils ont jusqu'ici arrosé de leurs sueurs jusqu'à onze ou douze des principales villes, sans compter un bon nombre de bourgades et autres localités moins importantes, où ils continuent sans relâche leurs travaux. Tels sont les fruits qu'ils en recueillent, qu'il faudrait un volume pour décrire tous les faits particuliers, les conversions de pécheurs endurcis, les restitutions importantes, les réconciliations entre ennemis, les haines calmées, et autres résultats obtenus; le bien est si général aujourd'hui, on est si édifié partout de la bonne odeur de... (*Le reste manque dans le manuscrit*).

II.

FONDATION DE LA SOLITUDE DE L'INCONTRO. GENRE DE VIE QU'ON Y MÈNE.

1. La vie retirée dont notre Serviteur de Dieu, frère Bonaventure, s'était formé l'idée, n'était point contraire au zèle pour le salut des âmes, comme on vient de le voir : il eut soin que ses religieux se conformassent aux sentiments de leur saint Fondateur, de qui il est écrit : *Non sibi soli vivere, sed aliis proficere vult Dei zelo ductus.* A la vérité, son intention ne fut point que les frères Récollets consacrassent tout leur temps à la recherche des âmes, au détriment de leur propre perfection ; mais il voulut voir régner dans leurs maisons cet heureux mélange de vie active et de vie contemplative, que notre séraphique Père apprit du Rédempteur lui-même. En effet, Jésus-Christ fuyant la foule se retirait de temps en temps dans le désert, ou sur les montagnes solitaires, d'où il descendait ensuite pour converser avec les hommes; afin de nous enseigner que c'est dans cette alternative de vie solitaire et d'application aux œuvres de zèle extérieures que réside la plus haute perfection à laquelle on puisse aspirer en cette vie. Voilà pourquoi notre sage Instituteur voulait que ses religieux, de temps en temps, se retirassent dans la solitude pour y vivre uniquement occupés d'eux-mêmes, et qu'après avoir gagné à Dieu les âmes égarées dans le monde, ils missent la leur en sûreté et s'appliquassent sérieusement, dans un religieux et profond silence, à leur propre perfection, en faisant au moins deux fois l'an les exercices

spirituels. C'est dans ce but qu'il tâcha d'obtenir l'ermitage de Saint-Ange dans la Sabine, et qu'il y fonda un petit couvent, qui devait être le lieu de retraite des Récollets, en sorte que ces religieux pussent commodément s'y occuper d'eux-mêmes avec Dieu seul.

2. Voilà aussi l'unique but qu'ont eu les religieux du couvent de Florence en fondant leur solitude, je veux dire de se conformer à l'idée de leur Instituteur. Ayant obtenu en 1712, le 7 du mois d'août, le couvent de Prato pour leur servir de noviciat, et les deux familles s'étant accrues considérablement, les plus zélés désiraient un lieu où ils pussent plus convenablement satisfaire leur ferveur, en se livrant à une pénitence plus austère et à une pauvreté plus rigoureuse, et, par une séparation totale du monde, vaquer uniquement à la contemplation, afin de rentrer ensuite dans leurs couvents, animés d'une nouvelle ardeur, et pleins de zèle pour le salut du prochain. Le Seigneur ne tarda point à exaucer leurs désirs. En 1716, on leur offrit l'ermitage de Sainte-Marie de l'Incontro, à cinq ou six milles de Florence. Ce lieu avait été sanctifié jadis par la présence du bienheureux Gérard, un des premiers tierçaires de l'Ordre, qui s'y transportait chaque nuit pour y vaquer à l'oraison. C'est une montagne fort élevée et d'un aspect sauvage : éloignée du bruit et du tumulte des hommes, elle ressemble à un véritable désert et inspire tout à la fois l'horreur et le recueillement. Ce fut donc sur la cime de ce mont, où il existait encore une petite église avec son ermitage, qu'après avoir obtenu les autorisations nécessaires de la sacrée Congrégation des évêques et réguliers, ainsi que de l'archevêque de Florence, on commença, le 2 avril de l'année 1716, la construction de la Solitude. On avait pris possession du lieu, le 25 mars précédent, jour de l'Annonciation. La joie des religieux fut grande, lorsqu'ils entrevirent le moment où il leur serait donné

de se livrer à une vie plus pauvre et plus pénitente; aussi, quoique, dans la nuit du jour où ils devaient partir de bonne heure du couvent de Florence, pour aller célébrer la première messe dans l'église de l'ermitage, une neige abondante eût recouvert toute la montagne, il n'y en eut pas un seul qui ne voulût faire le pieux pèlerinage, malgré le surcroît de difficultés qu'il présentait en pareille circonstance; tous, nu-pieds, marchèrent à travers la neige, comme s'ils se fussent promenés sur un gazon fleuri, en chantant les louanges du Seigneur. Arrivés sur les lieux, ils émirent leurs idées touchant les cellules et les autres pièces indispensables à construire, et c'était à qui proposerait tout ce qu'on peut imaginer de plus pauvre et de mieux adapté à la vie austère qu'on voulait pratiquer dans cette solitude. Enfin il fut résolu que les cellules des solitaires seraient au nombre de huit seulement, et qu'il y en aurait quatre de plus pour loger les religieux étrangers, ainsi que les supérieurs lorsqu'ils seraient en tournée de visite; que les petites cellules des solitaires n'auraient que cinq palmes romaines de large, huit de long, et neuf de haut, de façon qu'en étendant les bras on pût toucher à la fois les murailles latérales opposées et qu'en les élevant on atteignît à la toiture, qui était faite de simples roseaux; — que les murailles ne seraient pas crépies, mais qu'on les laisserait brutes, afin que tout respirât l'austérité et la pauvreté; — que les portes des petites cellules n'auraient que deux palmes en largeur et six en hauteur, et les fenêtres une demi-palme de large et un peu plus d'une palme de haut; — que dans ces petites cellules on ne pourrait avoir que deux planches, larges de deux palmes et demie pour servir de lit, avec un morceau de bois brut en guise d'oreiller, et quelques couvertures de laine pour se préserver du froid; trois images de papier fixées à la muraille, une tête de mort, et quelques

livres spirituels, avec une petite lampe, et pas autre chose ; — que les dimensions des autres pièces du couvent seraient réglées d'après celles des cellules; — qu'en un mot l'on prendrait modèle, pour l'exiguité des proportions, comme pour le reste, sur le premier couvent que fit construire le glorieux saint Pierre d'Alcantara, qui n'eut en vue que le strict nécessaire et rien de plus, et qu'il ne serait jamais permis, dans la suite, de modifier les constructions; afin que les solitaires imitassent le mieux qu'ils pussent les saints exemples que nous ont laissés, en divers lieux, l'illustre patriarche saint François et ses fervents compagnons.

3. C'est sur ce plan, si pauvre et si restreint, que fut entreprise la construction de la Solitude ; elle s'acheva avec les aumônes de divers bienfaiteurs, recueillies par un pieux gentilhomme, qui a bien mérité de l'Institut. Le 23 mai 1717, jour où tombait la fête de la très sainte Trinité, on commença à y mener la vie solitaire. Grand fut le bonheur des religieux qui, les premiers, en firent l'essai ; car lorsqu'ils se trouvèrent réunis pour la conférence spirituelle dans la petite pièce destinée à cette fin, et que le père Président leur eût ordonné de manifester ce qu'ils éprouvaient, l'esprit de Dieu se répandait avec une telle abondance dans l'âme de ces pieux solitaires, qu'ils ne pouvaient retenir leurs larmes et se confessaient indignes d'habiter dans ce saint lieu, le regardant comme un présent qui leur était fait par leur saint fondateur, pour les mettre à même d'observer la règle avec toute la perfection possible, eu égard à leur faiblesse. Et, en effet, quoique les constitutions à garder dans cette solitude prescrivissent de grandes austérités, néanmoins, ayant été soumises au vote secret dans les deux couvents, elles furent acceptées à l'unanimité; elles reçurent d'ailleurs l'approbation du révérendissime père Commissaire-Général, et la bénédiction du Souve-

rain-Pontife Clément XI, d'heureuse mémoire ; ce pape les eut plusieurs jours entre les mains, et tandis qu'il les lisait, il ne pouvait retenir ses larmes : il applaudit extrêmement à ce plan de vie, qui réalisait, selon lui, l'idéal d'un véritable frère mineur. Nous n'omettrons pas, pour l'édification du lecteur, d'indiquer brièvement les points les plus essentiels qui y sont contenus.

4. La Solitude ayant été érigée afin que les religieux, au moyen d'une contemplation continuelle, pussent vivre unis au souverain Bien, il a été établi qu'on passerait neuf heures au chœur, tant en oraison mentale qu'en prières vocales. Cela s'entend en règle générale : mais telle est la ferveur des solitaires, que tout ce qui leur reste de temps libre après les exercices communs est consacré à Dieu : les uns s'adonnent à la méditation ou à la lecture de livres spirituels, les autres se retirent dans les ermitages du jardin pour laisser leurs cœurs s'épancher devant Dieu en ferventes aspirations, qui leur adoucissent les rigueurs de la pénitence ; en sorte que ce sanctuaire est pour tous comme un paradis sur la terre.

5. Leur nourriture consiste en herbages, légumes et fruits. La chair, le poisson, les œufs, le laitage de toute espèce, leur sont interdits, excepté les jours de Noël, de Pâques, et de la Pentecôte, ainsi que le jour de la fête de leur saint Patriarche, où les œufs et le laitage sont permis. Hors ces jours-là, ils ont le matin deux portions, une d'herbes et l'autre de légumes, si ce n'est que les jours de fête, au lieu de légumes, on a coutume de leur donner du riz ou autre chose semblable ; le soir, quand ce n'est pas jeûne, une seule portion, consistant en une salade, ou autre chose semblable venant du jardin. Mais il y a peu de jours exceptés du jeûne ; car ils observent neuf carêmes par an, comme le faisait le glorieux patriarche saint François, d'après ce qu'on lit

dans sa vie, telle qu'elle est retracée par le légendaire détaillé des Franciscains, en sorte que le nombre de jours où l'on n'est pas censé jeûner ne s'élève qu'à quinze ou seize environ par an; or, pendant ces carêmes, la collation du soir se réduit à un morceau de pain et quelques fruits.

6. Chaque nuit sans exception, ils se donnent la discipline, quelle que soit la solennité du jour, et ils récitent les prières accoutumées si posément, qu'ils y mettent presque une demi-heure. Ils vont toujours nu-pieds, et prennent leur repos sur deux planches étroites, n'ayant pour oreiller qu'un morceau de bois, comme il a été dit plus haut.

7. Pendant tout le temps qu'ils sont en solitude, ils observent une stricte clôture, sans jamais sortir de l'enceinte du couvent. Il ne leur est permis de parler, ni d'écrire à personne, si ce n'est aux supérieurs, ou dans le cas d'urgente nécessité.

8. Le silence est observé avec une telle rigueur, qu'excepté le cas où il est impossible de se dispenser de parler sans préjudice grave pour l'âme ou pour le corps, ils ne parlent jamais, non seulement avec les personnes du dehors, qu'ils ne voient point, mais même entre eux, si ce n'est quand ils se confessent, ou qu'ils sont en conférence spirituelle, ou qu'ils disent leur coulpe au réfectoire. S'ils ont besoin de quelque chose, afin d'épargner les paroles même avec le supérieur, ils ont de petits cartons suspendus à la porte de leurs cellules, qui indiquent par écrit ce qu'ils ont ordinairement à dire ou à demander; ils mettent en évidence l'un ou l'autre de ces cartons, pour avertir le président, ou ils lui écrivent un billet, ou enfin ils se font entendre par signes, de manière à ne pas rompre le silence, ni troubler la paix profonde de cette solitude.

9. Tous les dimanches et les jeudis, ils ont une confé-

rence spirituelle. Voici en quoi elle consiste : on se réunit tous ensemble, on fait une lecture spirituelle qui dure un quart d'heure, puis le président interroge les solitaires l'un après l'autre pour qu'ils disent quelque chose d'édifiant ; chacun alors manifeste les lumières dont il a été favorisé de Dieu dans l'oraison. Entretiens salutaires et souverainement profitables aux solitaires : tandis qu'ils se communiquent avec candeur et simplicité les pieux sentiments qui les animent, il en est d'eux comme des charbons qu'on met en contact ; ils s'enflamment mutuellement et s'embrasent de plus en plus du feu sacré de l'amour de Dieu.

10. Ils emploient une heure chaque jour à un travail manuel, tel que la culture du jardin, ou tout autre ouvrage honnête et nécessaire, mais toujours dans le plus parfait silence. Du reste, leur récréation ordinaire est une lecture spirituelle, ou l'exercice du Chemin de la Croix, qu'ils renouvellent fréquemment ; ils font aussi beaucoup de prostrations, de génuflexions, d'oraisons jaculatoires, tous moyens propres à arriver à la véritable union avec Dieu dans une pure contemplation.

11. La pauvre nourriture dont ils ont besoin pour se sustenter, leur est portée chaque semaine par la bête de somme du couvent du Mont, de Florence, afin qu'ils n'aient pas à penser aux choses de la terre. Il arriva plusieurs fois qu'à cause du mauvais temps ou pour tout autre motif, le tierçaire qui remplit cet office ne put secourir à temps les solitaires ; le Seigneur, d'une manière plus ou moins merveilleuse, a toujours pris soin de ses serviteurs ; c'est ce qui eut lieu notamment en 1718, le 22 décembre. Il y avait, ce jour-là, à la solitude un religieux Augustin qui y faisait sa retraite ; le président fut averti par le portier que la provision accoutumée n'était pas arrivée, et que pour le repas principal, il n'y avait, en fait de pain, que quelques restes de la

veille. Il fut affecté de cette nouvelle, plutôt par égard pour le religieux étranger, que pour les autres. Cependant l'heure du dîner approchait, et il se recommandait à Dieu du fond du cœur ; déjà on récitait au chœur la dernière oraison de none, après laquelle on se rend au réfectoire, et voilà qu'au même instant où se donnait le signal du dîner, on sonne à la porte (en guise de sonnette, par esprit de pauvreté, on a suspendu en l'air une tuile en terre cuite, dont la percussion produit un bruit qui est aisément entendu par tout le couvent) ; le portier accourt aussitôt et trouve un inconnu qui apportait une bonne charge de comestibles, et notamment autant de pains qu'il y avait de solitaires, y compris le religieux étranger ; le portier lui demanda quel était le bienfaiteur qui envoyait ces provisions, l'inconnu répondit qu'on n'avait qu'à jouir de cette aumône pour l'amour de Dieu, sans chercher à en savoir davantage, et cela dit, il partit sans qu'on ait jamais revu personne de semblable. Cet événement ne consola pas peu les pauvres solitaires, qui n'en furent que plus jaloux de garder inviolablement leur sainte pauvreté, en s'abandonnant totalement entre les bras de la divine Providence.

12. L'influence que cette sainte solitude exerce sur les Récollets de Florence, est admirable. Comme ils s'y succèdent tour à tour, et qu'il y a liberté pour chacun d'y rester aussi longtemps qu'il lui plaît et que l'obéissance le lui permet, lorsqu'ils rentrent au couvent après y avoir passé une retraite, ils sont embrasés d'une sainte ferveur, pénétrés d'une ferme résolution de procurer la plus grande gloire de Dieu en toutes choses, pleins de zèle pour l'observance la plus stricte de leurs règles ; en sorte qu'ils disent communément que la solitude est l'âme de l'Institut ; que c'est le moyen le plus puissant d'entretenir la ferveur à un degré éminent

dans les couvents ainsi que l'ardeur pour la plus haute perfection.

13. Enfin on ne doit point passer sous silence les grands biens que la solitude a procurés aux séculiers. La simple visite faite à ce saint lieu, l'aspect de la pauvreté qui y règne, et de la vie austère qu'y mènent les solitaires, a suffi pour qu'un bon nombre s'en retournassent pénétrés de componction et les larmes aux yeux. Le contraste que formait ce spectacle avec leur genre de vie si délicat, les couvrait de confusion. Toutefois les plus précieux fruits d'édification ont été recueillis par les habitants de la contrée, qui fréquentent ce sanctuaire; ils y sont touchés d'une manière merveilleuse et y pleurent sincèrement leurs péchés; le président ayant la faculté de confesser les hommes, et des confesseurs étant envoyés deux fois l'an du couvent du Mont pour confesser aussi les femmes, on s'y approche en foule du tribunal de la pénitence, et les conversions sont prodigieuses en proportion du concours des pénitents, sans qu'ils soient stimulés par d'autre prédication que le spectacle de l'extrême pauvreté de ce saint lieu. Il y a maintenant peu de personnes dans les alentours, qui n'aient fait leur confession générale dans l'église de Sainte-Marie de l'Incontro.

A la vérité, il n'est pas étonnant que de simples paysans, de pauvres gens soient émus à la vue de ce religieux désert, puisque des personnages du plus haut rang sont allés y puiser de grandes leçons sur le détachement véritable des choses de ce monde. C'est ce qui arriva aux courtisans du sérénissime grand-duc, lorsque Son Altesse royale, pour la consolation de son cœur, si ami de tout ce qui tend à la plus grande gloire de Dieu, en fit la visite. Ceux qui l'accompagnaient, aussi bien que lui-même, furent stupéfaits, et ne se rassasiaient pas de contempler ces petites cellules, attestant par

leurs soupirs que c'était là en réalité la voie la plus sûre qui mène en paradis. Les sérénissimes princesses n'en retirèrent pas moins d'édification ; car elles aussi, pour satisfaire leur éminente piété, voulurent, malgré les difficultés de la route, visiter ce saint lieu; elles furent saisies d'une sainte frayeur à la vue des austérités qui s'y pratiquent, et elles confessèrent que la visite de ce sanctuaire avait consolé leur cœur et ranimé leur dévotion. La même chose arriva à diverses époques à des prélats, à des nonces apostoliques, à d'autres personnages de distinction : tous se retirèrent très édifiés et en bénissant Dieu hautement d'avoir vu refleurir dans ces lieux la première ferveur de l'Ordre séraphique.

Mais pour rendre à chacun ce qui lui est dû, il faut rapporter tout ce bien au zèle admirable de notre grand Serviteur de Dieu, frère Bonaventure, qui jeta les premiers fondements des maisons de Retraite. Ce saint Institut, par l'heureux mélange qu'il présente de la vie active et de la vie contemplative, est souverainement utile au salut des âmes, glorieux pour l'Ordre séraphique, et édifiant pour l'Eglise. *Amen.*

CORRESPONDANCE

DE

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE

AVIS DU TRADUCTEUR.

L'éditeur italien s'est contenté, dans la disposition de la Correspondance du Saint, de réunir ensemble les lettres écrites par lui au même, ou adressées à lui par le même. Nous avons adopté de préférence l'ordre chronologique. Comme ces lettres roulent pour la plupart sur les événements du jour, ou y font allusion, elles empruntent au récit suivi qui en a été fait dans la première partie de la vie du Saint, des éclaircissements souvent nécessaires, et servent à leur tour à éclairer ce récit d'un jour nouveau Il se présentait une difficulté à s'astreindre à cet ordre : c'est que quelques lettres ne portent pas de date. Mais nous avons pu la rétablir presque partout, approximativement du moins, d'après la date connue des faits relatés ou mentionnés dans la lettre. Toutefois, dans ce cas, nous mettons l'indication du lieu et de l'époque entre crochets [ ].

En outre, dans l'édition italienne, la date et la suscription se trouvent constamment à la fin de la lettre. Nous les avons placées en tête, pour la plus grande commodité du lecteur.

Enfin nous avons fait précéder chaque lettre d'un petit sommaire qui en indique l'objet principal. Il est facile d'en apprécier l'utilité.

Nous aimons à ajouter que ces modifications et additions faites à l'édition italienne du R. P. Salvator, ont obtenu son assentiment.

I[1].

AU PAPE CLÉMENT XI.

Le Saint remercie le Saint-Père d'avoir autorisé la fondation de la Solitude. — Il demande l'approbation des Constitutions[2].

Du couvent de Saint-François-du-Mont, à Florence, le 22 février 1716.

Très saint Père,

Que la grâce du Saint-Esprit soit l'unique consolation de Votre Sainteté.

Je devrais tracer ces lignes en versant des larmes, mais des larmes de consolation : je viens remercier Votre Sainteté de la grande faveur qu'Elle a daigné nous faire en nous autorisant à fonder la Solitude, d'après l'avis que nous en a donné notre bon père Thomassin. Elle était l'objet de tous nos vœux ; aussi tous les religieux, mes confrères, sont dans des transports de joie en entrevoyant le moment de se livrer à une vie plus pénitente et plus unie avec Dieu. Nous avons chanté le *Te Deum*, en action de grâces, et récité ensuite trois *Pater* et trois *Ave* pour Votre Sainteté ; tous les prêtres on dit quatre messes, les clercs et les frères

(1) Dans l'édit. italienne, c'est la 82e.

(2) Voyez la *Vie de s. L.* part. 1, ch. 8. page 74, et *Coup d'œil*, etc., p. 398.

laïques ont fait quatre communions, deux pour Votre Sainteté, une pour le sérénissime Grand-Duc, et l'autre pour le père Thomassin ; en outre, dans chacun des deux couvents, on a chanté une messe en l'honneur de l'Immaculée Conception pour Votre Sainteté, pour l'Eminentissime Paolucci et les autres cardinaux qui nous ont secondés dans une affaire si importante pour la gloire de Dieu. Après avoir témoigné notre vive et affectueuse reconnaissance à Celui qui tient les cœurs des hommes entre ses mains, tous prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous lui rendons les plus humbles actions de grâces pour la bonté avec laquelle Elle a daigné accueillir les pieux désirs de ses pauvres serviters. La mémoire d'un si grand bienfait restera à jamais gravée dans nos cœurs ; et de même que Votre Sainteté entrera en participation de tout le bien qui se fera dans ce saint lieu, ainsi nous voudrions la remercier tous les jours du bien qu'elle nous a fait. Il nous reste à la supplier humblement de répandre une âme dans ce corps qui vient de naître, c'est-à-dire de vouloir bien confirmer les Constitutions de notre Solitude, et de ne pas les énerver en leur ôtant ce peu de vigueur que le Seigneur a inspiré à mes religieux d'y introduire, ou au moins d'autoriser notre Vice-Commissaire Général à les approuver. Nous faisons la même demande relativement au cérémonial de notre Institut, qui n'a été renouvelé que par nécessité et dont notre père Thomassin vous parlera. Que Votre Sainteté considère que le monde tombe en ruine et est rempli de péchés ; que par conséquent, il parait très convenable de faire en sorte que l'honneur de Dieu, foulé aux pieds par les hommes, soit en quelque manière compensé par la pénitence des religieux.

Confiants dans le zèle admirable de Votre Sainteté, nous espérons tous qu'Elle daignera répondre à nos vœux. Entre temps, prosterné à ses pieds comme le plus

misérable de tous, et les baisant avec respect, je lui demande sa sainte bénédiction.

De Votre Sainteté,

Le très humble, très dévoué et très obéissant Serviteur et Fils,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
pauvre pécheur.

II[1].

AU FRÈRE ÉTIENNE D'URBIN, QUÊTEUR DU COUVENT DE SAINT-BONAVENTURE, A ROME.

Ses motifs de ne pas aller à Rome.

Saint-Ange, le 2 mars [*1732*][2] ?

CHER FRÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Me voici arrivé à Saint-Ange, mais non sans quelque difficulté pour la pauvre monture ; car à Palombaro, j'eus

(1) 13e de l'édit. ital.

(2) L'année seule manque à la date de cette lettre dans le manuscrit. L'auteur de la Vie du Saint (ci-dessus, p. 1, ch. 11, page 106), suppose, en la citant, qu'elle a été écrite en 1735. C'est une erreur ; car le Saint fait mention, en finissant, d'une lettre adressée à la Reine, Marie-Clémentine. (Voyez l'Appendice V.) Or la Reine mourut le 18 janvier 1735, et le Saint en fut informé aussitôt, par conséquent bien avant le *2 mars*, comme on peut en juger par les lettres 15 et 16. — Nous supposons donc qu'il écrivit celle-ci en 1732, époque à laquelle il fit réellement une retraite à Saint-Ange, comme on peut le voir dans sa *Vie*, Part. I, ch. 11, page 100.

une bonne fièvre qui m'a fort abattu; mais comme elle n'a pas reparu, le voyage s'est terminé, et j'espère pouvoir achever cette retraite après laquelle j'ai tant soupiré.

Mon cher Frère, à vous parler franchement, j'ai bien des motifs de ne pas aller à Rome; voici les deux principaux : d'abord, l'illusion du monde à mon sujet; il me regarde comme un religieux de quelque mérite, tandis que je suis très misérable, or cette illusion me fait beaucoup de peine; ensuite la perte de temps et la dissipation d'esprit, à laquelle je suis infailliblement exposé si je vais à Rome. Grâce à Dieu, je ne demande rien au monde; à quoi bon, par conséquent, perdre mon temps avec lui? De même que je suis crucifié au monde et que je lui tourne le dos, ainsi voudrais-je que le monde fût crucifié pour moi, et que, me tournant le dos à son tour, il ne pensât point à moi. Ma vocation, pour autant que je puis en juger, c'est la mission et la solitude : la mission, afin d'être toujours occupé pour Dieu, et la solitude afin d'être toujours occupé en Dieu. Tout le reste n'est que vanité.

Je sens l'étourderie commise par frère Diégo. — Priez pour nous, car demain nous commencerons les saints exercices. A ceux qui vous demandent si je viendrai à Rome, répondez que, sauf l'obéissance, ce ne sera pas avant Pâques, et une fois à Pâques on ne sait ce que Dieu jugera bon de disposer.

Remettez l'incluse à la Reine, et en saluant de ma part tous les bienfaiteurs accoutumés, dites-leur que je ne manquerai pas de prier pour eux. Vive Jésus!

Votre très affectionné,

FR. LÉONARD.

III[1].

AU MÊME.

Montéfiascone, le 2 juin [1732.]

CHER FRÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Me voilà à Montéfiascone, où nous sommes arrivés mouillés et trempés jusqu'aux os ; hier ce fut la même chose : Dieu soit béni !

A peine arrivé, j'ai su que la princesse de Piombino, ainsi que l'Evêque, désiraient m'entendre. Ce soir même donc, quoique bien fatigué, j'ai adressé la parole au peuple ; demain et jeudi j'en ferai encore autant. Comme on doit établir ici le Chemin de la Croix, la princesse veut que vous lui trouviez des estampes, tant pour la cathédrale que pour les religieuses ; envoyez-les à Viterbe, où nous commencerons la mission dimanche prochain ; elle satisfera pour le tout.

J'espère que les bêtes de somme seront arrivées avec le bagage ; mais si vous n'avez pas donné de couvertures pour les préserver de la pluie, nous aurons du potage.

Soyez indulgent ; car je vous écris de nuit et à la hâte.

Salut au père Directeur. — Vive Jésus ! — S'il y a des lettres, envoyez-les à Viterbe. — Vive Jésus !

FR. LÉONARD.

(1) 19e de l'édit. ital.

IV[1].

AU MÊME.

[*Viterbe*, ... *juin*, *1732*].

CHER FRÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Je vous remercie des lettres que vous m'avez envoyées. Pour ce qui est de Ronciglione, nous y passerons : si tout est prêt et si on le désire, nous y placerons le Chemin de la Croix ; sinon, nous poursuivrons notre voyage, et nous arriverons à Rome un jour plus tôt.

Demain aura lieu la bénédiction[2]. Vous ne pourriez croire combien cette ville a été secouée. On y a fait et l'on continue à y faire une belle récolte. Il s'est encore converti un jeune israélite ; c'est le sermon sur l'éternité qui l'a frappé au cœur.

Après la mission nous irons dans les monastères. — Hier soir les religieuses de Saint-Dominique nous ont envoyé le souper ; elles aussi voudraient bien m'entendre ; mais comme ce sera chose assez difficile, elles demandent encore à Sa Majesté la Reine deux exemplaires du *Manuel sacré*[3], pour deux monastères sujets aux pères Dominicains. Envoyez-les le plus tôt que vous pourrez, et adressez-les, en mon absence, au Gar-

(1) 17e de l'édit. ital.

(2) *La Bénédiction*, c'est-à-dire la clôture de la mission, qui se terminait toujours par une bénédiction solennelle du Saint-Sacrement suivie de la béndiction papale.

(3) *Le Manuel sacré* est un livre composé à l'usage des religieuses, par saint Léonard. Voy. tom. IVe de la présente édition des œuvres complètes.

dien du couvent des Observantins; je lui recommanderai de les faire parvenir à destination, dans le cas où nous serions partis.

Salut au père Directeur; qu'il fasse dire un *Salve regina* en commun pour nous. — Dites au père Jean de Dubizze que j'ai reçu sa lettre, et que je m'acquitterai de sa commission.

FR. LÉONARD.

V[1].

AU MÊME.

Le travail du Dimanche puni de Dieu d'une manière terrible.

[*Viterbe*], *le 26 juin* [*1732*][2].

CHER FRÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

La mission s'est terminée à la gloire de Dieu et à la consolation de toute la population de Viterbe. On a donné la bénédiction mercredi, en présence d'une assistance des plus nombreuses.

Il est arrivé ici un événement qui a jeté la consternation parmi les profanateurs des saints jours de fêtes. Il régnait dans cette contrée un abus vraiment mons-

(1) 18e de l'édit. ital.

(2) Le contenu de cette lettre d'un bout à l'autre nous fait connaître sûrement qu'elle a été écrite immédiatement après la mission de Viterbe en 1732. L'affinité qu'elle a d'ailleurs avec la précédente indique assez qu'elle fut adressée également au frère Etienne. Voyez la Vie, part 1, ch. 11. Page 104.

treux : c'est qu'on travaillait ces jours-là et qu'on tenait les magasins ouverts, comme les autres jours de la semaine. Mardi, veille de la Saint-Jean-Baptiste, j'attaquai ce point avec véhémence, et j'exigeai que le jour suivant, à raison de la fête de saint Jean[1], on ne travaillât point.... Une mère prétendit conduire sa fille au champ pour arracher le lin; à peine arrivée, la malheureuse fille tomba morte subitement, sans pouvoir dire Jésus. Ce fait a terrifié tout le monde, et j'espère qu'il servira de frein pour l'avenir.

Nous partirons le lendemain de la Saint-Pierre. Si nous ne devons pas nous arrêter à Ronciglione, mercredi nous serons au poste; mais s'il faut s'y arrêter pour ériger le Chemin de la Croix, nous arriverons jeudi à midi avec frère Diégo, qui me dit de vous écrire qu'il vous salue, et qu'il vous aime bien. — Le père André et le père François s'en vont à Sainte-Marie.

Veuillez penser à parler au sieur Belconi de notre bagage, qui sera envoyé après la Saint-Pierre. — Je suis fort occupé avec ces religieuses; elles ne me laissent point partir; j'ai été avec elles depuis le matin jusqu'au soir. — Vive Jésus!

Salut au père Directeur.

Fr. Léonard.

(1) La fête de saint Jean-Baptiste était obligatoire à cette époque.

VI[1].

AU MÊME.

Conversions éclatantes.

[*Monticelli*], *le 19 janvier 1733.*

Cher frère en Jesus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Voilà la mission de Monticelli terminée. Oh! que de peine on a eu à réduire ces cœurs d'airain! Dites au père François que tous les brouillons dont les noms nous furent remis se sont mis en ordre, à la réserve de deux obstinés qu'on espère dompter. Monseigneur a beaucoup aidé par sa présence. Hier j'ai fait la conférence mystique et morale[2] devant lui aux prêtres et aux religieux. — Dieu a permis l'indisposition du père François pour arranger bien des choses; car ce sont des caractères durs et fiers. Qu'il vous suffise de savoir qu'un scélérat, dans le temps même de la mission, est allé plusieurs fois guêter son ennemi, avec le fusil au bras, et ne le trouvant pas il vint à l'église, pendant le sermon, décidé, s'il l'apercevait, à tirer sur lui. Jugez quel scandale c'eût été. Eh bien! ce misérable, au sermon sur la sainte Vierge, a été tellement saisi, tellement touché, qu'il vint se jeter à mes pieds, prêt non seulement à se réconcilier, mais à faire le sacrifice de ses intérêts; il s'est converti admirablement bien.

(1) 15e de l'édit. ital.

(2) Ou l'*Instruction aux confesseurs*. Voyez tom. VII de la présente édition des œuvres complètes.

Un autre, le chef de la famille Mattei, ne voulait par entendre parler de paix, il protestait qu'elle ne se ferait jamais. La très sainte Vierge l'a si bien touché, lui et sa femme, qu'ils se sont rendus. Il y avait un peu d'opiniâtreté chez le fils, qui est plus ou moins stupide ; mais on espère que tout ira bien.

Cette mission est venue directement de l'obédience ; car on n'y pensait pas : aussi Dieu l'a-t-il bénie plus que toutes les autres.

Ce matin nous partons pour Santo Paolo, où Monseigneur nous attend pour l'érection du Chemin de la Croix, et ce soir nous serons à Tivoli. Je donnerai dimanche soir la méditation à la Congrégation des nobles, et le jour de saint Thomas, nous partirons pour Palestrina.

Saluez pour moi le père Directeur ; qu'il ait la bonté de nous faire recommander à Dieu. — J'ai reçu les calendriers. — Faites parvenir les lettres ci-jointes à leur adresse. Quant à celle qui est adressée à mon frère, à Belverde, il faut la mettre à la poste de Florence, sans quoi il ne l'aurait pas. — En finissant, je me recommande à vos prières et je suis

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

Fr. Léonard.

P. S. Celle qui est destinée à Mgr Crescenzi, envoyez-la-lui sur-le-champ. — S'il y avait des lettres pour moi, ne les expédiez pas, car elles ne nous trouveraient plus à Tivoli ; il vaut mieux les confier au père François, s'il est en état de venir à Cavignano ; si non, à Mgr Crescenzi.

VII[1]

A SON EXCELLENCE MADAME LA DUCHESSE ISABELLE ACQUAVIVA STROZZI, A ROME.

... le 17 août 1733.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint habite dans votre cœur. Je vous remercie grandement de tout ce que vous avez fait pour cette pauvre fille; vous en aurez beaucoup de mérites devant Dieu, et cette œuvre sera d'un grand secours pour cette âme. J'écris au frère Etienne de garder le secret. Je souhaite à Votre Excellence un grand accroissement de vie spirituelle; portez de bon cœur les croix que Dieu vous enverra l'une après l'autre; car c'est la voie royale par laquelle il veut conduire ses élus à une grande perfection. Mais au milieu des croix conservez votre cœur en paix; vous y réussirez si, en toutes choses, vous ne cherchez que le bon plaisir de Dieu.

Je ne manquerai pas de vous recommander au bon Jésus; je vous laisse dans son sacré côté et je suis,

De Votre Excellence,

Le très humble serviteur dans le Seigneur,

FR. LÉONARD.

(1) 61e de l'édit. ital.

VIII[1].

AU FRÈRE ÉTIENNE D'URBIN, A ROME.

Du couvent de Saint-François-du-Mont,
le 12 juillet 1734.

Cher frère en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Ci-joint une lettre pour la reine. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour la correction des livres; néanmoins lorsqu'il s'agit d'en donner un exemplaire à quelque personnage, je trouverais bien de le faire corriger à la main. Quant aux trois cents qui doivent être envoyés à Florence, j'ai déjà écrit au courrier, à qui j'ai rendu service auprès du grand-duc, pour le prier d'avoir la bonté de les apporter en plusieurs fois, et il s'offre de bonne grâce à le faire. En écrivant à frère Paul d'envoyer les vêtements d'hiver, je lui dis de mettre dans le paquet le dernier tome des livres venus de Naples, parce que j'en ai besoin dans la Solitude, où j'irai demain ; qu'il y mette aussi quelques exemplaires brochés de l'ouvrage à l'usage des religieuses[2], et si vous le jugez bon (car en vérité j'ai compassion de vous), vous pourrez lui remettre les trois cents, afin qu'il ait soin d'en envoyer vingt-cinq ou trente par chaque poste; de cette façon, ils seraient transportés sans être trop à charge au courrier, et sans embarras pour vous qui avez déjà tant d'autres soucis; vous pourriez aussi lui confier les livres venus de Naples, pour qu'il les envoie un à un...

(1) 9e de l'édit. ital.

(2) Le *Manuel sacré.*

Je désire ensuite que vous m'écriviez le nom de cette princesse, en m'indiquant sur un morceau de papier le titre qu'il faut lui donner, afin que je puisse lui écrire et la remercier.

Le père François ne me dit rien des besoins de l'Institut ; si je puis être utile en quelque chose, dites au père Directeur que je m'y emploierai toujours avec le plus grand plaisir, dussé-je même verser mon sang ; quoique éloigné, je suis présent de cœur et j'aime tendrement ma mère.

Présentez mes respects au père Directeur, au père Pierre, et à tous ceux à qui vous savez que mon souvenir est cher ; et recommandez-moi à Dieu, afin que dans la sainte Solitude où je vais entrer il en finisse avec moi, et me prépare à la mort ; car c'est à cette fin que je suis venu ici.

N'ayant pas autre chose à vous écrire, je termine, mon cher frère, en me disant

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

Fr. Léonard, pécheur.

IX[1].

AU MÊME.

De la solitude de l'Incontro, le 1er août 1754.

CHER FRÈRE EN JÉSUS CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Vous trouverez ci-jointe une lettre pour la Reine; ayez soin de la lui faire parvenir aussitôt, car elle l'attend avec anxiété.

On n'a pas encore reçu les vêtements d'hiver; j'en ai plus de regret pour le livre que pour l'habit. C'est une mortification que le Seigneur a jugé bon de me faire éprouver. Je m'étais procuré cet ouvrage précisément pour m'en servir dans ma retraite et je n'ai pu l'avoir : soit, pour l'amour de Dieu. Voyez qui l'a porté au courrier, et tâchez de savoir à qui il a été confié, comment il s'appelle; car ici on fera toutes les diligences possibles. On n'a pas encore vu non plus les exemplaires du livre pour les religieuses; ils sont attendus avec impatience. Ce n'est pas que je ne sois plein de compassion pour vous : je sais que vous êtes accablé d'affaires; mais si le père François est encore à Rome, qu'il se charge, lui, de ce soin; si non, frère Paul, j'en suis sûr, le fera volontiers. Dites-lui que j'ai reçu sa lettre et que je le remercie du billet de Notre-Dame Auxiliatrice.

Saluez pour moi le père Directeur; je compatis à ses afflictions, et je ne manque pas de le recommander à Dieu dans cette Solitude. Mes saluts également au père

(1) 16e de l'édit. ital.

Pierre et à tous ces Messieurs que vous savez y tenir. Vive Jésus!

Votre très-affectionné en Jésus-Christ,

FR. LÉONARD.

P. S. Notre Directeur m'écrit de Florence que les trois cents exemplaires du *Manuel* pour les religieuses, sont arrivés; mais pas de vêtements. Dieu veut me mortifier : j'avais un trop grand désir de lire ce livre, à cause que c'est un ouvrage de poids. Soit, pour l'amour de Dieu ; mais faites voir à qui il a été remis, et qu'on sache dire son nom.

X[1].

AU MÊME.

Du couvent de Saint-François-du-Mont, le 29 août 1734.

CHER FRÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Me voilà hors de cette sainte Solitude : je n'ai pas été digne d'y rester plus longtemps ; croyez-moi, on y jouit du paradis sur la terre.

Ici, à Florence, il ne me manque pas d'ouvrage; ces messieurs et ces religieux voudraient bien ne plus me laisser partir; mais il faut obéir : on partira donc pour la Marche à la suite du père François. Toutefois, la semaine prochaine, il me faudra aller à Prato pour consoler nos frères qui me désirent, et de là à Massa où il

(1) 11e de l'édit. ital.

y a un couvent de sœurs de la Visitation, qui ont fait violence à notre Gardien afin qu'il m'envoie vers elles. Elles sont à vingt-cinq milles d'ici ; je ne sais quand je serai de retour à Florence.

Pressez, s'il vous plaît, le courrier de se charger du drap qui est envoyé à frère Diégo, pour faire les vêtements d'hiver ; envoyez-le-lui, s'il y en a. — Ayez encore la complaisance de remettre, comme de coutume, l'une des deux lettres ci-jointes à la Reine, et d'envoyer l'autre à Madame Briganti avec deux exemplaires du *Manuel* brochés ; elle les fera relier elle-même. Si elle vous envoie un petit reliquaire, vous me le ferez parvenir.

Je me réjouis d'apprendre que la mère abbesse de Sainte-Cécile a fait représenter la Solitude en peinture ; à ce sujet j'écris à la Reine de lui suggérer de faire un jour par mois la solitaire, selon ce que j'enseigne à la fin du *Manuel sacré.*

Saluez pour moi le père Directeur et le père Pierre, à qui j'ai écrit par le dernier courrier. N'ayant pas autre chose à vous écrire, je termine en me disant, cher Frère,

Votre très affectionné en Jésus,

FR. LÉONARD.

P. S. Les vêtements et les livres sont encore à Viterbe ; on a promis de tout apporter la semaine prochaine ; nous verrons.

XI[1].

A SON FRÈRE N.

Sur la chasteté.

[..... *1734 ou 1735.*]

A vous parler franchement, mon bien cher frère, je crois que vous vous faites illusion : vous avez en tête cette sotte idée qu'il ne vous est pas possible de vivre chaste..... Ce faux principe étant fixé dans votre cœur, il en résulte qu'à chaque tentation, vous vous rendez aussitôt. Il est bien vrai que sans la grâce de Dieu nous ne pouvons vivre chastes, mais il n'est pas moins vrai que Dieu donne sa grâce à qui fait son possible : *Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.* En conséquence, vous vient-il une tentation, recourez promptement à Dieu, et Dieu viendra à votre secours; il l'a dit clairement : *Petite et accipietis*, et avec le secours de Dieu vous ne pécherez point. Gravez-vous donc dans l'esprit cette grande vérité, que, quand même tous les démons se déchaîneraient contre vous pour vous entraîner au péché, si vous ne le voulez pas, vous ne pécherez pas, pourvu que vous mettiez votre confiance non pas dans vos propres forces, mais dans l'assistance de Dieu, assistance qu'il n'a pas coutume de refuser, je le répète, à qui la demande avec une foi vive. Voilà l'unique moyen de sortir de ce labyrinthe dans lequel vous vous trouvez engagé. Il faut, de plus, éviter toutes les occasions, baisser les yeux à la rencontre d'objets dangereux. Faites-en l'essai, et vous en éprouverez les

(1) 23e de l'édit. ital.

excellents effets. Entre temps je vous recommande à Dieu, afin qu'il vous accorde un véritable esprit de pénitence et de mortification, sans lequel on ne remporte pas facilement la victoire sur un vice si brutal. Que Dieu vous bénisse.

. . . .

XII[1].

AU RÉVÉREND PÈRE PIERRE DE VICOVARO, RÉCOLLET, PROFESSEUR DE THÉOLOGIE AU COUVENT DE SAINT-BONAVENTURE, A ROME.

Missions à faire. — Succès de la mission de Jési.

[Jési], le 4 janvier 1735.

TRÈS CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Je reçois votre chère missive, et, en réponse, je vous déclare que j'accepte volontiers la charge de faire la mission à Frascati, me réjouissant extrêmement du choix qui a été fait de notre éminentissime cardinal Corradini pour évêque de cette ville; son zèle remédiera aux désordres. Quant à l'époque qui a été fixée pour cette mission, savoir, immédiatement après Pâques, il ne me paraît pas qu'il soit possible d'y tenir, car nous ne pourrons arriver à temps.... Un autre motif, c'est que l'évêque d'Orviéto, à qui j'ai promis après Pâques, écrit une lettre à faire pleurer, tant il voudrait que je lui tinsse

(1) 3e de l'édit. ital.

parole. On a promis aussi à la princesse de Carbognano de la faire dans cette ville, et à l'évêque de Civita Castellana, de la faire à Caprarola. Si Son Eminence voulait bien qu'on fît d'abord ces trois immédiatement après Pâques, ce qui serait plus commode pour nous, vu qu'elles se trouvent sur notre route d'ici à Rome, cela nous serait agréable; et puis, après les fortes chaleurs, quand bon lui semblerait, nous évangéliserions Frascati et tout le diocèse. Parlez-en d'abord à Mgr Crescenzi pour qu'il informe le cardinal de toutes ces circonstances, et saluez-le affectueusement de ma part.

Quant à la mission de Monténovo, l'évêque y avait déjà consenti, mais avec extrêmement de peine, et il a écrit une lettre à l'évêque de Jési où il en manifeste son chagrin; or, mon cher Père, aller donner la mission contre le gré du prélat, c'est ce qui ne nous convenait sous aucun rapport; aussi mes compagnons et d'autres m'en ont-ils détourné; on ne sait ce qui aurait pu arriver. J'en ai écrit à M. Arcangelo pour l'en informer. L'évêque ne dit pas absolument de ne point la faire; mais il n'en veut pas pour le moment. L'évêque de Pésaro qui nous a demandés pour cette ville est déjà ici. Nous sommes demandés aussi dans le diocèse d'Ancône; je veux dire que si un jour il nous est donné de retourner dans ces parages, on pourra satisfaire....

Cette mission de Jési ne pouvait mieux réussir. On a travaillé un mois entier, et pour dire les bons résultats et l'abondante moisson qu'on a obtenus, une lettre ne suffirait pas. On a fait le sermon sur le purgatoire et la quête a rapporté deux cent vingt-cinq écus[1], ce qui a surpris tout le monde, vu la rareté de l'argent dans la Marche. Puis nous avons travaillé nuit et jour; et pas seulement nous, mais tous les confesseurs; car je ne sais

(1) Plus de 1200 francs.

si nous verrons jamais plus une componction aussi universelle, et aussi parfaite dans chacun. Gloire en soit rendue à Celui qui touche les cœurs.

Je vous remercie du petit livre : nous le lirons à table.

Je me réjouis que mon frère ne soit point parti, que Dieu daigne l'éclairer !

J'ai appris avec une extrême satisfaction la demande que fait l'empereur d'Abyssinie.

Pour ne point multiplier les lettres, je vous prie de dire à frère Etienne que cet Evêque-ci, qui est si content de la mission, veut envoyer une somme à Rome, pour indemniser des frais de la mission, qu'il prend à sa charge. Que Mgr le trésorier se serve des six écus qui sont entre les mains du marchand, pour les besoins courants ; concertez-vous avec lui ; vous pourriez lui suggérer, s'il le trouve bon, de s'en servir pour la reliure des livres....

Dites, s'il vous plaît, à la religieuse de Sainte-Marguerite, qui m'écrit, que je n'ai pas le temps de lui répondre.

Demain nous partirons pour l'abbaye de Chiaravallé ; mais continuez à envoyer les lettres à Jési, elles nous seront transmises.

Vous m'écrivez que la dame Ruspoli s'occupera de votre affaire. Dites-lui qu'on a reçu le paquet : je ne sais s'il y a autre chose à répondre : j'ai tant d'affaires entre les mains. Saluez de ma part le père Directeur, et qu'il nous fasse recommander à Dieu. Vive Jésus !

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

Fr. Léonard.

XIII[1].

A MONSIEUR MARC COLI, A PUPIGLIO.

Jési, le 19 janvier [*1735*].

Loué soit notre bon Jésus.

On a reçu vos lettres. — Dimanche se donnera la quatrième bénédiction ; il en restera encore deux. La mission de Jési a duré plus d'un mois. Il s'y est fait un bien incroyable ; presque toute la noblesse s'est remise entre nos mains. Au sermon sur le purgatoire, on a recueilli deux cent vingt-cinq écus[2]. Six ou sept gentilshommes, vêtus de sacs, nous suivent partout, ce qui est chose admirable. Un marquis a même voulu tenir constamment le crucifix sur l'estrade à nos côtés, et pendant les deux missions qui restent à faire, l'Evêque veut être présent. Il m'a fait sa confession générale et il m'est attaché outre mesure. C'est lui qui conduit ces Messieurs.

Dans l'abbaye de Chiaravallé[3], de l'éminentissime Corradini, il s'est fait un bien immense. — Quand nous aurons terminé ici, nous partirons pour Florence, et j'espère que Marc sera visible. Je veux passer par Ancône et présenter mes hommages au cardinal Massei pour obéir à Marc. Vive Jésus !

Si vous écrivez, envoyez les lettres à Jési.

FR. LÉONARD.

(1) 81[e] de l'édit. ital.

(2) Plus de 1200 francs.

(3) C'est-à-dire dans les lieux, villes ou villages, dépendant de la juridiction spirituelle de l'abbaye de Chiaravallé, et ne faisant partie d'aucun diocèse. Le cardinal Corradini était ce qu'on nomme abbé commendataire de cette abbaye.

XIV[1].

A MADAME LA DUCHESSE ACQUAVIVA STROZZI, A ROME.

Derniers conseils pour la reine Marie-Clémentine d'Angleterre. — Demande de brûler toutes ses lettres. — Consolations.

Jési, le 19 janvier 1735.

Madame,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je viens m'entretenir avec Votre Excellence, pour la consoler et me consoler en même temps, de la fatale nouvelle que frère Etienne m'a donnée au sujet de notre bonne Reine. Ah ! de quelle douleur mon cœur a été percé ! Je me disposais précisément à répondre à une de ses lettres, où elle me découvrait les angoisses qu'elle éprouvait par suite de l'indiscrétion du sujet en question; elle m'exposait le fait en détail, jusqu'à me dire qu'elle s'était soulagée en pleurant amèrement, et elle voulait savoir si je jugeais bon qu'elle choisît pour directeur l'autre sujet que vous savez. Voilà les cilices et les disciplines que le monde suppose avoir été la cause de la maladie précipitée de cette excellente princesse : ce sont les déboires continuels qu'elle a essuyés, et qui ont été une bien lourde croix pour cette âme; mais en toutes choses il faut adorer la conduite de la divine Providence[2].

J'ai maintenant une faveur à réclamer de Votre Excellence. Si cette lettre arrive à temps, c'est-à-dire avant qu'elle ait rendu le dernier soupir, veuillez lui

(1) 62e de l'édit. ital.

(2) Voyez l'appendice V.

dire que si je ne lui ai pas répondu sur-le-champ, c'est que je voulais le faire avec plus de calme et d'une manière plus satisfaisante pour elle ; que j'étais d'avis qu'elle s'adressât au second confident et lui ouvrît son cœur, que s'il y avait quelque chose qu'elle ne jugeât pas bon de dire au premier, qu'elle le confiât sans crainte au second, que pour sa plus grande consolation elle se confessât aussi à ce dernier, attendu que cette liberté s'accorde même aux religieuses les plus austères ; qu'enfin elle ne doute pas le moins du monde que tout ce que je lui écris, ne soit juste et raisonnable. En second lieu, qu'elle ne se trouble pas et ne se laisse pas aller à la défiance ; que si l'heure est venue, elle s'en aille à son Dieu avec amour, qu'elle croie qu'il lui a pardonné tous ses péchés et qu'il veut la récompenser de son bon cœur et de sa bonne volonté ; qu'elle se garde des vaines frayeurs, qu'elle dilate au contraire son cœur par l'amour, et dise souvent, au moins de cœur : « Mon Jésus, miséricorde ! » Dites-lui que je la recommande à Dieu jour et nuit, et que si Dieu l'appelle à lui, toutes les messes que je célèbrerai pendant un an, étant en mission, je les appliquerai pour le repos de son âme.

Voilà ce que vous aurez à lui dire, si ma lettre arrive à temps. Je pense à une autre chose, c'est que, si jamais elle avait conservé les lettres que je lui ai écrites, vous vous les fassiez remettre toutes ; parce que dans quelques-unes, en parlant du premier confident qui lui avait causé de la peine, je la consolais ; et je ne voudrais pas que ces lettres fussent vues par d'autres que par Votre Excellence. En outre, l'excellente princesse ne souffrait pas que je lui donnasse le titre de Majesté, et voulait que je l'appelasse *ma fille* : celui qui ne sait pas tout, en serait peut-être étonné. Faites en sorte, pour l'amour de Dieu, si c'est possible, d'avoir ces lettres ; dans le

cas où elle fût déjà morte, vous pourriez, sauf meilleur avis, vous concerter avec M. Félix Bomblé, afin qu'il fasse toutes les diligences convenables pour les recouvrer. Après tout, si la chose est impossible, nous nous en remettons à la garde de Dieu.

Et puis si le Seigneur l'avait déjà appelée à lui, que Votre Excellence se console ; car cette mère que vous aviez en elle sur la terre, vous l'aurez au ciel. Soyez assuré de son salut ; car pour moi, qui connais son intérieur, je vous dis que c'était une sainte âme. Tâchons d'imiter ses belles vertus, et d'être préparés comme elle lorsque notre tour arrivera. Si Votre Excellence daigne me répondre, qu'elle remette la lettre à frère Etienne : elle me sera envoyée en toute sûreté. En finissant, je vous laisse dans les plaies sacrées de notre bon Jésus, et je suis avec respect,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué Serviteur,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
Missionnaire de l'ordre des Récollets.

XV[1].

AU FRÈRE ÉTIENNE D'URBIN A ROME.

Eloge de la Reine. — Sa douleur en la perdant.

[Jési, le 19 janvier 1735.]

Cher frère en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

J'ai éprouvé une grande affliction en apprenant la fatale nouvelle qui concerne la Reine, d'autant plus que je n'avais pas répondu sur-le-champ à une de ses lettres et qu'elle attendait ma réponse avec anxiété; mais, ne connaissant pas son état, je différais pour lui écrire à tête reposée. Pour le cas où elle serait encore en vie, j'écris la lettre incluse à Mme la duchesse Strozzi; portez-la aussitôt, et si elle vous remet une réponse, envoyez-la-moi. Que si elle est morte, je désire être instruit des particularités de sa maladie, de ses funérailles, savoir où elle est ensevelie, et ce qu'on dit d'elle à Rome. Pour moi je vous assure, mon frère, que c'est une sainte âme, et je ne crois pas que je rencontrerai jamais plus un cœur aussi détaché du monde et de toutes ses grandeurs que le cœur de la Reine. J'en ai bien du regret pour ses jeunes enfants qui, privés d'un tel appui, seront exposés à des dangers[2]. Que la très sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses.

(1) 14e de l'édit. ital.

(2) Elle laissait deux enfants : Charles, prince de Galles, qui avait 14 ans, et Henri, duc d'Yorck, qui n'en avait que dix. Voyez l'append. V.

Je n'ai pas éprouvé une douleur aussi grande de la mort de mes plus proches parents que de celle de cette princesse; elle m'avait confié son intérieur, et je connaissais les trésors que Dieu avait déposés dans cette âme. Encore une fois, que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses !

Je me réjouis que la dame Marie-Anne Cenci aille mieux. Je prierai pour sœur Marie-Fortunée et pour les mères Salviati ; saluez-les toutes de ma part.

La mission de l'abbaye de Chiaravallé est terminée avec un succès admirable. Je suis de passage à Jési et demain, jour de saint Sébastien, nous commencerons nos travaux dans l'abbaye de cet évêque-ci, à sept milles de Jési, puis nous ferons encore une autre mission, après quoi cette campagne sera close. J'attends avec impatience la réponse du père Pierre. Saluez-le de ma part. Vive Jésus !

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

FR. LÉONARD.

P.-S. Au moment de fermer ma lettre, je reçois la vôtre avec avis que la Reine vit encore. Portez vite l'incluse à la duchesse Strozzi, afin qu'elle exprime quelques-uns de mes sentiments à la Reine avant sa mort. J'attends la réponse du père Pierre, pour savoir la résolution du cardinal Corradini. — Vive Jésus ! — Faites savoir à la Mère abbesse de Sainte-Cécile que je lui écrirai par la prochaine occasion.

XVI[1].

A MADAME LA DUCHESSE ACQUAVIVA STROZZI.

Eloge de la Reine. — Réflexions, exhortations. — Il se félicite que ses lettres aient été brûlées.

Mont-Robert dans la Marche, le 3 février 1735.

Loué soit notre bon Jésus !

Que la grâce de l'Esprit saint soit dans votre cœur.

Je vous écris précisément comme je le faisais à notre bonne Reine. Les honneurs qui lui ont été rendus adoucissent la peine que j'ai ressentie en la perdant ; il faut maintenant que vous et moi nous profitions de si beaux exemples. Le monde admire les vertus extérieures de cette sainte âme, sa vie pénitente, sa modestie, son amour de la retraite, sa conduite exemplaire ; mais frère Léonard admire surtout ses vertus intérieures, son détachement absolu des créatures, son désir de souffrir, non seulement les infirmités du corps qu'elle appréciait comme des trésors, mais beaucoup plus encore les peines de l'esprit ; car il est très certain que Dieu a voulu la crucifier intérieurement et extérieurement. De là procédait son union intime avec Dieu, et cet amour ardent qui tenait son cœur dans un mouvement perpétuel et rendait inutiles tous les soulagements qu'on procurait au corps ; de là surtout cette paix intérieure qui lui faisait goûter ici-bas un paradis anticipé. Aussi je tiens pour certain qu'elle est déjà en possession de Dieu, et si jamais elle a été en purgatoire, pour avoir excédé

(1) 63e de l'édit. ital.

un peu en sévérité contre elle-même, je dis que saint François de Sales, le jour de sa fête, où je célébrai et fis célébrer mes compagnons pour le repos de son âme, la porta avec lui en paradis; car elle était sa fille bien-aimée. Je continuerai pendant une année entière à lui appliquer toutes les messes que je célèbrerai en mission, mais conditionnellement, espérant qu'elle n'en a pas besoin. Elevons, s'il en est ainsi, notre cœur vers Dieu, et efforçons-nous de l'aimer comme l'aimait cette sainte âme, mais avec une ferveur extraordinaire, car le temps est court, et comme on le voit clairement, tout finit, tout s'évanouit; laissons donc tout, pour trouver tout en Dieu; une belle maxime qui nous y aidera, c'est celle qui était familière à notre Reine : *Quod æternum non est, nihil est;* « Ce qui n'est pas éternel, n'est que pure vanité. » Ayons les yeux fixés sur ce qui ne finit jamais, et nous mépriserons facilement les frivoles apparences d'ici-bas ; et grâce à ce mépris et à ce détachement des choses temporelles, nous nous unirons à notre Bien éternel, dont je voudrais voir votre âme tendrement éprise. Je ne manquerai pas de vous seconder autant que je le puis, bien que mes occupations me laissent peu de temps libre ; mais je me ferai une consolation de vous écrire quelquefois, parce que je m'imaginerai écrire à notre bonne Reine.

Je suis bien aise que nos lettres aient été brûlées, pour les motifs que je vous ai dits.

Je me confirme de plus en plus dans la persuasion que cette sainte âme était ornée de toutes les vertus, particulièrement de la prudence, qui est le sel de toutes les autres.

Saluez de ma part la Mère abbesse de Sainte-Cécile, et consolez-vous ensemble; aimez-vous comme deux bonnes sœurs, et tâchez d'imiter les exemples de la sainte Mère.

Je ne m'étends pas davantage pour le moment, mais je vous promets de vous recommander à Dieu tous les matins à la sainte messe; je vous traiterai de la même manière que je traitais ma première fille. En finissant, je vous laisse dans les plaies sacrées de Jésus. Vive Jésus!

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

FR. LÉONARD.

XVII.

JACQUES III, ROI D'ANGLETERRE, AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE LÉONARD, MISSIONNAIRE.

Témoignages d'estime, de confiance, de reconnaissance et d'amitié.

Rome, le 12 février 1735.

Mille remercîments à mon très estimé Père Léonard, pour sa lettre du premier de ce mois. J'avais toujours intention de vous écrire depuis la perte que j'ai faite, mais le temps m'a constamment fait défaut. Cependant je n'ai pas omis de brûler, sans la lire, une de vos lettres qui fut trouvée avec d'autres papiers sous l'oreiller de la Reine, quand elle est morte.

Tout ce que vous m'en dites me procure une grande consolation. Elle était sans nul doute mûre pour le ciel, où j'espère qu'elle obtiendra de Dieu ce que son âme désirait. J'aurais beaucoup de choses à vous dire, et sur elle, et sur moi, mais je n'aime pas à confier quoi que ce soit au papier, d'autant plus que j'éprouve

beaucoup de peine à écrire de ma propre main. C'est pourquoi je suis vraiment impatient de vous revoir, tant pour recevoir consolation et secours de vos renseignements et de vos bonnes paroles, que pour vous informer moi-même de quelques circonstances qui sont pour moi et seront aussi pour vous un sujet de consolation en ce qui concerne la Reine. Je vous prie de me faire savoir quand je puis espérer de vous revoir dans nos parages.

Je vous suis très obligé des prières faites pour l'âme de la Reine et de la part que vous voulez bien me donner aux vôtres, dans lesquelles j'ai une grande confiance, comme j'aurai toujours pour votre personne la plus sincère amitié.

JACQUES, ROI.

XVIII[1].

A MADAME LA DUCHESSE STROZZI.

Parler des vertus de la reine sans blesser les tiers. — Exhortation au détachement.

Orviéto, le 9 novembre 1735.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

J'ai compassion de Votre Excellence, si elle est troublée par la crainte de blesser la charité quand elle est

(1) 64e de l'édit. ital.

dans le cas de rapporter ce qu'elle sait de la bonne Reine, attendu qu'il est difficile d'en dire du bien, sans faire rejaillir quelque blâme sur ceux qui lui ont donné occasion de s'exercer à la pratique de la vertu. Malgré cela néanmoins, vous pouvez, en y allant en toute simplicité, rappeler les vertus que vous avez vues briller en elle, rapporter ses paroles et ses actions, afin que Dieu soit glorifié dans cette âme. Si j'étais à Rome, nous nous aiderions mutuellement, car moi aussi je suis requis de dire ce que j'en sais, et comme j'ai brûlé les lettres, il m'est difficile de me rappeler certaines choses édifiantes qu'elle m'a écrites. Quand je serai à Rome, et j'espère que ce sera vers le carême, nous y penserons; mais pour le moment, avec les occupations de la mission, c'est chose impossible.

Ce qui importe le plus, c'est toujours que nous profitions des bons exemples de cette sainte âme. Une des maximes qui la tenaient en haleine et la faisaient courir vers Dieu, c'est celle de l'éternité : *Quod æternum non est, nihil est;* « Ce qui n'est pas éternel, est pure vanité. » Je voudrais que cette grande maxime fût profondément gravée dans votre cœur; vous le verriez bientôt détaché de tout, et disposé à s'unir à Dieu. Méditons-la souvent, et elle nous rendra plus facile l'imitation de ses vertus. Je voudrais vous voir sainte, parce que Dieu a formé de beaux desseins sur votre âme : ne les gâtez pas par la tiédeur, mais soyez fidèle à Dieu, obéissez à ses inspirations. Vivez dans la retraite, le recueillement et le détachement de toutes choses; car si vous êtes bien unie à Dieu, vous vous rendrez aussi plus utile à ces deux proches auxquels vous vous intéressez si vivement, et que je ne manque pas non plus de recommander à Dieu.

Je vous laisse dans le Cœur sacré de Jésus, et vous

présente mes hommages ; le temps ne me permet pas de m'étendre davantage. Vive Jésus !

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD.

XIX[1].

AU PÈRE PIERRE DE VICOVARO, RÉCOLLET.

Réconciliation exemplaire. — Menaces du Saint vérifiées miraculeusement. — Bel exemple d'humilité.

[Caprarola], le 10 décembre 1735.

Loué soit notre bon Jésus !

Le bon Dieu a béni la mission d'Orviéto. Au commencement nous rencontrâmes de l'opposition à cause des différends qui existent entre l'évêque et le chapitre. Les chanoines protestèrent qu'aucun des missionnaires qui s'étaient présentés jusqu'ici n'ayant réussi à leur faire demander pardon, ils entendaient le faire beaucoup moins encore dans cette mission. Mais dès le premier sermon, Dieu toucha leur cœur, et l'on vit une componction universelle ; au second sermon, je dis que Dieu avait plusieurs sortes de châtiments à sa disposition, tels que la guerre, les tremblements de terre, etc. ; et deux jours après survint le tremblement de terre : ce fut une secousse salutaire qui les renversa tous ; ils le

(1) 4e de l'édit. ital.

regardèrent comme miraculeux, parce qu'on n'éprouva rien ailleurs qu'à Orviéto. A la première procession de pénitence qui se fit sous le vaste dôme, tenant une tête de mort à la main, je leur dis que quelqu'un mourrait subitement; deux jours après un riche marchand tomba mort dans l'église même, sans avoir le temps seulement d'invoquer le nom de Jésus. On fut d'autant plus épouvanté de cet événement tragique qu'on apprit en même temps ce qui venait d'arriver à Castel Giorgio, où la mission avait eu lieu auparavant : un débitant de boissons, voyant ses habitués faire défaut, chercha à les attirer par l'appât du jeu de cartes, que j'avais sévèrement condamné. Sa femme le gronda en l'invitant à se souvenir de ce qu'avaient dit les missionnaires; celui-là répondit d'un ton de mépris : « Les missionnaires, les missionnaires; » à ces mots, il tomba raide mort, et son cadavre rendit des matières si fétides, qu'il empestait tout le voisinage. Ces accidents répandirent une telle consternation dans cette ville, que personne ne manquait au sermon, et ceux qui ne voulaient pas réclamer la miséricorde divine se débattaient en désespérés.

L'évêque donna le bon exemple : il assista à la procession de pénitence, pieds nus, la corde au cou, et la couronne d'épines sur la tête. Au beau milieu du discours, il monta sur l'estrade et demanda pardon à tout le peuple, et en vérité il attendrit tout le monde. Au sermon sur la sainte Vierge, il alla publiquement dans l'église baiser les pieds à tous les chanoines; les chanoines à leur tour allèrent s'humilier devant lui, et toutes les difficultés qui les divisaient se sont arrangées. Après cela, on a fait merveille pour tout le reste. Le sermon sur le purgatoire a rapporté cent cinquante écus[1] pour les pauvres âmes souffrantes; et c'est prodi-

(1) Plus de 800 francs.

gieux, la ville étant fort pauvre. Ils ont porté notre Madone en procession avec une pompe extraordinaire. Tous les chefs de famille s'étaient fait faire chacun une grande croix qu'ils portaient également à la procession ; on ne pouvait se défendre d'une profonde émotion en voyant cette forêt de croix. Concluez de tout cela quels durent être les fruits au confessionnal. Les Jésuites sont venus me remercier, et les religieux des divers Ordres assistèrent à la procession en l'honneur de notre Madone, que vous n'avez pas vue, mais qui est très belle.

Je vous écris à la hâte, en dérobant le temps ; car ici, à Caprarola, on a plus à faire qu'à Orviéto, le peuple étant facile à émouvoir. Dans les processions de pénitence, il était impossible de prêcher ; car ce n'était pas pleurer qu'ils faisaient, mais hurler. On fait bonne récolte ; tous se convertissent, excepté Marc.

Vive Jésus !

Le treize, aura lieu la bénédiction ; on ira ensuite à Civita-Castellana, et de là à Civita-Vecchia. Envoyez les lettres au couvent de Saint-Bonaventure, à Rome.

Fr. Léonard.

XX[1].

A MADAME LA DUCHESSE STROZZI.

Il lui demande d'assister à la vêture d'une sœur converse.
Savoir souffrir.

Civita-Castellana, le 27 décembre 1735.

Madame,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Si notre bonne Reine était en vie, et que je lui demandasse la faveur que je vais solliciter de Votre Excellence, je suis très sûr que je l'obtiendrais sur-le-champ. Mais puisque Mme la duchesse Strozzi tient pour moi la place de la Reine, comment pourrait-il se faire que je ne l'obtinsse pas d'elle également? Cette faveur, c'est que Votre Excellence veuille bien assister à la vêture d'une pauvre sœur converse, ainsi que le désire frère Etienne. Bien plus, en d'autres occasions semblables, rendez-vous sans vous faire trop prier, Madame, tant à cause du bon exemple qui sera donné au monde, que pour le profit que vous en retirerez; car vous entrerez en participation de tout le bien que fera cette religieuse pendant sa vie. D'ailleurs, raison de plus, vous portez quelque affection spéciale à ce monastère de Saint-Jacques, où il y a beaucoup de religieuses animées d'un bon esprit. Je ne crois pas que notre Clémentine soit inférieure aux autres; dites-lui que je prie pour elle et que je désire qu'elle soit, non seulement bonne, mais sainte.

(1) 65e de l'édit. ital.

Après cette mission nous allons à Civita-Vecchia, et de là à Rome, où nous nous concerterons sur divers objets.

A Caprarola, nous avons été logés dans le palais où ces deux personnages ont été en villégiature. Oh! que je les ai recommandés à Dieu! On a besoin de lumière, car on traîne, on marche dans l'obscurité; que Dieu nous envoie ce rayon de lumière, afin que nous ne nous trompions pas de route. Pour nous, entre temps, ne manquons point d'être fidèles à ce Dieu si bon, en tâchant de croître de plus en plus dans la perfection; car dans les voies de Dieu qui n'avance pas recule, et pour avancer il faut se faire violence et souffrir quelque chose. Mais ce denier de souffrance est précisément celui qu'on ne veut pas dépenser; on souffre tant pour contenter ses petites passions! et quand il s'agit de les vaincre, nous ne voulons pas remuer un doigt, nous ne voulons pas supporter la plus petite incommodité. Quelle misère! Réveillons-nous de grâce. Je vous recommande à Dieu, et en ce moment même je vais dire la sainte messe, et je vous déposerai dans le côté sacré de Jésus.

Je suis,

De Votre Excellence,

Le très affectionné en Jésus-Christ,

Fr. Léonard.

XXI[1].

A MADAME LA DUCHESSE STROZZI.

Il la félicite d'avoir accédé à sa demande. — Avis. — Un cœur large et généreux.

Civita-Vecchia, le 9 janvier [*1736*].

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit dans votre cœur. Je regrette de ne pouvoir m'étendre à cause des occupations qui ne me permettent pas de le faire. Je vous dirai seulement que je connais maintenant votre bon cœur, votre cœur docile, souple et tout enclin à l'obéissance ; c'est là le moyen, non seulement de courir, mais de voler à la perfection. Agissez-en toujours ainsi, et Dieu vous bénira de plus en plus. D'ailleurs si les actes même indifférents, faits avec une intention droite, deviennent méritoires, des actes de charité, tels que celui de présenter à Jésus ses épouses[2], s'ils sont animés d'une bonne intention le seront doublement et plus encore.

Je ne cesse de prier pour les personnes que vous savez : Dieu daigne les éclairer ! Aidez-moi entre temps à gagner des âmes ; imitez la bonne Reine, qui faisait la missionnaire et offrait souvent au Père éternel le sang de son divin Fils, afin que mes paroles allassent au cœur des auditeurs. Depuis quatre heures jusqu'à

(1) 79e de l'édit. ital.

(2) L'auteur fait allusion à la démarche qu'il avait sollicitée de la duchesse, au commencement de la lettre précédente.

six environ, je lutte, l'épée à la main, contre l'enfer : élevez quelquefois pendant ce temps-là votre cœur vers Dieu, offrez-lui le sang de son Fils adorable, et vous voilà missionnaire à peu de frais; vous aurez votre part dans le grand bien qu'on espère opérer au milieu de ce peuple, du reste très docile. Vive Jésus!

De Votre Excellence,

Le très affectionné en Jésus-Christ,

FR. LÉONARD.

P. S. A part, je dois vous dire encore que je ne perds pas de vue votre âme; je désire souverainement votre avancement spirituel : tout dépend d'avoir un cœur dilaté et non pas retréci. Soyez persuadée que vous voleriez vers Dieu, si vous aviez de ce Dieu une idée bien juste, si vous étiez bien persuadée qu'il aime votre âme plus qu'une mère n'aime ses petits enfants. Quand le démon vous resserre le cœur en vous inspirant des sentiments différents, chassez-les comme les tentations les plus funestes. Vos faiblesses ne doivent pas être un motif de vous décourager, mais plutôt de vous animer davantage, en voyant que Dieu ne laisse pas de vous combler de ses bienfaits avec tant d'amour. Courage donc! aimez Dieu avec ferveur; mais conservez aussi la paix du cœur et ne vous mettez pas en peine de la sensibilité de l'amour; contentez-vous d'avoir le pur, le vrai amour de Dieu dans la partie supérieure de l'âme, qui est la volonté, ne désirant autre chose, ne voulant autre chose, que Dieu seul et ce qui plaît à Dieu. Pour cela, rapportez à cette fin tout ce que vous faites, et vous voilà sainte. Je ne m'étends pas, parce que je n'en ai pas le temps; mais je vous promets bien de faire le reste dans l'oraison, en vous recommandant

de cœur à Dieu, à la condition que vous en fassiez autant pour moi, afin qu'il m'assiste dans cet emploi, qu'il me donne la force de convertir beaucoup d'âmes et d'empêcher une multitude de péchés. Vive Jésus!

XXII[1].

AU FRÈRE ÉTIENNE D'URBIN.

Succès de la mission de Civita-Vecchia.

Civita-Vecchia, le 25 janvier 1736.

MON CHER FRÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Je vous prie de faire en sorte que Mgr l'évêque d'Orviéto nous envoie une copie de la Règle de la Congrégation de la petite Couronne; cela nous est absolument nécessaire pour introduire cette salutaire institution dans cette ville, si bien disposée. Hier on prêcha aux détenus du fort, qui sont en petit nombre, et dès le premier sermon ils se convertirent tous et se confessèrent. J'ai eu entre autres, si je ne me trompe, le roi de Maroc, qui, après s'être converti, avait été relaché. J'ai eu aussi un corsaire fameux qui, après avoir renié la foi, avait exercé ses pirateries pendant dix ans contre les chrétiens. — Je suis resté très satisfait de ceux-là, aussi bien que des autres; car ils étaient véritablement touchés par la grâce.

Nous allâmes ensuite visiter un capitaine anglais qui

(1) 12e de l'édit. ital.

voulait me parler sur son vaisseau, et nous trouvâmes trois ou quatre de ces hérétiques qui avaient assisté aux sermons, très disposés à se convertir; les malheureux avaient été plus touchés de ce qu'ils avaient vu, que de ce qu'ils avaient entendu, car ils comprennent peu la langue; ce qui montre que c'est la grâce qui touche et remue le cœur. Hier soir, un Turc vint me trouver, tout résolu de se convertir; mais à ses pareils on n'ajoute pas foi aussi aisément. En somme la moisson se fait bien. Demain commencera la mission aux galériens. Salut au père Directeur; qu'il fasse prier pour nous. Vive Jésus!

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

Fr. Léonard.

XXIII[1].

A MADAME LA DUCHESSE STROZZI.

Il lui recommande une jeune vierge qui désire se consacrer à Dieu.

Subiaco, le 21 septembre 1737.

Madame,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Les converties rencontrent plus de sympathies dans le monde que les vierges qui se consacrent à Dieu. Votre Excellence a fait un grand acte de charité en faisant appliquer cette aumône à notre convertie; mais comme d'autres bienfaiteurs ont concouru à la bonne

(1) 66e de l'édit. ital.

œuvre, il resterait cent écus; cette somme, comme vous le représentera frère Etienne, pourrait être appliquée à une jeune vierge qui entre dans un couvent, et qui en a besoin pour compléter sa dot. Croyez-moi, vous feriez par là une œuvre aussi glorieuse à Dieu, et peut-être plus glorieuse que ce que vous avez fait en faveur de la convertie. Vous entendrez frère Etienne, et je vous prie de condescendre à sa proposition : vous en aurez beaucoup de mérite.

Je ne manque pas de vous recommander à Dieu. A mon retour à Rome, nous parlerons de beaucoup de choses dans l'intérêt de votre âme. Que le Seigneur vous bénisse et vous rende sainte.

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD, pécheur.

XXIV[1].

A LA MÊME.

Il l'exhorte à une confiance pleine d'amour et de générosité envers Dieu. — Il est retenu à Florence.

Du couvent de Saint-François-du-Mont, à Florence,
le 18 janvier 1738.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Vous m'écrivez avec une confiance de fille et je vous réponds avec une confiance de père, ainsi que je le faisais avec notre bonne Reine. D'abord vous aurez compassion de moi si je n'ai pu vous répondre plus tôt; c'est que les occupations de la dernière mission, dans laquelle Dieu a été bien glorifié, ont été extraordinaires; dimanche prochain on en commencera une autre dans l'église de Saint-Laurent, dont on espère encore plus de fruits. Accompagnez-moi donc par vos prières, comme le faisait la bonne Reine, et vous aurez part au mérite.

Quant à la jeune fille de Pérouse, j'ai déjà écrit à mon frère de suggérer à Votre Excellence qu'il serait très raisonnable de seconder le désir qu'elle a d'entrer au couvent des *Scalette;* pour nous, nous ne devons avoir en vue que de l'empêcher de retomber dans les griffes de cet épervier d'enfer. Vous aurez acquis beaucoup de mérites par la charité dont vous avez usé jusqu'ici envers elle[2].

(1) 67e de l'édit. ital.

(2) Voyez ci-dessus Vie, part. I, ch. 12. page 111.

Puis, je désire, non pas seulement que vous soyez sainte, mais très sainte; pour atteindre ce but, il faudrait changer ce petit cœur que vous portez dans la poitrine, et vous en donner un plus grand, qui fût plein de confiance en Dieu et qui brulât d'un ardent amour, moyennant quoi vous voilà sainte en quelques jours.

Et pour avoir cette amoureuse confiance dans notre Dieu si bon, il ne faut pas grand'chose; il suffit de prendre garde à bien faire les petites choses que l'on fait déjà; ces petites choses, faites avec pureté d'intention, engendrent un cœur généreux qui se porte avec amour vers son Dieu. A bas donc toutes les défiances, et qu'on commence une bonne fois. Plus nous avançons, plus aussi nous approchons de notre bienheureuse fin; c'est pourquoi il est nécessaire de renouveler constamment la ferveur par l'oraison et la mortification.

Vous aurez la complaisance de présenter mes respects à Mme la princesse de Piombino; je voudrais vous voir unies dans le Seigneur, afin que vous deveniez un jour saintes l'une et l'autre. Un moyen fort efficace pour cela, ce sera d'entendre la sainte messe de la manière que j'indique dans notre petit livre[1].

La sérénissime Electrice[2] a écrit à notre Saint Père pour pouvoir me retenir dans ses Etats, et sa demande a été accueillie, à la condition toutefois que je satisfasse à quelques engagements; ce sont les missions de Pésaro, d'Assises et de Cornéto. Ainsi je ne sais quand nous nous reverrons. Que la très sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses! Je me suis jeté entre les bras de la divine Providence, afin qu'elle me conduise à son gré où bon lui semble.

(1) *Le Trésor caché*. Tom. II de la présente édit. des Œuvres complètes.

(2) Voyez l'appendice VI.

On vient de mettre au jour la *Vie de saint Vincent Ferrier,* pour qui je professe une dévotion particulière, et de qui j'ai beaucoup à apprendre pour faire du fruit dans les missions. Si Votre Excellence avait la bonté de m'en procurer un exemplaire, je lui en serais bien reconnaissant; il suffirait de donner la commission au père Antoine, mon frère, qui le trouvera.

Je termine en vous laissant dans les plaies sacrées de Jésus, et je suis avec respect,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LEONARD, pécheur.

XXV[1].

A LA MÊME.

Succès de la mission de Florence. — La conformité à la volonté de Dieu est le paradis de la terre.

Du couvent de Saint-François-du-Mont, à Florence, le 10 février 1738.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

J'ai reçu la *Vie de saint Vincent-Ferrier,* et je vous en rends grâces mille fois; priez pour moi afin que j'en tire du fruit. La mission que je devais donner à frère Léonard dans la Solitude, est suspendue; la sérénissime

(1) 69e de l'édit. ital.

Electrice elle-même m'a conseillé de ne pas y aller maintenant, vu l'émotion extraordinaire qu'a produite parmi toute la population de Florence la seconde mission que nous avons faite dans l'église ducale de Saint-Laurent. Croyez-moi, il y a longtemps que nous n'avons fait une mission aussi fructueuse que celle-ci, et si j'en avais le temps, je pourrais vous raconter divers incidents qui ont grandement contribué à la gloire de Dieu. Il y a eu de l'ouvrage pour tous les confesseurs de Florence. On a attaqué de front une hérésie qui s'insinue en se cachant, comme le serpent sous l'herbe; on a mis un frein au libertinage du carnaval; les choses se passent présentement avec une grande décence. Gloire en soit rendue au Très-Haut! Mais de tout cela vous pourrez conclure le peu de temps qui me reste : je suis continuellement occupé soit avec des religieuses qui me demandent, soit avec des malades ou d'autres pénitents qui veulent faire leur confession générale; et voilà qu'il me faut différer jusqu'à la semaine sainte, la mission la plus nécessaire. Cependant que la sainte volonté de Dieu soit faite! C'est dans cette entière résignation seulement qu'on trouve la paix. Aussi désiré-je qu'elle soit bien enracinée dans votre cœur, Madame; et soyez persuadée en effet que nous ne pouvons trouver d'autre paradis sur la terre que cette bienheureuse résignation; pourvu qu'elle embrasse non seulement ce qui regarde les choses extérieures, mais beaucoup plus ce qui touche l'intérieur, je veux dire, les aridités, les défiances, les scrupules, les petites chutes, les défauts, les infidélités à ses bonnes résolutions et tous les autres troubles intérieurs. Oui, le contre-poison de tout cela, c'est la résignation à la volonté de ce Dieu, qui permet nos faiblesses afin de nous rendre plus forts et d'assurer davantage la grande affaire de notre salut. — Heureuse si vous vous pénétrez à fond de cette doctrine; vous

aurez toujours dans le cœur les délices du paradis, et au milieu même des tempêtes vous jouirez d'un grand calme. J'aurais beaucoup d'autres choses à dire; car je m'épanche volontiers avec M[me] la duchesse; mais j'ai trop peu de temps.

Je suppose que l'affaire de la jeune personne de Pérouse est arrangée. Ce ne sera pas un petit sujet de mérite pour Votre Excellence; car en mettant cette âme en sûreté, on a coupé beaucoup de péchés à la racine. Je vous remercie de nouveau de votre charité, et je vous laisse dans les plaies de notre bon Jésus.

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD, pécheur.

XXVI[1].

A LA MÊME.

Excellence de la soumission à la volonté de Dieu. — Utilité des peines intérieures — Recommandation au cardinal Acquaviva, frère de la duchesse.

Du couvent de Saint-François-du-Mont, à Florence, le 17 mars 1738.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

En réponse à votre estimable lettre, je vous dirai que

(1) 70[e] de l'édit. ital.

j'ai éprouvé un sensible déplaisir en apprenant la mort de votre gentilhomme; je ne manquerai pas de lui faire, dès ce soir, l'application de l'indulgence plénière. Après tout, les malheurs sont toujours près de nous, et il faut s'en remettre aux dispositions de la divine Providence.

Quant à ce qui concerne votre tante, religieuse dans le monastère d'Analetta, l'agent de M. le Prince est déjà venu me mettre au courant de tout, et j'ai envoyé notre quêteur lui dire de se tenir prête pour samedi prochain, que j'irai la consoler. Entre temps, veuillez saluer de ma part bien cordialement M. le Prince ainsi que Mme la Princesse; je ne manquerai pas de les recommander à Dieu pour qu'à la fin ils se sauvent; car tout le reste n'est qu'une fumée qui s'évanouit en l'air : *Quod æternum non est, nihil est;* « Ce qui n'est pas éternel, n'est que vanité. »

Je suis bien aise que la jeune personne de Pérouse soit satisfaite. Pour ce qui est du restant de la dot, c'est l'affaire de Mme Capizucchi, qui est venue me trouver et s'est offerte d'elle-même; je veux dire que cette charge n'incombe pas à Votre Excellence; si vous pouvez y aider en quelque chose sans vous gêner, fort bien; sinon, laissez faire cette Dame.

Ce qui m'a consolé ensuite souverainement, c'est d'apprendre la bonne résolution que vous avez formée de faire tout ce que vous saurez être la volonté de Dieu, c'est là la crème de l'amour de Dieu, la fleur de la charité, et la source de tous nos mérites. Conservez précieusement ces bons sentiments, ne les laissez pas s'échapper de votre cœur; faites-en l'application aux cas particuliers, si fréquents, où l'amour-propre est contrarié. Car tout ce qui arrive, excepté le péché, est ordonné par la providence amoureuse de notre Dieu. Que sa très aimable volonté s'accomplisse donc en dépit

de nos répugnances, et voilà que nous nageons dans un océan de paix. — Quant aux distractions, aux aridités et autres choses semblables, elles vous sont plus nécessaires que le pain quotidien. Dieu veut que vous les ayez; il sait que sans cela vous seriez une petite vaniteuse, une dévote superbe qui lui occasionnerait mille dégoûts. De cette façon, au contraire, tenant la tête basse et vous reconnaissant pour ce que vous êtes, vous arrivez à plaire à Dieu d'autant plus que vous vous déplaisez davantage à vous-même.

Mais ici je sens un remords de conscience; car tandis que je vous prêche, je devrais me prêcher moi-même, moi qui en ai tant besoin. Jusqu'ici j'ai été accablé de besogne, à cause que la moisson des missions continue toujours; mais la semaine prochaine, j'irai à la Solitude pour faire la mission à frère Léonard. Je vous prie pour l'amour de Dieu de me recommander instamment, afin que je me convertisse une fois tout de bon, que je me décide à être fidèle à Dieu et à observer tant de résolutions que j'ai prises; j'ai confiance dans vos prières.

Avant de finir, je dois vous notifier comme quoi l'éminentissime cardinal, votre frère[1], a influencé le pape pour que le père Félix de Rome, qui me voulait provincial, fût nommé Vice-Commissaire général de

(1) Le cardinal *Acquaviva*, de la famille des ducs d'Atri, originaire de Naples. Il fut vice-légat de Bologne en 1721, puis transféré au gouvernement d'Ancône — Benoît XIII le nomma son chambellan, puis le fit archevêque de Larissa, et enfin majordome du palais pontifical. — Clément XII, en 1732, le créa cardinal du titre de Sainte-Cécile, et à raison de ses éminentes qualités, Philippe V, roi d'Espagne, et Charles III, roi des Deux-Siciles, le nommèrent leur ministre plénipotentiaire près du Saint-Siège. — Enfin en 1739, il fut promu à l'archevêché de Montréal. Il contribua beaucoup à l'élection de Benoît XIV (1740) qui l'honora d'une estime particulière, et mourut à Rome en 1747, à la suite d'une longue maladie. — Il était aussi Protecteur en titre de l'Institut dont le Saint était membre.

notre Ordre. Que Votre Excellence, la première fois qu'elle ira faire visite à Son Eminence, veuille bien lui suggérer de recommander à ce père nos deux couvents de Rome et de Florence, mais particulièrement celui de Florence, qui est éloigné de Rome, et où nous avons souvent besoin du Supérieur général ; que votre démarche soit efficace, afin que Mgr le cardinal nous le rende favorable, puisque c'est lui qui nous l'a donné; c'est d'ailleurs un religieux de mérite. Présentez en même temps mes humbles respects à Mgr le cardinal, que je ne manque pas de recommander à Dieu, afin que le Seigneur l'assiste en toutes choses.

Je vous laisse, en finissant, dans les plaies de notre bon Jésus, et je suis,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Leonard de Port-Maurice, récollet.

XXVII[1].

A LA MÊME.

Confiance basée sur l'infinie bonté de Dieu. — Amour généreux. Triple pureté.

Riéti, le 4 octobre 1738.

Madame,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je vous remercie humblement de la recommandation que vous avez faite auprès de l'éminentissime cardinal, votre frère, en faveur de l'objet en question. Soyez persuadée que ce ne serait pas rendre service à Dieu de faire que ce monastère retournât à l'ancien système; laissons la Providence disposer toutes choses pour sa plus grande gloire.

Du reste, je suis toujours vivement désireux de votre perfection, et je voudrais vous voir non seulement égaler, mais même dépasser notre Reine. Mes vœux seraient presque accomplis si vous dilatiez votre cœur en Dieu. Les cœurs étroits ne lui plaisent pas; car ce resserrement, cette inquiétude, cette crainte procède d'un manque de lumière et d'une idée trop inexacte de l'infinie bonté de Dieu. Ce Dieu est tout amour, et, connaissant notre faiblesse, il compatit à nos imperfections, surtout si elles ne sont pas pleinement volontaires. Il aime un cœur saintement téméraire, qui non seulement espère, mais surespère, si je puis m'exprimer ainsi,

(1) 68e de l'édit. ital.

dans son infinie miséricorde. Ayez donc un cœur dilaté par la confiance, et aussi un cœur plein d'amour pour le Souverain Bien ; puisque la défiance est le venin de vos sécheresses, de vos aridités et de vos dégoûts. Envisagez Dieu en esprit et en vérité, et tâchez de l'aimer avec la partie supérieure de l'âme, qui n'est pas assujettie aux sens, mais se règle d'après la raison : on procure plus de satisfaction à Dieu par un acte intérieur réglé sur les seules lumières de la foi, que par cent actes fondés sur la tendresse sensible, qui est toujours mélangée de quelque amour-propre, quoique presque inaperçu.

En somme, je voudrais que vous fussiez vraiment spirituelle, et vous le serez lorsque vous possèderez cette triple pureté dont je vous ai parlé autrefois, c'est-à-dire la pureté d'âme, qui exclut toute souillure de péché ; la pureté de cœur, qui fait qu'avec une intention droite et simple on n'envisage que le bon plaisir de Dieu ; et la pureté de corps, qui repousse tout ce qui est contraire à l'état de chacun. Quand une âme est pure devant Dieu, elle est aussi disposée à aimer Dieu et à exercer toutes les autres vertus. Que Dieu lui-même vous purifie de plus en plus et vous rende toute sienne! Je ne manquerai pas de faire ce qui dépend de moi en vous recommandant dans le saint sacrifice, et en lui offrant ce qu'il y a de mieux en vous.

Je ne parlerai pas d'autre chose, parce que je viens d'arriver d'Assises, et après-demain on commencera à Riéti. Si l'on faisait ici le bien qui s'est fait à Assises, je m'en contenterais ; car notre père saint François a béni sa ville.

Le dernier jour des fêtes de Noël, j'espère que je serai à Rome, et avant d'en partir pour Cornéto, j'irai vous présenter mes respects. Veuillez faire agréer mes hommages à Mgr le cardinal, que je ne cesserai de recom-

mander et de faire recommander à Dieu. Je vous écris à la hâte; soyez indulgente. Vive Jésus!

De Votre Excellence,

Le très humble serviteur,

FR. LÉONARD.

XXVIII[1].

A LA MÊME.

Avantages de la retraite.

Palombara, le 5 novembre 1739.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint habite dans votre cœur.

J'envie votre retraite, car je conçois qu'en ce monde le plus grand bien dont nous puissions jouir, c'est de rester uni à Dieu dans une sainte solitude. Le commerce des créatures est plein d'amertume, sujet à mille dangers et fécond en inquiétudes; tandis que le commerce avec Dieu est doux et suave : ici l'âme se connaît elle-même, elle s'humilie, elle se désabuse, elle comprend l'importance de ce qui est éternel et la vanité de ce qui passe. Toute concentrée en Dieu, elle devient maîtresse d'elle-même et acquiert un grand empire sur ses passions; de là naît la paix et la tranquillité intérieure, qui fait que toutes les autres choses nous causent de l'ennui, et qu'on ne trouve de plaisir que dans l'entier accom-

(1) 71e de l'édit. ital.

plissement de la très aimable volonté de Dieu. Remerciez le Seigneur de ce qu'il vous procure un si précieux avantage; soyez fidèle à votre Dieu, cherchez-le, non pas au dehors, mais au dedans de vous-même, et à la lumière de la foi vous découvrirez des choses qui vous inonderont de consolations. — Je ne manquerai pas, quant à moi, de vous recommander à notre bon Jésus, car je m'y sens spécialement porté, tant je voudrais vous voir sainte; faites-en autant pour moi; car, quoique solitaire, vous pouvez encore être missionnaire, en offrant souvent le sang de Jésus au Père éternel, afin qu'il touche les cœurs de ceux à qui je prêche.

Cette mission a été bénie de Dieu. Aujourd'hui nous partons pour Olevano; c'est pourquoi je ne m'étends pas davantage : la besogne ne manque pas. En finissant, je vous laisse dans le côté sacré de Jésus, et je suis,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard.

XXIX[1].

AU PÈRE ANTOINE DE PORT-MAURICE, RECOLLET, PROFESSEUR ET PRÉDICATEUR AU COUVENT DE SAINT-BONAVENTURE, A ROME.

Condoléances. — Quelques détails.

Vallécorsa, le 16 novembre 1739.

Mon très cher frère,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

J'apprends avec peine la perte imminente de M. le duc d'Atri, le digne frère de notre bonne dame la duchesse Strozzi ; consolez-la, de grâce, et dites-lui que je tiens pour sûr et certain son salut éternel, connaissant à fond cette bonne âme. Priez et faites prier pour lui, au cas où il aurait quelque chose à expier en purgatoire ; mais je ne mets pas son salut en doute : il avait un excellent cœur et une conscience des plus délicates. Conformons-nous à la très sainte volonté de Dieu, qui dispose tout pour notre plus grand bien. — Ce matin j'ai célébré la messe pour lui ; je le ferai encore plusieurs fois et j'y joindrai d'autres suffrages, parce que je désire qu'il aille bien vite en paradis.

Saluez de ma part Mme la duchesse, et souhaitez-lui de saintes et heureuses fêtes.

Cette mission est comblée des bénédictions célestes. Oh ! qu'elle était nécessaire ! Oui, quoiqu'il y en ait eu une l'année dernière et qu'il y eût encore du bon, il fal-

(1) 8e de l'édit. ital.

lait cette nouvelle secousse, et j'espère que Dieu en sera glorifié. Nous faisons venir des confesseurs supplémentaires de Pofi, car dans ce couvent-ci il y a disette.

Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour le Décret; nous en verrions volontiers une copie.

Lorsque les *ordinaires* seront arrivés, on célèbrera les messes.

Frère Diégo vous recommande de ne pas oublier le corroyeur. — Le doigt serait déjà guéri; mais froissé coup sur coup, il est encore souffreteux.

Je ne vous parlerai pas d'autre chose; je n'en ai pas le temps. Si les lettres sont en retard, ne vous en étonnez pas : Dieu sait comment va cette poste.

Saluez pour moi le père Directeur et dites-lui qu'après-demain, je ferai le discours sur le Chemin de la Croix, et que j'exhorterai le peuple à coopérer à l'œuvre qu'on désire. Le gardien trouve la chose facile : il en est qui pensent que ces messieurs, d'ailleurs très accomplis, sont *strictioris*... Nous allons voir.

Votre très affectionné frère,

FR. LÉONARD.

XXX[1].

A MGR CRESCENZI, NONCE APOSTOLIQUE PRÈS DU ROI TRÈS CHRÉTIEN, A PARIS.

Du projet de déclarer l'Immaculée Conception article de foi. — Le Saint insiste auprès du Nonce pour que celui-ci porte le cabinet de France à demander la définition dogmatique de l'Immaculée Conception. — Son plan pour l'exécution de ce dessein. — Assurances et pressentiments prophétiques.

Du couvent de Saint-Bonaventure, à Rome, le 31 mars 1740.

MONSEIGNEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit toujours avec vous.

Au départ de Votre Excellence de Rome, je ne pus pas remplir mon devoir et vous souhaiter un heureux voyage, parce que je me trouvais en campagne, occupé à combattre contre l'enfer. Apprenant maintenant le bon accueil qui vous est fait à juste titre dans cette cour, j'en éprouve la joie la plus vive et je viens vous en féliciter. Mais je voudrais que Votre Excellence usât de ces heureuses dispositions à son égard, de manière à les faire tourner au profit de la religion, en tâchant de confirmer de plus en plus le Roi et la Reine dans leurs bons sentiments[2], afin que la pureté de la foi se conserve intacte dans ce royaume. Je voudrais, quand vous aurez l'occasion de vous entretenir en particulier avec la Reine, que vous lui insinuiez la dévotion à l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge Marie,

(1) 27e de l'édit. ital.

(2) Le roi de France était, à cette époque, Louis XV, et la reine était la vertueuse Marie Leczinska.

et que vous lui recommandiez, si elle veut voir le royaume heureux, son royal époux prospérer, et la succession se perpétuer dans la famille royale, d'être tendrement dévouée à l'Immaculée Conception, et de prendre à cœur, comme la chose du monde la plus importante, de la faire déclarer article de foi. Les choses sont en bon train et tout se dispose favorablement : déjà la couronne d'Espagne s'intéresse vivement à l'issue de cette cause; si cette religieuse reine s'employait pour que la France y concourût aussi et s'intéressât à cette grande affaire, la plus grande de toutes celles qui se traitent et se sont jamais traitées dans tous les cabinets et dans toutes les assemblées du monde, dites-lui de ma part qu'elle sera sauvée pour toute l'éternité, et que la couronne qui lui ceint le front ici-bas, couronne qui ne sera jamais, après tout, qu'une couronne de paille, parce que c'est une couronne d'un moment, se changera en un diadème de gloire qui la rendra heureuse pendant les siècles des siècles. — Faites les mêmes communications à l'éminentissime cardinal de Fleury, et dites-lui que si, avant de mourir, il veut voir le monde en bon état, la France heureuse, les hérésies abattues, les différends qui existent présentement entre les divers potentats de l'univers entier s'aplanir, il doit faire tous ses efforts pour que l'Immaculée Conception soit déclarée de foi; faites-lui entendre que le terrain est bien préparé, et que, pour faciliter l'exécution d'un projet si important, on a imaginé de réunir un concile général sans frais et sans que les évêques quittent leurs résidences : c'est de faire que tous les évêques, toutes les puissances, tous les chefs d'ordres, envoient leurs instances au nouveau pape[1],

(1) Clément XII était mort le 6 février 1740; son successeur Benoît XIV fut élu la même année, mais il ne l'était pas encore à la date où cette lettre fut écrite.

à Rome, à l'effet d'obtenir cette grâce, et voilà que toute l'Eglise la réclame : or, ce plan commence déjà à se dérouler et tout se dispose bien[1]. La vérité, c'est que si Mgr le Cardinal met son talent au service de cette cause, je dis qu'on obtiendra le résultat tant désiré. Oh ! alors, certes, Son Eminence pourra se reposer tranquillement; car la Reine du ciel, avec une politique de paradis, arrangera elle-même toutes les affaires de ce bas monde, et Son Eminence aura la satisfaction, après s'être acquis une gloire immortelle sur la terre, de se voir élevée à un poste bien plus éminent dans le ciel. Que Dieu m'accorde d'être témoin de cette gloire rendue à mon auguste Souveraine, et puis qu'il me fasse mourir.

Entre temps, que Votre Excellence déploie toutes les ressources de son esprit pour faire avancer l'affaire, et qu'elle la regarde comme la plus importante qu'il y ait à traiter dans cette nonciature; sa récompense auprès de Dieu ne sera pas mince.

Je vous remercie du texte de saint Thomas que vous avez puisé à la Bibliothèque royale.

Nous formons, frère Diégo, moi et tous les amis, des vœux pour qu'un nouveau pape vous fasse bientôt revenir à Rome avec un costume différent...

Après Pâques, j'entre de nouveau en campagne. Les

(1) On ne peut s'empêcher de remarquer avec admiration que le plan exposé ici par saint Léonard, pour recueillir les suffrages de toute l'Eglise au sujet du dogme de l'Immaculée Conception, est exactement celui qui a été adopté, un siècle plus tard, par Notre Saint-Père le Pape Pie IX, à qui était réservée la consolation et la gloire de proclamer article de foi le précieux privilège de l'auguste Vierge.

Nous avions déjà tracé cette remarque, lorsque nous l'avons trouvée exprimée, en termes à peu près semblables, dans le savant ouvrage de l'évêque de Bruges (*l'Immaculée-Conception*, tom. 2. page 330) au sujet de la lettre 66e, où le Saint reproduit le même plan et les mêmes pressentiments.

missions se feront à Narni, Gubbio, Nocéra, San-Sévérino, Lorette, Monte Filotrano, et La Matrice dans le diocèse d'Ascoli.

Je vous recommande et vous ferai recommander à Dieu sans cesse.

Si vous voyez le fils aîné de l'ambassadeur français à Rome[1], qui est un saint ambassadeur, saluez-le affectueusement de ma part.

Je n'ai pas encore été chez Mme votre mère, parce qu'en revenant à Rome, quelques petites pierres me sont entrées dans le pied ; il a fallu couper dans les chairs, et voilà trois semaines que je garde le lit ; cependant le chirurgien de M. l'ambassadeur, qui me fait la charité de me visiter, dit qu'après-demain je pourrai sortir ; dans ce cas, j'irai la féliciter. Vive Jésus !

De Votre Excellence,

Les très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
Missionnaire des M. O. Récollets.

(1) Le duc de Saint-Aignan. — On cite un trait de sa piété dans la *Vie, part. II, ch. 16. Page* 325, et le Saint lui-même fait encore son éloge dans la lettre 34

XXXI[1].

AU MÊME.

Il lui rappelle l'affaire de l'Immaculée Conception. — Avis.

Du couvent de Saint-Bonaventure, à Rome,
le 20 avril 1740.

Monseigneur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je reçois votre précieuse lettre, et je la reçois avec un extrême plaisir. Elle est un sujet de joie et pour moi, et pour tous, car vous devez bien croire que tous ces religieux vous demeurent très affectionnés. Je vous ai déjà écrit et j'ai confié ma lettre à M. l'ambassadeur; je crois que vous devez l'avoir reçue maintenant. Je vous y recommandais la grande affaire de l'Immaculée Conception et vous engageais à travailler auprès de ce Souverain; car si Dieu nous accorde un pape bien dévoué à l'auguste mystère, on espère remporter la victoire. D'un autre côté, on croit que le conclave traînera en longueur. Que Dieu daigne assister les cardinaux pour qu'ils fassent choix d'un saint Pape; car les mœurs sont corrompues, et si les chefs ne sont pas bons, nous irons toujours de mal en pis.

Puis, dans la lettre que je vous ai écrite, je félicitais Votre Excellence de l'accueil affectueux qu'elle recevait de Sa Majesté; mais trouvez bon que dans celle-ci, où j'y vais plus familièrement, je parle en missionnaire, et que je vous recommande de contrebalancer le res-

(1) 28e de l'édit. ital.

pect dû au Prince avec les droits que réclame votre ministère. Accordons tout ce qui est possible, mais pesons tout au poids du sanctuaire. Je sais bien que vous le faites et que vous continuerez à le faire ; mais frère Léonard, qui veut le bien de votre âme comme de la sienne propre, prend la liberté de vous confirmer dans ce que vous faites déjà. D'ailleurs nous désirons tous que votre retour ne tarde pas, afin de vous voir ici au milieu de nous, sous un autre costume, comme on l'espère.

Pour moi, je partirai bientôt pour les missions. Dans ma lettre précédente, il me semble que je vous ai indiqué les lieux qui seront le théâtre de nos travaux pendant cette campagne. C'était, en premier lieu, Narni ; mais l'évêque de cette ville a fait comme celui de Sinigaglia : il voulait la mission par tout le diocèse, ou rien du tout ; par conséquent on passe outre et on va à Nocéra, à Gubbio, à San-Sévérino, à Montecchio, à Monte Filotrano, à Lorette, à Porto di Fermo, à Ascoli pour un *triduum*, et à La Matrice ; puis, pendant l'hiver, à Terracine, Itri, Gaëte et autres lieux du royaume[1], où les besoins sont extrêmes.

Je ne cesse de vous recommander à Dieu, mais à la condition, Monseigneur, que vous n'oublierez pas le pauvre missionnaire, *ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*. En finissant, je vous laisse dans les plaies sacrées de notre bon Jésus, et suis avec respect,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué,

Fr. Léonard, pécheur.

P. S. J'ai salué de votre part le père Pierre qui vous salue à son tour.

(1) Du royaume de Naples.

XXXII[1].

A MADAME LA DUCHESSE STROZZI.

Il recommande l'abbé Andréuzzi.

Du couvent de Saint-Bonaventure,
le 1er mai 1740.

Frère Léonard, avant de partir, se permet de venir déranger Mme la Duchesse, pour lui dire que lors de la dernière visite qu'il lui a faite, il a oublié de la prier de vouloir bien s'intéresser à l'abbé Andréuzzi, qui a tant travaillé en faveur du mystère de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge. Il s'agirait de le recommander, aussitôt que le nouveau pape sera élu, à Mgr le Cardinal, votre frère, afin qu'il puisse obtenir une faveur qu'il désire du Souverain Pontife; le père Antoine expliquera mieux la chose de vive voix. Cet abbé est vraiment un sujet très méritant et par conséquent bien digne de récompense. Si Votre Excellence se met en peine de lui être utile, elle en aura beaucoup de mérite auprès de Dieu.

Frère Léonard ne manquera pas, Madame, de vous recommander assidûment au Seigneur, pour qu'il vous tienne toujours unie à lui, et vous donne la grâce et la force de pratiquer la vertu à un degré héroïque : il ne faut pas se contenter de peu, mais aspirer à de grandes choses pour l'amour de Dieu.

Veuillez, Madame, saluer de ma part la princesse de Piombino, que je n'ai pu voir à cause de mes nombreuses occupations. Faites à deux à qui aimera le plus le bon Dieu. Vive Jésus!

1) 72e de l'édit. ital.

XXXIII[1].

A M. L'AVOCAT VICTOR MARTINI, A ROME.

Exemple édifiant de réconciliation. — Miracle de San Germano.

San-Severino, le 28 juillet 1740.

Monsieur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit toujours avec vous. Nous voilà à San-Severino, où hier soir on a fait l'ouverture de la mission. On en espère un grand bien, car le peuple est fort docile. Dès le premier sermon, hier soir, on a remarqué chez tous les assistants une componction extraordinaire. Nous nous contenterions toutefois d'un résultat semblable à celui que nous avons obtenu dans la mission de Montecchio. Nous trouvâmes dans cet endroit-là une population excessivement brouillée ; tout était plein de haines et de dissensions, non seulement parmi les séculiers, mais aussi parmi les ecclésiastiques, et grâce à Dieu ainsi qu'à la protection de notre cher saint Vincent, on a remédié à tout ; la paix s'est faite et toutes les discordes ont disparu. La plus grande difficulté était de réconcilier les ecclésiastiques entre eux, vu que l'archiprêtre élevait beaucoup de prétentions contre les chanoines, et les chanoines contre l'archiprêtre et même contre l'évêque. Je feignis, dans un sermon, que le peuple m'adressait des reproches de ce que que je ne travaillais pas à les réconcilier, et je répondis que pour réconcilier ces Messieurs, il n'y avait qu'un seul remède : c'est que chacun d'eux s'administrât

(1) 80e de l'édit. ital.

quatre onces d'humilité ; sur ce, je tirai ma révérence et je m'en allai. Ces quatre onces d'humilité entrèrent dans la tête de l'évêque qui était présent, de l'archiprêtre et des chanoines, et ils se rendirent. Chacun rabattit de ses prétentions, et tout s'arrangea d'un commun accord, au grand contentement surtout de l'évêque, qui d'ailleurs est un saint homme.

Je vous envoie ci-joint l'attestation de l'événement miraculeux de San-Germano, où la cloche du pécheur endurci se mit en branle et continua à sonner d'elle-même pendant une demi-heure, à la grande stupéfaction de toute cette population[1]. J'ai désiré avoir cette attestation pour m'en servir à l'occasion, afin que les pécheurs se convertissent plus facilement au son de la cloche ; ce moyen a coutume de faire impression sur les cœurs les plus obstinés.

Si vous avez occasion d'écrire au Cardinal-Vicaire et au cardinal Corradini, présentez à leurs Eminences mes humbles respects, et dites-leur que je fais prier pour eux. Un salut à M. Hyppolite. — Vive Jésus !

Votre très intime et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard.

(1) Voyez la Vie, part. 1, ch. 13, page 124.

XXXIV[1].

A MGR CRESCENZI, NONCE A PARIS.

Benoît XIV élu. — Première entrevue du Saint avec le nouveau Pontife. — Missions de Rome.

Du couvent de Saint-Bonaventure à Rome,
le 1er novembre 1740.

Monseigneur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Me voilà de retour à Rome après une tournée de cinq mois, durant lesquels nous avons fait dix missions. La dernière a eu lieu à Lorette, où nous eûmes, en différentes fois, cinq cardinaux pour auditeurs. Au sermon de la bénédiction on remarqua la présence des cardinaux Corsini et Alberoni; j'ai dit un mot à leur adresse. Vous aurez su les troubles du Conclave, à la suite desquels Dieu a fait un coup de sa main et nous a donné un Pontife selon son cœur; car il est plein d'excellents sentiments, et on en attend un grand bien pour l'Eglise. Je suis allé me prosterner à ses pieds, et pour m'assurer de la volonté de Dieu à mon égard, je lui ai dit que je ne lui demandais d'autre grâce que de m'assurer si Dieu voulait que je continuasse le ministère des missions. Il me répondit : « Vous êtes un soldat, qui doit mourir sur la brèche; nous voulons que vous poursuiviez à faire des missions, et préparez-vous à en donner à Rome pour disposer le peuple à profiter de la grâce

(1) 29e de l'édit. ital.

du jubilé. » On aurait déjà commencé; mais, le jour suivant, est arrivée la funeste nouvelle de la mort de l'empereur, et l'on est convenu de différer, parce qu'on est trop préoccupé des funérailles. — Mgr le Cardinal-Vicaire cependant ne voudrait pas une mission en règle, mais seulement quelques instructions en forme de catéchismes, qui ne serviraient que pour les femmelettes. Le cardinal Lanfrédini, lui, plus fervent, a promis de lui parler pour qu'on fasse une mission éclatante, conformément aux intentions de notre Saint-Père, qui est ami des missions, et qui a déjà dit à mon frère qu'il a dessein de m'envoyer à Bologne. Il m'a ordonné à moi-même de ne faire de missions que dans les États Pontificaux, sans égard aux nombreuses demandes qui nous sont adressées d'ailleurs.

Ce soir, jour de la Toussaint, j'entrerai en retraite, puis je retournerai chez le Cardinal-Vicaire pour connaître les ordres du Saint-Père, et s'il faut faire la mission, nous nous servirons de nos chers confrères en sac, tout en regrettant que le plus chéri de tous n'y soit pas.

Ce matin, notre couvent a été honoré de la visite de M. l'ambassadeur de France, qui m'a donné de bonnes nouvelles de Votre Excellence et de M. le Duc, son fils, ce qui m'a fait un extrême plaisir. M. l'ambassadeur est le modèle d'un saint et noble gentilhomme. Avant que je partisse pour les missions, il m'a fait sa confession générale, et ce matin, après l'avoir réconcilié avec Dieu, je lui ai donné la sainte communion à ma messe; il en a été très satisfait. Il se disposait à partir pour Naples, mais la nouvelle de la mort susdite le retint.

Il y a trois jours, M[me] votre mère est venue à Saint-Bonaventure, et elle aussi m'a donné de vos nouvelles. Je me réjouis en voyant comment Dieu vous assiste

dans un poste aussi difficile. L'heure était avancée, mais elle reviendra pour causer de différentes choses et se consoler avec moi. Je prie Dieu de vous la conserver, car c'est une sainte dame.

Je n'irai pas vous décrire en détail les fruits que nous avons recueillis pendant cette campagne ; nos missions ont été, toutes les dix, bénies de Dieu. Elles ont eu lieu à Nocéra, Gualdo, Gubbio, Sassoferato, Montecchio, San-Severino, Tolentino, Porto di Fermo, Monte-Filotrano et Lorette. Partout nous avons trouvé de très graves désordres, et partout aussi le remède a été appliqué au mal. Saint Vincent Ferrier, que j'ai choisi pour mon patron particulier depuis quelques années, nous aide beaucoup ; il opère des prodiges en notre faveur et nous sommes constamment entourés d'un concours de peuple merveilleux. Je ne m'étends pas aux faits particuliers, parce que je vous ennuierais, mais je vous engage à le prendre aussi pour patron et vous en recevrez des grâces singulières.

Frère Diégo et tous mes compagnons vous présentent leurs profonds respects, et tous aspirent à vous revoir.

Vous aurez la bonté d'aller offrir mes humbles hommages à M. le Duc, fils de M. l'ambassadeur ; j'ai prié plusieurs fois pour sa santé, et j'ai été consolé d'apprendre qu'il allait mieux ; dites-lui que je m'intéresse vivement à son bien et que je désire surtout qu'il soit la copie vivante d'un si bon père.

Quant à notre Immaculée Vierge, je vous remercie des démarches que vous avez faites en sa faveur. On espère obtenir du Pape actuel ce qu'on a en vue, mais il faudra du temps ; celui-ci n'est pas aveugle ; il voit et il voit même trop ; il faut que tout soit clair pour lui ; néanmoins avec le temps, on espère qu'il sera éclairé. En attendant, prions.

Je finis en vous laissant dans le côté percé de notre bon Jésus, et je suis en tout, Mgr,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
Missionnaire récollet.

XXXV[1].

A MGR ALEXANDRE BELMONTE, CAMÉRIER SECRET DU PAPE BENOIT XIV.

Du couvent de Saint-Bonaventure,
le 5 mars 1741.

Frère Léonard présente ses humbles hommages à Mgr Belmonte et se permet de lui adresser ce billet, pour réparer un oubli commis hier : je devais dire à Mgr que, pour savoir à quelle époque furent donnés les deux brefs de Clément XI, concernant les fondations de Pofi et de Vallécorsa, on a écrit au Gardien de Pofi, afin qu'il consulte les archives des deux couvents, où doivent nécessairement se conserver soit les originaux, soit des copies de ces brefs, et qu'il m'indique le commencement et la date de chacun ; aussitôt que la réponse sera arrivée, je lui en ferai part... Entre temps frère Léonard prie tout particulièrement pour son bien cher Mgr Belmonte, qui a usé de tant de charité envers lui et envers l'Institut tout entier. Le plus beau coup a été

(1) 39e de l'édit. ital.

la signature du Commissaire Général qui doit être apposée au bas du Bref tant dans l'original que dans la version en langue vulgaire, afin qu'on le lise dans tous les couvents de l'Institut. Je prie Mgr d'agréer l'assurance de mon entier dévouement.

XXXVI[1].

AUX HABITANTS DE FABRIANO.

Exhortation à la pénitence à l'occasion d'un tremblement de terre,

Piperno, le 12 mai 1741.

A mon bien-aimé peuple de Fabriano.

Que la grâce de l'Esprit saint soit dans vos cœurs, mes bien-aimés fils en Jésus-Christ.

Ah ! de quelle amertume mon cœur a été rempli en apprenant que votre ville vient d'être en butte à la colère de Dieu ! Consolez-vous cependant au milieu de votre malheur ; car vos désastres eussent été bien plus considérables si l'auguste Mère de Dieu et saint Vincent, mon Patron, n'avaient retenu le bras du Sauveur courroucé : c'est que vos infidélités depuis la mission ont dépassé les bornes ; vous êtes retombés dans vos anciennes fautes et vous avez foulé aux pieds les saintes résolutions que vous aviez prises. Et ce que je vous dis, je devrais le dire aussi aux populations de Camérino, de Jési et de Pésaro ; mais je m'adresse à vous parce que vous êtes les plus affligés. Ah ! mes chers enfants, que ce châti-

(1) 60e de l'édit. ital.

ment serve à vous faire comprendre une bonne fois qu'il existe un Juge équitable, que ce juge suprême, quoique la bonté et la miséricorde même, quand il ne rencontre de notre part qu'obstination, permet tôt ou tard à la justice de suivre son cours ; et s'il voit que, bravant les traits de sa colère, nous persévérons dans nos révoltes et notre endurcissement, il en vient alors au dernier et au plus terrible des châtiments, je veux dire la damnation éternelle.

Afin donc de ne pas attirer sur vous de plus grands maux, et surtout, ce qui me remplirait de la plus profonde douleur, le châtiment d'une perte irréparable, faites pénitence, mes chers frères, faites pénitence ; pleurez vos péchés, faites souvent des actes de contrition ; faites tous, je vous le conseille, une neuvaine en l'honneur de l'auguste Mère de Dieu, de saint Vincent et de saint Jacques de la Marche, en récitant chaque jour neuf fois le *Salve Regina*, neuf *Pater* et neuf *Ave*, avec neuf *Actes de contrition*. Mais que ces prières soient dites du cœur, avec un ferme propos de ne jamais plus, jamais plus pécher. Et soyez certains que la très sainte Vierge notre Reine, que saint Vincent, mon patron, et le glorieux saint Jacques vous obtiendront de Dieu le pardon de vos péchés et lui feront remettre dans le fourreau l'épée de sa colère. Vous n'en pouvez plus douter, Dieu est indigné de tant de péchés commis dans le lieu saint. Combien de fois la maison de Dieu n'a-t-elle pas été profanée par vous ? Faut-il donc s'étonner que dans son juste courroux il ait jeté par terre et sa maison et les vôtres ?

Malgré cela, mes très chers frères, ayez confiance dans son infinie bonté, et soyez assurés que si vous vous repentez au fond du cœur, que si vous vous amendez, sans nul doute il vous pardonnera. Et comme je vous porte dans mon cœur, je pleure pour vous et pour tous

les autres peuples mentionnés plus haut ; je veux m'offrir comme victime à la justice divine, en la conjurant de décharger ses foudres sur moi, et de vous pardonner. A partir de ce moment jusqu'au jour de l'assomption de notre auguste Reine, toutes les pénitences que je ferai, quelles qu'elles soient, les disciplines, les jeûnes et les autres travaux que j'aurai à supporter, j'offrirai tout à Dieu pour vous, et par-dessus tout je pleurerai vos péchés et les miens. Mais pleurez aussi vous-mêmes, repentez-vous du fond du cœur, et soyez certains que Dieu ne méprisera pas un cœur contrit et humilié : *Cor contritum et humiliatum, Deus! non despicies.*

Après cela, ce que je désire de vous, c'est une réforme de mœurs complete. Mettons fin une bonne fois à ces haines, à ces rancunes, à ces dissensions ; qu'on renonce aux mauvaises habitudes, aux liaisons coupables et criminelles, aux fréquentations et aux réunions dangereuses, au cabaret, au jeu de cartes; surtout qu'on sanctifie les fêtes, qu'on ait le plus profond respect pour les églises, et qu'on fréquente les sacrements ; qu'on voie régner parmi vous une véritable charité ; qu'on se garde bien de pressurer les pauvres et d'usurper le bien d'autrui ; que chacun réfléchisse d'un autre côté que le jour fatal du jugement dernier approche toujours de plus en plus ; et si la simple secousse d'un tremblement de terre vous a causé tant de dommages et de frayeurs, que sera-ce, mes bien-aimés freres, lorsque le monde entier tombera en ruine? Il faut donc vivre en ce monde comme si nous n'appartenions pas au monde, mais que nous fussions tout à Dieu, entièrement consacrés au service de Dieu. Oh! alors notre bon Sauveur vous embrasserait comme ses enfants, et les fléaux s'éloigneraient de vous ! Je promets de prier pour vous à cet effet.

Je vous en dirais davantage, mais les occupations de la mission ne me le permettent pas. J'ai dû dérober le

temps pour vous écrire. — Je vous embrasse tous dans le Seigneur en finissant, et je vous place dans le côté percé de notre bon Jésus. Que Dieu vous bénisse!

Votre très humble serviteur dans le Seigneur,

FR LÉONARD, pauvre pécheur.

XXXVII[1].

A MADAME LA DUCHESSE STROZZI.

Recommandation en faveur de son cousin.

Du couvent de Saint-Ange de Montorio, le 30 août 1741.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Le porteur de la présente est mon cousin germain, il me dit avoir une vexation à souffrir au sujet d'une cause qu'il vous expliquera mieux de vive voix. Il ne désire autre chose de Votre Excellence qu'une recommandation auprès des juges compétents, à l'effet d'obtenir tout simplement que justice soit faite; car il s'agit d'une cause déjà jugée et gagnée plusieurs fois. Je vous le recommande donc très instamment, tant à cause qu'il m'est si proche parent, que parce qu'il me semble qu'il s'agit de favoriser la justice et même la charité; attendu que si le pauvre homme perd cette cause, il est ruiné, lui et toute sa famille. En conséquence, je vous prie de

(1) 73e de l'édit. ital.

l'aider par tous les moyens que vous jugerez expédients, et d'en avoir compassion pour l'amour de Dieu.

Je ne vous ai pas oubliée pendant cette retraite ; je voudrais que nous en finissions une bonne fois et que nous devinssions des saints ; car nous approchons toujours davantage de l'éternité.

Vous aurez déjà appris la mort de mon bien-aimé frère, le père Antoine, qui vous était très affectionné ; aussi vous tâcherez, j'espère, de faire quelque bien à son âme.

Dans quelques jours je partirai pour les missions où je vous ferai recommander à Dieu, votre âme m'intéressant autant que la mienne propre.

Quand vous verrez Mgr le cardinal, n'omettez pas de lui offrir mes humbles respects.

Je finis en vous laissant dans les plaies sacrées de Jésus, et je suis en tout,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
Missionnaire.

P. S. Il n'y a pas lieu de vous donner la peine de me répondre, car votre lettre ne me trouverait plus au couvent.

XXXVIII[1].

A LA MÊME.

Exhortation à la mortification.

Cavi, le 22 septembre 1741.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Le jeune homme recommandé se porte très bien; chaque soir il anime les autres jeunes gens à faire pénitence, et Dieu en est glorifié; quant à moi et mes compagnons, nous le verrons de bon œil.

Pour ce qui regarde votre âme, je lui désire une grande augmentation de grâce. Mais comment l'obtiendra-t-on? Par la pratique des vertus chrétiennes. Un petit acte de mortification intérieure ou extérieure a tant de prix! *æternum gloriæ pondus operatur in nobis;* il vaut autant que le royaume de Dieu; et Jésus-Christ notre Seigneur, pour un verre d'eau donné par amour pour lui, nous promet un accroissement de gloire en paradis. Or, de ces actes, combien Madame ne pourrait-elle pas en faire du matin au soir! Je prie Dieu de la réveiller, afin que l'amour-propre n'en triomphe pas.

Je vous recommande l'âme du père Antoine, et priez aussi pour moi. Vive Jésus!

De Votre Excellence,

Le très humble serviteur,

FR. LÉONARD.

(1) 74e de l'édit. ital.

XXXIX[1].

A LA MÊME.

La tribulation, cachet des âmes justes. — Paix du cœur dans la soumission aux desseins de la Providence.

Poggio San Lorenzo, le 21 novembre 1741.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit dans votre cœur. Votre précieuse lettre m'a beaucoup consolé; j'espère qu'on aura empêché un désaccord qui aurait apporté un grave préjudice aux intérêts de Dieu. D'un autre côté, ensuite, j'ai été peiné de la nouvelle de la maladie dangereuse de M. le duc. Je vous inviterai cependant à vous consoler, parce que M. le duc est une sainte âme; je suis certain que l'air de la Cour ne lui est pas préjudiciable. Au reste, je ne manquerai pas d'engager mon saint Vincent à lui obtenir la santé, parce que je crois que dans cette Cour-là son exemple est d'un grand secours pour les autres.

Le cachet des âmes justes c'est la tribulation, et cette tribulation est d'autant plus précieuse qu'elle touche plus au vif. Dieu travaille cette sainte âme pour la faire briller en paradis. Avec tout cela, Dieu veut qu'on le prie, et je ne manquerai pas de le faire par moi-même et de faire prier aussi mes auditeurs, qui sont fort pénétrés.

Je vous remercie de la démarche que vous avez faite

(1) 75e de l'édit. ital.

avec l'éminentissime cardinal, votre frère, que je recommande à Dieu du fond du cœur; car sa charge est bien plus délicate que celle de M. le duc. Je prie Dieu de l'éclairer vivement pour lui en découvrir les dangers; car Dieu voudra l'avoir aussi pour compagnon en paradis.

Pour ce qui est de votre âme, je vous recommande une seule chose : c'est la paix du cœur; voilà votre paradis ici-bas. Habituons-nous à adorer les dispositions de la divine Providence, en embrassant toutes les petites croix qu'il nous envoie chaque jour, soit en inquiétudes intérieures, soit en tribulations extérieures : ce sont autant de trésors ; on offre tout cela à Dieu par un *Fiat voluntas tua*. Unissez-vous au Cœur de Jésus, qui est la source de tout bien, et vous y trouverez la véritable paix, une paix qui vous fera jouir d'un paradis anticipé. — Je vous la souhaite non seulement bonne, mais sainte, et j'espère que Jésus m'exaucera.

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard.

XL[1].

AU PÈRE JEAN-BAPTISTE DE VARALLO, RÉCOLLET, PROFESSEUR DE THÉOLOGIE AU COUVENT DE SAINT-BONAVENTURE, A ROME.

Echange de sentiments affectueux. — Trois sortes de conversions.

Borgo, le 18 décembre 1741.

Mon bien cher Père en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Nous avons tous été consolés par votre chère missive, en voyant tant d'humilité, d'amour et de cordialité. Mes compagnons aussi bien que moi, désireux de correspondre à ces bons sentiments par l'affection la plus intense, nous supplions le Ciel de répandre sur vous un déluge de grâces pendant ces saints jours, et non seulement nous prierons, mais nous ferons violence à la bonté divine pour qu'elle nous exauce et vous comble de toute sorte de biens. S'il existe des formules plus expressives pour manifester les sentiments les plus ardents du cœur, c'est de celles-là que nous entendons nous servir.

Vous dites que vous voulez vous convertir ; mais il y a trois espèces de conversions ; celle du mal au bien, celle du bien au mieux, et celle du mieux au très bien. Les deux premières, j'espère que nous les avons faites ; mais pour la dernière, ni vous, mon révérend Père, ni moi, ni personne ne l'avons encore faite : efforçons-nous enfin d'y parvenir en visant assez haut, et en désirant

(1) 20e de l'édit. ital.

de surpasser les Séraphins eux-mêmes dans l'amour de Dieu. J'espère que vous, mon Père, vous le ferez ; mais quant à moi qui suis si misérable, je ne sais comment ça ira.

Souhaitez de bonnes fêtes de ma part au Père directeur, à frère Etienne, et à tous les autres, etc.

Nous avons su que le Chapitre général a été suspendu, et qu'ainsi la Congrégation aura bientôt lieu; nous désirons être au courant de ce qui arrivera, comme je l'ai dit dans ma lettre précédente.

Nous vous embrassons dans le Seigneur, moi et mes compagnons.

Vive Jésus enfant, le Roi de nos cœurs !

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

FR. LÉONARD.

XLI[1].

A MADAME LA DUCHESSE STROZZI.

Recueillement, condition nécessaire pour recevoir la visite de l'Enfant Jésus.

Castel Nuovo dans l'Abbaye de Farfa, le 19 décembre 1741.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je ne vous écris pas seulement pour vous souhaiter

(1) 76e de l'édit. ital.

d'heureuses et saintes fêtes de Noël, ce que je ferai beaucoup mieux à l'autel, où je prierai l'Enfant Jésus de vous combler de toutes ses consolations; je viens aussi vous demander des nouvelles de notre cher duc, que je ne cesse de recommander à Dieu. Je ne m'intéresse pas peu à sa santé et je désire, si tel est le bon plaisir de Dieu, qu'il nous le conserve un peu plus longtemps, afin que par ses bons exemples il continue à édifier cette Cour-là.

Quand vous verrez Mgr le cardinal, ne manquez pas de lui présenter mes humbles hommages, et dites-lui que pendant ces saintes fêtes je n'oublierai pas de le recommander à Dieu avec plus de ferveur, afin que le Seigneur l'assiste dans un emploi si scabreux et si pénible. — Je désirerais d'ailleurs savoir quelle a été l'issue de l'affaire de notre couvent de Florence, et quelle détermination a prise notre Saint-Père le Pape; je crains bien que cette maison pour laquelle j'ai travaillé pendant tant d'années ne vienne à crouler.

Pour parler d'autre chose, je vous dirai que pendant ces fêtes-ci, l'Enfant Jésus a coutume de faire des cadeaux à ceux qui s'approchent de lui avec un saint recueillement intérieur, et ce recueillement est précisément ce que le monde ne connaît pas et ce que les âmes justes mêmes négligent. Un quart d'heure de recueillement avec Dieu, fondé sur une sainte humilité et un véritable amour, vaut plus que toutes les apparences extérieures, quoique bonnes. Ce trésor-là, je voudrais que Mme la duchesse le cherchât et l'accrût continuellement. Ne nous répandons pas tellement au dehors que nous perdions de vue l'hôte que nous possédons au dedans de nous, et tout ira bien. Je ne manquerai pas de le demander à Dieu pour vous, Madame; veuillez aussi le demander pour moi, pauvre pécheur.

Je vous laisse dans les plaies sacrées de notre bon Jésus, et j'ai l'honneur d'être,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD, missionnaire.

XLII[1].

A LA MÊME.

Prix de la charité. — En quoi elle consiste.

Saint-Ange, le 15 février 1742.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Me voilà dans cette sainte solitude après une année de travaux et de fatigues en différents lieux. Après avoir tant conversé avec les hommes, d'ici à Pâques je m'entretiendrai avec Dieu seul ; je le supplierai tout spécialement de vous réveiller, Madame, et de vous accorder un grand amour pour lui ; car si vous avez cela, vous aurez tout. La charité est d'une nature telle qu'elle attire à sa suite toutes les vertus : c'est là le cortège de la véritable sainteté. Faites donc souvent des actes d'amour de Dieu, et faites-les avec toute l'intensité possible. Mais cette intensité ne consiste pas dans une ferveur sensible, dans la tendresse qu'on éprouve, non : elle consiste dans une estime de Dieu

(1) 77e de l'édit. ital.

plus profonde, qui fait que nous sommes tout à fait disposés à ne lui déplaire en rien, pas même dans les plus petites choses. Et ces actes-là se font avec suavité, sans effort; il suffit que notre volonté soit toujours amoureusement inclinée vers notre Dieu, qui est si bon. Je voudrais que votre cœur fût tout embaumé de l'amour de Dieu.

Souvenez-vous de nos engagements mutuels : frère Léonard priera pour vous, Madame, afin que Dieu vous accorde ce saint amour; mais en revanche vous n'oublierez pas le pauvre frère Léonard qui est dans un si grand besoin, afin que, pendant cette retraite, il se convertisse tout de bon à Dieu, mais tout de bon.

J'ai reçu avis de Florence de l'heureuse issue de l'affaire relative à ce couvent. Je devrais écrire à Son Eminence pour la remercier; mais dans les circonstances présentes, je la suppose trop accablée d'occupations, et pour ne pas la déranger davantage, je vous prie de remplir en mon nom ce devoir de gratitude auprès de Monseigneur. En outre, remerciez-le d'avoir secondé notre Gardien de Saint-Bonaventure dans le projet de supprimer deux couvents, qui auraient été cause que notre Institut n'eût pas persévéré dans ce degré de ferveur qu'on désire. Quoiqu'il résulte de cette suppression un préjudice apparent pour la gloire de Dieu, il n'en est rien cependant : car Dieu est plus glorifié en somme par un seul couvent où règne la ferveur, que par cent autres où l'on vit dans la tiédeur.

Vive Jésus !

J'aspire à recevoir des nouvelles de M. le Duc.

De Votre Excellence,

Le très humble serviteur,

Fr. Léonard.

XLIII.

LETTRE DE CHARLES-EMMANUEL, ROI DE SARDAIGNE, A SAINT LÉONARD.

Autorisation de donner la mission dans la ville de Nice.

Charles-Emmanuel, par la grâce de Dieu, roi de Sardaigne, de Chypre et de Jérusalem, duc do Savoie, de Montferrat, prince de Piémont.

Ayant été supplié par le père Léonard de Port-Maurice, de l'ordre des frères-mineurs Récollets de Saint-François, de l'autoriser à donner une mission dans notre ville de Nice, selon la demande qui lui en a été adressée, nous nous sommes plu à adhérer à sa requête : en conséquence, nous ordonnons, par la présente, à tous nos officiers et employés tant de justice que de guerre, et à tous autres autant que de besoin, de n'y apporter aucun empêchement, mais de lui fournir au besoin aide et secours ; car telle est notre intention.

Donné à Turin, le 9 août 1743.

EMMANUEL.

XLIV[1].

A MGR BELMONTE.

Il a ordre d'aller en Corse. — Consultation touchant l'extension du pouvoir d'indulgencier qui lui a été procuré. — Trait d'obéissance.

Du couvent de Saint-François, à Prato,
le 28 février 1744.

MONSEIGNEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Après que j'eus terminé la campagne des missions que nous avions à faire dans plusieurs villes et autres lieux de la république de Gênes, avec beaucoup de profit spirituel pour les âmes et à la gloire de Dieu, ces seigneurs de Gênes ont si bien fait qu'ils ont obtenu de notre Saint-Père, un ordre qui m'enjoint de continuer à cultiver les Rivières de la République et puis d'aller en Corse. Ce n'est qu'à grand'peine qu'ils m'ont permis de faire la mission de Lucques, et de me retirer pendant ce carême dans notre couvent de Prato, pour y vaquer aux saints exercices. Je n'ai pas manqué pendant ces jours de retraite, de vous recommander à Dieu du fond du cœur, ainsi que l'âme de Mme votre mère.

Après Pâques, nous irons nous embarquer à Livourne, soit pour la Corse, soit pour les Rivières de Gênes; chaque jour je ferai recommander à Dieu notre saint Père le Pape, qui doit être bien accablé, me semble-t-il, de tant d'événements sinistres qui se succèdent journellement. Je lui porte une sincère compassion et je ne

(1) 37e de l'édit. ital.

cesse de prier pour lui. J'en ferai autant pour vous, Monseigneur, à qui j'ai bien des obligations.

Mais il faut que vous m'éclaircissiez quelques doutes concernant les facultés, que vous avez daigné m'obtenir du Saint-Père, de bénir les chapelets, médailles et crucifix. Deux doutes se sont élevés à ce sujet : le premier, c'est que mes compagnons me disent que la faculté de bénir les chapelets s'entend de l'application des indulgences qui ont coutume d'être appliquées aux chapelets de sainte Brigitte, ce qui me serait très agréable, car beaucoup de personnes me les demandent ; mais comme je n'en suis pas sûr, je désirerais que vous eussiez la bonté de prendre des informations, afin de lever ce premier doute. Le second, c'est que la bulle ci-jointe m'étant tombée entre les mains, je voudrais savoir si les rosaires, les médailles et les crucifix, que je bénis en vertu de la faculté qui m'a été accordée par le Saint-Père, sont enrichis de toutes les indulgences décrites dans cette bulle, ou seulement de l'indulgence plénière pour l'article de la mort. Si, après avoir pris vos informations, vous êtes en état de résoudre ces doutes sans ennuyer le Saint-Père, c'est bien. Que si vous jugiez nécessaire de lui en dire un mot pour plus d'assurance, je vous en serais très reconnaissant, surtout pour ce qui concerne la faculté d'appliquer aux chapelets les indulgences de sainte Brigitte.

Pardonnez, pour l'amour de Dieu, si je suis si importun ; mais voyez-vous, nous sommes pauvres, et nous contentons nos bienfaiteurs avec ces bénédictions, et Dieu en est glorifié. Puis en Corse, ces bénédictions seront reçues avec une joie extrême. Recommandez-nous à Dieu, de grâce, car ce sont des peuples à moitié sauvages et divisés entre eux depuis l'espace de quatorze ans ; Dieu sait quels rochers nous aurons à briser. Mais j'y vais volontiers, maintenant que les troubles

ont cessé, et d'ailleurs, dussé-je même y laisser mes os, je ne m'en inquiète pas, pourvu que je pratique la sainte obéissance, et que je procure la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Prenez tout le temps que vous jugerez bon pour me répondre; mais quand vous aurez la complaisance de le faire, envoyez la lettre à Florence, au couvent du Mont; elle me sera transmise, quelque part que je sois.

Je suis en tout, Monseigneur,

Votre très intime et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
Missionnaire Récollet.

XLV.

RAPPORT ADRESSÉ AU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES.

Saint Léonard propose les mesures à prendre pour maintenir le bon ordre dans les missions en Corse et sur le territoire de Gênes. — Il demande l'approbation et le concours du gouvernement.

[. . . . . *1744.*]

Premièrement, le Père Missionnaire et ses compagnons supplient très humblement les Sérénissimes Seigneurs composant l'Excellentissime Junte et les Collèges de vouloir bien approuver les points indiqués ci-après, afin que les missions se fassent sans trouble, pour la consolation des missionnaires et le plus grand bien spirituel des populations.

En second lieu, on désire savoir si la première

campagne doit se faire en Corse, ou bien dans les Rivières; il importe pour plusieurs motifs que les missionnaires sachent à quoi s'en tenir à cet égard. S'il fallait commencer par les Rivières, comme les missionnaires sont plus rapprochés de celle du Levant, il paraîtrait plus commode de débuter par là. Si l'on en juge autrement et qu'on préfère qu'ils aillent d'abord en Corse, il leur serait fort agréable d'avoir la barque *le Soccorso,* afin de faire la traversée avec plus de sécurité. En tout cas, vers le 20 ou 21 d'avril, ils se trouveront à Livourne, prêts à s'embarquer soit pour la Corse, soit pour ailleurs, comme on voudra. Les Sérénissimes Seigneurs auront la complaisonce d'écrire au susdit Missionnaire, au couvent du Mont, à Florence, pour lui faire connaître leurs résolutions et dire surtout s'ils approuvent les points suivants :

I. Le premier, c'est que leur méthode de faire la mission ne soit ni troublée ni modifiée; cette méthode, appouvée et applaudie dans une multitude de villes et autres lieux de l'Italie, consiste à varier les exercices, sans trop les multiplier, afin de ne pas fatiguer le peuple : le matin, on fait une instruction ayant pour but d'éclairer l'entendement et d'instruire les ignorants; elle est suivie d'un exemple relatif à la dévotion envers la sainte Vierge, après quoi on donne la bénédiction avec la relique. Le soir, on expose le Saint-Sacrement, et, après une courte allocution, on donne la bénédiction, puis a lieu le sermon qui tend à émouvoir la volonté et à convertir les pécheurs obstinés; on fait en outre, selon les circonstances, deux ou trois processions de pénitence, afin de toucher les cœurs endurcis. Le reste du temps est employé au confessionnal à entendre les confessions générales ou extraordinaires et à mettre les consciences en ordre, ce qui est l'affaire la plus importante de la mission.

II. Le fruit qu'on prétend retirer de ces exercices, c'est de ramener les âmes à Dieu par une sincère contrition et une bonne confession, de réconcilier les esprits désunis, de faire réparer les dommages causés au prochain, de déraciner les scandales, de retrancher toutes les occasions de péché, telles que le jeu, les bals, les cabarets, les fréquentations, les réunions mondaines et la galanterie de nos jours. Bien que les missionnaires, en faisant la guerre au vice, n'emploient point d'autres armes que le crucifix, il peut néanmoins se présenter telle circonstance où le bras du prince séculier soit nécessaire pour réprimer les plus pétulants ; à la vérité, ce cas arrive rarement et pour ainsi dire jamais ; toutefois, comme il y aura lieu d'inculquer au peuple, non seulement l'obéissance à Dieu, mais aussi le respect envers le Souverain, afin de pouvoir dire avec courage : *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo,* il serait bon de pouvoir compter sur l'appui du pouvoir.

III. En conséquence, il semble qu'il serait nécessaire d'adresser une circulaire aux Evêques, particulièrement à ceux de la Corse, pour les disposer à recevoir de bon cœur la mission dans leurs diocèses ; il faudrait leur donner l'assurance que les missions ne leur seront nullement onéreuses, mais qu'elles leur allègeront plutôt le poids formidable de la charge des âmes que Dieu leur a confiées.

IV. Cosme III, grand-duc de Toscane, en envoyant nos missionnaires dans les îles d'Elbe et du Giglio, fit écrire à ses gouverneurs de prêter la main à tout ce qui pourrait contribuer au succès des missions ; il semble que dans notre cas un ordre pareil ne serait pas inutile, sauf toutefois meilleur avis.

V. Conformément à ce que l'expérience nous a démontré, les populations seront presque toutes très

avides d'avoir la mission chez elles; chacune voudra l'avoir la première, ou l'avoir au moment qui conviendra le mieux, et l'on aura recours à l'intervention de dames et autres personnages pour obtenir que les missionnaires aillent dans tel lieu plutôt que dans tel autre; tout cela est de nature à occasionner beaucoup de trouble et d'inquiétude tant aux Seigneurs de l'Excellentissime Junte qu'aux missionnaires; si l'on veut obvier à ces inconvénients, il est plus que nécessaire d'adopter une règle d'avance.

VI. Le Missionnaire en propose une qui a été imaginée par le père Commissaire-Général de Rome. Au début de chaque campagne, celui-ci dressait un tableau de toutes les missions à faire dans le cours de l'année, d'après les demandes qui lui en avaient été adressées, laissant d'ailleurs aux missionnaires toute latitude en ce qui concerne l'époque où chacune devait avoir lieu; s'il survenait quelque nouvelle demande, il justifiait aussitôt sa réponse négative, en montrant, la note en main, qu'il n'y avait plus possibilité pour cette année-là. Bien qu'à la première vue, ce moyen terme semble présenter des difficultés, il n'en est rien dans la pratique. En effet, pour l'île de Corse, il n'y aura qu'à demander ces notes aux Evêques, qui détermineront les principales localités de leurs diocèses, et y donneront rendez-vous aux petites agglomérations circonvoisines. De même pour les Rivières, quelques personnes aptes à la chose pourraient être chargées de fixer les lieux les plus peuplés, où se rendraient tous les villages des alentours. A Port-Maurice concourrait toute la vallée, à Finale tout le marquisat; lorsque les populations qui se réunissent sont en grand nombre, on prolonge la mission afin de contenter tout le monde.

VII. Ces notes étant arrêtées, il faudra laisser aux missionnaires la latitude de commencer par où ils vou-

dront, vu que que dans certains lieux on ne peut aller en été, à cause du mauvais air ; dans d'autres au contraire, l'hiver est un obstacle à cause du froid excessif, et pour d'autres enfin, on ne peut anticiper sans doubler les voyages et par suite la fatigue, comme par exemple, s'il fallait passer d'une extrémité à l'autre. Il paraît donc de toute nécessité de leur laisser la liberté à cet égard ; comme il est nécessaire aussi de ne point accepter de nouvelles charges avant d'avoir satisfait à tous les engagements déjà pris et enregistrés. On ne veut pas dire toutefois que si une localité désignée se montrait récalcitrante, on dût la forcer à recevoir la mission, non ; car il n'en résulterait guère de profit ; on désire seulement qu'il n'y ait pas de confusion et que les missionnaires, ayant sous les yeux le tableau des travaux à entreprendre, puissent faire le calcul approximatif du temps à consacrer à chaque diocèse ou province.

VIII. Ce que les missionnaires ont à cœur par-dessus tout, ce qu'ils sont jaloux de faire respecter, c'est leur pauvreté, qui les oblige de vivre purement et simplement d'aumônes ; ils n'admettent aucune assignation de secours ni de la part des seigneurs, ni de la part des évêques, des curés ou des communautés ; ils veulent dépendre en tout et pour tout, de la divine Providence. Aussi leur nourriture, qui est très pauvre et maigre pendant toute l'année, ils la reçoivent de ceux qui ont l'inspiration de les secourir ; ils ont soin de refuser toute espèce de friandise, comme aussi tout ce qui sent l'intérêt. Seulement ils exposent que les missions se faisant loin de Rome, comme il serait très incommode qu'on dût leur envoyer de leurs couvents le vêtement nécessaire, ils accepteront avec reconnaissance, chaque année, quelques aunes de drap, tel qu'on en fabrique au couvent du Mont à Gênes, afin de raccommoder leurs soutanes ou de se préserver du froid.

IX. Enfin les besoins étant censés plus grands en Corse, à cause des troubles passés, il faut que les missionnaires y consacrent plus de temps et de soins. Ils emploieront les moyens les plus efficaces pour faire refleurir la piété dans cette île, en y ramenant la fréquentation des sacrements ; et afin qu'on s'en approche avec de meilleures dispositions, on adressera aux ecclésiastiques tant réguliers que séculiers, et particulièrement aux confesseurs, un discours mystique et moral pour leur propre direction : car on espère que ceux-ci étant bien éclairés de leurs devoirs, la lumière et la réforme s'étendront à toute la contrée. C'est ce qui ne peut manquer, si l'on réussit à allumer dans tous les cœurs une tendre dévotion à la sainte Vierge, à l'adorable Sacrement de l'autel, à la Passion de notre divin Sauveur ; on introduit à cet effet dans chaque paroisse le saint exercice du Chemin de la Croix, et ce qui importe le plus, on réveille le zèle des curés pour l'instruction chrétienne des enfants et des adultes. Par ces moyens et d'autres analogues, on peut remporter une victoire complète sur l'enfer, et on la remportera infailliblement si à l'entrée de toutes les villes et autres localités, voire même sur la porte de chaque habitation particulière, on trace le nom sacré de Jésus ; ce sera là le signe tout-puissant qui bannira le démon de cette île, et la mettra à l'abri de toutes les embûches de l'enfer ; ce sera le calmant qui adoucira les cœurs ulcérés et les pacifiera ; en un mot, c'est le remède qui rendra ces peuples plus obéissants à Dieu, plus soumis à leur souverain et plus unis entre eux par les liens de la charité.

Le Missionnaire et ses compagnons supplient de nouveau les Sérénissimes Seigneurs de l'Excellentissime Junte et des Collèges, tout en s'en remettant néanmoins à leurs sages avis, de daigner approuver les points

susdits, s'ils les trouvent raisonnables; afin que les missions réussissent et qu'on en obtienne la fin désirée, savoir, la plus grande gloire de Dieu, le salut des âmes, la tranquillité et l'honneur de notre Sérénissime République.

XLVI[1].

A M. AUGUSTIN GAVOTTI[2].

Succès des missions de Mariana et de Casinga; — leur salutaire influence sur l'île tout entière. — Faux bruits qui circulent. — D'où vient que l'entente ne se rétablit pas entre la Corse et la République? — Griefs fondés des Corses. — Plan proposé par le Saint.

Casinga en Corse, le 14 juin 1744.

Monsieur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je reçois votre lettre du 24 mai, et pour obéir à nos Sérénissimes Seigneurs qui désirent être mis au courant de la marche de nos missions, je vous dirai que j'ai déjà écrit une longue lettre à Mgr Saporiti[3], le digne Coadjuteur de l'Archevêque de Gênes, pour lui donner connaissance en détail des succès obtenus dans la première mission, qui fut celle de Mariana. Nous y trouvâmes trois factions sur le point de s'entr'égorger, et dès le premier sermon elles déposèrent les armes et s'embrassèrent publiquement. Mardi dernier, 9 de ce

(1) 55e de l'édit. ital.

(2) Gavotti est apparemment un secrétaire soit de la Junte gouvernementale, soit de l'un des deux Conseils de Gênes.

(3) Cette lettre n'est point parvenue jusqu'à nous.

mois, ces ennemis réconciliés vinrent processionnellement recevoir la bénédiction papale qui se donnait à Casinga, paroisse distante de huit milles; tous marchaient sous une même bannière, et ceux qu'on avait vus les plus acharnés l'un contre l'autre s'avançaient deux à deux avec la plus grande édification.

En partant de Mariana, nous reçûmes en route deux députations : on venait nous conjurer, pour l'amour de Dieu, et dans les termes les plus pressants, de courir à Casacconi et à Ampugnano, parce que les populations de ces deux plébanies[1] étaient sous les armes; il y avait cent hommes de chaque côté, et l'on devait s'attendre à une affreuse boucherie. Arrivé à Casinga, je suppliai les principaux de réunir quelque monde et de voler au secours de ces endroits-là, afin d'étouffer l'incendie. Je leur fis intimer l'ordre de ma part, de suspendre les hostilités jusqu'au moment de la mission. Ils obéirent sur-le-champ et donnèrent leur parole de ne pas se nuire jusqu'à ce que la mission fût terminée. Mais puisqu'ils sont si fidèles à observer la trève, j'espère qu'avec la grâce de Dieu, ils en viendront à une réconciliation parfaite, comme il est arrivé dans cette paroisse même de Casinga. Au commencement, nous trouvâmes ici la population partagée entre deux factions; il y avait cinquante hommes armés de part et d'autre; infailliblement le massacre eût été épouvantable, car la division existait parmi les principaux de l'endroit, et ce peuple étant d'ailleurs le plus belliqueux et le plus féroce de la Corse, on désespérait de la réconciliation, d'autant plus qu'il y a dans ce pays quatre chefs.

Le premier et le second jour, ils se rendirent aux

(1) La Corse était divisée en cantons qu'on nommait *plébanies* ou paroisses ; ce nom désigne aussi spécialement le chef-lieu du canton, où résidait le curé ou *pléban*.

exercices de la mission, armés comme des bandits; je dissimulai d'abord, puis je les suppliai de venir sans armes, et aussitôt ils obéirent. Enfin, au sermon sur la sainte Vierge, ils s'embrassèrent en public, et la paix fut conclue, non seulement entre les habitants de cet endroit-ci, mais encore entre ceux de sept autres lieux qui avaient pris part à la mission de Casinga. Partout il a fallu se donner bien des peines pour empêcher les vindictes et pacifier les esprits. Après la bénédiction nous nous sommes partagés; étant cinq prédicateurs, j'ai assigné à chacun son endroit pour aller y établir le Chemin de la Croix et recevoir l'engagement de renoncer à la vengeance pour toujours, engagement que l'on fait authentiquer par la main du notaire; de plus on établit dans chaque commune quatre pacificateurs, qui, à la moindre rumeur, se rendent sur les lieux pour maintenir la paix.

Outre Casinga, j'ai visité deux autres lieux, non sans transpirer considérablement, car les routes sont très escarpées, fort rudes et bonnes seulement à fournir occasion de mériter. Eh bien! parmi ces populations les plus indomptables de l'île, j'ai trouvé beaucoup de bienveillance et de soumission; tous m'ont promis de sortir sans armes. Je ne leur enlève pas leurs armes, mais je les astreins à les laisser chez eux et à ne point les porter, particulièrement quand ils se rendent à l'église. Lorsqu'on a appris le changement opéré ici, tout le monde a dit que c'est un miracle que ces gens se soient soumis. Louange en soit rendue au Très Haut! Nous partons très satisfaits de cette paroisse, d'autant plus que c'est une de celles qui montraient le plus de répugnance à souscrire aux Capitules; mais maintenant ils ont écrit à Bastia, qu'ils sont prêts à se soumettre en tout.

J'omets de vous parler de l'immense concours des fidèles qui sont accourus même de très loin, oubliant

pour un temps leurs affaires les plus indispensables. Pour les engager à venir, je leur dis que tous les travaux qui se feraient pendant le temps des sermons tourneraient mal, et Dieu a permis quelques événements miraculeux qui ont confirmé mes menaces. Un cultivateur voulut aller labourer son champ : sa charrue, qui était neuve, se brisa par le milieu. Il en prit une autre dejà vieille : le soc blessa un bœuf au pied et l'estropia, et le pauvre homme, tout confus, rentra en lui-même. Une femme choisit le temps des exercices de la mission pour arroser des oignons ou des tomates, et ces légumes se desséchèrent tous. Un autre individu, qui ne voulait pas aller au sermon, tira sur un milan avec un pistolet; la charge revint contre lui, et il eut un bras tout fracassé.

Je ne parle pas des conversions merveilleuses d'un grand nombre de personnes qui étaient en état évident de perdition; je n'en ai pas le temps. Je vous dirai cependant que le bruit de ces faits se répand dans toute la Corse, et que partout on désire nos missions, que Dieu se plaît à bénir. Mais il manque un clou pour fixer d'une manière stable tout le bien qui se fait : permettez-moi donc de parler clairement et de fournir quelques renseignements nécessaires à nos Sérénissimes Seigneurs. — Je me prive de repos pour vous écrire cette lettre ; mais j'en espère quelque mérite devant Dieu, parce qu'il me semble que toutes les choses que j'ai à vous dire sont d'une grande importance.

Avant tout, je dois vous informer de certains bruits. Lorsque je débarquai à Bastia, on me dit qu'il venait d'arriver en Corse une lettre du fameux Théodore[1] à ses partisans, et que ces derniers s'efforçaient d'empê-

(1) Aventurier étranger qui s'était fait proclamer roi de Corse. — Voy. l'appendice II.

cher l'arrangement avec une république gouvernée par un grand nombre de maîtres. Ici, à Casinga, on me confirme la même nouvelle, en ajoutant qu'avant la fin du présent mois de juin, le susdit Théodore abordera en Corse. Ce bruit n'a aucune vraisemblance, mais chat échaudé craint l'eau froide; c'est pourquoi il ne faut pas tout à fait le mépriser. — Un autre bruit c'est que les partisans d'une Couronne (on ne m'a pas spécifié laquelle), tentent aussi d'empêcher le susdit arrangement. — Enfin une troisième nouvelle, qui me fait plus de peine et qui m'a été affirmée par des personnes religieuses et dignes de foi, c'est qu'un gentilhomme, membre de votre sérénissime Conseil, a écrit à quelques paroisses de n'admettre aucun accommodement; s'il en était ainsi, nos Sérénissimes Seigneurs auraient le serpent dans leur sein. Mais ces bruits ne me font pas grande impression, parce que je les regarde comme très improbables.

Ce qui m'étonne, c'est que l'accommodement d'où dépend la tranquillité de ce royaume et de notre république, et qui serait la condition la plus efficace de la stabilité des fruits de nos missions, est désiré de part et d'autre, et cependant ne se réalise pas. — Nos Sérénissimes Seigneurs le désirent, puisque le gouverneur de Bastia, que je crois être un gentilhomme distingué par sa droiture et sa prudence, ami des Corses, mais non moins fidèle exécuteur des ordres des sérénissimes Collèges, a assuré que l'accommodement est imminent et que nos Seigneurs aspirent à en voir la conclusion. — Les Corses le désirent aussi, car ayant eu conférence avec quelques-uns des chefs et un vieux capitaine qui dirige tous les autres, je leur ai entendu dire qu'il ne dépendait par des Corses que l'arrangement ne fût conclu, et on m'en a donné des preuves fort plausibles. Ainsi, l'inconstance des résolutions qui se sont succédé depuis le mois de février jusqu'à ce jour, porte à croire

que l'entrave aux arrangements est plutôt à Gênes qu'en Corse, et que l'empêchement réel provient de la divergence des opinions au sein des Conseils. Voici des faits qui sont publics dans tout ce royaume.

Les chefs des Corses ont été mandés à Bastia, et après y avoir fait un séjour de deux mois, fort dispendieux et très désagréable, ils ont été renvoyés chacun dans leur pays, avec la parole donnée de la part de nos Seigneurs qu'on faisait remise à tous les habitants de l'ile de la taille de 1742, pourvu que le Bailli et les Pères de chaque commune souscrivissent l'accommodement qui contient les concessions faites. Dans le cours de la tournée faite par les chefs Corses, ils trouvent en arrivant à Orezza une lettre où l'on déclare que l'on n'entendait plus remettre le tribut de 1742. Première variation. — A la vérité, au commencement de mai, tandis que nous étions à Bastia, on reçut malgré cela la condonation de cet impôt, et l'excellentissime Gouverneur me fit part de cette nouvelle; on recueillit donc les signatures et on les envoya à Bastia; mais voilà qu'ensuite on les juge insuffisantes et comme non avenues, après tant de peine de la part des chefs. — On forma le projet d'élire, dans chaque paroisse, un ou deux procureurs qui, au nom des populations, jureraient fidélité. Mais ce moyen ne fut pas accepté, car les Corses appréhendaient quelque supercherie, attendu que le point essentiel qui les touche au vif, c'est de ne pas être déclarés sujets naturels, mais seulement sujets de convention; d'ailleurs on n'eût trouvé personne qui voulût accepter cette charge de procureur, laquelle n'aurait rapporté que des frais et des désagréments. — Survint ensuite une autre décision; c'était qu'au moins l'acceptation des dites concessions eût lieu au moyen d'une publication qui en serait faite sous la signature authentique d'un notaire. — Cette dernière résolution

a fait ouvrir les yeux aux Corses ; ils concluent que tant d'inconstance dans les sentiments ne peut provenir que d'un profond désaccord parmi nos Seigneurs et que l'arrangement ne verra jamais le jour; déjà j'entends murmurer à demi-voix qu'ils reconnaîtront à chaque plébanie le droit de faire ses statuts et de se gouverner par elle-même. Cet état de choses m'afflige beaucoup : car si le bras du prince ne se fait pas sentir et si la paix n'est pas rétablie dans le royaume, le fruit des missions ne sera pas durable.

Après cela, si vous désirez que je dise mon sentiment, le voici : Ou nos Sérénissimes Seigneurs veulent accorder les grâces reprises dans les Capitules susmentionnés, et se contentent que les Corses restent soumis en qualité de sujets par convention, ou non : si non, qu'ils parlent clairement, et la question est tranchée. S'ils sont d'accord, voici le moyen : qu'ils fassent imprimer quatre ou cinq cents exemplaires des dits Capitules, en prenant garde qu'ils ne diffèrent point d'un iota de ce qui a été accepté par les paroisses; car les Corses ne sont pas lourds; ils ont au contraire l'esprit très subtil; qu'un exemplaire soit muni du sceau de la sérénissime République, et les autres légalisés par la main du chancelier; qu'on envoie ces imprimés en Corse et qu'on les fasse lire, non seulement aux chefs des plébanies, mais dans toutes les terres et à toutes les populations. Je me fais fort de les faire accepter partout par acte authentique du notaire, et avec toutes les formalités désirables. — Ayant communiqué ce plan à des chefs Corses, à des prêtres, à des religieux, tous d'une voix unanime m'assurent que ce serait le moyen de ramener la paix dans le royaume. Par conséquent, si quelqu'un met obstacle à son exécution, je le cite au tribunal de Dieu, et il me rendra compte de tant d'âmes qui se perdent. Que l'on sache que, depuis deux ans que

la justice ne se rend plus dans ce pays, ni au nom des Corses, ni au nom des Impériaux, ni au nom des Français, ni au nom de la République, on a compté deux mille soixante homicides, ce qui n'arriverait pas si le bras du Prince dominait, et si l'on établissait une justice rigoureuse, comme je l'ai insinué en écrivant à Mgr Saporiti.

Je continuerai à donner mes missions; mais si j'apprends que l'accommodement n'a pas lieu, je les donnerai avec peu d'espoir d'un succès durable, et je me confirmerai dans le sentiment que j'ai exprimé à ce Prélat. Vive Jésus!

De Votre Seigneurie,

Le très humble serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
missionnaire récollet.

XLVII[1].

AU FRÈRE ÉTIENNE D'URBIN, A ROME.

Un projet de vengeance qui avorte deux fois.

[Castel d'acqua], *29 juin* [*1744*].

Mon cher frère en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Ayant écrit quelques lettres et ne voyant pas de ré-

(1) 10e de l'édit. ital.

ponse, je crains qu'elles n'aient fait naufrage, d'autant plus que la mer est infestée de pirates. — Nous avons appris l'élection du Vicaire-Général ; nous désirons savoir s'il se montre affectionné à notre Institut.

Avant-hier nous éprouvâmes une vive anxiété, qui s'est ensuite changée en joie et en allégresse : je vous ai écrit dans une lettre précédente le prodige qui est arrivé, savoir l'évanouissement soudain d'un chef de bataillon de cent hommes armés, qui voulaient en venir à un acte de vengeance, et qui se calmèrent tout à coup. Mais de retour dans leur pays, un prêtre les excita à la guerre, de sorte qu'en passant par là, nous trouvâmes toutes les têtes bouleversées ; je me mis à prêcher, mais avec peu de succès ; j'apostrophai ensuite rudement ce prêtre ; il s'humilia et nous remportâmes une victoire complète. Au lieu de tirer les uns contre les autres, comme ils l'avaient résolu, ils déchargèrent tous leurs mousquets en l'air, en signe de réjouissance, et s'embrassèrent fraternellement. Ce fait nous aplanira la voie pour les dix autres missions.

Oh ! mon frère, que de peines on a avec ces réconciliations. Ils font aussi peu de cas de tuer un homme que d'abattre un oiseau. Priez pour nous ; car on espère opérer un grand bien et faire renaître dans ce royaume la tranquillité et la paix.

Salut au père Directeur, au père Vicaire et à tout le monde. Vive Jésus !

Aujourd'hui, jour de saint Pierre, on fera l'ouverture de la quatrième mission.

A vous de cœur,

FR. LÉONARD.

XLVIII[1].

[AU GOUVERNEUR DE BASTIA[2].]

Désapprobation d'un homicide imputé au gouvernement. — Une fausse circulaire. — Projet. — Conseils.

Rostino, le 27 juillet 1744.

MONSIEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Par l'entremise d'un lieutenant fidèle à notre sérénissime République, que j'ai rencontré à la mission de Savagna, je vous ai fait connaître quelques-uns de mes sentiments, et je l'ai chargé de transmettre votre réponse à un de mes compagnons. Ne le voyant pas venir, malgré toute la répugnance que j'éprouve à intervenir dans les affaires politiques qui sont en dehors de ma sphère, je me crois obligé néanmoins, dans les circonstances présentes, de venir vous en entretenir au risque de vous importuner.

Monsieur, la question de l'accommodement de ce Royaume commence à s'embrouiller; l'homicide commis à Casinga sur la personne de Lucien de Lorette, et imputé communément au zèle de Votre Excellence, a soulevé beaucoup de têtes; et si ce qui avait été machiné

(1) 47e de l'édit. ital.

(2) Cette lettre ne porte pas de suscription dans le manuscrit. L'éditeur italien la suppose adressée à M. Barthél. Caroggio, secrétaire de la République de Gênes. Je crois que c'est une erreur : elle s'adresse évidemment à un personnage résidant à Bastia, apparemment au Gouverneur ; c'est ce que nous porte à croire, tant le contenu de cette lettre que le commencement de la lettre suivante adressée, sous la même date, à monseigneur Saporiti, archevêque-coadjuteur de Gênes.

à Savagna contre la personne d'un de ces chefs s'était réalisé, les choses auraient été beaucoup plus mal encore; heureusement les trois sicaires, qui déjà étaient prêts à faire leur coup, après avoir entendu le premier sermon se sont retirés. Si la mission n'arrivait pas à temps, le fort de Saint-Pélerin serait déjà occupé; mais le jour même où devait se donner l'assaut a eu lieu l'ouverture de la mission, qui a brisé l'élan. Si une entreprise pareille réussissait, tout le Royaume était en révolution, et nous pouvions nous embarquer pour nous en retourner sur la terre-ferme, attendu que dans ce cas les missions eussent été hors de saison. D'après cela, jugez quel doit être notre chagrin.

Hier soir, comme je passais par Orezza pour venir à Rostino, les principaux de ce lieu voulurent conférer avec moi et me chargèrent de vous supplier d'accélérer l'impression des Capitules, attendu que les peuples commencent à s'ameuter, croyant qu'ils ont été trompés par Votre Excellence et par la sérénissime République; la raison en est que, dans le principe, vous vous êtes assigné le terme de quarante jours pour effectuer vos promesses, en voilà cinquante-cinq de passés, et l'on ne voit encore rien; comme d'un autre côté le bruit s'est répandu qu'il est arrivé de Gênes trente instruments tranchants pour abattre les têtes, voici le raisonnement qu'ils font : « La République nous joue par de belles promesses; entre temps elle veut épuiser nos forces en abattant nos têtes, et en venir ainsi à nous exterminer jusqu'au dernier. » — C'est pourquoi je vous ai fait dire de ne pas recevoir le meurtrier de Lucien, de faire en sorte, par tous moyens, qu'il s'embarque, et d'écrire à nos Sérénissimes Seigneurs de ne point le récompenser; autrement vous propagerez de plus en plus l'incendie. Mon sentiment est que, dans les circonstances actuelles, les violences ne sont point de saison; car plus cette nation

se verra comprimée, plus elle deviendra féroce et impatiente du joug.

Il est bien vrai qu'il ne manque pas de sujets fidèles à la République ; à Savagna il y a, entre autres, un capitaine qui m'a dit qu'au moindre signal, il a à sa disposition trois cents hommes capables de faire face à tout événement dans cette paroisse, et les principaux d'Orezza dont j'ai parlé, lesquels ont été éclairés par la dernière mission, sont aussi très décidés à ne point pactiser avec les révolutionnaires ; bien plus, ils voudraient que dès maintenant Votre Excellence commençât à faire administrer la justice parmi eux. Je leur ai dit cependant que je ne croyais pas qu'il fût expédient de commencer dans une seule paroisse. Après cela, Votre Excellence me dira quel est son sentiment, afin que je puisse les rassurer et les tranquilliser.

Mais il n'est pas moins vrai que les adversaires du gouvernement ne dorment pas. Ils font circuler dans les paroisses une lettre insidieuse que j'ai eue sous les yeux, et dans laquelle ils désapprouvent les procurations ordonnées par Votre Excellence ; ils disent qu'en exigeant qu'ils soient sujets fidèles et obéissants, vous prétendez qu'ils soient sujets naturels et non par convention. Or, toucher ce point, c'est toucher les Corses à la prunelle de l'œil, et plutôt que de se reconnaître sujets naturels, ils se laisseraient arracher la peau. Croyez donc que cette lettre fera beaucoup d'impression, d'autant plus qu'on y dit des choses révoltantes et en termes fort peu ménagés.

En voyant ce stratagème, j'ai eu une inspiration particulière : ce cerait d'opposer à la perfide circulaire une lettre apologétique et paternelle, dans laquelle j'exciterais le peuple à accepter les susdites procurations et à y souscrire dans la forme prescrite par Votre Excellence ; je leur ferais entendre qu'être sujets fidèles et

obéissants n'implique pas la qualité de sujets naturels ; je dissiperais encore d'autres nuages et je m'attacherais à mettre la vérité dans tout son jour : on en tirerait un grand nombre de copies signées de ma main, pour les faire circuler dans toutes les paroisses. — Mes compagnons approuvent cette idée; mais sans l'assentiment formel de Votre Excellence, je ne me permettrai pas d'écrire une seule ligne. D'ailleurs, comme, dans la circulaire en question, je devrais encourager le peuple par l'espoir d'un arrangement prochain et l'assurance que les Capitules imprimés seront bientôt distribués, je ne puis pas m'avancer sur ce terrain sans vous avoir entendu. Je vous dis toutefois que si les choses ne s'arrangent pas maintenant, elles ne s'arrangeront jamais plus; les Corses prendront des résolutions peu favorables à notre sérénissime République.

On me dit qu'on lève des soldats pour les envoyer sur la terre-ferme, et que peu sont disposés à partir s'ils ne voient pas l'arrangement, tandis qu'au contraire, cet arrangement une fois conclu, beaucoup, à ce qu'on m'assure, s'enrôleraient et seraient très fidèles.

Que Votre Excellence écrive donc en toute hâte à Gênes, afin qu'on envoie au plus tôt ces imprimés, et qu'au moins ils soient distribués dans le cours du mois d'août. Si la felouque n'est pas sûre, qu'ils envoient une galère; la chose est assez importante.

Je vous prie, Monsieur, de ne montrer cette lettre-ci à qui que ce soit, excepté à votre secrétaire et surtout de la cacher au pléban de Saglio, à qui je n'ai pas répondu pour plusieurs et plusieurs motifs. Soyez persuadé qu'il n'est pas bon que l'on sache que je corresponds avec vous, et s'il n'y avait extrême nécessité, je n'écrirais pas, pour ne pas rendre la parole de Dieu odieuse et me conserver l'affection des peuples, afin de produire du fruit dans les âmes, ce qui est ma fin

principale. Ne confiez pas votre réponse à d'autres qu'à notre tierçaire qui vous a remis la présente lettre; il restera au couvent de Saint-Ange[1] aussi longtemps qu'il plaira à Votre Excellence, que je ne manque pas de faire recommander à Dieu. Vive Jésus!

Je suis de tout cœur,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE, missionnaire.

XLIX[2].

A MGR SAPORITI, ARCHEVÊQUE-COADJUTEUR A GÊNES.

Recommandations pour le gouvernement. — Succès des missions. — Situation spirituelle des populations on Corse.

Rostino, le 25 juillet 1744[3].

MONSEIGNEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec Votre Excellence.

Oh! que votre précieuse lettre m'a consolé. Je croyais

(1) C'est le nom que portait le couvent des Récollets à Bastia : il est prouvé par ce passage, entre autres, que le destinataire de la lettre résidait dans cette ville.

(2) 85e de l'édit. ital.

(3) Cette lettre, dans l'édition italienne, porte le millésime de 1734. Mais il est certain que c'est une erreur typographique ; la lettre a été écrite de Corse et, par conséquent, en 1744.

déjà que la mienne avait partagé le malheureux sort de quelques autres qui se sont égarées, à cause que la mer est pleine de corsaires.

Pour vous donner une idée de l'état de nos missions, je joins ici copie d'une lettre que j'ai écrite au Gouverneur de Bastia; ayez la bonté de la mettre sous les yeux du Sérénissime Doge, afin qu'il réveille ces autres Sérénissimes Seigneurs et que le remède ne se fasse pas attendre; car il y a péril dans la demeure. Le démon ne dort pas et le peuple est tiraillé en sens contraire, et par les partisans des couronnes et par d'autres intrigants, qui, pour arriver à leurs fins, ne demanderaient pas mieux que de voir un nouveau soulèvement.

J'ai écrit à M. le secrétaire Barthélémi Caroggio, et je l'ai informé de plusieurs choses ; mais je n'en ai pas eu de réponse. Cependant ces Sérénissimes Seigneurs devraient bien en croire celui qui entend et voit les choses de près.

Du reste nos missions continuent à être bénies de Dieu, et je pense que c'est encore un des motifs qui fait frémir l'enfer. Si je dévais vous décrire tous les heureux résultats des cinq missions qui ont eu lieu, je remplirais au moins cinq feuilles de papier. Dans toutes les paroisses il y a des inimitiés formidables, mais partout la paix se fait et la tranquillité se rétablit; si cependant la justice ne vient pas mettre un frein aux attentats, le bien ne sera que momentané. Entre temps nous travaillons toujours, et demain on commencera la sixième mission dans cette commune même de Rostino. On ne peut prolonger les missions autant qu'il le faudrait, eu égard aux besoins, à cause qu'elles se donnent dans des couvents d'Observantins, de Récollets ou de Capucins, et qu'on fait venir de loin les populations des petites localités. Ces pauvres gens pour s'y rendre

ont à gravir des montagnes escarpées, ils doivent négliger leurs affaires, et demeurer au lieu de la mission depuis le matin jusqu'au soir; car il leur serait impossible de faire le trajet plusieurs fois le jour. On prêche sous des châtaigniers, en plein air, tant le concours est considérable. Ils s'assujettissent bien à ces incommodités pendant huit ou dix jours, mais davantage, ils ne le pourraient pas; cependant les besoins sont extrêmes et réclameraient plus de temps.

On rencontre l'ignorance la plus profonde, car depuis tant d'années de guerres ils n'assistaient plus aux instructions. La jeunesse est dissolue, indisciplinée et vit éloignée des sacrements; beaucoup ne font plus même attention aux Pâques, et qui pis est, ils n'en sont ni avertis, ni repris. Aussi, quand j'aurai occasion de parler aux évêques, je parlerai clairement. En somme la moisson est abondante, et les fatigues sont extraordinaires; mais nous sommes contents, parce que notre Dieu est glorifié. Soyez persuadé que c'est une Providence que les missions soient arrivées en Corse, pour remettre dans la bonne voie une multitude d'âmes qui marchaient à l'abandon, et c'est encore un bienfait du ciel que ces peuples nous soient si attachés; nous en faisons tout ce que nous voulons, tant ils se montrent dociles. Mais si l'on ne remédie efficacement au mal, tant de bien s'évanouira, au grand détriment de la gloire de Dieu. Que Votre Seigneurie s'emploie donc autant qu'elle peut.

Le personnage que vous me signalez dans votre lettre se trouve dans les Balagnes; nous ferons les missions dans les paroisses de cet endroit-là pendant l'hiver, parce que c'est un pays plus chaud. Nous sommes maintenant au milieu des montagnes les plus élevées et l'on y voit encore de la neige. — Quand le moment sera venu, vous me donnerez quelques avis plus particuliers à son sujet, afin que je puisse l'éclairer.

On se rappellera qu'une des conditions auxquelles nous acceptâmes de venir en Corse, fut qu'on nous fournirait le vêtement pour l'hiver. Comme ces pays sont très froids et que dans certains endroits la neige commence à tomber dès le commencement d'octobre, j'aime à remettre la chose en mémoire par avance, afin que dans le courant de septembre on nous fournisse le drap nécessaire ; nous sommes six, il faut par conséquent vingt brasses romaines de gros drap, c'est-à-dire de celui qui se fabrique au couvent du Mont, à Gênes ; et si ces religieux s'excusaient en disant qu'ils n'en ont pas, qu'on n'en croie rien : car s'ils veulent en fournir, ils le peuvent, pourvu que leur magasin ne souffre aucun détriment.

Je ne m'étends pas davantage, parce que le temps est fort précieux. Je vous demande donc votre bénédiction et je suis en tout,

De Votre Seigneurie,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
missionnaire.

L[1].

A M. BARTHÉLEMI CAROGGIO, SECRÉTAIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES.

Avis de troubles imminents. — Remède.

Rostino, le 2 août 1744.

Monsieur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Après avoir prêché pendant deux heures, je vous écris cette lettre, parce qu'il y a péril dans la demeure. Ne croyez pas que ce soit imagination; c'est la pure vérité : ces peuples sont prêts à faire une émeute, tant est grande l'impression produite par la lettre insidieuse de Casinga. Je n'entre pas dans les détails, parce que le porteur de cette missive vous en instruira pleinement.

J'ai reçu aujourd'hui la visite de M. Brandoni et de M. l'ex-président Antonietti : quoiqu'ils soient étrangers à ces rumeurs et qu'ils m'en aient donné l'assurance, je me suis permis néanmoins de leur enjoindre de faire tous leurs efforts pour empêcher le torrent de déborder, en leur disant que s'il y a des troubles ils leur seront attribués; et comme je savais que la mine devait prendre feu avant la mi-août, je les ai suppliés de retenir les mécontents jusqu'à la fin de ce mois ; ils m'ont promis de faire tout ce qui dépendrait d'eux.

Je leur ai communiqué mon projet de donner une circulaire en opposition à celle de Casinga, et leur ai fait connaître les moyens que j'ai d'abattre le mensonge

(1) 48e de l'édit. ital.

et de mettre la vérité en évidence. Ils m'ont dit que cette circulaire suffirait seule pour étouffer l'incendie. Le point capital cependant, c'est que Votre Excellence m'assure que la cinquième demande insérée dans les Capitules, et qui dit *qu'on n'imposera pas de nouvelles charges*, demande qui implique une véritable convention entre la sérénissime République et les Corses, sera imprimée avec le reste, sans ajouter ni retancher la moindre chose, pas même un iota. Si vous pouvez me garantir cela, de manière à ce que je puisse assurer les peuples que cette convention ne sera jamais plus modifiée, je publierai ma lettre, et j'espère que par là il sera remédié à tout. Mais si Votre Excellence ne peut me donner aucune garantie à cet égard, c'est un signe que nos Sérénissimes Seigneurs ont quelque arrière-pensée, et dans ce cas je me garderai bien de mettre ma circulaire au jour, parce qu'en le faisant, je me ferais passer pour un trompeur, et adieu tout le fruit de la mission.

Ayez la bonté de me donner une prompte réponse ; sachez que si les populations se soulèvent, mes compagnons, qui sont fort timides, veulent s'embarquer aussitôt, et il me faudra bien les suivre.

On dit que vous avez déjà les imprimés. S'il en est ainsi, envoyez-m'en un exemplaire, cela suffira pour tout apaiser; si non, écrivez qu'on ne tarde pas davantage, parce que l'embrasement une fois commencé, on ne pourra l'éteindre.

Soyez indulgent; j'écris au vol.

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD, missionnaire.

LI[1].

AU MÊME.

Le remède arrivé à propos. — Nécessité des ménagements. — Fréquence et atrocité des meurtres qui se commettent.

Caccia, le 17 août 1744.

MONSIEUR,

Deo gratias! Deo gratias! Deo gratias! L'imprimé des concessions faites en faveur de ce Royaume est arrivé en temps opportun. Je l'ai reçu dimanche 16 de ce mois; ce jour-là même, je donnais la bénédiction papale dans cette paroisse de Caccia, où se rendirent en foule les populations de trois autres paroisses, savoir Rostino, Giojellina et Canale, et beaucoup d'autres habitants des Balagnes, de Bigorno et même d'au delà des Monts; le concours fut immense. Voyez donc comme la Providence a bien disposé les choses, pour qu'en peu de temps on apprît par tout le Royaume l'arrivée des concessions imprimées, et les applaudissements avec lesquels elles avaient été accueillies à Caccia.

En effet, après le sermon ordinaire, je fis l'éloge de la généreuse munificence de notre Sérénissime République; puis je lus particulièrement les concessions relatives à la cinquième demande, où est exprimé l'abandon de trois mille quatre cents livres de taxes, qui est fait en faveur des Balagnes, ainsi que des populations de Nebbio, de Bigorno, de Caccia, de Pétralba et de Rostino, lesquelles étaient représentées à la céré-

(1) 49[e] de l'édit. ital.

monie; et tandis que je leur faisais voir combien grande est la libéralité du Sérénissime Gouvernement, il s'éleva un *vivat* redoublé qui m'étourdit et me consola tout à la fois. De là je conclus que par le passé ces concessions n'ont jamais été portées à la connaissance du peuple, et je me trouve confirmé dans mon sentiment, savoir, que le moyen le plus efficace d'obtenir la fin tant désirée, c'est-à-dire de voir tout le royaume réduit à l'obéissance, c'est de leur faire goûter les avantages de ces concessions, telles qu'elles sont imprimées, parce que jusqu'ici on a cru que les faveurs en question n'étaient que duperies. Maintenant j'espère qu'on viendra à bout de tout, si mes péchés et les autres n'y mettent pas obstacle.

Pour mieux saisir l'intervention de la divine Providence, il faut savoir qu'au moment même où l'on promulguait les concessions à Caccia, il y avait une réunion nombreuse à Orezza, dans le but d'élire de nouveaux Chefs, non pas à la vérité en opposition avec le Souverain, mais pour faire rendre la justice et opposer une digue à tant d'homicides qui se commettent; quoi qu'il en soit, les chefs une fois installés, nous serions propres. J'ai envoyé ma circulaire apologétique au Pléban avec un exemplaire des concessions imprimées, afin qu'il lût ces pièces au peuple, lequel m'est fort affectionné et s'est très bien comporté pendant la mission; j'espère que l'exécution de leurs projets aura été suspendue. — J'ai fait la même chose pour les paroisses de Savagna et de Casinga, où l'on craint surtout que les troubles ne soient fomentés, et je pense qu'on aura empêché le flot de déborder.

Il est de fait que si les concessions n'arrivaient pas bientôt, le soulèvement était inévitable. Celui qui ne voit pas ces peuples de près ne peut se faire une idée de leur naturel inflammable, également enclin au mal et

au bien; pour les tenir en bride, il faut une extrême habileté; on gagne beaucoup plus cependant par les bons procédés et par la douceur que par la dureté.

La longue lettre que Votre Seigneurie m'a écrite par ordre de ces Sérénissimes Seigneurs est pleine de renseignements et d'instructions nécessaires dans une position comme la mienne; mais ils ne m'auraient pas été moins nécessaires du moment où je débarquai en Corse. Si je les avais eus alors, j'aurais procédé avec plus d'assurance, et je me serais tiré beaucoup mieux d'une foule d'objections qui m'étaient faites.

Toutefois, quant à la convention, je me confirme dans le sentiment exprimé dans ma circulaire susmentionnée; savoir que, pour le bien de la paix, on doit la passer sous silence, attendu que nos Corses sont si susceptibles sur ce point, qu'ils chicanent, non seulement sur un mot, mais même sur un accent. J'ai appris avec plaisir quel est le fondement du domaine que nos Sérénissimes Seigneurs exercent sur cette île; mais si je m'avisais d'en parler et d'en faire étalage, je gâterais tout. Ayant découvert le faible de cette nation, j'ai tâché d'y condescendre autant qu'il le faut pour obtenir mon but, sans porter préjudice à notre République; je les ai donc un peu flattés, mais de peur qu'ils ne deviennent arrogants, je leur donne ensuite sur les jambes. Comme quelques-uns prétendent que les dites concessions leur sont dues en justice, je leur réponds dans ma circulaire : « Si vous aviez l'ancien contrat contenant la convention que vous supposez, et que vous ne pouvez prouver, je vous dirais : Faites valoir vos droits; mais n'ayant rien, je vous conseille de rester tranquilles. » Cette apologie circule dans les paroisses, et comme elle plaît au peuple, elle sert de précurseur à la publication des concessions imprimées.

J'écris à l'Excellentissime Seigneur Commissaire

pour lui dire que, les procurations terminées, il les envoie dans chaque paroisse, afin qu'on en fasse la lecture dans tous les oratoires publics, en présence du peuple; je suis certain qu'elles feront partout une vive impression. Nos missions survenant ensuite, et notre parole achevant de les confirmer, on espère le retour général des esprits, même les plus opposés.

Enfin, je vous prie de suggérer deux choses à nos Sérénissimes Seigneurs : la première, c'est de ne pas changer le Commissaire, non seulement parce que c'est un gentilhomme très digne de cet emploi, mais parce que, dans les circonstances présentes, c'est l'homme nécessaire; en l'éloignant, on compromettrait tout ce qui s'est déjà fait. La seconde, c'est qu'après la pacification de tout le royaume, on établisse une sévère justice pour réprimer l'homicide, mais il la faut sévère et même très sévère. Vous ne pourriez jamais croire combien de sang humain est répandu dans cette île; de toutes parts on me presse d'accourir pour obvier aux désordres au moyen de la mission; et au delà des Monts, c'est encore pis qu'en deçà. On m'écrit qu'un village entier est sur le point d'être livré aux flammes. Certains meurtres se se commettent avec une barbarie inouïe. Le jour même où nous arrivâmes dans cette paroisse de Caccia, une heure avant notre arrivée, deux frères massacrèrent leur sœur enceinte et mariée, sur un simple soupçon : un des deux lui tira un coup d'arquebuse, et comme elle respirait encore, l'autre lui sauta sur le corps, un poignard à la main, et la cribla de coups, tandis que la malheureuse implorait sa compassion. Sachant ensuite que nous étions arrivés, ils vinrent au couvent et prièrent le Gardien de m'envoyer pour ressusciter leur victime, afin qu'elle pût se confesser. On ne m'avertit pas, sans quoi j'aurais bien voulu les ressusciter eux-mêmes par une réprimande d'importance, qui leur inspirât une

vive horreur d'un pareil acte de cruauté. — Ces crimes qui tiennent de la barbarie, se renouvellent fréquemment, et exigent par conséquent un remède prompt et efficace. *Extremis malis extrema remedia.* Je vous dirai mon faible sentiment en son temps.

Vous aurez la bonté de faire voir cette lettre à Mgr Saporiti; car je n'ai pas le temps de lui écrire; il y a encore tant de pauvres gens qui attendent pour se confesser. Je lui écrirai quand toutes les difficultés seront aplanies; je me propose de réclamer son intervention pour qu'il obtienne du Saint-Père une indulgence plénière en forme de Jubilé, et qu'il fixe un jour où l'on chante dans tout le royaume le *Te Deum*. J'ai confiance, car j'ai remis toute l'affaire entre les mains de mon puissant avocat saint Vincent Ferrier, qui infailliblement obtiendra cette faveur.

Ayez de plus la complaisance de le remercier de nous avoir obtenu de ces Sérénissimes Seigneurs le drap nécessaire pour l'hiver; nous voudrions le recevoir le plus tôt possible, parce que nous en aurons grand besoin.

Après-demain nous partirons pour Niolo, qui est la montagne la plus élevée de la Corse; puis nous irons à Corti, où les besoins sont pressants.

Je vous laisse, en finissant, dans les plaies sacrées de notre bon Jésus, et je suis,

De Votre Seigneurie, etc.

Fr. Léonard, missionnaire.

LII[1].

AU MÊME.

Esprits turbulents qui mettent obstacle à la paix. — Bonnes dispositions qui se manifestent. — Nécessité d'une justice sévère. — Recommandation en faveur des principaux chefs de l'opposition rentrés dans le devoir.

Corti, le 2 septembre 1744.

MONSIEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

J'ai reçu votre lettre ici, à Corti, où demain on commencera la mission. Grâce à Dieu, depuis la publication des Capitules imprimés les choses prennent une meilleure tournure, quoiqu'il ne manque pas des mécontents qui cherchent, par tous les moyens, à troubler le calme qui commence à renaître dans ce royaume. Parmi ces derniers les plus turbulents sont des religieux et des prêtres, qui mériteraient un sévère châtiment. J'ai été averti qu'à Corti on avait intention de réunir douze théologiens pour me démontrer que les Génois n'ont aucun droit sur la Corse ; et en effet, ce matin, un des principaux de l'endroit est venu chez moi pour me notifier que ces théologiens sont attendus. J'ai répondu que je les entendrai bien volontiers et que je leur dirai mon avis.

Avant l'arrivée de ces Capitules, je n'osais parler de notre Sérénissime République ; mais maintenant je parle ouvertement et je dis ce que Dieu daigne m'inspirer : et quoique cette nation ait l'esprit subtil et raisonneur,

(1) 46e de l'édit. ital.

on gagne toujours quelque chose à lui donner de bonnes raisons.

La dernière mission a eu lieu à Niolo, situé sur les plus hautes montagnes; Dieu sait combien on a sué pour y arriver. Le besoin était extrême; je deviendrais trop long si j'entreprenais de vous rapporter tous les traits de la miséricorde divine. Mais pour les porter à signer la procuration, j'ai rencontré beaucoup de difficultés, à cause des instigations de quelques prêtres qui s'y opposaient. Je les appelai en particulier, et je réussis à les convaincre; après quoi les cinq villages qui forment cette plébanie ont donné leur procuration.

Avant d'aller à Niolo, on a fait un triduum à Omessa, qui est la terre principale de la plébanie de Salcini; elle était toute prête à faire sa procuration; mais grâce aux instigations d'un religieux, on ne voit rien venir. Trois autres villages cependant, qui ont pris part au triduum, ont signé leur procuration et accepté les Capitules, au son des cloches et au bruit des armes à feu.

Dans la plébanie de Casinga, la terre de l'évêché a donné sa procuration, et l'on espère voir bientôt la plébanie tout entière réduite à l'obéissance, attendu que l'auteur de la circulaire insidieuse, laquelle est sortie de cet endroit-là, après avoir lu mon apologie, est rentré en lui-même, a rétracté tout ce qu'il avait écrit et est venu à mes pieds me demander pardon; il s'est même fait le promoteur de la procuration. Ce trait de la divine Providence a beaucoup aidé à désabuser un bon nombre d'opposants, même des plus exaltés. Le même fait s'est produit à Orezza, où les principaux s'étaient réunis en grand nombre pour élire les chefs du Royaume, sous prétexte d'introduire la justice; les conséquences d'une pareille élection eussent été désastreuses. J'en fus informé, et j'y envoyai les Capitules imprimés; après avoir lu ma lettre, le projet s'évanouit aussitôt,

et les Capitules furent acceptés, au son des cloches, et avec des signes publics de réjouissance.

Vu les bonnes dispositions qu'on remarque présentement dans le Royaume, je désire que Votre Seigneurie expose à nos Sérénissimes Seigneurs, le sentiment qui m'a été suggéré par une personne fort sensée, sentiment conforme au désir de tous : c'est qu'on établisse la plus sévère justice pour mettre un frein à tant de carnages et d'homicides qui se commettent journellement; il faudrait que le terme de deux mois écoulé, à partir de la publication des Capitules, la justice commençât à fonctionner. Mais, dans le principe, qu'on ait soin de déployer un grand appareil; si cinquante hommes de guerre ne suffisent pas, qu'on en envoie une centaine : car si on l'emporte dans le principe, tout le monde se soumettra ; mais s'ils réussissent à secouer le joug dès le commencement, il sera difficile de le leur imposer ensuite. Il y a à choisir entre divers moyens pratiques d'introduire cette sévère justice, si indispensable, de l'avis des hommes les plus zélés pour le bien. Je m'en expliquerai mieux dans une autre occasion.

Voici une chose que je n'ai pas moins vivement à cœur : ayant réussi à faire rentrer dans la ligne du devoir les trois chefs principaux, savoir Brandoni, Pétri de Savagna, et le prêtre Antonietti de Sralonga, je désire, bien plus je demande en grâce non seulement l'amnistie du passé, déjà contenue dans les Capitules, mais en outre une rémunération en leur faveur, afin que tout le monde reconnaisse la magnanimité de nos Sérénissimes Seigneurs, qui, à l'imitation du divin Sauveur, savent rendre le bien pour le mal, du moment où le coupable est véritablement amendé. Quant à l'amendement de ces trois, j'en suis moralement certain : les deux premiers m'ont fait leur confession générale, et depuis lors ils se sont renfermés dans leur

centre et n'ont plus bougé : le troisième veut faire la sienne pendant cette mission de Corti, et il a déjà demandé une chambre dans le couvent des pères Observantins, où nous nous trouvons, afin de suivre tous les exercices de la mission. L'occasion et le moyen de donner cette rémunération ne manqueront pas à nos Sérénissimes Seigneurs, lorsqu'ils distribueront les emplois publics. En attendant, je voudrais qu'ils écrivissent un mot à leur sujet au commissaire général, pour que celui-ci les traite avec bienveillance. Je sais le bon effet que produira dans tout le Royaume cet acte de générosité de la part de nos Sérénissimes Seigneurs. Le prêtre Antonietti, particulièrement, est doué d'un beau talent et aimé de tous, et présentement il s'emploie efficacement en faveur de la sérénissime République.

En finissant, je vous prie de remercier ces Sérénissimes Seigneurs du vêtement qu'il nous ont accordé; j'ai reçu avis qu'il est déjà arrivé à Bastia. Nous ne négligerons pas de prier et de faire prier pour eux. Vive Jésus ! Je suis en tout,

De Votre Seigneurie,

Le très humble et très dévoué serviteur.

Fr. Léonard de Port-Maurice,
missionnaire.

LIII[1].

A M. PIERRE-MARIE GUISTINIANI, COMMISSAIRE-GÉNÉRAL A BASTIA.

Même sujet que dans la lettre précédente.

Corti, le 2 décembre 1744

MONSIEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Dans la dernière mission faite à Niolo, j'ai réussi à porter les cinq villages composant cette plébanie, à faire leur procuration; elle vous sera présentée par le procureur lui-même, porteur de la présente lettre; je désire que vous l'expédiiez sur-le-champ, car un des motifs pour lesquels il faisait difficulté de partir, c'était la crainte d'être retenu trop longtemps là-bas à ses frais.

Pendant le *Triduum* qui s'est fait à Omessa, trois villages de cette plébanie ont donné leur procuration ; Omessa était disposée à en faire autant, mais on dit qu'elle ne l'a pas encore fait; j'espère que ses habitants, en venant à la mission de Corti, s'y détermineront. Il en sera de même de Vénago et d'autres lieux.

Rendons-en grâces au Très-Haut; depuis la publication des Capitules les choses sont sur un nouveau pied. Les mécontents cependant ne manquent pas de chercher tous les moyens de troubler le calme qui commence à renaitre dans ce royaume. Un certain Marc-Aurèle est venu me trouver à Omessa, pour me dire que beaucoup de théologiens et plusieurs des principaux des plébanies sont en mesure de me faire voir les raisons qu'ils ont

(1) 50e de l'édit. ital.

de s'opposer à la sérénissime République, et que leur intention est de se réunir à Corti même, pendant le temps de la mission ; je le renvoyai, en lui disant de réciter chaque jour un *Pater* et *Ave* en l'honneur de mon Patron, saint Vincent Ferrier, afin d'en être éclairé. Mais arrivé d'hier seulement, j'ai reçu dès ce matin la visite d'une personne notable qui est venue m'annoncer qu'on attend ces théologiens. Je lui ai répondu que je les entendrais bien volontiers et que je leur dirai clairement ma pensée.

Avant l'arrivée des Capitules imprimés, je n'osais point entrer en discussion sur ces faits ; mais maintenant *je ne rougis pas de mon Evangile,* je parle ouvertement, et je dis ce que la bonté de Dieu m'inspire. J'espère que les raisons purement spécieuses cèderont à la vérité.

L'auteur de la lettre perfide, qui a fait si mauvaise impression sur l'esprit des gens simples, après avoir lu mon apologie, s'est repenti et a rétracté; il est même venu à mes pieds demander pardon et s'est fait le promoteur des procurations. Ce trait de la divine Providence a beaucoup aidé à en désabuser un bon nombre, même parmi les plus passionnés.

Il est deux choses que j'ai surtout à cœur de suggérer à Votre Excellence : la première, c'est d'écrire à nos Sérénissimes Seigneurs de songer à introduire dans le pays une justice, je ne dis pas sévère, mais très sévère, pour mettre un frein à tant de carnages. Dans le principe elle doit être environnée d'une force imposante afin qu'on n'ose pas résister : si cinquante hommes ne suffisent pas, il faut en envoyer cent bien aguerris; car s'ils sont domptés dès le principe, nous les verrons soumis et de facile composition. Il conviendrait que, le laps de deux mois écoulé, à partir de la publication des Capitules, on en vînt à l'exécution.

La seconde chose, c'est qu'ayant réussi à ramener au devoir les principaux chefs, c'est-à-dire Brandoni, Pétri, de Savagna et le docteur Antonietti, de Sralonga, je désire qu'ils soient traités avec bienveillance par Votre Excellence. Je suis moralement certain de leur amendement, puisque les deux premiers m'ont fait leur confession générale et que depuis lors, à ce qu'on me dit, ils se sont renfermés dans leur centre et n'ont plus bougé; le troisième veut faire la sienne dans cette mission, et il a déjà demandé une chambre au couvent des Observantins, où nous nous trouvons; ce troisième particulièrement est un homme de talent et bien vu de tout le monde. Faites attention que ces trois étant gagnés, on tient en bride tous les autres, et si nos Sérénissimes Seigneurs leur confiaient quelques fonctions, cet acte de générosité aurait un bon effet dans tout le Royaume. *Intelligenti pauca.*

Ayant si peu de temps, je vous écris à la hâte; soyez-moi indulgent. En finissant je me dis avec respect,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
missionnaire.

P. S. On dit que la Congrégation des Récollets du couvent de Saint-Ange doit se tenir bientôt; je verrais avec déplaisir que le père Antoine, Gardien actuel, fût mis de côté, parce que, dans le cas qu'on dût un jour faire la mission à Bastia, il nous serait d'un grand secours, à cause de ses bons procédés. Par conséquent, si la Congrégation devait avoir lieu, je désirerais que Votre Excellence obtînt du Provincial et des Définiteurs

la confirmation de ce père en qualité de Gardien de Saint-Ange. Ayez cette bonté pour l'amour de Dieu.

LIV[1].

AU MÊME.

Rectification. — Affaire de la circulaire apocryphe; parti habile qu'en tire le Saint. — Avis.

Corti, le 14 septembre 1744.

MONSIEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous. *Modicæ fidei, quare dubitasti?* J'ai remis le soin de rétablir la concorde entre ce Royaume et notre Sérénissime République aux mains de la très sainte Vierge Marie et de mon puissant avocat, saint Vincent Ferrier; par conséquent tenez pour certain qu'ils ont déjà obtenu cette faveur de Dieu, et reposez-vous tranquillement.

Dans votre lettre, vous me dites que je vous ai recommandé le docteur Mariani, qui est un des signataires de la circulaire[2]; il y a là un quiproquo, car ce Docteur n'est jamais venu chez moi, si ce n'est hier après la cérémonie. Mais je vous ai recommandé monsieur le docteur Antonietti, qui fut Président à l'époque où les Corses gouvernaient, et qui présentement me seconde

(1) 51e de l'édit. ital.

(2) Comme on le verra plus avant, il s'agit ici de la circulaire dont il est fait mention dans la *Vie*, part II, ch. 15, page 316. Elle portait faussement la signature du Saint jointe à celle de plusieurs des principaux chefs de la révolution, et avait pour objet de convoquer à Corti les notables de toutes les plébanies, à l'effet d'examiner les Capitules relatifs à la pacification du royaume de Corse.

admirablemont en tout. Si jamais je m'étais trompé en écrivant, je vous envoie la lettre-ci-jointe, que j'avais écrite dans le dessein de vous l'envoyer par le courrier précédent ; je ne l'ai pas fait pour deux motifs : premièrement parce que j'ai eu un scrupule d'avoir mentionné en toutes lettres Marc-Aurèle, qui est venu me trouver à Orezza pour me faire la critique des Capitules imprimés et qui prétendait me faire exposer ses raisons par plusieurs théologiens ; je craignais qu'il ne résultât pour lui quelque chose de fâcheux d'avoir été nommé, mais maintenant que je le vois parmi les signataires de la circulaire, ce scrupule n'existe plus. Second motif : j'avais bien entendu parler de la réunion qui devait avoir lieu à Corti, mais ayant pris des informations, je ne découvris rien de certain ; afin donc de ne ne pas vous troubler par un faux bruit, je m'abstins de vous expédier l'incluse et j'en écrivis une autre. Au moins vous y verrez que je recommandais le docteur Antonietti, comme je le fais encore présentement, parce que le bien que vous lui ferez tournera en faveur de la république.

Après avoir reçu votre dépêche, j'y ajoutai l'apostille que vous verrez avec ma signature, et, par l'entremise du sieur Antonietti, je fis en sorte qu'elle passât sous les yeux du docteur Mariani, tout en me plaignant hautement qu'on m'eût calomnié, en me donnant pour l'auteur de ladite Circulaire. Le docteur Mariani s'excusa aussitôt en soutenant qu'il ne savait rien de ce fait, et l'on rapporte que le sieur Gaffori, également du nombre des signataires, en dit autant. Je vis avec plaisir qu'ils s'excusaient, car devant faire dans l'après-midi le sermon sur la sainte Vierge, je pouvais m'exprimer plus à l'aise, comme je le fis en effet : le sermon achevé, en présence d'un concours immense de peuple accouru de diverses paroisses, je manifestai d'abord

la calomnie dont j'avais été l'objet, et que je pardonnais de bon cœur à ses auteurs; mais je leur disais de peser le mal qu'ils avaient fait en calomniant aussi, par de fausses signatures, le docteur Mariani et le sieur Gaffori, (qui rougirent, me dit-on, en s'entendant nommer); puis j'allai plus avant, et j'expliquai combien cette circulaire était injurieuse au Souverain et à Messieurs les Députés du Royaume qui avaient stipulé ces Capitules; je leur fis comprendre combien ces Capitules étaient avantageux pour tout le Royaume, et je leur dis beaucoup d'autres choses que le Seigneur me suggéra en ce moment. Enfin, en face de l'image de la glorieuse Vierge, qui déjà avait amolli tous les cœurs, je les conjurai, pour l'amour de Marie, d'aimer la paix et de ne plus parler d'assemblées, et tout le peuple se mit à crier : *Vive la paix! Vive la paix!* La cérémonie terminée, on en vit aussitôt les bons effets, car les principaux de la plébanie d'Orezza, qui étaient présents, se décidèrent sur-le-champ à faire leur procuration, ce qu'ils ne manqueront pas d'exécuter. Il en fut de même des habitants de la plébanie de Vénago; le procureur de cette dernière sera le sieur Antoine Alberti : je désire que Votre Excellence lui fasse bon accueil, car c'est un homme influent, et présentement fort porté pour notre Sérénissime République; on me dit qu'il a servi dans les cuirassiers à Rome. Comme, après avoir fini à Corti, nous allons faire un *triduum* dans la paroisse de Vénago, il veut m'assister, après quoi il partira.

Mgr Saporiti, coadjuteur de l'archevêque de Gênes, m'écrit de la part des Sérénissimes Seigneurs, d'exhorter ce peuple, qui vit dans l'oisiveté, à s'enrôler dans la milice de Gênes. Dès hier, je l'ai fait, et je continuerai à le faire; je leur dis, pour les encourager, que ces Seigneurs les traiteront bien. Mais on me fait observer que les individus coupables d'homicide, depuis le meurtre

de l'Excellentissime Spinola, sont au nombre de plus de mille, et que si l'on devait appliquer à tous ceux-là les rigueurs de la justice, on exciterait une grande rumeur, qui pourrait tourner mal ; qu'il vaudrait beaucoup mieux les amnistier tous, à la condition qu'ils s'embarquent et s'en aillent servir la République. De cette manière, on purgerait le pays de cette mauvaise engeance, et l'on ferait des gens de guerre ; mais qu'on ne leur donne pas des postes honorables, et qu'ils ne soient pas une occasion de murmure pour les honnêtes gens.

D'un autre côté, j'apprends qu'un corps de soldats est déjà lancé en campagne pour faire exécuter la justice, et cela est bien nécessaire On me dit que dans les commencements il faut déployer de l'énergie, afin qu'on n'ose braver l'autorité, car si l'on réussit à introduire une justice, non seulement sévère, mais très sévère pour mettre un frein à tant d'homicides, ce sera un grand bien. C'est pourquoi l'on me dit aussi qu'il serait bon que dorénavant on ne fit plus grâce à aucun meurtrier, mais qu'on l'exécutât sur le lieu même du crime ; que si l'on ne pouvait s'emparer de sa personne, on confisquât ses biens, en en faisant trois parts, une pour les soldats qui font la patrouille, l'autre pour le fisc, et une troisième pour les parents de la victime; que si les parents du meurtrier sont complices, on leur fît partager la peine. Servez-vous de ces indications comme vous le jugerez bon devant Dieu.

Pardonnez moi si j'écris mal, car j'écris à la dérobée; il faut que je m'arrache le sommeil des yeux pour vous tracer ces lignes.

Demain, on donnera ici la bénédiction papale, et j'en reviendrai encore à animer tout le monde à la paix ; s'il arrive quelque chose de particulier, je vous en informerai. Au reste *forti animo esto*, attendu que notre cause est la cause de Dieu, et cela suffit.

En finissant, j'ai l'honneur de me dire en tout,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
missionnaire.

P. S. Si vous jugez bon de répandre dans les communes la circulaire que je vous retourne avec ma signature, elle détrompera tout le monde ; croyez cependant que vu l'heureuse issue de la cérémonie d'hier elle n'est plus nécessaire.

Je vous recommande de nouveau M. le docteur Antonietti ; et dans le cas où vous auriez à m'écrire, vous me feriez plaisir de me donner quelque signe d'assentiment à cet égard.

LV[1].

AU MÊME.

Réunion des mécontents à Corti ; le Saint déjoue leur projet. — Retour au moins apparent des chefs. — Recommandation en leur faveur. — Conseils.

Corti, le 16 septembre 1744.

MONSIEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Dans ma dernière lettre, j'ai exposé à Votre Excellence le succès du sermon sur la sainte Vierge qui s'est

(1) 52e de l'édit. ital.

fait vendredi passé, 11 de ce mois. On croyait avoir éventé la mine du projet de consulte générale des mécontents ; mais le samedi 12, on vit paraître une multitude des principaux de diverses communes arrivant sur l'invitation de la circulaire apocryphe; on formait des cercles sur la place publique de Corti, et l'on y émettait des propositions peu favorables à nos affaires. J'en fus averti, et je fis le soir un sermon sur l'éternité, auquel tous assistèrent : avant de descendre, je fis allusion aux circonstances en peu de mots, mais substantiels, qui portèrent coup ; quelques-uns vinrent à confesse. Avec cela, comme ils étaient en grand nombre, les murmures continuaient, et l'on n'était pas sans appréhension. M. le docteur Antonietti que je vous ai déja recommandé nous fut d'un grand secours : il se mêlait aux cercles sur la place publique, et répondait franchement à toutes les objections; il me mit aussi au courant des faux principes dont ils étaient imbus, et comme le dimanche 13 se donnait la bénédiction papale, et qu'il y avait une affluence de monde telle qu'on n'en avait jamais vu de pareille à Corti, je me recommandai à Dieu, et avant de donner la bénédiction, je fis un discours dans lequel le Seigneur m'assista, en sorte que tous demeurèrent convaincus. Les quatre signataires de la circulaire protestèrent qu'ils étaient innocents du fait, et que les signatures étaient apocryphes; bien plus, le docteur Mariani voulait monter sur l'estrade pour la désavouer publiquement, mais je ne l'ai pas permis pour plusieurs motifs. Cependant je parlai en son nom et au nom des autres signataires ; j'admis leurs excuses et je m'engageai, en présence de tout le peuple, de prendre leur défense auprès de Votre Excellence, pour qu'il ne leur arrive aucun désagrément à ce sujet. Je vous prie de m'accorder cette faveur, car il est expédient dans ce cas de dissimuler ; en faisant le contraire, on ruinerait tout.

Quand vous m'honorez d'une réponse, indiquez-moi que vous leur pardonnez cet attentat, si jamais leurs signatures étaient véritables, pourvu qu'à l'avenir ils s'abstiennent de toute menée semblable, comme ils me l'ont promis ; Félix de Soéria m'a même protesté que désormais il sera très fidèle à la République, et que si on lui confie quelque mission, on en aura des preuves : je le crois sur parole, car c'est un homme de poids, et il est très certain que, pour lui, il n'a pas signé, car il ne sait pas écrire.

Marc-Aurèle de Stralonga qui, comme je vous l'ai écrit, était le plus acharné contre les Capitules imprimés, demeura convaincu aussi bien que les autres, et avant même que je fisse le discours susdit, il m'envoya dire par ses compagnons, qu'il se rendait et rétractait tout ce qu'il avait dit, me chargeant d'en avertir le peuple ; ce que je fis. Ce malheureux redoute quelque calamité et il a réellement mérité son châtiment ; avec cela, il faut remarquer que, dans les commencements, il ne convient pas de tirer le glaive, d'autant plus qu'il est décidé de s'embarquer et de s'en aller à Rome : nous avons appuyé son dessein en lui promettant une lettre de recommandation pour cette ville. Il sollicite de Votre Excellence l'embarcation libre, et mes compagnons et moi nous vous prions de la lui accorder ; car il est absolument indispensable d'en purger le pays. Ayez donc la bonté de me dire votre avis sur ce point en particulier, et épargnez-nous la peine que nous éprouverions d'une réponse dans le sens négatif, vu que nous savons qu'il est plus que nécessaire qu'il sorte du royaume. Il demande un mois, plus ou moins, pour mettre ses affaires en ordre, et puis il s'embarquera. Si jamais entre temps nous apprenions qu'il eût mal parlé de la République, qu'on le condamne à telle peine qu'on voudra. Nous serons instruits de ses démarches, et nous en écrirons

à Votre Excellence. M. le docteur Antonietti a beaucoup d'espions qui l'informent de tout ce qui se passe; bien plus, le jour susdit de la bénédiction papale, il fit venir beaucoup de gens armés, qu'il aposta en différents lieux, afin qu'en cas de tumulte ils réprimassent le désordre sur-le-champ. Mais cette précaution ne fut pas nécessaire; car le peuple, voyant ses chefs convaincus et entendant les raisons que j'exposai, se mit à crier : *Vive la paix!* et la cérémonie se termina à la grande consolation de tous les assistants. Les autres principaux des communes, qui étaient accourus, s'en retournèrent chez eux dès le soir même, et la consulte projetée n'eut pas lieu, ce dont il faut rendre grâce au Tout-Puissant.

Hier j'allai ériger le Chemin de la Croix dans l'église de Corti, et tant le docteur Mariani que le docteur en médecine Caffori vinrent à ma rencontre; eux aussi se montrent convaincus et promettent de rester tranquilles. Quoiqu'il y en aient qui n'ajoutent pas foi à leur parole, pour éviter un plus grand mal il est expédient que nous croyions qu'ils sont sincères.

Quant au peuple, il est très pénétré, très disposé à embrasser tout ce qui est bien. Corti tout entier est converti à Dieu. Après la cérémonie du Chemin de la Croix, deux soldats luthériens, qui s'étaient convertis à la mission, firent leur abjuration en présence de M. le vicaire-général, ce qui fut pour tout le monde un grand sujet d'édification. J'ai établi ensuite le Chemin de la Croix dans la forteresse, pour la consolation des soldats.

Je conclus qu'il est nécessaire que Votre Excellence m'envoie sa réponse par personnes sûres, et me donne l'assurance que, quand même les signatures de la lettre en question seraient véritables, elle pardonne à tous les signataires, nommément à Marc-Aurèle, pourvu qu'il

s'amende, et qu'elle accorde à ce dernier l'embarquement libre. Il me serait agréable en outre de voir un témoignage de bienveillance en faveur de M. le docteur Antonietti, qui, en vérité, s'est très bien comporté.

Nous partons aujourd'hui pour la plébanie de Vénago, où l'on fera un *Triduum,* après quoi nous irons à Vezzani dans la plébanie de Castello. Le porteur de la présente lettre est le procureur de la dite paroisse de Vénago, laquelle s'est décidée, pendant la mission, à donner sa procuration. Le soir même de la bénédiction, le peuple d'Omessa, qui s'était montré si revêche, a aussi fait la sienne; si le procureur n'est pas encore arrivé, il ne tardera guère. Un des principaux de la plébanie de Castello m'a promis que, quand nous y serons, tous les peuples qui la composent, donneront également la leur. Soyez donc sans inquiétude; reconnaissez plutôt qu'il est palpable que la très sainte Vierge et mon patron saint Vincent travaillent dans le ciel, et ne doutez pas de l'accommodement.

Le point le plus difficile sera de recueillir les tailles; les populations étant épuisées et sans argent, la misère est réellement extrême; il faut donc de la prudence, et je prie Dieu de vous inspirer un moyen doux.

Un autre point difficile, c'est celui qui est relatif à la justice rigoureuse qu'on doit exercer contre trois classes de malfaiteurs, savoir, contre les meurtriers, afin de prévenir cette multitude d'homicides, contre les brigands et contre les perturbateurs de la paix, comme je l'ai dit publiquement au peuple lui-même : ici encore, il faut une force et une prudence plus qu'ordinaires ; on ne doit pas se servir exclusivement de troupes étrangères, mais confier aussi ce soin aux Corses. Il sera nécessaire de discuter et de peser attentivement toutes choses. Entre temps, nous prierons. Vive Jésus !

Ne tardez pas de me donner une réponse qui nous console.

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD,
missionnaire récollet.

P. S. Le porteur de la présente lettre est Paul Vincent de la Scoletta, père d'Antoine Bastien et Ange, qui offensèrent Jean-Pierre de Luciano. Les parents de ce dernier remirent publiquement cette offense pendant la mission de Mariana. Mes compagnons et moi nous leur laissâmes le soin de l'authentiquer par la main du notaire, mais on négligea de le faire. Je prie Votre Excellence de se montrer bienveillante envers ce porteur. Le procureur de Vénago vous arrivera la semaine prochaine.

LVI[1].

AU MÊME.

Heureux pronostics. — Encore des recommandations en faveur des repentants : — Avis. 1. touchant les homicides, — 2. la nécessité d'une justice rigoureuse, — 3. la répression des ecclésiastiques turbulents, — 4. un recours général vers Dieu, — et 5. le moyen d'enrôler les malfaiteurs dans la milice.

Castello, le 25 septembre 1744.

MONSIEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Oh! que de consolation m'a donnée cette précieuse lettre, où votre bon cœur se peint si bien! J'ai jugé bon d'en faire tirer une copie pour l'envoyer à Corti, afin que tous sachent et reconnaissent quels sont les excellents sentiments qui vous animent; comme aussi j'ai fait écrire à Pétri et à Mari ou Brandoni de Savagna, en leur envoyant copie du paragraphe qui les concerne, afin qu'ils s'affermissent dans le bon propos de rester tranquilles, et qu'ils connaissent également votre bon cœur.

Je pense qu'à l'heure qu'il est, vous avez déjà reçu la visite de M. le docteur Antonietti; vous le trouverez tout disposé à servir notre sérénissime République, et j'espère qu'il vous fournira beaucoup de lumières. Quant aux autres docteurs de Corti, je sens qu'ils sont tout différents de ce qu'ils étaient auparavant. Ayez donc confiance dans la miséricorde et la providence infinie du

(1) 53e de l'édit. ital.

Très Haut ; car ces chefs une fois gagnés, toutes les procurations étant pour ainsi dire faites, et le serment de fidélité prêté par les populations au sérénissime gouvernement, on peut dire que nous touchons à la fin de nos labeurs ; attendu que ces peuples, d'un naturel fort indépendant et se laissant facilement entraîner au mal, s'attachent avec la même facilité au bien ; lorsqu'on les prend par le bon côté, on les trouve très dociles et l'on en fait tout ce qu'on veut. Tout cela me confirme de plus en plus dans la persuasion que la pacification générale de ce pays, si ardemment désirée, est signée dans le ciel, et que la sage conduite de Votre Excellence sera approuvée des hommes sur la terre et récompensée de Dieu en paradis.

Le porteur de cette lettre est le procureur de la plébanie de Castello où je me trouve, et qui était une des plus dures à se déterminer à faire sa procuration ; cependant, dès le premier sermon, elle s'est rendue. La plus grande difficulté existait à Vezzano et à Pétroso. Il y a encore deux autres lieux, mais ils sont fort éloignés ; j'y ai envoyé deux de mes compagnons pour les porter à faire la même démarche, pour y prêcher et y placer le Chemin de la Croix. Cette mission-ci terminée, nous irons à Ghisone, endroit assez peuplé et faisant partie de cette plébanie ; nous aurons à souffrir, car il est situé entre des montagnes très escarpées : on a invité la population de Fiumorbo à s'y rendre ; nous ne pouvons aller nous-mêmes dans ce dernier village, à cause du mauvais air qui y règne. Hier est venu se jeter à mes pieds un certain sieur Bertinetti, notable de ces lieux, qui m'a promis de s'employer pour que tous ces peuples fassent leur procuration.

De là nous nous transporterons dans la plébanie de Rogna, pour y faire un *Triduum*, et nous nous bornerons à en faire autant dans la plébanie de Bozio : la

plupart des habitants de ces deux paroisses ont été à Corti, et par ces *Triduum* on satisfait à la dévotion de ceux de ces pauvres gens qui n'ont pu y aller; si nous trouvons des populations qui n'auraient pas encore donné leur procuration, nous les porterons à la faire.

On a écrit au fameux Marc-Aurèle Raffaelli de venir à Bozio, qui touche à son pays; je lui ferai voir votre lettre, afin qu'il connaisse aussi les bontés de Votre Excellence. Si celui-là voulait s'embarquer pour la terre ferme comme il nous l'a promis, ou plutôt comme il nous en a témoigné le désir, en réclamant notre intervention à l'effet d'obtenir sa grâce, c'est ce qu'il y aurait de mieux; mais s'il avait changé d'avis, je crois qu'il serait bon de lui donner une croûte de pain pour lui fermer la bouche, et l'empêcher une bonne fois d'aboyer. On me dit que s'il était fait sous-chancelier de quelque lieutenant, ce poste serait une niche digne de lui, car il est misérable.

De grâce, tâchons d'apaiser les gens de cette espèce; que Votre Excellence insinue à nos sérénissimes Seigneurs qu'il importe souverainement de donner des emplois, non seulement à ceux qui sont animés de bons sentiments à l'égard de la République, mais même à ses adversaires, lorsque le talent se rencontre avec un sincère amendement; par là on se les affectionne, on leur ôte la tentation de murmurer, comme ils l'ont fait par le passé, en disant que les Génois ne connaissent pas la justice distributive, et puis on obtient plus facilement la fin désirée en triomphant de la résistance par les bons procédés.

Que Votre Excellence me permette maintenant de faire l'office d'Ange gardien; cet Ange, par ordre de Dieu, nous suggère de bonnes inspirations; si nous les embrassons, il s'en réjouit; si nous les rejetons, il ne

s'en inquiète pas. C'est ce que je vais faire : je me sens porté à vous suggérer certaines choses qui me paraissent nécessaires; mais si vous ne les jugez pas telles, ne tenez aucun compte de mes inspirations; car j'approuverai toujours vos déterminations, tenant pour certain que vous êtes entouré de bien des renseignements qui me manquent.

1. En premier lieu, une des objections que firent les mécontents, à Corti, pour troubler l'arrangement, ce fut que, vu le grand nombre d'homicides commis depuis le meurtre de Spinola, si l'on veut faire justice de tous les coupables, on excitera une effroyable rumeur et l'on mettra tout le royaume sens dessus dessous. Le docteur Antonietti les tranquillisa en disant que s'ils voulaient que les criminels fussent bannis, lui ferait en sorte qu'ils fussent bannis; de cette façon il parvint à les calmer. Il paraît donc que le meilleur expédient serait de publier une amnistie générale. Le proverbe dit que de deux maux il faut choisir le moindre; ce moyen terme serait sûrement un moindre mal, et pour ne pas contrevenir aux Capitules, il n'y aurait qu'à faire en sorte que les douze nobles allassent présenter une supplique à cet effet à nos sérénissimes Seigneurs. Assurons l'essentiel qui est la paix et la tranquillité universelle, pourvu qu'on songe à un moyen efficace d'empêcher le retour de tant de massacres. Recommençons tout à neuf.

2. Ce moyen que tous désirent, c'est une justice rigoureuse, et très rigoureuse, à exercer contre trois classes de personnes, savoir : contre les scélérats qui commettent ces homicides, contre les brigands qui sont nombreux, et contre les perturbateurs de la paix. On impute assez généralement dans le pays une tache à nos sérénissimes Seigneurs : c'est de n'avoir jamais mis cette justice à exécution ; sans doute que tout en parlant

ainsi, aucun n'en voudrait à ses dépens; mais pour moi, je désirerais qu'elle régnât dans toute sa force. Il est vrai que dans les commencements, au moins pendant deux ou trois mois, il faudra, paraît-il, marcher avec précaution pour s'insinuer doucement, et si dans le principe on rencontrait quelque résistance, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner, mais ensuite il faut qu'on déploie une grande force pour réprimer les désordres. Et pour exécuteurs de cette justice il ne suffit pas qu'on ait des soldats étrangers; il est nécessaire, me dit-on, qu'on leur adjoigne des Corses, qu'on aura à très peu de frais; ils ne devraient pas résider tous à Bastia, mais plutôt être distribués dans les diverses plébanies; et aussitôt un crime commis, le capitaine ou un de ses lieutenants se rendrait sur les lieux et y ferait justice du coupable. J'émets ici mon sentiment en l'air, il peut fort bien se faire que je donne à côté du but. Je ne me dissimule pas que c'est une affaire qui mérite d'être mûrement pesée, puisqu'il s'agit de mettre un frein à des homicides qui se commettent journellement et qui font horreur; c'est le cas d'appliquer l'axiome : *Extremis malis, extrema remedia*. Si Votre Excellence réunissait les Douze en conseil pour discourir *de modo agendi*, elle agirait très prudemment. Pour moi maintenant, en mission, je m'exprime clairement, et j'exhorte les peuples à seconder la justice et à se liguer avec les exécuteurs susdits; je tâche de leur faire comprendre combien cela est nécessaire. Bien plus, quand je serai à Bastia, si vous le jugez bon, on fera une circulaire sur ce point, et je crois qu'elle produirait une bonne impression dans les paroisses.

3. Cependant j'espère une impression beaucoup plus salutaire du moyen que je vais vous suggérer. Depuis le peu de temps que je parcours le royaume, j'ai découvert que le plus grand mal, dans les troubles passés, est

provenu des religieux et des prêtres : je dis qu'il est indispensable d'y apporter remède ; autrement il est à craindre qu'ils ne gâtent bientôt notre ouvrage, car il s'en trouve qui semblent possédés par l'esprit de contradiction. En conséquence, si vous approuviez mon sentiment, d'ici à deux ou trois mois, alors que, comme on l'espère, le calme sera mieux rétabli, vous vous entendriez avec les évêques et les provinciaux des divers Ordres ; afin d'agir avec plus d'autorité, vous écririez à Gênes pour prier nos Sérénissimes Seigneurs de vous appuyer, et en leur nom vous supplieriez les supérieurs ecclésiastiques, réguliers et séculiers, de faire une circulaire qu'ils adresseraient respectivement à toutes les paroisses de chaque diocèse et à tous les couvents de chaque Institut : dans cette circulaire, on confirmerait l'amnistie générale pour tous les égarements passés, conformément à ce qui est dit dans les Capitules ; mais on leur enjoindrait, pour l'avenir, de donner le bon exemple au peuple, et de se bien garder de semer la zizanie, ou de jeter le trouble dans le royaume ; vous suggèreriez ici les choses particulières que vous jugeriez les plus importantes à recommander, laissant aux Supérieurs d'ajouter en outre ce que l'Esprit de Dieu leur inspirerait.

Il serait bon que ces circulaires fussent faites par les évêques et non par des vicaires-généraux, et qu'elles fussent adressées à chaque curé, qui convoquerait tous les ecclésiastiques dans son église pour leur en donner lecture en public. Quant aux provinciaux tant des Observantins, que des Récollets et des Capucins, serrez-les de plus près : assurez-les d'abord qu'on ne marchera pas à l'aveugle, en ajoutant foi à toute espèce de rapport, de peur d'appuyer la calomnie, mais qu'une fois qu'il sera constaté que quelqu'un aura mal parlé du gouvernement ou répandu des propositions propres à

troubler la paix du Royaume, s'ils n'y remédient pas eux-mêmes, on aura recours aux Généraux à Rome, pour que ceux-ci fassent changer d'air les délinquants. Oh ! qu'il serait expédient que quelques-uns de ces religieux s'embarquassent pour ne jamais plus reparaître dans ce royaume ! Ce moyen, il est vrai, ne remédiera pas complétement au mal, mais il l'empêchera de s'aggraver.

4. Enfin, comme *tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières,* le moyen le plus efficace et le plus important pour amener la pacification à bonne fin et la perpétuer, c'est, à mon avis, un recours général au Tout-Puissant de la part de tous les habitants du Royaume. Par conséquent, si vous le jugez opportun, ne perdez pas de temps ; écrivez au plus tôt à Gênes et proposez à nos Sérénissimes Seigneurs le projet suivant : c'est qu'on obtienne de notre saint père le Pape, par l'entremise de monseigneur le Coadjuteur, ou autrement, une indulgence plénière en forme de Jubilé, qui durerait l'espace de huit jours, savoir, du jour de Noël à la Circoncision ou le premier jour de l'an inclusivement, et que chacun pourrait gagner en se confessant et en communiant l'un de ces huit jours, et en récitant les prières qui seront prescrites par le Souverain Pontife ; la population de chaque paroisse se réunirait le soir à l'église pour réciter le rosaire et les litanies, suivies de trois *Pater* et trois *Ave* en l'honneur de saint Vincent Ferrier, qu'on doit choisir pour protecteur de la paix dans tout le Royaume ; le dernier jour, ces prières terminées, on lirait à tout le peuple les concessions faites par la Sérénissime République, puis on chanterait le *Te Deum* au son des cloches, et dans la soirée il serait permis à tout le monde de faire des feux de joie. Cette supplication solennelle, publique et générale, serait agréable, je

crois, à Dieu et aux populations, et produirait une multitude de bons effets.

Voilà mon office d'Ange gardien achevé. Si Votre Excellence accueille ces inspirations, elle en aura le mérite et moi le contentement; si elle ne les accueille pas, elle n'en aura ni mérite, ni démérite, et quant à moi, je ferai un acte de conformité à la très sainte volonté de Dieu.

5. Pour ce qui est d'exhorter les malfaiteurs à s'inscrire dans la milice pour le service du Prince, je ne manque pas de le faire, mais on ne répond pas à mes désirs; et cela n'est pas étonnant, car la jeunesse, depuis quinze ans, est nourrie de poison, ayant été imbue constamment de préventions terribles contre le Sérénissime Gouvernement; partant il n'est pas aisé de lui faire prendre tout à coup un autre pli. On me dit pourtant qu'ils se laisseront gagner peu à peu, et que s'ils étaient d'abord employés en Corse, ils se détermineraient plus facilement ensuite à s'embarquer pour la terre ferme. Dans cette plébanie même de Castello, il y a un certain Charles-Jean à qui l'on a présenté une patente; quant à lui, il partirait bien; mais les parents et d'autres s'y opposent, parce qu'on le prend pour un homme de mérite, et en effet, il est fort judicieux et d'une conscience droite, à en juger par les confidences qu'il m'a faites; je veux dire que si Votre Excellence avait à nommer un capitaine pour renforcer la justice en Corse, il me semble que ce serait l'homme convenable. Après le triduum de Bozio, nous irons faire la mission dans la plébanie de Serra, et puis à Campoloro, et vers le huit de novembre, nous nous embarquerons pour Bastia; cette embarcation, nous l'attendons de la charité de Votre Excellence; nous devons nous rendre à Bastia pour nous faire faire des vêtements avec le drap venu de Gênes, afin de nous mettre à l'abri du froid.

En finissant, je vous laisse dans les plaies de notre bon Jésus, et jai l'honneur d'être en tout,

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
Missionnaire Récollet.

P. S. Dans le cas où vous ne jugeriez pas bon d'envoyer ma lettre telle qu'elle est à Gênes, pour faire passer sous les yeux de nos Seigneurs les observations que je vous communique, et en obtenir l'approbation, n'omettez pas du moins, pour l'amour de Dieu, le paragraphe quatrième ; car si l'on obtient la faveur en question, il en résultera un grand bien pour la gloire de Dieu.

LVII[1].

AU SECRÉTAIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES.

Triste situation d'Isolaccia. — Lupo; son opposition à la paix. — Chute et blessure du Saint; sa résignation. — Le Loup et ses partisans se chargent de le transporter sur leurs épaules. — Conversion inattendue de Lupo et de sa faction. — Bulle du Souverain Pontife pour une indulgence en forme de Jubilé.

Rogna, le 13 octobre 1844.

MONSIEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Il est beaucoup plus précieux de souffrir pour l'amour de Dieu que de travailler pour Dieu, notre travail fût-il réglé par une intention toujours droite et pure, parce que les souffrances nous rendent plus semblables à Jésus-Christ, notre divin Modèle. Me voici sur la croix, mais le cœur en paix et inondé de joie. Vous saurez donc qu'arrivés à la dernière plébanie en-deçà des Monts, appelée le Fiumorbo, nous nous transportâmes au lieu principal nommé l'Isolaccia. On peut dire qu'on y trouve la poqulation la plus misérable de tout le Royaume, et les habitants de cet endroit ne se le dissimulent pas; sur deux cents feux environ, il n'y a que vingt ou trente familles qui demeurent dans la localité ; les autres sont dispersées dans la campagne, ne vivant pour la plupart que de rapine et faisant la terreur des environs. Figurez-vous l'ignorance la plus complète des choses de Dieu, l'éloignement des sacrements, et

(1) 56e de l'édit. ital.

toutes les autres suites qu'entraîne après elle une existence si déplorable.

Ce qui me porta à aller dans ce lieu, c'est une haine mortelle qui, depuis près de vingt ans, faisait le scandale de toute la Corse. Les deux factions étaient chacune très nombreuses ; la mission toucha un parti, qui se montra disposé à faire la paix ; mais les autres refusèrent constamment de paraître ; ils vinrent cependant au dernier sermon, et tous furent pénétrés de repentir, excepté un seul qu'on nommait le Loup (Lupo) et c'était un loup infernal, ne proférant que des blasphèmes à vous faire frémir ; ce malheureux, ne voulant pas consentir à la paix, retenait les autres, en sorte qu'il fallut se résigner.

Le matin avant de partir, je célébrai la sainte Messe, je prêchai et j'érigeai le Chemin de la Croix, après quoi je retournai à la maison où j'étais logé et qui est construite à la manière du pays ; en entrant dans ma mansarde, quelques planches faisant défaut, je m'enfonçai et je me blessai en tombant de côté sur une poutre. Des hommes qui étaient là pour se confesser, me retirèrent : si j'étais venu à tomber dans la chambre d'en dessous, c'en était fait de moi. Néanmoins j'avais perdu la respiration et je me croyais sur le point d'expirer ; je mourais content toutefois, car j'aurais ainsi vérifié ce que me dit notre saint père le Pape actuellement régnant, Benoit XIV, lorsque j'allai pour la première fois lui baiser les pieds : je lui demandai alors pour toute faveur, qu'il me fît connaître si c'était la volonté de Dieu que je continuasse à donner des missions, ou que je me retirasse au couvent pour vaquer davantage à l'oraison : « Vous êtes un soldat destiné à mourir sur la brèche, me répondit-il : donnez des missions. » Et en effet, je mourais sur la brèche après avoir célébré, prêché et dressé une solide batterie contre l'enfer, je veux dire le Chemin de la Croix.

Je repris peu à peu mes sens, mais j'étais roué, et comme il n'y a dans ce pays ni médecins, ni médicaments, mes compagnons jugèrent bon de me faire transporter dans un lieu voisin, en ajustant un siège sur deux brancards, et ils dirent à ceux qui avaient refusé de faire la paix : « Puisque nous partons d'ici, désolés à cause de vous qui n'avez pas voulu faire la paix, aidez-nous à porter notre père Missionnaire. » Et tous s'offrirent ; le Loup à son tour me prit sur ses épaules, mais après avoir fait quelques pas, il se mit à crier : « Arrêtez ! arrêtez ! » On mit bas le siège, puis il fit écarter tout le monde et me dit : « Pourtant, mon Père, Dieu me dit de ne pas faire la paix. » — « Ah ! mon fils, le diable vous le dit; mais Dieu ordonne le contraire. » — « S'il me l'ordonne, je veux le faire pour l'amour de Dieu ; » et cela dit, il tira son arquebuse en l'air, en criant : « Vive la paix ! » Tous les autres déchargèrent également leurs armes en criant à leur tour : « Vive la paix ! » C'est ainsi que les Corses manifestent leur joie. Le jour suivant, un père Capucin vint me dire que la paix avait été conclue entre tous. Voilà comment la chute d'un Saul a converti le Loup en Agneau ; mais frère Léonard n'est pas devenu Paul, il est au contraire plus misérable que jamais[1].

Après vous avoir conté cette anecdote, je vous accuse réception de votre excellente lettre du 14 septembre passé ; quoique l'excellentissime Commissaire me l'ait envoyée aussitôt qu'il l'eût reçue, par un malheur ordinaire dans ces contrées elle ne m'est parvenue que hier, 12 de ce mois.

J'ai rendu grâce de bon cœur à la divine Providence d'avoir inspiré à nos Sérénissimes Seigneurs la pensée

(1) Le même fait est rapporté avec quelques variantes dans la *Vie*, part. I. chap. 15, page 156.

de procurer à la Corse un si grand bien ; elle m'en avait aussi suggéré le désir, ainsi que je l'ai écrit à l'excellentissime Commissaire. Mais si l'on considère attentivement la bulle du Souverain Pontife, qui ordonne qu'aussitôt après sa réception, elle soit mise à exécution, il est manifeste qu'il faut user d'épikie : dans cinq ou six jours commence la récolte des châtaignes, et elle dure pendant tout le mois de novembre ; comme une bonne partie des habitants de la campagne en fait sa nourriture habituelle, il ne peut se faire qu'ils laissent là une occupation aussi nécessaire, pour se livrer à des exercices de piété ; même les jours de fête, dès qu'ils ont entendu la messe, ils vont en campagne, parce que s'il vient à pleuvoir, ce fruit est perdu. Jusqu'à la mi-décembre dure l'ensemencement dans les plaines, autre besogne que ces pauvres gens ne peuvent omettre. Ainsi donc il me semble que l'époque la plus propice serait la dernière quinzaine de décembre, de sorte qu'on en reviendrait au projet que j'ai déjà exposé à l'excellentissime Commissaire, projet d'après lequel la lecture des Capitules imprimés aurait lieu le premier jour de l'an, non seulement dans toutes les plébanies, mais aussi dans les autres lieux, et serait suivie du *Te Deum* en action de grâces de la pacification générale de ce Royaume ; il est certain que cette cérémonie publique, universelle et si solennelle, aurait de bons effets et ferait impression sur tout le monde.

Je suis présentement de passage dans la plébanie de Rogna, où je séjourne dans un couvent de pères Capucins, pour soigner ma santé. J'écris à l'excellentissime Commissaire de m'envoyer une embarcation quelconque à Campoloro pour aller à Bastia, et conférer avec lui. Je mettrai toujours mon sentiment au-dessous du sentiment des autres. — Vive Jésus !

Avec cela, si les motifs que j'ai indiqués ne sont pas

suffisants pour lever le doute en question, il suffit d'écrire deux mots à l'Eminentissime Cardinal Secrétaire d'Etat, qui vous obtiendra aussitôt l'agrément du Saint-Père.

Pardonnez si je vous écris par l'entremise d'un de mes compagnons ; je ne pourrais faire usage de ma main sans m'incommoder gravement. — Vive Jésus !

LVIII[1].

CIRCULAIRE ADRESSÉE AUX HABITANTS DU ROYAUME DE CORSE.

Il leur explique les motifs de son départ.

[*Fin de l'année 1774.*]

Mes bien-aimés Fils, (je vous appelle mes Fils à cause de l'amour paternel que je nourris pour vous tous au fond du cœur) ; mes bien-aimés Fils, ne vous étonnez pas en apprenant que je me suis embarqué pour la terre ferme, comme si par là j'avais montré peu d'inclination ou de bonne volonté à continuer l'œuvre des missions dans l'intérêt de vos âmes : cette supposition serait une infâme calomnie et un véritable mensonge. L'unique motif de mon absence momentanée de la Corse, c'est de me guérir du mal que je me suis occasionné en faisant une chute à Fiumorbo. De l'avis unanime des hommes de l'art, je pourrais difficilement travailler pendant l'hiver prochain avec cette vigueur qu'exigent les fonctions du missionnaire, et d'ailleurs l'air de la terre ferme, croit-on, me sera beaucoup plus favorable. Mais aussi-

(1) 57e de l'édit. ital.

tôt que j'aurai repris mes forces, je reparaîtrai au milieu de vous pour consoler toutes les populations qui désirent le bienfait de la mission.

On m'a conseillé de faire la présente circulaire qui est adressé à tous les plébans, pour être lue au prône, et cela dans le but d'imposer silence aux interprétations malveillantes qui seraient de nature à détruire le bien qui s'est fait jusqu'à ce jour.

Tout en me recommandant aux prières de tous, je vous serre tous sur mon cœur avec le désir de vous revoir, d'abord ici-bas, et surtout là-haut, en Paradis. — Vive Jésus!

LIX[1].

A M. AUGUSTIN GAVOTTI.

Moyens de réprimer les écarts de quelques prêtres et religieux en Corse.

Du couvent de la Paix [Gênes ... décembre 1744].

MONSIEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Pour vous obéir, je vous exposerai brièvement mon sentiment touchant le remède à opposer au mal provenant des prêtres et des religieux dissolus du Royaume.

Qu'on écrive à M. le Commissaire d'appeler près de lui les quatre Provinciaux des Ordres existant dans l'île, savoir des Observantins, des Récollets, des Capucins et des Servites, et que de la part du Sérénissime

(1) 54e de l'édit. ital.

Gouvernement il les invite à adresser une circulaire aux couvents de chaque province. Dans cette circulaire, ils rappelleraient, en premier lieu, l'indult et le pardon général accordé par le Trône Sérénissime à tous les religieux qui, dans le passé, soit en actes, soit en paroles, soit par écrit, ont violé le respect dû au Prince; puis ils énonceraient que si, à l'avenir, quelqu'un ose se permettre de pareils écarts, on procèdera contre lui avec la dernière rigueur (ils intimeraient ici les châtiments qu'ils jugeraient les plus expédients); que si, après les admonitions voulues, il n'y avait pas d'amendement, les Provinciaux en feraient part soit au Commissaire de Bastia, soit au Sérénissime Gouvernement à Gênes, afin que le coupable fût exilé à perpétuité du royaume. Que le Commissaire ajoute même que, s'il a connaissance certaine que les Provinciaux ne remplissent pas leur devoir, on écrira à Rome, soit aux Généraux, soit à la sacrée Congrégation, soit même à notre saint Père le Pape, pour qu'on leur inflige le châtiment qu'ils méritent. Qu'on leur donne l'assurance toutefois qu'on n'en viendra au châtiment que pour autant que le délit sera bien constaté. Enfin que les Provinciaux exhortent tous leurs religieux à calmer et à réconcilier les esprits désunis, soit par de pieux discours, soit en invitant le peuple à aimer la paix et à la propager dans tout le royaume.

Si ces circulaires sont rédigées en termes pressants et énergiques, elles feront impression. Il serait bon qu'elles dussent passer sous les yeux du Commissaire avant d'être expédiées.

Pour ce qui concerne les prêtres séculiers, que le Commissaire s'entende pareillement avec les évêques, et que ceux-ci fassent chacun une circulaire qu'ils adresseraient aux plébans de leurs diocèses; les plébans réuniraient tous les curés et autres ecclésiastiques

de leur circonscription, pour leur en donner lecture en commun. Si les évêques ont du zèle, ils en diront beaucoup plus que je ne pourrais en suggérer, mais qu'ils recommandent surtout aux curés d'instruire ces pauvres gens, et après leur avoir enseigné les choses nécessaires, de leur inculquer l'amour de la paix et le respect pour le Prince. Que M. le Commissaire fasse entendre d'une manière convenable aux évêques qu'il lui serait agréable de voir ces circulaires, pour en envoyer une copie à Gênes, et qu'ils sachent que s'ils ne châtient pas les prêtres délinquants, la sacrée Congrégation en sera informée, pour que le délit ne reste pas impuni.

Voilà une ébauche tracée à la hâte, du sentiment que vous désirez connaître; je n'ai pas le temps de lui donner une meilleure forme. Mais *intelligenti pauca*.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre confrère en Jésus-Christ,

Fr. Léonard, missionnaire.

LX[1].

A M. BARTHÉLEMI CAROGGIO, SECRÉTAIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES.

Rapallo, le 19 janvier 1745.

Monsieur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je vous envoie l'incluse de l'excellentissime Seigneur Commissaire de Bastia, afin que vous la fassiez voir au sérénissime Doge, ainsi qu'aux sérénissimes Collèges, et qu'après avoir examiné, ils prennent leurs mesures. J'ai prévu depuis longtemps que, sans déployer une force imposante, on aurait difficilement recouvré les tailles, que les troubles se seraient aggravés, et que le danger de révolte n'était pas chimérique, mais fort probable. J'ai tout exposé dans mon rapport qui a rencontré peu de credit : ma plus grande peine serait de voir s'effectuer la ruine qui a été prévue. Pour moi, j'espère que j'aurai le même mérite que si la Corse tout entière était soumise et pacifiée, et je prierai Dieu tout particulièrement pour qu'il nous accorde cette grâce ; mais je crains de n'être pas exaucé.

Je ne perds pas de vue l'affaire concernant votre famille. Priez pour moi comme je prie pour vous. Vive Jésus !

De Votre Seigneurie,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard, missionnaire.

(1) 44e de l'édit. ital.

P. S. Quand vous aurez fait usage de l'incluse, je désire que vous me la renvoyiez.

XLI[1].

AU PÈRE JEAN-BAPTISTE DE VARALLO, LECTEUR DE THÉOLOGIE ET VICAIRE DES RÉCOLLETS, A ROME.

Quatre fondements de la paix du cœur.

Sestri, le 17 mai 1745.

Mon cher père en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

J'écris au quêteur de saluer de ma part les religieuses de Sainte-Catherine et de leur dire que je prierai de bon cœur pour sœur Dominique qui nous est si affectionnée. Si vous voyez encore le révérendissime père Assistant, présentez-lui mes saluts affectueux et remerciez-le de l'intérêt qu''il me porte. Sanctifiez toutes ces religieuses de la Fara et qu'elles prient pour moi, comme je prie pour elles.

Quant au carême à prêcher à Varallo, pour maintenant je drai : Ne le faites pas, mais tâchez de bien posséder d'abord votre Carême et vos instructions, et vous ferez ensuite le double de bien ; un autre motif qui me fait pencher pour la négative, ce sont les guerres ; mon chez Père, n'y allez que lorsque tous ces troubles auront cessé.

Quant à la conférence spirituelle que nous avons eue

(1) 21e de l'édit ital.

en voyageant ensemble, je ne puis me rappeler sur quoi elle a roulé; mais d'après l'indication que vous me donnez, je crois qu'il s'agit des fondements que je me suis proposé pour conserver la paix du cœur, sans laquelle on ne peut rien faire de bon ni pour soi, ni pour les autres. Il y en a quatre. Le *premier*, c'est d'être mort au monde, aux créatures, à soi-même et à tout ce qui n'est pas Dieu ; il faut tenir son cœur tellement dégagé des choses terrestres, qu'on ne fasse pas plus de cas de tout ce qui n'est pas Dieu ou ne se rapporte pas à Dieu, que d'un grain de sable. Le *second*, c'est de vivre dans un abandon parfait entre les bras de la divine Providence, et de regarder tous les événements de chaque jour, grands ou petits, fâcheux ou agréables, comme autant de dispositions de cette Providence paternelle qui le veut ou le permet ainsi, en tenant pour certain que c'est ce qu'il y a de mieux et de plus convenable, tant pour la gloire de Dieu que pour notre salut. Le *troisième*, c'est d'aimer les peines, soit intérieures, soit extérieures, de chérir l'abjection, les mépris et l'abandon des créatures ; le paradis du ciel consiste dans les jouissances, le paradis terrestre dans les souffrances; s'il vient un dégoût pour les infirmités, les mépris, les peines, aussitôt un regard vers Jésus, qui eut pour compagnons intimes le mépris, la douleur, la pauvreté au plus haut degré. Le *quatrième*, s'est de ne pas entreprendre beaucoup de choses à la fois, quelque bonnes qu'elles soient, mais seulement celles que comportent notre ministère, conformément à l'ordre de l'obéissance ; surtout de ne pas agir avec précipitation, avec impétuosité, mais posément et modestement ; cette modestie doit briller dans les paroles, dans les gestes et dans toutes les démarches...

Je vous envoie ces règles telles que je me les suis tracées dans mes Résolutions ; j'en fais chaque jour le

sujet de mon examen, et je trouve toujours y avoir manqué en quelque chose. J'espère que vous les mettrez à profit mieux que moi. Priez pour moi.

A vous de cœur,

Fr. Léonard.

LXII[1].

A M. CAROGGIO, SECRÉTAIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES.

Le Saint exprime sa joie et ses remercîments au sujet de la cérémonie solennelle qui avait été célébrée en l'honneur du très saint Nom de Jésus.

Levanto, le 2 juillet 1745

Monsieur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je n'ai point d'expression assez forte pour rendre la joie que mon cœur a éprouvée, en apprenant la cérémonie solennelle qui a été célébrée dans cette capitale en l'honneur du très saint Nom de Jésus, le jour du saint Précurseur, qui est en même temps le protecteur de la sérénissime République[2]. Maintenant je mourrai content, car ce tribut d'hommages rendus par les sérénissimes Collèges à l'auguste, à l'adorable Nom de Jésus est à mes yeux un gage assuré de liberté pour notre sérénissime République. Que l'enfer frémisse, que les

(1) 45e de l'édit. ital.

(2) Le fait dont il est parlé ici est cité dans la *Vie*, part. I. ch. 14. Pag. 137.

ennemis aiguisent leurs tranchants; au seul cri de VIVE JÉSUS ! nous les verrons humiliés, défaits et mis en déroute; oui, j'espère qu'on verra se vérifier en notre faveur cette parole : *In nomine Jesu, omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum, ac insuper omnium inimicorum nostrorum.* Le Ciel tout entier est engagé par motif de reconnaissance à défendre cette ville, qui *ne rougit pas de son Evangile,* mais qui est fière de porter sur son front, comme un joyau précieux, l'auguste Nom de Jésus. Je me plais à croire que toutes les hiérarchies célestes ont fait écho, en cet heureux jour, aux vœux et aux prières ferventes que tous les citoyens adressaient à la fois au Très-Haut, mêlant aux démonstrations imposantes de l'artillerie leur cri mille fois répété de Vive Jésus ! Vive Jésus ! Qui donc pourrait douter que les bénédictions ne doivent pleuvoir par milliers sur notre sérénissime Etat ? C'est un sentiment constant de mon vénéré patron, saint Vincent Ferrier, que tous les biens dont nous jouissons sur la terre, toutes les influences salutaires qui nous viennent du ciel, que tout, en un mot, est dû au très saint Nom de Jésus : *Omnes virtutes quas Deus posuit in herbis, verbis, stellis et constellationibus, omnes sunt in hoc nomine Jesu.*

Ma plume voudrait en dire davantage et mon cœur s'y laisserait aller par une sympathie trop partiale; mais la crainte de vous fatiguer me porte à clore cette lettre par une très humble supplique, que je vous prierai, si ce n'est pas abuser de votre complaisance, de mettre sous les yeux du sérénissime Doge et des sérénissimes Collèges. C'est que ce nom sacré qu'ils ont exposé à la vénération publique, sur toutes les portes de la ville, il faudrait qu'ils l'imprimassent, si c'était possible, en lettres d'or dans leurs cœurs, qu'ils l'eussent continuellement sur la langue, et qu'à l'ouverture de leurs Séan-

ces, ils élevassent d'abord leur esprit vers Dieu, pour implorer son assistance par cette oraison jaculatoire : « Mon Jésus, miséricorde! » et la récitation de l'antienne et de l'oraison du saint Nom de Jésus. Il est sûr et certain que la lumière du ciel descendrait aussitôt, et grâce à cette divine lumière ils saisiraient avec plus d'assurance, dans leurs déterminations, ce qui est juste, équitable et opportun : *Petite et accipietis*. Qu'ils ne méprisent pas cette humble invitation, qui, si elle est agréée, peut enfanter un si grand bien pour la chose publique.

En dernier lieu, je désire que Votre Seigneurie daigne remercier de ma part ces sérénissimes Seigneurs de la consolation qu'ils ont procurée à leur pauvre serviteur, ainsi que de l'édification souverainement salutaire qu'ils ont donnée à tous les peuples qui leur sont soumis. Grâce à un si bel exemple, tous les fidèles redoubleront de dévotion envers le très saint Nom de Jésus, ils l'invoqueront souvent, et par suite ils se sauveront; car c'est de ce Nom qu'il est écrit que *quiconque l'aura invoqué, sera sauvé*.

Saluez de ma part, avec une affection toute spéciale, l'excellentissime Paul-Jérôme Pallavicini, qui a été particulièrement le promoteur de cette œuvre si glorieuse pour Dieu.

Je vous laisse uni au Cœur de Jésus, et je suis en tout et pour tout,

De Votre Seigneurie illustrissime,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LEONARD DE PORT-MAURICE,
missionnaire récollet.

LXIII[1].

BENOIT XIV AU PÈRE LÉONARD, A GÊNES.

Nouveaux excès commis par les Corses. — Impossibilité d'y reprendre les missions pour le moment.

Rome, le 7 août 1745

BENEDICTUS PAPA XIV.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem.

Nous vous accusons réception de votre lettre du 12 du mois dernier, et en réponse nous vous dirons que les nouvelles que nous avons reçues de différentes sources sont en tout point parfaitement conformes à celles que vous nous transmettez, savoir, que les Corses se sont livrés à de plus grands excès encore depuis les missions; c'est pour cela qu'on n'a pas jugé opportun le retour des missionnaires dans ce pays. Vous faites très bien de vous remettre entre les mains de Dieu; quand il sera apaisé, il ne manquera pas d'inspirer au gouvernement de vous permettre d'y retourner, et de laisser un libre cours aux missions.

Nous tenons note de ce que vous dites, dans la même lettre, des diocèses d'Aléria et de Nebbio. Nous vous remercions de ces renseignements, et nous les mettrons à profit en temps opportun.

Priez et faites prier Dieu pour nous. Nous vous donnons, à vous et à vos compagnons, la Bénédiction Apostolique.

Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem, die

(1) 1re de Benoît XIV dans l'édit. ital.

septima Augusti, millesimi septingentesimi quadragesimi quinti, Pontificatus Nostri anno quinto.

LXIV[1].

AU PÈRE PIERRE DE VICOVARO, RÉCOLLET, A ROME.

Désir du ciel, et conformité héroïque du Saint à la volonté de Dieu. — Succès prodigieux de la mission de Ravenne.

Argenta, le 24 janvier [*1746*].

Mon très cher Père en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Je reçois votre chère missive ici, à Argenta, dans le diocèse de Ravenne; je vous remercie des nouvelles que vous me donnez du scrutin. Ce matin, jour de la fête de votre patronne sainte Agnès, je dirai la messe pour vous, mon révérend Père; mes compagnons vous accorderont un *memento* particulier, et frère Diégo fera la communion à votre intention; souvenez-vous aussi de moi le jour de mon saint Vincent Ferrier; d'ailleurs, mon cher Père, nous approchons de plus en plus du port; j'ai accompli mes soixante-dix ans, et vous avez quelque chose de plus que moi; je ne croyais jamais de vivre aussi longtemps, et maintenant, je soupire après la patrie pour jouir pleinement de Dieu. Je vous avouerai, mon révérend Père, que c'est à vous que je suis redevable de la belle vertu de conformité à la volonté de Dieu : lorsque nous étions encore simples clercs, je vous dis un jour, dans une de nos conférences

(1) 2e de l'édit. ital.

spirituelles, que j'avais jeté les yeux sur la vertu d'espérance, et vous me répondites que vous faisiez vos délices de la conformité à la très sainte volonté de Dieu; votre choix me plut, et, en effet, j'y trouve mon paradis sur la terre; aussi suis-je disposé, avec l'aide de Dieu, à accepter même l'enfer, moins la perte de la grâce, si je savais que telle fût la volonté de Dieu; car il me semble que même en enfer je jouirais du paradis, en mettant ma complaisance à voir s'accomplir sur moi l'adorable volonté de Dieu. Embrassons-la donc de bon cœur, de quelque manière, sous quelque forme, dans quelque circonstance qu'il plaise à Dieu de la manifester, en répétant souvent : *Fiat in me, de me, circa me, et circa mea omnia, sanctissima, amabilissima et perfectissima voluntas Dei, nunc et in perpetuum.*

Quant à mon retour à Rome, j'ai écrit au Révérendissime Père qu'un signe de sa part suffit pour que je quitte tout, et que je me mette en route, à moins que je ne sois retenu par un ordre contraire de notre Saint-Père, comme celui qui m'a été donné touchant les missions de Ravenne et d'Argenta; mais aussi la volonté de Dieu se manifeste clairement en cette circonstance; vous ne pouvez vous imaginer les énormes péchés qu'on empêche et le grand bien qui se fait. A Ravenne, il y avait quarante-quatre ans qu'il n'y avait eu de mission; nous y trouvâmes une grande ignorance des choses nécessaires au salut, car peu assistaient aux instructions sur la doctrine chrétienne; je criai, je tempêtai : maintenant tout le monde y va, non seulement la populace, mais les personnes les plus notables. Ce bon archevêque en éprouve une extrême satisfaction. La mission dura trente-cinq jours; tous firent leur confession générale et mirent leur conscience en règle. Chaque soir, dans toutes les maisons, on récite le rosaire. Une grande partie des notables et bon nombre de personnes du

peuple, après le coucher du soleil, vont faire le Chemin de la Croix à l'église des frères mineurs Observantins; le jour, ce sont les femmes qui s'y réunissent en nombre prodigieux, et cela tous tous les jours, ce qui n'est jamais arrivé ailleurs. On y voit aussi d'autres religieux, car les plus grands fruits ont été opérés parmi les nobles, les ecclésiastiques et les réguliers; on y a vu des conversions merveilleuses. Le Viatique est escorté par des centaines de flambeaux, tandis qu'auparavant il était porté mesquinement. Tous ont mis le Nom de Jésus sur leurs portes; beaucoup l'ont tracé en lettres d'or; c'est d'un effet ravissant. Nous sommes à trente-quatre milles de Ravenne, et cependant il en est venu une compagnie nombreuse pour assister à la bénédiction qui s'est donnée à Argenta; nous n'avons pu nous empêcher de pleurer en voyant la ferveur de ces braves gens.

Il y aurait bien d'autres choses à dire, mais je n'en ai pas le temps. Je vous assure que depuis trente-huit ans que je m'emploie dans les missions, je ne crois pas en avoir fait d'aussi fructueuses. Aidez-moi donc à en rendre grâce à Dieu.

Nous demeurerons encore ici trois jours, pour achever la récolte, puis nous irons à Massa, dans le diocèse d'Imola, et après une mission de dix-huit jours, nous passerons à Ferrare pour contenter l'Eminentissime Crescenzi, qui nous attend avec impatience. Je le saluerai de votre part.

Pendant tout le carême, je m'emploierai à procurer des secours spirituels à ces bonnes religieuses, et je ferai connaissance avec votre livre sur la sainte Vierge, car pour le moment, je n'en ai pas le temps; je dois faire chaque chose à la hâte : je prêche trois fois le jour, je confesse, je règle une foule de difficultés qui se présentent à chaque instant : avec tout cela, vous pensez bien que mon temps s'envole. J'en dérobe un peu à la nuit;

mais nous sommes dans des pays si froids, que ce n'est pas là une légère pénitence. Nous nous donnons la discipline chaque nuit, mais l'incommodité la plus grande est celle du froid, quoique l'amour-propre s'aide le plus qu'il peut. Les demandes pour après Pâques sont nombreuses ; mais je suis dans une indifférence complète, et sauf un ordre du Pape, j'espère que nous nous reverrons à Rome.

Saluez pour moi le nouveau Directeur, à qui j'écrirai en son temps. Je vous embrasse dans le Seigneur, mon Révérend Père, et je suis

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

FR. LÉONARD.

LXV[1].

AU CARDINAL CRESCENZI, ARCHEVÊQUE DE FERRARE.

Observations touchant les exercices spirituels à donner au peuple.

Du couvent des Observantins de Bologne,
le 29 septembre 1746.

EMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

J'ai éprouvé une extrême satisfaction en lisant la lettre de Mme votre mère, qui assure qu'elle est très contente sous tous les rapports. Que Dieu en soit loué !

(1) 30e de l'édit. ital.

S'il ne doit pas y avoir de sermon, c'est bien : autrement, mon compagnon, qui est le père Jérôme, est remis ; voilà deux jours qu'il est sans fièvre, et j'espère que nous partirons après la solennité de notre père saint François pour la mission de Château-Saint-Pierre.

Pour ce qui est des exercices spirituels dont Votre Eminence me parle, je lui dirai ouvertement mon avis, et elle le pèsera dans l'oraison. Il est certain que ces exercices donnés à une réunion d'hommes en retraite, ayant tout le loisir de faire les méditations, avec les examens, les réflexions et les lectures spirituelles, sont très salutaires en tout temps ; et, à Ferrare, il y a toute facilité à cet effet, vu qu'on y possède les Pères de la Mission et les Pères de la Compagnie de Jésus, qui, chaque année, s'emploient à donner ces retraites. Mais les exercices spirituels qui se donnent à tout le peuple, ne pouvant se faire avec le recueillement et les autres dispositions voulues, laissent tout le monde froid et produisent peu d'effet, comme l'expérience nous l'enseigne, à moins qu'ils ne se fassent immédiatement après la mission, alors que le peuple est déjà touché, et plein de ferveur, de manière que chaque parole porte coup. C'est en pareille circonstance qu'ils ont eu lieu à Rome, dans l'église de Saint-Charles-au-Corso, c'est-à-dire immédiatement après la mission, et on en a réellement retiré beaucoup de fruit. Je serais donc d'avis que dans un an, si Dieu nous prête vie, on fît une nouvelle mission de dix jours, et ensuite huit jours d'exercices spirituels, comme cela s'est pratiqué à Saint-Charles, d'autant plus que tous n'ont pas pu jouir de la mission qui a été donnée dans votre cathédrale ; aussi faudrait-il choisir un temps où l'on pût prêcher sur la place ; on pourrait faire encore une ou deux processions de pénitence, les rues de la ville étant très propres à cela. De cette façon, je crois qu'il en résulterait un bien univer-

sel. Tel est mon avis, que du reste j'abandonne en tout et pour tout à votre sage discernement.

Je voulais vous entretenir d'autre chose, mais je n'ose me confier au papier ; je prie l'Ange Gardien de vous faire pénétrer ma pensée, et je demande votre bénédiction, en me déclarant,

De Votre Eminence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
missionnaire.

LXVI[1].

Abominations commises par les troupes autrichiennes à Gênes, pendant l'occupation. — Réparation publique. — Piété du peuple Génois. Du projet de déclarer l'Immaculée-Conception article de foi. — Sentiments des cardinaux. — Plan d'un concile général sans frais et sans déplacement. — Dispositions des Universités, des Ordres religieux et des États catholiques. — Travaux dans le but de préparer la définition ; — autorité de saint Thomas. — Cette définition sera le commencement d'une ère de paix et de prospérité.

[.... *décembre 1746.*]

Quant au triomphe de l'Immaculée Conception qui a été célébré à Gênes, je vous en écris séparément afin de m'épancher plus à l'aise. Je vous avoue que ce n'est

(1) 26e de l'édit. ital.

Cette lettre dans le manuscrit, non plus que dans l'édition italienne, ne porte ni suscription ni date. Il est assez manifeste qu'elle s'adresse à un prélat, vraisemblablement à un évêque, mais on ne sait lequel. Il est moins difficile d'en fixer approximativement la date, d'après les circonstances auxquelles elle fait allusion ; une seule suffit : l'auteur, en

pas sans une vive consolation que j'ai appris la délivrance de cette ville, mais ma joie a été troublée par une lettre qu'écrit un religieux, lequel dit avoir été témoin oculaire de ce qu'il raconte : il fait, en versant des larmes, la description des profanations commises dans les églises, et ce qui m'affecte le plus, contre les images de la très sainte Vierge. Je ne vous rapporte pas les particularités, parce qu'elles sont trop affreuses; je crois que depuis la venue du Fils de Dieu sur la terre, l'auguste Vierge n'a jamais subi de pareils outrages. Oh ! les scélérats!... Oh! les scélérats !...

Je me console en voyant que ce bon Archevêque, qui est tout plein de zèle, répare ces indignités par autant d'hommages ; et il faut en convenir, la piété est en honneur à Gênes, particulièrement dans la classe noble. Lorsqu'on y fit la mission [1], les Génois donnèrent dans des excès de dévotion. La bénédiction eut lieu à Bisagno, hors des murs, et l'on calcula que l'auditoire dépassait le chiffre de cent mille personnes. Cette foule compacte ressemblait à une mer. Je recommandai la quête pour le vaisseau de course contre les Turcs, et l'on recueillit six mille livres; ils construisirent une galiote qu'ils nommèrent Saint-Léonard ; elle vole sur la surface des flots avec la rapidité d'une flèche : et c'est elle qui fait enrager les Anglais, en amenant au port, sous leurs yeux, des bâtiments chargés de provisions.

Mais la chose du monde qui me tient le plus à cœur,

commençant, exprime sa joie au sujet de la récente délivrance de la ville de Gênes : or, on sait que c'est en 1746 que cette ville fut prise et occupée pendant trois mois par les troupes autrichiennes, et qu'elle fut délivrée la nuit du 10 décembre (Voyez appendice III). C'est donc vers la fin de 1746 que la lettre fut écrite.

« Cette lettre est devenue célèbre, dit Mgr Malou, qui la cite, parce qu'on la considère comme l'expression d'un esprit prophétique. » — Voyez la lettre 30e et les notes, ci-dessus, p. 466.

(1) La mission dont il est question est celle de 1744.

c'est que votre illustrissime et révérendissime Seigneurie m'aide à réparer les énormes outrages qui se commettent contre notre auguste Mère. Je voudrais que de la lune qui est sous ses pieds, on fît un diadème au grand mystère de son Immaculée Conception, et que ce mystère fût déclaré article de foi. Ne vous effrayez pas de cette idée, comme s'il s'agissait de tenter l'impossible. Cette impossibilité imaginaire est précisément l'entrave qui enraie la conclusion de l'affaire la plus importante du monde. Grâce à Dieu, la question est beaucoup plus avancée qu'on ne se l'imagine : jugez-en par ces détails confidentiels que je vais vous communiquer.

Lorsque le pape Clément XII, de sainte mémoire, daigna m'accorder le Bref relatif aux Indulgences du Chemin de la Croix, Bref qui a été dans la suite confirmé par le Pape actuel, j'eus la hardiesse de lui demander en grâce de vouloir bien déclarer de foi le grand mystère. Je rencontrai les difficultés accoutumées, et ne pouvant obtenir toute la consolation que je désirais, je demandai la permission de sonder, à cet égard, le sentiment des Cardinaux ; le Saint-Père me l'accorda. Je les vis l'un après l'autre, et tous ceux qui étaient à Rome se montrèrent unanimement enclins à favoriser la pieuse croyance, excepté un seul, que le Seigneur rappela à lui.

Le conseil le plus sage et le plus solide fut celui que me donna le cardinal Impériali[1], d'heureuse mémoire, qui dans ses affaires marchait plus de la tête que des pieds : « Ecoutez, mon Père, me dit-il ; il y en a qui

(1) Impériali, Joseph-René, noble Génois, savant et administrateur distingué, s'illustra par les services signalés qu'il rendit au Saint-Siège dans les diverses missions dont il fut chargé. Créé cardinal en 1690 par Alexandre VIII, il prit part à l'élection de cinq Papes, entre autres à celle de Clément XII, où il ne lui manqua qu'une voix pour être élu. Il mourut à Rome en 1733, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

pensent que le Pape ne peut pas définir ce mystère sans le concours d'un concile général. Eh bien ! sans vouloir contredire cette opinion, je vais vous suggérer le moyen d'assembler un concile sans frais. Vous tous, Observantins, Récollets, Conventuels et Capucins, qui êtes répandus dans le monde entier, obtenez de vos Généraux qu'ils écrivent à tous les Provinciaux, pour leur dire d'engager les évêques à adresser tous ensemble, en même temps, des instances au Saint-Père, afin qu'il définisse ce grand mystère. Soyez assuré qu'à très peu d'exceptions près, vous les trouverez tous bien disposés : et voilà le concile réuni. Allez voir les Ambassadeurs des Couronnes, et tâchez d'obtenir qu'ils écrivent à leurs Souverains, afin que ceux-ci fassent la même démarche. »

J'y allai ; ils écrivirent, et toutes les Puissances sont réellement bien disposées.

Ajoutez que toutes les Universités ayant fait vœu de défendre ce privilège de la très sainte Vierge, vous les aurez toutes avec vous; les chefs de tous les Ordres religieux (un seul excepté), sont aussi favorablement disposés, et si vous en voulez davantage, toutes les Républiques, tous les Etats catholiques, avec toutes les villes qu'ils renferment, les archiprêtres, plébans, curés et fidèles de tous lieux, tous vous prêteront un concours empressé. Voilà donc que toute l'Eglise le veut. Vive donc l'Immaculée Conception de notre auguste Reine !

Je parlai de cette grande entreprise au cardinal Belluga, qui m'embrassa; il écrivit en Espagne, et ce pays s'est mis tout en émoi, et la Congrégation de l'Immaculée Conception qui y est érigée a chargé notre Commissaire des Indes de faire une dissertation, pour démontrer que ce mystère est susceptible d'être prochainement défini : on a imprimé la dissertation, et un

grand nombre d'exemplaires en ont été envoyés à Rome. Ce qu'il dit est bien; mais on désirait quelque raison plus concluante. J'engageai un abbé vénitien, bon théologien, versé dans la connaissance de l'histoire et du dogme, et dont Clément XI s'est servi pour défendre la bulle *Unigenitus*, je l'engageai, dis-je, à traiter ce sujet; il y a travaillé pendant dix ou douze ans, et son œuvre est très estimée de tous les savants qui l'ont lue; il se tient prêt pour toute occasion, ayant réussi à éclaircir tous les points.

Et comme le respect qui est dû à l'angélique Docteur saint Thomas en refroidit plusieurs, il est bon que vous sachiez que, quand l'éminentissime Crescenzi était à Paris en qualité de Nonce, je lui écrivis que les manuscrits de saint Thomas se trouvant à la bibliothèque royale de cette ville, il fît examiner de quel sentiment était le saint Docteur. Il s'acquitta de cette recherche avec diligence, et nous envoya des extraits munis du sceau royal, où l'Ange de l'école déclare la sainte Vierge exempte de tout péché, tant actuel qu'originel[1]. C'est ce qu'affirment également beaucoup d'anciens ouvrages existant dans diverses bibliothèques et particulièrement dans celle du Vatican.

Que voulons-nous de plus? Prions donc avec ins-

(1) Mgr Malou, en traitant du sentiment de saint Thomas tonchant l'Immaculée-Conception (Tom. 2. p. 464), cite des textes pour et contre, tirés parfois d'un même ouvrage. Puis il ajoute : « J'avoue que je ne » puis résoudre cette difficulté, qui me porte à croire que saint Thomas, » dans cette question, peu éclaircie de son temps, a flotté et passé d'une » opinion à l'autre. On remarque le même phénomène dans les écrits et » dans l'histoire de saint Bonaventure qui fut son contemporain. Mais » les disciples de saint Thomas ont pu soutenir légitimement que le » docteur angélique était, au fond, contraire au privilège. L'ensemble de » ses doctrines conduit à cette conclusion; et les passages qui nient » l'Immaculée-Conception, sont postérieurs à ceux où il l'affirme. » (Ibid. p. 471).

tance, afin que l'Esprit saint inspire à notre saint Père le Pape la volonté de s'occuper avec ardeur de cette œuvre d'une si grande importance, d'où dépend le repos du monde; car je tiens pour une chose très certaine que si l'on rend cet honneur insigne à la souveraine Impératrice du monde, on verra à l'instant se rétablir la paix universelle. Oh! quel grand bien! Oh! quel grand bien!... Un jour je lui en parlai, et je lui fis observer qu'il s'immortaliserait sur la terre, et qu'il acquerrait une brillante couronne de gloire dans le ciel; mais il est nécessaire qu'un rayon de lumière descende d'en haut; si cela ne vient pas, c'est signe que le moment marqué par la Providence n'est pas encore arrivé, et il faudra continuer à patienter en voyant un monde si bouleversé. Avec cela on éprouve toujours quelque plaisir à en parler, et à défaut de mieux, on a du moins obtenu qu'il y eût chapelle cardinalice le jour solennel de l'Immaculée Conception[1].

Je termine en priant votre Seigneurie illustrissime et révérendissime de se joindre à moi; et en conséquence de me promettre d'être tout particulièrement dévouée à ce saint mystère, afin que, quand nous serons là-haut, nous puissions dire : « Mère bien-aimée, j'ai plaidé votre cause. »

Que notre signe de ralliement soit celui-ci : Chaque fois que vous entendrez sonner l'heure, récitez un *Ave Maria,* et si vous vous trouvez en compagnie, dites-le de cœur, puis faites un acte de félicitation, en disant :

(1) Déjà anciennement, il y avait Chapelle Cardinalice ou assistance en chœur de tous les cardinaux à l'office de ce jour; mais le Pape Benoît XIV, pour augmenter la solennité de cette fête, ordonna, par une Constitution apostolique du 26 novembre 1742, qu'il y aurait, ce jour-là, *Chapelle Papale* dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. — C'est apparemment à cette Constitution que le Saint fait allusion, et il est vraisemblable, d'après sa lettre, qu'il en fut le promoteur. — Voyez Moroni, *Dizion.* vol. 9, p. 97 et vol. 15, p. 147.

« Je me réjouis, auguste Vierge, de ce que vous êtes tout immaculée, toute pure, toute sainte, et je vous aime comme ma bien-aimée. »

Oh ! que de bien il en résultera pour votre âme !

LXVII[1].

AU PÈRE JEAN-BAPTISTE DE VARALLO, RÉCOLLET, GARDIEN DU COUVENT DE SAINTE-MARIE, A PONTICELLI.

Le Saint est demandé de toutes parts pour donner des missions. Son amour pour la retraite.

[*Bologne ?*] *le 24 décembre* [*1746*].

MON BIEN CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Je vous remercie de l'avis, et vous saurez de plus que, non seulement notre révérendissime Supérieur, mais le Saint-Père lui-même s'est inquiété des vives instances qui lui sont faites pour ces missions, et a écrit à l'éminentissime Crescenzi que finalement je n'étais pas un être nécessaire ; il a jugé bon aussi que, pour me débarrasser, je renvoyasse les solliciteurs à ses pieds, quoique depuis il ait accédé aux demandes des Evêques d'Ancône, de Spolète et de Todi ; ces Messieurs de Terni ont atteint leur but, grâce à l'intervention de l'éminentissime Cardinal Protecteur, et enfin le révérendissime Supérieur lui-même a dit à Mgr Belmonte qu'après la mission de Terni nous pourrons facilement aller à Civita-Castellana ; l'évêque de Narni m'a déjà envoyé

(1) 22e de l'édit. ital.

son vicaire-général, je suppose bien qu'il ne manquera pas de faire encore d'autres démarches ; enfin notre Provincial m'écrit qu'il satisferait volontiers les religieuses de Riéti, lesquelles demandent que je leur donne les exercices spirituels. — Je me laisse ballotter çà et là par la divine Providence, et si elle dispose que je n'aille pas à Rome, je m'en réjouirai, car j'en ai de la répugnance pour plusieurs motifs, quoique je sois tout prêt à obéir. Cependant j'irais bien plus volontiers à Saint-Ange pour vaquer en repos aux saints exercices, et si vous êtes rétabli, comme je le crois, nous nous y reverrons. Je ferai à Rome toutes les diligences possibles pour obtenir cette consolation ; étant entré dans ma soixante-douzième année, je voudrais me préparer de plus près au grand passage.

Priez pour moi.

FR. LÉONARD.

LXVIII[1].

AU PÈRE PIERRE DE VICOVARO, RÉCOLLET, A ROME.

Occupations du Saint.

Du couvent du Saint-Esprit de Ferrare, le 14 mars 1747.

MON BIEN CHER PÈRE EN JÉSUS-CHRIST,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Je reçois le brevet en question pour consoler ce

(1) 5e de l'édit. ital.

pauvre religieux ; je vous en remercie ; n'omettez pas de remercier M. l'abbé Masotti, que je ne manquerai pas de recommander à Dieu en même temps que Mgr le Cardinal.

Hier matin, je suis allé chez notre Eminentissime Archevêque[1], qui m'a prêté votre ouvrage ; pour lui, il n'a pas le temps de le lire, étant surchargé d'occupations dans les commencements de son administration. Quant à moi, je le lirai pendant la Semaine Sainte, que je passerai en retraite dans la Chartreuse, pour y faire les exercices spirituels, après quoi je vous écrirai. Maintenant je fais le tour des monastères ; il s'y fait beaucoup de bien, mais c'est une besogne plus fatigante que celle des missions. Dieu soit loué en tout !

Quant à mon retour, il est suspendu par le Pape ; je vous en dirai davantage après ma retraite ; entre temps recommandez moi au Seigneur afin qu'il me détache de tout, et que je ne désire autre chose que la bienheureuse vision de Dieu et de notre très sainte Mere. Vive Jésus !

FR. LÉONARD.

(1) Le cardinal Crescenzi, Marcel, d'abord légat de Ferrare, et devenu, en 1746, archevêque de la même ville.

LXIX[1].

A MADAME LA DUCHESSE STROZZI, A ROME.

Lettre de condoléance au sujet de la mort de son frère, le cardinal Acquaviva. — Réflexions sur la vanité de tout ce qui passe.

De la Chartreuse de Ferrare,
le 29 mars 1747.

MADAME,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je viens vous exprimer la part que je prends à la perte douloureuse que vous avez faite dans la personne de votre Frère[2], et vous consoler en même temps, par la pensée que sa longue maladie supportée avec résignation est un gage assez manifeste de son salut éternel. Je ne manquerai pas de secourir cette chère âme par beaucoup de prières et de bonnes œuvres : c'est un devoir pour nous, à cause qu'il a été si longtemps protecteur de notre Ordre ; mais d'ailleurs l'attachement particulier que j'ai eu pour sa personne, et l'affection spéciale qu'il m'a toujours témoignée, m'obligent de faire beaucoup plus, et je le ferai.

Je désire d'un autre côté, que nous tirions profit pour nous-mêmes de cet événement, en réfléchissant que les dignités, les honneurs, les richesses ne sont qu'un peu de fumée. *Quod æternum non est, nihil est* : « Ce qui n'est pas éternel est pure vanité. » Vous avez toujours été bonne, Madame; mais avec de pareils exemples sous

(1) 78e de l'édit. ital.

(2) Le cardinal Acquaviva, Trojano, qui fut honoré pendant sa dernière maladie de la visite du Pape Benoît XIV. Voyez la note, page 458.

les yeux, je voudrais que vous devinssiez sainte. Vos frères ont pris les devants; tôt ou tard, il nous faudra les suivre.

J'espérais me trouver bientôt à Rome pour vous consoler en personne; mais pour le moment, Dieu ne le permet pas. — Je ne vous oublierai pas dans mes prières, car je m'intéresse à votre âme autant qu'à la mienne.

Que le Seigneur vous bénisse!

De Votre Excellence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
missionnaire.

LXX[1].

AU PÈRE JEAN-BAPTISTE DE RAPALLO,
AU COUVENT DU MONT, A GÊNES.

Intérêt que prend le Saint au sort de la République de Gênes
Conseils pieux.

De la Chartreuse de Ferrare,
le 1er avril 1747.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Que la grâce de l'Esprit saint soit dans votre cœur.

Je me suis renfermé avec mes compagnons dans cette chartreuse de Ferrare, pour y vaquer avec plus de

(1) 24e de l'édit. ital.

calme aux saints exercices ; après la retraite, le père Jérôme m'a fait voir votre chère missive, et j'ai été consolé d'apprendre que les affaires de notre Sérénissime République prennent une meilleure tournure. Je ne cesse de la recommander à Dieu et à la puissante Vierge Marie, notre Reine, qui est tenue de protéger cette ville. Qu'on soit certain qu'en persévérant dans la pratique de la pénitence et la fuite du péché, on sera infailliblement victorieux. Suggérez, mon Père, à tous ceux que vous voyez, de réciter, soir et matin, les trois *Ave Maria* que j'ai tant recommandés, pour honorer l'Immaculée Conception, et pour remercier la très sainte Trinité de tous les dons et de toutes les grâces dont elle a comblé notre auguste Reine ; qu'ils fassent ensuite un acte de contrition sur les péchés passés, avec un ferme propos de ne plus pécher à l'avenir, ayant soin de se confesser à cette fin tous les quinze jours au moins ; et qu'ils soient persuadés que la sainte Vierge sera leur porte-enseigne, qu'ils se rendront formidables à leurs ennemis, qu'ils auront un courage de lion, et que mille combattants en mettront dix mille en déroute, s'ils invoquent tous ensemble, à chaque rencontre, d'une voix haute et retentissante, le très saint Nom de Marie, par le cri : *Vive Marie!* Le soir, en se retirant dans leurs logements, qu'ils récitent le rosaire : et les voilà en sûreté sous le manteau tout-puissant de Marie.

Ce que je vous écris, suggérez-le aux capitaines, aux colonels, aux gonfalonniers et autres officiers de troupes et de régiments ; ils éprouveront les effets du puissant patronage de notre auguste Reine.

Après Pâques, je ferai deux missions dans le diocèse de Ferrare, et puis, par ordre de notre Saint-Père, j'irai travailler dans le diocèse de Bologne ; je ferai recommander à Dieu chaque jour tous les soldats qui observeront ces pieuses pratiques en l'honneur de Marie

et qui exposent leur vie pour notre Sérénissime République. Je prierai d'une manière particulière pour nos Sérénissimes Seigneurs, afin que la sainte Vierge répande sur eux l'esprit de prudence, qui doit les diriger dans ces délibérations si graves et si délicates, d'où dépend la tranquillité publique.

Priez pour moi.

Fr. Léonard, missionnaire.

LXXI[1].

AU PÈRE PIERRE DE VICOVARO, RÉCOLLET, A ROME.

Témoignages d'amitié.

[*Spolète, le 27 octobre 1747.*]

Mon bien cher Père en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus et de la très sainte Vierge Marie soit dans votre cœur.

Je reçois votre chère missive et je me réjouis de vous savoir parfaitement guéri.

Demain, jour des saints Simon et Jude, on commencera la mission dans la ville de Spolète où nous nous trouvons. Aidez-moi de vos prières, afin que tout ce peuple se convertisse et qu'on empêche une multitude de péchés. Je ferai tous mes efforts pour aller consoler les bonnes religieuses de Fara, mais je vois qu'il survient à l'improviste des obstacles qu'on ne peut décliner.

Travaillez toujours à faire rendre grâces à la très

(1) 6e de l'édit. ital.

sainte Trinité des immenses faveurs dont elle a enrichi notre auguste Reine, et vous en aurez beaucoup de mérite. — Dites au père Joachim que je consolerai la religieuse au sujet de laquelle il m'a fait écrire. — Salut au père Directeur, à frère Etienne et à tout le monde.

Vive Jésus !

Votre tout dévoué en Jésus-Christ,

Fr. Léonard.

Dites à frère Etienne que je suis passé par Monté-falco, et que si je m'étais souvenu du nom de la religieuse qu'il m'a recommandée, je l'aurais contentée.

LXXII[1].

AU MÊME.

Regrets de ne pouvoir donner la mission dans le diocèse de Lanciano.

Narni, le 24 septembre 1748.

Cher Père en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Vous aurez la bonté de faire savoir à Mgr Valenti que j'aurais la plus grande envie de donner mes soins aux populations du royaume de Naples, vu que je les ai trouvées si dociles et si bien disposées dans l'expérience que j'en ai faite à Arpino et à Aquila; mais que

(1) 7e de l'édit. ital.

dans les circonstances présentes on ne peut y songer. Après Narni on va à Amélia, et à cause de la vendange, on ne pourra commencer que le 10 du mois d'octobre prochain ; puis l'évêque du lieu voudrait qu'à la suite de la mission on donnât les exercices spirituels aux prêtres, et ainsi presque tout le mois sera consacré à travailler dans cette ville. — Après Amélia, notre Général s'est engagé vis-à-vis de l'Eminentissime Delci pour la Sabine, et l'on ne sait combien de missions il voudra avoir, et voilà que nous touchons aux fêtes de Noël.

Aller ensuite dans les Abruzzes pendant l'hiver, c'est chose moralement impossible pour des hommes qui marchent nu-pids..... — Après Pâques, si tant est que nous soyons encore de ce monde, l'Eminentissime Crescenzi nous réclame pour son diocèse ; il m'a déjà écrit deux fois et j'en ai compassion, parce que c'est une province qui se trouve dans une extrême désolation. Ainsi vous voyez qu'à l'heure qu'il est il n'y a pas moyen de satisfaire Mgr l'Archevêque de Lanciano. — Je me laisse guider par la divine Providence, n'ayant d'autre but que d'accomplir la très sainte volonté de notre Dieu.

La religieuse que vous m'avez recommandée m'a écrit, mais je ne lui ai pas encore donné satisfaction, parce que cette semaine, depuis la bénédiction qui a eu lieu dimanche, est consacrée aux curés et autres ecclésiastiques ; demain, je leur ferai un discours mystique et moral sur les devoirs qu'ils ont à remplir; si je réussis à gagner les confesseurs, le bien de la mission est assuré. Je leur donnerai ensuite un *triduum* d'exercices spirituels ; Mgr l'Evêque réunit à cette fin les curés de tout le diocèse. — La semaine prochaine je m'occuperai des religieuses; il y a cinq monastères. Avec les scrupuleuses, il faut bien trancher et couper

court, autrement on n'en finirait jamais; cependant votre protégée sera traitée plus posément..... Mais croyez-moi, c'est toujours là le plus terrible casse-tête; tout pour Dieu ; allons en avant.

Recommandez-moi au Seigneur, mon révérend Père, et souvenez-vous que nous approchons de la patrie. Que celui qui y arrivera le premier, prie pour son compagnon. Vive Jésus !

Votre tout dévoué en Jésus-Christ,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE.

LXXIII[1].

AU CARDINAL CRESCENZI, ARCHEVÊQUE DE FERRARE.

Regret de ne pouvoir se rendre immédiatement à ses désirs. — Il le félicite de ce qu'il se livre à la prédication.

Narni, le 27 septembre 1748.

EMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

J'ai reçu enfin la réponse de l'Eminentissime Cardinal Delci, qui persiste à vouloir que nous donnions des missons dans la Sabine, son diocèse ; il voit à regret que nous allions à Amélia, et il me prie, après avoir terminé dans cette ville, de me transporter à Monte Rotondo; notre Général, d'un autre côté, m'adresse l'incluse, d'où vous pour rezconclure que, d'ici à Pâques, il n'y a pas

(1) 31e de l'édit. ital.

moyen d'aller dans votre diocèse. Il faut bien que nous nous conformions à la très sainte volonté de Dieu ; mais soyez assuré, Monseigneur, que mes compagnons aussi bien que moi, nous ne désirons rien tant que de vous rendre service, et moi-même, quand le moment opportun sera venu, je prierai notre Général de le trouver bon, si toutefois la bonté de Dieu nous conserve la vie, car la monture se fait vieille, et avance à grands pas vers l'éternité.

Je ne cesse de vous recommander et de vous faire recommander à Dieu, pour qu'il vous assiste en toutes choses. Je me réjouis d'apprendre que vous vous exercez à la prédication ; car pour les non-sens que vous craignez de commettre, je dis qu'ils produiront plus de fruit que les belles tirades des éloquents prédicateurs. Que Dieu daigne vous soutenir et vous donner la grâce de sanctifier votre diocèse !

Je termine en implorant votre bénédiction, et j'ai l'honneur d'être,

De Votre Eminence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
Missionnaire.

LXXIV[1].

AU MÊME.

Plan des Missions qui doivent être prêchées à Rome.

Du couvent de Saint-Bonaventure, à Rome, le 21 mai 1749.

Eminentissime et revérendissime Seigneur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je viens, après un long silence, vous exposer le plan de nos missions, qui commenceront à la suite de l'octave de saint Pierre. On en fera trois en plein air : la première sur la place Navone, la seconde au Transtevère et la troisième sur la place d'Espagne : on consacrera trois semaines à chaque mission, savoir, quinze jours de prédication et huit jours en permanence au confessionnal ; elles dureront ainsi jusqu'à la mi-septembre, après quoi auront lieu les exercices spirituels dans sept églises successivement, pendant une semaine dans chaque église, de sorte qu'on atteindra la mi-novembre ; durant ce mois, nous serons six ou sept missionnaires dans différentes églises, et, vers la fête de Saint-Thomas, on fera un triduum et on donnera la bénédiction. — Après Noël, on fera le tour des oratoires pour y poser le Chemin de la Croix, et y introduire la pratique de la petite couronne de l'Immaculée-Conception ; on exhortera tous les hommes à se réunir au moins chaque vendredi de l'année, vers le soir, pour faire ensemble le Chemin de la Croix, et le dimanche soir, pour faire la méditation. Je

(1) 32e de l'édit. ital.

m'occupe à ce sujet d'un opuscule qu'on fera imprimer.

Voilà un vaste plan de bataille tout arrangé pour faire la guerre à l'enfer; mais, sans le secours de Dieu, on ne fera rien de bon, et par conséquent, on a besoin de beaucoup de prières. Il est de fait que le peuple romain se montre très avide de ces missions; et l'on espère que si l'on ne fait pas tout le bien possible, on gagnera du moins quelques âmes à Dieu.

Votre Eminence est attendue à Rome avec impatience, surtout par moi et par mes compagnons, et l'on désire savoir quand vous arriverez. — J'ai fait visite à Madame votre Mère, et je lui ai trouvé une santé florissante et vigoureuse; je me suis réjoui de la voir en si bon état et plus adonnée que jamais aux œuvres de piété. Daigne le Seigneur vous la conserver longtemps!

Frère Diégo prie tous les jours pour Votre Eminence; c'est ce que font aussi tous les religieux de ce couvent, et moi surtout qui suis entièrement à vous de cœur, et qui désire vous voir arriver au comble de la vraie sainteté.

Je baise la pourpre sacrée et je reste avec respect,

De Votre Eminence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
Missionnaire.

LXXV[1].

LETTRE DE BENOIT XIV A SAINT LÉONARD, A ROME.

Il veut contribuer à réparer le dommage causé par l'incendie au couvent de Saint-Bonaventure.

Castel Gandolfo, le 1er juin 1749.

Nous avions déjà appris l'incendie qui a éclaté au couvent de Saint-Bonaventure, et nous en avons été fort peiné. Nous avons cependant éprouvé quelque consolation en lisant la lettre de notre bon père Léonard, où il nous détaille les circonstances du fait, circonstances dans lesquelles reluit manifestement la miséricorde de Dieu. — Il faut songer à réparer le dommage : nous y contribuerons bien volontiers pour une somme de cent écus (environ cinq cent cinquante francs), que nous verserons aussitôt que nous serons de retour à Rome ; ce sera l'avant-veille de Saint-Pierre. Le couvent peut compter sur ce petit secours.

Tout en me recommandant aux prières du bon père Léonard et de ses confrères, je leur donne à tous la Bénédiction Apostolique.

(1) 2e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

LXXVI[1].

LETTRE DU MÊME AU MÊME.

Erection du Chemin de la Croix au Colisée. — De deux opuscules du Saint. — Difficultés au sujet de la dénomination d'*Amants de Jésus*.

Castel Gondolfo, le 22 juin 1749.

Nous avons reçu les pièces envoyées par notre bon père Léonard, et nous les lui retournons, après les avoir lues à notre grande satisfaction.

Si Mgr le Vice-Gérant est absent de Rome, il ne peut manquer de rentrer bientôt. Que le père Léonard ait soin de se rendre chez lui, de lui montrer les pièces, et de se concerter avec lui, autant que de besoin, pour la bonne disposition du matériel, et pour l'exécution de la grande œuvre[2].

Quant aux deux ouvrages, l'un sur la pratique du Chemin de la Croix[3], et l'autre concernant la Congrégation des Amants de Jésus[4], si la doctrine ne présente pas de difficulté et reçoit l'approbation du Maître du Sacré Palais, nous ne voyons pas ce qui pourrait en retarder l'impression. Sur ce point cependant, c'est à ce censeur qu'il faut s'en rapporter.

Nous comprenons la difficulté qu'il éprouve au sujet du titre de Congrégation *des Amants de Jésus* : nous n'ignorons pas non plus les critiques suscitées par la

(1) 3e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

(2) Il s'agissait de l'érection du Chemin de la Croix au Colisée et de la construction des quatorze petites chapelles ou stations, qu'on y voit aujourd'hui.

(3) Voyez au tome IV des *Œuvres complètes*.

(4) Voyez au tome IV, *Inst. et règles de la Cong. des Amants de Jésus*, dédiées au pape Benoît XIV en date du 10 juin 1749.

dénomination de Compagnie de Jésus; nous en avons lu, dans les *Vindiciæ societatis Jesu*, du père Sforza Pallavicini, depuis cardinal, la défense et les répliques.

La critique se réduisait à dire que ces Pères s'appropriaient, comme leur appartenant exclusivement, un nom qui pouvait, qui devait être commun à tous les Ordres religieux.

Cela étant, si aujourd'hui on voit paraître une congrégation intitulée des Amants de Jésus, ceux qui ont critiqué ou qui critiquent le nom de Compagnie de Jésus, devront être satisfaits, puisqu'ils reconnaîtront que les Pères de la Compagnie ne se sont pas emparés de leur titre d'une manière tellement exclusive, qu'il ne soit encore permis à une Congrégation de prendre le nom d'Amants de Jésus. Quoi qu'il en soit de cette réflexion, on pourrait proposer le titre de *Serviteurs de Jésus et de Marie.* Mais alors il faudrait s'attendre aussitôt aux réclamations des Peres Servites. Ou bien on pourrait ajouter au titre de la nouvelle Congrégation un mot, savoir : *Amants de Jésus et de Marie*[1], ou enfin laisser simplement le titre tel qu'il est, *des Amants de Jésus.*

Que le père Léonard retourne donc chez le Maître du Sacré-Palais, qu'il lui communique nos réflexions, et qu'il s'entende avec lui; car nous avons une estime particulière pour ce religieux-là.

S'il plaît à Dieu, nous serons jeudi soir à Rome. Vendredi après dîner, à l'heure accoutumée, que le père Léonard vienne nous voir; car dimanche prochain, nous ne serons pas au palais du Quirinal, mais à Saint-Pierre, ayant intention, ce jour-là, de chanter la messe dans la basilique de Saint-Pierre et de rester au Vatican pour dîner.

(1) Cet avis du savant Pontife a été adopté.

Nous nous recommandons à vos saintes prières en vous donnant la Bénédiction Apostolique.

LXXVII[1].

A MGR LE VICE-GÉRANT DU CARDINAL-VICAIRE, A ROME.

Touchant le Chemin de la Croix érigé au Colisée et la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie.

[*Rome,.... 1749.*]

Frère Léonard présente ses humbles respects à Mgr le Vice-Gérant et lui envoie le mémoire avec le rescrit du Saint-Père. Je croyais avoir laissé cette pièce sur la table de Sa Sainteté, mais, sans y faire attention, je l'avais fourrée dans ma manche ; je vous l'envoie donc, pour que vous en fassiez l'usage que vous jugerez nécessaire.

A cette occasion, je vous prierai de cultiver la bonne intention qu'a le Saint-Père de donner un Bref pour faire du Colisée un sanctuaire véritable et permanent ; il serait à désirer qu'à cet effet, par un écrit signé de sa main, il fît don du Chemin de la Croix et du parterre du Colisée à la Congrégation des *Amants de Jésus et de Marie :* ceux-ci pourvoiraient à tout à leurs frais, et auraient à cœur de mener les choses à bonne fin, d'autant plus que cette Association va toujours en augmentant et se recrute de personnes aisées.

Un autre conseil que je me permettrai de vous donner, Monseigneur, c'est que vous fassiez savoir au

(1) 59e de l'édit. ital.

juste aux confrères ce qui reste à payer, et que vous ayez un livre où tout soit exactement annoté; de leur côté, ils tiendront note de toutes les aumônes reçues, et tous les quinze jours, ils vous soumettront leur registre ; de cette façon, on marchera d'accord et Dieu sera glorifié.

Je vous baise humblement la main et vous prie, Monseigneur, d'agréer mes hommages.

Votre très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard de Port-Maurice,
Missionnaire récollet.

LXXVIII[1].

A MGR BELMONTE, CAMÉRIER SECRET DU PAPE.

Il s'agit d'un projet de Bref sur les couvents de Retraite des Récollets.

[*Rome, ...*]

Monseigneur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit dans votre cœur.

Ne vous ayant pas trouvé chez vous, je supplée à ma visite manquée en vous écrivant.

Je me suis présenté à notre Révérendissime Commissaire-Général, que j'ai trouvé fort enclin à pousser notre affaire en avant. On a modifié les deux points en question ; dans le second, afin d'indiquer l'idonéité des Discrets, on a ajouté quelques mots qui l'éclaircissent

(1) 40e de l'édit. ital.

suffisamment, comme vous le verrez sur la feuille ci-jointe que je vous envoie.

Le quatrième point, qui parle de l'expulsion, a été totalement renouvelé; c'est lui-même qui l'a dicté; seulement j'ai ajouté à la fin quelques mots qui étaient indispensables, ainsi que vous le verrez pareillement.

Du reste, le Révérendissime Général prête la main à tout ; reste maintenant que notre cher et affectionné Mgr Belmonte veuille bien nous faire la grâce de donner le pas à notre affaire sur celle des Portugais, en y consacrant toutefois le temps nécessaire. En effet, les Portugais sont loin d'ici, et les complications de leur affaire exigent qu'elle soit pesée à loisir... Nous, au contraire, nous touchons à son cœur, et il peut nous contenter sans se donner de peine. J'espère qu'afin de tranquilliser tous ces religieux, il nous accordera la faveur que je réclame.

Quand vous aurez fait la minute, Monseigneur, il suffit que vous me fassiez signe, et je viendrai au jour et à l'heure qui vous iront le mieux.

Je vous envoie ci-joint les deux Oraisons qui ont pour objet d'obtenir de vivre saintement, dans une résignation absolue à la très sainte volonté de Dieu, au milieu même du tumulte des affaires, et de faire une sainte mort, ce point capital d'où dépend notre éternité. Notre Saint-Père en fait usage et s'en trouve très bien ; j'espère qu'il en sera de même de vous, Monseigneur, à qui frère Léonard se donne de tout cœur.

LXXIX[1].

AU MÊME.

[*Rome, . . . 1750*].

Frère Léonard salue humblement Mgr Belmonte, et ayant appris que Sa Sainteté veut bien admettre au baisement des pieds tous les membres votants du Chapitre Général, dimanche prochain, il désire savoir si cela aura lieu le soir ou dans la matinée ; car si c'était le matin, il anticiperait sa visite au Palais, et se présenterait demain soir, c'est-à-dire à l'heure accoutumée, vers six heures, afin de lui suggérer quelques points très importants pour le bien commun de notre Ordre. Souffrez, pour l'amour de Dieu, que je vous occasionne ce dérangement, qui peut engendrer un très grand résultat pour la gloire de Dieu ; quand vous aurez la réponse du Saint-Père, ayez la complaisance de m'en onner avis pour ma gouverne...

(1) 42e de l'édit. ital.

LXXX[1].

AU MÊME.

Du couvent de Saint-Bonaventure,
le 25 janvier 1751.

Que la grâce de l'Esprit saint soit toujours avec vous. Frère Léonard, missionnaire, présente ses humbles hommages à Mgr Belmonte et lui fait savoir qu'ayant été hier, à l'heure accoutumée, à l'audience du Saint-Père, Sa Sainteté lui a ordonné d'avoir une conférence avec Monseigneur; en conséquence, il désire savoir s'il pourrait se présenter demain vers dix heures, ou si Monseigneur préfère un autre moment. Pour la réponse, qu'il ne se gêne pas; il peut la donner de vive voix au père Joachim qui lui remettra ce billet. — Il prie Monseigneur d'agréer son respect.

LXXXI[2].

LETTRE DE BENOIT XIV A SAINT LÉONARD, A ROME.

Le Pape lui envoie le Bref en faveur de son Institut.

[*Rome*], *26 mars 1751.*

Nous envoyons à notre bon Père Léonard notre Bref original sur les couvents de Retraite des Récollets

(1) 38e de l'édit. ital.
(2) 4e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

italiens. Il pourra le faire lire, s'il le juge opportun ; il pourra en outre le faire imprimer, s'il le trouve bon, ce serait chose très convenable : il nous dira à quoi il se décide, dimanche prochain.

En attendant, nous lui donnons, à lui et à ses confrères, la Bénédiction Apostolique.

LXXXII[1].

A MGR BELMONTE.

Il le prie de traduire le Bref en italien.

[*Rome, . . . 1751.*]

Frère Léonard salue très humblement Mgr Belmonte et, par l'entremise de Mgr Millo, lui envoie quelques exemplaires des brefs imprimés, en le suppliant de se donner la peine d'en faire une traduction italienne. En guise de préambule, il faudrait dire la bienveillance que notre Saint-Père porte à notre pauvre Institut, et rappeler sommairement les faveurs qui lui ont été accordées par Alexandre VII, Innocent XI, Clément XI et Innocent XII, puis le reste à la lettre, en conservant les formules finales qui terminent les Brefs, selon les idées précisément que le Seigneur vous a inspirées et que vous m'avez communiquées... Mais le point essentiel, c'est que les besoins pressants de l'Institut portent Monseigneur à faire trêve pour l'amour de Dieu, à toute autre occupation, afin de nous rendre ce service. — Demain nous commençons la lecture de nos statuts, et

(1) 41e de l'édit. ital.

il serait bon que, cette lecture terminée, on pût lire immédiatement après le bref imprimé et sa traduction, conformément à ce qui a été convenu avec le Saint-Père. — Je me sers de Mgr Millo qui est venu chez moi pour l'affaire des missions... Lundi matin, je tâcherai de me présenter en personne avant neuf heures. Ayez compassion de nous, pour l'amour de Dieu.

LXXXIII[1].

AU CARDINAL CRESCENZI, ARCHEVÊQUE DE FERRARE.

Témoignages d'amitié. — Ses travaux.

Du couvent de Saint-Bonaventure,
le 10 avril 1751.

EMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Votre Eminence est sans doute étonnée, et elle a sujet de l'être, de ce que j'ai été si négligent à lui écrire; cependant les sentiments affectueux que j'ai toujours éprouvés pour votre personne, Monseigneur, ne sont pas refroidis, et s'il faut apporter quelque excuse, je vous dirai que les fatigues de l'Année-Sainte qui vient de s'écouler, n'y ont pas été pour peu de chose. Mais Dieu a été glorifié : beaucoup de personnes sont venues tout exprès de pays très éloignés pour faire avec moi leur confession générale, et beaucoup d'âmes égarées sont rentrées dans la bonne voie. Puis, j'ai été voir

(1) 33e de l'édit. ital.

trois fois Madame votre bonne Mère, pour avoir des nouvelles de votre Eminence, et, par malheur, je ne l'ai jamais trouvée au logis; elle était allée visiter ses églises accoutumées. Ce matin pourtant, j'ai eu occasion de m'entretenir avec elle; je l'ai trouvée plus forte et mieux portante que jamais, et j'en ai rendu grâces à Dieu.

En outre, je suis astreint à aller voir le Saint-Père tous les dimanches; j'en ai reçu l'ordre de satisfaire l'Archevêque de Lucques qui est impatient d'avoir nos missions; d'un autre côté, Mgr Millo, Dataire, veut que nous en donnions dans les Montagnes de Bologne, vers Scaricalasino, à la condition toutefois que, ces missions terminées, nous revenions aussitôt à Rome.

Je vieillis : ma voix est toujours la même, mais les forces ne sont plus ce qu'elles ont été. Hier j'ai fait un discours au Colisée où l'on a érigé un Chemin de Croix fort pieux; il s'y est trouvé une assemblée très nombreuse, et la componction fut grande. Ma voix vibrait comme il y a deux ans sur la place Navone; mais la lassitude fut plus grande. Je fus consolé pourtant en voyant que ce Colisée, qui n'était plus qu'un lieu banal, est devenu un Sanctuaire, vu que c'est le Chemin de Croix le plus fréquenté de Rome.

Je partirai pour Lucques immédiatement après les saintes fêtes de Pâques; on travaillera dans ce diocèse pendant trois mois environ, et pendant deux mois dans les Montagnes de Bologne. Lors de mon retour à Rome, Sa Sainteté veut que je passe par Bologne afin de consoler quelques pénitents qui se sont confessés à la mission dernière.

Le père Pierre et moi, nous sommes les deux plus vieux du Couvent, mais le père Pierre est beaucoup plus infirme que moi; nous prions Dieu l'un et l'autre pour qu'il vous assiste dans vos saintes fonctions,

Eminence; vous avez un lourd fardeau sur les épaules; mais nous espérons qu'il servira à vous faire obtenir un poste plus élevé en paradis.

En finissant, je vous prie, Monseigneur, de me donner votre sainte Bénédiction et d'agréer mes hommages.

De Votre Eminence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
Missionnaire.

LXXXIV[1].

A MGR BELMONTE, A ROME.

[*Florence, le 20 avril 1751.*]

MONSEIGNEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Je vous écris à la hâte, parce que je suis arrivé à Florence le jour même du départ de la poste, et à peine ai-je le temps d'écrire au Saint-Père; j'ai mis sous le même pli la lettre adressée à Mgr Millo, afin qu'il l'ait plus tôt; je dois lui écrire par rapport aux missions dans les Montagnes de Bologne.

Pendant le voyage que j'ai fait en voiture pour obéir au Saint-Père, j'ai lu le règlement pour l'établissement des Orphelins, et par conséquent pour le couvent des Quatre-Saints : j'ai admiré de plus en plus votre talent; impossible de faire mieux : grâces en soient rendues au Très-Haut.

(1) 43e de l'édit. ital.

Quand vous aurez fait imprimer le bref traduit, je désire en avoir au moins trois exemplaires. Demain je me rendrai chez le Ministre de la justice de la Régence, pour voir s'il lui répugnerait qu'il fût étendu aussi aux Couvents de Toscane, et je vous écrirai le résultat de ma démarche.

Je ne m'étends pas davantage pour le moment, parce que je n'en ai pas le temps. Je vous embrasse dans le Seigneur et vous prie d'agréer mes respects.

Votre très intime et très dévoué ami,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE,
Missionnaire Récollet.

LXXXV[1].

LETTRE DE BENOIT XIV A SAINT LÉONARD, A FLORENCE.

Il se recommande instamment à ses prières, le félicite, etc.

Rome, le 24 avril 1751.

Nous recevons une lettre du 20 de notre bon père Léonard, conjointement avec le livret des Constitutions des couvents de Retraite de la province de Toscane.

A propos des couvents de Retraite, nous vous faisons savoir que nous avons signé, ce matin, la grâce qui accorde les deux onces de plus au couvent de Saint-Bonaventure : ces deux onces jointes à l'autre eau qui devra être recouvrée, suffiront pour le jardin.

Ce serait vraiment un grand acte de charité, pour

(1) 5e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

lequel nous nous reconnaîtrions très obligés envers notre bon père Léonard, si, dans sa Solitude, il se souvenait de notre âme au saint sacrifice; car il n'y a pas d'homme au monde qui ait plus besoin que nous des prières des autres.

Cette malheureuse voiture qui, en dépit de la règle, conserve le régulier, est donc devenue une chaire d'où la parole de Dieu est annoncée? Je m'en réjouis beaucoup, beaucoup, comme aussi de tout ce que fait le père Léonard en voyageant de la sorte; car il paraît qu'il ne perd pas son temps, outre que la parole de Dieu est annoncée.

Nous songerons à ce que nous pourrons faire pour établir ici aussi une Solitude. — Que le père Léonard nous conserve son affection; nous lui donnons notre Bénédiction Apostolique en l'embrassant.

LXXXVI[1].

AU PAPE BENOIT XIV.

Remerciements. — Tracasseries de la Régence de Florence contre les religieuses; attachement des habitants pour le Saint. — Son arrivée à Lucques.

[*Lucques, le 15 mai 1751.*]

Très saint Père,

Que la grâce de l'Esprit saint soit toujours avec Votre Sainteté.

J'ai été agréablement informé par mon bienfaiteur

(1) 83e de l'édit. Ital.

particulier Mgr Belmonte, de la faveur spéciale que Votre Sainteté a daigné accorder à notre pauvre couvent de Saint-Bonaventure, je veux parler des exemptions de droits pour le plomb et l'étain nécessaires au conduit; il m'incombe l'obligation de vous remercier très humblement de tant de bontés, très saint Père, et, à cette occasion, je vous informerai de notre arrivée à Lucques.

Avant de partir de Floreuce, je n'ai pas peu travaillé dans cette ville; pour correspondre au zèle de l'Archevêque, je me suis employé à tranquilliser les religieuses ; j'ai visité une quarantaine de monastères environ, prêchant jusqu'à quatre ou cinq fois le jour; j'ai remédié à beaucoup de troubles, en les délivrant des appréhensions que leur causent les dispositions de la Régence; celle-ci ne veut plus qu'on reçoive des étrangères, et quant aux personnes de la ville, si elles veulent se faire religieuses, il faut qu'on les reçoive sans dot. Il est manifeste que le gouvernement est mu par un motif d'intérêt et tend à détruire peu à peu tous les établissements religieux. Pauvre Florence, dans quel misérable état elle se trouve!

A notre départ, pour éviter les rassemblements tumultueux, comme notre couvent est situé hors de la ville, nous sortîmes de fort bonne heure et nous suivîmes les murs d'enceinte en dehors; mais arrivés à la dernière porte voisine du fleuve, où nous devions descendre dans la nacelle, nous trouvâmes une foule compacte qui nous attendait, et ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à nous embarquer; alors, debout sur la poupe, je leur adressai une allocution pour les exhorter à fuir le péché et à fréquenter les sacrements, et après leur avoir fait faire à tous un acte de contrition, je les laissai fondant en larmes.

A notre entrée à Lucques nous vîmes venir à notre

rencontre quelques membres du Chapitre et un grand nombre de fidèles ; en même temps arriva l'archiprêtre de Scaricalasino, religieux Olivétain. La présence de ce dernier fut un sujet d'affliction pour les fidèles de Lucques, parmi lesquels le bruit se répandit aussitôt que l'Archiprêtre était venu pour nous emmener dans ses montagnes. Mais je leur fis entendre que pendant les mois de mai, de juin, de juillet et d'août tout entiers, je me consacrerais aux besoins de ce diocèse, et qu'au commencement de septembre seulement, nous nous rendrions à la paroisse de Scaricalasino ; on y fera trois missions, comme il a été convenu avec l'Archiprêtre. Il m'a cependant inspiré certaines appréhensions, en me faisant observer qu'ordinairement vers la mi-octobre les neiges commencent à tomber dans ces contrées-là ; mais de bons soldats ne doivent pas s'épouvanter pour si peu de chose, d'autant plus que l'usage s'est introduit de nos jours de faire la guerre même en hiver ; comment donc laisserions-nous de combattre contre l'enfer par crainte d'un peu de froid ?

Certaines circonstances ont empêché de commencer aussitôt la mission à Lucques ; on en fera cependant l'ouverture le jour de l'Ascension. Entre temps, je procure des consolations spirituelles aux religieuses ; car, dès mon arrivée, tous les couvents se sont mis en émoi. Mais que le terrain est bien plus ferme ici qu'à Florence ! On trouve quantité de religieuses d'une haute perfection : et ce qui ne contribue pas peu à un si grand bien, c'est la vigilance et le zèle de ce bon Archevêque.... (*Le reste manque.*)

LXXXVII[1]

BENOIT XIV A SAINT LÉONARD, A LUCQUES.

Réponse à la lettre précédente.

Rome, le 22 mai 1751.

Nous recevons votre lettre du 15. Nous avons fait pour le conduit d'eau dans votre couvent de Saint-Bonaventure ce qui avait été demandé, très disposé en outre à en faire autant en toute autre occasion.

Nous nous réjouissons du bien qui s'est fait à Florence. Pauvre ville, qui va toujours de mal en pis sous le rapport spirituel!

Quant à la ville de Lucques, il faut que son territoire soit bien agrandi depuis que nous l'avons vue, il y a des années, pour que vous y dépensiez trois bons mois. Mais comme nous désirons procurer une faveur à Scaricalasino et autres communes de notre diocèse de Bologne, ne laissez pas passer tout le mois d'août sans y commencer les missions : le climat est froid, et le froid s'y fait sentir assez tôt; la neige même y tombe de bonne heure. Puis il faut songer au retour à Rome, qui, pour bien aller, doit tomber dans l'été de saint Martin.

Continuez-nous vos bons sentiments; priez Dieu pour nous, et tout en vous embrassant, nous vous donnons à vous, à vos compagnons et à vos missions, la Bénédiction Apostolique.

(1) 6e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

LXXXVIII[1].

BENOIT XIV A SAINT LÉONARD, A LUCQUES.

Des missions du Saint et de son retour à Rome; — de ses pouvoirs

Castel Gandolfo, le 12 juin 1751.

Nous recevons votre lettre du 31 mai, et nous vous remercions de la charité que vous avez eue d'appliquer la messe pour nous le dimanche de la Pentecôte.

Nous nous réjouissons des succès de la mission, et nous applaudissons à la disposition où vous êtes de partir après l'Assomption pour aller à Scaricalasino et commencer la culture de notre vigne.

Pour ce qui est de votre retour à Rome, on ne vous fera pas la guerre pour quinze ou vingt jours de plus que ce qui vous a été accordé.

Reste le point concernant la faculté d'absoudre. Quant au pouvoir d'absoudre des censures contenues dans la bulle *In cœna Domini,* et des cas réservés au Saint-Siège, il est accordé à vos compagnons, en temps de mission et pendant le voyage, jusqu'à leur retour à Rome; pour vous, vous jouissez de ce pouvoir en tous temps et en tous lieux, comme aussi de la faculté d'absoudre le confesseur qui aurait absous son complice. Cette dernière faculté, vos compagnons ne l'ont pas; le cas se présentant en temps de mission, qu'ils vous renvoient le pécheur. Hors de temps de mission, donnez l'absolution à celui qui vient directement à vous; mais si quelqu'un vous est adressé par un tiers, dites-lui d'avoir recours à la Pénitencerie.

(1) 7e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

Faites prier et priez aussi vous-même pour nous. Nous vous donnons affectueusement la Bénédiction Apostolique.

LXXXIX[1].

AU PÈRE JEAN-BAPTISTE DE VARALLO, A ROME.

Il félicite les musiciens d'avoir assisté au Chemin de la Croix, et les exhorte instamment à contiuuer.

Lucques, le 21 juin 1751.

Très cher père en Jésus-Christ,

Que la paix de notre bon Jésus soit avec vous.

Oh! que votre lettre m'a fait plaisir en m'apprenant que le concours des fidèles s'est encore accru à l'exercice du Chemin de la Croix, grâce à l'assistance de Messieurs les musiciens. J'espère que le Ciel fera pleuvoir sur eux mille et mille bénédictions ; je les recommanderai à Dieu afin qu'il touche leurs cœurs, qu'il les dispose à faire de bonnes et saintes confessions, afin qu'après avoir célébré sur la terre les louanges du Seigneur, ils soient introduits dans la bienheureuse patrie, pour y devenir les compagnons des Anges, et chanter ces hymnes sans fin qui les rendront heureux pendant toute l'éternité. Je désire cependant qu'ils ne se bornent pas à rendre cet honneur aux Chemins de Croix de nos couvents ; j'aimerais beaucoup mieux encore qu'ils relevassent par leur présence le Chemin de la Croix du Colisée, où non seulement on honore la Passion du

(1) 25e de l'édit. ital.

Sauveur, mais on glorifie en outre des centaines et des milliers de courageux martyrs, qui ont arrosé cette terre de leur sang versé pour le nom de Jésus-Christ. Oh! que de grâces ils attireraient sur eux par l'intercession de ces glorieux martyrs qui ne manqueraient pas de les assister à l'heure de la mort! Invitez-les-y de ma part, mon révérend Père, et faites-leur une sainte violence; je leur en conserverai une grande obligation.

Je ne vous parle pas d'autre chose, parce que nous sommes assiégés de pénitents; il est certain que cette quatrième mission a été plus fructueuse que les trois qui l'ont précédée.

Le père Jérôme est tombé malade sur la fin; voilà cependant deux ou trois jours qu'il n'a plus de fièvre; demain on l'enverra en voiture à Camajore, où, le jour de Saint-Jean-Baptiste, on commencera la seconde mission qui sera suivie de deux autres. Et puis le Saint-Père m'écrit de Castel Gandolfo en m'enjoignant de partir après l'Assomption, pour commencer la première mission dans les Montagnes de Bologne le jour de Saint-Barthélemi. — Recommandez-nous à Dieu, et faites-nous recommander, afin que tout réussisse pour la plus grande gloire de ce Dieu infiniment bon.

Suggérez à ces Messieurs les musiciens qu'au moins le dimanche, où l'on a coutume de faire le Chemin de la Croix au Colisée vers les six heures, lorsque le soleil commence à baisser, ils veuillent bien l'honorer de leur concours; ils en auront beaucoup de mérite.

Et pour éviter la critique au sujet des femmes, je vous prie, mon révérend Père, d'aller trouver l'éminentissime Cardinal-Vicaire, de lui présenter mes respects, et de le supplier, de ma part, d'empêcher que les femmes n'aillent faire le Chemin de la Croix à l'entrée de la nuit. Que Messieurs les musiciens soient prévenus

qu'il convient de prendre cette mesure pour ne pas s'exposer aux quolibets des Romains.

Je vous écris à la hâte, parce que les pénitents m'attendent. — Vive Jésus !

Votre très affectionné en Jésus-Christ,

FR. LÉONARD, pécheur.

XC[1].

BENOIT XIV A SAINT LÉONARD, A LUCQUES.

Il se félicite du succès de la mission de Lucques. — Les Francs-Maçons démasqués à Naples.

Rome, le 3 juillet 1751.

Nous avons reçu votre lettre du 9; c'est avec une vive satisfaction que nous voyons la ville de Lucques si bien profiter de la mission. Nous espérons qu'il en sera de même des autres lieux de ce diocèse et enfin de nos montagnes de Bologne.

Nous nous flattons d'avoir rétabli la paix dans la maison de la Mission, à Monte Citorio, ce qui préoccupait vivement notre bon père Léonard.

Nous espérons aussi avoir ouvert les yeux à ce bon roi de Naples, relativement à la société des Francs-Maçons, qu'il avait imprudemment laissée s'insinuer dans sa capitale, où ils s'étaient multipliés jusqu'au nombre de neuf mille, à ce qu'on dit.

Il faut combattre pour Dieu, parce que Dieu n'abandonne point ceux qui combattent pour lui.

(1) 8e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

Nous finissons en donnant à notre bon père Léonard et à toute sa suite la Bénédiction apostolique.

XCI[1].

LE MÊME AU MÊME.

Il lui envoie un exemplaire de la Bulle contre les Francs-Maçons. Des missions du Saint.

Rome, le 17 juillet 1751.

Nous recevons une lettre du 9 courant de notre bon père Léonard ; nous nous félicitons avec lui des fruits qu'il continue à produire dans les missions, et nous en bénissons Dieu sans cesse.

Nous lui envoyons ci-joint un exemplaire de la Bulle que nous avons publiée contre les Francs-Maçons. Nous recevons à ce sujet d'excellentes nouvelles de Naples : le roi des Deux-Siciles a pris à cœur d'extirper et d'abolir tout à fait dans ses Etats cette secte infâme.

Nous sommes heureux d'apprendre que notre bon père Léonard tâche de se mettre en mesure de pouvoir se trouver dans les Montagnes de Bologne, à la fête de Saint-Barthélemi, pour y donner les missions auxquelles nous prenons un intérêt particulier. Nous sommes fâché de ne pouvoir répondre aux désirs pressants de la duchesse de Massa et de la ville de Sarzane; mais comme nous avons disposé de vous pour la partie susdite de notre diocèse de Bologne, nous ne sommes plus en état de pouvoir changer d'avis.

Nous vous remercions des prières particulières que

(1) 9e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

vous faites faire pour nous; nous nous y recommandons de plus en plus, en vous donnant, à vous et à vos dignes compagnons, la Bénédiction apostolique.

XCII[1].

AU CARDINAL CRESCENZI, ARCHEVÊQUE DE FERRARE.

Regret de ne pouvoir le satisfaire. — Desseins du Pape au sujet du Saint.

Gallicano, le 6 août 1751.

Éminentissime et révérendissime Seigneur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

Votre précieuse lettre, datée du 12 juillet, m'est parvenue le 4 août. Autant je me suis réjoui en reconnaissant votre écriture, autant j'ai été attristé en la lisant, parce que je me trouve lié et dans l'impossibilité de répondre à vos pieuses instances. Vous saurez donc que Sa Sainteté, à deux ou trois reprises, m'a écrit d'expédier ces missions du diocèse de Lucques, pour me rendre dans le diocèse de Bologne, c'est-à-dire, dans les montagnes de Scaricalasino. Il a appris qu'elles ont grand besoin d'une secousse : aussi veut-il qu'on y fasse trois missions; on ouvrira la première le jour de Saint-Barthélemi, et pour cela, je dois tronquer celle de Gallicano, qui a été la plus fructueuse de toutes. On a donné hier la bénédiction de clôture, et quoique la population de l'endroit ne s'élève pas à mille habi-

(1) 34e de l'édit. ital.

tants, on a calculé que le nombre des assistants montait au chiffre de vingt à trente mille personnes; cette foule réunie dans un bois de châtaigniers, présentait un coup d'œil admirable.

Si Votre Eminence a quelque moyen de faire changer le Saint-Père, je vole à elle; car j'ai plus à cœur de lui être agréable qu'au Sacré Collège tout entier; mais je trouve l'entreprise fort difficile. La duchesse de Massa et de Carrare, ainsi que la ville de Sarzane, en ont fait l'essai, et notre Saint-Père lui-même m'écrit qu'il leur a donné une réponse négative; de plus il me dit ouvertement qu'après la mission des montagnes de Bologne, il veut que je retourne à Rome. Enfin, Mgr Millo, Dataire, qui m'expédie la lettre du Pape, me donne avis confidentiellement que dorénavant il ne veut plus que je sorte de Rome. De tout cela vous pourrez conclure s'il est facile de l'ébranler.

Je vous porte toujours dans mon cœur, Monseigneur, et je vous recommande à Dieu, afin qu'il vous assiste en toutes choses. Donnez-moi votre bénédiction.

De Votre Eminence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard, missionnaire.

XCIII[1].

BENOIT XIV A SAINT LÉONARD.

Témoignages d'estime.

Rome, le 7 août 1751.

C'est avec une grande satisfaction que nous lisons la lettre où vous nous informez que vous avez reçu notre Bulle contre les Francs-Maçons, et que vous en avez été content. Gloire en soit rendue à notre Dieu, auteur de tout bien !

Nous regrettons que vos compagnons aient été indisposés, tout en rendant grâces à Dieu de ce que vous vous êtes toujours bien porté et que les malades sont guéris.

Nous espérons que les fruits recueillis dans les missions de Lucques, se reproduiront aussi abondants dans nos Montagnes, où vous voulez bien vous transporter pour donner la mission.

Nous terminons, en répandant sur vous, sur vos compagnons et sur vos saintes missions, la Bénédiction apostolique.

(1) 10e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

XCIV [1].

LE MÊME AU MÊME.

Témoignages d'intérêt pour le Saint et pour ses travaux.

Rome, le 1er septembre 1751.

Nous nous réjouissons de tout cœur en apprenant que notre bon père Léonard, après avoir terminé ses travaux si utiles dans la Toscane, est arrivé à Scaricalasino. Une seule chose nous fait peine, c'est qu'un de ses compagnons se trouve atteint d'un érésipèle ; mais je me félicite de la recrue qu'il s'est procurée du couvent de l'Observance de Bologne. Que le bon père Léonard se souvienne que la terre où il met les pieds *non est terra sancta,* mais *sanctificanda.* Nous espérons dans la miséricorde de Dieu que le succès qui a toujours accompagné ses missions, ne l'abandonnera pas dans celle où il exerce présentement son zèle.

Qu'il veuille bien ne pas nous oublier dans ses saintes oraisons, et tout en l'embrassant nous lui donnons, à lui, à ses compagnons et à tous ses auditeurs, la Bénédiction apostolique.

(1) 11e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

XCV[1].

LE MÊME AU MÊME.

Des missions du Saint dans les montagnes de Bologne.

Rome, le 18 septembre 1751.

Nous recevons une lettre de notre bon père Léonard, en date du 10 septembre, dans laquelle il nous informe de sa bonne santé, ce qui nous intéresse vivement, et de la manière dont Dieu favorise la mission de Scaricalasino : affluence d'auditeurs, empressement à se confesser, et repentirs sincères. *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat ; sed qui incrementum dat Deus.*

La mission de Montorio sera plus difficile que celle de Scaricalasino, parce que le mal existe dans le clergé. Mais ce Dieu qui a tant assisté le bon père Léonard dans la mission de Scaricalasino, bénira aussi ses travaux et ses sueurs dans celles de Montorio et de Barbarolo.

Nous nous reconnaissons toujours très obligé envers le père Léonard et ses dignes compagnons, et en finissant, nous les embrassons et leur donnons la Bénédiction apostolique.

(1) 12e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

XCVI[1].

AU CARDINAL CRESCENZI, ARCHEVÊQUE DE FERRARE.

Maladie de frère Diégo. — Dernière mission.

Barbarolo, diocèse de Bologne,
le 21 octobre 1751.

ÉMINENTISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Que la grâce de l'Esprit saint soit avec vous.

En réponse à votre précieuse lettre, je vous dirai, Monseigneur, que le pauvre frère Diégo se trouve indisposé ; sa maladie, dans le principe, paraissait dangereuse : on appela le médecin de Firenzuola, qui ordonna aussitôt une saignée au bras, outre que le sang coulait en abondance par le nez ; deux jours après, il lui fit tirer du sang au pied, puis, après quelques jours, il lui fit appliquer des ventouses aux épaules, et il en sortit encore beaucoup de sang ; enfin il lui a donné un médicament pour le faire transpirer, et voilà deux jours qu'il est continuellement en transpiration. En ce moment même le médecin vient de sortir ; il a trouvé le malade fort débarrassé ; la fièvre continue, mais assez bénigne ; il nous fait espérer qu'il en échappera bientôt sain et sauf.

D'après cela, Votre Eminence jugera combien nous a été douloureuse cette mission de Barbarolo, qui est la dernière que nous ayons à faire dans ce diocèse. Dimanche, vingt-quatre de ce mois, nous donnerons la bénédiction, mais le départ n'aura lieu que quelques

(1) 35e de l'édit. ital.

jours après, lorsque le malade sera délivré de la fièvre. Soyez assuré cependant qu'il me presse, de toutes manières, d'aller consoler Votre Eminence, et de goûter la consolation de la revoir; quant à l'époque précise, je ne puis la déterminer. Sa Sainteté m'excite à retourner à Rome le plus tôt possible, se montrant très satisfaite du résultat des missions qui ont été données dans ce diocèse; et je ne veux pas lui demander son *Placet* pour aller donner la mission chez vous, ne sachant quelle idée Elle peut avoir en tête.

Nous serons trois, si le frère Diégo se rétablit; le troisième est un prêtre qui est tombé malade à Scaricalasino.

Grâce mille et mille fois au Très-Haut! Je vous demande la sainte bénédiction, Monseigneur, et je suis, avec respect,

De Votre Eminence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

FR. LÉONARD, missionnaire.

XCVII [1].

BENOIT XIV A SAINT LÉONARD.

Remerciements. — Vifs témoignages d'affection et d'intérêt.

Rome, le 30 octobre 1751.

Nous recevons la lettre de notre bon père Léonard, en date du 22, et nous n'avons pas de termes suffisants

(1) 13e de Benoît XIV dans l'édit. ital.

pour le remercier des missions faites à Montorio et à Barbarolo. Lorsque nous aurons la consolation de l'embrasser à Rome, ce qui, nous l'espérons, aura lieu bientôt, nous entendrons avec plaisir les moyens qu'il aura à nous proposer, pour remédier aux désordres qu'il a rencontrés dans la première de ces deux missions.

Le docteur Mazzi nous informe aussi de l'accident survenu à votre bon frère laïque, et du rétablissement de votre autre compagnon, prêtre, resté à Scaricalasino, et qui devait aller à Bologne. Le docteur Mazzi nous dit qu'il a offert à celui qui lui a apporté la nouvelle de la maladie, d'envoyer un médecin de Bologne. Nous lui écrivons pour lui recommander de veiller à tout, et d'avoir soin de fournir aux nécessités du voyage, tant pour vous que pour toutes les autres personnes de votre compagnie, comme aussi de ne laisser rien manquer aux deux convalescents, que le bon père Léonard a bien fait de dispenser du carême qui commence après la Toussaint. Que tous donc se préparent à revenir bientôt à Rome, afin de ne pas voyager pendant l'hiver, qui est proche.

Priez Dieu pour nous, et faites prier. Nous vous donnons à vous et à votre sainte compagnie la Bénédiction apostolique.

XCVIII[1].

AU CARDINAL CRESCENZI, ARCHEVÊQUE DE FERRARE.

Témoignages d'amitié.

Bologne, le 13 novembre 1751.

Éminentissime et révérendissime Seigneur,

Que la grâce de l'Esprit saint soit toujours avec vous.

Cette lettre a pour but de remercier Votre Eminence de l'attention qu'elle a eue de nous envoyer très à propos une barque pour retourner à Bologne; en toute vérité, ç'a été un voyage heureux, d'autant plus que M. Antoine Rossi nous a aidés avec une charité parfaite. Frère Diégo est maintenant assez bien rétabli, et après-demain, 15 du mois, nous partirons pour Rome.

Nous vous sommes trop obligés et trop attachés en même temps, frère Diégo et moi, pour oublier jamais de vous recommander au Tout-Puissant, afin qu'il vous rende doux et léger l'énorme fardeau qu'il a mis sur vos épaules. Ma première visite à Rome sera chez M[me] votre mère; je la consolerai en lui faisant espérer de vous revoir bientôt. Je ne puis vous en dire davantage; en conséquence, frère Diégo et moi, nous demandons humblement votre sainte Bénédiction.

De Votre Eminence,

Le très humble et très dévoué serviteur,

Fr. Léonard, missionnaire.

(1) 36e de l'édit. ital.

APPENDICES

I.

TERRITOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE GÊNES; SON GOUVERNEMENT.

Quelques notions préalables sur la division territoriale de la République de Gênes et la forme de son gouvernement, sont indispensables pour l'intelligence de certains passages de la Vie de notre Saint, et de sa Correspondance.

1. L'ancienne république de Gênes comprenait une étroite lisière de terrain, appelée *Rivière* ou rive, entre les Apennins et la mer, et se divisait en *Rivière du Levant, Rivière du Ponent*, et *Marquisat de Finale*; elle dominait en outre sur la *Corse*, qui avait le titre de *Royaume*, d'où vient que la république se décida, en 1638, à prendre les insignes de la royauté, et décréta que le Doge, son premier représentant, lors de son élection, porterait la couronne, le sceptre et le manteau royal.

2. La forme du gouvernement était purement aristocratique. Tous les nobles ayant vingt-deux ans

accomplis, formaient le *Grand-Conseil*, dans lequel résidait toute l'autorité. Ce Grand-Conseil élisait chaque année dans son sein deux cents membres, formant le *Petit-Conseil*. — Ces deux Conseils étaient présidés par deux *Collèges*, composés l'un de douze *Sénateurs*, avec le Doge, l'autre de huit *Procureurs*, plus tous les anciens Doges. — Le chef de la république ou Doge, était élu pour deux ans seulement, et formait avec deux Sénateurs la sérénissime *Junte* gouvernementale.

3. Ce régime, établi en 1528 par le célèbre André Doria, dura jusqu'en 1797, époque de l'invasion française et de la création d'une république démocratique, qui n'eut qu'une existence éphémère, sous la dénomination de *république ligurienne*. En 1814, Gênes fut réunie à la couronne de Sardaigne, avec le titre de Duché.

II.

LA CORSE.

La Corse fut fréquemment en état de révolte contre la république; le mécontentement, il faut le dire, était parfois provoqué par les mauvais procédés du gouvernement. En 1730, le Commissaire général qui gouvernait l'île au nom du Sénat de Gênes, prétendit que les Corses remboursassent à la république les secours qui leur avaient été fournis dans un temps de disette extraordinaire. Ne pouvant satisfaire à de pareilles exigences, ils se soulevèrent et s'emparèrent de Bastia, la capitale. Les évêques s'interposèrent et leur promirent de la part du gouvernement, un adoucissement dans les impôts. Mais à peine les insulaires eurent-ils déposé les armes, que la République, loin de tenir à

ses promesses, voulut prendre sa revanche. En 1731, les Corses offrirent la souveraineté de leur île au Saint-Siège, qui l'avait possédée jadis. Clément XII, au lieu d'accepter cette offre, eut la générosité de proposer sa médiation à la République. Celle-ci la repoussa avec dédain, comptant sur l'appui de l'Autriche pour maintenir son autorité par la force. Néanmoins les insurgés se rendirent maîtres de l'île presque tout entière, et, en 1736, ils proclamèrent roi un aventurier prussien nommé Théodore, comte de Newoff. Cependant la République obtint un secours considérable de Louis XV, roi de France, et le roi Théodore, après plusieurs tentatives, fut contraint de s'évader pour aller finir obscurément sa vie à Londres. Bientôt après, le roi de France se déclara le Protecteur de la Corse, qui ne tarda pas à passer sous le protectorat du roi de Sardaigne. Mais la Corse n'ayant pas moins sujet d'être mécontente de ses protecteurs que de la République génoise, résolut de secouer leur joug et de se donner elle-même un chef; c'est ce qu'elle fit en choisissant Pascal Paoli à qui elle remit un pouvoir illimité. Cet état de choses ne dura guère et les luttes continuèrent. Cependant l'Eglise de cette contrée était dans l'état le plus déplorable, lorsqu'en 1744, Benoît XIV, sur les instances de la République, y envoya saint Léonard. Le célèbre Missionnaire se donna des peines incroyables pour y faire refleurir la religion et y rétablir l'autorité du gouvernement de la République ; et il aurait infailliblement atteint son but, comme on peut en juger par la Vie du Saint et par ses lettres, si la maladie ne l'eût forcé de quitter trop tôt le pays, et surtout si les Génois, par leurs exigences outrées et leur conduite imprudente, ne s'étaient hâtés de détruire son ouvrage. Enfin, reconnaissant leur impuissance à comprimer les révoltes, ils cédèrent l'île à la France en 1768.

III.

PRISE DE GÊNES PAR LES TROUPES IMPÉRIALES. SA DÉLIVRANCE.

Tandis que la république de Gênes était encore occupée à réprimer les révoltes incessantes de la Corse, elle eut une guerre à soutenir contre le roi de Sardaigne, au sujet du marquisat de Finale. La République avai acquis ce territoire de l'empereur Charles VI pour une somme assez forte, et en avait été mise en possession par la paix d'Utrecht, en 1713. Néanmoins la Sardaigne ne renonça point à ses prétentions, et sous le roi Charles-Emmanuel III, en 1745, les deux Etats rivaux en vinrent aux armes. La République était secondée par la France, l'Espagne et Naples; mais les secours qu'elle avait prêtés à la France contre l'Autriche, en échange de ceux qu'elle en recevait pour réprimer les soulèvements fréquents de la Corse, furent cause que Marie-Thérèse, quoique fille de Charles VI, se ligua contre elle avec la Sardaigne, et le 6 septembre 1746, Gênes fut prise par les troupes impériales. Les horreurs commises par leur général, le marquis Botta, dont cette ville était la patrie, provoquèrent une violente réaction de la part des Génois. Ils chassèrent l'ennemi dans la nuit du 10 décembre, jour de l'Immaculée Conception, après trois mois d'occupation. Les Génois attribuèrent avec raison leur délivrance à la protection de la très sainte Vierge, qu'ils avaient réclamée, et en signe de reconnaissance, ils s'engagèrent par un vœu perpétuel, émis entre les mains de l'archevêque, Mgr Saporiti, de jeûner la veille de l'Immaculée Conception.

C'est à l'époque de cette guerre et du passage des troupes, que saint Léonard donnait ses missions dans la

Rivière du Levant. Il fait allusion à ces événements, ainsi qu'à l'occupation et à la délivrance de la ville de Gênes, dans plusieurs de ses lettres, notamment dans la soixante sixième, où il énonce ses pressentiments prophétiques au sujet de la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

IV.

DE LA MESURE DES MILLES EN ITALIE.

Le rapport des *milles communs* avec le degré de l'équateur, varie en plusieurs endroits; mais leur valeur moyenne équivaut à peu près à celle des *milles géographiques*. Or soixante milles géographiques correspondent à un degré de l'équateur, ou 25 lieues de France.
1 lieue de 25 au degré égale. . . 4,444 mètres.
1 mille de 60 au degré vaut donc . 1,851 4/6 mètr.
3 milles » » égalent 5,555 mètres, ou un peu plus d'une lieue.

D'après cela, il est facile de rapporter approximativement les milles à nos mesures itinéraires : ainsi, par exemple, 80 milles font environ 148 kilomètres, soit 33 lieues de France ou 29 lieues communes de Belgique, une lieue comptant 5 kilomètres.

V

LA REINE D'ANGLETERRE MARIE-CLÉMENTINE ET LES DERNIERS STUART.

Les relations intimes qu'entretint notre Saint avec la reine Marie-Clémentine, dont le nom revient fréquemment dans ses lettres, nous obligent de suppléer le silence de son historien à l'égard de cette princesse, plus auguste

encore par ses malheurs et par ses vertus, que par le rang qu'elle occupa.

On sait que Jacques II, roi d'Angleterre, après quatre années d'un règne plus ou moins agité, se vit détrôné à cause de son attachement à la religion catholique, et fut obligé, en 1688, de prendre la fuite avec la reine, son épouse, la vertueuse Béatrix d'Este, sœur du duc régnant de Modène, et Jacques, son fils, qui venait de naître. La royale famille fut accueillie par Louis XIV, qui la traita avec les égards dus à une si grande infortune. Jacques II tint une petite cour à Saint-Germain, où il passa le reste de ses jours, se consolant de ses revers par les principes de sa religion. Ce monarque mourut en 1701, à l'âge de 68 ans.

Son fils, Jacques III, alors âgé de 13 ans, fut reconnu Roi de la Grande-Bretagne par le Pape, par Louis XIV et par plusieurs autres souverains de l'Europe. Ce prince valeureux, plus connu sous le nom de Chevalier de Saint-Georges, fit plusieurs tentatives hardies pour recouvrer son trône ; mais toutes échouèrent. Enfin, après avoir couru mille dangers, il accepta la généreuse hospitalité qui lui était offerte par le pape Clément XI. Un somptueux palais à Rome, une campagne à Albano et un subside convenable, lui furent assignés aux frais du trésor public. Les successeurs de Clément XI imitèrent sa magnificence envers la royale famille déchue, et continuèrent à lui déférer les titres et les honneurs dus aux têtes couronnées. Ils conservèrent même à Jacques III le droit de nommer aux évêchés d'Irlande, et créèrent des cardinaux à sa demande.

Ce fut grâce à l'intervention du Pape Clément XI, que Jacques III obtint en mariage, en 1718, la princesse royale Marie-Clémentine, fille de Jacques Sobieski, prince de Pologne, dont nous avons particulièrement à nous occuper ici.

La princesse Marie-Clémentine s'adonna à la piété et aux bonnes œuvres, et fit, sous la direction de saint Léonard, de grands progrès dans la perfection. Elle mourut à Rome, le 18 janvier 1735, âgée de 30 ans environ. Elle avait fait l'édification de la capitale du monde chrétien pendant sa vie; elle en fut pleurée à sa mort, et le Pape fit célébrer ses obsèques avec une pompe vraiment royale.

Saint Léonard en parle comme d'une sainte et il ne craint pas de dire qu'il a été plus douloureusement affecté de sa perte que de celle de ses plus proches parents. Lorsqu'il était éloigné de Rome, il entretenait avec elle une correspondance assez suivie; mais, chose regrettable, il brûla toutes les lettres qu'il en avait reçues et fit brûler toutes celles qu'il lui avait adressées, comme on le voit par les lettres 16, 17 et 18. Les sentiments d'attachement et de vénération qu'il portait à la Reine sont principalement consignés dans les lettres qu'il écrivit à la duchesse Strozzi, qui paraît avoir été attachée à la personne de cette princesse. En outre, il la cite comme un modèle connu de dévotion envers le Saint-Sacrement dans un de ses opuscules, le *Trésor caché* (Œuvres complètes, tom. II de la présente collection). Voici en quels termes il s'exprime :

« Les exemples des Grands ont coutume de nous toucher davantage que ceux des particuliers, si extraordinaires qu'ils soient, tant est vrai l'axiome reçu : *Regis ad exemplar totus componitur orbis.* » Puis, après avoir cité entre autres l'exemple du pieux roi d'Angleterre Henri III, il ajoute : « Mais pour mettre en évidence la piété des monarques anglais et leur assiduité à entendre la sainte Messe, il n'est pas nécessaire de recourir aux siècles passés; il suffit de jeter les yeux sur cette grande âme dont la ville de Rome n'a pas encore fini de pleurer la perte, je veux dire la pieuse Reine

Marie-Clémentine. Cette princesse, comme elle a eu la bonté de me le confier maintes fois, faisait ses plus chères délices d'assister au saint Sacrifice ; aussi entendait-elle chaque jour le plus de messes qu'elle pouvait. Et elle y assistait immobile, à genoux, sans coussin ni appui ; on l'eût prise pour une statue de la piété. Une assistance si fervente au saint Sacrifice embrasa tellement son cœur d'amour envers Jésus, que chaque jour elle voulait se trouver présente à trois ou quatre saluts du Saint-Sacrement, qui avaient lieu dans des églises différentes, faisant lancer ses chevaux à toute bride dans les rues de Rome, afin d'arriver à temps partout. Oh ! que de larmes cette vertueuse Dame ne répandit-elle pas pour obtenir de pouvoir rassasier la faim qu'elle éprouvait du Pain des Anges ! faim si dévorante, qu'elle la faisait languir nuit et jour. C'est que son cœur se sentait constamment transporté là où elle avait fixé son amour. Et cependant Dieu permit que ses pressantes instances ne fussent pas exaucées, et il le permit afin de rendre son amour plus héroïque, ou plutôt afin d'en faire une martyre de l'amour; car, selon moi, c'est ce qui accéléra sa mort ; j'en ai la preuve évidente dans la dernière lettre qu'elle m'écrivit, déjà mourante. Ce qu'il y a de certain, c'est que si on lui ôta la communion fréquente, on ne lui en ôta pas le mérite ; car cet épanchement d'amour qu'elle ne pouvait avoir dans la communion sacramentelle, elle se le procurait dans la communion spirituelle, qu'elle renouvelait, non seulement chaque fois qu'elle assistait à la Messe, mais plusieurs et plusieurs fois le jour, avec un contentement intérieur inexprimable. »

Le Saint ajoute en outre que cette vertueuse princesse se plaisait à confectionner de ses propres mains des ornements pour les églises pauvres, et que son exemple fut imité à Rome et ailleurs par beaucoup de Dames du premier rang.

Jacques III survécut à sa vertueuse épouse jusqu'en 1766. Il en avait eu deux fils : Charles-Edouard, comte d'Albany et prince de Galles, qui mourut à Rome en 1788, et Henri Benoît, duc d'Yorck, et cardinal, mort également à Rome, en 1807. Avec eux s'éteignit l'illustre et infortunée famille des Stuart.

VI.

LA TOSCANE.

Quelques notions sur l'histoire de la Toscane pendant la première moitié du dix-huitième siècle, sont nécessaires pour bien comprendre certains passages de la *Vie* et des écrits de saint Léonard.

Cosme III de Médicis, dont il est le plus souvent parlé dans la *Vie,* régna sur le grand-duché pendant l'espace de cinquante-trois ans (1670-1723. Il nous apparaît comme un prince équitable et doué d'une piété éclairée, constamment occupé de procurer le bonheur de ses sujets et surtout de faire fleurir la religion dans ses Etats. Telle est l'idée que nous en donnent le Saint lui-même et son historien. Il n'est pas étonnant que de pareilles qualités lui aient attiré l'animadversion des écrivains philosophes. César Cantu[1], à leur suite, en porte un jugement aussi défavorable que mal fondé : il s'attache spécialement à tourner sa piété en ridicule ; on voit que c'est là le grand crime de ce prince aux yeux de ses adversaires. Bouillet[2] et Moroni[3] lui-même ne se sont pas assez mis en garde contre ce jugement inique.

Cosme III eut la douleur de voir mourir son fils aîné

(1) *Histoire univ.* tom. 9. p 68. Ed. Brux. 1848.
(2) *Diction.* V°. Médicis.
(3) *Dizion. d'erud.* V°. Firenze.

Ferdinand sans postérité. Il avait épousé la princesse Violante-Béatrix (ou Yolante) de Bavière, qui lui survécut.

Jean-Gaston, son second fils, lui succéda et régna de 1723 à 1737, année de sa mort. Il ne laissait qu'une fille, dernier rejeton de l'illustre famille de Médicis, mariée à l'Electeur Palatin, et qui ne put lui succéder. En vertu d'un traité entre les grandes puissances, la Toscane fut donnée au duc de Lorraine dépossédé, en échange de ce qu'il avait perdu, et elle fut occupée à la mort de Jean-Gaston (1737) au nom de François, époux de Marie-Thérèse. L'électrice palatine l'institua, à sa mort, son légataire universel. Le grand-duc François étant devenu empereur en 1745, la Toscane, qui avait aspiré à l'independance, gémit de se voir réduite en province d'un souverain éloigné. Cependant les potentats convinrent qu'elle ne pourrait jamais être réunie à l'empire, mais qu'elle appartiendrait à une branche cadette de la maison d'Autriche-Lorraine. En conséquence, Pierre-Léopold (1765) vint régner sur le pays.

FIN.

TABLE

VIE DE SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

ŒUVRES DE SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.

APPENDICES.

Tournai, typ. Casterman.

